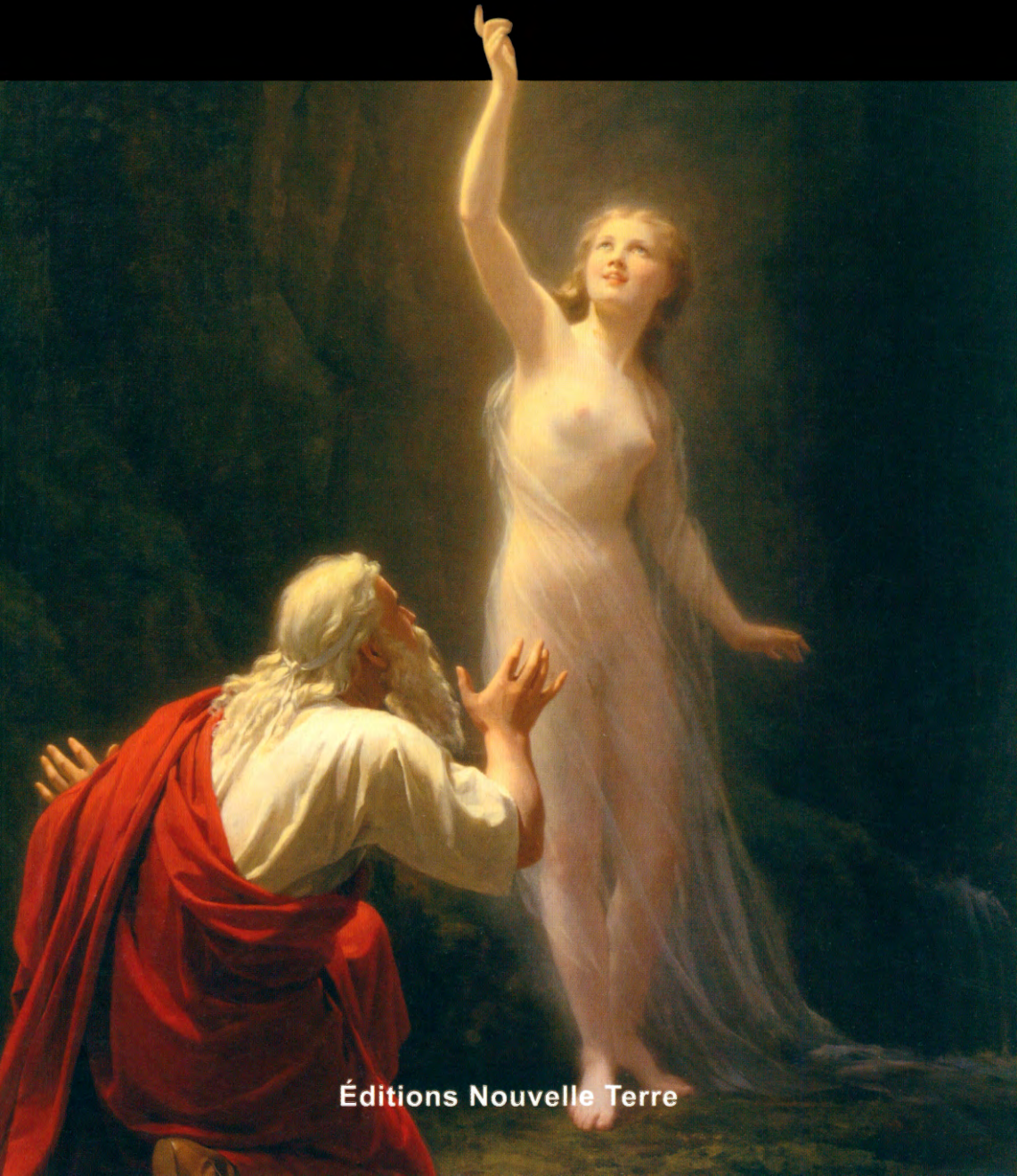


HANAEL PARKS

LA DÉESE CACHÉE ET L'ARBRE DE VIE

LA SPIRITUALITÉ À L'ORIGINE DE L'HUMANITÉ



Éditions Nouvelle Terre

**La Déesse cachée
et
l'Arbre de Vie**

Hanael Parks

La Déesse cachée et l'Arbre de Vie

**La Sagesse aux origines
de l'humanité**

Éditions Nouvelle Terre

- *Le monde en d'autres perspectives* -

Couverture: Hanael Parks
Illustrations (sauf mention contraire) : Hanael Parks / illustration de Fritz Zuber-
Bühler (1822-1896) - « La Source »
Site officiel : www.antonparks.net

© 2023, Hanael Parks, tous droits réservés
© 2023, Éditions Nouvelle Terre - 2^e édition (déc. 2023)
– Ldt. « Glujeau Vihan » / F-29590 LOPÉREC / Tél. : 02.98.81.47.86 –
e-mail : contact@editionsnouvelleterre.com
www.editionsnouvelleterre.com
I.S.B.N. 978-2-918470-52-6

Tous droits réservés pour tous les pays et toutes les langues

Toute reproduction, même partielle par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable. Une copie par Xérogaphie, photographie, support magnétique, électronique ou autre constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 et du 3 juillet 1985, sur la protection des droits d'auteur.

**Ce livre est dédié à tous les « Loups de Dieu »,
fidèles Veilleurs, amis de l'humanité.**

QVBAZ

« QUBALAS »

Chers lecteurs,
Le voyage initiatique intérieur que vous vous apprêtez à entreprendre
est sur le point de vous transformer intégralement ;
en touchant du doigt l'une des questions fondamentales
de notre condition humaine,
vous lèverez le voile sur bien des mystères.

« Nous n'aurons jamais vu sa tête légendaire
Aux yeux mûrs comme des fruits
Mais nous voyons son torse encore incandescent
Flamme vacillante pourtant, mais qui
Perdure et brille.

« Sans elle d'où viendrait la lumière
Qui suit, éblouissante, la courbure des muscles ?
Et comment le sourire issu du fin mouvement des reins
Coulerait-il jusqu'au sexe lourd, à la mi-temps du corps ?

« Sans elle ce roc se dresserait
Court et difforme à la chute diaphane des épaules ;
Il ne scintillerait pas comme une peau de fauve.

« Il ne jaillirait pas hors de ses limites
Comme font les étoiles : car il n'y pas de lieu
D'où l'on ne t'aperçoit. Tu dois changer ta vie ! »

Rainer Maria Rilke, « Sur le torse d'Apollon »,

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	15

1^{re} PARTIE - PYTHAGORE, DANS LE SECRET DES DIEUX

I. Pythagore et les technologies secrètes	
des anciens temples	23
1. <i>Un aperçu général de la vie de Pythagore : la quête du Nombre, ou la quête d'une Ombre ? Le Maître, personnage insaisissable</i>	<i>24</i>
2. <i>Un enfant attendu et célébré avant même sa propre naissance : les secrets du Temple de Delphes et la véritable nature des Sirènes</i>	<i>28</i>
3. <i>La magnétite, secret des dieux</i>	<i>39</i>
II. Les origines prédestinant Pythagore	
à devenir « Le prophète du Loup »	43
1. <i>Une étrange maladie</i>	<i>43</i>
2. <i>La chute des dieux et l'enseignement des Cabires des mondes souterrains</i>	<i>46</i>
3. <i>Pythagore et l'Égypte</i>	<i>54</i>
4. <i>Un individu indéfectiblement lié à la divine destinée d'Apollon : Apollon/Horus, « dieu fait chair », chef légitime des hommes-loups</i>	<i>56</i>
5. <i>Le cycle des initiations reçues par Pythagore : un parcours d'initié</i>	<i>63</i>
6. <i>Abaris le Scythe ou l'Hyperboréen (Αβάρης Υπερβορέος) : le complice du loup</i>	<i>69</i>
7. <i>Une vie de famille mythifiée</i>	<i>76</i>
III. Pythagore et l'héritage scientifique égyptien	83
1. <i>La conception de la nature de l'être</i>	<i>83</i>
a) <i>La corporalité</i>	<i>84</i>
b) <i>Les connaissances astronomiques et architecturales</i>	<i>101</i>
2. <i>Pythagore et le credo de la « ressemblance aux dieux »</i>	<i>104</i>
IV. La sainte caverne : un lieu d'initiation privilégié	109
1. <i>Le chemin vers le sanctuaire : la route de l'Ouest et de l'intra-terre</i>	<i>112</i>
2. <i>Dans la crypte</i>	<i>119</i>
3. <i>Pythagore et le secret des cycles de la réincarnation : la révélation rédemptrice</i>	<i>126</i>
4. <i>Le destin funeste des textes évhéméristes</i>	<i>134</i>
5. <i>Rationaliser le monde : la clef du Cosmos aux mains des pythagoriciens</i>	<i>145</i>

V. L'héritage de Pythagore 151

1. *Les secrets des Suivants abrités dans la grotte de Zeus :
aux frontières de l'éternité 151*
2. *Le baptême pythagoricien, une résurrection mystique
où la Vie doit triompher de la Mort 156*
3. *Reconstitution de l'office des pythagoriciens 165*
4. *« Légimité ancestrale » : une spiritualité
ayant émergé de l'Atlantide ? 170*
5. *La Tétraktys et l'Arbre de Vie 173*
6. *La Tétraktys : outil initiatique de conceptualisation
de la multi dimensionnalité et du Cycle cosmique 182*
7. *Du chamanisme à la Déesse Cachée des temps modernes :
l'enjeu de la conservation des écrits et des bibliothèques 185*

VI. Le II^e siècle : redécouverte du système d'Empédocle et lutte contre l'hérésie 187

1. *Plotin les origines du philosophe
au cœur du pays des Suivants 187*
2. *Une incarnation punitive et dégradante : « l'ensemencement
dans le devenir », « la descente en vue de la perfection de l'uni-
vers », « le jugement et la caverne » et « la nécessité et le volon-
taire » 189*
3. *Le secret des gnostiques d'Égypte : les âmes de Sophia
et du genre humain enfermées dans ce monde 193*
4. *Le « Livre de la Splendeur » (Zohar) 200*

2^e PARTIE - SOPHIA, LA CACHÉE & L'ORIGINE DE L'ARBRE DES SEPHIROTH : DE RICHES MÉTAPHORES POUR DES LEÇONS ESSENTIELLES

I. Les secrets de l'Arbre de Vie 209

1. *Première rencontre avec l'Arbre de Vie 209*
2. *L'arbre des Sephiroth 216*
3. *Anatomie de l'Arbre 219*

II. La Vierge Noire, celle dissimulée sous le Voile d'Isis 227

1. *La reconstitution du mythe de la Sophia 227*
2. *L'influence de la Déesse et de sa révélation 232*
 - a) *Le secret des divins-forgerons : une caste
dont l'activité a permis de faire survivre un mythe 233*
 - b) *Tétraktys : incarnation de la Sophia et bulle temporelle 236*
 - c) *Une Déesse « de l'autre côté du miroir » 239*
 - d) *Le pacte au fondement de l'équilibre du Cosmos 244*
 - e) *La déesse-arbre-axis 244*
 - f) *La Déesse et ses oracles 247*

g) Les non-humains au service de la Déesse	248
h) Les Loups-garous ou Suivants à tête de loup	251
i) Les humains au service de la Déesse	254
j) La Déesse est la mère du Fils de Lumière (le roi légitime) : le miracle de la résurrection	257

3^e PARTIE - LE PRÉSENT DE LA DÉESSE : LA RÉDEMPTION

I. Reliques de pratiques secrètes liées à la Déesse Cachée 265

1. Dévoilement : rédemption par la contemplation	265
2. Rédemption par le sang	268
3. Conséquence de la rédemption	270
4. L'arbre des Sephiroth : un système calendaire	271

II. Les Sephiroth de la Kabbale à la lumière des enseignements issus de la spiritualité égyptienne antique 281

1. Kether (ou Ketter)	284
2. Chokma	285
3. Bina	287
* Da'ath	288
4. Chesed (ou Hesed)	289
5. Gebura	291
6. Tiphereth	292
7. Netza (ou Netsah)	293
8. Hod	294
9. Yesod	295
10. Malkuth	297

Conclusion	299

Bibliographie	303

AVANT-PROPOS

Anton Parks a rédigé l'hypothèse initiale et fondatrice de cet essai en 2011. Originellement, il s'agissait d'un dossier succinct prévu pour le magazine *L'Égypte*, un trimestriel publié par la Fondation Horus. Durant l'année 2011, cette fondation cessa toute publication et ce dossier fut relégué à une publication ultérieure... Cette étude exposait de façon détaillée l'origine de l'Arbre des Sephiroth, version égyptienne, telle qu'elle est expliquée dans *Le Réveil du Phénix* (2010). En 2016, Anton fut invité à participer à un cercle templier dénommé OTA où il présenta un extrait de ces recherches.

Plus tard, en 2020, Anton Parks comptait finaliser ce sujet pour l'intégrer à la fin de la version augmentée du *Réveil du Phénix*, mais les deux dossiers de cet ouvrage firent également l'objet d'approfondissements : une fois encore, il fut impossible de publier ce travail.

J'avais à l'origine prévu un dossier à la fin du troisième tome des *Chroniques de la Maîtresse du Temple*. Son sujet, creusé des mois durant, possède désormais l'envergure d'un essai à part entière : sa place n'est plus celle d'un dossier « Archives et décodages ». Anton m'a aimablement proposé de me confier cette tâche dans le but que cette réflexion trouve enfin sa place dans l'une de nos publications. En acceptant cette proposition, j'étais loin d'imaginer que son dossier allait me faire faire un voyage bouleversant : la reconstitution d'un mythe antédiluvien et la résurrection d'une figure majeure du féminin sacré. Ces recherches m'ont amenée à collecter des éléments d'un passé oublié où les dieux et l'humanité se côtoyaient non seulement en étant spirituellement très interconnectés, mais également dans la matérialité la plus concrète.

Cette présentation innovante de l'Arbre de Vie ne se veut en aucun cas une « vérité » absolue. L'Arbre est le symbole par excellence de la réconciliation des mondes brisés ou séparés : il réunit à lui seul les espaces chthonien, terrestre et céleste. Cet essai se veut à son image, tel un trait d'union, un ambassadeur symbolique du miracle de la résurrection. Grâce à un éclairage personnel et à nos recherches, j'espère offrir un aperçu renouvelé de l'Arbre des *Séphiroth* aux lecteurs néophytes comme aux plus aguerris.

Au fil de cet ouvrage, le lecteur prendra conscience que cet essai s'inscrit dans une lignée ininterrompue d'ouvrages millénaires visant à

faire émerger d'anciennes croyances – essentielles – liées aux origines et au destin de l'humanité.

Les âges ont vu se succéder troubles et tumultes, tentatives de faire émerger puis d'occulter ces éléments et ce savoir : soyez prompts à l'intégrer et à le conserver au bénéfice des générations appelées à se succéder au fil des siècles, comme tant d'autres ont pu le faire avant nous.

Cet ouvrage ouvre la voie d'une reconnexion à l'une des formes de spiritualités les plus anciennes du patrimoine de l'humanité. Cette enquête vous conduira de la préhistoire à notre époque...

Si les pans les plus reculés de l'Histoire de l'humanité sont auréolés de mystères faute de témoignages écrits, ils en représentent néanmoins une part essentielle. Leur reconstitution est rendue possible à travers l'analyse scrupuleuse des mythes et des témoignages archéologiques, éléments fondamentaux sur lesquels s'appuie l'enquête relatée dans cet essai.

Cet ouvrage a été rédigé au cœur de l'hiver non loin de notre précieuse cheminée de granit : elle a non seulement éclairé la pièce, mais aussi nos âmes. Nous avons régulièrement été témoins de « résurrections » du feu – qui s'était pourtant éteint depuis près de 12 heures – dont les flammes reprenaient vie comme par enchantement. Quasi religieusement, nous avons prêté l'oreille à ce Feu vivant qui émettait bourdonnements et chuintements, nous questionnant parfois mutuellement : « Est-ce toi qui me parles?! » – non, c'était véritablement les flammes qui murmuraient pour nous d'envoûtantes litanies arrachées à la nuit des temps. Comme Pythagore l'a dit, il est essentiel de ne point « parler » des mystères « sans lumières »...

Dans cet ouvrage, il sera régulièrement question de la Déesse Cachée baptisée «Sophia». Son parèdre, son complément masculin, le Dieu originel, est appelé le Héros de la Déesse. Cette terminologie est le fruit d'une longue réflexion mue par l'impératif de trouver des figures mythologiques «archétypales» susceptibles d'éveiller un écho dans l'esprit des lecteurs.

Ces noms empruntés désignent véritablement les archétypes originels, les modèles ancestraux de déités sur lesquels bien d'autres furent calqués au fil des millénaires.

Sophia est l'archétype de la Déesse incarnant tous les pouvoirs de la féminité : pouvoir de donner la Vie, pouvoir de la reprendre en donnant la Mort, pouvoir de Sagesse afin de faire la distinction entre les différents états de la Nature. Elle est «l'âme du Monde», la Destinée, la Pierre philosophale...

Le Héros est le parèdre de Sophia, comme Osiris est le parèdre d'Isis dans la tradition égyptienne antique. Pourtant le Héros et Sophia ne sont pas totalement équivalents à l'Osiris et à l'Isis de la tradition égyptienne. Le Héros est l'archétype du Dieu, le Fils né d'une Vierge fécondée par un Père ressuscité à travers son propre enfant. Ce motif trouve généralement un écho dans le christianisme alors que son origine est attestée dans l'Égypte antique, et même bien plus loin encore dans le temps comme nous nous apprêtons à le découvrir. Il est le Dieu persécuté, supplicié, mis au tombeau et ressuscité : comme le Christ, Horus (Égypte antique) et Marduk (Mésopotamie) pour n'en citer que quelques exemples.

Pour comprendre les mythes préhistoriques que nous nous efforçons de reconstituer au fil de cet essai, il est nécessaire de donner à ces dieux des noms, aussi arbitraires soient-ils. À défaut, des noms inventés ne seraient que conjecture hasardeuse ou pure fantaisie de l'imagination puisqu'aucun adepte de cette spiritualité préhistorique n'a pu laisser de trace écrite formelle retrouvée à ce jour.

Lorsqu'il sera question dans cet essai «d'équivalence» entre les dieux, l'argumentation en aura été pesée avec beaucoup de précautions. Ces correspondances doivent être comprises non pas comme une négation des spécificités propres aux religions évoquées, mais plutôt comme la confirmation qu'elles sont en effet anciennes – si anciennes et nourries par une tradition commune qu'il est possible d'en tracer l'origine jusqu'en des temps préhistoriques.

Aujourd'hui, il est pour la première fois enfin possible de vous révéler des éléments inédits témoignant de l'existence d'une tradition millénaire liée au Féminin Sacré.

Hanael Parks

*
* *

Qui, parmi les chercheurs des origines de l'humanité, n'a jamais rêvé de se retrouver comme par magie dans une scène historique? Nous entrons par une ouverture aménagée dans une anfractuosité qui nous conduit vers un temple préhistorique aux racines de la spiritualité humaine. Est-il naturel ou d  à la main de l'Homme? En ces lieux, la frontière entre travail de l'homme et Nature se trouble, et la limite entre science et magie s'annule...

Après avoir enduré un pèlerinage étalé sur une marche de plusieurs semaines – si ce n'est de plusieurs mois –, nous voici à l'orée du temple. Nos connaissances d'initiés ont rendu possible cette avancée à travers divers paysages à l'aide de repères symboliques terrestres, mais également célestes : la lecture des étoiles – repères de l'espace et du temps – est un art maîtrisé par ma famille qui m'en a transmis les éléments essentiels.

Arrivée devant le temple, il m'a cérémonieusement fallu allumer ma petite lanterne ou torche : sous le regard attentif des maîtresses et maîtres des lieux, j'ai ainsi d  manipuler l'archer rituel pour en faire jaillir l'étincelle enflammant le bois destiné à l'alimenter. Le seul fait que je suis devant vous témoigne de l'accomplissement de mon pèlerinage à l'aide de repères célestes et de ce que j'ai pu allumer ma lampe, chose qui atteste de mon grade de prétendant à l'initiation. Mon cœur s'emporte : je m'app te à vivre l'exaltation et l'accomplissement d'une aspiration spirituelle fondatrice de ma foi.

Nous voici dans l' me du temple. L'eau ceinture un promontoire sur lequel il est possible de se rendre au plus près du cœur de l'édifice. Ici la vie pullule. Des grenouilles coassent entre les petits roseaux qui président à l'entrée des lieux. Les flammes ondoyantes de lampes à huile et de braseros aménagés dans des crevasses éclairent les silhouettes de l'assemblée. Cette lumière est réverbérée par des flots mouvants, serpents aqueux aux écailles sombres qui frémissent avec indolence. Quelques gouttes d'eau perlent des parois, et de la bouche de certains s'échappent de discrètes volutes de vapeur.

Les lieux sont propices à l'accumulation d'humidité, l'un des premiers facteurs déterminants de la Vie. L'endroit ne peut cependant être réduit à sa seule fonction de miroir de la Citerne Primordiale, image même du monde des origines confiné dans les limbes ténébreux du temps. Une mélodie  gren e par une lyre semble tirer les fleurs de leur torpeur. Les eaux ondulent de concert avec les plantes de l'édifice. Certains végétaux présents dans les lieux sont proprement ancrés dans les murs tandis que d'autres ont été déposés en offrande et achèvent lentement de dépérir. L'arôme puissant des plantes se m le à celui des présents parfumés entassés dans l'antr .

Enfin, présent à la vue et à portée de main, voici l'Arbre. Sa silhouette massive et immobile tranche avec le concert ondoyant de la caverne. Droit et imposant, il est comme une fracture dans le dôme protecteur du sanctuaire. Je ne sais si l'arbre descend du ciel ou s'il s'élève vers lui, car depuis ce même sanctuaire, les repères sont brouillés et tout semble inversé : caverne où les vivants ne forment plus qu'un avec leur ombre, lieu présumément stérile où se retrouvent accumulées des offrandes témoins de la Vie, là où l'on devine plus qu'on ne voit, là où le Voile séparant les choses de leur essence est censé être le plus fin et où les sens sont pourtant impérativement convoqués...

Le désir triomphe de la peur et je m'approche de l'Arbre. En regardant l'Arbre, axe trompeusement inerte et immobile, je reconnais l'outil ultime : celui qui permet de décoder les signes célestes et de voyager. À partir de l'Arbre sont fabriqués les outils du quotidien, mais surtout l'outil sur lequel l'humanité dans son ensemble doit compter pour son salut : l'astrolabe. Autour de cette place se trouvent des graines en dormance, les plus précieux cadeaux issus du monde divin offert à l'humanité. Malheur à qui profanera le temple où dorment les semences, cadeau de la Déesse ! Dans cet endroit reposent les graines de plantes médicinales et de comestibles essentiels à la survie de mon peuple.

Un prêtre portant un masque de loup, symbole de nos ancêtres, met la main sur mon épaule : il est pour moi temps de laisser la place aux pèlerins qui me suivent. Une prêtresse arborant une paire d'ailes m'aide à m'extirper de la caverne. Cette sortie est comme une deuxième naissance. La lumière du soleil m'aveugle : je suis déboussolée et il me faut quelques instants pour me ressaisir. Avant de me congédier, la prêtresse me remet une bourse de cuir contenant des graines qu'elle m'offre au nom de la Déesse. Mon devoir est de les apporter à mon peuple afin de lui transmettre des semences saines et renouvelées pour ajouter à celles qui poussent déjà sur nos terres.

*

* *

Ici s'achève ce premier voyage ou tentative de reconstitution de ce qui aurait pu être, à un moment donné de la préhistoire, l'un des premiers temples de l'humanité. Nous allons découvrir au fil de cet essai que cette ébauche de reconstitution s'est nourrie de très nombreux indices. Nous nous apprêtons ainsi à plonger au cœur du tragique destin qui préside au culte d'une Déesse Cachée ayant survécu à mille morts tout au long des millénaires...



1. Vue d'artiste du temple préhistorique reconstitué au fil de cet ouvrage.

1^{re} PARTIE

PYTHAGORE - DANS LE SECRET DES DIEUX

I

Pythagore et les technologies secrètes des anciens temples

« Toute chose est nombre. »
Pythagore

« La Grèce a reçu de l'Égypte presque tous les noms de ses divinités¹. Ils nous viennent des Barbares, mes recherches m'en ont convaincu, et surtout, je crois, de l'Égypte. Sauf Poséidon et les Dioscures, comme je l'ai dit plus haut, ainsi qu'Héra, Hestia, Thémis, les Charites et les Néréides, toutes les autres divinités ont toujours été connues en Égypte; d'ailleurs, je ne fais que répéter ce que disent les Égyptiens eux-mêmes². »
Hérodote, *L'Enquête* ou *Les Histoires*, Livre II
- 440 avant notre ère

Bien souvent, nous désirons croire que la philosophie et les sciences naturelles ont emprunté un long chemin jalonné d'épiphanies rationnelles. Le monde de la Grèce antique – période historique baptisée « époque hellénistique » – révèle dans sa splendeur une tout autre histoire : ils sont légion les poètes et les inspirés de toute sorte que nos contemporains n'hésiteraient pas à qualifier d'extravagants, voire de « dangereux complotistes » !

Certains clichés représentent la société grecque comme émergeant *ex nihilo*, ou pire, comme immuable au fil des millénaires : la vie de Pythagore révèle un monde en crise depuis des siècles et qui ne cessera vraisemblablement jamais de l'être. Du vivant de Pythagore déjà, les politiques et le clergé tentent d'imposer un ordre qui les favorise au sein de

1. Par le terme de « nom », Hérodote emploie une métonymie : pas seulement le nom, mais le concept même de ces divinités !

2. Je profite de cette citation pour souligner le drame que représenterait la disparition totale des textes antiques de l'enseignement scolaire. De telles clefs s'y trouvent disséminées... Cela ne contribuerait qu'à priver de repères les générations futures.

la société. Mais de « vieilles croyances étranges » parsèment encore les esprits et font régulièrement échouer leurs plans. Comment les effacer ? Est-ce seulement réalisable ? Est-il possible de réduire au silence le loup et son chant déchirant ? Que l'on se dissimule la face derrière un chapeau, un voile, ou que l'on ferme les yeux, le soleil n'en cesse pas moins d'exister...

Nous ne pouvons que nous réjouir de l'enthousiasme que Pythagore et ses disciples parvinrent à susciter chez leurs adeptes : ils sauvèrent des griffes de leurs détracteurs contemporains – puis des suivants ! – le culte de la Déesse Cachée. Nous allons explorer ensemble la richesse de l'enseignement ésotérique de Pythagore, révélé ici d'une manière totalement inédite.

1. Un aperçu général de la vie de Pythagore : la quête du Nombre, ou la quête d'une Ombre ? Le Maître, personnage insaisissable

Nous connaissons tous le philosophe et mathématicien Pythagore (*Πυθαγόρας*) qui a vécu entre 570 et 495 avant notre ère, célèbre pour son théorème. En quoi cette figure monolithique sortie de l'Antiquité – quelque peu rébarbative et défraîchie – pourrait-elle aujourd'hui nous apporter des informations capitales ?

Derrière la figure trompeusement banale de Pythagore, se cachent un homme de science et un initié. Il fut la tête de proue d'un mouvement de renaissance concernant un culte qui plonge profondément ses racines jusque dans la préhistoire. Pythagore est celui qui tenta de redonner ses lettres de noblesse au culte de la Déesse, renversant d'un même coup l'ordre imposé par le clergé et les politiques de son temps.

Jamblique, l'un des principaux biographes de Pythagore, rapporte que celui-ci est le premier à employer le terme « philosophie », littéralement « désir de sagesse » (*philo*, « désir » ou « amour » et *sophia*, « sagesse » ou « connaissance »). Si le personnage de Pythagore tient autant de l'histoire que du mythe, on est certain qu'il est constamment perçu comme détenteur d'une longue tradition d'enseignements variés et pluridisciplinaires. D'aucuns pensèrent qu'il était Orphée³ ou Apollon lui-même.

Dans ce contexte spécifique et à cette période particulière de l'Histoire de la Grèce antique, Apollon ne doit pas seulement être compris comme un « fils de Zeus », énième rejeton d'un panthéon garni d'enfants adultérins d'un dieu despotique et violent. Il est l'oracle de Zeus – à savoir son substitut, sinon Zeus lui-même – il est « le Porteur de Lumière », semblable à Horus et à Lucifer⁴. C'est dans le secret de ses plus obscures céré-

3. Cf. Diogène Laërce, VIII, 8 ; Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I, 21.

4. Cette analogie particulière sera développée dans la suite du présent ouvrage, mais elle l'est également dans ceux d'Anton Parks, notamment dans *Corpus Deae* (éditions Nouvelle Terre, 2020).

monies et de ses noms les plus occultes que se révèle la véritable nature d'Apollon : c'est un dieu préhistorique, un dieu étranger⁵.

*
* *

À la croisée du mythe et de l'Histoire, Pythagore a suscité l'admiration comme le dédain. Son nom n'est jamais vainement mentionné ou prononcé, à tel point qu'il est régulièrement désigné dans les textes par la périphrase le désignant comme « celui qui a transmis à notre âme la Tétraktys en qui se trouvent la source et la racine de l'éternelle Nature ». C'est généralement un pronom volontairement évasif, *τηνος* « celui-là » ou un symbole numérique qui indique celui qui est aussi appelé « le Maître ». Pythagore se voyait occasionnellement attribuer le nom de *θεῖος*, c'est à dire « Théo » (dieu).

S'il fut un homme divinisé de son vivant, il n'en négligea pas moins de vivre comme ses contemporains. Il a fondé une famille comprenant plusieurs enfants, héritiers de premier ordre et gardiens de son enseignement. Théano, sa femme, est peut-être la synthèse de plusieurs figures de femmes philosophes évoluant dans l'entourage de Pythagore, ou simplement l'oubliée de biographes semblant préférer l'icône masculine solaire qu'était le philosophe.

Si les sources sont étrangement silencieuses quant à l'impact de Théano sur l'œuvre de Pythagore, le contexte est quant à lui très « parlant ». Elle fut l'épouse – fille d'initiés –, véritable prêtresse ambassadrice de la Déesse Cachée Elle-même. Elle aurait selon certaines versions été originaire de Crotone (actuel Sud de l'Italie), ce qui faisait d'elle une possible descendante de la lignée d'Hercule ou de Lykaon (roi Loup) selon les croyances antiques. Reconnus pour leur haute stature et leur force, les gens de son peuple donnèrent au monde grec de très nombreux champions olympiques et un adage : « dernier à Crotone, premier des Grecs ! ».

Ce peuple descendant du « Loup Nocturne » était regardé dans toute l'Europe comme composé de féroces guerriers détenteurs de secrets anciens : ils pratiquaient le « repas du serpent » (rituel semblable à l'eucharistie où le Serpent représente une personnification divine) et formalisèrent les 10 oppositions (ou 20 principes) « un/multiple ; droite/gauche ; mâle/

5. Cette interprétation est notamment évoquée dans « Phono-rythmie dans l'hymne des racines, Empédocle, F. 6 », Sylvie Perceau, *Revue de métaphysique et de morale*, 2019, n° 103 : « Le chiffre 4, la tétrade, serait l'hypogramme de Zeus et d'Hadès. La tétrade se dégage comme un message crypté des noms divins qui passent pour désigner les 'racines des choses' chez Empédocle (Aristote, *Métaphysique* (989b, 29-31) On pourrait alors chanter le nom de Zeus, puisque la syllabe *εὐ* vaut *Do Fa* (en descendant, conformément à la pratique ancienne) de sorte que le nom de Zeus fait un intervalle de quintes, soit 3 : 2, c'est-à-dire une quarte et un ton. De même, *Αἰδωνεύς* se chanterait en descendant *Ré La Mi Do Fa*, soit deux quarts suivies d'une quinte, soit 4 : 3 ; 4 : 3 ; 3 : 2, c'est-à-dire deux quarts suivies d'une quarte et un ton, soit trois quarts et un ton ». Enfin, Apollon est régulièrement associé à la figure du potier façonneur du monde garant de l'ordre du cosmos sous l'épithète d'*homopolos* (« tourneur assimilateur »).

femelle; en repos/en mouvement; droit/courbe; lumière/ténèbres; bon/mauvais; carré/oblong» (attribués à Alcméon de Crotone, père ou second mari de Théano).

L'identité réelle du peuple de Crotone et de Théano se révèle sans détour à l'examen du nom d'un des fleuves sacrés de Crotone : l'Esaro, aussi appelé « Aisar », quasi-homophone du nom égyptien du dieu Osiris, originellement prononcé « Asar⁶».

Venues d'Orient, des vestales invitées par le deuxième roi de Rome, Numa (- 716 à - 673). Elles auraient notamment séjourné à Crotone. L'objectif de leur venue : restaurer la véritable et divine religion qui était pratiquée dans la mystérieuse ville de Troie. La légende rapporte qu'une des vestales fut enlevée du vivant de Pythagore : serait-ce là l'origine de la mystérieuse Théano? Serait-elle une vierge consacrée enlevée par Pythagore? Cet acte d'impiété aurait été couvert par le secret en changeant l'identité de Théano et en la dissimulant activement de son vivant, ce qui expliquerait l'absence de témoignages contemporains.

Une autre hypothèse voudrait que Théano ait été la descendante du roi Numa en personne : ainsi Pythagore aurait non seulement épousé une « sœur spirituelle » ayant les mêmes affinités intellectuelles, mais également une « parente » – car Théano partageait avec lui une ascendance divine similaire, celle de la lignée d'Hercule ou Apollon. En épousant cette descendante ou cette vierge consacrée, Pythagore cherchait-il à accomplir une prophétie? Sachant qu'il était lui-même l'enfant annoncé par l'oracle de Delphes, cette hypothèse paraît plus que vraisemblable.

Si aujourd'hui Pythagore est compris comme le père de la « science rationnelle de la réflexion » ou philosophie, il était de son vivant un véritable prophète, un dieu incarné. Le but de sa mission : apporter la rédemption des âmes et révéler l'origine et le but de la Création. Il est certain que Pythagore avait connaissance des limites imposées par la condition de mortel ; c'est certainement pour cela qu'il fonda une famille avec une héritière digne de porter des enfants pareillement dignes d'être qualifiés de « prophètes » ou de « messies » afin de poursuivre son œuvre par-delà la mort...

Pythagore a élaboré le terme qui réunit : *φίλος* (*phílos*, « aimer ») + *σοφός* (*sophós*, « doté de savoir-faire, sage »), soit *Φιλοσοφία*, littéralement « amour du savoir », c'est la démarche de « l'amour de la Sophia », « le désir de la connaissance ». Cet amour n'a pas pour seul but d'honorer la vertu supposée ou avérée de la Science, mais bien d'amener celui qui s'y adonne à se libérer du cycle des réincarnations selon les croyances pythagoriciennes⁷. Cette idée est nouvelle et révolutionnaire pour l'époque :

6. La légende locale voudrait qu'il s'agisse du nom d'un chasseur préhistorique divinisé après sa noyade dans le fleuve. Nous retrouvons sans conteste dans cette légende le mythe du chef-chasseur (Osiris) mort noyé, comme le dépeignent fidèlement les plus anciennes traditions égyptiennes.

7. À ce propos, je rapporterai la croyance pythagoricienne selon laquelle les âmes sur le point de rompre avec le cycle des métempsychoses auraient tendance à s'incarner en médecin, en poète sacré ou en devin. Elle se retrouve dans les propos d'Empédocle dans ses *Fragments* (146. 147.), *De la Nature - Purifications* : « Mais, enfin, ils apparaissent parmi les hommes mortels

réfléchir afin de s'affranchir des ordres des castes politiques et du clergé sont les mots d'ordre des disciples de Pythagore.

À la mort du Maître, un schisme scinda l'ordre : d'un côté les Acousmatiques⁸, partisans de la Révélation et adeptes de disciplines ésotériques, opposés aux autres pythagoriciens, ceux qui choisirent de poursuivre le développement de doctrines pragmatiques, rationnelles, systématisées.

À l'origine du nom de l'ordre dissident des Acousmatiques, le terme *akousmata* désigne les brèves phrases de reconnaissance, moralisatrices, énigmatiques voire prophétiques, énoncées par le Maître. Concrètement, ce sont les commandements que le Dieu offrit à l'humanité à travers son prophète Pythagore. « Entendre » ces *akousmata* – c'est-à-dire « écouter et bénéficier des clefs d'interprétation adéquates » – était l'initiation par excellence, le point de connexion avec l'enseignement originel des pythagoriciens. C'est exactement le même état d'esprit qui se retrouve encore dans la pratique kabbalistique, encore perpétuée de nos jours.

Préservés au péril de leur vie, dissimulés lors des persécutions, les *akousmata* représentaient le plus précieux des trésors des pythagoriciens après la mort de leur Maître. Ces commandements étaient regardés comme un témoignage de la présence de leur Dieu parmi les Hommes. Bien souvent, les témoignages rapportent qu'un pythagoricien préféra mourir plutôt que de livrer aux profanes l'enseignement du Maître. Cette posture de « martyr » est attestée très tôt dans le pythagorisme : alors enceinte, l'une des filles de Pythagore préféra la torture et la mort au partage de ses précieux secrets... Ainsi, par son sacrifice, témoigna-t-elle de la véracité d'un des plus célèbres *akousmata* : « *Qu'est-ce qu'on dit de plus vrai ? Que les hommes sont méchants* ».

Pythagore n'est pas le philosophe et le politicien que l'Histoire conventionnelle nous donne à croire : il fut un messie et un leader politique. Nous sommes sur le point de découvrir la nature de l'enseignement du « prophète du Loup » : il révéla à ses contemporains la vraie nature des dieux et de leur progéniture, les mécanismes liés à la transmigration des âmes et chercha à partager des éléments d'un système de croyances où sciences et spiritualité sont inextricablement liées. Gardien de secrets millénaires, Pythagore et son ordre ont permis la survivance de la Déesse Cachée.

comme prophètes, poètes, médecins et princes ; et ensuite ils s'élèvent au rang de dieux comblés d'honneurs, participant au foyer des autres dieux et à la même table, libres des misères humaines, assurés contre la destinée et à l'abri des offenses. »

8. Les Acousmatiques se seraient posés en garants des plus grands mystères relatifs à « l'harmonie des Sirènes » ou « l'harmonie des Sphères » évoquée *infra* dans cette partie consacrée à Pythagore. Un des *akousmata* retiendra notre attention dans le souci d'attester des liens entre les enseignements de Pythagore et le mythe égyptien d'Osiris : « *C'est une bonne chose de mourir en restant à son poste avec des blessures sur le devant du corps.* » Cet *akousmata* pourrait être lié aux mystères d'Osiris transposés à demi-mots dans un contexte grec : les textes funéraires égyptiens rapportent la blessure au thorax et la mort du dieu civilisateur qui demeura jusqu'à l'ultime instant « à son poste » (c'est-à-dire pris au piège dans son sanctuaire, veillant ainsi sur le sort de l'humanité). Ainsi, l'initié est invité à se conformer au modèle d'Osiris qui se rapprocherait de lui par imitation ou « magie sympathique ».

2. Un enfant attendu et célébré avant même sa propre naissance : les secrets du Temple de Delphes et la véritable nature des Sirènes

La naissance de Pythagore aurait été annoncée par la Pythie, l'oracle d'Apollon à Delphes. Le père de l'enfant à naître – Mnésarque – fut si exalté par cette annonce de la venue de ce fils prodigue qu'il choisit possiblement de se rebaptiser, ainsi que sa femme⁹. Certains voudraient une étymologie égyptienne dans le nom de Pythagore : « *Ptha* ('dieu') – *Gô* ('Connaissance') – *Râ* ('soleil') », c'est-à-dire « celui qui connaît Dieu tout en étant le soleil » ou encore « qui connaît l'univers¹⁰ ». Ce qui est certain, c'est l'absolue résolution de la famille du futur Pythagore à voir en lui la réincarnation d'un dieu. Cet enfant à naître est attendu puis élevé comme un véritable prophète – voire un messie –, fait souvent minoré, voire écarté par certains biographes aux fins de rendre ce personnage historique plus « acceptable ».

Dans le contexte de l'antiquité, le temple de Delphes n'est pas seulement le lieu où sont prononcés des oracles, il est considéré comme le centre du monde. Pour les pythagoriciens, la prêtresse de l'oracle de Delphes est l'incarnation de la Tétraktys¹¹. Elle est la représentante sur Terre de la Déesse Cachée, Celle qui se dissimule à l'intérieur même de Sa propre Création, dans les replis mystérieux de l'Arbre de Vie.

Plus édifiante encore que les prophéties qu'ils y recevaient, les visiteurs du temple de Delphes furent fascinés par la contemplation des richesses et des technologies miraculeuses qui s'y trouvaient¹². L'un des artefacts les plus intrigants demeure de loin les *Keledones*, présentes dans le second temple d'Apollon de Delphes. D'après les témoignages, ces statues d'or chantaient et rendaient des oracles de manières prodigieuses. Elles sont décrites comme des « automates » qui auraient été offerts au temple par le dieu de la forge, Héphaïstos lui-même. Ce type de « robots » se retrouve dans le récit de l'Iliade, lorsque Homère décrit l'atelier du dieu Héphaïstos où travaillent les *Kourai Kryseai*, « les robots d'or », qui assistent leur divin maître et créateur dans sa tâche de forgeron céleste¹³.

9. La mère du futur Pythagore s'appelait initialement Parthenis. Elle prit le nom de Pythais, « la pythienne », donnant à son fils le nom de Pythagore, signifiant « l'annonciateur pythien ».

10. Atorène, *Le Laboratoire alchimique*, Paris, Éditions Guy Tredaniel ; Albert Slosman, *La vie extraordinaire de Pythagore*, Paris, Éditions Robert Laffont, collection « Les Portes de l'Étrange », 1979.

11. « Qu'est-ce que l'Oracle de Delphes ? La tétraktys, c'est-à-dire l'harmonie dans laquelle sont les Sirènes » ; « τί ἐστὶ τὸ ἐν Δελφοῖς μαντεῖον ; τετρακτὺς • ὅπερ ἐστὶν ἡ ἁρμονία, ἐν ἣ αἱ Σεῖρήνες », Jamblique, *Vie de Pythagore* (I, 464). La notion d'axe, de pôle ou de pivot (incarné ici par l'oracle) est essentielle dans la symbolique de l'Arbre de Vie de la Kabbale, elle est un élément majeur de la doctrine pythagoricienne qui comprit vraisemblablement cet axe non seulement comme un « moteur » universel, mais aussi comme un individu aux caractères anthropomorphes, à la manière de la Sophia gnostique.

12. Pausanias, *Description of Greece*, 10. 5. 12.

13. Homer, *Iliad* 18, 416 ff (trans. Lattimore) : « [Hephaistos (Hephaestus) left his bellows] took up a heavy stick in his hand, and went to the doorway limping. And in support of their master moved his

Ces « prodiges » auraient tout à fait pu être de nature technologique comme l'attestent certains travaux de recherches récents¹⁴ évoquant la connaissance de tels artefacts depuis Dédale, soit potentiellement aux alentours de 1400 avant notre ère¹⁵.

Les machines à vapeur de type « éolipyle » (boule d'Éole) sont les plus connues, elles ne datent pourtant que du 1^{er} siècle, alors que la compréhension et l'usage de la vapeur comme moteur sont attestés dès le 3^e siècle avant notre ère par Ctésibios d'Alexandrie. Si la paternité de cette découverte est régulièrement associée à Héron d'Alexandrie, figure grecque, les origines de la machine à vapeur sont à l'image du nom de ces deux savants : sans conteste égyptiennes.

Lors de mes recherches, je suis parvenue à élucider la véritable nature et l'origine exacte des plus anciens exemples de ce type de robots, ou automates. Laissez-moi ici partager avec vous cette approche inédite, portant sur l'origine et la nature de ces artefacts.

*
* *

L'idée de *Keledones*, ou Sirènes chantantes, mouvantes, de facture égyptienne et présentes dans ce temple où la future mère de Pythagore reçu son présage est étayée par les documents attestant de l'existence d'une corne d'abondance chantante réalisée par Ctésibios pour le compte du Pharaon Ptolémée II. Ce savant réalisa également des orgues chantants, mais aussi des jacquemarts – automates d'art représentant des personnages sculptés, en bois ou en métal – indiquant les heures en frappant sur une cloche. Du même ordre, les clepsydres, les horloges hydrauliques de Ctésibios, fonctionnaient par automatisme, sans intervention humaine. Pour le plaisir d'évoquer des réalisations semblables désormais perdues et pratiquement effacées de nos esprits, je vous invite à imaginer le merveilleux son des conques du majestueux phare d'Alexandrie coiffé de tritons jouant de la trompette, actionnés par un ingénieux mécanisme à vapeur.

Aller dans un temple doté de pareilles technologies devait être l'équivalent d'une visite du Palais de la Découverte pour nos contemporains. Cependant, dans le contexte antique, ces technologies exaltaient la gloire des dieux, elles n'étaient pas de simples distractions. Ainsi, les pèlerins pouvaient « rencontrer les dieux en personne » et admirer leurs pouvoirs, garantissant à la fois la piété et la soumission des dévots...

attendants. These are golden, and in appearance like living young women. There is intelligence in their hearts, and there is speech in them and strength, and from the immortal gods they have learned how to do things. These stirred nimbly in support of their master. »

14. Notamment Adrienne Mayor, *Gods and Robots*, Éditions de l'université de Princeton, 2018.

15. Dédale ou *Daedalus* est un personnage mythique de la Grèce antique. Pourtant dans ce contexte, il peut nous servir de référentiel, car sa plus ancienne mention (sous le nom de « da-da-re-jo-de ») se retrouve dans des textes mycéniens grecs de type « Linéaire B » (les plus anciens datant de 1430 avant notre ère).



2. À gauche, représentation du phare d'Alexandrie sur une pièce de monnaie. À droite, reconstitution artistique du phare. À propos de la représentation numismatique : Phare d'Alexandrie sur une monnaie d'Hadrien, d'après Thiersch, tel que reproduit dans *L'Alexandrie antique* d'Hélène Fragaki (2012). Il est envisagé que le son de la conque ou trompette des tritons ait eu pour objectif de guider les marins dans la brume. Le phare guida fidèlement les navigateurs dix-sept siècles durant.

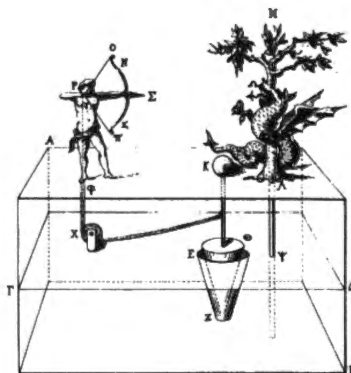
La nature exacte de ces statues d'or – *Keledones* – est encore le sujet de débats passionnés : certains chercheurs comme Jean Mallinger ont sérieusement étudié l'hypothèse selon laquelle ces automates auraient pu être mus par l'électricité. Néanmoins, en raison de l'absence d'usage de matériaux conducteurs, mis en parallèle avec l'usage délibéré de matériaux isolants, il y a fort à parier que le « fluide divin » (s'il n'était pas de la vapeur) animant ces artefacts soit de nature indéterminée.



3. L'éolipyle d'Héron d'Alexandrie (*Knight's American Mechanical Dictionary*, 1876). Ce n'est ici qu'un mécanisme sommaire et sans magnificence, il permet de comprendre les concepts essentiels du fonctionnement d'un moteur à vapeur.



4. Fontaine et automate (Héron d'Alexandrie, *Les pneumatiques*, I, 16, d'après Schmidt) tels que reproduits dans «Automates et statues merveilleuses» dans *L'Alexandrie antique* d'Hélène Fragaki (2012). Quel pèlerin aurait pu retenir un cri émerveillé à la vue de ces oiseaux chanteurs, tous d'espèces variées et «chantant» des airs différents? À noter dans ce contexte que l'apport d'eau – voire la source naturelle aménagée à cet effet – est un élément essentiel du mécanisme et de ce «divin spectacle».



5. Représentation du mécanisme situé sous un temple actionnant une figure animée d'Héraclès, d'après Héron d'Alexandrie, *Les pneumatiques*, XXXII : « Sur un piédestal est placé un petit arbre autour duquel est enroulé un dragon ; une figure d'Hercule se tient auprès, tirant de l'arc ; enfin une pomme est posée sur le piédestal. Si quelqu'un vient à soulever avec la main cette pomme au-dessus du piédestal, Hercule lancera son trait contre le dragon et le dragon sifflera ».

En travaillant sur les technologies anciennes présentes dans les temples, j'ai entrepris des recherches sur les artisans qui en étaient les créateurs et fouillé dans de nombreux documents administratifs. Cette partie de l'enquête m'a forcée à faire face à un étrange questionnement : ces

technologies anachroniques – dépassant de loin les représentations que nous avons en général du monde antique – ont-elles une origine étrangère au monde hellène? C'est ce que dit clairement le folklore grec dont les sources insistent très régulièrement sur l'origine orientale des artisans ou des mages à l'initiative de ces technologies.

Si je m'attendais à trouver des informations au sein de la société égyptienne – comme le soutenaient les sources grecques –, je fus bouleversée de constater que les origines de ses technologies anachroniques remontaient à encore bien plus loin : les véritables inventeurs de ses automates sont assurément mésopotamiens! Cela fait reculer dans le temps l'antériorité de ces machines et de ces automates de plusieurs millénaires! Pour en arriver à un constat si révolutionnaire, j'ai dû suivre la trace du prototype originel du temple sur lequel fut calqué celui de Delphes...

Bien qu'ancien, le temple de Delphes est la reproduction d'un lieu de culte plus vieux encore : il s'agit de l'Abzu du dieu Enki, situé à Eridu (sud de l'actuel Irak). Pour mesurer l'ampleur de cette mise en perspective, il faut rappeler que plus de 2000 ans et environ 2500 kilomètres séparent Eridu de Delphes¹⁶. La fracture temporelle qui sépare les deux cités – et leurs prodiges de technologies anachroniques – est équivalente à celle qui sépare nos contemporains de la fondation du temple de Delphes.

Enki est un dieu civilisateur issu du panthéon mésopotamien. Il est symboliquement associé à l'eau, à l'écoulement du Temps et règne sur un espace désigné comme « l'Abîme » (*Abzu*¹⁷). L'ensemble de ses attributs se retrouvent transposés au dieu Apollon du panthéon grec. Apollon semble être l'équivalent du dieu Enki, sinon son prolongement. Sans surprise, Anton Parks a largement démontré dans ses travaux l'équivalence des dieux Osiris (panthéon égyptien) et Enki (panthéon mésopotamien). Ces divinités similaires qui se retrouvent dans les cultures millénaires affirment bien l'ancienneté d'un patrimoine commun de l'humanité.

Revenons au secret des dieux contenu dans les mystérieux lieux de culte de Mésopotamie. La nature exacte des temples (*Abzu*) et lieux de cultes demeura mystérieuse des millénaires durant; nous nous apprêtons maintenant à découvrir certains des secrets des dieux. En Mésopotamie, dès le III^e millénaire avant notre ère, une pratique de libation liée aux morts

16. Les fondations de la ville d'Eridu où se trouvait l'Abzu d'Enki ont été datées à ce jour d'environ - 3000 avant notre ère, la datation du temple d'Apollon à Delphes remonte quant à elle à - 500 environ.

17. « D'un seul clin d'œil, Enki, tu bouleverses la Montagne/ D'où proviennent [aurochs] et cerfs, sangliers et cochons sauvages! Jusqu'aux [...], aux prairies, aux précipices montueux; Jusqu'aux cieux chatoyants et impénétrables; Tu portes tes regards pareils à des roseaux! C'est toi qui nombres les jours, mets en place les mois, Parachèves les années; Et quand [chacune] se clôt; Expose au Conseil [des dieux] ta décision exacte; Et declares, devant tous, ta sentence! Ô vénérable Enki, le souverain de tous les hommes ensemble, C'est toi! À peine as-tu parlé, tout foisonne; Et l'opulence arrive sur terre! », « Enki et l'ordre du monde », traduction de Jean Bottéro in J. Bottéro et S.N. Kramer *Lorsque les Dieux faisaient l'Homme*, Paris, Gallimard, 1989.

(*naqû*) s'effectue à l'aide d'un conduit dénommé *arutu* ou *dugarutum*¹⁸ (généralement traduit par « conduit en argile », « canalisation en argile » ou « esprit/fantôme¹⁹ »). L'équivalent akkadien de ce terme est *asîtu*, qui signifie « tour », « tas », « pile » ou « arrangement de forme pyramidale²⁰ ». Des prêtresses – ou des automates – appelées « *kulmasîtu* » (dévouées à l'*asîtu*) étaient associées à ces machines mystérieuses.

Pour sa seule confection, cet artefact plutôt énigmatique mobilisait 12 travailleurs pendant une journée entière²¹. Il est vraisemblable qu'on ait là une technologie ayant sombré dans l'oubli. Peut-être s'agissait-il de petits orgues musicaux actionnés par le passage de l'eau, destinés à produire des sons afin de rendre des oracles représentatifs de la pensée du mort ? Car c'est bien sur ce principe que reposait le temple d'Eridu : il rendait des oracles aux sons de mystérieux artefacts désignés comme des « roseaux ». Les particuliers suffisamment riches pour pouvoir recourir aux services des artisans devaient ainsi s'offrir le luxe d'automates chargés d'effectuer des libations liées aux morts et d'exprimer leurs volontés depuis l'au-delà. Ces automates rappellent sans détour les *Keledones*-Sirènes du temple de Delphes dans leur rôle et leur mode de fonctionnement.

Le terme « femmes *kulmasîtu* » – désignant cette catégorie de prêtresses-Sirènes mésopotamiennes – pose cependant un problème, car nul ne sait s'il désigne des personnes ou des figurations sous forme de statues : le terme en lui-même peut aussi signifier « trou ». Il n'en fallait pas plus pour que certains chercheurs estampillent ces prêtresses de « prostituées sacrées ». Pour l'anecdote, c'est le même sort qui échet à Sappho, poétesse du VII^e siècle avant notre ère : elle était porteuse des enseignements de la Déesse Cachée et fut régulièrement qualifiée de « femme publique » (comprendre « prostituée²² »).

18. Notamment mentionné par W. von Soden, « Lemmu », *Akkadisches Handwörterbuch* (AHw), Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1965, vol. 1, p. 543, B 2.

19. « *Water-pipe; shade, ghost(?)* » sont les interprétations retenues par D.K.M. Bayliss dans *Ancestry and descent in Mesopotamia from the Old-Babylonian to the Old-Assyrian period*, 1971.

20. C'est le cas dans l'exemple contextuel offert par l'entrée « *asîtu* » du Dictionnaire assyrien de l'université de Chicago (*The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago*), 2010 : « *I harvested their skulls like withered grain and arranged them in pyramids* ».

21. « *Clay pipes 'dugarutum' 1 day, which would take 12 workers* », information issue des éléments de production de poterie dans *Mesopotamian Civilization: The Material Foundations*, *Athlone Publications in Egyptology and Ancient Near Eastern Studies*, Londres, The Athlone Press, 1997.

22. La trace des Sirènes apparaît aussi en dehors du temple de Delphes. Il est vraisemblable que les adeptes *hetairai* (« compagnes ») ou pensionnaires issues des jeunes filles de la bourgeoisie et de l'aristocratie ayant fréquenté la maison consacrée aux muses (*moisopolon oikia*) de Sappho poursuivaient elles aussi des pratiques en lien avec le culte des Sirènes. Sappho, incontournable figure de philosophe et poète antique, prend une tout autre dimension si l'on considère la portée initiatique de ses enseignements. Les origines et les liens avec les Mystères qui sont souvent prêtés à Sappho confortent cette hypothèse. L'Ode à Aphrodite et les symboles que Sappho y convoque renvoient à l'idée d'une pratique mystique influencée par le système de pensée du philosophe et ingénieur grec Empédocle – et aussi peut-être par le pythagorisme – dans un dialogue particulièrement intime entre la poétesse et la déesse. Dans l'Ode à Aphrodite de Sappho, la présence de la Déesse Cachée est évidente. Bien qu'elle soit alors appelée Aphrodite, elle présente tous les attributs de la Déesse. Elle est décrite comme

Pour mieux comprendre le rôle des « femmes *kulmasjtu* », nous les comparerons à leur équivalent présent dans la spiritualité égyptienne : elles sont certainement des métaphores désignant l'utérus à l'instar de la déesse Hathor. En égyptien, le nom de la déesse Hathor se dit « Hut-Heru », ce qui signifie « demeure d'Horus », ou encore « temple d'Horus » c'est-à-dire l'utérus. Il est grandement possible que les *asjtu* mésopotamiens présents dans l'Abzu aient transité par l'Égypte avant d'arriver en Grèce : la tradition égyptienne antique représente Hathor comme la synthèse des déesses chargées de la résurrection du dieu Osiris. Isis, l'incubatrice du dieu Horus, réincarnation de son propre père, Osiris, est parfois appelée *Meri*²³. Sa jumelle, Nephtys, participe elle aussi au miracle de cette résurrection et est appelée *Meri Migdal*. Si les deux Marie (Marie mère de Jésus et Marie Madeleine) de la religion chrétienne se retrouvent aisément dans ces déesses égyptiennes, on peut aussi aisément y discerner la figure des *Keledones*-Sirènes. Isis et Nephtys réalisent la résurrection du dieu Osiris en étant métamorphosées en oiseaux, telles des Sirènes. En Égypte antique, le symbole de l'âme quittant le corps est le Ba, une tête humaine sur un corps d'oiseau. La parenté des Sirènes grecques et égyptiennes semble désormais évidente.

Le miracle de la résurrection opérée par les déesses Isis et Nephtys repose sur la magie du sang et du sperme, vecteurs des pouvoirs et de l'hérédité divins. Un essai à paraître traitera extensivement de ces pratiques, de leurs origines et de leurs usages éventuels possiblement encore en vigueur. Ces principes liés à la magie égyptienne antique seront davantage détaillés dans la partie « La conception de la nature et de l'être » du présent ouvrage. Ces pratiques magiques anciennes font sans équivoque écho aux vampires. Cet aspect demeura lui aussi longtemps rattaché aux Sirènes dans le monde grec, où elles étaient réputées avides « de sang et de sperme²⁴ ».

Les Sirènes grecques sont associées aux rites mortuaires de la même manière que les déesses égyptiennes Isis et Nephtys sont chargées de se lamenter sur la tombe des défunts²⁵. Ainsi, ces mystérieux artefacts funéraires que représentent les *asjtu* sont certainement les ancêtres des Sirènes funéraires dotées de mécanismes animés, peut-être celles-là mêmes qui se trouvèrent au cœur des mystères du Temple de Delphes. Elles auraient ainsi accompli un périple de plusieurs milliers de kilomètres et traversé près de deux millénaires!

Le « spectacle » des *Keledones* – oracles mécaniques chantantes et par-

siégeant sur un trône qui « étincelle » (en référence à la Lumière originelle), « ourdisseuse de trames », car elle est la bien la déesse la plus « capable » de guider le destin ou de le « filer » : elle est la Destinée. La poétesse évoque les précédents charmes magiques que la Déesse a opéré en sa faveur : « Si elle ne t'aime pas, elle t'aimera bientôt, qu'elle le veuille ou non ».

23. *Meri* signifiant en égyptien « la bien aimée » comme l'a démontré Anton Parks dans *Le Testament de la Vierge* (Lopérec, Nouvelle Terre, 2009).

24. Voir à ce sujet Georg Weicker, *Der Seelenvogel in der alten Literatur und Kunst: eine mythologisch-archaeologische Untersuchung*, Leipzig, B.G. Teubner, 1902.

25. L'exemple le plus frappant en est celui de la Sirène du musée archéologique national d'Athènes qui figure celle-ci se lamentant sur la tombe du cavalier Dexileo, tombé au combat aux environs de - 394.

lantes – est intimement lié aux très mystérieux *Xoanon* comme nous le verrons par la suite. En effet, les sacrifices de sang et des sécrétions sexuelles sont attestés auprès des *Xoanon* dont l'usage divinatoire (le clergé observe les mouvements et les attitudes de la figure divine) est le même que celui des *Keledones*-Sirènes de Delphes. Désormais, nous voilà avertis des métamorphoses des figures au fil des millénaires : d'abord automates, puis femmes-oiseaux et enfin anguipèdes séductrices, les Sirènes sont passées par bien des métamorphoses²⁶ !

Enki (dieu mésopotamien)	Osiris (dieu égyptien)	Apollon (dieu grec)
Dieu fils d'un Dieu suprême incarnant des forces titanesques, lui-même issu d'une longue filiation.	Dieu fils d'un couple de divinités majeures incarnant les forces cosmiques et naturelles.	Représentation courante : Apollon est le fils du dieu suprême du panthéon grec, Zeus.
Enki est un dieu civilisateur qui enseigne à l'humanité les sciences.	Osiris est un dieu civilisateur qui apporte à l'humanité les bases de la société.	Apollon enseigne à l'humanité les arts et certaines sciences (dont la médecine).
Les oracles du temple d'Enki à Eridu sont rendus sous la forme de chants (d'eau ou du vent dans les roseaux).	Des pratiques oraculaires liées à Osiris sont attestées, plutôt en lien avec la germination du grain.	Les oracles d'Apollon à Delphes sont rendus par une personne s'exprimant en vers (l'oracle du temple); il est le dieu à la ci-thare , le dieu des paroles magiques .
Enki règne sur un domaine mystérieux et est quelquefois compris comme un dieu de l'Au-delà (ou du royaume des morts).	Osiris est un dieu qui a été momifié et donc entouré de bandelettes après son trépas. Il est le dieu du royaume des morts .	Apollon est parfois appelé « le dieu des bandelettes ».
Le temple d'Enki à Eridu est un temple aquatique .	Le temple Osierion à Abydos dédié à Osiris est une immense	Le temple de Delphes dédié à Apollon est doté d'un bassin ou

26. Philostratus, *Life of Apollonius of Tyana*, 6. 11 (traduit par Conybeare) (*Biographie grecque*, 1^{er} au 2^e siècle ap. J.-C.) : « The god [Apollo] I believe regarded even this as too humble and below the dignity of his wisdom, and therefore desired to have another temple [i.e. a second temple at Delphoi (Delphi)], big ones these and a hundred feet in breadth; and from one of them it is said that Golden Figures [i.e. the Keledones] of the wryneck were hung up which possessed in a manner the charm of the Seirenes (Sirens) ».

	<u>citerne</u> .	piscine selon les témoignages.
Enki est le <u>médecin</u> des dieux.	Osiris est détenteur de nombreux secrets, dont certains en lien avec la <u>médecine</u> .	Apollon est un <i>péan</i> , un <u>médecin</u> et le père de tous les médecins grecs dans la mythologie. Père d'Asclépios (en grec ancien, Ἀσκληπιός / <i>Asklēpiós</i> ou Esculape qui est le nom en français du dieu grec – <i>Aesculapius</i> en latin)
Enki est préposé à la surveillance de <u>l'écoulement du temps</u> (selon des sources datant d'environ - 3000).	Osiris et le culte du Benu (sa forme ressuscitée en tant que Phénix renaissant sous la forme d'Horus) est lié au <u>dé-compte du temps</u> .	Apollon est lié à des cultes à mystères centrés sur <u>l'écoulement du temps</u> .

<i>Asītu</i> (Sirènes de Mésopotamie)	Hathor, syncrétisme des deux déesses Isis et Nephtys (Sirènes égyptiennes)	Sirènes grecques
Automate, <u>conduit</u> ou <u>édifice pyramidal</u> .	Symbole de <u>l'utérus</u> , déesses de la renaissance. L'édification des <u>pyramides</u> égyptiennes est comprise comme un symbole de renaissance du défunt.	Elles existent à <u>la fracture des mondes</u> (entre le monde mortel et divin) ou encore <u>en orbite</u> autour de la déesse du Temps.
Leur forme est mystérieuse mais il est possible qu'elles aient aussi été représentées sous la forme de <u>femmes versant de l'eau</u> .	Les déesses sont représentées sous forme de <u>femmes</u> mais aussi sous la forme d'oiseau ou d' <u>oiseaux à tête de femmes</u> .	Dépeinte dans la littérature comme des <u>femmes (mi-oiseaux ou mi-poisson)</u> .
Elles sont postées sur les tombes et leur mé-	Elles sont les <u>divines pleureuses</u> .	Elles <u>pleurent les morts</u> sur leurs

canisme active une <u>libation</u> ou peut-être des <u>pleurs</u> ou des <u>chants</u> .		tombes.
Leurs chants seraient un <u>oracle révélant la volonté des morts</u> .	Le chant des déesses et la <u>magie de la parole</u> permettent le <u>miracle de la résurrection</u> du dieu Osiris en Horus. Elles connaissent les secrets de la Nature.	Le <u>chant des Sirènes</u> incarna la Vérité, les Lois immuables de la Nature mais aussi la Mort des Hommes qui l'écoutent.
Ce sont certainement des <u>automates</u> animés par un mécanisme impliquant l'eau.	Parfois représentées sous la forme de <u>statues animées sacrées</u> ou de poupées sacrées dont les parties sont mobiles.	La plupart des représentations de Sirènes grecques sont fixes et <u>non mobiles</u> .

Rien d'étonnant à ce que ce soit les *Keledones*-Sirènes du temple de Delphes qui aient été les annonciatrices de la venue au monde de Pythagore : elles sont les représentantes de l'ordre de la Nature, de la Nécessité et de la Déesse-Cachée. Ce sont elles qui depuis des millénaires – déjà à l'époque de Pythagore! – annonçaient les divins présages à l'humanité.

Si aujourd'hui le rôle des Sirènes se résume dans l'iconographie contemporaine à l'image de femmes-poissons séduisantes, lascives, conduisant malicieusement les hommes à leur perte, il n'était alors point question de malveillance de leur part dans le contexte originel : d'un point de vue pythagoricien, elles sont l'Harmonie des Sphères (*ἀρμονία τῶν σφαιρῶν*²⁷) ou harmonie de la Nature, principe sacro-saint de l'ordre. Les Sirènes grecques sont parfois deux²⁸ (tout comme Isis et Nephtys en Égypte) et vivent dans une île à la frontière du monde des mortels selon l'Odyssée d'Homère. Il est pratiquement certain qu'elles ont par le passé été associées à des rituels servant à faire renouer une âme avec le souvenir de ses vies antérieures.

Le chant des Sirènes, loin d'être trompeur ou malveillant, avait pour

27. La discussion est ouverte quant au sens primitif – au début du pythagorisme donc – de la notion « d'harmonie » des « sphères », les deux termes étant *a priori* anachroniques. Au-delà de la conceptualisation du Cosmos – en avance sur son temps –, certains chercheurs affirment que Pythagore recouvrait sous cette appellation les notions connexes à la discipline de la « parole magique ». Les concepts liés à la « magie de la parole » (performative, incantatoire, etc.) issus du pythagorisme sont semblables aux occurrences de la magie dans l'Égypte antique. Voir au sujet du sens initial de « *ἀρμονία τῶν σφαιρῶν* » (« harmonie des sphères »), Irini-Fotini Viltanioti, *L'harmonie des Sirènes du pythagorisme ancien à Platon*, Berlin, De Gruyter, 2015.

28. Homère, *Odyssée*, XII, 52 : Hom. Od. XII 52: « ὄφρα κε τερπόμενος ὅπ' ἀκούσης Σειρήνων ».

objectif de guider les défunts par-delà la mort lors des longs et périlleux pérépiles des âmes. Leur chant atteste de leurs pouvoirs et de leurs connaissances infinies : cela est seulement possible par un jeu de mot propre au grec ancien, *ὄψ* signifiant à la fois « voix » et « œil ». Dans le contexte pythagoricien et égyptien, l'importance du symbole de l'œil sera particulièrement explorée dans la partie « Pythagore et l'héritage scientifique égyptien : concernant la corporalité ». Dans l'*Odyssée* d'Homère, les Sirènes contemplent ce qui est à la source de leur savoir et leurs paroles attestent de leur sagesse. Ceux qui jouissent de leur chant sont par là même en contact avec le Savoir ultime par un jeu de miroirs où les Sirènes sont celles qui reflètent l'éclat du Savoir originel, la Déesse Cachée elle-même.

Pourtant cette connaissance a un prix et non des moindres : celui qui se presse directement auprès des Sirènes périra et viendra gonfler les rangs des squelettes blanchis déjà présents sur leur île, mi-sinistre, mi-glorieuse. Avant Pythagore en effet – si cette interprétation est correcte –, la dissolution de l'individu dans la reconnexion avec le savoir absolu semble avoir inspiré à Homère plus d'effroi que de réconfort.

Les Sirènes étaient donc les gardiennes des portes ou des bornes limitant les différents mondes concentriques ou « sphériques » connectés les uns aux autres : *« Sur la partie supérieure de chaque cercle se tenait une Sirène, qui était engagée dans le mouvement circulaire avec chacun et qui émettait une sonorité unique, une tonalité unique, et de l'ensemble de ces huit voix résonnait une harmonie unique »*²⁹.

Concernant le lien entre les Sirènes et les barrières séparant les mondes, il est clair que ces figures sont liées à des cultes extrêmement anciens supposément partagés par un vaste nombre de cultures. Une anecdote rapportée par Socrate à propos des Muses-Sirènes et traitant des cigales rapporte que ces dernières auraient été leurs servantes. Les cigales passent plusieurs années sous terre sous forme de larves avant de se métamorphoser et de « chanter » sans discontinuer et jusqu'à leur propre mort après une vie « en surface » d'un mois seulement.

Les cigales sont particulièrement présentes en Extrême-Orient où elles symbolisent la renaissance : la mue de l'état de cuticule (exuvie) à celui de cigale volante se prête particulièrement aux parallèles avec la doctrine pythagoricienne de l'immortalité et de l'ascension de l'âme... Enfin, les cycles des cigales ont été observés et quantifiés à notre époque comme, par exemple, le phénomène des ressources naturelles pulsées des nécromasses de cigales ayant lieu tous les 17 ans aux États-Unis : des nuées d'insectes sortent simultanément de terre, vivent, se reproduisent et meurent ensemble, formant ainsi de spectaculaires essaims puis un amas de cadavres. Il est fort probable que de tels cycles aient également fait l'objet d'observation et servi de repères calendaires primitifs à des époques re-

29. Platon, *La République*, livre X, 617b : « Ἐπὶ δὲ τῶν κύκλων αὐτοῦ ἀνωθεν ἐφ' ἑκάστου βεβηκέναι Σειρήνα συμπερι-φερομένην, φωνὴν μίαν ἰείσαν, ἓνα τόνον • ἐκ πασῶν δὲ ὀκτῶ οὐσῶν μίαν ἀρμονίαν συμφωνεῖν ».

culées : observer les cigales et leur chant n'était donc pas l'apanage des fainéants, mais plutôt celui des initiés³⁰ !

Enfin, la vénération d'oiseaux-femmes remonte aux périodes les plus reculées de l'Histoire de l'humanité comme l'atteste notamment la découverte à Malta (Belaja, nord-ouest d'Irkoutsk en Sibérie) de nombreux corps d'oiseaux de proies (aigles) et de charognards (vautours), associés à des statuettes de femmes de type « Déesse-Mère » datant d'entre -16 000 et -13 000 environ. Comment dès lors s'étonner que le hiéroglyphe désignant « la mère » en égyptien n'est autre que le vautour ? Ce n'est ici que l'amorce des révélations que fera ressortir cette enquête. D'autres éléments interpellants ne tarderont pas à confirmer le point de départ de notre investigation : les racines des mythes égyptiens, les origines du culte pythagoricien puis celles de la Kabbale elle-même sont préhistoriques !

3. La magnétite, secret des dieux

Comme le révèle cette enquête, le contexte dans lequel Pythagore s'inscrit avant même sa naissance le prédestine à devenir un prophète, voire un dieu vivant. Il est annoncé dans le plus grand temple réputé pour ses oracles (le temple d'Apollon à Delphes), entouré d'une famille de lettrés et d'amis particulièrement proches des différentes cours royales...

Le principal tuteur de Pythagore fut Phérécyde, l'un de ses oncles. Ce dernier est un érudit, un homme qui avait pour tâche principale de révéler l'étincelle messianique de Pythagore avant même sa naissance afin qu'il accomplisse la mission assignée par l'oracle de Delphes. Parmi les proches de Phérécyde se trouve le fameux Thalès, mathématicien et philosophe, lui aussi connu pour son théorème. Au regard de sa correspondance avec Phérécyde, tous deux appartenaient à un ordre initiatique très ancien en lien avec la Déesse Cachée.

Thalès, sage parmi les sages³¹ de son temps, fut pour Phérécyde un

30. À propos de l'héritage moderne de la symbolique de la cigale, j'évoquerai la magistrale « chasse au trésor » de la Cicada 3301 qui mit annuellement au défi de 2012 à 2016 les génies et les curieux du Net...

31. Un « sage » (σοφός) dans le contexte grec n'est pas seulement une personne qui détient des connaissances, mais un « possédé divin » en contact direct avec les dieux et la réalité, une personne dotée d'une sagacité hors pair. Thalès a livré à la postérité des prédictions pour le futur : de son vivant, il prédit avec justesse une éclipse (ce qui peut encore être rattaché à l'idée d'observations empiriques), mais aussi une récolte d'olives abondante à travers laquelle il fit fortune. Rien ne pouvait augurer d'une telle récolte alors que Thalès s'était emparé de tous les pressoirs à huiles de la ville, en détenant ainsi le monopole ; les louant, il se sortit de la misère dans laquelle il croupissait jusqu'alors, au grand dam de ses critiques pantois qui se gaussaient de voir un sage et philosophe réduit à mendier. « Observer » pour le sage ne se résumait pas à incarner le mouvement scrutateur des sciences « modernes » dites « rationnelles ». Le sage agissait de la sorte en vue de déceler les indices laissés par les dieux aux Hommes afin de saisir par analogie les règles régissant non seulement l'environnement direct de l'humanité, mais surtout la mécanique céleste elle-même. Il réunissait alors le rationnel et l'irrationnel en un seul homme. Plus spécifiquement, Thalès rapporte être un possédé d'Apollon. Voir à ce sujet Pierre Vesperi, « De Thalès à Anaxagore : les Ioniens à l'école

ami partageant ses préoccupations intellectuelles et peut-être même sa mission d'instruire Pythagore. Thalès est étroitement associé à l'un des symboles les plus occultes des mystères antiques : la magnétite. Cet élément aux propriétés insoupçonnées est lié à l'une des initiations les plus hermétiques de l'ordre pythagoricien : la connaissance de la réincarnation. Cette caractéristique peut surprendre, car un tel sujet n'était plus du goût des contemporains de Pythagore. Réinstaurer la croyance en la réincarnation représentait l'un des objectifs essentiels de l'ordre. Ce secret n'était alors révélé qu'à quelques initiés triés sur le volet, de peur qu'il ne soit instrumentalisé à des fins funestes...

La magnétite enregistre les orientations passées du champ magnétique de la Terre. Thalès est tenu pour avoir attribué à l'aimant (propriété éminente, s'il en est, de la pierre magnétite) une âme ou une volonté propre³². L'aimant et le magnétisme sont deux éléments conduisant à des découvertes et à des champs d'études actuels encore insoupçonnés : courant électrique, mémoire encodée dans un support magnétique, cure contre le cancer³³ et régénérescence de l'organisme³⁴. La magnétite est un composant de notre corps, elle se retrouve dans une moindre part dans nos yeux, mais est plus spécifiquement présente dans notre cerveau, et également en quantité importante dans la zone désignée comme le « troisième œil³⁵ ». Des études contemporaines suggèrent l'existence d'un sixième sens concerné par la perception du champ magnétique chez l'être humain³⁶. Cette aptitude à détecter les champs magnétiques varierait considérablement d'un individu à l'autre.

Pourtant les Grecs ne sont pas les seuls à avoir vénéré la magnétite. La dévotion liée à la magnétite, et donc aux propriétés de l'aimant, n'est pas anodine, elle se retrouve au cœur des cultes à mystères qui pullulent

des dieux », *Kernos - Revue internationale et pluridisciplinaire de religion grecque antique*, 2017.

32. Cette conception est notamment rapportée dans Aristote, *De anima*, 405a 19–21. Aussi, « Selon Aristote et selon Hippias, Thalès attribuait une âme y compris aux choses inanimées. Il l'avait conjecturé à partir de la pierre de Magnésie et de l'ambre », Diogène Laërce, I, 24. Thalès fait l'amalgame entre le phénomène de l'électricité statique, qui consiste à frotter de l'ambre contre un tissu (créant des étincelles et une attirance des fibres du tissu vers la pierre d'ambre), et celui du magnétisme créé par des pierres magnétiques qui communiquent leur « pouvoir » aux métaux avec lesquels elles sont en contact.

33. « Combiner magnétisme et lumière pour lutter contre le cancer », <http://www2.cnrs.fr> (24 mars 2015).

34. En usant de microéléments magnétisés porteurs de cellules souches et de protéines, des chercheurs de l'Université de Keel et de l'Université de Nottingham en Angleterre sont parvenus à utiliser un champ magnétique externe pour diriger le traitement et le rétablissement de malades. Marc Zaffagni, « Des nanoparticules magnétisées pour aider la régénération osseuse ? » sur <http://www.futura-sciences.com> (consulté le 30 mars 2016).

35. L'organisme humain produit de la magnétite, Joseph Kirschvink et al. (1992), « *Magnetite biomineralization in the human brain* », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, 89 (16).

36. Eric Hand, « *Maverick scientist thinks he has discovered a magnetic sixth sense in humans* », *Science*, 23 juin 2016

sur l'ensemble du pourtour méditerranéen. L'un des exemples les plus frappants en est la statue du temple d'Arsinoé II (reine d'Égypte, - 316 à - 270), telle que rapportée par Pline³⁷ et Ausone³⁸. La statue aurait été partiellement (pour la chevelure) ou en totalité réalisée en fer de sorte qu'elle aurait lévité dans le temple grâce à son plafond aimanté.

Existe-t-il des indices attestant de l'ancienneté de cette pratique ailleurs qu'en Europe ? Des traces de vénération envers le magnétisme naturel ou artificiel sont effectivement attestées ailleurs et bien avant la Grèce antique. Ces éléments appartiennent à la culture Hongshan (红山文化) qui essaima dans l'actuelle Mongolie intérieure durant la période du Néolithique, aux environs de 4700 à 2700 avant notre ère. La culture Hongshan vénérât les magnétites et les aimants, mais ses membres construisaient également des cairns et des pyramides³⁹. Particulièrement fascinants, ces artefacts font déjà l'objet de recherches pour un prochain ouvrage actuellement en cours de rédaction.

L'observation du phénomène physique de magnétisation et de dé-magnétisation présente des analogies spectaculaires avec le système de pensée pythagoricien relatif à la réincarnation. Il est probable que la nature exacte de son âme et les prophéties relatives à sa venue au monde aient été expliquées à Pythagore grâce à la symbolique du magnétisme.

En effet, lorsqu'un objet aimanté est chauffé, il perd sa propriété pour la recouvrir après avoir été refroidi. Cela rejoint la représentation pythagoricienne selon laquelle l'âme individuelle rejoint l'âme supérieure après la mort, pouvant ensuite rejoindre un niveau d'abstraction plus grand encore jusqu'à se dissoudre et perdre tout attribut subjectif ou individuel (c'est une forme de dissolution de l'ego, dans le sens de la subjectivité ou de la personnalité). Ensuite, l'âme peut entreprendre le chemin inverse : elle peut « revenir » sous une forme plus « personnelle » en se « densifiant » (ou en se « refroidissant », en s'éloignant de la « Lumière des Origines »).

Les pratiques magiques préhistoriques aux origines des vénération des Sirènes et de la magnétite ne tarderont pas à révéler leur véritable

37. Pline, *Histoire Naturelle*, 34, 148.

38. Ausone, *Mosella*, 311-317.

39. Les études génétiques contemporaines font remonter les origines des personnes actuelles appartenant aux descendants de cette civilisation, comme porteurs du gène paternel de l'haplogroupe N (plus spécifiquement le N1, LLY22G), à - 20 000 ans avant notre ère. Plus percutant encore, les tentatives actuelles de reconstitutions de cartes migratoires font ressortir l'hypothèse d'une migration originelle datant de - 40 000 et provenant d'Indonésie. Cet élément ne manquera pas de vous évoquer mes recherches sur la symbolique de la vache représentée dans la grotte de Lubang Jeriji Saléh (Indonésie, Bornéo), maillon le plus ancien à ce jour attestant d'une possible vénération de la Vache-Déesse-Mère (voir le dossier « Le Meurtre de la Déesse » concluant le tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple*). Les bâtisseurs ou précurseurs des civilisations que nous jugeons comme les « mères » de nos sociétés actuelles ont-ils vécu en ces lieux, il y a des dizaines de milliers d'années ? Au titre de perspective, la première destruction de « l'Atlantide » (continent mythique et perdu) remonterait à près de 80 000 ans selon les récits hops.

nature : déformées par les années et les obscurcissements, ce ne sont pas des rituels superstitieux, mais des rites issus du fond des âges attestant d'un culte oublié dédié à une majestueuse Déesse des Ténèbres. Pythagore n'était pas seulement un génie, mais également un véritable dépositaire de sciences arrachées à l'obscurantisme de son époque. Pythagore n'est pas apparu du néant, il s'inscrit dans un contexte où son entourage, sa famille et sa culture ont rendu possible, au moins partiellement, sa mission messianique. Les éléments laissés en héritage par les pythagoriciens sont aujourd'hui suffisants pour comprendre leur système et leurs mystères. Les secrets du Temps et de l'Espace ont été jalousement gardés par ses adeptes au fil des millénaires, et il est aujourd'hui temps de vous les révéler.

II

Les origines prédestinant Pythagore à devenir « le prophète du Loup »

1. Une étrange maladie...

Au-delà des considérations mystiques – déjà amplement teintées d'influences égyptiennes – entourant la prophétie annonçant l'arrivée de Pythagore, qui lui pavaient la voie avant même d'avoir poussé son premier cri, vous remarquerez qu'au regard de son contexte social, celui qui deviendra « le Maître » était en effet prédestiné : son père était supposé-ment un tailleur de gemmes et son oncle un philosophe reconnu.

Mnésarque de Crotone (*Μνήσαρχος*) aurait été le père de Pythagore⁴⁰. Pythagore aurait eu deux frères aînés⁴¹ et au moins deux oncles⁴². Tailleur de pierres précieuses et artisan chargé de la réalisation des sceaux, Mnésarque a de par l'exercice de son métier certainement eu accès au réseau d'influence de sa clientèle aristocratique, voire aux cours royales de son temps.

L'idée d'une tradition ou « école » liée à l'exercice spécifique de ce métier se retrouve dans le concept des lapicides mésopotamiens⁴³. L'association

40. Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes de l'antiquité*, Livre VIII, Chapitre 1, « Pythagore » (Paris, Édit^o Charpentier, libraire éditeur, 1847). Selon le chercheur Skutsch (« Notes on Metempsychosis », *Classical Philology*, 54, 2, 114-115, 1959), le patronyme du père recèle lui-même un jeu de mots intéressant : « Le père du futur philosophe avait donc à sa disposition un nom de structure canonique, Πυθαγόρας, avec un 'u' bref, qui pouvait se comprendre comme 'qui informe l'assemblée', mais il a placé ce nom sous l'invocation d'Apollon en allongeant la voyelle du premier membre en le donnant à comprendre comme 'celui qui parle au nom d'Apollon' ».

41. Eunomus et Tyrrhéus, *op. cit.*

42. Il s'agit de Phérécyde et Zoïlus, *op. cit.*

43. Un sceau de lapicide (sumérien *burgul* et akkadien *purkullu*), c.-à-d. tailleur de gemmes, datant de 1900 avant notre ère a été découvert à Larsa. L'usage du polissoir à archet est attesté dès le II^e millénaire avant notre ère en paléo-Babylonie. Cet usage est également attesté dans une représentation issue d'une tombe égyptienne datant de 1420 avant notre ère. Cette dis-

entre le métier de tailleur de gemmes et celui de magicien est attestée dans la civilisation grecque comme nous le verrons lors de l'examen de la question de « la cuisse d'or » de Pythagore. Le lapidaire assurait la taille technique, les gravures de formules magiques ainsi que la fabrication de talismans dont les formules étaient jalousement gardées par cette caste d'artisans⁴⁴.

Pythagore est souvent considéré comme ayant des origines modestes, alors que sa famille était en réalité parfaitement intégrée à l'élite. Nous avons compris que l'oracle la Pythie avait annoncé à ses parents la venue d'un messie ou d'un prophète, l'incarnation même d'un dieu. Ce type de prophétie annonçant la venue de l'incarnation d'un « dieu-loup » ou de son fils se retrouve dans différentes cultures au fil des siècles. Elle est même attestée chez les premiers chrétiens qui comparaient le Christ à un loup divin⁴⁵.

D'abord placé sous la tutelle de Zoïlus, l'un de ses oncles, Pythagore fut recommandé à son oncle maternel Phérécyde de Syros (*Phérékidis*, *Φερεκύδη*), ami de Thalès et philosophe qui enseignait dans la grotte d'Ano Meria.

Les fouilles réalisées sur l'île de Syros dans les Cyclades où résidait Phérécyde ont mis à jour des tombes et des objets remontant à l'Âge de Bronze (- 3300 à - 900) attestant de l'occupation continue des lieux depuis des temps anciens. Cette île fut ensuite conquise par les Phéniciens qui en firent une place forte commerciale. Les réseaux de cavernes et de grottes contiennent des cours d'eaux souterrains, des lacs et des environnements où la température reste constante aux environs de 17°C, cadre particulièrement appréciable lors d'hivers rigoureux. Il existerait environ 8500 grottes en Grèce et on en découvre chaque année de nouvelles...

Phérécyde de Syros était un philosophe réputé, déjà reconnu de son vivant. Cet oncle est supposément mort dans des circonstances funestes qui ne sont pas tout à fait élucidées. Notons à ce sujet que Phérécyde correspondait avec Thalès au crépuscule de sa vie : cet éminent initié fut désigné comme gardien des écrits de l'oncle de Pythagore.

À la fin de sa vie, Phérécyde souffrait d'une « affection cutanée » dont les témoignages ne permettent pas de déterminer s'il s'agissait d'un cancer de la peau, d'un psoriasis très grave, d'une pédiculose, de la lèpre ou encore d'une autre forme d'anomalie liée à la réplication des tissus.

cipline est donc liée à une caste particulièrement ancienne et dont les écoles ont essaimé sur l'ensemble du pourtour méditerranéen.

44. Des exemples d'amulettes grecques sont extensivement présentés dans René Mouterde, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph - Le glaive de Dardanos, objets et inscriptions magiques de Syrie*, Beyrouth, Imprimerie catholique, tome XV, facsimilé 3.

45. Voir D. Wortmann, « *Der weisse Wolf* », *Philologus*, 108, 1963, 157-163, SM n° 34 : « *Jésus Christ guérit les accès frissonnants et la fièvre [...]. Le Loup blanc, le loup blanc, le loup blanc qu'il guérisse la fièvre avec accès frissonnant de Joseph [...].* ». Au cœur de l'amulette se trouve un triangle magique composé d'une formule désignant *a priori* le Christ sous son nom de « loup blanc » c'est-à-dire « Erichthonios ». Extrait d'une formule recopiée sur un filactère (amulette) porté par un certain Joseph.

Dans l'entourage de Pythagore, plusieurs proches succomberont étrangement à des maladies de la peau. Une des lettres que Phérécyde écrivit à Thalès⁴⁶ mentionne : *« Puisses-tu avoir une heureuse fin, lorsque le moment fatal sera venu. Pour moi, ta lettre m'a trouvé malade : j'étais rongé de vermine et dévoré par la fièvre. J'ai ordonné à mes serviteurs de te porter mes écrits, lorsqu'ils m'auront enseveli. Publie-les, si, après en avoir conféré avec les autres sages, tu juges qu'ils méritent d'être lus ; sinon, tu peux les supprimer ; ils ne me satisfont pas complètement moi-même. En de telles questions la certitude est impossible ; aussi je me flatte moins d'être arrivé à la vérité que d'avoir fourni quelques sujets de méditation à ceux qui s'occupent de théologie. Du reste, il faut interpréter mes paroles et aller au fond ; car tout est allégorique. Le mal s'accroît de plus en plus, et je n'admets maintenant auprès de moi ni médecin ni amis. Lorsqu'ils viennent me demander de mes nouvelles, je leur tends mon doigt par la porte entr'ouverte, pour leur montrer le mal qui me ronge, et je leur dis de venir demain aux funérailles de Phérécyde. »*

Détail interpellant, plusieurs siècles plus tard, le philosophe et pythagoricien Plotin mourut dans des circonstances quasi similaires d'une affection cutanée mystérieuse. Tout cela pourrait passer pour de banales conséquences du manque d'hygiène. Mais ce serait oublier le contexte : Phérécyde et Plotin appartenaient à une civilisation où l'hygiène était une affaire collective et sociale, généralement pratiquée dans des bains publics. Tous deux se retrouvent malades d'une affection similaire et refusent d'être vus aux bains publics ou même que leur apparence soit représentée : pourquoi cherchaient-ils à dissimuler leur corps ? Cet excès de pudeur serait cohérent pour Plotin, qui avait la réputation d'avoir du mépris vis-à-vis de son corps pour la simple raison qu'il ne correspondait selon ses propres dires pas à la « forme » de son âme. Il est possible que Phérécyde ait éprouvé la même aversion pour son apparence humaine.

Au regard de leur niveau social, il est difficile de croire que Thalès et Plotin aient été des personnes négligentes du point de vue de l'hygiène. Il y a fort à parier qu'ils tentaient de préserver une part d'intimité, peut-être pour dissimuler aux regards scrutateurs du peuple des tatouages, des scarifications, ou une nature du corps quelque peu différente de celle des gens ordinaires. Plotin a vécu sous la surveillance d'un ami médecin dénommé Eustochius d'Alexandrie. Cette affection supposée n'en était peut-être pas une : à la mort de ses esclaves, Plotin refusa toute aide pour son hygiène toujours pratiquée à domicile, contrairement aux usages d'alors. Plus spectaculaire encore, la mort de Plotin est associée au serpent, animal lié s'il en est à la régénérescence de la peau : *« Alors un serpent qui se trouvait sous le lit dans lequel il était couché se glissa dans un trou de la muraille, et Plotin rendit l'âme »*, nous rapporte Porphyre dans sa *Vie de Plotin*. Est-ce à dire que l'âme de Plotin présentait des accointances ophidiennes, tout comme celle de Thalès ?

Ces concepts proviennent évidemment de l'Égypte ancienne.

46. Voir Aristote, *Recherche sur les animaux*, 557 a.

L'Égypte pharaonique était divisée en de nombreuses provinces appelées « *nomes* ». Chacun de ces *nomes* avait son dieu protecteur qui était systématiquement un serpent. Nombre de références, que ce soit dans les textes gravés sur la pierre ou les papyrus, indiquent que « *le serpent est le corps même où s'est réfugiée l'âme du dieu*⁴⁷ ». Les serpents avaient un rôle primordial autant comme gardiens que protecteurs en Égypte ancienne. Les rois étaient tous coiffés d'une couronne avec l'*Uræus* – serpent protecteur par excellence. « *Les serpents étaient considérés comme des protecteurs parce qu'ils étaient regardés comme les corps où s'étaient réfugiées les âmes des dieux après la mort* », nous confirme l'égyptologue Émile Amélineau⁴⁸.

Si l'on compare l'appartenance de la famille de Pythagore – et donc de son oncle Phérécyde – à la supposée lignée d'Hercule ou d'Apollon, tout s'éclaire : les descendants de cette lignée sont les héritiers des Suivants, ou Premiers des Occidentaux. La nature de ces Suivants, protecteurs de secrets millénaires, expliquerait autant la pudeur excessive de ces hommes que la source de leur édifiant savoir. Si l'hérédité a pu influencer l'apparence physique de la famille de Pythagore, il est également possible que la consommation d'un certain breuvage initiatique ait été à la source de cette affection cutanée. Nous lèverons un peu plus loin le voile sur ces questions.

2. La chute des dieux et l'enseignement des Cabires des mondes souterrains

Phérécyde, l'oncle de Pythagore, fut certainement l'initiateur et le maître spirituel de son neveu à qui il révéla l'existence de la Déesse Cachée. Cette hypothèse est d'autant plus plausible que les quelques mentions qui subsistent⁴⁹ d'*Heptamychia*, son œuvre perdue, font ressortir dans le prolongement de la pensée de Phérécyde, le concept d'Arbre cosmique, autant dire le motif de l'Arbre des *Sephiroth* de la Kabbale juive.

Dans cet ouvrage, le philosophe expose en effet une cosmogonie très originale pour le monde grec en empruntant à ce qui est aujourd'hui qualifiable « d'orientalisme ». S'y retrouvent des éléments tels que le thème de l'Arbre-monde, l'origine du Temps ou le Serpent-cosmique-monde incarné par le personnage d'Ophionée⁵⁰ que combattent Zas⁵¹, allié à son père Chronos (le Temps).

47. Emile Amélineau, « Rôle des serpents dans les croyances religieuses », *Revue de l'histoire des religions* (Annales du Musée Guimet), 26^e année, tome 51, Paris, Ernest Leroux, 1905, p. 350.

48. *Ibidem*, p. 355.

49. Notamment Aristote dans sa *Métaphysique*.

50. Ophion, Ophinoeus (Οφιωνεύς) ou Ophinonée (Οφίων), littéralement « le serpent ».

51. Dénomination désignant « Zeus » qui jouent sur l'homophonie du nom du dieu et « celui qui est ». Cette dénomination qui n'est pas sans rappeler certaines appellations liées au Dieu de la Bible (אֱהִי אֶשֶׁר אֶהֱיֶה, « *ehye 'ăšer 'ehye* ») ou même le « *Soham* » des Upanishad (vers - 800) (Upanishad, vers 16 « [...] तेजो यत्ते रूपं कल्याणतमं तत्ते पश्यामि योऽसावसौ पुरुषः सोऽहमस्मि ॥१६॥ » (« *La lumière qui est ta forme la plus belle, je la vois. Je suis ce qu'il/elle est.* »), traduction de Max Müller.

Phérécyde était-il poète et inventa-t-il cette cosmogonie de toute pièce ? Cette genèse des origines qui allait devenir le socle du pythagorisme n'est pas le fruit de l'imaginaire de l'oncle de Pythagore. Des découvertes contemporaines attestent de la présence de ces éléments dans la littérature mésopotamienne quelques millénaires avant Phérécyde et Pythagore.

Il existe effectivement des textes équivalents retraçant l'arrivée d'exilés retranchés sur Terre suite à une bataille « dans le ciel ». Privés de la possibilité de voyager dans l'espace et dans le temps, ces « dieux » se seraient retrouvés sur Terre où ils durent apprendre à survivre. Ce combat et cette « chute » des dieux sur notre planète, évoquée dans la cosmogonie de Phérécyde, se retrouvent clairement dans la littérature mésopotamienne.

L'un de ces textes est reproduit sur une tablette désignée comme « mythe de la création archaïque⁵² ». Elle est une des plus anciennes découvertes à ce jour (époque des dynasties archaïques III de Sumer, 3^e millénaire avant J.-C.). En 2018, Anton Parks en fit la traduction. Voici les extraits pertinents liés à cette tablette que le lecteur retrouvera par la suite dans les développements liés aux fondements de l'œuvre de Pythagore :

Ligne 2, colonne 1 : « *Les hommes reptiles sillonnèrent assurément le grand bas.* »

Ligne 4, colonne 1 : « *Les dieux abordèrent la source du jardin [selon] l'ordre de leur responsable.* »

Ligne 2, colonne 2 : « *Les dieux sur Terre déshonorés observèrent la campagne militaire des héros assiégés dans le ciel.* »

Ligne 4, colonne 3 : « *La vie s'écoule, [mais] impossible de s'emporter dans le temps, impossible de s'emporter dans le temps...* »

Les thèmes de la Chute, des dieux condamnés à rester sur Terre et l'idée d'une « prison temporelle » se retrouvent dans ces deux cosmogonies. Le récit rapporté de Phérécyde évoque également la chute du Serpent sur Terre, qui sombra dans l'océan Ogénos, et la création de la Terre par Zas. Ces thèmes rappellent les combats mésopotamiens des dieux avec Tiamat, mais également ceux des textes gnostiques⁵³.

Pythagore choisit de faire sienne cette littérature déjà millénaire à son époque et de s'en servir de support pour expliquer la théorie de la réincarnation. Cette bataille cosmique et cette histoire des dieux échoués sur Terre devinrent une allégorie pour écrire le sort des âmes s'incarnant sur Terre et subissant le cycle des réincarnations.

Pourtant, d'après les enseignements de Phérécyde et les textes mésopotamiens, cette littérature n'avait rien de métaphorique. La description

52. Musée du Louvre, AO 4153.

53. Des parallèles certains ont été montrés entre la littérature relative à Ophionée et le thème gnostique de la « Sophia » par l'historien Robert Graves. Par cette remarque, qu'il était néanmoins nécessaire de retranscrire ici, nous anticipons quelque peu les révélations de la nature exacte de l'Arbre et de son secret le plus intime, dévoilé dans le chapitre « La Sophia, la 11^e Sephira, la Vierge noire, celle qui est dissimulée (sous le Voile, Isis) ».

de cette chute et de cet exil était alors interprétée au sens littéral. Si Pythagore choisit de mettre davantage l'accent sur la portée métaphorique et initiatique de ces textes, c'est qu'il désirait expliquer les mécanismes de la réincarnation à ses adeptes afin de les en libérer.

Ainsi, Pythagore enseignait que les âmes incarnées sous formes humaines sont le reliquat de « ce qui a chuté ». Dans leur exil, ces âmes doivent expier « la faute » de leurs combats dans les cieux. Pour Phérécyde, la « faute » est que Zas (Zeus) se soit un jour opposé à l'ordre voulu par son père, Chronos. Pour les textes mésopotamiens, d'après la traduction proposée par Anton Parks, la « faute » est également d'avoir osé s'opposer à un ordre divin préétabli.

D'après l'enseignement de Pythagore, les incarnations humaines pourraient être comprises comme des actes d'expiation de fautes commises par les âmes des dieux alors qu'elles étaient incarnées sous la forme de ce mystérieux « serpent⁵⁴ ». Il existerait ainsi une nature particulière d'âme, d'essence divine et ophidienne, vaincue, qui subirait l'existence humaine comme châtement...

*
* *

Phérécyde partagea son savoir avec son neveu Pythagore, chargé de devenir le messie de cette ère qui accumula le savoir et les initiations. Pythagore assumait la lourde tâche d'apporter à l'humanité la révélation de la nature des âmes, la révélation des mécanismes de la réincarnation, choisissant surtout d'apporter la libération à chaque adepte de son ordre.

Le mystère demeure quant à savoir si Phérécyde possédait des copies ou des originaux des textes mésopotamiens. Ces derniers avaient transité par de nombreux temples et autres cours en tant que reliques ou témoignages d'une splendeur passée. Il est fort possible qu'il n'en possédât que des copies, confiant à son neveu la mission d'en récupérer des exemplaires originaux ou de contrôler la pureté de ces sources en les comparant à des originaux de bibliothèques étrangères. Pythagore conduisit certainement des recherches visant à démontrer – ou du moins à conforter – le système de pensée légué par son oncle. Cette motivation pourrait être à l'origine des spectaculaires pérégrinations du Maître.

Pythagore⁵⁵ s'initia par la suite auprès des prêtres égyptiens avec lesquels il partageait déjà un enseignement ésotérique et une tradition dont il était le dépositaire. Comme les prêtres égyptiens ont dû être surpris de voir cet étranger – ce Grec – déjà initié à tant de leurs savoirs les plus occultes ! Il y a fort à parier qu'en plus des relations diplomatiques de la

54. Ce thème fait particulièrement écho à la figure des Gina'abul étudiée par Anton Parks dans l'ensemble de ses ouvrages.

55. Ce constat est notamment fait dans la thèse, « *Greek 'cultural translation' of the chaldean learning* », présentée dans le cadre du doctorat de philosophie de Moonika Oll à l'université de Birmingham en 2014.

famille de Pythagore, l'éducation de ce dernier lui valut des passe-droits que beaucoup lui envient...

Ces enseignements ne sont pas superficiels, anecdotiques ou primitifs. Pour nos contemporains, connaître un mythe n'est plus synonyme d'initiation ou de salut de l'âme. C'était pourtant encore le cas du vivant de Pythagore : celui qui savait, celui qui avait vu un texte – même en étant un parfait illettré ou un ignare ! – pouvait être considéré comme un saint. Ce même principe se retrouve de nos jours dans la Kabbale pratique.

Si de telles croyances ont pu exister, il paraît déjà incroyable qu'elles aient pu nous parvenir aujourd'hui, près de 5000 ans après leur retranscription sur des tablettes d'argile ! Là ne s'arrête pourtant pas leur époustouffant périple à travers le temps. Si les dieux furent exilés sur Terre dans l'impossibilité de « *s'emporter dans le temps* », leurs textes franchirent quant à eux plusieurs dizaines de millénaires.

En effet, les thèmes des mythes pythagoriciens (égyptiens et mésopotamiens par extension) vont jusqu'à puiser leurs racines dans le paléolithique⁵⁶. L'analyse statistique des occurrences de ces mythes, appelée analyse philogénétique des mythes, révèle l'origine ancestrale insoupçonnée de ces croyances : de 40 000 à 9500 avant notre ère.

Pour nous aider à mieux cerner les mythes de ces temps reculés, aidons-nous des mystères du monde hellène antique. L'accès aux cultes à mystères – dans les mondes hellène et égyptien – est réservé à une élite triée sur le volet. N'importe qui ne peut pas se retrouver confronté à de telles révélations. Les participants à des cérémonies de cultes à mystères doivent prêter serment de ne pas révéler leur identité ou celles de leurs frères et sœurs⁵⁷. Remontons la piste des syncrétismes et de l'hellénisation de croyances qui précèdent la religion grecque telle que Pythagore la connaissait. La Grèce ne créa pas ses dieux à partir du néant. Comme beaucoup de cultures, elle se servit d'éléments préexistants.

Le culte rendu aux Cabires est assurément l'un de ces éléments préhistoriques adaptés par les Grecs. Ces divinités ancestrales étaient liées au monde souterrain, à l'art de la forge et au décompte du temps. Ils étaient parfois représentés sous la forme de nains grotesques. Les Cabires seraient des dieux pré-païens, ou même de véritables habitants précédant la colonisation grecque. Si la preuve de leur existence en tant qu'individus est pour l'heure lacunaire, il est possible d'imaginer que leur culte soit une adaptation locale d'un motif autrefois commun au Néolithique. En effet, des figures mythiques similaires se retrouvent entre autres en Égypte, mais également chez le peuple Dolgan (actuelle Russie). Il est donc possible que les Cabires soient des personnages mythiques communs à la préhistoire avant la dispersion des peuples autour de la Méditerranée.

56. Comme ce qui ressort des propos du philologue Charles-Félix-Hyacinthe Gouhier (source : « Pourquoi certains mythes sont communs à l'humanité entière », *lemonde.fr*, 21 juin 2020).

57. Louise Bruit Zaidman, *Le commerce des dieux* (2001), 3. « Mystères et initiations ».

Les Cabires sont à la source même des mystères orphiques (culte d'Orphée). Orphée est un personnage mythologique bien souvent assimilé à Pythagore. Comme lui, il est un prophète, un poète et un demi-dieu. Orphée fait clairement écho au dieu égyptien Osiris, renforçant l'idée du partage d'un héritage commun aux occupants préhistoriques du territoire grec et aux Égyptiens antiques.

Les Cabires sont clairement liés au nain égyptien dit « Ptah-Patègue » (ou Patègue) et connus des Phéniciens (les *Kabirims* en haut des mâts de bateau, mentionnés notamment par Philon de Byblos). Dans une cérémonie du culte des Cabires (scène de *skyphoi*, décodée par Michèle Dumas) ces « nains » égyptiens ont clairement été comparés aux Patèques-Héphaïstos hellènes. On notera sans surprise que le dieu égyptien Ptah n'est qu'un aspect du grand dieu Osiris au sein du panthéon égyptien. L'Osiris renaissant peut être représenté en tant qu'être ithyphallique (pénis en érection). Le Patègue est sans équivoque possible ithyphallique.

Dans les cultes à mystères, le Patègue grec est lié à l'idée de « savoir-faire », car qui est le meilleur artisan sinon le dieu de la forge, Héphaïstos lui-même. S'il ne représente pas un être dont le crâne est déformé et dont la physionomie est éloignée de celle des humains, il est proposé de voir en cet être à la physionomie particulière un jeune enfant, voire un fœtus⁵⁸. Ce fœtus fait de chair solaire ou d'or serait Horus, l'Osiris renaissant.

Ainsi, le Patègue serait une forme de synthèse transmettant la somme du mystère osiriaque de la résurrection. Le Patègue et les Cabires sont les gardiens d'un des secrets concernant la réincarnation au sein des lignées : ces nains fondent l'or, or réputé « renaître » à chaque fonte, et dont la qualité n'est pas altérée par la forme nouvelle que ce métal doit prendre. Cette métaphore de l'or désigne en réalité l'âme, la même âme que les souverains égyptiens cherchaient à réincarner sans cesse au cours de cérémonie rituelle hiérogamique (union divine). L'essence même qui compose la lignée par le sang et le sperme est généralement représentée en Égypte par l'or. Tant que la pureté de celui-ci est assurée, la réincarnation des « âmes divines » pouvant s'incarner dans le corps des rois reste possible.

Aux origines, les Cabires sont littéralement les « brillants » (de la racine *kaein*) – des déités appartenant à plusieurs cultes des mystères, des artisans métallurgistes⁵⁹. Ces forgerons primordiaux, initiateurs du genre humain sont les équivalents des Anges Veilleurs bibliques. Leur analyse régulière dans les livres d'Anton Parks lève le voile sur leur nature : encore une fois, les textes apocryphes et l'exégèse attentive révèlent que ce sont encore des êtres divins qui ont « chuté » sur Terre et qui doivent apprendre à survivre en collaborant avec le genre humain.

Quelle est l'origine des Cabires et comment ont-ils été créés ? Leurs

58. Louvre AF 1668 ; Mariemont, B.449 et B.443 ; Petrie, A. pl. XXXI.

59. Cette idée est notamment renforcée par le fait que les Cyclopes, les Telchines et d'autres déités proto-helléniques sont intimement liés à l'art de la métallurgie.

métamorphoses au fil des siècles et leur introduction dans le panthéon grec ont modifié leur nature et leur enseignement. Ils ont fini par y être intégrés en étant présentés comme les petits-fils ou les fils d'Héphaïstos⁶⁰, enfantés par la nymphe Cabeiro ou la nymphe Anchiale issue de la race des Titans. C'est en raison des modifications apportées par le clergé pour raison d'État (la religion étant dans le monde antique une affaire d'État et d'ordre public) que la figure des Cabires fut modifiée au fil du temps.

Anchiale⁶¹, supposée mère des Cabires dans la religion grecque, est une nymphe associée au feu. Elle aurait donné naissance aux Cabires dans la grotte de Diktaean, aussi appelée grotte de Psychro. Située en Crète, elle appartient au réseau des grottes d'Ida auxquelles nous ne manquerons pas de revenir, car elles sont aussi le lieu supposé de la naissance de Zeus.

Si les fouilles de 1899 ont révélé des actes de profanations extrêmes – destruction par effondrement volontaire de certaines parties de la grotte, pillage par de précédents visiteurs, etc. –, un autel témoignant d'un usage riche et constant fut néanmoins retrouvé, permettant de dater l'occupation des lieux au moins depuis la période comprise entre - 2600 et - 1200 avant notre ère.

Les représentations ithyphalliques⁶² de serpents, la présence de roches votives massives, d'invocations liées aux périls encourus en mer⁶³, le vraisemblable port rituel du masque⁶⁴ et de coiffes de type *Pileus*⁶⁵, des lieux de cultes souterrains⁶⁶ et l'idéal de la Déesse-Mère tendent à lier ce

60. Michèle Daumas, « De Thèbes à Lemnos et Samothrace : remarques nouvelles sur le culte des Cabires », *Topoi Orient-Occident*, 2005, 12-13-2, pages 851 à 881.

61. L. Vance Watrous et H. Blitzer, « *Lasithi: A History of Settlement on a Highland Plain in Crete* », *Hesperia Supplements*, 18 (1982), p. i-xiv, 1-122.

62. Les représentations d'Osiris nu, végétant et ithyphalliques sont liées aux cultes d'Osiris et la présence d'Herma (ἑρμῆς) au sein du temple du sanctuaire des Cabires fouillé à Athènes tendrait à attester par ce lien iconographique singulier des traits d'union encore palpables qui unissaient autrefois ces cultes à mystères qui se sont éloignés au fil du temps.

63. Le motif des périls encourus en mer signifie qu'il n'y a pas de lien avec les mystères d'Euleusis selon Michèle Daumas, dans son « De Thèbes à Lemnos et Samothrace : remarques nouvelles sur le culte des Cabires ». Des auteurs suggèrent même une origine phrygienne à ces divinités (voir Giuliano Bonfante, « *A Note on the Samothracian Language* », *Hesperia*, 24.2, avril 1955, p. 101-109 ; p. 108). À titre d'observation personnelle, je dirais que ce thème peut tout à fait être compris sous une forme allégorique, voire comme une métaphore désignant les périples de l'après-vie. Ces formules auraient également pu, plus prosaïquement, être importées par des peuples expérimentés dans l'art de la navigation (expliquant l'origine encore mystérieuse du culte des Cabires) et pourquoi pas être compris comme la liturgie des descendants même du peuple de l'A'amenptah ayant fui l'engloutissement de leur patrie.

64. Ce masque est vraisemblablement l'héritage d'un concept mésopotamien en lien avec la « splendeur divine » que les dieux sont en mesure de dissimuler afin de se mêler plus discrètement aux mortels. Ce procédé de dissimulation implique le port d'un talisman, d'un voile (l'artefact semble varier dans la littérature) et peut-être fut-il transposé en Grèce sous le terme de « masque ». Ce thème sera développé par la suite.

65. Les *Pileus* ont tardivement été associés aux esclaves affranchis (que les maîtres coiffaient de ce couvre-chef en leur rendant la liberté). Ce sont des coiffures allongées ou un casque militaire dès le V^e siècle avant notre ère. L'esthétique de cette coiffure suggère l'idée d'un crâne déformé de type allongé en cône.

66. Daumas, « De Thèbes à Lemnos et Samothrace : remarques nouvelles sur le culte des Cabires », *op. cit.*

culte aux mêmes motifs chtoniens que ceux de l'ordre de Pythagore, puisant ses racines au-delà des plus anciennes traces mésopotamiennes et égyptiennes, s'enfonçant jusque dans les limbes de la préhistoire.

En poursuivant l'excavation de la grotte, un escalier taillé dans la roche fut dégagé. Il conduit à une piscine intérieure. Ce bassin aménagé pour que des artefacts, qui ont ainsi échappé aux pilliers, y soient déposés : des objets en bronze, des représentations anthropomorphes et des gemmes gravées attestent de pratiques régulières en ces lieux au fil des siècles. Ce labyrinthe de grottes consacrées aux Cabires fut assurément un lieu de culte encore connu des contemporains de Pythagore, au moins 2000 ans après les premières traces trouvées sur ce site.

Cette date de 2000 ans se retrouve encore une fois dans le présent essai : elle n'est pas anecdotique, car Pythagore et les initiés au culte de la Déesse Cachée savent combien les cycles temporels sont primordiaux. Ces cycles conditionnent révélations et occultations de savoirs initiatiques spécifiques qu'il est cycliquement nécessaire de rappeler aux civilisations pour éviter que l'humanité ne cède au chaos et à l'inconscience...

Il est certain que Pythagore se rendit en ces lieux. En tant qu'initié, il fut conduit dans la caverne où se trouvait la mère des Cabires, « la brillante » ou « la cachée ». Il y rencontra aussi l'avatar symbolique du fils-époux, le chevreau. Ce dernier ne représentait alors pas encore le Christ, mais bien une forme hellénisée du dieu Osiris. Se trouvait aussi dans la grotte la louve, la sœur-amante et protectrice de l'agneau, relique symbolique de la mère patrie de la lignée d'Apollon.

Cette idée de légitimité ou de filiation divine incarnée sur Terre se retrouve dans la symbolique liée à la mère des Cabires. Dans le panthéon grec, la nymphe Anchiale, disposait d'une filiation royale⁶⁷. Son épithète *Aèthalia*⁶⁸ (littéralement « celle qui brille comme une flamme ») la rapproche étroitement des attributs de la Déesse Cachée, dont nous commençons à peine à dégrossir les contours. Anchiale est assurément une synthèse grecque de la « mère des anges déchus qui ont chuté sur Terre », car ses enfants, les Cabires, divins forgerons⁶⁹ initiateurs de l'humanité sont appelés « les fils de la divine race engendrée par la Déesse-Mère⁷⁰ ». Anchiale, avatar de la Déesse Cachée, porte également l'épithète de « Ca-

67. Elle-même fille de Protée, vieillard de la mer, dont le nom même signifie qu'il est le dieu primordial des eaux. Ce thème de la descendance du dieu primordial de l'élément liquide nous renvoie aux thèmes des listes divines assurant la filiation des rois sur Terre parmi les Hommes.

68. Dans le culte qui lui est rendu au pied du mont Etna, la nymphe est aussi appelée *Aèthalia* (de la racine *aithen*), c'est-à-dire « briller comme la flamme ».

69. La présence d'objets volontairement enterrés (haches et bagues) et révélés lors de fouilles dans les lieux correspondant au Cabirion (à 10 km de Thèbes), centre votif lié aux Cabires, renvoie à une occupation des lieux dès le VIII^e siècle avant notre ère. Voir à ce sujet : H. Gabelmann et alii, « *Antiken aus dem akademischen Kunstmuseum Bonn* », Düsseldorf, 1971, p. 37, n° 36.

70. Les Cabires sont dit *Idaioi dactyloi* (*Idaian Dactyks*), c'est-à-dire les fils de la divine race enfantée par la Déesse-Mère en personne.

verne, Les Eaux⁷¹ » et est le nombre 10⁷², le nombre sacro-saint de l'ordre pythagoricien. Tous ces éléments ont été réemployés dans l'enseignement de Pythagore qui puisa les données essentielles de sa doctrine dans un ancien culte lié à une Déesse préhistorique.

La présence de métallurgistes mythiques remontant à plusieurs millénaires est renforcée par la thèse soutenue par Anton Parks dans son ouvrage, *Eden* (2011) : les thèmes évoqués dans ces mystères gréco-romains empruntant aux littératures égyptiennes et mésopotamiennes se retrouvent très clairement dans la traduction de la tablette mésopotamienne CBS 11065-c, colonne 6, ligne 26 à 33 :

« [À cette époque] les messagers observaient et exposaient favorablement dans le ciel, [ils étaient] les grands et magnifiques observateurs du seigneur.

« La puissance extérieure des seigneurs élevés – sa nature – avait été apportée du ciel ! [Mais] des champs de vue au jardin éclatant, l'artisan avait murmuré et parlé, [alors] que les grands messagers entouraient la mère et coulaient du métal dans le jardin.

« Le grand outil avait été exalté et héros, celui de l'héritage des chars puissants de notre race très mystérieuse : l'outil abusivement communiqué à la mère ! »

Cette tablette témoigne de l'existence d'un récit où le secret de la métallurgie est apporté à l'humanité par une race divine extérieure où la mère (la femme) est la récipiendaire des secrets des divins forgerons. Ces mystérieux initiateurs sont les Suivants du dieu civilisateur ; dans le contexte de la Mésopotamie, il s'agit d'Enki, équivalent mésopotamien du dieu égyptien Osiris. Pour davantage de développements au sujet des textes antiques mentionnant la présence de ces initiateurs du genre humain, je vous invite à vous référer à l'excellent ouvrage *Eden* qui propose des éléments de mythologies comparées ouvrant des perspectives inédites.

Revenons à Pythagore. La religion grecque du temps du Maître est marquée au coin d'un flagrant anthropomorphisme. Tantôt flattée par les institutions de cette religion d'État⁷³, tantôt décriée par les intellectuels de cette société qui dénoncent une perversion des préceptes ancestraux, l'opinion publique ne sait plus quoi penser de ces dieux qui n'en sont pas vraiment. Comment de grands principes désincarnés pourraient-ils être représentés sous la forme d'êtres humains ?! Peut-être parce qu'ils ont

71. Parfois appelés *karkinoi* (« crabes »), les Cabires sont quelquefois compris comme des êtres amphibiens.

72. Nous verrons par la suite que ce nombre était d'un grand intérêt pour la Kabbale, plus particulièrement dans l'Arbre de Vie. La présence de 10 « forgerons-divins » ou « dix doigts d'Ida » (Δάκτυλοι Ἰδαίοι) ne doit donc pas surprendre le lecteur.

73. C'est un facteur favorisant la compréhension du système religieux par l'identification du fidèle à la déité, cette compréhension permettant le partage de références communes au sein de la société et donc une meilleure cohésion sociale.

existé sous des formes corporelles désormais tabou ou ayant sombré dans l'oubli...

Sur ce point aussi, Pythagore désire mettre un terme à des débats stériles en apportant la preuve de l'existence des dieux, jadis sous forme corporelle. Cet enseignement lui vient de Phérécyde et des initiations qu'il reçut en Égypte et, conformément à sa mission messianique, il entend mener à bien cette autre réforme d'ampleur, en plus de révéler le mécanisme des réincarnations à ses contemporains.

3. Pythagore et l'Égypte

Phérécyde, l'oncle de Pythagore, déclarait communiquer en songe avec Héraclès lui-même⁷⁴ et connaissait parfaitement les mystères du culte d'Orphée. Il les transmet nécessairement à son neveu, Pythagore. Orphée est une figure si empreinte de mystère que son historicité fait débat. Pourtant les contemporains de Pythagore le regardaient encore comme un véritable personnage de l'Histoire. Il y a fort à parier qu'il ait réellement existé une personne déifiée ou un patrimoine commun particulièrement ancien liés à Orphée, car une figure et un mythe équivalents ont été relevés par les missions chez les Amérindiens dès 1636⁷⁵. Dans une certaine mesure, le *Kojiki*⁷⁶ japonais fait état d'un mythe semblable qui peut à la fois être lié à ce mythème, mais également à celui du meurtre de la Déesse-Mère, tel qu'exposé dans le dossier concluant le tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple*.

Orphée aurait participé à l'expédition des Argonautes et se serait rendu en Égypte avant de regagner la Grèce. À la manière d'Osiris, il trouva la mort en étant « déchiré » en lambeaux. Pour R. Graves⁷⁷, ceux que les

74. Cet élément révèle également les sources orientales des « inspirations » de l'oncle de Pythagore. Impossible de ne pas mentionner ici les éléments convergents des figures mythologiques que sont Héraclès (Hercule/ Alcide), Horus et Gilgamesh. L'anthropologue syrien Firas Al-Sawah a notamment exploré ces parallèles : il a établi une filiation entre le récit « La Gloire d'Uruk », rédigé en Mésopotamie vers 1800 avant notre ère, et le mythe d'Héraclès, La Gloire d'Héra, évoqué par les épopées attribuées à Homère vers - 800. En effet, les similitudes sont frappantes entre Gilgamesh, roi d'Uruk, demi-dieu effectuant une série d'œuvres devant le mener à l'immortalité, et Héraclès (Hercule), « Gloire d'Héra », autre demi-dieu effectuant douze travaux qui le mèneront à son tour à l'immortalité.

75. Ce mythème fut relevé si tôt que cela exclut toute contamination des croyances amérindiennes par des idées européennes. Cette occurrence fut trouvée chez plus d'une dizaine de tribus amérindiennes ; voir à ce sujet l'entrée « Orphée » dans le formidable *Dictionnaire critique de la mythologie* de Jean-Loïc Le Quellec et Bernard Sergent, CNRS éditions, 2017.

76. À propos du récit *Kojiki*, « Chroniques des faits anciens » – recueil de légendes, récits et chroniques – et de son passage traitant du mythe d'Izanagi, ce dernier présente également des similitudes avec le mythe Maori relatif au voyage en Reinga (pays des morts) par un héros cherchant son amante. Il en va de même pour la légende de Nouvelle-Calédonie impliquant Méngga. C'est là un nouveau jalon marquant l'ancienneté de patrimoine compte tenu de sa vaste dispersion à travers le globe.

77. Robert Graves, *Les mythes grecs*, Paris, Fayard, 1979, p. 97.

mystères nomment Orphée, Dionysos et Apollon ont été importés par un cortège de prêtres égyptiens chassé de Kemet (l'Égypte) aux environs de 1400 avant notre ère. Cette idée est sous-tendue par le fait que certains des prêtres liés à cette institution arboraient des tatouages : cet élément est intimement lié à la condition de *theios anêr* (« Homme-Dieu ») qui sera exposée dans la partie « Les secrets des Suivants abrités dans la grotte de Zeus ». Eurydice, épouse d'Orphée, aurait été retenue en Hadès (l'Au-delà). Celle-ci est une nymphe liée aux arbres.

Les éléments du mythe d'Orphée sont réputés puiser leurs racines en Égypte⁷⁸ et l'analyse statistique des mythes (philologie des mythes) permet de faire remonter son origine au paléolithique ancien⁷⁹, c'est-à-dire une période qui s'étend de 3,3 millions à 12 000 ans avant notre ère. Au regard de ces éléments, les traditions dont hérita Pythagore et les initiations qu'il reçut sont loin de relever de la superstition ou « d'extravagantes croyances populaires » comme certains auraient voulu le faire croire.

*
* *

Mnésarque, père de Pythagore, aurait fréquenté la cour du Pharaon Amasis par l'entremise de Polycrate, le tyran de Samos. Ainsi, Pythagore côtoyant l'aristocratie locale, porté par son éloquence et son charisme, poursuit son ascension sociale et son implantation au sein de l'élite intellectuelle égyptienne. Maîtrisant d'exceptionnelles connaissances ésotériques et familier des usages de confréries secrètes et élitistes, Pythagore n'eut certainement aucun mal à s'intégrer en Égypte.

Fait peu connu, et non des moindres, concernant Pythagore : en plus de son origine sociale et de ses accointances manifestes, sources de ses « passe-droits » providentiels, il était de haute stature et manifestement reconnu pour sa pugnacité et sa combativité : à 17 ans, il aurait en effet remporté la compétition de Pugilat (boxe antique) aux Jeux olympiques !

Après la mort de Phérécyde⁸⁰, Pythagore poursuit son apprentissage auprès de l'énigmatique Hermodamas⁸¹ – lié à Hermès comme l'affirme son étrange pseudonyme. Ce dernier lui enseigna – si cela restait seulement à faire ! – à déchiffrer les hiéroglyphes, la mystique des nombres, la poésie et la musique. Il aurait ainsi appris à son élève à réciter par cœur l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Celui qui deviendra « le Maître » passa vingt-deux studieuses années en Égypte qu'il mit à profit pour parfaire ses connaissances dans de

78. C'est en tous cas l'avis d'Hérodote exprimé dans *Histoire*, I, LXXXI.

79. Gouhier, « Pourquoi certains mythes sont communs à l'humanité entière » *op. cit.*

80. Diogène de Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, VIII, 1. « Pythagore » (11).

81. Cet Hermodamas serait le petit-fils d'Homère. À Samos, les descendants du poète divinisé demeurèrent longtemps des « célébrités » locales, des érudits de renom et des dépositaires de parchemins inestimables.

multiples domaines⁸². Albert Slosman – égyptologue et auteur connu des lecteurs assidus de l'emblématique série des éditions Laffont, « Les Portes de l'étrange » – écrira que Pythagore avait étudié à Dendérah où il aurait été initié au mystère des 12 signes du zodiaque, « ceux qui enserrent les limites du monde » par-delà la Grande Ceinture, c'est-à-dire l'harmonie cosmique elle-même. Si cela reste probable, toujours est-il que la lecture ésotérique du mythe d'Hercule offre une interprétation calendaire⁸³ : en tant que descendant de la lignée d'Hercule, Pythagore devait déjà être en possession de symboles et de repères calendaires, et peut-être était-il lui-même capable de concevoir un calendrier sans le soutien de ses enseignants, chose qui ne manqua pas de subjuguer le clergé égyptien...

Anticipant l'imminence d'une invasion perse, les prêtres de Dendérah initièrent Pythagore afin de lui transmettre tous les secrets du clergé égyptien, et ce, avant le massacre qui fut effectivement ordonné par le roi perse Cambyse. Épargné par l'envahisseur en raison de sa nationalité grecque, Pythagore, désormais détenteur des plus mystérieux secrets égyptiens, fut déporté puis incarcéré à Ectabane (Babylone) en compagnie d'autres érudits où il approfondit encore un peu plus encore sa science...

4. Un individu indéfectiblement lié à la divine destinée d'Apollon : Apollon/Horus, « dieu fait chair », chef légitime des hommes-loups

Les différentes biographies de Pythagore font état de nombreux liens entre Apollon et le philosophe. Dans cette partie, nous nous apprêtons à découvrir les origines de la mission messianique de Pythagore : il était assurément perçu par ses contemporains et ses adeptes comme un envoyé de Dieu, voire le fils d'un Dieu ou l'incarnation de ce dernier parmi les mortels. Mais qui serait le divin père de Pythagore ? Il s'agirait du dieu Apollon. Apollon est un dieu à part. L'ethnie des Doriens à laquelle appartenait Pythagore revendiquait le fait d'être de la famille biologique d'Apollon ou d'Hercule, voire pour certains d'être des descendants directs de ces derniers⁸⁴.

L'une des épithètes du dieu Apollon est particulièrement surprenante et trop souvent négligée : Apollon est appelé « le Loup du vent ». Nous constaterons par la suite que le pythagorisme originel avait des accointances avec les pratiques chamaniques des *Goês*, sorte de sorciers grecs qui affirmaient être capables de se changer en loup une fois par an.

Apollon, dieu aux mille formes, fascine depuis des siècles sinon des

82. Selon les propos de l'historien et philologue spécialiste du sujet, Jean Mallinger, *Pythagore et les Mystères*, Paris, Niclaus, 1944 (voir chapitre 1, VI).

83. C'est une hypothèse explorée par Max Guilmot dans *Les Rites initiatiques en Égypte antique*, Paris, Robert Laffont, coll. « Rites et traditions mystérieuses », 1977.

84. « Les Doriens grecs [...] prétendaient qu'Apollon était leur ancêtre [...]. L'Apollon hyperboréen est en réalité un Horus grec. », Graves, *Les mythes grecs*, op. cit., p. 71.

millénaires, car, comme le démontre cet essai, il s'agit quasiment d'une figure émergeant des limbes de la préhistoire. Ce dieu paradoxal tranche avec le monde grec : d'une part, il incarne l'idéal du civilisateur et il est, d'autre part, l'ermite, l'asocial, l'étranger. Apollon apporte à l'humanité les outils et les révélations liés aux règles et à l'ordre du Cosmos. Ce qui n'empêche pas ce dieu de prêcher également un positionnement « en marge » de la société. Apollon est un équivalent grec des divinités égyptiennes Osiris ou Horus et d'Enki en Mésopotamie. Selon certains chercheurs comme Irini-Fotini Viltanioti, Apollon est le « νοῦς » (*Noûs* – l'âme du monde) ou le *Phrén* (qui peut être traduit par « intention » ou « cognition ») par excellence.

Tout au long du présent essai, des éléments de preuves attestant des origines anciennes d'Apollon seront exposés, qui démontrent sa connexion avec la figure de la Déesse Cachée. Nous mettrons au jour des éléments oubliés, négligés et rarement dévoilés.

*
* *

Si Apollon est appelé le « Loup du vent », c'est certainement en raison de sa mystérieuse origine aux sources insoupçonnées⁸⁵. Pour interpréter cette épithète étrange de « Loup du vent », je vous propose de songer aux affinités entre la lyre et l'arc (deux symboles majeurs d'Apollon) : l'arme et l'instrument de musique exploitent tous deux la corde. Deux instruments qui donnent la mort à distance : par des imprécations magiques (paroles performatives) pour la lyre ou par la flèche pour l'arc. Apollon est donc le prédateur ultime. Il est un animal qui se rapproche considérablement de l'Homme et il se meut par l'Air, c'est donc le Verbe ou la parole performative (formule magique).

L'idée que les peuples ont chacun leurs propres dieux et qu'aucune communication entre les différentes traditions n'est possible est une illusion portée par des chauvinismes nationalistes. De surcroît, l'idée de l'ancestralité comme argument de grandeur, de sagesse ou de justesse (tout comme la présumée « pureté » d'un mythe) représente un préjugé qui ne

85. Thèse développée dans l'ouvrage *Apollo the Wolf-God* de Daniel Gershenson (1992). Il est intéressant de mentionner à ce sujet que des rapprochements entre les dieux Horus et Apollon aient été opérés par Hérodote (Hérodote, II, 144, 15). Pour démontrer l'existence d'un mythe originel et primitif de Jumeaux divins, il faudrait avoir recours à la phylogénétique des mythes indo-européens tels que les occurrences de Dioscures (Grèce), ou Romulus et Rémus (empire romain), les Ashvins (Inde), les Ašvieniai (Lituanie), les Dieva dēli (Lettonie), les Paliques (Sicile), etc. Un élément iconographique de l'âge de Bronze étaye cette thèse audacieuse : comme le relève l'archéologue et historien Venceslas Kruta, il existe des représentations du cheval/jumeau divin en lien avec le soleil au zénith, symboles liés à Apollon comme à Horus. Le culte rendu à Leucippos (« cheval blanc ») est également en lien avec Apollon et atteste de ses similitudes avec le mythème d'Osiris : le roi-cheval sacré y est rituellement tué et démembré chaque année (voir à ce sujet l'ouvrage *Les mythes grecs*, op. cit., de Robert Graves, page 71, note 6 relative à Apollon).

reflète pas la grande diversité des traditions et la transmission des mythes et des légendes au gré des échanges culturels.

Un fonds mythologique préhistorique commun est encore palpable au sein de la grande diversité des mythes présents sur Terre. Ce patrimoine préhistorique commun est plus évident encore autour de la mer Méditerranée. Certains auteurs y voient l'héritage des ancêtres du peuple « indo-européen », d'autres y voient « l'héritage atlante ». Du point de vue de cet essai, nous nous bornerons à déceler dans ce legs la marque des « divins forgerons » ou des « anges déchus ». Leur culte préhistorique a influencé les peuples jusque dans l'Antiquité et possiblement jusqu'à notre époque moderne, grâce à l'exceptionnelle préservation de certains secrets initiatiques par la Kabbale.

En quoi Apollon et Horus sont-ils des figures proches ? Leurs fonctions les plus connues ainsi que leurs symboliques exotériques les rapprochent sans détour. Apollon comme Horus (aussi appelé *Hpr*⁸⁶) sont des dieux juvéniles et solaires⁸⁷. Mais des aspects plus occultes de leurs cultes témoignent de leur origine commune jusqu'au Néolithique⁸⁸ et plus loin encore dans le temps : ils sont tous deux les chefs de guildes secrètes « d'hommes-loups » – que nos contemporains qualifieraient à bon droit de « loups-garous » – les *Goês* pour Apollon, et les *Suivants* (*Shemsu*) pour Horus-Osiris. Je rappelle ici qu'Horus est régulièrement interprété dans la mythologie égyptienne comme étant la réincarnation de son propre père, Osiris. Horus accomplit la mission qu'Osiris ne put achever dans sa précédente incarnation : apporter la connaissance et la civilisation à l'humanité.

La présence de figures anthropomorphes à tête de loup remonte à l'aube de l'humanité. Deux exemples des plus marquants attestant de l'existence d'une connexion entre les rituels de fertilité et le Loup sont le cri du loup jadis compris comme la source du pouvoir sur la germination, et la renaissance de la Nature. C'est bien ce qu'attestent littéralement les mythes guanches (autochtones des îles Canaries) du loup noir *Hirugan* et celui de l'enfermement du Soleil-Magec. Les motifs de ces mythes se retrouvent éparpillés dans de nombreuses traditions relatives au printemps

86. Cette théorie est notamment soutenue et développée par Martin Bernal, dans *Black Aphrodite III*, Chapitre 19 : « *I argued a parallel case that the young sun god Hpr, became Apollo in Greece. Thus the derivation of pempō from hpp remains a strong possibility* ». Cet auteur évoquait d'autre part l'idée d'une origine encore antérieure à l'Égypte, des sources que ses spéculations et travaux le conduisaient à situer dans des contrées qui sont vraisemblablement assimilables à l'Amenti / A'amenptah (Atlantide) : « *After considering other hypotheses of its origin, I propose that the Egyptian language and culture came from two sources: first, from the western Sahara, hence the Chadic parallels, and, second, from Proto-Semitic-Berber, which had spread through southwest Asia and across northern Africa* ».

87. Cette hypothèse est notamment développée et soutenue par l'essayiste et historien Robert Graves dans son ouvrage *Les mythes grecs*, op. cit. : « *L'Apollon hyperboréen est un réalité un Horus grec.* »

88. Béatrice Midant-Reynes, *Aux origines de l'Égypte - Du Néolithique à l'émergence de l'État*, Paris, éditions Fayard, 2003.

et à la renaissance dans différentes cultures à travers le monde. L'isolement relatif de la culture guanche a certainement permis la préservation de l'ensemble cohérent de ce mythe où se retrouvent le Loup, le Soleil et le motif de l'enfermement.

Que sont ces mythes, et que révèlent-ils ? Ce sont des récits relatifs au monde agraire qui facilitent la transmission des nombreux secrets liés à l'agriculture. Avant d'être l'objet de considérations triviales, ces récits servaient de support de connaissances liées à l'agriculture. Avant d'être une science, l'agriculture a certainement été une forme de spiritualité. Celle-ci était inextricablement liée au mythe des « anges déchus » et exceptionnellement plus avancée que ce que nous avons tendance à nous en représenter...

Dans la spiritualité préhistorique, les Loups-garous et les Sirènes étaient des agents privilégiés en communication directe avec la Déesse Cachée. Ils étaient les garants de ses mystères et de la perpétuation de ses rites les plus occultes dont les seules survivances sont attestées par des indices rarement divulgués tant les sujets qu'ils touchent sont encore tabous dans les sociétés contemporaines : fluides corporels (sang, sperme et liquides produits par le corps des femmes) et codifications calendaires (garantes du bon déroulement des semailles et des récoltes) sont au cœur des sacro-saints secrets de cette Déesse oubliée.

Pythagore – en tant que représentant du dieu Apollon ou Horus – n'était pas seulement le leader d'une étrange société secrète de Loups-garous et de Sirènes, il était également l'incarnation de Dieu sur Terre, supplicié, vivant « sa chute » parmi les Hommes.

La similitude entre Apollon, Horus et Orphée se retrouve notamment à travers la symbolique de l'œil représentant la conscience, l'incarnation du Dieu « fait chair ». L'arc est manié grâce à l'œil et grâce à l'intellect : sans ces deux précieux outils, il n'est qu'un instrument dépourvu d'intérêt.

Apollon, « dieu archer », est ainsi rattaché à l'œil tandis qu'Horus l'est plus directement (cf. l'œil *Ouadjt* particulièrement présent dans la représentation occidentale de l'Égypte antique). Cet œil égyptien est-il à interpréter simplement ? Comme l'arc, il présente une symbolique plus abstraite : il est peut-être le troisième œil (la glande pinéale). Il désignerait ainsi l'intuition ou la pensée fulgurante. Dans la convergence de cette hypothèse, Apollon est régulièrement dénommé *Phrén hierè*, terme extensif recouvrant la nature polymorphe du dieu qui est « retiré dans l'ombre (de la grotte) », l'esprit dans le corps, ou encore le cerveau dans la boîte crânienne.

Si le débat est ouvert quant au sens originel que recouvrait le concept de « *Phrén* divin » pour les Grecs antiques⁸⁹, il est cependant acquis qu'il désignait, au moins à un certain niveau d'interprétation, l'intention de l'in-

89. Pour une analyse détaillée du champ lexical du *phrén*, lire l'article de Jean-Claude Picot, « Apollon et la *φρήν* ιερή και ἀθέσφατος (Empédocle, F. 134, DK) », *Anais de filosofia clássica*, vol. 6, n° 11, 2012.

dividu : tel un arc bandé, cette intention était peut-être comprise comme une sorte de troisième œil, une glande pinéale pleinement active⁹⁰.

Selon la conception du philosophe et ingénieur grec Empédocle, Apollon était bel et bien la forme châtiée, « en exil » dans le monde des mortels, de Zeus⁹¹. Il serait ainsi à la fois « le père et le fils ». Son exil serait comparable à l'ordalie d'Horus en Égypte ancienne, semblable à la passion de Marduk dans la culture babylonienne, ou encore, comparable à la Passion du Christ. Au sujet de l'analyse du mythe de « l'ordalie du fils de Dieu/Dieu-incarné », je vous invite à lire l'excellent ouvrage d'Anton Parks, *Corpus Deae* (2017). Dans cet essai, ce dernier met magistralement en évidence les sources littéraires antérieures au christianisme qui ont à coup sûr influencé les dogmes de l'Église.

Le récit du « fils de Dieu supplicié pour ses fautes » est particulièrement interpellant et récurrent dans de nombreux mythes. S'il a existé un *corpus* littéraire ou une tradition prêtant à Apollon une faute à l'origine de sa « chute », il n'en subsiste que des traces et des indices.

Contrairement à Apollon, les fautes de ses homologues sont claires et concordantes : Horus a tué sa mère Isis, et Bel-Marduk a tué une déesse ou une prêtresse. Ainsi, par cette faute, la descente de l'âme du « fils de Dieu » parjure ou coupable est justifiée. C'est en tous cas l'un des arguments majeurs des lois de la réincarnation et des cycles cosmiques tels qu'exprimés dans les mystères du monde hellène : le parjure, même divin, est enchaîné à la condition humaine et doit se réincarner pour purger la souillure de sa faute. Le système d'Empédocle – dont les concepts sont très proches de lois karmiques où chaque action appelle nécessairement une conséquence – insiste particulièrement sur ce point. Cette loi sera reprise par la suite par l'ordre pythagoricien.

Dans la mythologie grecque, il est possible que cet épisode de la « faute » d'Apollon et sa punition ait été transposé dans le mythe de Dionysos (métamorphose du dieu en chevreau). Des indices plaidant dans ce sens sont décelables, notamment dans les plus célèbres formules orphiques comme « *Chevreau, tu es tombé dans du lait* ». Cette formule baptismale ou en lien avec un rituel rédempteur associé à la symbolique du lait rappelle dans un parallèle frappant la guérison d'Horus par le lait de Nephtys ou

90. Les lecteurs intéressés par les recherches de recouplement entre Horus et le troisième œil pourront se pencher sur l'essai, *Corpus Deae* (2017), d'Anton Parks. Dans cet ouvrage, l'auteur reconstitue le mythe originel d'Horus, dieu égyptien intimement lié à la figure de Lucifer. Le *phrên* d'Apollon est plusieurs fois spécifiquement désigné comme étant le Soleil (au-delà d'un attribut il s'agit bien de l'intention du dieu manifesté dans le monde des Hommes) et ce dernier n'est autre que la métaphore désignant l'œil de Zeus : Apollon réunit donc le symbole de l'œil, du Soleil et de l'assimilation père-fils. Il est un équivalent d'Horus.

91. C'est l'hypothèse ouverte par l'étude de Jean-Claude Picot dans « Apollon et la *φρην* *ἐρη* και *ἀθεσφατος* » : « Empédocle a donc pu concevoir d'une part, à l'échelle de l'univers, l'exil du feu sous la forme d'un Apollon solaire, et d'autre part, à l'échelle lunaire et sublunaire, un exil des daimones sous la forme des êtres vivants éphémères. [...] [L']Apollon solaire ne connaît ni la faute sanglante ni le parjure ni les malheurs du daimôn renvoyé de lieu en lieu ici-bas ».

la guérison de Tammuz/Dumuzi par Ishtar (voir également *Corpus Deae* d'Anton Parks).

Revenons au sujet de cette partie : Apollon et ses racines anciennes, jusqu'alors dissimulées, attestées par la diversité de ses attributs ésotériques. Apollon et Orphée sont tous les deux les représentants de l'art de dire les formules magiques. En Égypte, cette discipline se nomme *Per Kheru* (« parole performative »).

Comme Horus en Égypte, le dieu Apollon est un dieu médecin ou guérisseur, le premier des *Péan* (παιάν), terme qui désignait en Grèce antique tant le médecin de profession que le dieu lui-même.

Loin d'être une figure mythique et distante, ces dieux étaient des réalités « palpables » comme l'assurent les témoignages du temps d'Homère : la descendance des « dieux » et leurs lignées mortelles étaient une réalité durant l'Antiquité⁹². Tout comme Horus, Apollon ne s'était pas seulement donné pour mission de civiliser la race humaine, il y avait également laissé des descendants de chair et de sang.

Enfin, l'un des rituels les plus obscurcis par le temps et intimement liés à la figure du dieu égyptien Horus, confirme l'origine profondément ancienne du dieu Apollon. Lors de l'élection du grand prêtre d'Apollon, le clergé reconstituait le drame de la mort d'un haut dignitaire assassiné à la suite d'un complot. Cet événement exceptionnel, véritable ordalie, était la mise en scène d'un drame sacré dont les éléments sont liés aux plus anciennes représentations de la mort du dieu égyptien Osiris.

L'ensemble des recherches d'Anton Parks l'ont conduit à mettre en évidence la version originale du mythe de la mort d'Osiris, telle que conservée fragmentairement dans les Textes des Pyramides, le *Livre des Morts* ainsi que d'anciennes traditions funéraires. Si le dieu Osiris est connu pour avoir été assassiné et traîtreusement enfermé par le dieu Seth, c'est essentiellement en raison de la transmission au monde hellène de son mythe reposant sur des versions exotériques et tardives. Les traditions antérieures faisaient état d'un récit plus surprenant : dans son bastion fortifié (à Abydos), le dieu Osiris, attaqué par surprise et traîtreusement assassiné par les émissaires du dieu Seth, était ensuite attaché à un arbre et torturé, son temple saccagé étant mis à sac dans un acte de débauche et de sauvagerie. C'est exactement cette version du récit que le clergé d'Apollon met en scène lors de l'élection de son nouveau grand-prêtre.

Dans le monde hellène, au terme de ses 9 années de règne, le grand prêtre ou héros d'Apollon était accompagné dans une cabane aménagée pour l'occasion sur l'emplacement de l'aire à battre le blé ; au milieu de la nuit, une attaque rituelle était menée par le cortège des prêtres. Le « héros » à la tête de cette attaque prenait la place de son prédécesseur. Ce rituel est une reconstitution quasi identique de l'attaque qui coûta la vie à Osiris

92. « Tous les hommes y sont [en Égypte], plus que partout ailleurs au monde, d'habiles médecins, car ils ont du sang de Péan. » Homère, *Odyssée* (Hélène de Troie parlant de l'Égypte), IV, 232.

et dont les textes égyptiens ne rendent compte qu'avec beaucoup de pudeur et de discrétion, notamment en raison de leur pratique de la magie de réversion : si un acte de rédemption est réalisé sur un lieu de crime, le crime s'en trouve « résolu » sur le plan moral ou magique. Cette croyance rend la retranscription de la mort des dieux particulièrement délicate, que ce soit celle d'Isis – thème abordé dans le dossier concluant le tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple* – ou celle d'Osiris, thème abordé dans le dossier « Enki au Pays des Morts » du tome 3 des *Chroniques du Ġírkù* d'Anton Parks.

Il est très important de noter que ce rituel a lieu tous les 9 ans, exactement le même temps durant lequel les initiés des confréries de Loups-garous doivent servir auprès des leurs. Cette durée correspondrait à trois périodes d'assolement triennal (mode de culture où se succèdent culture, enrichissement et mise en jachère). De la sorte, le retour de l'initié correspond au retour de la mise en culture. Documenté à partir du Moyen Âge, il est tout à fait possible que ce mode de culture ait été pratiqué bien avant.

Cette absence de l'initié Loup-garou correspondait peut-être à une quête le conduisant dans des communautés sœurs avec lesquelles il pouvait échanger les semences en vue de diversifier les plantations. Cette hypothèse sera par la suite analysée en détail et des preuves solides d'une telle confrérie de Loups-garous au service du Loup-Apollon seront apportées.

Quel bouleversement que d'imaginer les Loups-garous comme premiers défenseurs de l'agriculture et de la biodiversité ! En effet, il est plus que probable que ces sociétés secrètes aient, à l'écart des bouleversements incessants de la vie politique, eu pour but de garder discrètement une mainmise sur les affaires agricoles, clef de voûte de la paix.

Cette partie l'aura suffisamment démontré : des traces anciennes subsistant dans les pratiques les plus ésotériques liées aux dieux Horus (Égypte) et Apollon (monde hellène) démontrent l'ancienneté du patrimoine commun à partir duquel se sont élaborées leurs religions d'État respectives. Ces éléments préhistoriques sont liés à des pratiques ésotériques associées au monde agraire. Ainsi, le rôle de l'époux de la Déesse Cachée ressuscité dans un fils que les différentes religions ont appelé Apollon, Horus-Osiris, Baal-Marduk, Enki-Dumuzi, etc.

Comme vous le savez, la religion dans le monde antique est une affaire d'État garante de l'ordre public. Les éléments « étranges », « inquiétants » et les théories qui risqueraient de soutenir des idées de révoltes dans le peuple sont effacées, lissées, parfois même modifiées...

C'est notamment cette volonté de tendre vers l'homogénéité de certains mythes qui est facteur de syncrétisme ou de perte de nombreuses pratiques. S'il est possible d'expliquer l'appauvrissement des religions méditerranéennes à travers un mouvement d'imprégnation de l'Occident

par l'Orient dont il n'aurait résulté que des syncrétismes creux – expliquant ainsi les similarités des mythes méditerranéens –, cet essai tâche au contraire de démontrer que ces similitudes sont en réalité le fruit d'un patrimoine commun particulièrement ancien, occulté, lié à des sociétés secrètes échappant au contrôle frontal des institutions religieuses étatiques.

Cette hypothèse explique à la fois comment ces éléments marginaux ont pu être conservés si longtemps, mais également pourquoi les mythes sont si proches. Malgré les guerres et les différents bouleversements politiques, ces institutions occultes n'ont jamais interrompu leurs échanges culturels; cela garantissait le partage de symboles, de valeurs et de projets communs en dépit des bouleversements inhérents à la vie des sociétés...

5. Le cycle des initiations reçues par Pythagore : un parcours d'initié

Pythagore est un initié dont la qualité et l'étendue des nombreux savoirs ne sont plus à démontrer. L'une des initiations majeures auxquelles il se serait soumis aurait eu lieu en Égypte. Il est possible que l'initiation aux Mystères de Diospolis (culte d'Osiris) ait pour lui été la plus déterminante. Cet événement, qui approfondissait les enseignements de son oncle maternel Phérécyde, est vraisemblablement à la source de l'influence égyptienne qu'a reçue son œuvre. C'est en Égypte qu'on lui donna le nom de « *chrysomère* » (« celui à la cuisse d'or »), soi-disant après que les prêtres eurent appliqué un disque solaire dédié à Atum-Râ sur sa cuisse...

Pythagore fut assurément marqué par l'Égypte. Tout au long de son existence, il fit perdurer l'héritage spirituel égyptien qui détermina considérablement les pratiques de son ordre : l'oniromancie (divination par les rêves, discipline éminemment égyptienne), les enseignements symboliques et jeux de mots (aussi appelés « langues des oiseaux » dans un contexte initiatique), posture vestimentaire, pratique du végétarisme, etc. – à l'image des prêtres de Kemet.

Si Pythagore est appelé « *chrysomère* », c'est-à-dire « à la cuisse d'or », c'est en raison de son rôle de messie ou de prophète du Loup-Apollon. L'un des noms occultes du dieu Apollon est « *chrysaor* », « à l'épée d'or⁹³ ». Ainsi, en l'appelant par un nom semblable à celui du dieu qu'il était censé représenter parmi les mortels, ses adeptes reconnaissaient rituellement son ascendance divine. En plus de cela, Pythagore possédait réellement une épée d'or comme nous nous apprêtons à le découvrir.

Si Plutarque rapporte que Pythagore aurait été initié par un « contact » sur sa cuisse avec un artefact égyptien en or (le disque ailé d'Atum-Râ), cela résulterait d'une interprétation de la véritable nature de son initiation qui correspondrait plutôt à la réception d'une épée dorée, symbole de son grade au sein de l'ordre initiatique égyptien.

93. Georges Devereux, *Femme et mythe*, Paris, Flammarion, 1999.

Cette interprétation est non seulement corroborée par cette mise en évidence inédite de l'origine égyptienne de certains savoirs de Pythagore, mais elle est également attestée par Hésiode qui affirmait que le dieu Apollon était doté d'une épée d'or, exactement comme son avatar, Pythagore⁹⁴...

Le glaive de lumière des hauts dignitaires égyptiens était appelé le *khépes* (*ḥpš*), en raison de sa ressemblance avec une patte de bœuf. Cette arme était alors connue du monde grec sous le nom de *kopis*, ou encore *falcata* dans la péninsule ibérique. Au regard des traditions liées aux cultes des mystères qui ont essaimé sur le pourtour de la mer Méditerranée, il est probable que cette épée « de lumière », cette épée « dorée⁹⁵ », si elle était en métal, ait été magnétisée. Rappelons ici que cet objet, dont les origines se perdent dans une lointaine préhistoire, fait aussi écho à *Uatch*, la lame légendaire d'Horus. Ce terme égyptien d'*Uatch* englobe des définitions comme le « sceptre d'Isis » et « l'arme que Horus utilisera contre les ennemis d'Osiris ». Son homophone *Uatch* désigne par ailleurs une pierre verte ou une émeraude⁹⁶.

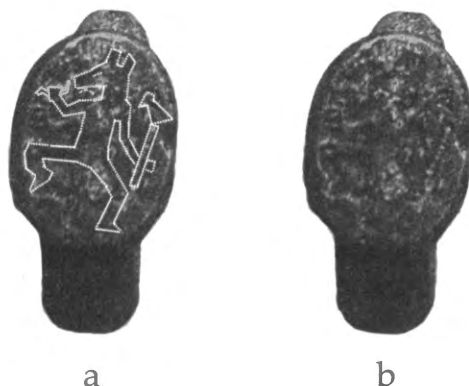
Concernant la magnétisation d'objets rituelle dans le monde hellène – héritage dont les origines préhistoriques viennent d'être exposées –, cette pratique est particulièrement attestée dans le sanctuaire des Grands Dieux de Samothrace. Les dieux vénérés en ces lieux étaient aussi appelés les « cachés », et il s'agissait assurément des Cabires eux-mêmes.

Anton Parks et moi-même avons eu le privilège de découvrir dans une collection privée quatre anneaux supposément originaires de ce sanctuaire initiatique. C'est avec beaucoup d'émotion que nous avons pu tester le magnétisme toujours présent, vivant éternellement, dont ces anneaux vieux de plusieurs millénaires étaient imprégnés... Quand mon mari m'a tendu la loupe, j'ai, sous la lumière crue des lampes électriques, constaté avec saisissement le visage de loup de l'initié que figurait le sceau de ces mêmes anneaux. L'anneau vivant semblait palpiter, témoignant fièrement à travers les âges de temps révolus où « ceux qui ont chuté » enseignaient aux Hommes...

94. « [...] *Latone enfanta Apollon au glaive d'or* », Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, « Les jours fastes et néfastes », 34.

95. Ce thème et ce symbole ne sont pas sans rappeler « l'épée flamboyante » arborée par les maîtres francs-maçons.

96. Voir *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary* d'E. A. Wallis Budge, p. 150.



6. (a) Reproduction du motif d'une bague d'intié. Y sont représentés les symboles initiatiques essentiels analysés au cœur de cet essai : un personnage à tête de loup tenant dans sa main droite un serpent, le genou droit levé, dans sa main gauche se trouve une baguette sur laquelle est perché un oiseau. Cette bague magnétisée est présumée venir du Sanctuaire des Grands Dieux, Samothrace (Grèce), probablement aux environs du IV^e siècle, (b) la bague telle qu'elle se présente (collection privée).

L'usage d'anneaux magnétiques dans l'Antiquité est attesté dans le domaine profane. L'exemple le mieux documenté est le cas d'esclaves dotés d'un *Samothracii anuli* (« anneau de Samothrace ») magnétisé⁹⁷ prouvant qu'ils étaient au service de leur Maître. Ce magnétisme, invisible et dont la force est pourtant parfaitement perceptible, est peut-être l'aura ou la « lumière dorée » prêtée à cet artefact qui pendait à la ceinture du Maître.

Une autre occurrence permet de renforcer cette hypothèse : la constellation de la Grande Ourse est parfois associée à un « sabre » ou une « épée ». Elle figure une référence essentielle lors de l'établissement d'un calendrier basé sur l'observation des étoiles. Cette constellation étant le repère céleste par excellence, il y a fort à parier qu'un artefact réel la représentant ait pu être l'apanage d'initiés versés dans l'art d'observer la cinétique stellaire. Il est vraisemblable que le *khépes̄h* (*ḥpš̄*) ait pu représenter dans l'Égypte ancienne un certain grade de l'initiation aux secrets de l'astronomie. Ce type d'objet aurait très bien pu être le prototype de dispositifs tels que le bâton de Jacob⁹⁸.

97. Dans le *Satiricon* de Pétrone, Trimalcion porte ce type de bague.

98. Le bâton de Jacob, aussi appelé « arbalestrille » ou « arbalète », est un instrument employé pour mesurer les angles lors d'observations astronomiques ou durant la navigation. C'est l'un des outils des arpenteurs. Il aurait été inventé par Levi ben Gerson au XIV^e siècle, bien que l'usage théorique d'un tel outil puisse être envisagé bien avant ce siècle.



7. Hiéroglyphe désignant un « cuisseau » (*hps*),
découvert dans les textes des sarcophages CT V, 9c, B1C.

Une autre hypothèse, suggérée par les travaux de Martin Bernal⁹⁹, concernerait une coupe ou corne d'abondance. [H]*aor* (terminologie désignant traditionnellement une épée en Égypte ancienne) est un mot trisyllabique généralement traduit par « épée », sauf que sa signification est polysémique et recouvre plusieurs types d'armes et d'équipements.

Dans le monde grec, l'épée n'est pas toujours à prendre au sens littéral, car elle désigne parfois symboliquement la contrainte ou le sortilège. Le terme grec *xiphos* (« épée ») désigne non seulement l'arme, mais également la contrainte magique d'un rituel. Sachant que l'épée est régulièrement figurée sur une feuille d'or au cours de rituels grecs (comme celui de l'Épée de Dardanos dont il va être question) impliquant une gemme de magnétite, on pourrait en déduire, tous ces éléments semblant converger, que notre enquête emprunte des pistes plus que prometteuses.

Le rituel de l'épée de Dardanos sous-tend assurément le rapprochement que nous nous apprêtons à faire entre les figures d'Horus, d'Apollon... et même de Lucifer, l'archétype même de l'Ange déchu ou de « celui qui a chuté » :

« [...] Toi le plus jeune, insoumis à la loi, implacable, inexorable, invisible, incorporel, générateur de folie, toi l'archer, le porteur de torches, toi qui de toutes les sensations vivantes et de tout ce qui est caché le prince dispensateur de l'oubli, père du silence, toi par qui et vers qui avance la lumière, toi pareil à l'enfant quand dans un cœur tu as été engendré, mais le plus vénérable quand tu as triomphé, je t'invoque toi, l'inflexible, par ton grand nom, Azarachtharaza¹⁰⁰ [...] »

Je rappelle ici que le nom égyptien d'Osiris étant « Asar », le nom concluant l'extrait ci-dessus, en lui étant proche, ne saurait ainsi manquer de nous interpeller. Dans cette formule, le dieu invoqué réunit à lui seul les symboles liés à Horus et à Apollon, mais également à Lucifer, dont les origines occultes font qu'on le différencie assez peu d'Horus, comme l'a démontré Anton Parks dans ses recherches, notamment dans un de ses dossiers, « Neb-Heru l'Étoile du Matin¹⁰¹ ».

99. Concernant cette partie, je m'appuie essentiellement sur les travaux linguistiques de Bernal dans l'ensemble de ses trois ouvrages, *Black Aphrodite* : « It may be that *aor* did not merely mean 'sword' and may have retained an original meaning of 'horn.' Its use to describe a rhinoceros' horn is late (3CE). »

100. Extrait de traduction proposée par le linguiste Pascal Charvet sur le site www.eduscol.education.fr/odysseum dans l'article « Éros et Psyché ».

101. Présenté dans le tome 4 des *Chroniques du Gîrkû*, ainsi que dans les articles des n° 8, 9, 10 et 11 du magazine français *Inexpliqué*.

À titre d'hypothèse annexe, il est envisageable que cette « épée » soit peut-être tout simplement le couteau servant à la taille des calames et à la découpe des papyrus. Cet attribut est celui des scribes égyptiens, chez lesquels Pythagore n'eut aucun mal à se faire initier compte tenu de son hérédité. En effet, Mnésarque, père de Pythagore, aurait été tailleur de gemmes. Mais il ne se contentait pas de concevoir des bijoux profanes : il était en réalité pourvoyeur des cachets nécessaires au scellement des correspondances telles que les papyrus royaux. Ce lien privilégié avec la cour royale ne manqua certainement pas de jouer en faveur de Pythagore lorsqu'il vécut en Égypte.

Des éléments associant Apollon à la magie des pierres – ce sur quoi travaillait le père de Pythagore – abondent dans ce sens. Ainsi, cet artefact pendait à la ceinture du Maître qui ressemblait à une épée « de lumière » ou « flamboyante » aurait très bien pu revêtir les caractéristiques des pierres magiques et parlantes dédiées à Apollon¹⁰². Le texte suivant expose comment le devin Héléno, fils de Priam, jumeau de la prophétesse Cassandre maudite par Apollon, apprit le retour de Philoctète par le dieu.

C'est une clause indispensable au triomphe des Achéens dans le contexte de la Guerre de Troie, située aux environs de 1400 avant notre ère. Cette pratique consistant à « tenir contre soi » cette « pierre » énigmatique était alors connue pour être très longue et épuisante. Ce qui est exprimé dans cet extrait traduit le souci de prévenir ceux qui seraient tentés par cette expérience des dangers qu'ils couraient. En effet, le devin Héléno et sa sœur Cassandre furent dès l'enfance préparés à ce type de pratiques par les dieux ; ils auraient été retrouvés dans le temple d'Apollon à Thymbra entourés de « serpents » qui cherchaient à « ouvrir leur intelligence ».

*« Car Apollon Phoebos avait offert à Héléno la pierre parlante¹⁰³, la sidérite infail-
lible, mais d'autres mortels se plaisent à l'appeler 'orite' animée : arrondie, rabo-
teuse et dure, son grain noir est compact. Gravées à sa surface, des fibres circulaires,
pareilles à des rides, la couvrent en tous sens. Trois jours et une semaine, Héléno
le puissant – c'est ce que j'ai ouï dire – avait pu se passer tant du lit conjugal que
des bains en commun et se garder des souillures de la nourriture animale. Dans une
source intarissable, il baigna cette pierre, réceptacle de sens et la fit grandir, comme
on fait pour un enfant, dans de la toile pure. S'étant ainsi gagné l'affection du dieu
enjoignant les sacrifices aux prières, grâce à des chants d'une grande efficace, il in-
sufflait vie à la pierre, illuminant de torches son palais purifié, il choyait cette pierre
divine qu'il prenait dans ses bras, pareil à une mère serrant longuement contre elle*

102. Outre cet extrait faisant références à des pratiques divinatoires très anciennes datant vraisemblablement de - 1200, des cultes liés aux pierres d'Apollon sont attestés bien après comme, par exemple, celles du temple de l'oracle de Delphes ou du gymnase de Mégare : « Lors de leur procession, les chanteurs milésiens groupés en guilde escortaient deux blocs (γυλλοί) : l'un, muni d'une couronne, était déposé, après une libation de vin pur, au voisinage de la porte d'Hécate ; l'autre l'était au seuil du sanctuaire didyméen. Enfin [...] Apollon était également celui des bornes. » propos cités in Jacques Schamps, « Apollon prophète par la pierre », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 1981.

103. À titre de remarque, je soulèverai ici l'éclatant parallèle entre cette pierre parlante et la pierre criante (*Lia Fáil*) sur laquelle est supposé siéger le légitime roi d'Irlande...

son fils en bas âge. Pour toi, quand tu voudras entendre la voix divine, voici ce qu'il faut faire, afin que ton esprit s'instruise du prodige. Lorsque tu seras bien las de la bercer dans tes bras, elle poussera soudain le cri d'un nouveau-né qui réclame du lait au sein de sa nourrice. Mais tu dois dans ton cœur endurant te soumettre toujours à nos avis, afin qu'une peur accablante ne paralyse pas tes forces et que tes mains ne laissent pas tomber la pierre sur le sol, au risque d'éveiller la colère terrible des [dieux] immortels. Puis, avec audace, interroge l'oracle. Il te dévoilera tout, sans faute. Ensuite de tes yeux approche la pierre, quand elle aura fini, et regarde. Tu comprendras, ô merveille ! qu'elle rend l'âme. 'Grâce à elle, on pourra prendre la cité de mon père' avait dit aux Atrides le descendant de Laomédon, suivant les injonctions de la pierre terrible¹⁰⁴. »

Les pratiques comme le végétarisme, l'abstinence sexuelle, la pratique de la pudeur, mentionnées dans cet extrait se déroulent précisément sur 10 jours, ou 10 temps. Ce symbole est éminemment lié aux usages magiques pythagoriciens, car il incarne la Tétraktys elle-même. Ainsi, selon un principe cher à l'ordre pythagoricien – et antérieur à Pythagore de quelque 1000 ans –, les adeptes cherchaient déjà à obtenir un signe des dieux en imitant leurs attributs. Dans le texte précédent, comme nous l'avons compris, l'oracle cherche à se rapprocher de la Déesse Cachée en accomplissant un rituel sur 10 jours, le 10 étant le symbole par excellence de la Tétraktys ou de la Déesse Cachée.

Nous l'avons lu, dans ce rituel, le décompte et la maîtrise du temps sont l'une des conditions de la réussite de la pratique oraculaire. Décompter le temps par l'observation des étoiles à l'aide d'une pierre est une pratique existant dans le monde hellène contemporain de Pythagore. Dans le temple de Delphes, cette pierre était l'omphalos qui servait supposément de jalon, ou *axis mundi*. Quoi de mieux pour expliquer l'appellation « nombril du monde » donnée à ce temple ? En effet, il était non seulement doté d'un jalon pour compter les jours, les mois et donc les années (avec l'omphalos), mais il possédait également au moins une horloge solaire qui indiquait l'heure.

Cette pratique évoquée dans le précédent texte serait donc particulièrement ancienne et pourrait se rapprocher des rites liés au culte de l'*axis mundi*. Ces éléments présentent des affinités évidentes avec les rituels de l'Égypte antique. En effet, les cycles étaient notamment comptés par le « passage du Phénix », l'oiseau Benu, c'est-à-dire Horus. Horus est dans la religion égyptienne un véritable Porteur de Lumière, l'équivalent égyptien d'Apollon¹⁰⁵. L'Oiseau sacré qui représentait Horus deviendra plus tard le

104. Traduction issue de Lapidaire orphique, 360-389 et 762-770 (reproduite in Jacques Schamps, « Apollon prophète par la pierre », *op. cit.*).

105. Cette piste conduisant à l'origine égyptienne des pierres de divination liées à des cultes solaires se retrouve dans un commentaire laissé à propos d'une autre pierre d'Apollon : « Les mouvements impétueux d'Apollon qui a pris l'aspect de la sidérite et ses braillements enfantins traduisent une expérience religieuse étrangère à l'esprit grec, et probablement originaire d'Orient. », propos tenus sur la pierre divinatoire d'Eusèbe, qui appartenait au dieu Gainnos (in Jacques Schamps, « Apollon prophète par la pierre », *op. cit.*). Cette même origine égyptienne antique

Phénix des alchimistes. Il était réputé se poser sur un palmier ou un pilier. Cet Arbre originel est déjà présent dans le prototype du temple sur lequel a été calqué le temple de Delphes, le fameux Abzu d'Enki à Eridu. Nous lèverons par la suite le voile sur les secrets les mieux gardés de ce haut lieu des mystères où le calendrier « moderne » a peut-être vu le jour il y a plusieurs milliers d'années...

Pour conclure au sujet de la pierre divinatoire d'Apollon régulièrement évoquée par la tradition, sa nature n'est assurément pas élucidée. Il y a fort à parier que son origine dépasse notre entendement et qu'il puisse s'agir d'une pierre artificielle. D'après « *Beschwörungsserie Namblirbi*¹⁰⁶ », les Assyriens auraient très bien pu employer des aimants dans le contexte de leurs rituels divinatoires. Ces pratiques sont attestées sur des tablettes datant de 1700 avant notre ère. C'est dans ce même ouvrage qu'A. Barb rapporte avoir relevé sur une tablette un procédé chimique relatant la création d'une aventurine (verre incrusté de fragment d'or), antérieur à sa découverte attribuée aux Vénitiens du XIII^e siècle. Les Assyriens auraient été en possession des secrets de l'alchimie.

En quelques mots, après 22 deux années passées en Égypte puis sa captivité de plusieurs années aux côtés d'illustres intellectuels chaldéens de son temps, Pythagore – le Maître – dispose d'un immense savoir, résultat de sa rencontre des initiations orphiques et de leur héritage, du « chamanisme » apollinien, des courants ésotériques égyptiens initiatiques ainsi que des mathématiques et de l'astronomie babylonienne.

6. Abaris le Scythe ou l'Hyperboréen (Αβάρης Υπερβορέος) : le complice du Loup

Impossible de faire l'impasse sur l'étonnante figure d'Abaris, contemporain de Pythagore et membre actif de son ordre. Barbare aux origines obscures, nul ne saurait déterminer avec assurance la nature de leur amitié : stratégie, admiration ou estime réciproque, réelle accointance spi-

se retrouve aussi dans l'analyse des occurrences de bétyles liées au Shamash phénico-punique, divinité liée au Soleil tant dans sa course dans le Ciel que dans la Terre intérieure/royaume des morts. L'historienne et chercheuse Corinne Bonnet conclut dans son étude, « Le dieu solaire Shamash dans le monde phénico-punique », que l'origine des caractères de ce Shamash-bétyle – partageant de nombreux points communs avec les pierres divinatoires d'Apollon – est vraisemblablement égyptienne et daterait de 2000 avant notre ère (« De ce brassage de données, on peut conclure que le Shamash phénico-punique s'inscrit dans la lignée des dieux solaires du II^e millénaire av. J.-C. Dieu-Soleil, dont la présence est implacable, il est le justicier divin, le protecteur des serments, le maître des charmes et des oracles. Sa course quotidienne l'amène à fréquenter régulièrement les profondeurs de la terre où l'on situait l'au-delà. »)

106. *Revue d'Assyriologie*, 49 (1955), p. 188. 1. 28 (n° 28), rapportant les propos d'A. Barb dans son *Lapis adamas. Der Blutstein* [dans *Mélanges Marcel Renard*, 1. 1 (Coll. « Latomus », n° 101), Bruxelles, 1969, p. 69-70].

rituelle ? Le mystère reste entier. Abaris est aujourd'hui considéré comme un personnage semi-léendaire en raison de son lien avec la magie et la politique : ce carrefour ne présage jamais rien de « désintéressé » ou d'anodin dans ce que les chroniqueurs prendront la peine de consigner à son sujet.

Cet étranger au sein du monde grec est considéré comme un chaman de l'Apollon hyperboréen, autant dire le prêtre d'une divinité étrangère dont les caractéristiques le rendaient assimilable au dieu Apollon lui-même. Cette hypothèse est renforcée par le fait que Pythagore est réputé avoir « reconnu » Abaris comme ami après seulement quelques paroles échangées – voire au premier regard –, tout comme le chaman est d'emblée supposé avoir identifié Pythagore comme étant Apollon : les deux individus devaient certainement partager des mots de passe ou des symboles de reconnaissance acquis lors de leurs apprentissages initiatiques. Cet acquis est très probablement lié aux mystères des Suivants (Anges Veilleurs), thème largement commun à Pythagore et à Abaris, comme nous nous apprêtons à le découvrir.

Nous avons déjà évoqué les *Akousmata* (préceptes pythagoriciens), mais il est nécessaire de les convoquer à nouveau à ce stade de notre enquête. En effet, ces *Akousmata* étaient à la fois des enseignements symboliques, mais pouvaient également être employés comme mots de passe ou symboles de reconnaissances : glissés au milieu d'une conversation, ils pouvaient passer pour d'anodines remarques ou des traits d'esprit. Les *Akousmata* sont réputés avoir été créés par Pythagore ou encore par ses disciples, mais il y a fort à parier que d'autres confréries œuvraient de manière analogue. Abaris et Pythagore ayant été initiés à de nombreux mystères, il est vraisemblable qu'ils aient partagé « certains mots de passe » destinés à reconnaître un confrère initié.

Abaris était réputé se passer de nourriture¹⁰⁷ et il avait au moins un tatouage¹⁰⁸. Au-delà de la fraternité spirituelle qui unissait cet homme à Pythagore, le premier était généralement compris comme le successeur du second¹⁰⁹. Chamans (intermédiaire entre les dieux et les mortels¹¹⁰), guérisseurs, hommes politiques et hommes de science, ces deux êtres ne pouvaient que se découvrir de nombreuses affinités ayant débouché sur une amitié durable. Leur relation se conclut pourtant sur une opposition si féroce qu'Abaris quitta vraisemblablement l'ordre¹¹¹.

107. À l'instar d'Épiménide (chaman crétois connu du monde grec, entre - 556 et - 595) qui se nourrissait pour sa part ponctuellement d'une préparation dont la recette lui aurait été révélée par les nymphes : un mélange composé de mauves et d'asphodèles.

108. Mis à part les tatouages fonctionnels des esclaves, on connaît très peu d'hommes libres grecs à en avoir porté.

109. « À Épiménide, Aristée, Hermotime, Abaris et Phérécyde a succédé Pythagore [...] qui ne voulut jamais renoncer à l'art de faiseur de miracles/ », Apollonios, *Histoires merveilleuses* (vers 140).

110. Cette caractéristique a essentiellement été développée par K. Meuli, « Scythica », *Hermès*, 70, 1935, p. 137 sq. : *Gesammelte Schriften*, Bâle, Schwabe, 1975, t. II, p. 163 sq.

111. Divulguer des secrets était le pire crime que pouvait commettre un initié de l'Ordre : Hipparque (- 190/- 120) commit cette bêtise et seuls 2 livres sur ses 14 rédigés sont parvenus jusqu'à nous. Grâce à la transgression de cet interdit, nous pouvons néanmoins établir avec

Pour mieux cerner l'aura dont Abaris avait bénéficié de son vivant, il faut s'attarder un instant sur la notion de « chaman » dans le contexte de la société grecque antique : dans son ouvrage, *Les Grecs et l'irrationnel*, l'historien E. R. Dodds consacre un chapitre entier (p. 139 à 178) à ces figures qu'il nomme les « chamanes grecs ». Selon ce spécialiste du monde grec, la terminologie originale désignant de tels personnages est *theios anēr*, « Homme-Dieu¹¹² ». Ce terme rend assurément mieux compte du phénomène social des « chamanes grecs », dont la présence est attestée dès le VII^e siècle avant notre ère.

Abaris portait avec lui une « flèche » miraculeuse qu'il prétendait avoir reçue d'Apollon lui-même. Cette flèche et les pouvoirs magiques qui lui sont associés ne sont pas propres à cet Hyperboréen. Chez les Bouriates (Mongols de Sibérie orientale), les chamans usent de procédés similaires à ceux attribués à Abaris¹¹³.

*
* *

Le sceptre-flèche ou harpon renvoie une fois encore à Horus et à ses Suivants qui, dans de nombreux textes égyptiens comme ceux du temple d'Edfu, sont dépeints comme armés de harpons dans l'objectif de massacrer Seth et les meurtriers d'Osiris. Le concept de sceptre-flèche chamanique ou magique se retrouve dans de nombreuses civilisations – et notamment une civilisation fort éloignée, celle des Amérindiens. Cet éloignement géographique joue en faveur d'une origine éventuellement très ancienne, voire préhistorique, de ce type de pratique et de croyance.

Les *oxzem*¹¹⁴, les lances-esprits, lances-de-la-roue, ou flèches de Nonoma¹¹⁵ (*nonoma hemahe*) d'origine amérindienne rappellent sans détour

une assez grande certitude l'ampleur des connaissances pythagoricienne : une fine appréhension de la mécanique céleste impliquant l'établissement de calendriers fiables et la réalisation possible de voyages sur mer ou sur terre.

112. Des historiens spécialistes du monde grec tels que Michaël Martin estiment que le tatouage était peut-être l'un des symboles secrets et sacrés de la caste des Hommes-Dieux (*theios anēr*).

113. « Portant dans ses mains la flèche d'or, signe de sa nature et de sa mission apollinienne, il parcourait le monde, écartant les maladies au moyen de sacrifices, prédisant les tremblements de terre et les autres calamités. » E. R. Rohde, *Psyché*, 1956, p. 37. Voir également les propos de l'historien Michaël Martin dans « Le matin des Hommes-Dieux : Étude sur le chamanisme grec », II, Les « chamanes grecs » : « [C]hez les Bouriates, le chaman s'assoit sur un morceau de tissu près du malade qui a besoin de ses services, entouré d'objets dont une flèche de la pointe de laquelle un fil de soie rouge mène jusqu'au bouleau situé à l'extérieur de la yourte. C'est grâce à lui que l'âme du malade est censée réintégrer son corps. Mais une autre tradition, qui allait être reprise par Héraclite et des auteurs plus tardifs, indique clairement que c'est monté sur cette flèche qu'Abaris arriva du Nord, la flèche jouant alors le rôle du balai des sorcières. Cette possibilité de voyager à travers les airs n'est pas propre à Abaris. »

114. L'*oxzem* atteste non seulement de la légitimité du pouvoir de son chaman, mais aussi de pouvoirs tels que la décorporation, l'action à distance, l'aptitude à être possédé par les esprits, etc. Voir à ce sujet Karl H. Schlesier, *Les loups du ciel, mythologie et religion des Cheyennes*.

115. Il est vraisemblable que ce Nonoma est l'Oiseau-Tonnerre. Source : *Dictionnaire de Cheyenne* en ligne, consulté en janvier 2022, <http://cdkc.edu/cheyennedictionary/lexicon>

l'idée de « flèches miraculeuses ». Un équivalent de cette flèche se retrouve dans la culture Hach Winik (les Mayas lacandons¹¹⁶). Abaris et les chamans cheyennes partagent de nombreux points communs : concept de la dissociation de l'âme (immortelle) d'un corps périssable, enseignement dans des grottes, concept de terre « profonde¹¹⁷ », Arbre cosmique¹¹⁸, figure de l'Homme-Loup¹¹⁹ civilisateur, concept des dieux-esprits *Maiyun* incarnés dans des corps de mortels¹²⁰, le monde compris comme une création « sous cloche¹²¹ », les régions astrales ou les étoiles comprises comme portes vers des dimensions extérieures, le démembrement ou la résurrection du chaman lors de son initiation¹²², les os qui recèlent une partie de l'énergie de l'individu, et ce, même après sa mort, l'idée de la pureté du corps et de l'abstinence sexuelle comme favorable à la condition du chaman, le concept d'un monde composé de strates et d'univers interconnectés, le concept de mondes souterrains (peuplés), l'idée que les chamans incarnent le lien entre l'humanité actuelle et l'humanité primordiale¹²³, etc.

116. Voir à ce sujet D. Boremanse, « Huuneh : incantation maya (lacandon) contre 'la flèche de Kisin' », *Journal de la Société des américanistes*, 2020. En quelques mots, la croyance maya étudiée, liée à une sensation de douleur subite et apparemment sans cause suite à une attaque « du monde souterrain » où Kan Huuneh/Kisin, le dieu de la mort et chasseur, aurait décoché une flèche sur l'âme double de l'être humain (qui réside dans le royaume souterrain). Des incantations visent à contrecarrer les pouvoirs magiques de l'arc du dieu : l'enchanteur ou celui qui récite la formule magique parvient à se rendre auprès de Kisin et à briser son arc et ses flèches.

117. Il serait abusif d'employer ici le terme de « Terre creuse », bien que ce soit en effet le concept qui se retrouve autant chez les Cheyennes que les chamanes sibériens.

118. Intimement lié à l'objet du présent essai, les Arbres de Vie chamaniques sibérien et cheyenne présentent d'indéniables affinités.

119. L'Homme-Loup, ou *Nonoma* (Oiseau-Tonnerre), est évoqué comme un civilisateur dans le conte cosmogonique de Ehyophstah (je m'appuie ici sur la reconstitution inédite réalisée p. 116-118 par K. H. Schlesier dans *Les loups du ciel, mythologie et religion des Cheyennes*, op. cit.).

120. « À cause de ces relations privilégiées et de leur entier dévouement à leur difficile vocation, ils étaient parfois considérés comme appartenant au monde des maiyun alors même qu'ils étaient encore sous leur forme physique. », K. H. Schlesier, *Les loups du ciel, mythologie et religion des Cheyennes*, op. cit..

121. L'acte de la Création est de ce fait moins un don qu'une épreuve ou une « prison » dans une certaine mesure. Il existe selon la croyance chamanique au moins un autre univers extérieur au nôtre.

122. Le mythe du démembrement ou de la mutilation volontaire de l'initié pourrait avoir été en lien – en des temps reculés – avec le culte de l'*axis mundi* ou Arbre de Vie : dans la partie intitulée « La Sophia : 11^e Sephira », nous aborderons le sujet du mythe d'Ananké et constaterons que cette symbolisation de la cosmogonie (où la Déesse représente l'*axis mundi* autour duquel gravite notre monde) présente des parallèles intéressants avec la « Danse du Soleil » encore pratiquée aujourd'hui par certaines tribus amérindiennes. Le partage de ces éléments symboliques (Déesse-axe ordonnatrice du cosmos et incarnation de la Lumière originelle ; initié martyrisé renaissant et gravitant autour de l'axe) corrobore un peu plus l'hypothèse développée dans cette section qui démontre l'extrême ancienneté des origines de telles croyances. En effet, si ces symboles sont partagés par des peuples si épars dans l'espace, il y a fort à parier que l'émergence initiale de ces croyances se soient faite avant la séparation géographique de ces différents peuples. Nous aurons par la suite des estimations chiffrées – proprement vertigineuses ! – de l'ancienneté de ces croyances remontant à l'aube de l'humanité.

123. Plus exactement, pour reprendre la cosmogonie telle qu'elle est évoquée par Empédocle (au cours de laquelle on constate une démultiplication « zoogonique » et l'apparition des sexes opposés), c'est exactement le même schéma narratif que rapporte la tradition chamanique cheyenne.

Sans pouvoir affirmer qu'Abaris fut lui-même un Amérindien ou un Bouriate, je souhaite simplement insister sur le fait que cette convergence symbolique, « la flèche magique offerte par les esprits ou les dieux », est un motif extrêmement ancien qui précéderait la migration de l'humanité en Amérique, étant donné que ce symbole est partagé par des peuples séparés par de très longues distances tout en présentant d'indéniables similitudes malgré cet éloignement spatial et temporel. L'anthropologue Karl Schlesier a évoqué l'ancienneté de ces motifs comme pouvant légitimement remonter au paléolithique, période qui s'étend de 3,3 millions d'années à 12 000 ans avant notre ère.

L'hypothèse d'un chamanisme paléolithique dispose d'arguments solides. De surcroît, la convergence de motifs symboliques constants unissant les « chamans » liés à Pythagore, aux Cheyennes (Amérindiens) et aux Bouriates (Mongols septentrionaux) indique bien que les origines anciennes de leurs systèmes de croyances se rejoignent.

L'hypothèse d'une spiritualité paléolithique devient elle aussi encore plus crédible à la lumière de ces éléments, car le mythe du jeune chaman renaissant miraculeusement – élément fondamental du récit mythique d'Orphée et d'Horus – est aussi attesté chez les Amérindiens. Enfin, bien que l'argument soit de moindre importance, il plaide néanmoins en faveur d'une ancienneté abyssale du mythe de la Déesse Cachée et de son fils miraculeusement ressuscité (le Héros de la Déesse) : Ulutu, site sacré essentiel des Anangu (Aborigènes australiens) est lié aux 11 chemins *Tjurkurpa* (« chemins du rêve »). Cet *axis mundi* pourrait être mis en parallèle avec l'Arbre et ses 11 *Sephiroth*. Ces « 10 + 1 » *Sephiroth* seront explicitées par la suite dans la partie de l'ouvrage concernant la Sophia, la Déesse Cachée. Ce mythe aborigène, éloigné lui aussi dans l'espace et dans le temps des autres occurrences amérindiennes et mongoles, corrobore l'hypothèse de l'ancienneté du culte de la Déesse Cachée qui précéderait la dispersion des peuples...

*

* *

Abaris, ami et frère spirituel de Pythagore, prétendait lui-même être le fils de Zeus, la réincarnation d'Éaque (le grand-père des héros de la guerre de Troie, Achille et Ajax). Nous verrons plus loin que l'hérédité et la « ressemblance » ou le lien avec les dieux n'était pas un détail secondaire au sein de l'ordre pythagoricien.

Cette volonté de se proclamer la réincarnation d'Éaque impliquait de nombreuses conséquences dans le contexte grec antique, car ce dernier aurait vécu sur une île déserte qui aurait été peuplée à travers un miracle de Zeus : le dieu suprême aurait converti les fourmis vivant sur le chêne (un arbre éminemment sacré chez les Grecs) en humains pour servir son fils Éaque. Les Éacides, « les fils d'Éaque », sont une lignée essentielle de

régents dans ce contexte culturel, au même titre que la liste des rois mythiques mésopotamiens et égyptiens. Pourtant, ce n'est qu'aux environs de 500 avant notre ère que la liste de ces filiations divines et royales fut supposément « redécouverte » après une longue période d'oubli. L'arrivée d'Abaris et de ces prétentions précéderait donc cette redécouverte de preuves tangibles de l'existence de lignées royales aux origines divines...

Abaris, dit « Le Scythe », s'il fut chaman, s'adonna également à des activités comparables à celles des *Goês*¹²⁴ de la civilisation grecques. Les *Goês* étaient des officiants à l'origine même des consécration rituelles. De surcroît, loin de se borner à officier des liturgies purement formelles et conventionnelles, les *Goês* étaient réputés se métamorphoser en loups et portaient sur eux la responsabilité des « plaintes¹²⁵ ».

L'art spirituel de la plainte pratiqué par Abaris, et les *Goês* en général, est à l'image des pleureuses les plus connues de l'Égypte antique que sont Nephtys et Isis, les archétypes originels sur le modèle desquels furent calquées les *Keledones*-Sirènes grecques. Cette pratique revêtait une importance primordiale au sein du monde grec. Il est vraisemblable que l'art des lamentations et le pouvoir de catabase (capacité à se rendre au « pays des morts ») associé à l'image d'un officiant tel que le *Goês* soient des motifs extrêmement anciens¹²⁶. Les témoignages sont lacunaires au sujet des *Goês* ou *Goês épôzos*, leur origine remontant aux âges obscurs de la Grèce antique.

*
* *

La métamorphose de *Goês* tels qu'Abaris s'opère en adoptant l'apparence d'un loup comme les chamans cheyenne¹²⁷ : il s'agit du symbole

124. « L'activité du *Goês* est donc de façon multiple liée à des formes de culte à mystère grec ; pour Éphore, c'est en eux que l'on trouve même l'origine de ces consécration. Ainsi le *Goês* se retrouve au centre de la religion grecque. », Michaël Martin, *Le matin des Hommes-Dieux : Étude sur le chamanisme grec*, II, Les « Chamanes grecs »

125. *Goês* provient du terme *goos*, gémissement ou lamentation. La famille sémantique de ces termes oriente donc vers le concept d'une plainte douloureuse. Les *Goês* auraient pu être, à l'origine, « ceux qui disent la plainte des défunts ». Cette hypothèse est attestée par la pièce d'Eschyle, « Les Perses » (traduction E. Chambry), 687-688, où Darius précise : « Vous-même, debout près de ce monument, vous vous lamentez, vous poussez des gémissements aigus et vous appelez lamentablement mon âme par vos évocations. »

126. Cette hypothèse s'appuie notamment sur le fait que le motif d'Orphée, archétype du personnage se rendant au pays des morts et doté du pouvoir de la parole (le chant ou la musique qui charme les vivants et les morts – autant dire le pouvoir de la parole performative), se retrouve à travers le globe, comme évoqué précédemment dans mes remarques traitant de la phylogénétique des mythes. Des personnages, dont le pouvoir magique sur le monde des vivants et des morts est confirmé, effectuant des catabases sont attestés jusque dans les mythes des îles Marquises (le héros se dénomme alors Kena et voyage en Avai'i).

127. Comme évoqué plus haut, les Cheyennes chamans présentent de nombreux points communs avec les « chamans grecs » décrits dans cette section. De surcroît, certains étaient réputés fusionner avec les esprits loups et devenir sinon des loups en *matasoomhestanov* (« le monde des esprits »), de véritables métamorphes et des psychopompes de leur vivant même. Voir à ce sujet Karl H. Schlesier, *Les loups du ciel, mythologie et religion des Cheyennes*.

par excellence des Suivants (d'Osiris ou Horus), les divins-forgerons, les Nephilim bibliques, les Anges veilleurs, « ceux qui ont chuté » tels qu'ils sont présentés dans les travaux d'Anton Parks.

Les représentations les plus emblématiques d'hommes à tête de loup sont sans conteste celles figurant dans le dossier concluant le tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple* : je propose dans cette étude une reconstitution du mythe possiblement préhistorique du meurtre de la Déesse-Vache. Cette déesse préhistorique est le modèle sur lequel la déesse égyptienne Isis du panthéon égyptien antique a été calquée. Au cœur de ce mythe oublié et de ses représentations consacrées par l'art pariétal¹²⁸, la silhouette des « hommes à têtes de loups » – ancêtres ou esprits quasi divin aux yeux des peuples de l'Atlas – est récurrente. Associées à de possibles rites de fertilité ou de naissance, ces représentations semblent inextricablement liées à l'aube de l'humanité¹²⁹.

Hérodote affirmera que le *Goês* se change en loup au même titre que les Neures : « *Ces gens sont peut-être bien des sorciers : d'après les Scythes et les Grecs installés en Scythie, tout Neure se change en loup une fois par an, pour quelques jours, puis il reprend sa forme primitive; je n'en crois rien pour ma part, mais c'est bien là ce qu'ils affirment, et même sous la foi du serment*¹³⁰. »

L'association avec le loup des prêtres *Goês* – et donc d'Abaris lui-même – jette des ponts supplémentaires plus palpables encore entre les diverses sources ésotériques de Pythagore (qui proclamait être lui-même cet Apollon, le « loup du vent »). Plus tard, sous la plume de Platon, le sens originel se perd et les pratiques sombrent dans l'oubli.

En effet, *Goês* n'est plus synonyme de miraculeux changeur de forme aux divines origines, mais bien de charlatanisme : « *De leur côté, des prêtres mendiants et des devins viennent à la porte des riches et leur persuadent qu'ils ont obtenu des dieux, par des sacrifices et des incantations, le pouvoir de réparer au moyen de jeux et de fêtes les crimes qu'un homme ou ses ancêtres ont pu commettre*¹³¹. »

Progressivement l'évolution sociale atteste d'une volonté de différencier la magie ancienne de la magie « moderne » de la « médecine » (ou en tous cas celle qui existait du temps de la Grèce antique). C'est ainsi qu'advient le règne des Magos supplantant les anciens *Goês*.

*

* *

128. Dans ce dossier je me suis spécifiquement appuyée sur les occurrences, nombreuses et fiables, qui se trouvent disséminées dans l'ensemble des représentations pariétales d'Afrique du Nord.

129. Les représentations de ces hommes à têtes de loup ne se cantonnent pas seulement à l'Atlas. Nous approfondirons ce thème spécifique dans un prochain essai traitant spécifiquement de cette question, comme annoncé dans la conclusion de mon dossier « Le Meurtre de la Déesse-Vache ».

130. Hérodote, IV, 105, traduit par A. Barguet.

131. Platon, *La République*, II, 364 b-c, traduit par Émile Chambry.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, Pythagore était affublé d'une mystérieuse «cuisse d'or». Lors de leur rencontre – au cours de laquelle Abaris admit que Pythagore était l'incarnation même du dieu Apollon –, Pythagore lui montra vraisemblablement son épée initiatique d'origine égyptienne¹³². Cet artefact, preuve irréfutable de l'initiation de Pythagore aux plus hauts degrés des mystères égyptiens, bouleversa suffisamment ce chaman pour qu'il se mette instantanément au service du Maître. Ensemble ils décidèrent de rectifier ou de «corriger» les vies et les manières de leurs contemporains¹³³. Poursuivant ensemble la mission messianique de Pythagore, ils enseignèrent les mystères liés à la réincarnation et révélèrent activement la véritable nature de la Création...

Ce n'est probablement pas pour des considérations pécuniaires ou en vue de bénéficier de l'aura protectrice de Pythagore qu'Abaris aurait été son disciple. Car en réalité, Abaris était vraisemblablement beaucoup plus riche que Pythagore et ce sont ses propres deniers qui abondèrent dans les caisses de l'ordre.

7. Une vie de famille mythifiée

Après une vie mouvementée émaillée d'exils et de fuites, Pythagore s'installa à Crotone. Il ne choisit par cette ville au hasard : cette dernière aurait été fondée par Hercule¹³⁴, ce demi-dieu, père d'une éminente lignée dont le souvenir fut longuement conservé par les Grecs : Hercule fut élevé au rang d'exemple parmi les pythagoriciens. Le demi-dieu eut parmi ses descendants un fils, Télèphe, issu du viol d'une prêtresse d'Athéna dénommée Augè, «l'éclat du Soleil». Pythagore eut un fils du nom de Télaugès, contraction évidente des prénoms de Télèphe et Augè. Télaugès est le membre d'une fratrie d'au moins quatre garçons auxquels s'ajoutent au moins trois filles : Damo, Arginoté, Timycha. Cette descendance aurait été conçue par Pythagore avec Théano. Comme nous l'avons appris précédemment, le nom de Théano et son hérité sont profondément liés à la mythologie grecque antique. Pythagore semble ne jamais rien laisser au hasard, du nom de son épouse à celui de ses descendants, tout comme son propre père avant lui!

Pour percer à jour la véritable nature de la mystérieuse épouse de Pythagore, nous allons devoir nous appuyer sur les origines de son patronyme : dans le récit d'Homère, l'*Illiadé*, Théano est une prêtresse d'Athéna. Cette fonction pourrait paraître anodine ou simplement honorifique : elle ne l'est pas. Peu de traces dans la littérature hellène attestent d'un rôle aus-

132. C'est en tous cas cette hypothèse qui me semble la plus vraisemblable de toutes celles évoquées plus haut.

133. Terme emprunté à l'un des biographes essentiels de Pythagore, Jamblique (chapitre XIX de la *Vie de Pythagore* ou *Vie pythagoricienne*). Son champ lexical rappelle sans détour le concept de *tikkoun olam* (תיקון עולם) de la Kabbale (il s'agit dans ce contexte d'œuvrer à la «réparation du monde»).

134. Jamblique, *Vie de Pythagore*, 152.

si autonome et puissant que celui de cette prêtresse d'Athéna qu'est le personnage de Théano dans l'*Illiade* d'Homère. Cette femme est une porteuse de clefs sacrées du temple, une « maîtresse du temple ». Elle est aussi une interlocutrice divine, notamment en tant que « pleureuse ». La Théano de l'*Illiade* est la garante de la réalisation de rituels semblables aux pratiques des *Goês* liés à la plainte¹³⁵. Sans détour, Théano, l'épouse de Pythagore, semble connectée à un personnage que l'on pourrait rapprocher des Isis et Nephtys du mythe osirique¹³⁶.

L'implication de Théano et des filles de Pythagore dans l'ordre ne fait aucun doute : les pythagoriciens estimaient les femmes égales aux hommes sur le plan de la révélation et leur facultés intellectuelles étaient jugées équivalentes, chose exceptionnellement rare dans la culture grecque.

*
* *

Si la parenté – avérée ou feinte – de Pythagore lui donnait plus d'autorité que d'autres à prétendre entrer en contact avec « les dieux », il n'asseyait pas seulement sa légitimité sur ce seul argument. En effet, il s'affichait en détenteur de méthodes et de secrets capables de faire entrer le commun des mortels en contact avec le monde divin. Ces connaissances étaient divulguées et partagées sous couvert d'une codification toute particulière : il était régulièrement fait usage de formules ésotériques (cryptographique), les enseignements n'étaient dispensés qu'oralement et, enfin, ils l'étaient certainement exclusivement en dialecte dorien du temps de Pythagore.

Qu'est-ce que le dorien ? C'est un ancien dialecte grec qui constitue l'essence de la langue ésotérique des pythagoriciens. Il était pratiqué dans la colonie des Héraclides (mythiques descendants de la lignée mortelle engendrée par Hercule). Le dialecte dorien est l'idée même de « langue des oiseaux »¹³⁷. Ce dialecte renferme une partie des clefs d'inter-

135. « À peine ont-elles atteint le temple d'Athéné, au haut de l'acropole, que les portes leur en sont ouvertes par la jolie Théanô, fille de Cissès, épouse d'Anténor, le dompteur de cavales, que les Troyens ont faite prêtresse d'Athéné. Avec le cri rituel, vers Athéné toutes tendent les bras. La jolie Théanô prend le voile ; elle le met sur les genoux d'Athéné aux beaux cheveux ; puis, suppliante, elle adresse ce vœu à la fille du grand Zeus : 'Puissante Athéné, protectrice de notre ville, ô toute divine ! ah ! brise donc la pique de Diomède ; fais qu'il tombe lui-même, front en avant, devant les portes Scées ; et aussitôt, dans ton temple, nous t'offrirons douze génisses d'un an, ignorant encore l'aiguillon, si tu daignes prendre en pitié notre ville, et les épouses des Troyens, et leurs fils encore tout enfants !' Elle dit ; mais à sa prière, Pallas Athéné fait non. Tandis que les femmes implorent de la sorte la fille du grand Zeus, Hector gagne la demeure d'Alexandre. » Homère, l'*Illiade*, VI, 297-313, traduction de Paul Mazon, CUF, 1937.

136. L'importance du rôle de Théano et sa fonction sortant de l'ordinaire pour une femme et même pour une prêtresse dans ce contexte, sont analysées et mises en relief par Sandra Boehringer dans *Des femmes en action : l'individu et la fonction en Grèce antique*, 2017. Le champ lexical de ce passage y est décrypté afin de souligner les analogies avec les « pleureuses ». La reconstitution éventuelle de ce « cri », onomatopée représentant tantôt la peine et la joie, pourrait être rapprochée des « you-you » berbères selon le philologue et historien Louis Gernet.

137. Nous avons déjà mentionné l'importance du lien allégorique unissant l'âme au symbole de l'oiseau, mais remarquons également que persistait du temps de César une tradition

prétation symbolique de l'ordre. Le dorien est le support de la *métanoia*, le changement de paradigme que recherche le disciple pythagoricien, le « marqueur de la pensée rituelle », à la fois moyen de reconnaissance et support d'élévation de l'esprit.

Les Doriens en tant que peuple sont associés à un événement mythique majeur de la Grèce antique : « la Descente des fils d'Hercule » qui aurait pu avoir eu lieu aux environs de 1100 avant notre ère¹³⁸. En effet, les Doriens sont « les fils d'Hercule » descendants d'Hercule (Héraclès) lui-même ou des Héraclides¹³⁹. Hercule n'est pas un personnage anecdotique au sein du monde hellène, il n'est pas seulement un demi-dieu à la vaste descendance et aux exploits civilisateurs et surhumains ; Hercules est notamment assimilé à la magnétite, pierre sacrée et divinisée symbolisant l'un des mystères les plus secrets enseignés au sein du monde grec¹⁴⁰. Nous avons évo-

étrange visant à dresser des oiseaux vendus à prix d'or dans le but de les voir répéter les louanges de personnages illustres. Ces oiseaux étaient-ils d'usage domestique, se retrouvaient-ils dans les maisons des riches personnages qui acquéraient ce type de curiosité, ou bien étaient-ils envoyés aux temples pour répéter ces louanges auprès des dieux ? Servaient-ils également au cours de rituels spécifiques où ils auraient pu être employés comme augures ?

138. Concernant les problèmes que soulève la datation de cet événement, je renvoie les lecteurs à *L'aventure grecque* de Pierre Lévêque, éditions Armand Colin, 1993. Si les projections sont justes, Hercule, ayant vécu quatre générations avant la Descente des Héraclides, aurait donc vécu aux environs de 1200 avant notre ère selon les croyances antiques.

139. Héraclès (aussi appelé Alcide) disposait selon certaines versions d'un jumeau, Iphiclès. Ce dernier sombra au fil des siècles dans l'oubli.

140. Dans *Ion*, 533d-536d, Platon rapporte une métaphore plus que révélatrice au sujet de cette pierre et des très hauts mystères qu'elle symbolise et qui révèlent également sa connaissance, au moins partielle, des mystères liés aux Cabires : c'est Socrate qui s'exprime ainsi « [J]e m'en vais même te révéler ce qu'à mon sens il y a là-dessous ! En fait, il y a que cette faculté, chez toi, de bien parler d'Homère n'est point un art, c'est ce que je disais tout à l'heure, mais une puissance divine qui te met en branle, comme dans le cas de la pierre qui a été appelée 'magnétique' par Euripide et qu'on appelle le plus souvent pierre d'Héraclée. Cette pierre en effet ne se borne pas à attirer simplement les anneaux quand ils sont en fer, mais encore elle fait passer dans ces anneaux une puissance qui les rend capables de produire ce même effet que produit la pierre et d'attirer d'autres anneaux ; [e] si bien que parfois il se forme une file, tout à fait longue, d'anneaux suspendus les uns aux autres, alors que c'est de la pierre en question que dépend la puissance qui réside en tous ceux-ci. Or c'est ainsi, également, que la Muse, par elle-même, fait qu'en certains hommes est la Divinité, et que, par l'intermédiaire de ces êtres en qui réside un Dieu, est suspendue à elle une file d'autres gens qu'habita alors la Divinité ! Ce n'est pas, sache-le, par un effet de l'art, mais bien parce qu'un Dieu est en eux et qu'il les possède ; que tous les poètes épiques, les bons s'entend, composent tous ces beaux poèmes, et pareillement pour les auteurs de chants lyriques, pour les bons. De même que ceux qui sont en proie au délire des Corybantes ne se livrent pas à leurs danses quand ils ont leurs esprits, [534a] de même aussi les auteurs de chants lyriques n'ont pas leurs esprits quand ils composent ces chants magnifiques ; tout au contraire, aussi souvent qu'ils se sont embarqués dans l'harmonie et dans le rythme, alors les saisit le transport bachique, et, possédés, ils ressemblent aux Bacchantes qui puisent aux fleuves le miel et le lait quand elles sont en état de possession, mais non pas quand elles ont leurs esprits. Et ce que disent ces lyriques, leur âme le réalise à la lettre : voilà bien en effet ce qu'ils nous disent à nous, ces poètes, que, puisant à des sources d'où coule le miel, butinant sur certains jardins et bocages des Muses, ils sont pareils aux abeilles quand ils nous apportent leurs vers, et que, comme elles, ils volent eux aussi. Véridique langage ! Le poète en effet est chose légère, chose ailée, chose sainte, et il n'est pas encore capable de créer jusqu'à ce qu'il soit devenu l'homme qu'habite un Dieu, qu'il ait perdu la tête, que son propre esprit ne soit plus en lui ! Tant que cela au contraire sera sa possession, aucun être humain ne sera capable, ni de créer, ni de vaticiner. [...] Mais sais-tu bien que ce spectateur-là est le dernier des anneaux dont je

qué plus haut l'importance de cette pierre dans le contexte des cultes à mystères.

Dépossédés de leur héritage après la mort de leur père, les fils d'Hercule seraient revenus conquérir leurs « terres natales » (la Grèce) après un exil dans des contrées hyperboréennes ou en Cyrénaïque. Le terme *katiēnai* ou *katerchestai*, associé à « l'arrivée » des Doriens, peut autant signifier en grec « la chute », le « déferlement », qu'« être projeté en bas de » ou « retour ». D'un point de vue littéraire, le parallèle entre la chute des Nephilim de l'Ancien Testament (Genèse 6:1-4) et celle des Héraclides de retour en Grèce est particulièrement intéressante : ce sont des êtres surhumains (en taille, en force et en intellect) qui se retrouvent par la force des choses mêlés à l'humanité à laquelle ils tâchent d'apporter leur savoir et avec laquelle ils se métissent en s'accouplant avec des autochtones...

Impossible de ne pas songer à la correspondance entre Doriens et Suivants d'Horus et d'Osiris (aussi appelés « les Premiers des Occidentaux » en égyptien). L'équivalence des Suivants et des Nephilim a largement été démontrée par l'ensemble des travaux de recherche d'Anton Parks. Ces lignées se proclament descendantes de souverains civilisateurs et illustres, leur dialecte est jugé supérieur et leurs connaissances ésotériques, anciennes et légitimes¹⁴¹.

Le lien entretenu par Pythagore avec les Suivants et leurs descendants sera affirmé une fois encore à travers une découverte majeure réalisée dans la grotte d'Idéon – la grotte de Zeus, aussi appelée grotte d'Ida en Crète. En ces lieux se seraient retirés Épiménide, puis Empédocle d'Agrigente, un des possibles disciples du Maître ou de son fils, Télaugès. Nous aborderons ce sujet spécifique dans la partie intitulée « L'héritage de Pythagore ».

*
* *

Quiconque fait preuve de finesse d'esprit ou est à même de produire des jeux de mots divertissants n'est pas forcément un bon pythagoricien. Il ne suffit pas non plus de parler dorien pour appartenir à l'ordre ou en décoder les mystères. Seul celui qui sait saisir le rythme ou « l'harmonie » sonore est à même de « se mettre au diapason » de Celle qui l'impulse¹⁴².

disais tout à l'heure qu'ils reçoivent les uns des autres le pouvoir, à eux communiqué par la pierre d'Héraclée ? L'anneau du milieu, c'est toi, le rhapsode, l'acteur. Quant au premier anneau, c'est le poète en personne. Mais, à travers tous ces anneaux, c'est la Divinité qui tire où il lui plaît l'âme des hommes, en les pendant en l'air les uns aux autres et, ainsi qu'à la pierre en question, à la Divinité est suspendue une file sans nombre de choreutes, de maîtres, de sous-maîtres de chœur, suspendus obliquement au bord des anneaux qui sont en l'air pendus à la Muse ! »

141. Le dialecte dorien est l'un des éléments liant inextricablement l'enseignement de Pythagore à celui d'Orphée. Cette identité de langage et la pratique d'un dialecte jugé supérieur aux autres se retrouvent dans les propos de Jamblique (*Vie de Pythagore*), de Porphyre (*Vie de Pythagore*, p. 87, éditions Kiessling) mais également chez Platon.

142. En effet, cette approche se retrouve dans la phono-rythmie des vers d'Empédocle, notamment celui de l'Hymne des racines (voir notamment Sylvie Perceau, « Phono-rythmie dans l'hymne des racines, Empédocle, F. 6 », *Revue de métaphysique et de morale*, 2019, n° 103).

Celle qui donne le rythme du cosmos, Celle qui rythme le pas de la Création est bien la Déesse Cachée, Celle-là même que révère l'ordre pythagoricien. Cependant, cette forme de spiritualité préhistorique est logiquement vécue en communauté comme le démontre l'importance des échanges entre les groupes de Suivants, ou Loups-garous, éparpillés, mais communiquant nécessairement en échangeant leurs graines. Il faut donc également appartenir à un groupe pour faire vivre le culte de la Déesse Cachée.

Le raisonnement initiatique pythagoricien se manifeste ainsi. Premièrement, le contact avec la Déesse se produit au moyen de l'intellect par le « raisonnement » intellectuel et symbolique : il faut que l'individu soit sain d'esprit, conscient, discipliné. Il doit faire ses preuves en entrant au service de l'ordre et lui faire montre d'un dévouement sans faille. La fidélité des membres fut mise à très rude épreuve, en témoignent les traces de persécutions de ses membres. Certains sacrifièrent leur vie plutôt que de livrer les secrets de l'ordre à l'instar, par exemple, d'une des filles de Pythagore qui préféra se donner la mort alors qu'elle était enceinte plutôt que de témoigner lors d'un procès.

À la suite de cela, après cette cruelle mise à l'épreuve, l'initié était jugé apte à être mis en contact avec la divinité. Dès lors, il prenait connaissance de l'un des mystères les plus archaïques de l'ordre : le sang – plus particulièrement celui contenu dans la région péricardique –, celui-ci étant considéré comme la manifestation du « rythme divin ». Nous découvrirons à quel point les pratiques mystiques liées à ce fluide corporel défiaient les tabous et les lois du monde hellène, expliquant l'extrême rareté des indices et des témoignages de ces pratiques que beaucoup de nos contemporains n'hésiteraient pas à qualifier de « magie noire ».

L'idée que le sang de la région péricardique est connecté à la divinité se retrouve dans l'Égypte antique comme en Grèce. Dans ce contexte culturel, l'âme était réputée siéger dans la région du cœur. Cet endroit était également perçu comme le siège des *prapides*, terme qui pourrait être l'équivalent de « savoir-faire » ou de « connaissances ». Ces *prapides* peuvent être usurpées ou volées, tout comme les ME subtilisées par Inanna-Ishtar à Enki dans le mythe mésopotamien d'Inanna et Enki datant des environs de - 2250, ou encore dans la légende de Viviane et de Merlin.

Dans le contexte de la littérature mésopotamienne, le pouvoir des dieux est régulièrement en lien avec le riche champ lexical de la lumière et de la vue. Il en va de même pour les *Phrèn* divins grecs (esprit-personnalité-intention) notamment évoqués par Empédocle. L'idée d'un parallèle conceptuel – voire d'un héritage ou d'une équivalence – est plus que séduisante et permettrait de conforter la théorie de l'extrême ancienneté de ces croyances.

Ce concept s'appuie autant sur l'idée que le monde est rythme que sur le concept selon lequel l'âme (chez Empédocle ainsi que chez les Égyptiens) réside dans la région péricardique (ou dans le sang contenu dans cette zone).

Dans le système d'Empédocle, le sage est celui qui fait usage de ses « entrailles » – c.-à-d. ses connaissances contenues dans ses entrailles – et de son *phrèn* (intuition fulgurante). La respiration et sa maîtrise auraient donc pu faire partie des clefs essentielles de la sagesse, autant dans les mystères égyptiens que grecs. Cette constatation renvoie évidemment à la représentation moderne de la discipline du yoga. Plusieurs chercheurs soulignent la parenté entre les enseignements antiques méditerranéens et ceux de l'Inde. C'est certainement la raison qui a poussé certains exégètes à prêter à Pythagore un passage dans une école védique.

Quel que fût le véritable itinéraire du Maître, il a sans conteste été perçu par ses contemporains comme un sage détenteur de connaissances spirituelles et de secrets scientifiques hors pair. Qui, mieux que le Phénix-pélican renaissant cycliquement et offrant son cœur/sa connaissance en partage pourrait mieux représenter l'archétype du sage ? Sans qu'il soit possible de l'affirmer, il est extrêmement probable que Pythagore ait été assimilé au Phénix par les adeptes de son ordre. Ce Phénix n'était pas un animal mythique, mais l'emblème du prophète du dieu-Loup, celui dont la mission était de restaurer des pratiques anciennes liées à la Déesse Cachée.



8. Iconographie attestant de la persistance du symbole du Phénix à travers les millénaires. De gauche à droite : (a) le Phénix tiré du Benu égyptien. Reproduction d'un symbole égyptien datant des environs de 2700/2200 avant notre ère et représenté dans un ouvrage du XIX^e, (b) Phénix alchimique (XVI^e siècle), (c) Phénix héraldique dit « de piété » (armoiries d'Arbois, France).

III

Pythagore et l'héritage scientifique égyptien

*« Et il y avait parmi eux un homme d'un savoir prodigieux,
qui s'était acquis un immense trésor dans son diaphragme,
maître inégalé en œuvres de sagesse de toute sorte ;
car, lorsqu'il se tendait de toutes ses forces mentales,
sans peine voyait-il clairement chacun de tous les êtres
faits pour dix, pour vingt vies humaines¹⁴³. »*
Empédocle, Fragment 129

« Ne te ronge point le cœur¹⁴⁴. »
Akousmata pythagoricien

1. La conception de la nature de l'être

Pythagore appliqua non seulement les doctrines scientifiques auxquelles il fut initié mais il partagea également les dogmes spirituels et mystiques égyptiens. Cette partie nous permettra de découvrir des éléments inédits : certains stéréotypes voudraient que l'Antiquité ait été une période de superstition et de tâtonnements hasardeux. Comme pour de nombreux sujets, la nuance est de mise, et le témoignage des pratiques et connaissances dont disposait certainement l'ordre de Pythagore parlera de lui-même...

143. Ce vers est souvent interprété comme une référence à Pythagore de la part d'Empédocle. Nous verrons par la suite que l'existence d'une relation entre les deux hommes n'est pas assurée, mais que l'étroit rapprochement de leurs percepts est indéniable.

144. Cet *Akousmata* illustre parfaitement l'héritage égyptien de l'ordre pythagoricien, car il est le parfait équivalent de la formule retrouvée dans la formulation du scribe Ani, qui vécut mille ans avant Pythagore (voir à ce sujet : Mallinger et Dacier, tome I, p. 233, et Plutarque, *De l'éducation des enfants*, ch. 17).

a) La corporalité :

« C'est lui (le dieu) qui a assuré la fixation de son liquide (séminal)
dans les os dès le sein maternel¹⁴⁵. »

Edfu III, 114, 7

Selon Diogène Laërce, Pythagore possédait des connaissances poussées en obstétriques et partageait des postulats proches des doctrines égyptiennes concernant la formation du corps et de ses composants¹⁴⁶. Savoir accoucher est une chose, savoir faire venir l'âme, l'incarner et la délivrer en est une autre : le Maître s'affichait comme compétent dans les deux domaines, affirmant sa posture de *péan* (médecin grec antique) universel.

Pythagore fut largement imprégné de la doctrine et de la mystique égyptiennes liées aux rites sacrés de fécondation et d'accouchement. Les croyances égyptiennes antiques attestées dès - 3000 relatives à la déesse Heqet (équivalent égyptien de la déesse hellène Hécate) attestent de l'idée de réincarnation et de son lien symbolique avec l'eau : Heqet est une déesse grenouille dont le saut symbolise le passage entre les mondes. Ce « saut » dans le monde se retrouvera clairement dans l'iconographie pythagoricienne (notamment dans la Basilique de la Porte Majeure analysée par Armand Delatte). Le sens ésotérique de ce symbole obscurci par les ans est rétabli : ce saut représente l'acte de la renaissance par la réincarnation.

Plus de 2500 ans séparent les premières traces de la déesse Heqet de Pythagore. Comme nous l'avons compris, dans sa mission messianique, Pythagore n'a eu de cesse de vouloir révéler à ses contemporains l'existence d'un culte centré sur une Déesse tombée dans l'oubli depuis plusieurs milliers d'années.

Preuve en est le célèbre procès de Phryné (littéralement « la grenouille » ou le « crapaud »). Près de 100 ans se sont écoulés entre la mort de Pythagore et le procès de cette « courtisane ». Arrêtée pour « corruption de la jeunesse », celle qui fut qualifiée de prostituée était en réalité une prêtresse

145. « Ntf jr(w) Ūs mwꜣf m qs.w m š.t », Edfou III, 114, 7, cité par S. Sauneron, *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, 60, 1960, p. 21.

146. « Les êtres animés se reproduisent eux-mêmes au moyen de semences ; car il est impossible que la terre ne puisse rien produire spontanément. La semence est une substance distillée par le cerveau, et qui contient une vapeur chaude : au moment où elle est déposée dans la matrice, le cerveau fournit directement la substance humide, l'humeur et le sang, d'où naissent les chairs, les nerfs, les os, les cheveux et tout le corps ; de la vapeur au contraire naissent l'âme et le sentiment. Le fœtus est formé et a pris de la consistance au bout de quarante jours ; au bout de sept, neuf ou dix mois au plus, lorsqu'il a acquis son parfait développement suivant des raisons harmoniques, il vient à la lumière. Il a alors en lui toutes les facultés qui constituent la vie, facultés dont l'ensemble et l'enchaînement forment un tout harmonique, et qui se développent chacune au temps marqué. Les sens en général et la vue en particulier sont formés d'une vapeur extrêmement chaude ; c'est pour cela qu'on voit à travers l'air ou à travers l'eau, parce que le froid par la résistance qu'il oppose empêche que la chaleur ne se dissémine, tandis que si la vapeur des yeux était froide elle aurait la même température que l'air et s'y dissiperait. Pythagore appelle quelque part les yeux les portes du soleil. Il explique de la même manière les sensations de l'ouïe et toutes les autres », Diogène Laërce, Livre VIII, chapitre 1, « Pythagore ».

d'une déesse de la fertilité liée au symbole de la grenouille. Prhyné devait certainement effectuer des rituels en l'honneur de la Déesse Cachée représentée sous les traits de la déesse grenouille égyptienne Heqet, déesse de la réincarnation. C'est bien ce que révèlent les accusations portées à son encontre alors qu'elle est arrêtée sous le motif fallacieux de perversion des mœurs et des croyances de la société hellène. Ce qui valut à Phryné d'être sauvée, c'est moins la révélation de la véritable nature de son culte que les amis puissants qui témoignèrent en sa faveur. Pourtant, l'Histoire ne retint de cet épisode que l'anecdote d'une prostituée se déshabillant devant les juges pour échapper à la peine de mort : c'est sa nudité (comprendre : la démystification de la nature de ses rituels) qui lui valut d'échapper à une brutale mise à mort. Sous cette symbolique licencieuse et grotesque, se cache en réalité la trajectoire audacieuse d'une initiée – certainement une fille spirituelle de Pythagore – qui voulut partager l'enseignement de son Maître. Comme de nombreuses autres – avant et après elle – son image fut salie et son destin occulté...

À l'époque de Pythagore déjà, la déesse Heqet (Égypte) et la déesse Hécate (monde hellène) étaient considérées comme des ombres émergées d'un lointain passé. La déesse égyptienne de la réincarnation nommée Heqet présente des parallèles évidents avec la supposée démonsé mésopotamienne Lamashtu. Elle aussi est une déesse dont les éléments remontent jusqu'à - 3000, elle est – sans surprise – associée au Loup. Lamashtu est probablement la face destructrice de la déesse Ninissinna, dont les prêtresses étaient préposées au soin des chiens et à celui des parturientes et des femmes enceintes. Impossible de nier les liens évidents entre ces trois déesses, Heqet (Égypte), Ninissinna-Lamashtu (Mésopotamie) et Hécate (monde hellène) : toutes trois étaient préposées au soin des parturientes, opéraient des mystères en lien avec la réincarnation et sont associées au décompte du temps. Enfin, deux de ces déesses étaient explicitement dénommées « celle qui se réjouit du cri des animaux » et « celle dont la voix inspire l'effroi ».



9. (a) Déesse Heqet sous sa forme de grenouille, vers - 3000 ; (b) collection privée, amulette sumérienne en forme de grenouille, vers - 3500 ; (c) grenouille gréco-romaine issue d'un pied de lampe, associée à la déesse Vénus (dont les attributs se confondent avec ceux de la déesse Hécate aux époques tardives), I^{er} siècle de notre ère.

Il est vraisemblable que Pythagore tira son enseignement concernant la Déesse Cachée de sa famille, des lectures qu'il fit et d'initiations fort anciennes auxquelles il assista avant qu'elles ne disparaissent complètement. L'une d'elles est assurément mésopotamienne car sa symbolique se retrouve inextricablement liée aux mystères de Pythagore : un rituel d'une déesse oubliée, plus tard appelée « Kubaba » ou « Kubala ». Sans surprise, son nom est un quasi homophone du terme de « Kabbale ». Mais les similitudes sont loin de s'arrêter là. Comparons deux textes que près de 1500 ans séparent et qui attestent pourtant d'un même motif : celui de la Mère des dieux, mère trahie et dévastée.

« [Chœurs] Oh déesses [Piérides], venez là du ciel et chantez-moi la Mère des Dieux, comme elle marcha, errant par les montagnes et les vallons s'arrachant [...] les cheveux, totalement éperdue.

[Ch. I] Zeus le souverain vit la Mère des Dieux, jeta un éclair et gronda des tambourins, fendit la pierre et gronda des tambourins. 'Reviens chez les dieux, Ô Mère, n'erre plus dans les montagnes.'

[Ch. II] 'Les lions terribles et les loups fauves me sont une joie et chez les dieux je ne reviendrai pas, que je ne reçoive ces parts : la moitié du ciel, la moitié de la terre, la troisième part de la mer. Alors je reviendrai.'

[Chœur] Sois saluée, la puissante Mère de l'Olympe souveraine. »

Reconstitution de l'Hymne d'Épidaure à la Mère des Dieux, aux environs de 400 avant notre ère.

Source : Krzysztof Tomasz Witczak, « L'Hymne d'Épidaure à la Mère des Dieux », *Les Études classiques*, n° 69, 2001

Lignes 1 à 2, colonne I de BM 087535 (CT, XV) :

« Je chante le chant de Bélit-ili [c.-à-d. « la souveraine des dieux »] : Soyez attentifs, compagnons, prêtez l'oreille, ô guerriers ! [...] »

Lignes 7 à 10, colonne II de BM 93828 (CT, XV) :

« Enlil ouvrit sa bouche et, dans l'assemblée de tous les dieux, il parla : 'Puisqu'Anou, le seigneur des dieux [brisure dans la tablette] a entrepris le combat et s'est découragé, Qu'on m'amène Bélit-ili, qu'on la fasse entrer devant moi !' [...] »

Lignes 1 à 3 colonne II et ligne VII de BM 87521 (CT, XV) :

« Dans le lit ils se couchèrent. Enlil laissa son rejeton [?] dans l'intérieur. Il est beau quant à sa bouche, parfait quant aux membres [...] Elle [crie] et se lamente sur son frère : [Comme] une femme enceinte elle s'agite à l'intérieur de l'Ekour [...] »

« Ode à la Souveraine des Dieux », BM 087535 - BM 93828 - BM 87521, probablement aux environs de 1700 avant notre ère

Le premier poème date officiellement du V^e siècle, mais il est certain qu'il s'agit d'une copie d'un texte bien plus ancien, approximativement daté de - 400. Cet extrait rapporte une tradition liée à la déesse hellène Déméter ou Artémis. Fait méconnu, ces déités sont toutes deux liées au Loup. Sous cette forme, elles président au maintien de l'ordre du monde et accordent miséricordieusement une mort rapide à celui qui souffre, notamment aux parturientes. Ces déesses sont régulièrement malmenées dans la mythologie hellène : trahies, enlevées¹⁴⁷, violées¹⁴⁸... ou même tuées¹⁴⁹.

Toutes ces pratiques se retrouvent précisément chez une déesse mésopotamienne qui a été mécomprise en raison de ses nombreuses épithètes et différentes manifestations : la déesse Ninisina-Lamashtu-Kubaba-Ninmah, la dame de la Montagne, avatar exceptionnellement explicite de la Déesse Cachée.

L'absence de date et d'informations concernant la provenance du second extrait, la tablette BM 087535, rend sa datation difficile. Cependant les épithètes *Mama*, *Mami* et *Nini* sont déjà mentionnées dans un texte de l'époque hamourabienne (vers - 1700¹⁵⁰) et aux environs du II^e millénaire avant notre ère. Les nombreuses cassures rendent également la lecture et l'interprétation du texte hasardeuses ; il est pourtant vraisemblable que la souveraine-mère des dieux soit bien celle qui est marchandée et vendue au dieu conquérant, Enlil, qui désire recourir aux « services » de Bélit-ilu comme « incubatrice » d'un « divin rejeton » surclassant ses précédents enfants en tous points.

Cette divinité appelée « Mami » ou « Mama » est assimilée par certains chercheurs à « Ninmah », la « Dame de la Montagne », ce qui est particulièrement plausible au regard de l'étude de textes mystiques associés à la sexualité sacrée qui seront dévoilés et analysés dans mon prochain essai. Un lien indéniable avec la tradition égyptienne en rapport avec l'enfantement royal-divin est décelable dans cette tablette où il est clairement établi que c'est le dieu qui dépose dans la déesse le « rejeton » appelé à devenir un fœtus, puis un enfant digne de son père. La mère semble à nouveau regardée comme une simple « incubatrice » de l'enfant à naître.

De surcroît, la déesse « Nini » ou « Ninisina » (qui est vraisemblablement davantage une épithète qu'une déesse à part) est attestée aux environs de - 2000 dans la littérature mésopotamienne comme « la grande chirurgienne » employant notamment des scalpels, instruments essentiels

147. Le rapt des déesses dans le monde hellène est un motif régulièrement invoqué et aux portées symboliques variées selon le contexte.

148. C'est ce que suggère l'interprétation de cet hymne par Clément d'Alexandrie.

149. C'est le thème évoqué en des termes châtiés dans le mythe rapportant la décapitation d'Isis. Je renvoie les lecteurs intéressés par le sujet à l'analyse détaillée de ce thème au dossier concluant le tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple* ainsi qu'à l'essai, *Corpus Deae* (2017), d'Anton Parks.

150. Concernant les épithètes « Mama » et « Mami », ce sont des faits rapportés dans l'étude succincte et la traduction de la translittération de BM 087535, « La Souveraine des Dieux » par P. Dhorme, dans *Revue d'Assyriologie et d'archéologie orientale*, vol. 7, n° 1, 1909, p. 11-20.

lors des accouchements¹⁵¹. Progressivement, elle est subdivisée en deux entités : elle devient Gula pour sa part bénéfique, et Lamashtu pour sa part maléfique. La liturgie liée à cette déesse plurielle est par la suite syncrétisée avec celle de la déesse Inanna pour ensuite possiblement devenir la Lilith hébraïque¹⁵².

L'origine de Nini/Ninisinna est pourtant bien antérieure, car sa première mention est attestée dès - 3000 dans la liste des dieux de Fara de la période des dynasties archaïques. Non contente de s'occuper de traiter les femmes, elle est également préposée aux soins destinés aux chiens¹⁵³.

Ninisinna est également la déesse des lapidaires, elle est réputée avoir inventé les pierres polies, elle est donc impliquée dans l'usage des forêts, un outil servant à polir une pierre. Elle fut une déesse protectrice des artisans lapidaires. Plus particulièrement, elle fut selon certaines hypothèses vraisemblablement une déesse associée à l'agate¹⁵⁴. Un texte mentionne que ses pouvoirs de médecin – voire son aptitude à l'exorcisme – lui ont été conférés par initiation par le dieu Enki en personne dans son saint Abzu¹⁵⁵.

Aujourd'hui encore, la pierre d'agate est associée à l'aurore, à l'aube

151. ETCSL transliteration : c.4.22.1 ; A šir-gida to Ninisina (Ninisina A), ligne 1-14, « *She attaches the incrustations to the great garment, while speaking favourable words. She tests the surgical lancet; Ninisina sharpens the scalpel. She has made perfect the divine powers of medicine, and hands them over to her son [...]* » ; ligne 15-26 : « *My lady, the midwife of the mothers of the Land, is the chief doctor of the black-headed; Ninisina [...]* » ; À titre de complément concernant ces extraits, Anton Parks a émis l'hypothèse selon laquelle l'expression « *black-headed* » (têtes noires) désigne l'humanité en général. Cette théorie est renforcée par des travaux d'experts en linguistique sino-tibétaine et sumérienne tels que « *What could be an opposition to the sumerian self-designation 'the black-headed'* », publié en 2022, par Vladimir Emmelianov (université de Saint-Petersbourg, Russie). En effet, ce chercheur a souligné la présence de telle dénomination en Chine dès le III^e siècle avant notre ère : « *In Ancient China Qianshou 'black-headed' is a term that has referred to the entire population of China since the time of Shi Huan-di* ». Il est non seulement possible de corroborer cette interprétation, mais également de soupçonner l'existence d'une forme d'héritage culturel, sinon exclusivement littéraire, peut-être plus profond encore, entre ces peuples en apparence éloignés. En effet, en Chine comme à Sumer l'opposition entre les *black-headed* (les gens du peuple) et les barbares (qualifiés de « *singes* ») se retrouve de manière similaire.

152. Cette théorie est notamment défendue dans l'article de recherche de Wendylin Emrys, « *The Transformations of a Goddess: Lillake, Lamashtu, and Lilith* » (2018).

153. Un des lieux de cultes dédiés à la déesse Nini est appelé « *é-ur-gi-ra* », c.-à-d. « la maison du chien », construit aux alentours de - 1860 par Enlil-bani à Isin. Trente-trois dépouilles de chiens présumément malades ou chétifs furent découvertes sur place lors de fouilles, renforçant l'idée que ces lieux n'étaient pas de simples chenils mais bien des temples dédiés au soin holistique de ces animaux.

154. ETCSL transliteration : c.4.22.1 ; A šir-gida to Ninisina (Ninisina A), ligne 61-73. La déesse est notamment louée pour être « l'inventrice » de la pierre « *šuba* », c'est-à-dire la pierre précieuse ou polissoir, il est possible qu'il s'agisse de l'agate dont l'usage comme mortier ou billes de broyages est largement attesté : « *At that time, the jewellery of šuba stones did not exist; no jewellery of šuba stones was worn on the neck. Ninisina invented it: it was she who ploughed with the šuba stones, she who made them into seeds. For [?] the goddess, the great mistress of heaven, she invented the jewellery of šuba stones. Radiating terrifying splendour as she grasped it, she placed it joyously on her head.* »

155. ETCSL transliteration : c.4.22.1 ; A šir-gida to Ninisina (Ninisina A), ligne 27-35, « *Holy Ninisina performs for him her role as incantation priest, which Enki bestowed on her from the princely Abzu.* »

et à la « mère des vents ». Nous avons compris que la Déesse Cachée est la « mère » ou la créatrice des « loups du vent », les loups-garous. Cette survivance fragmentaire dans le symbolisme contemporain ne saurait surprendre les lecteurs avertis. Les techniques artisanales actuelles emploient toujours la pierre d'agate comme instrument de pose et de brunissage de l'or, travail qui requiert notamment la maîtrise de l'électrostatique. Les traces préhistoriques de vénération liées au magnétisme et à l'électricité tendent à confirmer cette hypothèse. Il est possible que Ninisinna ait été de surcroît une figure liée aux mystères de l'électrostatique, renforçant davantage sa connexion avec la Déesse Cachée des origines.

Cette divinité mésopotamienne est assimilée à une « sainte accoucheuse », ou une sage-femme moderne ; pourtant dans ce texte, son rôle ne concerne pas exclusivement la délivrance d'une parturiente, mais bien sa propre fécondation rituelle pour enfanter un héritier royal légitime. C'est certainement ce point-là qui retint le plus l'attention de Pythagore. Cet enseignement précieux devait lui servir dans son entreprise messianique : livrer au genre humain le moyen de quitter sa prison grâce à l'enseignement des secrets des dieux...

Toutefois, le récit de cette tablette paraît se dénouer de manière tragique pour la déesse : elle se lamente et semble pleurer une trahison. L'injonction au tout début du poème, où le déclamant semble interpeller un public, révèle également la nature sacrée, voire initiatique de ce récit : ces guerriers appelés à être attentifs sont-ils les guerriers-loups ? Le théâtre sacré est une tradition religieuse millénaire qui permet, depuis les antiques temples jusqu'aux parvis des églises, de faire part à l'ensemble des croyants de récits qui émaillent différentes traditions. Cette pratique permettait de diffuser l'enseignement auprès de tous, y compris les analphabètes.

*
* *

De quels secrets les pythagoriciens étaient-ils précisément les dépositaires quant à l'art de réincarner une âme dans un corps particulier ? Il est possible que la réponse se trouve encore dans les replis les plus obscurs de la littérature égyptienne parvenue jusqu'à nous. Pour les pythagoriciens, il est possible que la manière de concevoir et d'accoucher un enfant ait été tout aussi importante que le fait de proprement lui donner une éducation. Les éléments sur lesquels nous nous apprêtons à lever le voile vont nous plonger dans une mystique et un système de croyances radicalement différents de ceux de nos contemporains.

Le concept même de l'hérédité fut en Égypte antique une affaire d'âme et de salut. Dans le contexte égyptien, la croyance dominante et documentée est que l'os est le fruit de la semence (le sperme) du Père, et ici, par analogie, du Créateur. La semence est issue des os, et plus particulièrement de la colonne vertébrale. C'est cette semence paternelle qui va

fertiliser le ventre de la mère et assurer à l'enfant à naître le développement de ses éléments durs, parmi lesquels les os¹⁵⁶. Le Père offre les os à son fils tandis que la Mère offre la chair. Au cours de la « divine et royale fécondation », le roi doit atteindre un état d'éveil tel qu'il se reconnecte à l'essence divine dont il est issu.

Cette croyance en une essence divine issue des os est à mettre en parallèle avec les croyances chamaniques sibériennes encore en vigueur de nos jours : le chasseur se doit d'épargner tout ou partie du squelette de sa proie, dans le but de ne pas froisser la Déesse-Mère, et ce, afin que cette dernière « ressuscite » la proie pour une chasse ultérieure¹⁵⁷. De l'autre côté de l'océan, en Amérique du Nord, des Amérindiens rendent de pareils hommages aux ossements : comme s'il en était encore besoin – en vue d'affirmer la parenté de telles idéologies ancestrales –, ces égards rituels poussent le raffinement jusqu'à suspendre les os dans un arbre¹⁵⁸. Le thème des os et celui de l'arbre sont fermement liés depuis des temps reculés de l'Histoire de l'humanité.

Ces observations sont d'autant plus pertinentes qu'elles s'inscrivent dans un contexte de déductions propre à la phylogénétique des mythes (analyse statistique de l'origine des mythes¹⁵⁹) mettant en évidence l'existence de la croyance en une Déesse maîtresse de la Nature et des animaux, dont la symbolique est liée à la Sophia, 11^e *Sephira* de l'Arbre de Vie et baptisée « Déesse Cachée » dans cet essai.

Durant l'acte de transcendance, le Pharaon se dépouille de sa nature humaine pour unir le féminin au masculin, il redevient dès lors un exemplaire de « l'humanité primordiale » cosmogonique dont nous traiterons brièvement par la suite. Cet exercice requiert notamment une attention particulière sur « l'effluve parfumée », ou souffle royal, en connexion directe avec le monde divin¹⁶⁰. Cette liturgie du souffle est notamment sous-tendue par des connaissances anatomiques poussées attestées en Égypte dès 1600 avant notre ère¹⁶¹.

156. Voir à ce sujet Bernard Mathieu, « Et tout cela exactement selon sa volonté. La conception du corps humain à Esna (Esna n° 250, 6-12) », CENIM 5, *Et in Ægypto et ad Ægyptum*, Montpellier, vol. 3, 2012, p. 499-516, « Le 'liquide des os' est la moelle, 'semence-os' masculine, assimilée au liquide séminal. »

157. R. Hamayon, « Âme, force vitale, esprit - L'animisme dans le chamanisme des peuples chasseurs de la forêt sibérienne », in R. Asséo, J.-L. Baldacci, B. Chervet, *L'animisme parmi nous*, Paris, PUF, 2009.

158. « Les os des animaux terrestres étaient placés sur une plateforme ou suspendus aux arbres [...] », Marie-Pierre Bousquet, « Les Algonquins ont-ils toujours besoin des animaux indiens ? Réflexions sur le bestiaire contemporain », *Théologiques*, volume 10, n° 1.

159. Cette analyse phylogénétique a été exposée en détails dans le brillant ouvrage *Cosmogonies* de Julien d'Huy, préfacé par Jean-Loïc Le Quellec, publié aux éditions La Découverte (Coll. « Sciences sociales du vivant »), 2020.

160. « Dans le domaine de l'idéologie royale, le mythe de la théogamie n'a d'autre but que de montrer comment le créateur introduit chez la reine non seulement sa semence masculine (mtw.t), à l'origine des éléments durs, mais aussi l'effluve parfumée (i3d.t) destinée à former les éléments mous », Bernard Mathieu, « La conception du corps humain à Esna », 2012, p. 502-504.

161. Le papyrus d'Ebers, daté du règne d'Amenhotep 1^{er}, rapporte des connaissances parti-

Dès lors, la Reine devient l'incubatrice¹⁶² de l'enfant à naître, elle ne peut revendiquer que peu de mérite au regard de cette conception théogamique¹⁶³. La Reine ou la déesse accueille un enfant d'origine divine (le

culièrément exhaustives concernant l'anatomie des voies respiratoires. Les lecteurs intéressés par ce sujet spécifique pourront consulter les articles du blog medecineegypte.canalblog.com ou la publication originale : Richard-Alain Jean, « Notes complémentaires sur le système respiratoire en Égypte ancienne (1) Anatomie », dans *Histoire de la médecine en Égypte ancienne*, Cherbourg, 21 février 2014. Ces découvertes anatomiques sont à mettre en parallèle avec l'exposé détaillé (placé sous le sceau de la métaphore poétique) qu'Empédocle réalise à propos de la respiration : il compare dans son poème le mouvement respiratoire à celui d'une clepsydre. L'agent qui meut cette clepsydre n'est autre que la Déesse suprême elle-même. Nous découvrirons peu à peu son identité et le rôle pivot que cette figure de l'ombre a joué dans les mythes anciens. Empédocle, dont les liens avec le pythagorisme seront démontrés tout au long de cette partie, atteste de connaissances détaillées dont les origines sont possiblement partagées avec l'Égypte antique. Voir au sujet de la clepsydre et de la respiration chez Empédocle : Marwan Rashed, « La jeune fille et la sphère : études sur Empédocle », 2017, chapitre 5. Bien que Marwan Rashed considère dans ce poème que la métaphore sur le cycle de respiration cosmique prime sur l'examen anatomique, les connaissances « médicales » d'Empédocle sont indéniables.

162. La notion d'incubatrice et de réceptacle de l'influence ou énergie (ou même de la lumière divine à travers l'âme) allant de l'homme vers son partenaire sexuel féminin se retrouve dans la pensée hébraïque. Voir notamment à ce sujet l'article disponible sur chabad.org : « *The Zohar's Mysterious origins* », « *'His spirit which he imparted within her.'* [...] *'A woman does not establish a covenant with anyone except the one who made [her a vessel,' i.e., her first husband]. For this reason, even if she parts from him, his spirit still resonates within her, and she cannot receive [another man's influence]. For this reason, the Zohar emphatically counsels against marrying a widow.* »

163. Il est vraisemblable que cette perception de l'individu a beaucoup évolué avec le temps ou encore, que la période « d'incubation » de l'essence divine (la grossesse) ait fait bénéficier la femme comme le fœtus d'un statut exceptionnel qui demeure encore à déterminer. En effet, les récentes découvertes liées à la momie dite « *Mysterious Lady* » – dont le décès remonte aux environs du 1^{er} siècle de notre ère, bien que sa datation soit vraisemblablement plus ancienne selon l'équipe polonaise en charge de son étude – démontrent un traitement jusqu'alors sans équivalent pour une femme enceinte d'un fœtus de 30 semaines. Ses embaumeurs n'ont pu ignorer sa grossesse lorsqu'ils ont procédé à l'inhumation bien que certains chercheurs voudraient voir ici la volonté de dissimuler la grossesse de cette femme. « *Mysterious Lady* » fut rapportée en Europe dans les années 1800, puis son sarcophage stocké dans les archives du musée national de Varsovie (Pologne) fut réputé être vide. Ouvert par la suite, les archéologues étiquetèrent la dépouille « surprise » comme un prêtre de sexe masculin. Ce n'est qu'en 2021 suite à une IRM que les chercheurs ont déterminé le sexe féminin de la momie puis en 2022, lors d'une analyse approfondie, qu'ils ont réussi à mettre au jour cette découverte unique : le fœtus de cette femme – dont la cause de la mort n'est pour l'heure pas liée à sa grossesse – a été préservé « naturellement » lors du processus de momification, sans intervention directe des embaumeurs. L'identité exacte de cette femme reste aujourd'hui inconnue, mais elle est vraisemblablement membre de la haute bourgeoisie sinon de la noblesse thébaine. Elle a bénéficié d'un embaumement luxueux et attentif... Et pourtant, alors que les viscères et les corps mous sont retirés en temps ordinaires, les embaumeurs ont choisi de laisser son utérus intact en place, préservant ainsi son fœtus. Il a donc été traité non pas comme un organe, mais comme une personne. Il est possible qu'en raison du fait qu'il était dépourvu de nom propre, et donc d'identité selon la croyance antique, il n'ait pu bénéficier d'une sépulture distincte. Si l'enfant était celui d'un noble, et peut-être d'un roi, la sacralité de la semence à la source de cette vie a pu également prévenir l'extraction de ce fœtus : comme nous l'avons vu, il est possible que les embaumeurs aient conservé la croyance selon laquelle la « chair » de l'enfant à naître « appartient à sa mère ». Cette exception, découverte fortuitement, questionne la conception de la mort périnatale (enfant et mère) en Égypte antique, domaine peu documenté et dont la perception a nécessairement évolué au fil du temps. Sources : « *Further evidence to confirm the 'pregnant mummy': A reply to Saleem* » (2021); Bob Yirka, « *Pickled fetus*

fil du roi, par exemple) elle devient alors son « réceptacle » : c'est le dieu lui-même qui est compris comme celui qui instille en elle non seulement la semence, mais aussi les éléments mous (normalement issus de la mère) par l'intermédiaire d'effluves parfumés. Cette idée de « fécondation aérienne » se retrouve notamment dans le motif, plus proche de nous dans le temps, de l'Immaculée Conception au cours de laquelle la Vierge Marie est fécondée par l'Ange Gabriel qui lui parle à l'oreille ou se change en oiseau pour chanter près d'elle. La version la plus connue reste l'Immaculée Conception de Marie par l'Esprit Saint qui se retrouve enceinte suite à cette annonce angélique verbale. De nombreux textes de l'Ancien Testament ainsi que des textes gnostiques se réfèrent également à un énigmatique « parfum de Dieu ».

Cette conception très spécifique de l'enfant à naître se retrouve clairement dans le mythe du châtimement subi par Horus après la décapitation d'Isis : la chair est rendue à sa mère, la déesse Isis, qui guérira son enfant à l'aide de son lait rédempteur à même de recréer la chair dont il a été privé¹⁶⁴. Ce paradigme nous a été transmis au fil des millénaires et il se retrouve même dans la gnose valentinienne où l'idée de filiation va dès lors au-delà d'un simple processus chimique ou biologique, l'être est considéré comme le « prolongement » de son géniteur.

Dans l'émission n° 18, *La Force du Livre du Zohar*, le kabbaliste Michaël Laitman a donné une synthèse édifiante au sujet du sang et du lait aux racines des composants de l'être humain : « Dans notre monde, le pouvoir qui développe une personne est appelé 'sang' puisque notre monde est minéral ; le sang en hébreu est *Dam* du mot *Domem*, 'inanimé/minéral'. Dans le monde spirituel, le pouvoir de la Lumière est appelé *Halav*, 'lait', car il acquiert une qualité blanche, la qualité du don sans réserve ». Le sang et le lait demeurent au cœur de la spiritualité kabbaliste, héritière de l'antique Égypte.

Cette pénétration de la Création par une ou des entité(s) immuable(s) et la consubstantialité de la divinité à la nature humaine se retrouve dans la chrétienté dans le concept de l'*homoousia* (en grec : *ὁμοουσία*¹⁶⁵). Dans son ouvrage, *Extraits de Théodote*, aux environs du II^e/III^e siècle, Clément d'Alexandrie rapportera en ce sens les paroles suivantes : « Sagesse [Sophia] a émis la semence pneumatique qui est en Adam, afin que l'os' – l'âme 'raisonnable' et 'céleste' – ne soit pas vide, mais qu'il soit rempli de moelle pneu-

found inside ancient Egyptian mummy», www.phys.org

164. « C'est ce que dans leur mythologie les Égyptiens nous font entendre sous forme d'énigme, lorsqu'ils disent qu'après la condamnation d'Horus, son esprit et son sang (το πνεῦμα και το αίμα) furent donnés à son père, sa chair et sa graisse (την σάρκα και την πιμελήν) à sa mère. » Plutarque (46/125 de notre ère), « De la création de l'âme », d'après le *Timée* de Platon,

165. « Consubstantiel à Dieu » (58, 1-2), l'élé pneumatique est « sauvé par nature » (56, 3). Ici il est question de la nature propre aux êtres à qui la rédemption est acquise : par leur nature même, qui se traduit jusque dans leur corporalité, et par leur essence-même à la ressemblance à Dieu, ces êtres sont « sauvés » (c.-à-d. écartés des souillures terrestres). Ces idées de « filiation rédemptrice », « d'imitation divine », mentionnées dans ce passage d'*Extraits de Théodote* de Clément d'Alexandrie sont tout à fait semblables aux percepts égyptiens antiques.

matique. » (53, 5). Il faut ainsi comprendre que la nature de l'humain est déterminée par la substance de ses os ou, plus exactement, que l'âme s'inscrit dans les os et conditionne la manifestation physique. Cette idée est particulièrement en avance sur son temps. En 2022, une étude exceptionnelle a remis en cause ce que nous pensions savoir de l'hérédité et de l'expression des gènes : une analyse de données récoltées à travers le monde a mis en évidence l'expression de patrimoines génétiques similaires chez des personnes dépourvues de liens de parenté¹⁶⁶. En clair, il existe quelque part dans le monde un ou des équivalents génétiques de nous-mêmes que nous ne connaissons certainement pas et qui n'ont aucun lien familial avec nous.

Cet idéal nourrit également le concept de l'Arbre de Vie des kabbalistes : l'arbre, qui est un végétal très proche du minéral par la solidité de son tronc et de ses branches, est assimilé aux os essentiels, fondation du corps humain¹⁶⁷.

Enfin, toujours au sujet de l'analogie entre les os et l'arbre (ou son bois), il est possible d'aller plus loin encore en considérant comme acquis que les cercueils de bois ou les sarcophages ont été imaginés ainsi, car ils doivent représenter un moyen « sûr » d'abriter et de conserver le corps des défunts. Cet objet en bois banalisé et compris comme allant de soi dans notre civilisation a peut-être une origine plus mystique que nous ne le pensons de prime abord : les hiéroglyphes permettent une polysémie inégalée au sujet de l'arbre, des os et du cercueil. C'est dans le terme *fd.t* (> *'ft.e*) qu'il est possible de les réunir, éclairant ainsi d'un jour tout à fait nouveau la « fable » de l'offrande de Seth le trompeur : Seth aurait offert à Osiris un « coffre » qui n'était autre que le cercueil et futur tombeau de son rival. Lorsqu'Osiris se mit à l'intérieur, il découvrit que sa mesure correspondait exactement à la sienne. Ainsi, Osiris « retourna à ses os » ou fut « mis en boîte¹⁶⁸ » par Seth. Un parallèle contemporain attestant de la connexité des thèmes de l'arbre et du corps humain – ou plutôt le buste et donc la colonne vertébrale – est évoqué à travers l'expression française désignant « le tronc » c'est-à-dire le haut du corps.

166. « Look-alike humans identified by facial recognition algorithms show genetic similarities », *Cell Reports*, août 2022.

167. Cette idée est particulièrement illustrée dans l'ouvrage, la *Kabbala Denudata* (1677-1684), de Christian Knorr von Rosenroth : ce schéma (représentant la tête de l'Adam Kadamon – homme originel de nature divine) est abondamment repris dans l'iconographie moderne, qui cherche par là à souligner l'inextricable complexité des symboles kabbalistiques... Il est dommage qu'une illustration aussi remarquable soit passée à la postérité selon un niveau de lecture bien trop souvent galvaudé.

168. Il est amusant de constater que cette partie du jeu de mots est encore possible en langue française.



10. *fd.t* (> *'ft.e*) : ce hiéroglyphe établit les liens entre les thèmes des os, du coffre (par périphrase le cercueil ou la tombe) et du tronc («ce qui est dur comme du bois»). L'ensemble s'affirme dans la polysémie du terme qui est ici déterminé par le signe de la branche.

Revenons à notre sujet initial : le paradigme essentiellement égyptien de l'assimilation de l'âme aux os garantissant la nature divine des âmes incarnées. Selon la pensée antique des Égyptiens, les os produisaient les fluides et plus particulièrement la semence mâle. De cette semence naissait l'enfant.

Quel enfant «à l'image du père» est le plus connu des Égyptiens sinon Horus, fils d'Osiris? Je cite ici les propos d'Anton Parks pour évoquer les découvertes qu'il fit au sujet des liens symboliques unissant intimement Horus-Osiris et l'Arbre-pilier : «Quant à l'arbre *Išed*, les spécialistes de l'Égypte ancienne savent qu'il s'agit d'une image d'Osiris. L'arbre *Išed* tourne autour d'un thème mythologique récurrent qui est celui d'une bataille perpétuelle entre les forces osiriennes et les forces sethiennes. Le Seigneur Horus (*Neb-Heru*), fils de l'arbre sacré, assure un rôle de guetteur et de protecteur. Ses allées et venues autour de l'arbre mourant déterminent la bonne course du soleil. Lui-même est considéré comme étant un nouveau soleil. Nous sommes exactement dans la même thématique que l'astre *Neberu* mésopotamien qui semble effectuer des allers et retours vers la Terre et qui s'illumine, lui aussi, comme un nouveau soleil lorsqu'il apparaissait dans notre ciel¹⁶⁹.»

Ces éléments sont essentiels, car l'arbre *Išed* ou *jšd* est un élément symbolique attesté dès - 1500, dans le Temple des Millions d'années de Thèbes¹⁷⁰. Dès lors, la connexion entre le mythe de l'enfantement divin incarné par Horus, la protection du royaume (ou de l'héritage du royaume divin) ainsi que le motif de l'Arbre-pilier acquiert un surcroît de crédibilité : être le «fils de dieu», le Héros de la Déesse, c'est être dans le secret de la nature de l'Arbre. Comme l'indique Anton Parks dans *Corpus Deae* : «La Vierge Isis-Hathor donna naissance à un certain *Mesi*, , litt. 'fait à la ressemblance de [dieu]'. Chaque Égyptien devait ressembler au dieu Osiris assassiné; son fils Horus étant le premier prototype d'entre tous.»

169. Interview exclusive d'Anton Parks, tirée du magazine *Les Grands Mystères de l'Histoire*, Hors-Série n° 10, décembre 2009.

170. «Synonyme de longue vie et de régénération, et associé à la naissance quotidienne du soleil, l'arbre *jšd* est un motif décoratif connu sur lequel, à l'origine, le nom du roi était écrit par les dieux. Ce n'est cependant qu'à partir de la XVIII^e dynastie que l'arbre acquiert clairement sa fonction protectrice de la royauté. Celle-ci est incarnée au travers d'une scène caractéristique dans laquelle le roi est présenté devant l'arbre *jšd*. Elle symbolise sa renaissance à l'image de Rê, l'arbre permettant de légitimer et de maintenir le pouvoir royal pour l'éternité. Ce motif trouve de ce fait logiquement une place dans le programme iconographique des temples de Millions d'Années.», Linda Chapon, «Une possible représentation de l'arbre *jšd* dans le temple de Millions d'Années de Thoutmosis III à Thèbes-Ouest», *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* (BIFAO), 2017.

Dans la perspective de l'égyptologue Jean Yoyote, le pilier *Djed* est «érigé» à la manière de la réunion du pénis osirien et de son épine dorsale, lors des processions de Dendera. À la Basse époque égyptienne, le symbole hiéroglyphique du pilier *Djed* est amalgamé avec l'idée de l'épine dorsale d'Osiris, socle du pénis arraché et miraculeusement reconstitué par Isis. Sachant cela, l'homophonie entre «le dos» et «le lumineux» apporte une dimension nouvelle à l'interprétation du hiéroglyphe  adjoint à , car *psd*, «briller, lumière», est l'homophone de *psd*, «dos». Ce hiéroglyphe rappelle un arbre ou un bâton de Jacob. Et il n'est pas le seul à présenter cet aspect. Nous l'apprendrons par la suite, la similitude de ces hiéroglyphes avec les symboles cunéiformes archaïques désignant le temple d'Eridu (Mésopotamie) est évidente.

Le lien entre le *Djed*, Osiris et l'Arbre de Vie est également palpable si l'on met en perspective l'idée selon laquelle à une certaine époque, les symboles de l'arbre, du *Djed* et d'Osiris ont pu être parfaitement amalgamés. Dans le mythe de la mort d'Osiris (dans sa version exotérique), le dieu est démembré, tout comme l'arbre est élagué avant d'être jeté dans l'eau, tout comme l'on peut profiter du courant pour transporter des troncs d'arbres... Ce support pragmatique et symbolique a certainement contribué à conserver la structure du mythe osirien telle que nous le connaissons encore aujourd'hui.

Le métal qui représente par excellence l'éclat du Soleil ou la Lumière est l'or. Nous l'avons vu précédemment, les figures de Ptah-Patègue (ou Patègue) sont représentées sur l'ensemble du pourtour méditerranéen. Ces «nains grotesques» à l'étrange physionomie sont assimilés aux fondeurs d'or héphaïstiens, voire à Héphaïstos lui-même¹⁷¹. Héphaïstos est un avatar d'Apollon, comme l'atteste son épithète, «celui qui brille une fois par jour», à savoir «le Soleil¹⁷²». Il est de plus attaché à la symbolique osirienne par son culte associé au mytheme de la mutilation rituelle.

Il est vraisemblable que les forgerons-sorciers aient pu être mutilés par le passé pour des raisons stratégiques afin qu'ils ne se rendent pas chez des peuplades ennemies en vue de leur offrir leurs services. Il est également possible que cette mutilation soit simplement symbolique et réalisée dans un contexte initiatique¹⁷³.

Nous retrouvons une fois de plus une connexion essentielle avec le mythe des «divins forgerons». Cette tradition se transforma au fil des millénaires en «forgeron-charitable». Cette pratique de la charité propre aux forgerons, perçus comme des pourvoyeurs de connaissance et de confort,

171. Héphaïstos est parfois lui-même évoqué comme un nain à l'apparence difforme.

172. *Héphaïstos* viendrait d'une altération de «*hemero-phaistos*», désignation par périphrase du Soleil lui-même.

173. Cette hypothèse d'une mutilation symbolique est renforcée par des symboles convergeant entre Dionysos, Apollon, Héphaïstos et les mystères initiatiques érotiques et orgiaques liés aux rois-forgerons. La convergence de ces occurrences récurrentes se retrouverait même jusque dans l'île de Man selon R. Graves. Voir à ce sujet les chapitres relatifs à Dionysos, Apollon et Héphaïstos in Robert Graves, *Les mythes grecs*, op. cit.

y compris pour les plus démunis, se retrouve dans le monde hellène. Dans cette culture, les *chalceion thocon* (lieu où l'on fabrique l'airain), à savoir la forge, étaient considérés comme *leschè*, c'est-à-dire, un lieu d'asile pour les pauvres où ces derniers pouvaient dormir ou se reposer, lieu placé sans surprise sous la protection du dieu Apollon¹⁷⁴. Cette pratique rappelle sans détour le célèbre « droit d'asile » pratiqué dans les lieux de cultes monothéistes.

Rappelons que dans cette symbolique du « divin forgeron », il faut à la fois comprendre ces personnages mythiques comme des forgerons au sens propre, mais également comme des gardiens de la « semence royale ». C'est bien ce qu'a confirmé l'analyse de la conception du dos-pilier-colonne-pénis dans la cosmogonie égyptienne : ces symboles contribuent à former « ce qui est brillant » ou ce qui « porte la lumière ». Cet or ou cette lumière sont assimilés à la semence, source de fécondation, celle qui permet de concevoir une vie nouvelle. Cette vie nouvelle doit être conçue avec le plus grand soin, plus particulièrement pour ce qui est des lignées royales.

Le Ptah-Patèque égyptien – archétype du « divin forgeron » – fondateur d'or représente le miracle du fœtus-Horus fait de chair solaire ou d'or, l'Osiris renaissant. La figure du Patèque transmettrait ainsi la somme du mystère osirique de la résurrection : ils sont les gardiens d'un des secrets concernant la réincarnation au sein des lignées royales égyptiennes. Ainsi fut diffusé il y a plusieurs milliers d'années de cela, sous l'aspect de la symbolique liée à la forge et à la fonte de l'or ou à la transmission de la lumière, le mystère de la réincarnation...

L'Égypte n'a pas été la seule à perpétuer cette croyance et ces symboles. Les pythagoriciens ont été les gardiens jaloux de méthodes magiques pour réincarner des âmes spécifiques dans des corps mortels. Cela est au moins attesté par la doctrine d'Empédocle : « *La Terre bienveillante reçut dans ses vastes cavités deux parts sur huit de la brillante Nêstis, et quatre d'Héphaïstos. Ainsi naquirent les os blancs, divinement ajustés ensemble par le ciment de l'harmonie. L'épine dorsale [fut brisée¹⁷⁵].* » Sous ses vers mystérieux se cachent des symboles qui ont transité de la préhistoire jusqu'à l'époque de Pythagore et au-delà de ce dernier grâce à l'ordre des pythagoriciens. Il n'est pas anodin que, dans ces vers, la composition des os de l'Homme soit attribuée en partie à Nêstis. Ce nom obscur d'une divinité hellène oubliée n'évoque plus rien désormais sinon un écho distordu de sa source égyptienne : la Déesse Nephtys, jumelle d'Isis, celle qui fut littéralement *Meri Midgal* (« la Bien-aimée de la Tour »)...

Empédocle, ayant trahi les règles de l'ordre, fit parvenir jusqu'à nos jours d'inestimables témoignages. Pythagore et ses disciples avaient pour interdiction de noter leurs enseignements. Empédocle outrepassa cette règle et fut vraisemblablement banni du rang des pythagoriciens. Mais son

174. Hésiode, *Les travaux et les jours*.

175. Empédocle, *De la Nature - Purifications*, Fragments 96 à 97.

acte – loin d'être une trahison gratuite – permet de conserver des preuves des liens des traditions pythagoriciennes avec l'Égypte et la préhistoire. Grâce à Empédocle, nous avons le témoignage d'au moins deux mythes essentiels des pythagoriciens : 1) la nature et l'enjeu du combat incessant entre l'Amour et la Haine ; 2) la nature occulte de l'œil représentant le réceptacle de la Lumière des Origines...

En grec ancien, la pupille (ou « partie active de l'œil ») et la jeune fille sont toutes deux désignées par « *korê* » (κόρη), comme le rappelle l'expression française « la prune de mes yeux » – qui désigne un bien ou une personne de grande valeur – cette idée existait déjà dans la culture antique. Mais ce n'était alors pas seulement à prendre au sens figuré : dans le mythe de Déméter, cette dernière a perdu Koré-Perséphone (la Déesse Cachée), sa fille, la « prune de ses yeux », mais elle a également perdu goût à la vie, elle a littéralement « perdu de vue » le sens de la vie. Cette importance du symbole de l'œil rappelle incontestablement l'œil du dieu égyptien Horus, ou Ouadjat. Le concernant, les Textes des Pyramides font régulièrement mention de la nécessité de « soigner l'œil d'Horus », symbole d'un pouvoir divin pollué par la colère et qui doit retrouver sa pureté ou son innocence...

Dans la pensée de Pythagore, l'œil est alors la conscience, et la Création elle-même est ainsi comprise comme une conscience dans laquelle vient s'incarner par cycle une forme de conscience représentant la divinité à la source de cette Création. Pour l'ordre des pythagoriciens, l'œil est une représentation du Monde, sa conscience vivante. L'œil humain représente à notre échelle la Lumière des Origines qui insuffla son pouvoir dans la Création. Cette création est sous la forme d'une sphère, semblable à un univers « sous cloche » ou à une prison temporelle. L'idée de Sphère de la Création est l'un des attributs de la Tétraktys, la forme sous laquelle les pythagoriciens ont vénéré la Déesse Cachée.

Empédocle a fait bien plus que laisser quelques indices relatifs à des correspondances symboliques. Sa poésie révèle un véritable joyau de la connaissance : celui de la Nature même de la Déesse Cachée. De nombreux chercheurs ont voulu voir dans le motif symbolique de la « maîtresse des animaux » une figure idéalisant la Nature sous les traits d'une femme, femme qui représente la capacité d'enfanter. La Déesse Cachée est bien plus que cela et nous sommes sur le point, grâce aux legs d'Empédocle, de révéler l'étendue insoupçonnée de la connaissance de l'humanité plusieurs millénaires en arrière.

Une analyse naturaliste des symboles d'Empédocle, témoins des croyances pythagoriciennes, s'impose : dans son récit des cycles et des zoogonies (sorte de créatures peuplant la Terre), il est clair que l'Histoire corrobore aujourd'hui ses dires. Bien avant Darwin, il conçut une ébauche de la sélection naturelle et conceptualisa l'idée d'alternance des faunes et des flores suivant les cycles temporels qu'il tentait de calculer. Rien de bien surprenant venant d'un érudit qui passa son existence au contact de la Nature et qui vécut dans des grottes, lieux propices à l'observation des fos-

siles et des représentations rupestres attestant de changements climatiques cycliques. Comme exemple, je donnerai le plus célèbre de nos jours : dans le désertique Sahara se retrouvent des représentations pariétales d'oasis, de rhinocéros et de girafes, de troupeaux importants. On pourrait croire à une fantaisie de l'artiste si les recherches actuelles n'avaient corroboré ces représentations : il y a près de 10 000 ans de cela, une nature luxuriante avait précédé le désert...

Prenons ainsi en considération l'avertissement d'Empédocle qui semble avoir été informé de la nature et de la durée des cycles qui se succédaient sur Terre : il prévient que le Luminaire central (le Soleil de notre système) est mis en échec par l'Amour, celui de la bienveillante Déesse Cachée. Dans notre analyse, nous avons compris à quel point l'ordre pythagoricien et ceux qui l'ont précédé ont assimilé la volonté de la Déesse à la magnétite ou l'aimant. C'est très exactement au pôle Nord que prend naissance le bouclier magnétique qui protège la Terre du bombardement constant des rayons cosmiques et solaires. Sans ce bouclier magnétique terrestre, pas de vie possible sur Terre. Empédocle comprenait ainsi le Soleil de notre système : une sphère destructrice dont l'appétit pour les ravages est maintenu en échec par Aphrodite qui fait alterner les jours et les nuits en modérant les rayons ardents de l'astre. Aphrodite incarne ici celle qui « joue », « la jeune fille à la balle », celle qui mène la danse de l'harmonie des Sphères¹⁷⁶. Empédocle était apparemment en possession d'une connaissance affirmant l'alternance de cycles favorables et défavorables à l'humanité.

Dès - 1200, des témoignages attestent à Chypre de la connexion entre Aphrodite et le culte de l'Année : Aphrodite y est appelée « Wanasse » c'est-à-dire « Reine » ou encore « Anassa » (la Souveraine¹⁷⁷). Ce témoignage qui précède Empédocle de 800 ans montre à quel point la Déesse Cachée est ancienne et déjà bien présente dans la culture hellène.

Cette Déesse, protectrice de l'humanité a donc « dompté » la Nature et permis à l'humanité de s'épanouir en entourant la Terre d'un dôme magnétique, véritable bouclier cosmique permettant à la vie de s'épanouir. La mystérieuse « maîtresse des animaux » représentée à travers tant de culture est donc la Déesse Cachée, celle qui est à l'origine de ce bouclier qui protège notre planète. Ainsi, elle est bien reliée au magnétisme (celui qui nous protège des bombardements des rayons cosmiques extérieurs), celle qui guide la migration des troupeaux et des oiseaux (symbole par excellence de la Déesse à travers tant de culture!), celle qui rythme les saisons... Tant de siècles ont voilé son visage, métamorphosé son apparence jusqu'à la rendre méconnaissable : la Déesse à l'origine des spiritualités humaines à travers le globe est celle du Magnétisme, invisible mais implacable, pierre angulaire de l'équilibre terrestre.

176. Cette interprétation est notamment avancée dans l'ouvrage de Marwan Rashed, *La jeune fille et la sphère : études sur Empédocle*, Paris, P. U. S., 2017, page 135.

177. Yannick Vernet, « Aphrodite et Apollon - Essai sur une relation divine privilégiée à Chypre », dans *Cahiers du Centre d'Études chypriotes*, Volume 45, « Hommage à Jacqueline Kargorghis », 2015, p. 95-106.

C'est Elle qui mène la danse des migrations en appelant les animaux et en endormant les plantes pour traverser les aléas de l'hiver. C'est ce thème qui est régulièrement célébré dans l'art pariétal et encore dans les contes et légendes parvenus jusqu'à nous. La Déesse est la Lumière invisible mais prégnante, elle se manifeste bien dans les « yeux », car c'est là que les détecteurs de champ magnétique se trouvent concentrés chez l'être humain. De nos jours, les scientifiques s'interrogent encore sur le facteur qui empêche l'être humain de détecter consciemment le nord magnétique contrairement à de très nombreuses espèces présentes sur Terre : sommes-nous donc si profondément assoupis, si coupés de la Nature ?

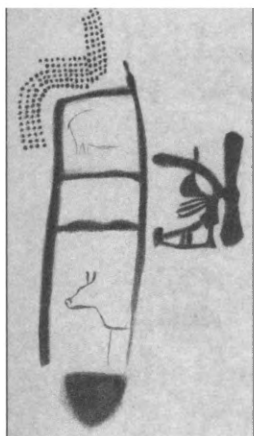
Encore une fois, il serait tentant de laisser là notre enquête en concluant que, fort bien, l'humanité a dans des temps reculés défiés le magnétisme et découvert le pôle nord bien avant ce que nous croyions. Soit, mais il est possible d'affirmer encore bien plus grâce à des témoignages uniques demeurés dans le secret des cavernes pendant des dizaines de milliers d'années. Le lecteur aura gardé à l'esprit que « ceux qui ont chuté » sont considérés par Pythagore comme les enseignants de l'humanité. Si vous n'avez pas pris connaissance de l'analyse que j'ai faite dans le dossier concluant le tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple*, reprenez seulement qu'il y a près de 40 000 ans existait un culte lié à une déesse-vache représentant la Mère du Héros archétypal, à savoir Horus fils d'Isis dans la religion égyptienne antique.

C'est en récoltant des données à propos de l'art des cavernes et du motif de la vache que je découvris celles de la grotte de la Pasiega (Espagne), œuvre des Néanderthaliens quelque - 68 000 années avant notre ère. En observant cette vache représentée mystérieusement coupée en deux dans une sorte de triple enclos, je ne pus m'empêcher de constater qu'il s'agissait de très beaux rectangles.

Il est vraisemblable que les différentes branches de l'humanité ont eu recours à la réduction systématique de troupeaux en les piégeant dans ce type d'enclos à plusieurs compartiments. Ce type de pratique est attesté au XIX^e siècle chez les Amérindiens. La réduction – et non la chasse ou le délire sacrificiel ! – serait à l'origine de représentations telles que les fameuses hécatombes préhistoriques. Selon l'interprétation de certains chercheurs, le génie de l'Homme fut, ici encore, minoré : il n'offrait pas en sacrifice des troupeaux terrifiés précipités du haut de falaises, mais prévenait une surpopulation nuisible au bon équilibre (notamment des forêts, sujet toujours étudié lorsqu'il est question de dénombrer le quota de cervidés à réduire chaque année). La Déesse Cachée est celle de l'équilibre, de la raison et de la réflexion prudente...

Si encore cette grotte de la Pasiega s'en était tenue là ! En me penchant sur les formes rectangulaires, persuadées qu'elles me livreraient des preuves d'existence de l'usage du triangle rectangle comme outil de calcul – près de 68 000 ans avant Pythagore –, mon œil se tourna audacieuse-

ment vers le côté droit, sacro-sainte direction réservée à la Déesse. Dans les ombres se dessinait une incroyable représentation digne d'un film de science-fiction. J'ai longtemps hésité à la partager et à la rendre publique en raison du caractère exceptionnel de cette découverte. Cependant, ayant confronté ma reconstitution de ce motif avec celle d'autres chercheurs, il m'était impossible de faire l'impasse sur cette preuve : il semble que la Déesse soit dans une sorte de petit aéronef joutant l'enclos. Il s'agit peut-être de l'unique représentation exécutée par le seul témoin direct que nous ayons. Le Néandertalien qui réalisa ce rapide croquis de la Déesse enseignant devant l'enclos tripartite nous offre aujourd'hui un témoignage exceptionnel.



11. Détail d'une représentation pariétale de la grotte Pasiega (actuelle Espagne), réalisée par un Néandertalien il y a près de 68 000 ans.

Mais quel est le visage de la Déesse ? Un témoin a-t-il pu réaliser un portrait de cette évanescence créature ? Il est possible que l'un des portraits réalisés dans la Grotte de la Marche (France) soit celui de cet énigmatique personnage qui fut très certainement un être de chair et de sang tout en étant une véritable déesse comme l'affirma Pythagore. Les relevés de la grotte de la Marche occupée aux alentours de 14 000 avant notre ère révèlent une conjonction de symboles liés à la Déesse Cachée : oiseaux (oiseaux migrateurs), ours (animaux hibernants), personnages humains à têtes allongées, femmes accouchant et personnages à tête de loup. Un relevé fait état d'un personnage à corps d'oiseau et à tête humaine, mais je ne suis pas parvenue à en retrouver une représentation à l'heure où j'écris ces lignes. Ce qui est néanmoins une absolue certitude, c'est que l'ensemble des symboles les plus occultes de l'ordre pythagoricien, ordre porteur des secrets de la Déesse Cachée, se retrouvent en ces lieux, non loin de représentation de visages « anthropomorphes » qu'il serait tentant de qualifier d'extraterrestres.



12. Reproduction des figures anthropomorphes de la grotte de La Marche (datées entre - 17 000 et - 12 000) : les visages allongés de certains des personnages de la grotte attestent de pratiques d'allongement du crâne et/ou de modifications corporelles de type « scarification ». À droite, la reproduction d'un personnage portant un masque de loup, certainement un initié appartenant au culte de la Grande Déesse.

Imaginez les initiés découvrant à la lueur des flambeaux ces représentations de la Déesse et de ses associés ? Quelle émotion cela devait être pour eux de poser les yeux sur « celle qui vit retirée dans la grotte ». Comme le rapportent bien des légendes autour du globe, les dieux ont quitté ce monde pour en rejoindre « un autre ». Ce motif est particulièrement clair dans la mythologie celte où cet autre endroit est appelé le Sidh. Dans le folklore saharien, les anciens dieux à tête de loup ou de serpent sont partis dans les trous et les fentes des cavernes dans lesquelles ils sont représentés. En d'autres termes, il ne reste plus que leurs représentations pour rendre témoignage de leur passage parmi les Hommes. C'est certainement une des raisons qui poussèrent les pythagoriciens à protéger si jalousement leur secret : les représentations de leurs dieux, « ceux qui ont chuté », et de leur Déesse Cachée étaient consacrées sur des murs, des murs à la merci des mutilations et du vandalisme, des destructions dont Pythagore avait été témoin lors de la fin de son séjour en Égypte. Comme le Maître fut avisé de placer ces temples immémoriaux sous le sceau du silence. Peu d'entre eux nous sont parvenus, et de nombreux autres – espérons-le ! – restent encore à découvrir...

b) Les connaissances astronomiques et architecturales

Pythagore maître du temps et de ses secrets, capable de pêcher les âmes dans le lac des origines, fait figure de poète par-delà les siècles. Il annonçait pourtant les scientifiques contemporains à plus d'un titre. Les pythagoriciens furent les gardiens jaloux des sciences essentielles et auraient pu être à la source de désordres sociaux incommensurables compte tenu de la diversité de leurs compétences. C'est certainement l'un des facteurs qui précipita leur chute et conduisit à leur persécution jusqu'à leur extinction. Loin d'être des agitateurs, des hérétiques ou des marginaux

aux mœurs étranges, leurs connaissances scientifiques faisaient d'eux des cibles du pouvoir en place, peu enthousiaste à l'idée de se voir supplanté.

Savoir se situer dans le temps, maîtriser le décompte du cycle des saisons peut sembler une évidence pour nos contemporains. Mais cette science était d'une importance cruciale dans l'Antiquité. Les prêtres et l'État disposaient seuls du monopole des connaissances nécessaires à l'établissement de calendrier. Les outils nécessaires à ces calculs se retrouvent encore de nos jours dans la Kabbale.

Les instruments dédiés à la discipline du calendrier furent nombreux dans la civilisation égyptienne et quelques-uns nous sont directement parvenus. Cependant, nous ne savons exactement pas à quand remonte leur mise en place, et leur caractère rudimentaire suggère qu'ils ont pu être découverts il y a des millénaires : l'usage du fil à plomb est attesté, ainsi que celui des branches de palmiers avec une fente (comme gnomon), mais également celui de lentilles grossissantes faites de quartz poli¹⁷⁸. Simples, efficaces, ils demandent néanmoins de s'astreindre à des observations et à un archivage extrêmement minutieux des données récoltées. C'est certainement ce qui avait été organisé et appliqué à Eridu en Mésopotamie, des millénaires avant Pythagore, et qui lui fut transmis : peut-être possédait-il même des archives précises issues de la grande bibliothèque du temple d'Eridu ou bien des copies de celles-ci...

Pythagore appartenait assurément à l'élite détentrice de connaissances astronomiques capitales. Ce privilège quasi divin – qui poussera certainement le lecteur contemporain à sourire ou à réviser ce qu'il pense être immuable et acquis! – ne s'obtenait qu'après s'être astreint à des années d'études méticuleuses. Pourtant, au-delà des considérations stratégiques liées à l'alternance des saisons, c'est une durée bien plus vaste que les astronomes de l'époque s'ingéniaient à déterminer : la Grande Année. Elle peut être comprise comme le point de départ et d'arrivée de l'horloge céleste et cosmique. Il s'agit de l'instant même où les cartes du destin peuvent être rebattues. C'est un moment précis au cœur des préoccupations calendaires antiques. En effet, cet instant fatidique où le mécanisme céleste suspendait le cliquetis de ses rouages ineffables recelait le secret ultime de la libération des âmes du sinistre cycle des métempsychoses ou transmigration des âmes, à savoir la réincarnation de l'âme après la mort.

Le calendrier est aussi associé à la mission première du messie Pythagore : la réincarnation des âmes. La géographie du ciel n'est pas seulement une affaire de calcul calendaire (à l'échelle de l'année terrestre ou de la Grande Année) : elle est également une affaire de voyage après la mort. Sans carte du ciel, si les vivants dépérissaient faute de prévisibilité dans le domaine agricole, les âmes elles aussi pourraient bien perdre leur chemin. En effet, soumises aux cycles infamants des métempsychoses, les

178. La lentille Nimrud d'Assyrie par exemple, qui daterait d'environ 750 avant notre ère. Des fouilles pourraient dans un futur proche nous révéler de semblables instruments probablement plus anciens encore!

âmes évoluent conformément aux croyances pythagoriciennes dans différentes limites géographiques.

Selon Pythagore il existe trois cercles. Pour les atteindre, il faut déjà s'arracher à l'enfer terrestre où l'âme se réincarne dans une sorte de huis clos dégradant. Ces trois cercles concentriques forment la frontière lunaire où règnent Hécate et Perséphone; la frontière du Soleil où le souffle des élus est aspiré, et celui de la Voie lactée. Enfin, la limite du Cercle Suprême renferme tous les autres¹⁷⁹. Cette tripartition de la frontière qui sépare du Divin rappelle immanquablement le concept kabbalistique d'*Ain*, *Ain Sof*, *Ain Sof Hor*, les trois portes qui ouvrent l'accès à la Source de l'Arbre de Vie. Dans cette conceptualisation, on comprend à nouveau aisément cette idée de « monde sous cloche » gardé par l'amour farouche de la Déesse Cachée qui défend l'humanité au cœur d'un système très vaste et plutôt hostile...

Cette représentation du monde fait écho aux textes égyptiens de Nag Hamadi et aux gnostiques qui affirmaient à grand renfort de métaphores que le but « ultime » de l'existence est de s'échapper du Système Solaire. Ce concept rappelle la tablette sumérienne AO 4153 citée plus haut, qu'a traduite Anton Parks. Dans le prolongement des cultes antiques, héritiers de croyances millénaires datant de la préhistoire, Pythagore tenta d'assurer la transmission d'un savoir essentiel : après la chute « des dieux » sur Terre, la Déesse Cachée plaça la Création sous sa protection et tenta de garder l'humanité des périls qui la guettaient en lui enseignant la médecine, l'astronomie et la révélation de la réincarnation, annonçant ainsi que « ceux qui avaient chuté » finiraient tôt ou tard par se mêler au genre humain à travers la réincarnation sous la forme la plus radicale qui soit.

Pour parvenir à être « juste », Pythagore a laissé des commandements à l'humanité, les fameux *Akousmata*. Cette démarche rappelle non seulement le Moïse biblique qui avait reçu les commandements de Dieu, mais aussi la *Mesqet* (*msqt*) égyptienne. Cet idéal de rectitude morale et ses symboles sont très similaires à la démarche pythagoricienne de perfectionnement. L'un de leurs symboles essentiels communs est la prédominance de la droite¹⁸⁰. La droite est considérée comme un symbole de vie éminemment positif. La droite est le chemin de la Déesse Cachée. Même dans l'au-delà, il est recommandé à l'initié de « prendre le chemin de droite » ou de « s'engager par la droite¹⁸¹ ». Ce chemin au sein du Ciel ou de la Voie

179. Reconstitutions basées sur les propos d'Alexandre Polyhistor, s'appuyant lui-même sur des sources anciennes.

180. La droite est un symbole éminemment positif et divin en Égypte antique : l'œil droit d'Osiris représente l'aspect solaire de la vie active et terrestre, l'Est et le Roi appartiennent au côté droit qui est considéré comme bénéfique pour les Hommes (Robert-Jacques Thibaud, *Dictionnaire de mythologie et de symbolique égyptienne*, éditions Dervy).

181. Les formules de Thuri (lamelles d'or orphiques intimement liées aux pratiques des adeptes de Pythagore) ont une connotation pythagoricienne et égyptienne, car elles sont faites de recommandations à l'adepte des mystères qui dépasse et gagne l'au-delà dans l'immortel Éther, dans le fleuve régénérateur de la Voie lactée : un dieu répète à l'âme « *Engage-toi par la droite* » et « *Prends la droite* ».

lactée est très proche de la *Mesqet* (*msqt*) égyptienne de l'au-delà reprise dans les formules des Textes des Pyramides (notamment 262¹⁸²).

L'antériorité du théorème dit « de Pythagore » à son présumé auteur a désormais été établie. Les sources de son savoir ainsi mises au jour balaient l'idéal d'un homme dont le génie serait sorti de nulle part pour éclairer l'humanité de ses lumières. Les tablettes mésopotamiennes datant de - 3700 attestent de la maîtrise de cette règle longtemps avant la venue de Pythagore¹⁸³ au monde et confirment l'origine résolument mésopotamienne de son système de croyances. Pourtant, à l'époque de Pythagore, la généalogie de la transmission de ces enseignements s'est vraisemblablement perdue ou a été mythifiée comme le montre l'appellation du triangle sacré (triangle rectangle ; 3-4-5) propre au théorème de Pythagore, qui était appelé « le triangle égyptien » dans le monde grec¹⁸⁴.

S'il ne possédait pas toutes les connaissances scientifiques de ses oncles et initiateurs, Pythagore les a assurément acquises en Égypte ou lors de sa captivité en exil. Il fut retenu des années durant avec des « chaldéens », autant dire des héritiers de la culture mésopotamienne et de sa science astronomique de pointe.

2. Pythagore et le *credo* de la « ressemblance avec les dieux »

« Parmi les bipèdes, il faut compter l'homme, l'oiseau¹⁸⁵ et une troisième espèce d'êtres. »

Jamblique, *Vie de Pythagore*, 144

La troisième et mystérieuse « catégorie » évoquée dans la citation qui précède regrouperait en son sein les demi-dieux ou dieux incarnés parmi

182. La Mesqet est aujourd'hui associée par l'Histoire à la Voie lactée.

183. « Plimpton 322, du nom du collectionneur qui l'a acquise en 1922, est devenue l'objet de nombreuses études et discussions après qu'ait été repérée une liste de triplets pythagoriciens en 1945, c'est-à-dire une liste d'ensembles de trois nombres vérifiant la fameuse égalité $a^2 + b^2 = c^2$. [...] Christine Proust, historienne des mathématiques, explique que la tablette présente un tableau à double entrée dans lequel sont inscrits des nombres sexagésimaux, et qu'au-dessus d'une des colonnes, on peut lire : 'Le carré de la diagonale, auquel 1 est soustrait, et dont la largeur est issue'. En prenant un rectangle de longueur a , valant 1, cette phrase se traduit : $c^2 - 1^2 = b^2$, soit $c^2 = b^2 + 1^2$, et donc... $a^2 + b^2 = c^2$! », *Science et Avenir*, 23 août 2021.

184. Notamment mentionné par Plutarque dans son *Isis et Osiris* (chapitre 56), où il est appelé « triangle égyptien » et où Isis, Osiris et Horus sont respectivement associés à 3, 4 et 5. Voir à ce sujet Corinna Rossi, *Architecture and Mathematics in Ancient Egypt*, Cambridge (New York), Cambridge University Press, 2007 (1^{re} éd. 2003), p. 64 et suivantes.

185. L'oiseau ou la Sirène (tête de femme et corps d'oiseau comme le montraient les plus anciennes représentations de cet être qui entretient des liens étroits avec les figures d'Isis et Nephthys). L'idée de l'accointance entre l'Homme et l'oiseau se retrouve dans les propos qu'aurait tenus Pythagore et rapportés par Diogène Laërce : le Maître aurait ainsi défini l'Homme comme « un bipède sans plumes ».

l'humanité. Ces individus sont appelés «génies lunaires» par les pythagoriciens et en général *theios anēr* dans le monde grec. Il ne faut pas comprendre à travers ces termes que ces esprits viendraient de la Lune, mais plutôt que ces âmes incarnées dans des êtres spécifiques se tiendraient sur le seuil d'une porte de l'au-delà particulièrement difficile à atteindre.

À la manière des *Lamed Vav Tsadikim* (ל"ג צדיקים) ou *Tsadikim Nistarim* (צדיקים נסתרים) de la Kabbale, les « Justes cachés », leur rôle est de guider l'humanité pour qu'elle s'extirpe des pièges qui lui sont tendus dans l'enfer terrestre des métempsychoses (la réincarnation de l'âme après la mort). Ils sont comparés aux racines de l'Arbre.

Pythagore est l'un des passeurs qui permirent de développer les concepts religieux occidentaux d'*imitatio dei* et d'*homoiōsis theōi* : imiter le divin afin de mieux gagner ses faveurs par «résonance». Cette idée se retrouve encore dans la religion chrétienne qui exhorte les croyants à imiter le Christ. Dans la pensée pythagoricienne, l'adepte des mystères pythagoriciens devait, «autant que possible» (κατὰ τὸ δυνατόν), aspirer à l'idéal de perfection divine exposé par la doctrine du Maître. S'agit-il seulement d'une innocente aspiration à la perfection morale ? Que le lecteur se détrompe, la connaissance que Pythagore avait de la nature divine était particulièrement précise et terriblement pragmatique. Nous avons vu dans les précédentes représentations pariétales que «ceux qui ont chuté» ont une apparence proche de l'Homme, mais ils s'en distinguent, notamment en raison de leur crâne allongé. Il ne s'agissait pas seulement d'être «quelqu'un de bien» ou de «faire le bien» mais de ressembler à «ceux qui ont chuté». Cette ressemblance physique avec les dieux aurait été amplement réalisable compte tenu des secrets détenus par cet ordre à propos de la nature véritable des dieux eux-mêmes :

«Σωκράτης, Πλάτων τα ὑτὰ τῷ Πυθαγόρᾳ, τέλος ὁμοίωσιν θεῷ. Σαφέστερον δ' αὐτὸ διήθρωσε Πλάτων προσθεὶς τὸ 'κατὰ τὸ δυνατόν'.»

«Socrates et Platon s'accordent avec Pythagore sur le fait que le telos [c.-à-d. : l'objectif à atteindre] doit être à la ressemblance de Dieu. Platon apporte une précision en ajoutant 'autant que possible'¹⁸⁶.»

Comment est-il possible de se «transformer» de simple mortel en imitation d'un dieu ? La réponse se trouve dans l'un des cultes les plus obscurs du pythagorisme. Il s'agit d'une pratique placée sous le sceau du secret le plus absolu, émergeant du fond des âges. Comme nous l'avons vu et compris, le sang et la semence sont dans ces systèmes de pensée les réceptacles de la force de vie. Ainsi, boire les fluides divins devait être compris comme la manière la plus radicale de parachever cette «métamorphose» du mortel en divin. Ce n'est qu'après de longues recherches et des découvertes glaçantes que j'ai pu révéler de telles pratiques. La science est

186. Stob. Anth. II, 7,3 p. 49, 8 ff. Wachsmuth in C. Mazzarelli (1985).

également venue à mon aide pour expliquer les mécanismes de ces rituels aussi mystérieux que brutaux.

Nous avons auparavant évoqué les *Xoanon*, représentations anthropomorphes de la Grèce antique. Ce sont généralement des sculptures figurant une divinité, réceptacles de l'énergie vitale de cette dernière en raison de leur ressemblance esthétique ou mystique. C'est le principe de la magie «sympathie»¹⁸⁷, base essentielle de la magie égyptienne. Ce type de pratiques se retrouve sur l'ensemble du continent européen¹⁸⁸.

Les témoignages ont trop longtemps été tabous ou tardifs, déformant la nature véritable des *Xoanon*. Selon les témoignages, les caractéristiques du *Xoanon* et de figures analogues renvoient à des représentations de piliers anthropomorphes dites «en T» telles que celles datant du Néolithique précéramique (vers 9500 avant notre ère) retrouvées à Göbekli Tepe. Ces reliques divines sont réputées être «tombées du Ciel»¹⁸⁹ ou littéralement «offertes par Zeus»; leur seule vue rendrait fou le profane¹⁹⁰. Leur possession est un enjeu politique majeur¹⁹¹. Pourtant, elles sont loin d'être de simples figures inertes ou de simples sculptures...

La plus ancienne trouvée à ce jour date de 12000 avant notre ère¹⁹² et leur présence est souvent attestée près de supposés «marais sacrificiels». Ces énigmatiques représentations sont associées par les chercheurs au culte de l'*axis mundi* ou bétyle (de l'hébreux *beth-el*, c.-à-d. «demeure du dieu») – qui présente des affinités évidentes avec le *djed* et donc avec l'Arbre de Vie de la Kabbale lui-même –, mais également avec la Déesse-Mère¹⁹³. Relevons l'association de cet axe, ou arbre, avec celle du marais, qui évoquera aux connaisseurs le Champ d'Ialou (domaine d'Osiris-Enki).

Si certains *Xoanon* étaient véritablement des sculptures – plus particulièrement en bois – destinées à représenter les dieux ou des outils de

187. Ici la «sympathie» désigne la propriété d'un objet en magie «sympathique» qui vise à capter l'essence d'un pouvoir ou d'une divinité et de l'incorporer à un objet – ou talisman – en raison de sa ressemblance avec l'Idée initiale (ou divinité) à laquelle il est connecté. Un exemple concret de ce type de magie serait un talisman en bois sacré spécialement associé à une divinité particulière porté dans le but d'attirer les faveurs de ladite divinité.

188. Pausanias au premier siècle de notre ère les désignera comme des objets «étranges» et «absurdes».

189. Διοπετές, c.-à-d. «tombé de Zeus».

190. Cette caractéristique «gorgonesque» des reliques incorporant la puissance divine est également liée aux «pierres d'Apollon» que nous avons évoquées plus haut. Le caractère aniconique – et pourtant résolument anthropomorphe dans une économie de moyens – de ces *Xoanon* évoque l'art de la civilisation Hongshan qui réalisait des représentations dans un esprit assez similaire aux «figures planches» telles que celles exposées au musée d'Art cycladique (Athènes) et datant d'environ - 1900 avant notre ère. Il est édifiant de constater que plus nous reculons dans le temps, plus les représentations convergent, bien qu'elles soient dispersées aux quatre coins du globe.

191. Le Paladium tombé de l'Olympe à Troie est un exemple de l'enjeu représenté par ces reliques divines.

192. Cette sculpture dite «de Shigir» est exposée au musée de Sverdlovsk.

193. J'invite le lecteur désireux d'approfondir la réflexion sur les liens entre le symbole de l'épieux sacré et la Déesse de se référer au dossier concluant le tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple*.

mesure de la cinétique des étoiles, d'autres étaient d'une nature bien différente. Les représentations des « dieux » – réalisées en un matériau quelconque – ne sont à mon sens que des palliatifs fabriqués en l'absence de reliques divines. Ces êtres représentés dans l'art pariétal ont longtemps été présents sur Terre. Certains ont été vraisemblablement recueillis, ou plutôt retenus, dans des temples. Lors de leurs séjours parmi les Hommes, ils firent à leurs dépens l'objet d'un culte. Je fais notamment reposer cette hypothèse sur les témoignages des *Xoanon* divins qui cherchaient à fuir leur temple alors que le clergé devait littéralement les enchaîner pour les conserver sur place¹⁹⁴. Peut-on encore imaginer qu'il s'agisse exclusivement de sculptures ? L'idée que des « dieux » ou des êtres considérés comme tels, vraisemblablement affaiblis ou mourants, aient ainsi pu être retenus en otages dans les temples par leurs clergés a de quoi glacer le sang...

Ces « dieux » civilisateurs, si puissants qu'ils aient été, ont un jour fini par mourir. Leurs dépouilles, témoignages éclatants de leur présence, ont certainement été préservées par tous les moyens. Il est vraisemblable que celles-ci aient donné lieu à des cultes ou à des adorations à la manière de chrétiens modernes qui adorent encore les saints imputrescibles et autres reliquaires.

Du temps de Pythagore, chercher à « ressembler aux dieux » représentait alors l'un des rares moyens d'évoquer encore leur auguste présence. Les imiter permettait de commémorer leur passage, peut-être en espérant par cet hommage les tirer de leur retraite et de leur silence. C'est cependant omettre que Pythagore croyait en la réincarnation de l'âme d'un « dieu » dans le corps d'un mortel. En effet, l'une des malédictions infamantes qui s'abattirent sur Terre fut celle de la condamnation à des cycles de réincarnation, y compris pour les « dieux ». Ainsi Pythagore, fondamentalement persuadé d'être lui-même la réincarnation d'un « dieu », cherchait-il certainement à retrouver son apparence antérieure.

Cette croyance, l'un des plus hauts secrets du pythagorisme, se situe bien des années avant le personnage que l'on désigne comme le père de la théorie selon laquelle les dieux sont inspirés de véritables personnages historiques. Évhémère ne produisit son *Histoire sacrée/Hiera Anagraphè* qu'aux environs de 300 avant notre ère, soit 150 ans environ après Pythagore. En réalité, Évhémère n'est certainement pas l'inventeur du concept d'évhémérisme (théorie selon laquelle les dieux sont inspirés de personnages réels). L'histoire de Pythagore et de son ordre atteste du fait que préexistait déjà dans les sources antiques mésopotamiennes – qu'il s'était appropriées – un concept de porosité entre la nature divine et la condition de mortels.

Si l'évhémérisme est souvent simplement rattaché à l'idée selon laquelle les individus aux fondations de nos civilisations furent divinisés suivant un processus historique d'idéalisation, l'idée enseignée aux plus hauts gradés du pythagorisme rejoint également cette notion, mais dans

194. L'un des témoins de ce prodige est Pausanias.

un paradigme plus sombre : les dieux ont rejoint la sinistre sarabande des cycles de réincarnation et se mêlent quelquefois aux Hommes.

L'optique selon laquelle il aurait subsisté une poignée de « dieux » au temps des pythagoriciens ajouterait du crédit au fait de vouloir en garder prisonniers dans des temples. Cette captivité forcée aurait empêché ces « dieux » de s'incarner dans le genre humain, certainement à dessein. Mais cette captivité des dieux n'était pas désintéressée. Il ne s'agissait pas seulement de garder les pères de l'humanité et de la civilisation auprès des initiés. Ces « dieux » étaient vraisemblablement exploités de la manière la plus cruelle qui soit : si nous ne disposons que d'indices conjecturaux, tout suggère néanmoins que le but premier de cette séquestration fut l'exploitation des propriétés curatives du sang divin...

IV

La sainte caverne : un lieu d'initiation privilégié

« Nous sommes arrivés dans l'ancre caché¹⁹⁵ [...] »
Empédocle, fr.20 DIELS

« Il dit qu'une fois descendu dans le souterrain de l'oracle, il s'était trouvé d'abord entouré de ténèbres épaisses [...] Ouvrant les yeux, il ne vit nulle part la terre, mais des îles qui brillaient doucement en échangeant constamment entre elles leurs couleurs comme une teinture, tandis que la lumière variait d'après les changements. Elles paraissaient innombrables et d'une grandeur surnaturelle, non point toutes égales mais rondes pareillement ; il lui semblait que leur mouvement circulaire s'accompagnât d'un harmonieux sifflement de l'éther ; car à la douceur de leur mouvement répondait la suavité de cette voix faite d'un parfait accord. Au milieu d'elles, une mer ou un lac se trouvait répandu¹⁹⁶ [...] »

Plutarque, *Cœuvres morales*

« Nous sommes venus sous cette caverne... »
Empédocle, *De la Nature - Purifications*, Fragment 120,

Le porteur par excellence du mythe de la caverne n'est autre que Platon, philosophe et gardien de nombreux secrets. Comme l'a démontré Anton Parks dans *La Dernière Marche des Dieux* (2013), le philosophe se rendit vraisemblablement à Edfu où il fut initié à la doctrine secrète des origines de l'Amenti (ou *A'meptah*), davantage connue de nos jours sous le nom d'Atlantide. De l'avis de spécialistes tels que Jérôme Carcopino, un linguiste et historien, l'allégorie de la grotte de Platon est nécessairement d'origine pythagoricienne, et donc, forcément égyptienne.

Dans son ouvrage, *Antrae Nymphae*, Porphyre interprète l'ancre des Nymphes d'Ithaque comme une allégorie : c'est un ancre qui rejoint

195. Empédocle, Fr. .20 DIELS, & cf. Bignone, *Empédocle*, Turin, 1916, p. 492.

196. *L'ancre de Trophonios*, issu de Plutarque, *Cœuvres Morales*, « Le démon de Socrate » (Victor Bétolaud, *Cœuvres complètes de Plutarque - Cœuvres morales*, t. II, Paris, Hachette, 1870).

l'interprétation d'Homère, une caverne représentant le monde. Plus exactement les cruches et les urnes de pierres qui s'y trouvent sont les corps que les âmes doivent animer. Ainsi, les abeilles sont les âmes. La référence à la symbolique de l'abeille n'est pas vaine, car elle recoupe des symboles liés à des cultes essentiels axés sur le thème de la réincarnation¹⁹⁷. Les portes nord et sud de l'ancre des Nymphes représentent les signes du Cancer et du Capricorne, portes qui communiquent avec la Voie lactée¹⁹⁸.

Pourtant, la caverne pythagoricienne ne s'est pas résumée à une métaphore. Nous l'avons compris, c'est dans les cavernes et les grottes qu'ont été préservés les reliques et les témoignages directs de la Déesse Cachée et de ses assesseurs, les initiés Loups-garous et les Sirènes (oiseaux à tête humaine). C'est en des lieux reculés, chtoniens, dérobés aux regards des profanes que se tinrent les initiations et les rites pythagoriciens, dans le prolongement de traditions plurimillénaires. Plus tard, les siècles passant, ces grottes tombées aux mains de profanes ou d'un clergé vénal devinrent des attractions touristiques bien rôdées¹⁹⁹. Même réaménagés ou transformés en attractions touristiques destinées à dépouiller les crédules, ces antiques lieux de commémoration du culte de la Déesse Cachée présentent toujours deux éléments essentiels : au moins une source et des fleurs et autres feuillages²⁰⁰.

La légende veut que Pythagore ait émergé d'une grotte juste avant de prendre le pouvoir dans la ville de Crotone (Italie) et d'y installer son école de sagesse. En réapparaissant à la suite d'un « un très long » et mystérieux séjour, le nouveau gouverneur des lieux revenait-il de l'intra-terre, le domaine des dieux, ou du complexe mythique et souterrain d'Égypte, celui que les textes mortuaires baptisèrent la Duat ? Pythagore avait-il accès

197. Dans l'Égypte antique, une légende lie la création des abeilles aux larmes de Râ (dieu solaire). Si le Pharaon de Basse Égypte a été appelé « Celui qui appartient aux abeilles », cela ne manquera pas de rappeler aux lecteurs le manteau couvert de 300 abeilles d'or porté par Childéric 1^{er}, fils de Mérovée, roi de la dynastie des Mérovingiens – Childéric 1^{er} étant le père de Clovis.

198. Ces portes sont associées à l'image de montée et de descente des âmes par rapport à la Terre lors de leur réincarnation.

199. En témoigne le cas de l'ancre dit « de Thorphonios », initialement dédié à Apollon, doté de fleurs et de feuillages dans le prolongement de la tradition pythagoricienne. Malheureusement, Plutarque rapporte dans ses *Œuvres morales* que le culte ressemble plus à une vaste farce mercantile plutôt qu'à un culte véritable. Ce réseau souterrain aurait été creusé au ciseau et c'est au moyen d'un jeu de poulies que les croyants étaient amenés à y plonger, les mains chargées de gâteaux aux miels en vue d'écarter les serpents... ou plutôt de se prémunir des mains trop curieuses de visiteurs qui auraient pu abîmer les poulies par lesquelles ces derniers arrivaient plusieurs mètres sous terre. Pindare atteste de la popularité de cet oracle dès le VI^e siècle. Les lieux sont intimement liés à Apollon du fait que leur fondateur aurait été l'un des fils du dieu. Dans *Consolation à Apollonios* et selon les propos de Plutarque, cet oracle est teinté d'austérité : le dévot qui quémandera sa rémunération auprès du dieu Apollon y est « remercié » à travers le présent de la mort durant son sommeil, considéré comme le plus haut bienfait.

200. « [U]n antre naturel, arrosé par les sources, couvert de fleurs et de feuillages [...] s'inspirant de ces croyances, les pythagoriciens et, après eux, Platon appelaient le monde un antre et une caverne. » Porphyre, *De Antro Nymphaeum* (« L'Antre des Nymphes »), 8.

à des souterrains que seuls les initiés étaient en droit de parcourir? Cette question demeure en suspens, mais mes longues recherches sur le sujet des habitations souterraines antiques (en Turquie, en Ligurie, etc.) tendent à suggérer que Pythagore a vraisemblablement vécu quelques années avec un peuple « du dessous »...

À la suite de cet énigmatique séjour, Pythagore s'emparera de Crotone avant d'être lui-même renversé par Cylon. On ne sait exactement si Pythagore périt à ce moment-là entre les mains des révolutionnaires ou s'il parvint effectivement à s'enfuir pour gagner Métaponte, dans l'extrême sud-est de l'Italie, d'où il aurait poursuivi ses œuvres avant de mourir en - 490.

Si l'origine des souterrains ou de la grotte de Crotone demeure assez mystérieuse, la nature de la demeure souterraine égyptienne où Pythagore reçut son initiation se laisse deviner. Ce n'est pas uniquement dans un sanctuaire égyptien que Pythagore fut initié, mais dans un souterrain, comme le précisent les textes attribués à Clément d'Alexandrie (*Stromata*, I, 15, 66²⁰¹) : « *Thalès, originaire de Phénicie, eut des entretiens avec les sages d'Égypte. Il en est de même de Pythagore. Il reçut en outre de la main de ces sages la circoncision, et, après être descendu dans le sanctuaire, il a appris la philosophie secrète des Égyptiens, des Chaldéens [c.-à-d. Babyloniens] et des Mages, il a rassemblé l'aristocratie, et l'église, appelée maintenant l'église, l'église de son propre nom, a été érigée*²⁰². » Fait trop souvent négligé, le dessous, de même que le sous-sol des temples égyptiens antiques avaient leur importance !



13. Carte où l'on voit la distance entre le site de Delphes en Grèce et Eridou en Mésopotamie.

201. « Θαλῆς δὲ Φοινικῆς ὦν τὸ γένος καὶ τοῖς Αἰγυπτίων προφήταις συμβεβληκέναι εἰρηται, καθάπερ καὶ ὁ Πυθαγόρας αὐτοῖς γε τοῦτοις, δι' οὓς καὶ περιετέμετο, ἵνα δὴ καὶ εἰς τὰ ἄδυνα κατελθὼν τὴν μουσικὴν παρ' Αἰγυπτίων ἐκμάθοι φιλοσοφίαν, Χαλδαίων τε καὶ Μάγων τοῖς ἀρίστοις συνεγένετο καὶ τὴν ἐκκλησίαν τὴν νῦν οὕτω καλουμένην τὸ παρ' αὐτῷ ὁμακοεῖον αἰνίττεται. »

202. La traduction de l'auteur se démarque de la traduction ordinaire évoquant simplement l'entrée de Pythagore dans un sanctuaire, et non *sa descente*. Cette interprétation est également celle de l'éminent Jérôme Carcopino dans ses études romaines, *La basilique pythagoricienne de la Porte majeure*, Paris, L'Artisan du Livre, 1927.

À la lumière des éléments disponibles, et au vu des comparaisons déjà établies, impossible de faire l'impasse sur les parallèles évidents qui existèrent entre l'Abzu (ou Engur) d'Enki situé à Eridu (Mésopotamie), l'Osireion d'Osiris à Abydos (Égypte) et le temple de Delphes (Grèce). L'Abzu était compris dans la liturgie mésopotamienne antique comme l'archétype originel du temple souterrain, temple que tentèrent de reproduire Pythagore et ses fidèles. Véritable Arbre de Vie et évocation de la retraite de la Déesse Cachée, ces temples souterrains ont été injustement oubliés : aujourd'hui, près de 2000 ans après Pythagore – tout comme son propre avènement intervint près de 2000 ans après l'oubli de la splendeur du temple d'Eridu –, voici de nouveau offerte à la connaissance du public la portée de la splendeur des temples anciens. Retrouvons ensemble le chemin de cette antique demeure de la Déesse...

1. Le chemin vers le sanctuaire : la route de l'Ouest et de l'intra-terre

« Tu t'es embarqué, tu as navigué, tu as accosté : débarque ! »

Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même* (Livre III), vers le II^e siècle

Nous sommes en Égypte il y a de cela plusieurs milliers d'années. Nous nous apprêtons à nous rendre à Abydos, là où se trouve la sainte retraite, dans un lieu aujourd'hui appelé l'Osireion. C'est le clergé qui régule désormais l'accès à la sacro-sainte « tombe divine ». Pour que le pèlerin puisse se rendre jusqu'en ces lieux éminemment sacrés – comme l'a peut-être fait Pythagore lui-même –, un parcours « balisé » ou orchestré par le clergé égyptien a vraisemblablement été mis en place²⁰³.

Là-bas coulait jadis une rivière²⁰⁴. Il ne reste de sa présence que le

203. « C'est également dans ce district que s'élevait le tombeau sacré d'Osiris, dieu des morts, et qu'étaient célébrées les nombreuses fêtes en son honneur. », H. Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques*, t. 1, Le Caire, 1925, p. 189 ; « We-pegā is identified as the tomb of Osiris in Umm el-Kab », J. von Beckerath, *LÄ I*, 1975, col. 27-42, « Abydos ».

204. Soutenant particulièrement la perspective d'une origine égyptienne de l'Arbre des Sephiroth, l'hypothèse défendue par D. J. Conway évoque une origine égyptienne liée au culte d'Osiris à Pega. C'est en ces lieux sacrés, près d'Abydos, qu'aurait pu se trouver une source ou une rivière d'Osiris liée à des festivités d'importance. En témoigne la traduction par Tamás Mekis d'une inscription sur un sarcophage datant de la dynastie ptolémaïque (environ 305 avant notre ère) : « [1] [Salut à toi le père du dieu Osiris Pa-ıu-Hor, juste de voix, fils de Hor]. [2] né du joueur de sistre d'Amon-Ra Tay-khy-biat, juste de voix, ton père attache pour toi, père des dieux, cette belle couronne de justification. Puisses-tu être ceint de la noble couronne qui est au-devant du temple du Phénix à We-pegā, sur ta tête, la tiennne. La tête qui est tiennne est fixée à ton cou par [ton] père. Vis à cause du désir des dieux selon le désir des dieux [...] [3][...] » [The Cartonnage of Nestanet jeretten (Louvre AF12859 ; MGE1082) and its Enigma, Tamás Mekis, *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* (BIFAO), 2013]. Voir aussi D. J. Conway, *Magical Mystical Creatures: Invite Their Powers Into Your Life*, Llewellyn Worldwide, 2001, 2^e éd., p. 259. H. Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques*, t. 1, Le Caire, 1925, p. 189 : « C'est également dans ce district que s'élevait le tombeau sacré d'Osiris, dieu des morts, et qu'étaient célébrées les nombreuses fêtes en son honneur. » ; « We-pegā is identified as the tomb of Osiris in Umm

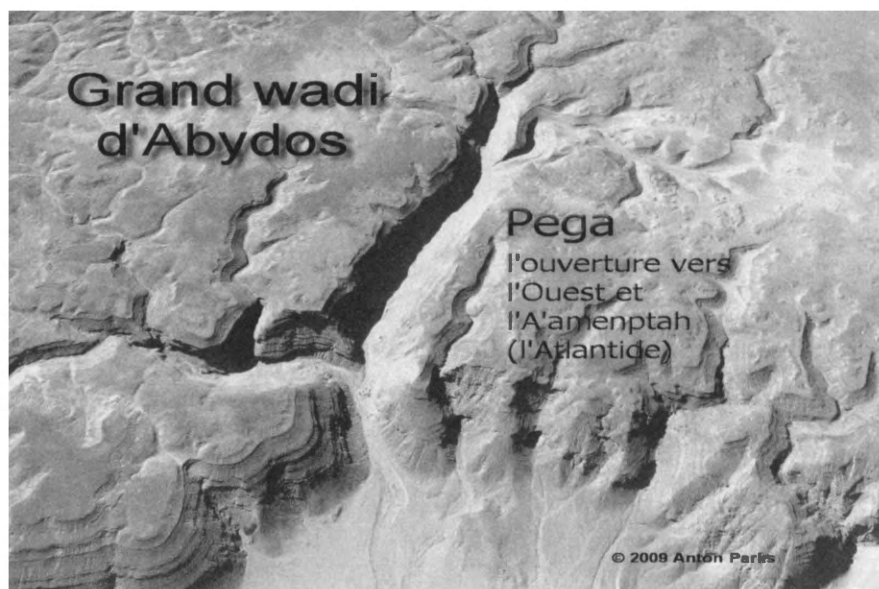
témoignage rendu à travers le nom porté par un lieu-dit : « *We-Pega* » (aussi appelé « *We-Poker* »). Il était alors de coutume de sauter ce passage ou cette rivière. Ce type de saut rédempteur ou purificateur – au-dessus de rivières, de ruisseaux ou de gouffres recevant périodiquement de l'eau – est encore attesté en de nombreux endroits, notamment en France jusqu'au XIX^e siècle²⁰⁵. *We-Pega* est un *Wadi*, c'est-à-dire un passage dont l'usage est reconnu en tant que route caravanière en des temps reculés : selon certains travaux de recherches, il s'agirait de la route même empruntée par les Sui-vants, « ceux qui ont chuté », les dieux-civilisateurs. C'est probablement là l'élément original à la source du symbole de la « Route royale » :

« Dès les débuts de son histoire préhistorique – donc non encore écrite –, Abydos évoque déjà un sens de majesté et de mystère. Longtemps après l'époque de Sethy 1^{er} et des grands pèlerinages, de riches Grecs et Romains se rendaient sur les lieux en tant que touristes pour contempler les splendeurs des monuments. Ils disposaient pour cela des écrits de Strabon et de ses descriptions. En 23 avant J.-C., Strabon remarqua la charpente invisible de certains murs calcaires et affirma que la toiture extérieure était recouverte d'un grand tertre entouré par un bosquet. Des excavations récentes mirent au jour des puits en pierre des deux côtés de l'Osireion, emplis de terre et de racines de grands arbres. [...] L'anthropologue Marcelle Weissen-Szumanska relève trois sortes de communications à l'époque préhistorique africaine. Toutes les trois aboutissent en Abydos, la ville sainte du Nil, dès l'aurore de son histoire, par la Pega qui mène vers l'horizon de l'Ouest. Cette Pega ('porte' ou 'passage') forme l'ouverture d'un Wadi et de l'ancienne route caravanière qui s'étend d'est en ouest et que madame Weissen-Szumanska traversa à la fin des années 1950. En face se trouvent les îles Canaries, vestiges probables de la partie sud de l'Atlantide dont les anciens dieux et Égyptiens se disaient originaires. Nous retrouvons ces informations sur les murs du temple d'Edfu et dans le Livre des Morts égyptien. C'est cette ancienne route que prirent vraisemblablement les rescapés pour se rendre en Égypte et à Abydos après le cataclysme. Du terme originel A'amenptah ('lieu grand et stable de Ptah (dieu)') découlera l'Amenti ou l'Amenta égyptien, l'autre monde des dieux, donc l'au-delà. Une confusion fréquente apparaît entre l'A'amenptah/Amenti (l'Atlantide), où d'anciens dieux sont morts à l'époque du grand déluge (vers 10 000 ans av. J.-C.), et le royaume de l'au-delà, où se retrouvent, selon la tradition, les anciens dieux et rois égyptiens disparus, comme le Pharaon Sethy 1^{er} par exemple. La première route desservait la grande Syrte, vers les îles égéennes où nous possédons les ruines de Ptolémaïs. La seconde, ou route de l'Atlas, entre l'Asie Mineure et les terres nordiques de l'ambre et de l'étain, longeait les hauts plateaux numides allant jusqu'aux Colonnes d'Hercule (Gibraltar). La troisième, la plus ancienne – et à coup sûr la plus fréquentée pendant le Paléolithique supérieur jusqu'au Badarien – fut la 'route anciennement tropicale, la Route des Morts', située entre le ponant et l'Égypte. D'est en ouest,

el-Kab » (J. von Beckerath, LÄ I, 1975, col. 27-42. Ainsi que P. Derchain, « La couronne de la justification. Essai d'analyse d'un rite ptolémaïque », CdE 30, 1955, p. 234-237 : « La mention de *We-poker/We-pegas* est clairement liée à la couronne de justification. De nombreuses sources nous informent qu'au 4^e jour du mois de Thoth, Spkar-Osiris reçoit la couronne de la part d'Hornedjitef ('Horus protecteur de son père') à *We-pegas/We-poker* durant la célébration du Wag ».

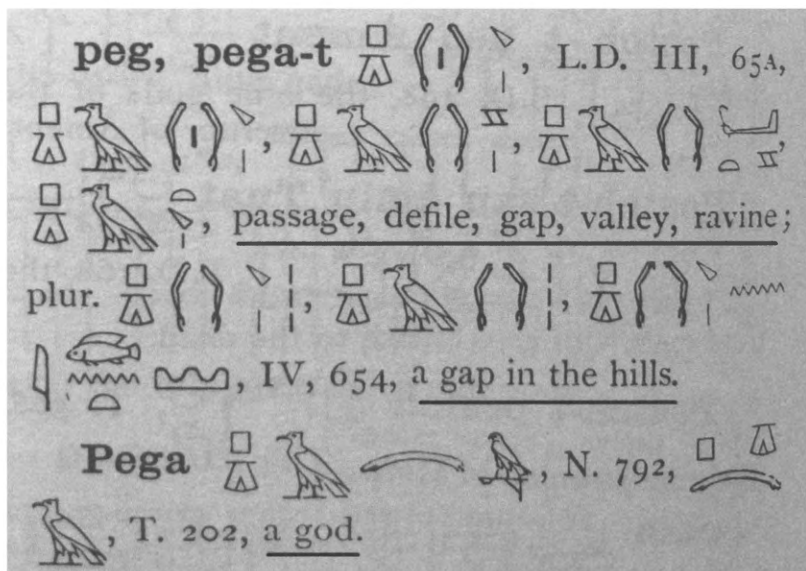
205. Guy Pillard, *Mythologie des Deux-Sèvres*, Poitiers, Brissaud, Librairie « Le Bouquiniste », 1980. Cet ouvrage compilant les pratiques populaires atteste notamment de cette tradition en France, mais il existe de très nombreuses autres occurrences documentées.

elle passait par quatre oasis égyptiennes du désert blanc, puis dans le désert libyque, le Hoggar algérien, pour finir au cap Soloëis, face aux îles Canaries. En ces lieux océaniques – et en eux exclusivement – se trouvent depuis les débuts de la vie occidentale, repérables sans hiatus, les survivances massives, archaïques et toujours actuelles de la race première des Homo-Sapiens, dite de Cro-Magnon – la race atlantique. Au Paléolithique supérieur et jusqu'au début du Néolithique, les Cro-Magnons rayonnaient dans le sud de l'Europe, sur la route nordique de l'Atlas, et sur la route du Sud, du cap Soloëis aux rivages du Nil. Partis d'un centre écroulé, ces hommes, dont on ne trouve nulle part l'enfance, arrivèrent dans la Vallée-heureuse. Après combien d'années de halte au cours des émigrations ? Au long de combien de saisons de marche ? Pendant combien de temps ? Ce fut bien avant la date des premières sources écrites et répertoriées²⁰⁶. »



14. Pega, le passage final de la longue route ayant mené les rescapés de l'A'amenptah (l'Atlantide) vers Abydos.

206. Cf. Anton Parks, *La Dernière Marche des Dieux*, 2013. Parks cite également M. Weissen-Szumlanska, *Les origines atlantiques des anciens Égyptiens* (1965), ouvrage qui précise : « Les 'Instructeurs' arrivaient de l'Ouest (il est plusieurs fois spécifié 'du Sud-Ouest') et cela par la route du cap Soleis par Abydos. »

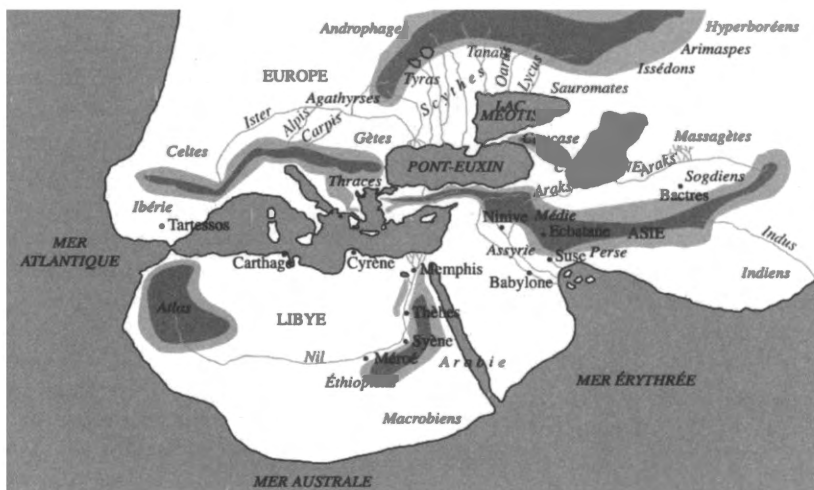


15. Polysémie du terme *Pega* en égyptien : *peg, pega-t*, c'est-à-dire « passage, écart, vallée, ravin, un passage dans les montagnes, un dieu », selon *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary* de E. A. Wallis Budge (1920), p. 252.

We-Pega est selon certaines spéculations lié à Pégase²⁰⁷. Pégase est le cheval ailé le plus célèbre de la mythologie grecque, il aurait pour père Poséidon et ferait naître d'un coup de ses sabots des sources sacrées ; la source bienheureuse étant bien l'un des éléments essentiels de la liturgie d'Abydos, cela n'a rien de surprenant. Dans la mythologie grecque, Pégase fit jaillir la *fons caballinus* (source Hippocrène) du mont Hélicon²⁰⁸. Il est possible que ces symboles soient une déformation de la tradition liée à Abydos et sa source sainte contenue dans l'Osireion, dont les symboles auraient été importés par les Grecs. Il s'agit d'un important rite de consécration lié à la légitimité des lignées royales égyptiennes dans le but d'asseoir celle de leurs propres lignées royales.

207. Concernant la mythologie comparée, je renvoie le lecteur à la perspective selon laquelle les druides et les brahmanes indiens auraient partagé des éléments culturels communs ; voir notamment l'essai de Mathieu Halford, *Druides celtiques et brahmanes indiens - Aux sources d'un héritage indo-européen*, Paris, Almor, 2021 : l'ultime incarnation de Vishnou (héros cosmogonique) serait le cheval blanc Kalki, un cheval ailé qui détruirait le monde d'un coup de sabot.

208. Les versions diffèrent selon Strabon et Pausanias : soit l'avènement à lieu lors de l'affrontement des Mises et des Piérides, soit il se déroule lors de l'envol de Pégase vers l'Olympe. Dans tous les cas, il est possible de faire le parallèle entre le débit d'une source et l'évolution des saisons. Si Pégase doit bien être compris comme le Soleil lui-même, il est alors possible de saisir l'utilité fondamentale de ce mythe : le débit des sources évolue suivant le cycle des saisons qui est lui-même mesurable à travers l'observation de la course solaire. Dans une autre perspective liée à l'observation de la cinétique stellaire, la source d'eau de la constellation du Verseau (qui se lève toujours avec le « pied » de la constellation de Pégase au-dessus d'elle) peut également être à la source de cet épisode mythologique.



16. Carte du monde du temps d'Hérodote.

Il est possible de mettre en parallèle le passage de *We-Pega* avec celui du Styx grec (fleuve légendaire menant aux Enfers) dans la mesure où une rivière, artificielle ou souterraine, a pu jadis exister en ces lieux. Le cours exact du Nil n'a pas toujours été bien compris. Du temps d'Hérodote, on pensait que sa source était située dans l'Atlas, lui-même conçu comme un rempart entre l'océan Atlantique et la Mer méditerranée. La source du Nil était donc comprise comme ayant sa localisation dans l'Amenti/ A'amenptah (l'Atlantide²⁰⁹).

Pourtant, tout ne saurait être mis sur le compte d'une origine géographique mal comprise : des historiens rapportent l'existence avérée et concrète d'une Duat souterraine où les enfants des gens pieux servaient les dieux dans leur cour retirée du monde des mortels. Ainsi, en prenant la route d'Abydos, se trouve peut-être révélé le véritable emplacement de la retraite de Pythagore peu avant sa prise de pouvoir : peut-être s'est-il rendu dans l'Osireion, peut-être même a-t-il servi sur place en tant que prêtre ? Depuis un bastion caché, les enfants auraient là-bas aperçu le Nil souterrain : « [A]u cours de certaines cérémonies du Nil, des enfants, nés de parents pieux, étaient offerts par les prêtres aux Nymphes ; lorsqu'ils avaient grandi et qu'on les rendait à leurs parents, ils racontaient qu'il existait sous les terres des bois sacrés et une immense étendue d'Eau contenant toutes choses et dont toutes choses tirent leur origine²¹⁰ [...] »

209. La prépondérance du symbole de l'Amenti et la sacralité des eaux du Nil paraissent d'autant plus cohérentes si l'on place les choses dans cette perspective : à un certain stade de l'Histoire, les Égyptiens ont cru que le Nil émanait des eaux occidentales de leur lieu mythique d'origine d'où avaient émergé les Suivants (d'Horus et Osiris).

210. Texte de Servius, cité par Samson Eitrem, voir T. Hopfner, *Fontes historiae religionis Aegypt-*

Il est possible que la théorie obscure d'anti-Terre (*antichton*) ou de contre-Terre évoquée par le pythagorisme fasse en fait référence au réseau souterrain mystérieux où vécurent ces enfants et où Pythagore séjourna probablement. Il est aisé d'imaginer l'aide qu'auraient représentée des enfants dépourvus de malice dans l'entretien d'infrastructures stratégiques divines telles que des citernes. Mais il me paraît impossible de concilier les descriptions et l'usage rapporté de ces si vastes souterrains avec de simples citernes ou structures défensives. Tout dépend du contexte, comme de l'interprétation des termes utilisés. Donnons l'exemple de l'Engur sumérien souvent décrit comme une citerne divine, alors qu'il s'agit d'un mot utilisé pour désigner le temple aquatique du dieu Enki (Osiris). Ce temple se trouve généralement au cœur de l'Abzu, masse d'eau sainte dissimulée sous terre qu'Anton Parks identifie à l'Osireion d'Osiris à Abydos, c'est-à-dire *Abdju* en égyptien.

L'hypothèse du Nil souterrain, baptisé *Urenes* – jumeau caché du Nil –, est notamment évoquée par la carte d'Ebstorf, mappemonde réalisée aux environs de 1300 de notre ère, détruite durant la Seconde Guerre mondiale et reconstituée d'après des copies anciennes. Cette carte est d'autant plus intéressante dans le cadre de cette étude qu'elle compare le monde (tel que connu et « cartographié » à cette époque) au corps du Christ chrétien. Nous le verrons par la suite, ce paradigme est en cela proche de l'idée selon laquelle la réalité se situerait « dans les replis » du giron du démiurge ou d'un Arbre anthropomorphe.

C'est donc dans le wadi de *Pega*, que le soleil est réputé terminer sa course diurne selon les croyances égyptiennes antiques, avant d'entrer dans son parcours nocturne, sous terre, en passant par l'entrée de la Duat. C'est ainsi en ces lieux que s'opère le miracle de la renaissance et de la réincarnation dans la pensée égyptienne. Ce type de croyance est réputé être associé à des cultes concernant la fertilité et les déesses; le lecteur comprendra encore mieux pourquoi si l'on considère que ces croyances puisent leurs racines dans le culte préhistorique de la Déesse Cachée.

D'après cet état des lieux, il faudrait comprendre qu'Abydos est le point d'entrée du royaume divin souterrain. C'est tout à fait exact dans le sens où Abydos – ville sainte d'Osiris et ville de pharaons où se trouvent les plus anciennes tombes des rois égyptiens – recèle le temple souterrain et aquatique d'Osiris, à savoir l'Osireion.

Le concept d'incarnation finale de la figure solaire – ou de l'archétype du héros solaire précurseur d'Apollon, d'Horus, d'Odin et de Kalki – sous la forme d'un cheval blanc – prend dès lors tout son sens : il s'agit du Soleil lui-même parcourant l'espace céleste puis souterrain. La croyance selon laquelle un cheval blanc tire le Soleil, ou le char céleste du Soleil, est

attestée dans les pays nordiques et de manière plus spectaculaire encore en Angleterre sur la White Horse Hill où se trouve le Cheval blanc d'Huffington datant de 3000 avant notre ère. L'hypothèse d'un mythe proto-indo-européen précédant de loin des civilisations connues est à prendre particulièrement au sérieux dans la mesure où cette figure est récurrente dans les mythes qui nous sont à ce jour parvenus. Cette hypothèse avait soulevé l'enthousiasme des chercheurs du XIX^e siècle qui avaient étudié les motifs mythologiques parallèles entre l'Ashvamedha (le sacrifice védique du cheval) et ceux encore présents dans les mythes européens et les traditions chamaniques. De mon point de vue, il est clair que le Cheval Blanc d'Huffington annonçait la venue imminente d'un nouvel avatar du héros solaire, ce dernier venant cycliquement s'incarner parmi les Hommes pour revivifier l'enseignement que la Déesse Cachée avait apporté à l'humanité.

L'initié marche silencieusement sur la route de l'Osireion... Ainsi cheminent l'adepte et celui qui « enseigne en marchant », du terme de « péripatéticien » qui désigne un philosophe dans la Grèce antique. Ce dernier livre son enseignement sur la voie, il chevauche, armé de son épée de lumière en se rendant à la rencontre de Celle (qui ne fait qu'un avec l'Arbre²¹¹) et Celui qui sont tous deux dissimulés dans la sainte tombe. Ainsi, l'Arbre des *Sephiroth* pourrait-il être également compris en tant que chemin ou voie, tel que compris par les philosophes²¹², qui conduit vers la source divine ; il serait de cette manière une représentation symbolique du pèlerinage à *We-Pega* : l'adepte parcourt cette voie et en ressort physiquement et spirituellement transformé.

Ce cheminement sur la rivière sacrée précédant l'arrivée dans le temple de l'Osireion devait s'effectuer sur une barque ou bien à cheval (peut-être par le passage de gués dont seuls les initiés connaissaient la localisation exacte). L'adepte est porté par un cheval ou un cheval symbolique (une barque, un char) grâce auquel il suit le Soleil qui est lui-même regardé comme le cheval ailé (ou un véritable cheval) sur une voie qui l'emporte dans un lieu ou un royaume à la croisée des mondes. Là où se rencontrent les mondes des morts et des vivants, ou encore le monde des mortels et le monde divin en tant que son opposé, cette monture mystique fait jaillir une source inspiratrice et transformatrice²¹³.

211. Ce symbolisme n'est pas sans rappeler les « Arbre Noir » ou « Étoiles Sombres » des visions retranscrites par Anton Parks dans sa série des *Chroniques du Ġirkù*.

212. Pour rappel, les disciples d'Aristote se nommaient eux-mêmes les « péripatéticiens », littéralement « ceux qui aiment se promener », par allusion à « ceux qui marchent sur la voie ».

213. Cette reconstitution de l'ancien pèlerinage possiblement pratiqué du vivant d'Osiris-Enki se distingue des rites qui sont certainement nés après la mort du dieu. En effet, dans un premier temps, Abydos a très probablement été dévolu à la célébration de la concorde entre le monde des dieux (incarné par le Héros de la Déesse offrant la civilisation à l'humanité) et les Hommes. À mes yeux, il est vraisemblable que la figure de la Déesse Cachée ait été impliquée dans ce rituel et qu'elle ait Elle-même représenté l'Arbre ou *axis mundi* plutôt qu'Osiris.

Il est possible que la rencontre avec la dépouille des dieux ou leurs représentations soit comprises comme la découverte de l'*axis mundi* (le point par lequel toute mesure du mouvement des astres est possible) par le futur initié.

2. Dans la crypte

Imaginer une crypte baignée par des eaux ondoyantes et ornée de fleurs et de végétaux ne permettrait pas seulement d'accéder au sentiment de recueillement et d'émerveillement que devait susciter pareil lieu, celui de la sainte alchimie du Ciel et de la Terre²¹⁴. Le « spectacle » convoque l'ensemble des sens du visiteur, y compris l'ouïe, à l'aide d'instruments à cordes, peut-être même une forme archaïque d'organistrum ou de vielle à roue.

En m'appuyant sur la légende grecque de la création de la lyre et du vocabulaire grec antique exceptionnellement riche concernant le son, la voix humaine et la musique, je soupçonne qu'il soit possible de déceler la présence d'un son vrombissant comparé au meuglement d'un taureau, au vrombissement d'un rhombe ou au tonnerre dans le lieu initiatique de la grotte.

En effet, Apollon sur le point de découvrir Hermès (concepteur de la lyre) se trouve à l'orée de la grotte où se terre son demi-frère divin. De sa retraite émergent des sons étranges et inconnus qui mettent en déroute les Satyres formant la suite d'Apollon. Les Satyres désignent le bruit de la lyre en tant que « *ροῖβδημα* » (*rhoibdēma*), ce qui est plus que surprenant quand on se figure instinctivement la musicalité de la lyre. Silène, quant à lui, emploie l'expression *τις ἤχει κέρχνος*, « bruit rauque qui résonne ». Cette hypothèse s'appuie sur la traduction de la pièce de Sophocle contemporaine de Pythagore, *Les Limiers*, telle que traduite par le papyrologue Arthur Surridge Hunt en 1912. Ainsi, je propose au lecteur de se représenter ce « spectacle » auditif comme une pièce jouée à l'organistrum ou à la vielle à roue (l'hypothèse d'un instrument mécanisé jouant « perpétuellement » est crédible et soutenable face à l'examen minutieux des automates des temples auquel nous nous sommes précédemment livrés²¹⁵). Enfin, le mytheme de la lyre ou l'arc solaire, garant de l'harmonie ou de la dynamique du cosmos, pourrait dans le contexte de la grotte faire écho à la pratique de l'allumage du feu à l'aide d'un foret calé sur une planchette de bois. Bien que la mystérieuse musique qui s'échappe de l'ancre ne soit

214. « When combining the scarce evidence about Abzu and Engur in the earliest sources available, it can be concluded that Abzu refers to a place situated below the surface of the earth being in contact with the foundations of temples metaphorically having their lower parts placed in Abzu and higher parts reaching the heavens. » (propos relatifs au Cylindre de Gudea, A :XXII 11-13 dans la thèse de Peeter Espak, « *Ancient Near Eastern Gods Enki and Ea: Diachronical Analysis of Texts and Images from the Earliest Sources to the Neo-Sumerian Period* »).

215. Pour ceux qui souhaitent avoir un aperçu de ce qu'aurait pu être un « concert sacré », mécanisé ou non, je recommande l'écoute de l'album « *Hurdy-Gurdy Aequilibrium* », 2018.

pas encore identifiée, il est clair qu'elle puise elle aussi ses racines au plus profond des limbes de notre Histoire : l'étude de la musique hypnotique des lithophones et de la musique tirée du tintement des stalactites révèlent la musicalité insoupçonnée offerte par les gouffres chtoniens...

C'est dans des grottes que se jouèrent les commémorations rituelles de l'aube de l'humanité. Vraisemblablement, avant de se dérouler dans des temples, les rites jalonnant le calendrier se tenaient dans le secret des cavernes, réverbérant à l'infini l'écho de l'acte initial de la Création. Le « théâtre sacré » (reconstitution symbolique d'un événement) a probablement existé dès les origines de nos civilisations. Les premières pièces rituelles étaient certainement celles axées sur le drame osirique originel, tels que décrit dans les travaux d'Anton Parks (mort du dieu dans la tablette mésopotamienne BM 100046). Des millénaires plus tard, dans le prolongement de cette tradition, Pythagore tenta vraisemblablement de réintroduire ce type de pratique. À l'époque de Pythagore, ce sont les œuvres divertissantes et émouvantes – mais également symboliques – des poètes tels qu'Homère qui étaient en vogue. Il n'était plus question de lien direct avec la mystique calendaire ou la figure de la Déesse. C'est certainement une des motivations qui poussa Pythagore à critiquer si vivement les poètes et les artistes qui n'exerçaient leurs arts que dans le but de divertir : pour un pythagoricien le divertissement est vain, l'Art doit être mis au service de la Déesse. Au fil des siècles, dans le monde grec et dans le monde entier, la dimension édifiante du drame sacré s'est effacée au profit du divertissement et du sensationnalisme des récits de conflits épiques.

*
* *

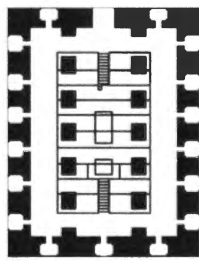
Revenons à notre itinéraire initiatique vers la divine tombe d'Abydos, l'Osireion. Selon les travaux d'Anton Parks sur le temple de Delphes (Grèce), l'Abzu d'Eridu et l'Osireion d'Abydos, ce dernier serait le plus ancien.. D'après les travaux de ce chercheur, l'érosion des pierres et la présence de coquillages suggèrent que l'Osireion fut bâti il y a près de 10 000 ans. Pour mieux comprendre à quoi ressemblait ce temple – prototype de lieu où fut vénéré le Héros de la Déesse –, il est possible de s'appuyer sur les indices laissés en Mésopotamie. Que l'Osireion, le temple de Delphes ou l'Abzu d'Eridu soit le premier des prototypes de temples importe peu. Ce qui est absolument certain c'est que ces édifices et leurs structures d'observations astronomiques ont été calqués les uns sur les autres.

Tout comme l'Arbre kabbalistique réunissant le Ciel (Dieu)/Racine, le tronc (le monde des mortels) et la cime (le genre humain), l'Abzu d'Eridu est un lieu où l'on rendait hommage au Héros de la Déesse. Dans le panthéon mésopotamien, il s'agit du dieu civilisateur Enki. Comme le dieu égyptien Osiris, ce dieu mésopotamien a été tué, tel que l'a révélé la tablette BM 100046. Enki résidait symboliquement au sein de son Abzu

d'Eridu, à la fois présent et caché dans le domaine des Hommes (Engur), l'ensemble étant chapeauté par le domaine divin céleste (le dieu An). Les textes mésopotamiens, bien que symboliques et fragmentaires, révèlent l'importance de la coexistence des milieux et des éléments dans le temple : il est le point de rencontre, celui où l'Homme se rappelle qu'il est issu des éléments (les racines de la Nature) et qu'il est gouverné par les dieux (la « sur-Nature »).

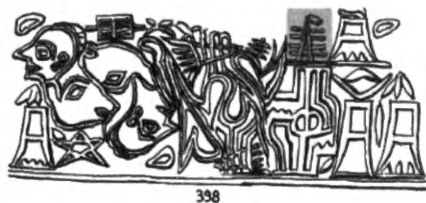
À quoi ressemblait exactement ce temple mésopotamien mystérieux ? Le symbole même désignant la ville d'Eridu est particulièrement clair quant à l'élément central, le plus sacré, du temple : c'est un arbre à peine stylisé. Ce pictogramme se dit « NUN » et est attesté dès - 3200 à Ur, en Mésopotamie. Malgré l'évolution du symbole « NUN », certains chercheurs affirment qu'il s'agit bien d'une des appellations archaïques du dieu mésopotamien Enki²¹⁶. Sa définition usuelle indique un « prince » ou un « noble », mais ce mot peut également évoquer un arbre grâce à son sens de « grand » et le verbe « s'élever » qui lui sont aussi associés. En Mésopotamie, nombre de gravures ou de sceaux montrent des déesses, des dieux, des rois ou des princes debout ou assis à côté d'arbres divins, symboles royaux de stabilité et d'abondance.

L'Arbre sacré du temple d'Eridu se trouvait dans une enceinte émergeant probablement d'une colline ou s'enfonçant dans un monticule artificiel. Une étendue d'eau, le « miroir du Ciel », lac artificiel certainement pavé de galets sombres, ceinturait le monticule. Cet abîme terrestre ou céleste porte un nom en égyptien, il s'agit justement du *Nun*, « l'abysse primordial ». Le temple d'Eridu devait être ceinturé d'une palissade afin de protéger le lieu saint. Cette reconstitution du temple d'Eridu (Mésopotamie) corroborée par le témoignage laissé sur un sceau-cylindre confirme sa parenté architecturale avec l'Osireion (Égypte). En Égypte antique, les temples et chapelles dédiés à Osiris présentaient ces mêmes caractéristiques : présence d'un ou plusieurs arbres, d'une étendue d'eau et d'un monticule.

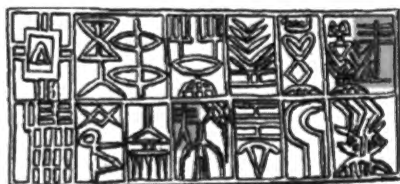


17. À gauche, détail du sceau sumérien archaïque d'Ur, n° 431, où l'enceinte de l'Abzu est visible. À droite, plan de l'Osireion, le temple aquatique d'Osiris à Abydos. Comme l'a déjà signalé Anton Parks, Abydos se nomme « *Abdju* » en égyptien... C'est au cœur de cet *Abdju* que se trouve le *Nun* égyptien, à savoir l'abysse primordial.

216. Voir, à ce sujet, Robert K. Englund, « An examination of the 'textual' witnesses to Late Uruk systems », UCLA, 2006 : « Thus the Uruk III sign NUN, a straight pole to whose upper staff some number of parallel horizontal bars were attached, possibly a graphically abstracted form of the Uruk IV period sign with rounded objects instead of bars, may have been the functional equivalent of later Enki, a major god of the Sumerian pantheon with cult center at Eridu (sign NUN). »



338



431



430



441

18. Présence du pictogramme «NUN» sur des sceaux archaïques. En haut à gauche du deuxième sceau (431), c'est clairement le temple d'Eridu qui est représenté (voir le gros plan de l'image n° 17 qui précède).



19. Variations du symbole «NUN» au fil des sceaux précédemment présentés.

Si l'on compare l'évolution des différents signes, une autre découverte apparaît clairement. Progressivement, le pictogramme représentant «le prince» ou l'arbre sacré du temple mésopotamien évolue pour ne plus ressembler qu'à une barre simplifiée ressemblant à un *Djed*, symbole égyptien de stabilité et de protection souvent associé à Osiris. Rappelons ici qu'Osiris est lui-même fréquemment associé à l'arbre-*Djed* dans les textes funéraires égyptiens.

Il en va exactement de même pour le symbole lié à Inanna, le fameux «sceptre» ou bâton d'Inanna. Cet élément a été évoqué dans le dossier traitant du meurtre de la Déesse-Vache, mais sa nature semble cette fois-ci être définitivement élucidée : il s'agit très certainement de la représentation des Sirènes-automates. Ce pictogramme s'est lui aussi simplifié au fil du temps, perdant de sa lisibilité.

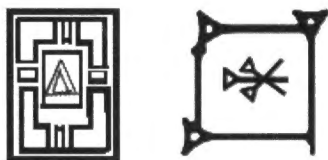


20. transformation finale du pictogramme «NUN» désignant le dieu mésopotamien Enki : l'Arbre sacré se transforme en signe totalement distinct de l'objet qu'il désigne. Cette codification emporte avec elle le secret de la nature du culte primordial rendu au Héros de la Déesse.



21. Littéralement, le nom de la ville d'Eridu s'écrit *NUN-KI*, c'est-à-dire « le lieu (ou la place) du prince » et d'une manière métaphorique « le lieu de l'Arbre ».

Si le pictogramme désignant la ville d'Eridu est celui qui est devenu le plus abstrait, certains signes sont néanmoins demeurés symboliquement assez proches. C'est le cas du pictogramme sumérien désignant l'Engur, point de connexion du temple avec le royaume des Hommes, pont jeté entre le royaume des dieux au Ciel et le royaume souterrain.



22. Évolution du pictogramme sumérien désignant l'Engur, le temple aquatique d'Enki.

Le pictogramme de l'Engur représente toujours un enclos avec un dieu au centre. Ce dieu était certainement l'Arbre, l'outil permettant à l'humanité d'observer le mouvement des étoiles. Anton Parks a démontré dans ses traductions magistrales concernant les sources prébibliques du mythe de l'Eden que le « fruit » source de la chute de l'Homme était en réalité la Connaissance. Dans son ouvrage, *Eden* (2011), Anton Parks a mis en évidence le fait que le terme mésopotamien *Ĝiš* désignait à la fois un arbre et un outil. Le dieu Enki – appelé le Serpent dans les textes mésopotamiens – est réputé avoir offert à l'humanité l'outil issu de l'Arbre et par là même, la connaissance du Bien (l'outil agricole qui assure la subsistance) et du Mal (l'arme qui sert à faire la guerre). C'est bien cette idée qui se retrouve dans ce temple à Eridu : l'outil est employé pour lire la course des étoiles et perpétuer une tradition agricole, potentiellement plus axée sur la pacification plutôt que sur des intentions belliqueuses...

Les liens entre l'Égypte et la Mésopotamie ne s'arrêtent pas là. Les textes mésopotamiens attestent d'un rapport entre l'Engur et les roseaux²¹⁷. Ce motif se retrouve dans le domaine du dieu égyptien Osiris, dans l'au-delà, parmi le champ de roseau dit d'Iarou/Ialou. Ce lieu mythique était parfois appelé *Sekhet*, territoire où se tenait la chasse royale sacrée de la fête-Sed²¹⁸. Impossible de ne pas faire le parallèle avec la pra-

217. *gi-eš-gi-engur*, « *Reed of the canebrake of Engur* », Urn 49:2

218. Cette fête de l'Égypte antique, aux origines prédynastiques, tient une place essentielle comme légitimant le pouvoir royal de Pharaon. La symbolique des Suivants (d'Horus-Osiris)

tique païenne de la Grande Chasse Sauvage : dans les folklores des pays européens notamment, une grande chasse à courre est menée par Hercule, Arlequin, Wotan et autres avatars du Héros de la Déesse.

Dans le contexte égyptien, le champ de roseau est le séjour des âmes justes qui ont triomphé de toutes les épreuves de l'au-delà²¹⁹. Il est vraisemblable que des pratiques analogues à ces rituels aient pu persister jusqu'à une époque assez récente au vu de certains témoignages produits par l'Inquisition²²⁰.

Il est manifeste que la même croyance avait cours en Mésopotamie, les bordures du temple d'Eridu étant certainement comprises comme renfermant la demeure des justes, là où se trouvaient les Sirènes-automates dont la nature a été révélée plus haut. La littérature égyptienne révèle qu'aux temps néolithiques, ce lieu était vraisemblablement situé dans les lagunes du lac de Menzaleh, lieux où se trouvaient des champs de fèves²²¹. Les fèves sont éminemment liées aux symboles de l'au-delà et de la métempsychose²²². Elles furent quelquefois retrouvées comme présents aux défunts dans des tombes égyptiennes. Au regard des croyances pythagoriciennes, la fève servirait de portail de renaissance entre l'Hadès et le monde des vivants²²³. Cette interprétation pourrait être comprise comme l'analogie entre la tige de la plante – dépourvue de nœud à l'image de la porte des Enfers²²⁴. Elle pourrait également représenter la tête de la divinité, notamment celle des Osiris-végétants réalisés chaque année au cours de minutieux rituels²²⁵. Enfin, du point de vue simplement analogique, le

symbolisés par le Loup y est centrale.

219. *Livre des Morts*, « Livre pour sortir le jour », chapitre 110.

220. Mes sources demeureront volontairement évasives à ce sujet – en raison du fait qu'Anton Parks travaille à ce jour activement sur l'essai intitulé *La Chute d'Eden*, faisant suite à son best-seller *Eden* – afin de ne pas empiéter sur son travail, je me contenterai de citer les propos de l'homme entendu par l'Inquisition qui affirma être un « loup de Dieu » au service des énergies vivifiantes du printemps, en charge d'obéir à une puissance qui le somrait annuellement de quérir les graines dans les royaumes souterrains de la Terre.

221. Les fèves sont au cœur des tabous pythagoriciens ayant déchaîné la verve des commentateurs. Pourtant, grâce à l'examen des croyances funéraires égyptiennes telles que celles rapportées dans le *Livre des Morts*, on comprend aisément l'importance qu'elles revêtaient aux yeux des initiés. Ce thème sera davantage explicité dans la section « Pythagore et les cycles de la réincarnation : la révélation rédemptrice ».

222. C'est bien la raison pour laquelle Empédocle exhorte dans son « sermon » son lecteur à considérer le cycle des métempsychoses et à s'abstenir de les consommer ou même d'y toucher. Le lecteur sera encore une fois édifié de constater à quel point les liens entre les spiritualités égyptienne antique et grecque sont puissants et emploient une symbolique identique : « *Misérables, derniers des misérables, gardez vos mains des fèves !* », Empédocle, *De la Nature - Purifications*, Fragment 141.

223. On peut encore trouver trace de cette idée de plante en tant que « tuyau » ou « conduit » vers le monde des morts dans l'étymologie arabe de « millet ». Le millet se dit *Qeçob el abiod* en arabe : « *Le millet naturalisé dans les zones arides fournit des graines en forme de céréale ; il s'appelle en arabe qeçob el abiod. Ce dernier terme est composé de qeçob qui veut dire en arabe classique 'canne, conduit, roseau, tige, tube, tuyau, boucle'* », Dictionnaire Larousse Arabe français/Français Arabe, 1998, p. 4278.

224. Voir Armand Delatte, *Études sur la littérature pythagoricienne*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1915.

225. Une étude portant sur la tradition sicilienne du Muzzuni (consommation annuelle ri-

champ d'Ialou est cultivé par les âmes sorties des cycles de réincarnation : ces âmes justes prennent métaphoriquement soin des âmes encore aux prises avec la métempsychose (réincarnation), représentée par la plante germinante. Par conséquent, il est impensable qu'un initié puisse consommer l'image même des âmes inférieures.

Les lagunes étaient appelées *Sokhet Ialou*, littéralement « le refuge des âmes ». En dehors des moments de rituels, il est vraisemblablement interdit de pénétrer en ces lieux. Rien de surprenant à ce que la légende attribue à Pythagore une mort liée à un champ de fèves. Dans ce contexte, les fèves symbolisaient en Égypte la moisson des âmes qui appartiennent au Dieu, le Héros de la Déesse. La légende entourant la mort de Pythagore diverge : soit il choisit de traverser le champ de fèves, soit il meurt en demeurant devant cet obstacle. En choisissant de traverser, il aurait soit accompli une profanation, soit affirmé son rôle de dieu incarné. S'il avait choisi de s'abstenir, il affirmait ainsi à la face du monde qu'il était excessivement pieux ou alors indigne d'incarner sur Terre le Héros de la Déesse...

Revenons à l'au-delà, au monde matériel et aux alentours du temple de l'Arbre. Que ce soit du point de vue de la culture égyptienne (champ de roseau dit d'*Iarou* / *Ialou*) ou mésopotamienne (Engur), le défunt est dans cet environnement vêtu de blanc à l'image des pythagoriciens²²⁶. Ils cultivent

tuelle d'un plat de fèves) rapporte ces intéressantes observations à ce sujet : « L'association si étroite entre Muzzuni et l'obscurité nous incite à nous interroger sur la signification du repas de fèves cuites qui, jadis, accompagnait traditionnellement cette fête à la nuit tombée. En effet, selon les traditions pythagoriciennes, dont on ne peut ignorer les affinités qu'elles entretiennent avec la Sicile, la consommation de fèves fait passer dans le domaine de la transgression de l'ordre naturel, dans l'inversion des valeurs. Elle possède également un aspect funéraire en étant un moyen de communication privilégié entre ce monde et l'Hadès, sa tige creuse étant réputée autoriser en permanence l'échange entre monde des morts et monde des vivants [...]. Avec le Muzzuni, nous retrouvons donc bien cet aspect d'effigie de 'divinité' décapitée, parvenant à retrouver sa tête par germination de l'orge, que nous avons déjà envisagé en évoquant les Osiris-végétant. De manière plus générale, fondamentalement, c'est à un temps symétrique et inverse à l'année courante que nous ramène la fête du Muzzuni, tant par ses rituels de culture hâtive que par ceux liés au compérage, dont nous avons vu combien ils sont intimement associés aux festivités de la Saint-Jean ». M. Détienne, *Dionysos mis à mort*, Paris, Gallimard, 1977, p. 147, et Claudine Gauthier, *La décapitation de saint Jean en marge des Évangiles*, 2021.

226. Selon le *Dictionnaire de mythologie et de symbolique égyptienne*, les pythagoriciens doivent porter du blanc, qui est la couleur des tuniques portées par les initiés, les prêtres en Égypte antique. Les morts sont entourés d'un linceul blanc chez les pythagoriciens comme dans la longue tradition sacrée de la momification dont le modèle initial est Osiris lui-même. Dans l'art de la peinture égyptienne antique le pigment blanc « *hedj* », tout comme le noir « *kem* », sont en dehors des deux séries de pigmentaires. Ils existent pour ainsi dire « à part », car ces deux couleurs peuvent tant être obtenues sous forme de poudres naturelles (catégorie pigmentaire 1, qui est mesurable en unité de volume), que sous forme de corps durs (catégorie pigmentaire 2, qui est mesurable en unité de poids). De par leurs origines diversifiées, les pigments duels noirs vs blancs sont déjà à part dans la vision spécifique égyptienne antique de l'Art. Source : Daniel Le Fur, *Les pigments dans la peinture égyptienne*, p. 181-188. Aussi, l'argenté était appelé « *hedj* » suivi du déterminatif « précieux », c'est-à-dire « le blanc précieux ». Il était considéré comme la couleur du soleil à l'aube, de la Lune et des étoiles. Les subtilités de la chimie des pigments employée en Égypte au cours de l'antiquité permettent d'autres subtilités, le plomb blanc mélangé d'orpiment (jaune) créant du pigment noir contre toute attente de notre point de vue moderne. En effet blanc et or sont deux couleurs liées au

une terre riche dans un environnement luxuriant. Nous l'oublions souvent lors de notre examen de l'Arbre, mais ce dernier est représenté « à l'envers », les racines « en l'air » de notre point de vue d'observateur. Le symbole de l'Arbre kabbalistique est de la même veine que celui de la caverne : il est une sorte « d'échelle » qui nous invite à nous hisser hors de ce monde où nous avons sombré tels des trépassés installés dans le tombeau.

Ainsi, du point de vue des pythagoriciens, l'âme est dans le corps comme le corps est dans la tombe. Comment nous extirper de ces réincarnations infernales ? Le rôle messianique de Pythagore était de rétablir un ancien culte lié à la Déesse Cachée dont la nature des enseignements permettait de se libérer des cycles de la réincarnation. Mes recherches ont permis de dégager les points essentiels de l'enseignement livré à ce sujet par Pythagore.

3. Pythagore et le secret des cycles de la réincarnation : la révélation rédemptrice

Selon les croyances de l'ordre, savoir c'est pouvoir : celui qui sait, celui qui a entendu ou celui qui a seulement vu les enseignements du Maître est sauvé par nature. Cette idée peut prêter à sourire ; nous considérons en effet ce qui se propage de manière « virale » ou par « contagion » de façon uniquement négative. Pourtant, du point de vue de Pythagore, la sagesse et la divinité de la Déesse Cachée est « contagieuse » et se diffuse dans ses témoins, y compris les plus ignorants. Nul besoin d'être un savant, le seul contact avec la Déesse est une garantie de rédemption. Cette perspective de spiritualité ne manqua pas de faire trembler sur leurs fondations les religions d'État contemporaines de Pythagore : les religions étaient affaire

divin en Égypte antique : le fait qu'elles donnent ensemble le noir confère à cette couleur de connotation austère dans notre culture une aura divine inégalée. Le noir étant pour eux la couleur « *kem* » du limon vivifiant laissé par la crue du Nil, le nom du pays « *Kemet* », « la terre noire » – Osiris associé à cette couleur est quelquefois appelé « le noir ». Enfin, au-delà des considérations alchimiques et symboliques évoquées ci-dessus, j'évoquerai l'hypothèse selon laquelle la théorie de l'incarnation de l'âme dans le corps selon les croyances d'Empédocle et des pythagoriciens a possiblement été mal interprétée : en effet, si le corps est « le tombeau de l'âme », il ne doit pas être compris comme son simple réceptacle. Comme nous l'avons compris, les os sont dans la perspective égyptienne des sortes « d'émetteurs » liés à la divinité (ou non, en dehors des lignées nobles) et ils semblent permettre l'incarnation d'âmes spécifiques (voir notamment l'extrait d'Empédocle précédemment évoqué, « *Ainsi naquirent les os blancs [...]* »). Au-delà de ce rôle d'antenne, il semble que la résidence exacte de l'âme demeure mystérieuse. Si certains indices permettent de deviner une localisation de l'âme dans les viscères ou le cœur, il est possible d'envisager que l'âme ait pu être comprise comme « enveloppant » ou se déposant à la surface du corps. Dès lors, cette blancheur ne représente plus seulement le vêtement, mais l'âme de l'initié elle-même. Cette hypothèse est de surcroît corroborée par l'idée selon laquelle la Lumière du Soleil elle-même est « blanche » (sauf lorsqu'elle est diffractée) : porter du blanc apporterait par magie sympathique une connexion privilégiée avec la Lumière divine. En conclusion : porter du blanc reviendrait à revendiquer pour l'initié l'origine divine de l'âme, à favoriser sa connexion avec l'énergie divine manifestée dans ce monde et à témoigner de sa connaissance des mécanismes cosmiques occultes.

d'ordre et d'élitisme, elles visaient à asseoir l'autorité de ceux qui gouvernaient. À l'inverse, la spiritualité du pythagorisme est fraternelle, chacun peut y accéder, qu'il comprenne ou non les divins mystères dont il est témoin...

C'est en raison de cette nature « volatile » de l'énergie divine – qui se répand tel un agent viral – que les mystères n'étaient jamais livrés tels quels au public : en effet, il aurait selon cette logique suffi d'un seul grand coup d'éclat, d'une levée subite du Voile couvrant la Déesse, d'un « *happening* » sensationnel comme nos contemporains en sont capables, afin d'assurer la rédemption de chaque âme humaine ! Ce qui interdit à un pythagoricien de réaliser un tel acte « apocalyptique » (« apocalypse » signifiant littéralement « levée du voile »), c'est l'importance du libre arbitre, mais surtout celle du désir de l'âme. Seul un désir sincère de réaliser le Bien en ce monde, celui de faire pencher la balance du côté de l'Amour plutôt que de celui de la Haine est en mesure de mener le monde à la Réparation, c'est-à-dire à l'avènement de la révélation de la Déesse. Si Son retour n'est pas désiré clairement, consciemment et en toute bonne foi, Elle ne peut se révéler à Sa propre Création. Pour cela, Pythagore œuvra activement à la diffusion de ses connaissances, mais également à l'initiation scrupuleuse d'individus afin que ne soit pas corrompue l'énergie rédemptrice de la Déesse (par sa révélation). Dans la logique de l'ordre, si le royaume des Hommes touche celui du divin, l'inverse est également possible : le monde humain peut contaminer le royaume divin... Cette idée fait particulièrement sens lorsque l'on considère les travaux d'Anton Parks qui a mis au jour des sources prébibliques d'origine mésopotamienne relatant un événement se déroulant dans le jardin d'Eden originel : l'humanité est entrée dans le jardin d'Eden, en a volé les fruits et les a mangés, ce qui a de fait entraîné la contagion des dieux. On comprend sans difficulté que cet épisode ait pu être évincé du *corpus* cautionné par les pères de l'Église, car – outre les dieux multiples mis en scène dans cet événement – ce sont les faillibilité et corporalité du monde divin qui y sont mises en évidence, un épisode consigné dans les tablettes d'argile mésopotamiennes il y a de cela près de 4500 ans...

Ainsi, la révélation de la nature immortelle de toutes les âmes était-elle au cœur des sacro-saints mystères protégés par l'ordre pythagoricien. Mais ce secret n'était pas une révélation « joyeuse » : les initiés apprenaient ainsi qu'ils étaient enchaînés à ce monde et que leur mission était de s'affranchir de cette prison infâmante dans laquelle ils étaient piégés contre leur volonté.

Dans le contexte pythagoricien, ce mystère n'est jamais directement révélé. Pythagore s'est livré à de nombreuses périphrases et désignations symboliques. C'est sous le nom de « Circé²²⁷ », en référence à l'*Illiade*, que

227. La magicienne Circé se retrouve dans l'*Illiade* d'Homère. Elle accueille Ulysse et son équipage durant leur longue errance alors qu'ils cherchent à regagner leur terre d'origine,

Pythagore désigna parfois le cycle des réincarnations, à savoir la métempsychose ou palingésie (« l'éternel retour ») : « *Le mythe de Circé est une allusion à ce que Pythagore et Platon enseignent sur l'esprit. [...] Homère donne le nom de Circé au mouvement circulaire et périodique de la palingénésie*²²⁸. », « *'Circé' est le Cercle, le cercle vicieux des métempsychoses avilissantes que subissent les profanes et ceux soumis à leurs appétits*²²⁹. »

Aiaiè, cette « île » sur laquelle se trouve la Magicienne Circée n'est pas une véritable destination bien qu'elle soit parfois comparée à l'Amenti, les îles de l'au-delà de l'Égypte ancienne. Rappelons que cet Amenti est l'équivalent de l'Atlantide, archipel perdu qui sombra dans les eaux, lieu représentant par excellence les temps où les Hommes ont directement côtoyé les dieux.

L'idée que l'île de Circé puisse être l'Amenti ou l'Atlantide égyptienne est d'autant plus vraisemblable que cet Hadès terrestre où la Magicienne réside est en dehors des frontières du monde des morts. L'île de Circé se distingue aussi de l'Hadès souterrain mentionné ailleurs dans l'*Iliade*. Dans son article, « La situation géographique et les abords de l'Hadès homérique » (*Gaia - Revue interdisciplinaire sur la Grèce archaïque*, 2002), l'historienne Catherine Cousin conclut : « [...] Plus rien ne s'oppose à la situation d'un Hadès occidental, aux confins de l'Océan, du moins pour les chants X et XI, ainsi que pour le début du chant XXIV de l'*Odyssée*. [...] Séjour souterrain et séjour océanique des morts ne sont donc pas inconciliables. » En plus de cela, la description de la navigation de l'équipage d'Ulysse dans l'*Iliade* tendrait à indiquer un trajet menant aux actuelles îles Canaries, lieux qu'Anton Parks désigne, dans son étude des textes d'Edfu dans *La Dernière Marche des dieux* (2013), comme étant les probables reliques des sommets montagneux du sud de l'Atlantide. Cette convergence d'indices tendrait à corroborer l'idée selon laquelle l'île de Circé, *Aiaiè*, serait l'Atlantide et métaphoriquement le pays des morts, ce qui est exactement le cas dans la pensée égyptienne antique.

Aiaiè, l'île de Circé la Magicienne, peut encore être interprétée comme étant la Lune, « le Pays des Bienheureux ». En effet, selon les croyances pythagoriciennes, lors de leur voyage d'après-vie, les âmes doivent passer par des cercles successifs qui leur permettent de rejoindre des portes en vue de quitter le Système Solaire qui limite et emprisonne l'âme. Deux de ces portes se situent sur la Lune et la « bonne » (connue de l'initié) conduira vers la porte du Soleil, elle-même ouvrant sur la porte du Luminaire Central, dont la nature exacte reste à déterminer et qui pourrait être le trou noir situé au cœur de notre Galaxie.

Le thème de la demeure lunaire *post mortem* se retrouve notamment dans l'un des plus vieux textes funéraires du monde, *Le Livre des Deux*

Ithaque. Circé est l'archétype de l'initiatrice féminine. L'étymologie de son nom nous renseigne sur l'identité « originelle » de cette figure mythique : *Kirkē* signifie « oiseau de proie ». Nous verrons par la suite à quel point le thème des Sirènes ou des femmes oiseaux est lié à l'Égypte ancienne et plus particulièrement aux déesses Isis et Nephtys.

228. Stobée, *Mélanges de physique*, XLI, 60.

229. Pseudo-Plutarque, *Sur la vie et la poésie d'Homère*, 126.

Chemins (vers 2000 avant notre ère), manuel égyptien de l'après-vie, lequel détaille la pérégrination *post mortem* d'une personne dans l'au-delà, finalement présentée à Isis : « *C'est un témoin que le château de la Lune !* », B1B0, 379, a-b ; « [L]'œil d'Horus est sur ses mains dans le château de la Lune. » B9C, 380, b. La convergence des motifs assure la transmission des enseignements occultes égyptiens dont Pythagore fut l'un des passeurs.

Peu à peu, une fois écoulées les grandes heures du pythagorisme, le symbole de l'île s'étiolera pour laisser place à un symbolisme lié aux marais. Cette idée est particulièrement intéressante si l'on considère les témoignages préhistoriques de lieux de cultes autour de marais : au fil de leur parcours, après de multiples évolutions, les rituels liés à la Déesse Cachée ont ainsi renoué avec leurs origines plurimillénaires.

Par la suite, le monothéisme s'empara de ce motif pour le métamorphoser radicalement : d'un lieu représentant la connexion des mondes²³⁰ et la Connaissance²³¹, ce temple devint un épouvantail chargé d'incarner un lieu de souffrances, l'Enfer des chrétiens. L'entreprise de diabolisation et la volonté d'obscurcir le symbolisme parvint à effacer jusque dans l'esprit de nos contemporains le souvenir de ces temples qui ont perduré des millénaires durant ! Pour nous dégager de l'emprise des réincarnations, il faudrait donc dans un premier temps réaffirmer l'existence de ce patrimoine antédiluvien transmis par Pythagore et son ordre, traîtreusement effacé par le désir de contrôle et l'obscurantisme de certains individus...

Pythagore se revendiquait le dépositaire d'un don particulier que lui aurait attribué Thot-Hermès : il serait capable de se réincarner sans jamais oublier la mémoire de ses précédentes existences. Les réincarnations successives de Pythagore auraient d'ailleurs été « attestées ». En effet, Pythagore se serait réincarné en conservant sa mémoire intacte grâce à un présent que lui aurait fait le dieu Thot-Hermès : il aurait ainsi pu dépasser la limitation induite par l'« amnésie » qui intervient entre chaque

230. *Les Grenouilles*, la pièce de théâtre d'Aristophane datant du V^e siècle avant notre ère, se déroule dans le contexte de la descente du dieu Dionysos dans l'Hadès. L'intérieur de l'Hadès se compose dans cette représentation comme suit : l'Achéron peuplé de grenouilles, le bourbier ténébreux où gisent les criminels, la prairie ensoleillée et verdoyante réservée aux initiés, et enfin le palais d'Hadès. C'est la première fois dans la littérature que sont réunis tant de détails sur le royaume infernal. La frontière entre Terre et Enfers y est encore marquée par l'eau. Ici, les amphibiens symbolisent par leurs plongeurs la notion de passage et vraisemblablement les âmes elles-mêmes. L'importance du Soleil et de la lumière, apanage des initiés, est attestée (vers 340-344, 454-455). La question de la situation exacte de l'Hadès et de ces « proto purgatoires », où les âmes attendent d'être réincarnées et sont placées sous la garde de Perséphone, est mouvante au fil de l'Histoire grecque. Je conclurai cette note concernant la pièce *Les Grenouilles* en précisant qu'elle recèle une remarque intéressante à propos du rôle des grenouilles-âmes renaissantes : en effet, elles chantent (et, à ce titre, sont dites amies des Muses) placées sous la protection d'Apollon lui-même, car elles nourrissent « *les roseaux dans les marais, pour être les chevaux de la lyre* ».

231. Pour rappel, selon l'interprétation proposée par Anton Parks, ABZU (terme sumérien à l'origine de la dénomination égyptienne « *Abdju* » qui est à la racine du nom « Abydos ») signifie « la cavité (ou la niche) de la connaissance » en sumérien.

métempsychose²³². Dans le monde chrétien, ce phénomène est appelé « marque de l'ange » et serait figuré par l'empreinte du doigt que nous porterions sur le dessus de nos lèvres (le *philtrum*). Cette « marque de l'ange » est directement issue des représentations de l'Horus Enfant, bien souvent représenté ailé comme un chérubin chrétien et à cheval sur un utérus.



23. Reproduction d'une amulette non datée provenant de la collection personnelle de Campbell Bonner (1876-1954) conservée à la bibliothèque des collections de l'Université du Michigan.

Exemple d'une pierre taillée portée en bague durant l'Antiquité. Régulièrement des symboles extérieurs à la culture grecque étaient employés, et ce, plus particulièrement dans un contexte médical ou magique : Horus Enfant est ceinturé par l'Ouroboros, il est à cheval sur une marmite à 7 colonnes (symbole représentant l'utérus dans le monde hellène antique). Sans surprise, Horus verse un liquide qui alimente l'utérus : c'est certainement une relique des pratiques libatoires liées aux Sirènes-automates mésopotamiennes. Horus accomplit le signe propre aux mystères et aux initiés, il porte son index devant sa propre bouche pour la sceller d'un éternel silence. Ainsi, le miracle des renaissances est-il opéré et la mémoire est-elle effacée d'une vie à l'autre...

Revenons à Pythagore. Il persistait à vouloir se rattacher à des événements historiques déterminants tels que la Guerre de Troie où il aurait été Euphorbe le Phrygien. Dans sa mission messianique, il chercha à minorer l'importance de sa filiation terrestre. Cela explique les rares sources concernant son entourage. Pythagore choisit plutôt d'affirmer son autorité par une filiation « miraculeuse » afin d'asseoir sa légitimité : il n'était plus le fils de personne, sa légitimité et ses pouvoirs lui venant de ses anciennes incarnations... En plus de cela, dans sa quête de légitimité – à l'image des penseurs marketing contemporains –, il opta pour la propagation de la critique. Pour fonder son autorité, Pythagore n'hésitait pas à vilipender les

232. Voir à ce sujet J.-F. Mattéi, *Pythagore et les pythagoriciens*, Paris, PUF, 1993 (citant le pseudo-Jamblique, 52,8, *Théories arithmétiques*).

poètes, même les plus illustres et les plus intouchables, Homère y compris²³³.

Concernant les cycles de réincarnations auxquels était soumise l'âme de Pythagore, ce dernier livra un témoignage détaillé, destiné encore une fois à supporter l'idée selon laquelle son âme était celle d'un dieu. Pythagore se serait réincarné sur Terre 216 années après sa précédente mort. Cela semble parfaitement correspondre au chiffre identifiant le nom sacré de Dieu tel qu'exposé par la Kabbale (le nom divin étant composé de 3 lettres multipliées par ses 72 autres noms = 216²³⁴). Il ne peut s'agir là d'une simple coïncidence.

J'ai régulièrement affirmé que Pythagore désirait libérer les âmes des Hommes du cycle des réincarnations. Il prétendait être capable, à l'instar d'un dieu, de se libérer de l'oubli d'ordinaire imposé aux âmes²³⁵. Il reste à démontrer que la nature des âmes était bien pour Pythagore l'équivalent de ce que nous entendons aujourd'hui par là. Ce point mérite une explication de la conception de l'âme dans la culture grecque antique. Dans ce contexte le *Noûs* (νοῦς) est la conscience, la forme la plus « divine » de l'âme. Cette super-conscience (sorte de surmoi) est le réceptacle de la somme des expériences subjectives et individuelles de l'âme mortelle. Le *Noûs* influence la forme du corps dans lequel il s'incarne et vice versa. Ce dernier point permet d'expliquer pourquoi une blessure du corps peut altérer l'esprit d'un individu (par exemple un trauma crânien qui rendrait inapte) et pourquoi les drogues (ou pratiques transcendantes) permettent de se relier au monde divin. Modifier le corps (un accident ou une trépanation) rend l'expression du *Noûs* impossible ou moins efficiente et inversement, et les soins du corps permettent de « canaliser » convenablement le *Noûs* dans le corps mortel... Cette idée se retrouve dans la célèbre maxime antique, « Un esprit sain dans un corps sain²³⁶ ».

233. C'est dans l'*Illiade* qu'Homère rapporte les événements de la Guerre de Troie, et, bien que cet auteur ait été fustigé par les pythagoriciens du vivant de Pythagore, ceux-ci finirent par adopter sa lecture avec des « extraits choisis » allant dans le sens du Maître. Pour conclure à propos de la rancune nourrie par Pythagore à l'encontre d'Homère, il ne subsiste aucun doute quant à celle-ci, dans la mesure où Pythagore assure l'avoir rencontré en Hadès alors qu'il était châtié pour les torts causés par la révélation (trop honnête ou mensongère ?) à laquelle le poète s'était livré de son vivant. Pour ma part, je demeure persuadée que cette rancune manifestée à l'endroit des poètes à la langue « bien pendue » – matérialisée vis-à-vis d'Homère – n'est pas étrangère à l'amitié brisée entre Pythagore et Abaris.

234. La valeur numérique du nom divin est centrale dans la vie religieuse hébraïque : les bandeaux et la frange de prière juive comportent selon la tradition des nœuds correspondant à la valeur du nom de Dieu. Cependant sa codification diffère selon les traditions : 26 pour YHWH ou 39 pour YHWH *éhad*, c.-à-d. « YHWH est unique », valeur numérique correspondant au mot hébraïque *Tal* qui signifie « rosée du matin ».

235. Ce point est particulièrement intéressant, car il fait écho au concept des *Kuram* divins exposé dans la série des *Chroniques de la Maîtresse du Temple*.

236. L'anecdote historique à propos de cette « maxime » mérite ici d'être rapportée : elle a été attribuée à Juvénal (approximativement au II^e siècle de notre ère), un satiriste et critique des idolâtres. Juvénal aurait écrit que les dévots et les crédules qui quémandent vainement la faveur des dieux feraient mieux de désirer « un esprit sain dans un corps sain ». Il est amusant

Voici pour résumer comment Pythagore exprimait son système de l'incarnation d'une âme : le *Noûs* existait indépendamment du temps et de l'espace, il était appelé à s'incarner selon une forme arrêtée par la Déesse Cachée sous l'apparence de ce qu'on appelait *daïmon*, puis existait dans le monde humain sous la forme de la conscience mortelle et subjective d'un individu. Cette répartition tripartite de l'âme et son lien avec le royaume divin se retrouvent dans la spiritualité de l'Égypte, dans les textes gnostiques égyptiens de Nag Hammadi et dans la Kabbale²³⁷.

Pour évoquer la mort, Pythagore n'employait jamais de terme profane. Il lui préférait la métaphore du « navire » qui « quitte le port » pour prendre le large. Cette symbolique fait sans conteste écho aux barques solaires égyptiennes, ou barques mortuaires dans lesquelles certaines dépouilles furent inhumées, étant parfois placées dans des tombes. Ce concept est appelé « *αναγωγὸς ὁρμή* » en grec ancien, littéralement « élan analogique », c'est-à-dire « le retour dans le monde céleste ».

Puisque nous avons levé le voile sur la nature exacte des âmes, découvrons désormais ce que Pythagore a enseigné sur les fameux cycles temporels auxquels notre prison terrestre est soumise. Attardons-nous quelques instants sur la durée exacte des réincarnations évoquée par le Maître qui professa que « tout est nombre » : en effet, si l'on considère son enseignement, les cycles de la Nature nous gouvernent à l'échelle d'une vie ou d'une civilisation...

Comme le lecteur l'aura compris, les temples préhistoriques dédiés à la Déesse Cachée ont certainement été utilisés par les pythagoriciens. Mais comment ont-ils fait lorsque leurs temples étaient trop éloignés où lorsqu'ils résidaient en ville ? S'il a existé de nombreux lieux de cultes privés ou de chapelles tombés dans l'oubli, la plupart ont été exposés à des pillages et à des destructions de la part des principaux critiques du mouvement pythagoricien. L'une des rares chapelles à avoir échappé à cette entreprise d'éradication est la basilique pythagoricienne de la Porte majeure à Rome. Cette dernière a été analysée par Jérôme Carcopino dans son ouvrage de recherche éponyme.

Ce qu'il y découvrit atteste de la croyance en une île (Amenti/Atlantide) où un Apollon guide des morts²³⁸ attend l'initié après son trépas. Ce motif est exprimé tel quel sur les peintures de la basilique pythagoricienne. Les pythagoriciens avaient bel et bien connaissance du mythe de l'*A'menptah* (Atlantide) et l'ont employé dans leur iconographie. Dans

de constater que ce sont une fois encore les critiques et les moqueurs qui témoignent le mieux de ceux qu'ils cherchent à tourner en ridicule.

237. Il serait trop fastidieux d'exposer en note les spécificités du concept de l'âme en Égypte antique. Le lecteur doit seulement garder à l'esprit que l'âme est un sujet d'étude en lui-même dans la spiritualité égyptienne et un enjeu de pouvoir spirituel, mais également politique.

238. Jusque dans la religion d'État, Apollon est considéré comme un psychopompe en raison de son lien avec les pierres et, plus largement, avec les bornes et les balises des chemins ; d'après Schamps, « Apollon prophète par la pierre », *op. cit.*

cette représentation symbolique, l'Apollon psychopompe (passeur des âmes) invite à un franchissement semblable à celui du Styx grec ou du *We-Pega* égyptien²³⁹.

Pour pouvoir gagner cette île providentielle symbolisant l'après-vie, commencement d'un tout nouveau cycle d'épreuves prolongeant celles endurées par l'âme sur Terre, l'initié doit être muni de formules. Ce procédé rappelle celui des phylactères (formules écrites portées sur soi sur n'importe quel support) des anciens Grecs, des Égyptiens et des juifs. Ces « formules » sont des « mots de passe magiques » selon le spécialiste Armand Delatte²⁴⁰. Le principe est exactement le même en Égypte antique dans le contexte du *Livre des Morts* : l'initié doit mémoriser des formules visant à évoquer sa filiation divine et sa dignité devant les dieux ou juges de l'au-delà. De la sorte, chez les anciens Égyptiens, les adeptes d'Orphée²⁴¹ comme les pythagoriciens – prouvant leur parenté divine –, l'initié est conduit en d'autres lieux que ceux où se trouvent les profanes. L'idée d'un tribunal divin tenu par des dieux qui auraient été en contact avec l'humanité sur Terre se retrouve également en Mésopotamie²⁴².

Une fois parvenu sur cette île, l'initié devait traverser le champ de fèves, ou la lagune sacrée évoquée précédemment. Pour rappel, ces lieux sont ceux où attendent les âmes qui doivent être réincarnées. Mais le sont-elles exclusivement sous forme humaine ? C'est ici que notre enquête révèle un autre secret jalousement gardé par l'ordre pythagoricien : « *L'âme est immortelle [...] elle passe en des animaux d'espèces différentes [...] les êtres recommencent leurs vies antérieures [...] tous les êtres animés sont congénères [...]* » (Porphyre, *Vita Plotini*, volume 1). Les pythagoriciens croyaient en la réincarnation, et plus encore, leur secret le plus inviolable était le dogme affirmant qu'il n'existait pas nécessairement de progression entre les différentes incarnations.

Il n'y a pas de terme à ce pèlerinage dans l'au-delà. L'âme doit nécessairement se réincarner. Pour échapper à l'amnésie, l'initié dispose ce-

239. Phaon (Φάων, qui signifie « le brillant ») est le passeur qui transporte en bateau les voyageurs allant de Lesbos à l'actuelle Turquie (Asie mineure). De par l'étymologie de son nom, Phaon est indéniablement associé à Apollon et à sa lumière incorruptible. Il fut selon le mythe caché par Aphrodite dans une laitue, légume réputé aphrodisiaque et lié à Osiris en Égypte.

240. Armand Delatte, *Études sur la littérature pythagoricienne*, op. cit., chap. III, « Un discours sacré pythagoricien », p. 71.

241. Les lamelles d'or orphiques trouvent un écho particulier dans les doctrines pythagoriciennes, à tel point que certains chercheurs croient en l'identité et l'unicité des personnes d'Orphée et de Pythagore. Y sont disséminés obstacles de l'Au-delà, mots de passe à communiquer aux juges de l'après-vie en vue de témoigner de la filiation divine du myste, et clefs d'interprétation des formules mystérieuses liées au culte d'Orphée...

242. Dans certains textes, les Anunnaki (le clan opposé aux Igigi, plus favorables à l'humanité) sont évoqués comme des juges de l'au-delà. « *La reine Ereškigal est assistée de sept juges infernaux, les Anunnaki. Ils n'interviennent pas pour décider du sort des défunts en fonction de leur vie passée, mais pour trancher les cas judiciaires qui peuvent se présenter dans le monde des morts, à l'image de ce qui se passe chez les vivants.* » in, sous la dir. de Fr. Joannès, *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Paris, Robert Laffont, 2001, entrée « Ereškigal ».

pendant d'un avantage conséquent : en prenant le « chemin de droite », il doit refuser de boire à la fontaine qui lui sera proposée. C'est en s'y abreuvant – et donc par ignorance ! – que les âmes sont frappées de l'oubli entre chaque vie. Les pythagoriciens, comme d'autres initiés avant eux, préconisent de ne pas s'abreuver de cette eau, source d'oubli.

Bien souvent, l'oubli est à juste titre qualifié de seconde mort : nous mourons physiquement puis nous mourons une seconde fois lorsque notre souvenir s'efface... Il en va de même pour les idées. Le destin a cependant prouvé que certaines vérités, même cachées, déformées ou reniées, refont toujours surface en temps utile. C'est le cas de l'affaire d'État qui faillit détruire les fondations même du pouvoir à Rome, laquelle entra dans l'Histoire : la redécouverte des textes de Numa attestant de la véritable nature des dieux.

4. Le destin funeste des textes évhéméristes

*« Le mythe est une image brisée de la vérité
comme l'arc-en-ciel est le reflet de la lumière du soleil,
dont les rayons se réfractent dans la nue.
Mais de ce miroir brisé, on peut rassembler
et rapprocher les morceaux
et ainsi le reconstituer... »*

Plutarque, *De la lecture des poètes*, Chapitre X, p. 28

Le destin des *corpus* littéraires et des textes universellement connus n'est pas celui que nous nous figurons : derrière leur immuabilité trompeuse se dissimule souvent une histoire tumultueuse teintée de politique. L'anecdote concernant la pratique attestée sous le règne du Pharaon lagide Ptolémée III l'illustre parfaitement : lorsque les navires touchaient le port d'Alexandrie, ils étaient minutieusement fouillés et chaque livre pris à son propriétaire. Seule une copie leur était rendue... si le détenteur était suffisamment influent, chanceux et riche ! Les œuvres ainsi récoltées venaient garnir les rayons de la mythique bibliothèque, sobrement estampillées « fonds de navires ». Ptolémée III ne recula devant aucun subterfuge pour s'approprier l'ensemble du savoir disponible de son temps : il alla jusqu'à mentir aux autorités d'Athènes auxquelles il était virtuellement assujéti, délaissant une caution astronomique, s'appropriant les précieux originaux d'Eschyle, Sophocle et Euripide conservés à Athènes²⁴³.

À chaque fois que l'ensemble des protagonistes et des éléments se réunissent en vue de révéler à la face du monde la nature de ses dieux, il semble que l'Histoire s'échine à déjouer leurs plans. Est-ce pour cette

243. J'invite les lecteurs intéressés par le sujet de « l'aventure du livre » à consulter le blog d'Irène Vallejo, présenté sur la plateforme des éditions Les Belles Lettres.

raison que le Maître Pythagore imposa le plus grand secret quant à cette ultime révélation ? Ou est-ce plus pragmatiquement en vue de se dérober aux critiques des fidèles zélés ou de ceux qui l'accusèrent de vouloir semer le désordre politique ?

Pythagore avait la réputation de ne dissimuler que superficiellement sa véritable et « divine » nature. Ce n'était certainement pas dans le seul but de flatter son orgueil que le Maître établit la croyance selon laquelle il était lui-même un dieu incarné. Il réserva ce type d'enseignement aux plus hauts initiés, tant et si bien que la révélation fut à tel point frappée d'interdit qu'elle ne nous est parvenue que voilée et obscurcie. Le secret de la réincarnation des âmes divines sous formes humaines faillit même se perdre définitivement comme en témoigne l'autodafé des textes de la tombe de Numa, deuxième empereur de Rome ayant succédé à Rémus et Romulus. Les événements liés à la destruction de ces textes par dépit et sans ménagement par les plus hauts dirigeants politiques de leur époque sont symptomatiques du sort qui est réservé aux porteurs de messages évhéméristes.

Prenons ici un instant pour rappeler les faits : Numa Pompilius régna entre - 715 et - 673. Il succéda à Romulus, le frère de Rémus, mythique fondateur de Rome. Ce tombeau aurait été découvert aux environs de - 181. On y aurait trouvé des documents essentiels, capables d'ébranler la politique de Rome et son système religieux. Craignant qu'ils puissent balayer leurs aspirations à l'athéisme le plus strict ou à un zèle religieux quelconque, certains n'hésitent pas à qualifier ces écrits de supercherie sans se livrer à un quelconque examen des faits rapportés à leur sujet.

L'éminent philologue, linguiste et historien Armand Dellate ne céda à aucun de ces travers. Il conduisit courageusement ses recherches en dépit des *a priori* et parvint à une découverte spectaculaire : le secret de la nature véritable des dieux aurait très bien pu faire basculer Rome !



24. Dessin et détail du XVI^e siècle attribués à Zuccaro Taddeo et intitulés « Découverte des livres sibyllins et de la tombe de Numa Pompilius », départ des Arts graphiques du Musée du Louvre. La posture du musicien en bas à droite (genou fléchi) rappelle clairement celle observée sur les sceaux mésopotamiens.

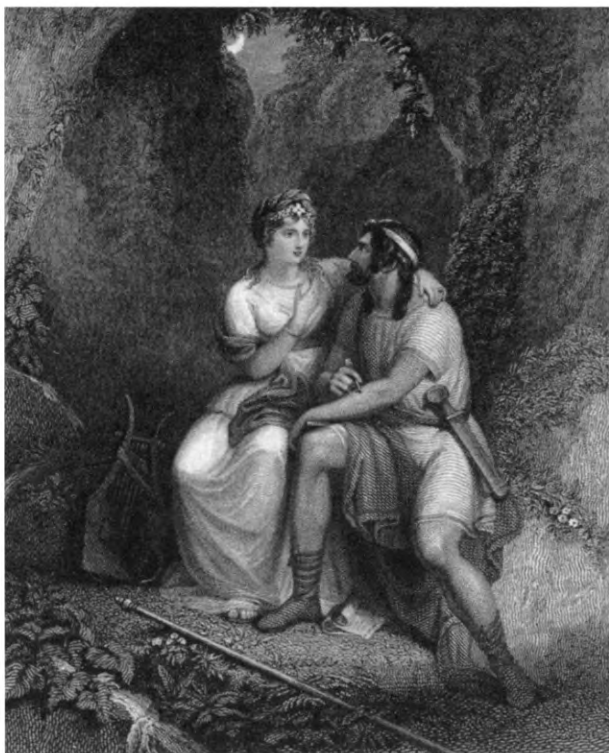
Avant tout, revenons au tombeau : vide d'ossements, les parchemins parurent trop « frais » pour dater de cinq siècles. C'est bien là la seule critique qu'assènent ceux qui estiment qu'il s'agit d'une mise en scène. Pourtant, qui aurait pu avoir intérêt à susciter la polémique de la sorte, sachant que la colère des dirigeants ne tarderait pas à s'abattre sur l'imposteur instigant pareille supercherie ? Qui aurait bien pu vouloir se réclamer de l'autorité du roi romain Numa Pompilius au risque de provoquer la colère des ancêtres, le courroux des dieux et déchaîner les persécutions de la part des politiques ? Les forces surnaturelles étaient alors perçues comme des malédictions auxquelles le profanateur ou l'usurpateur n'auraient eu aucune chance d'échapper. Aucun citoyen saint d'esprit n'aurait eu l'idée de perdre autant de temps à fomenter pareil stratagème pour son seul loisir en se fendant d'une mise en scène de la sorte, en ayant assurément à craindre les répercussions magiques et politiques d'une telle action.

Numa Pompilius fut l'instigateur des institutions religieuses romaines initiales. Celles-ci sont selon Dellate intimement empreintes de pythagorisme, et il estime « [que] les institutions religieuses attribuées à Numa ne pouvaient s'expliquer que par l'influence de la religion et de la philosophie pythagoricienne ».

Deuxième roi légendaire de Rome, figure essentielle de la religion et de l'ordre politique, Numa imposait encore le plus profond respect aux citoyens. Dans le secret jusqu'alors inviolé de son tombeau, si les textes enfouis avec lui n'avaient pas été si compromettants pour l'équilibre même de sa propre création, quel autre motif aurait pu conduire à ce que cette découverte se métamorphosât en affaire d'État ? Après des auditions, des attermoissements et des votes interminables, le Sénat conclut qu'il fallait détruire cette découverte accidentelle, « pour le salut de Rome ». Les textes

furent brûlés. Le silence fut imposé. Le cauchemar sans nom qui avait agité l'esprit des sénateurs anxieux se dissipa. L'effroyable perspective de perdre leurs prérogatives et de voir le peuple se soulever contre eux s'éloigna ainsi des sénateurs...

Mais le mal était fait. Eu égard au contexte, ce peu d'éléments est largement suffisant pour comprendre l'essence exacte de cette haute affaire d'État. La seule mention de ces éléments permet une reconstitution précise de la nature de cette « découverte inédite » que firent ceux qui pénétrèrent dans le tombeau de Numa. Venons-en au fait : de son propre aveu, Numa Pompilius « reçut » les institutions religieuses et politiques qu'il devait mettre en vigueur à Rome des enseignements de la nymphe Égérie en personne. Le roi Numa était également réputé pour communiquer directement avec Jupiter (Zeus, dans le panthéon grec). Sa nymphe initiatrice lui aurait dicté les textes retrouvés sur ces parchemins défendus.



25. Numa initié par la nymphe Égérie selon Henry Howard (1831).

De dépit, suite à la mort de son élève mortel, la nymphe se serait

transformée en source²⁴⁴, celle de la Ninfeo d'Egeria près de Rome. C'est cette même source où nous nous sommes rendus en 2018, Anton Parks et moi-même. Cet ancien lieu se trouve à quelques pas de l'entrée d'un réseau de catacombes si vaste et si ancien qu'il est encore impossible pour les archéologues d'évaluer ses dimensions précises. En ces lieux, les sépultures païennes et chrétiennes des premiers siècles s'entremêlent et témoignent de réoccupations successives des lieux. La végétation et les mouvements de terrain ont fait le reste : en surface tout est calme, les quelques arbres parsemant les environs ne sont qu'un pâle écho de ce qui fut jadis un bois sacré consacré aux divinités.

Lorsque Anton et moi-même nous sommes rendus à Rome, notre emploi du temps particulièrement chargé ne nous laissa qu'une journée en compagnie des archéologues chargés des fouilles sur le terrain de ces antiques catacombes. Nous parcourûmes ce jour-là un petit peu plus de trente kilomètres à pied, arpentant avec ferveur les mondes du dessus et du dessous. Éclairés par nos lampes frontales, guidés dans les labyrinthes des profondeurs obscures, nous avons franchi des portes blindées déverrouillées par nos guides, gardiennes de trésors millénaires. L'émotion était à son comble lorsque les archéologues nous firent sortir des sentiers balisés de la champignonnière, éventrée par accident, révélant des couloirs de catacombes inexplorés.

Anton est passé en premier. Il s'est tourné vers moi, l'air solennel : nous nous sommes compris d'instinct. C'est en ces lieux, au cœur des replis protecteurs de la Terre que le roi Numa avait reçu l'enseignement de sa muse Égérie. Des heures durant, dérobées aux profanes, loin de l'agitation du monde, cette initiatrice livra l'enseignement de son ordre. Qu'Égérie soit une ambassadrice du Savoir personnifiée ou une prêtresse importe peu pour notre exposé. Ce qui est certain, c'est que l'enseignement fut ainsi transmis au roi, immuablement.

Depuis, le lieu avait bien changé. L'idéal de recueillement discret s'était évanoui pour faire place à un endroit où la population venait rendre un hommage plus formel à Numa Pompilius.

Le magazine *Magasin Pittoresque* de 1846 rapporte que onze niches se devinent sous la végétation qui a envahi cet édifice. Une statue supposément masculine et décapitée s'y trouvait encore au moment où cet article fut rédigé. La « caverne » d'Égérie située dans le parc de Caffarella fut longtemps un point stratégique : tour de garde et citernes sont des vestiges indicateurs d'un lieu toujours très fréquenté, même à l'époque médiévale. Les briques semblent indiquer un aménagement final de la grotte vers le II^e siècle de notre ère.

Bien que leur rôle profane soit d'apporter de la fraîcheur aux no-

244. La symbolique de la Source, initiatrice et féminine, n'est pas sans faire écho à la grotte de la source liée à la déesse Hathor sur laquelle j'ai eu le plaisir de travailler dans mon dossier, « Le Meurtre de la Déesse-Vache » de la fin du tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple*. Des informations supplémentaires au sujet de l'eau et de ses thérapies seront apportées dans un prochain essai.

tables susceptibles de jouir de temps libre pour se rendre auprès d'elles, les *nympharium* (sorte de place d'eau publique) ne sont pas uniquement des bâtiments à usage pragmatique. Ces bâtiments d'inspirations hellénistiques de la période romaine peuvent être aisément rapprochés des temples comme ceux de Delphes (Grèce), de l'Abzu (Mésopotamie) et de l'Osireion du site d'Abydos à Abdju, c'est-à-dire Abydos (Égypte).

Revenons à Numa lui-même et à l'héritage précieux qu'il confia à Rome. Durant ses réformes religieuses, il confia à la garde du corps spécial des prêtres Salii un « bouclier tombé du ciel²⁴⁵ ». Il s'agit d'un Ancile. Son lien avec la divinité n'est pas fortuit : le bouclier trouvé par Numa correspond à des formes de boucliers égéens des « siècles obscurs », c'est-à-dire entre 900 à 700 avant notre ère²⁴⁶. Les liens entre l'Empire romain et le monde grec sont d'une importance capitale dans notre démonstration, tout comme la lignée antique qui se transmet le savoir spirituel devenu celui que nous connaissons aujourd'hui comme étant l'Arbre de Vie de la Kabbale. Le roi Numa Pompilius est également le réformateur du calendrier lui-même, sujet éminemment lié à l'Arbre kabbalistique ; dès lors, le calendrier a compté douze mois liés à la lune et a été couplé aux solstices.

Il fit venir des Vestales de la ville italienne d'Albe la Longue (*Alba Longa*). Elles étaient initialement au nombre de deux, et il décida de les faire passer à quatre. D'après les chroniques encore existantes, la ville d'Albe la Longue fut fondée après la chute de Troie²⁴⁷ par des Troyens guidés par un certain Aeneas en - 1184. Ce dernier aurait été envoyé afin de bâtir une « nouvelle Ilon » (Ilon serait le nom originel de Troie), laquelle deviendra la ville de Rome. Le temple de Vesta d'Albe précéderait la fondation de cette citée urbanisée²⁴⁸. Le culte de Vesta est lié au foyer, au Feu et par métonymie au Soleil²⁴⁹.

245. Denys d'Halicarnasse, *Les origines de Rome* (livre II, 71), Paris, Les Belles Lettres, 1990, et Plutarque, *Vie de Numa*, 13.

246. Varron, *De lingua latina*, VII, 43, et Pierre Grimal, *La civilisation romaine*, Paris, Flammarion, 1981.

247. Troie pourrait se trouver sur le site de l'actuelle Hisarlik (Turquie), occupée depuis le IV^e millénaire avant J.-C. ; Rome se trouve à 3000 km de là. Ou encore, selon la plupart des spécialistes des mondes hittite et anatolien de l'âge du Bronze, il s'agirait de la cité de (Truwisa) Wilusa mentionnée dans les tablettes hittites. Aussi, il est important de noter l'obsession gréco-romaine et égyptienne relative à l'origine de rois fondateurs, se référant à la nécessaire (re) création d'une cité idéale à l'Ouest. Comme nous l'avons compris au fil du présent ouvrage, cette cité originelle n'est autre que l'Amenti ou A'amenptah dont les travaux d'Anton Parks ont révélé la véritable nature dans son essai, *La Dernière Marche des dieux* (2013) : il s'agit de l'Atlantide.

248. Sous la direction de James George Frazer (traducteur), *Fastorum Libri Sex*, p. 179.

249. Les prêtresses devaient veiller à ce que le feu sacré du temple ne s'éteignît jamais : il était considéré comme animé par la force divine du Feu originel lui-même. Si, par malheur, ce feu venait à s'éteindre, il était rallumé selon des protocoles particuliers, l'un d'eux impliquant l'usage d'un cristal servant de lentille filtrant les rayons du soleil pour faire jaillir la divine étincelle. D'autres protocoles impliquaient de frotter deux bâtons d'*arbor felix* ou encore d'employer un miroir d'airain.

Comme nous venons de le voir, Numa Pompilius s'inscrit dans l'accomplissement d'une politique ou plutôt d'une « prophétie » centenaire à sa propre époque. La croyance populaire veut qu'il aurait été contemporain de Pythagore, sauf qu'une telle chose est chronologiquement impossible. Il était cependant bien le dépositaire de certaines traditions également transmises par le Maître.

Les commentateurs tels que Varron dévoilent clairement les motivations qui ont pu pousser à cet autodafé public qui voua ainsi les *papyris* (papyrus) découverts dans la tombe de Numa à un semblant d'oubli : « *Il est avantageux aux cités d'être trompées en matière de religion* » (Tertullien, *Ad nat.*, Leipzig, 1898, IV, 27). Si le peuple venait à connaître la nature des dieux, du genre humain et les raisons pour lesquelles des institutions publiques ont été bâties de la sorte, ce serait l'anarchie. C'est ce pour quoi les textes de Numa auraient pu faire naître une opposition de ce type en ce que « *la diffusion des doctrines contenues dans les livres n'eût été conforme ni à la loi humaine ni à la loi divine* », selon les propos de l'historien romain Valerius Antias rapportant les faits relatifs à l'instruction du « procès » fait à ces papyrus.

Selon les propos de saint Augustin sur ce même sujet, c'est là un iconisme qui est dénoncé : les dieux auraient d'abord été de véritables êtres de chair et de sang (théorie évhémériste) avant de devenir les dieux aujourd'hui vénérés, mais aussi dévoyés. L'intention initiale des cultes aurait été totalement aniconiste, évitant autant que possible les déviances telles que l'idolâtrie. Dépouillés d'âge, de figure ou de tout anthropomorphisme, les « dieux » – ou plutôt ces êtres divinisés – auraient ainsi rempli leurs pleines fonctions auprès de l'humanité : instruire et guider par-delà leur mort. Cette interprétation est renforcée par Plutarque dans sa biographie de Numa, où il évoque au chapitre VIII clairement l'idée de l'emploi des dieux comme « arguments » pour dompter / tromper les foules indisciplinées²⁵⁰.

Ainsi, selon le propre aveu des sénateurs coupables de ce véhément autodafé, les dieux de religions d'État auraient réellement existé et le témoignage de Numa en aurait apporté des éléments de preuve. Numa aurait notamment évoqué, dans son témoignage aujourd'hui disparu, Hercule, mais également Esculape...

*
* *

Esculape est le « père » des médecins – au même titre que Pythagore est conçu comme le « père » des philosophes ; il aurait été le fils d'Apollon, l'ancêtre d'Hippocrate et contemporain de la guerre de Troie. Son nom pourrait dériver du grec ancien *asklapas*, c.-à-d. « serpent ». Esculape est de

250. « *Il asservissait et il amadouait leurs âmes par la crainte de la divinité* » Plutarque, biographie de Numa, chapitre VIII.

surcroît associé à la constellation du Serpenteaire-Ophiuchus, la treizième constellation du zodiaque²⁵¹.

Les traces les plus anciennes trouvées à ce jour attestant du culte d'Esculape se trouvent dans le sanctuaire d'Épidaure²⁵², en Argolide, aux environs du VI^e siècle, où il était révéé au même titre qu'Apollon. Le détail des objets trouvés dans ce sanctuaire tendrait à conforter l'idée de l'historicité d'Esculape et surtout son lien avec la mythique guerre de Troie : des poignards courbes typiques de ceux forgés par les Mycéniens (vers - 1600) furent retrouvés dans ses ruines. Un écho de pratiques rituelles liées à la magie du sang résonne également en ces lieux où Esculape aurait pratiqué la résurrection des morts, mais également la mise à mort de certains par la consommation du sang des dieux. Selon l'écrivain et traducteur Robert Davreu, Esculape aurait pu réaliser ces « miracles » grâce au présent d'Athéna, à savoir, le sang de la Gorgone (c.-à-d. le sang des dieux). Ce fluide sacré est un élément assurément attaché à des pratiques anciennes très probablement liées à la Déesse Cachée et dont des survivances se décèlent jusque dans les textes gnostiques égyptiens²⁵³, mais aussi dans la mystique mésopotamienne résumée en ces termes : « *Au vivant que le sang fasse connaître son tême*²⁵⁴ » (le *têmu* désigne l'intelligence et son quasi homophone *damu* (« sang ») atteste du lien entre les deux notions dans cette culture). Il est possible que les initiés du temple d'Esculape aient été invités à consommer le sang d'un dieu ou d'un de leurs représentants.

Un exemple extrait de l'écrit égyptien, le *Livre des Deux Chemins* (vers 2050 avant notre ère) nous conduit sur la piste d'un culte lié au sang des dieux, possiblement transmis par l'Égypte au monde gréco-romain : si Horus est régulièrement dénommé « le lumineux », le « maître de la Lumière » et autres épithètes diverses liées à la lumière, c'est non seulement pour attester de sa reliance avec la planète Vénus, comme le démontrent les travaux d'Anton Parks, mais c'est également une métaphore pour désigner un autre « produit » irradiant littéralement le corps du dieu ressuscité.

251. Voir, au sujet de cette association astronomique, Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Grands dictionnaires », 1951.

252. Les traces de culte les plus anciennes en ces lieux remontent pour l'heure au VII^e siècle et la présence de grenouilles est frappantes parmi les *ex-voto* retrouvés sur place : ces amphibiens sont liés à un culte spécifique à ce temple où les « grenouilles de Sériphos » (les bégues et autres personnes atteintes de troubles du langage dans le monde grec ancien) venaient chercher la guérison auprès d'Apollon, dieu de la parole par excellence. Voir, à ce sujet, James Papadimitriou, « Le sanctuaire d'Apollon Maléatas à Épidaure », *Bulletin de correspondance hellénique* (Volume 73, 1949, p. 361-383). Nous verrons pourtant par la suite que l'association entre la grenouille et la parole est une métonymie pour désigner le fait que ce symbole était initialement lié aux âmes elles-mêmes et à leur nature éternelle (transmigrant de la surface / l'au-delà jusqu'au cœur d'une matérialité « en creux » comme un marais).

253. Je rappelle à ce propos la prochaine publication d'un essai sur ce sujet.

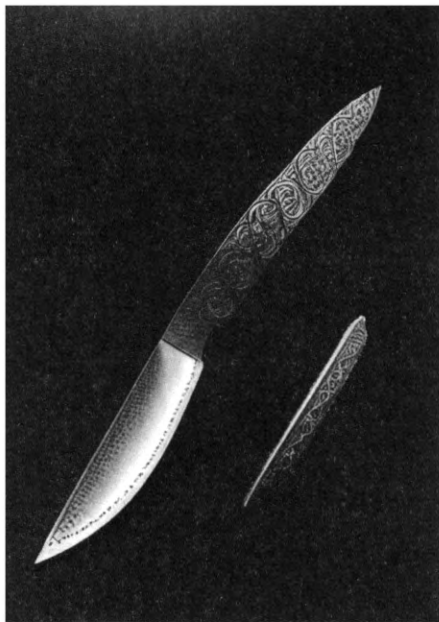
254. Véronique Van Der Sted, « Mourir au pays des deux fleuves, l'Au-delà mésopotamien d'après les sources sumériennes et akkadiennes », *Lettres orientales*, 12, Louvain, Éditions Peeters, 2007, p. 20.

Apollon-Horus (le Héros de la Déesse) est la lumière centrale des cultes pythagoriciens, le « *Feu à atteindre* ». Dans le contexte du *Livre des Deux Chemins*, il est aussi appelé « *le feu [qui] est en réalité les 'humeurs' d'Osiris* ». Le texte est plus précis encore lorsqu'il révèle que « *le feu qui est derrière cela : c'est ce qui contient les humeurs d'Osiris* » (B3C 352b). Horus est porteur de la Lumière des origines au même titre que son père. Cette lumière se manifeste à travers lui par la voie de ses fluides et effluves, comme le démontrent les textes étudiés dans le contexte du rituel de procréation du Pharaon où la mère n'en est que « l'incubatrice ».

L'importance de cette force surnaturelle et du désir du fidèle de la recevoir est attestée par la déclaration « *Ledit [nom] est possesseur de sang au jour des transformations* » (B2L 355d). Ainsi les reliques de dagues et d'épées présentes dans les temples liés à Apollon – ou supportées par Pythagore – prennent une tout autre dimension : dagues et épées servaient-elles à goûter au « sang des dieux » ? Cette hypothèse est sous-tendue par cette idée, très présente dans le monde hellène, selon laquelle le sang est porteur de l'âme elle-même : boire le sang d'un dieu reviendrait ainsi à réintégrer la « patrie céleste » par la voie royale, la plus radicale²⁵⁵.

De véritables dieux étaient-ils physiquement présents dans des temples, ou ce sang y était-il conservé d'une autre manière ? Ces dieux offraient-ils leur sang de leur propre gré ou y étaient-ils contraints ? Ce fluide divin est-il un remède à des maux physiques ou spirituels ? Ces questions seront traitées dans un ouvrage actuellement en préparation, conjointement rédigé avec Anton Parks.

255. Cette idée de la présence de l'âme dans le sang, péricardique ou non, se retrouve clairement exprimée à plusieurs endroits de cet ouvrage, mais je propose également au lecteur une citation issue des *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle (II^e siècle) : Livre IV, 21, « *Et cependant il y a de la place pour [ces âmes] parce qu'elles se convertissent en sang [...]* », citation à propos d'arguments relatifs à la pérennité des âmes et la « place » qu'il faudrait dans « l'air » pour les « stocker » ; Livre IV, 14, « *Tu as subsisté comme partie du Tout. Tu disparaîtras dans ce qui t'a produit, ou plutôt, tu seras repris par transformation, dans sa raison génératrice.* »



26. Reconstitution artistique des fragments d'éléments ayant possiblement appartenu à une petite épée courbe ou un poignard découvert au cours d'une campagne de fouille sur le site du temple d'Apollon à Épidaure, en Argolide (Grèce). La présence de ce poignard originellement en bronze – et donc « brillant » – au cœur d'un temple ancien dédié à Apollon n'est pas sans faire écho au débat sur la nature de la « cuisse d'or » de Pythagore que nous avons exposé auparavant. À droite de la lame (pour l'échelle) se trouve une pince, semblable aux pinces à épiler modernes. D'autres artefacts tels qu'une baguette de *péan* (médecin) ont été retrouvés sur place. **Éléments reproduits d'après les dessins présentés dans J. Papadimitriou, « Le sanctuaire d'Apollon Maléatas à Épidaure », dans le Bulletin de correspondance hellénique, Vol. 73, 1949.**

L'association avec le serpent est régulièrement évoquée dans le présent ouvrage en ce qui concerne les hommes de science de la Grèce antique. Esculape n'y fait pas exception ; il appartient aux êtres vivants déifiés et associés à ce symbole, ce qui atteste de la très grande ancienneté de ce motif.

Esculape est lié à la guérison par l'eau et il est associé à Eshmun, ou Baal Eshmun, dieu phénicien de la guérison par l'eau. Dans le contexte de ce panthéon, Eshmun aurait été homme divinisé par la déesse Astro-noë-Ashtart qui le ramena d'entre les morts après son suicide – à l'occasion duquel il se serait lui-même castré – afin de fuir la passion amoureuse de cette même déesse. Ce thème de la mutilation pourrait être lié à celle subie par les divins-forgerons, témoignant ainsi encore une fois du caractère pré-historique de ce motif mythique.

Esculape est associé à la pratique de l'incubation : ses disciples s'adonnent à la divination, cherchant un oracle à travers le rêve au voisinage d'un lieu généralement sacré. En Grèce, c'est dans l'Abaton (portail d'incubation) du temple que ces rituels s'accomplissent. Pythagore était lui-même réputé être féru de ce type de pratique très présente en Égypte.

Enfin, les trois principaux attributs d'Esculape confirment son lien avec le pythagorisme : le coq, le chien et le serpent, tous étant proscrits de sacrifice et de violence par Pythagore lui-même.

Une sorte de sceau tragique conclut le destin d'Esculape à l'instar de celui de Pythagore : selon certaines versions, il aurait été éliminé par Zeus en raison du danger que représentait sa trop grande maîtrise des sciences...

*
* *

Si la destruction criminelle des textes présents dans la supposée tombe du roi de Rome Numa ne saurait trouver de justifications ou d'excuses, il est clair que de telles révélations auraient très bien pu être tournées en dérision par le peuple, tout comme la perspective des métempsychoses (cycle des réincarnations de l'âme après la mort), qui aurait, telle quelle, porté atteinte aux cultes des ancêtres et à la perception même de la filiation.

Les positions défendues par Évhémère – aujourd'hui acceptée comme l'initiateur de la pensée évhémériste grâce à son texte, *Hiera Anagraphè* – datent de 300 avant notre ère, tandis que Numa Pompilius régna sur Rome aux alentours de - 700. Ainsi, 400 ans séparent la rédaction de *Hiera Anagraphè* des textes perdus du deuxième roi de Rome... Numa ou Évhémère auraient été particulièrement friands de la thèse dite des « anciens astronautes » (à savoir que des extra-terrestres auraient pu visiter la Terre en des temps reculés en influençant l'évolution humaine) : elle est compatible avec leurs propres hypothèses, ou plus exactement, elle leur est parfaitement complémentaire.

L'enquête au sujet des papyrus retrouvés dans la tombe de Numa Pompilius pourrait sembler l'œuvre d'un faussaire, surtout si l'on considère sérieusement la question de leurs possibles révélations à propos de la véritable nature des dieux. Pourtant, cette croyance n'a vraisemblablement pas pris racine dans la Rome antique ou en Grèce. On trouve sa trace en Mésopotamie (comme le démontre la tablette du « Mythe de la création archaïque ») et en Égypte antique : « *L'évhémérisme, qui est aussi, d'après toutes les vraisemblances, un produit de la spéculation théologique, a existé en Égypte, sous deux formes, liées d'ailleurs l'une à l'autre : les dieux ont été humanisés et les hommes ont été divinisés. La première de ces deux formes a fortement pénétré l'histoire mythologique de l'Égypte. La seconde n'a laissé au contraire que des traces assez légères. On s'en rendra compte par ce qui va suivre*²⁵⁶. »

256. Vincent Ermoni (théologien), *La religion de l'Égypte ancienne*, Paris, P. Lethielleux, Libraire-Éditeur, 1909. Du même auteur et du même ouvrage, cette citation traitant de l'évhémérisme égyptien demeure particulièrement percutante : « *La conscience, une tendance à s'unir à la divinité qu'elle adorait, qu'elle vénérât. On peut aussi voir un indice de cette tendance dans la conscience et les prérogatives des Pharaons. Ils étaient les représentants, les fils de Râ sur la Terre. Or l'union existe toujours entre le père et le fils, et cette union est une vraie communion, parce qu'elle repose sur l'identité de nature. Le caractère religieux de la royauté pharaonique pourrait donc être regardé comme une preuve de cette union. Et l'évhémérisme lui-même n'est-il pas un effort vers la communion entre l'humain et le divin ? Dans l'évhémérisme ordinaire, l'homme ne devient-il pas dieu ? Or l'Égypte a connu une double forme d'évhémérisme : les dieux deviennent hommes et les hommes deviennent dieux. Ce double mouvement gravite tout entier vers la communion, vers l'identification du divin et de l'humain. On s'efforce de combler l'abîme qui les sépare, de supprimer les distances qui les éloignent, de les rapprocher, de les unir et de les confondre. »*

5. Rationnaliser le monde : la clef du Cosmos aux mains des pythagoriciens

« Ô (vous) qui ouvrez le chemin
(et) qui dégagez les routes pour les Ba excellents dans la demeure d'[Osiris]. »
Livre des Morts, (suite 5), Chapitre 1, A 110 36-37

« [Si] j'ai ouvert chaque chemin qui est dans le ciel [et] qui est dans la terre,
c'est que je suis un fils qu'aime son père, Osiris. »
Livre des Morts, Chapitre 110
Papyrus d'Any, BM 10470, Chapitre 9, ligne 4

« Bénis-nous, nombre divin, toi qui as engendré des dieux et des hommes !
Ô saint et saint Tetractys, toi qui contiens
la racine et la source de la création qui coule éternellement !
Car le nombre divin commence par l'unité profonde et pure
jusqu'à ce qu'il arrive aux quatre saints ;
alors il engendre la mère de tout, le tout-en-un, le tout-en-un,
le premier-né, le sans-dérapage,
le dix sacré qui ne se fatigue jamais, le détenteur de la clé de tout. »
Tobias Dantzig, *Le langage de la science* [(1930), 2005], p. 42

Pythagore désirait accomplir sa mission messianique avec un grand souci du détail : il voulut livrer à ses suivants une clef servant à décrypter le Cosmos. Cette systématisation, il est ainsi possible d'en dépasser les limites normalement imposées à l'âme par la Création. Non content d'offrir le salut des âmes par la contemplation de la Déesse et de sa sagesse, il offrit des outils scientifiques pour partager la révélation au-delà de toutes les frontières. C'est en tous cas ce qu'il espérait faire.

Cette entreprise de rationalisation et d'universalisme précédait de 2000 ans l'esprit des Encyclopédistes et n'avait rien à envier au siècle dit « des Lumières ». C'est certainement l'une des applications les plus concrètes des procédés dits « magiques » qui se trouvent consignés dans les formules magiques. Les plus connues sont issues de la spiritualité de l'Égypte antique et ont été préservées dans le *Livre des Morts* égyptien. Pourtant, ce n'était pas aux défunts que ces formules étaient les plus utiles, mais bel et bien aux vivants – gardiennes de leurs codes révélant les mystères et les rouages de la Nature...

La théorie pythagoricienne de la transmigration des âmes présente le corps comme le tombeau de l'âme. Les mortels seraient enchaînés et ensevelis, ou parfois même protégés, dans l'enveloppe charnelle²⁵⁷. Comme nous l'avons vu, l'idée d'expiation de l'âme serait liée à une « faute » précédant l'épisode de la « chute ».

Après cette descente forcée sur Terre, les âmes divines se sont mê-

257. Platon, *Cratyle*, 400b ; *Gorgias*, 493a.

lées à celles déjà présentes sur Terre. De là, un combat s'en est suivi pour la possession de ce monde placé sous cloche, de ce monde d'exilés que représentait alors la Terre : la Haine et l'Amour s'affrontent à travers des cycles pour la possession des éléments et des âmes. Il en va de la responsabilité de chaque être vivant de faire pencher la balance dans le sens le plus opportun, c'est-à-dire le plus favorable à la Vie : l'Amour. Cet Amour est celui de la Déesse Cachée, celle qui est à la source de ce monde...

Cette représentation du monde et du corps tel une prison rejoint le gnosticisme, dont l'origine égyptienne est indubitable étant donné que tous les textes gnostiques retrouvés à ce jour furent découverts en Égypte. L'âme qui est dans le corps n'est cependant « pas seule ». L'âme se multiplie dans une perspective fractale, comme ce monde-créeation qui est une sorte de prison temporelle créée par la Déesse. Ainsi l'âme est selon Pythagore en plusieurs parties : de même que la psychanalyse professera l'idée d'un surmoi englobant l'Être, l'Égypte proposera la notion plus globale de survivance de l'âme (le Ba) une fois détachée du corps, le monde grec disposant d'un concept pratiquement équivalent : il s'agit du concept du *daïmon* (δαίμων / *daímōn*). Il doit être compris comme l'âme, le destin, ou même rapproché du concept moderne de l'Ange gardien²⁵⁸. Selon la croyance pythagoricienne, la paix serait assurée si Zeus révélait à chacun son *daïmon*²⁵⁹.

J'insiste encore une fois sur l'importance de la conscience et de l'intention chez les pythagoriciens : pour eux, tout était déterminé par l'inflexion de l'âme. Cette perspective est d'autant plus intéressante au regard des découvertes récentes en imageries cérébrales : nous prendrions des décisions avant même d'avoir mis en marche la mécanique cérébrale dans le but de les exprimer. Ce constat est totalement contre-intuitif, car la représentation commune voudrait que nous « verbalisions » les choses avant de les conceptualiser : ainsi la pensée fulgurante préfigure bien le Verbe.

De même, le pythagorisme influença-t-il le monde hellène dans sa conception de la personne et probablement René Descartes lui-même dans sa conceptualisation de la conscience. Le meilleur exemple à ce sujet en est l'une des maximes du livre IV (IV) des *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle (vers le II^e siècle) : « *Rien ne vient de rien, comme rien ne retourne à rien – de même aussi, l'intelligence vient de quelque part* ». Pour Marc Aurèle, plusieurs centaines d'années après Pythagore, le don des dieux n'est plus la connaissance de l'existence du *daïmon*, mais le « sixième sens » que représente la conscience ; c'est bien la rétro-conscience (« *je sais que je sais que je sais* »), le *cogito ergo sum* de René Descartes.

258. C'est en tous cas l'opinion d'Armand Delatte dans « Un discours sacré pythagoricien ».

259. Vers 61-62 : « Ζεν πάτερ , ή πολλν κε κακν λύσειας άπαντας, εί πάσιν δείξαις οίφ το δαίμονι χρφνται ». Cette idée même se retrouve également dans les *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle, rédigées aux environs du II^e siècle de notre ère, alors qu'il énonce : « [...] que le Dieu qui est en toi [...] ».

Une fois encore, l'idée d'un « jeu divin » ou d'un bal de dupes est particulièrement présente : les âmes participent à un jeu d'équilibre entre les forces de la Haine et de l'Amour alors même qu'elles sont amnésiques (elles ignorent la réincarnation et ne peuvent s'en libérer) et sont inconscientes du drame cosmique auquel elles prennent part. Dans la perspective de Pythagore, sans l'intervention du Héros de la Déesse – à savoir le Messie lui-même réincarné sous l'apparence d'un homme –, il n'existe aucun moyen pour que l'Amour triomphe. C'est pour cette raison que Celle qui est Cachée doit nécessairement envoyer un porte-parole ou un émissaire parmi les mortels. Si le pythagorisme demeure totalement silencieux sur l'existence d'un contre-adversaire équivalent, il a nécessairement dû en être conceptualisé un à un certain point de l'histoire de l'ordre : Pythagore définissait l'Univers comme une géométrie parfaitement symétrique, il devait donc obligatoirement exister un ambassadeur des forces de la Haine, à l'image de l'Anti-Christ dans la religion chrétienne. Il ne faut pas confondre l'*Antéchrist*, littéralement « celui qui vient avant » (c.-à-d. Jean Baptiste) et l'Anti-Christ, l'adversaire ou le contraire du Christ (le Diable).

Existe-t-il une porte de sortie de cet exil terrestre où nous évoluons telles des marionnettes prises en tenailles entre les forces d'Amour et de Haine ? Certains chercheurs sérieux, particulièrement versés dans la discipline des mathématiques et connaissant le domaine de la physique quantique, ont affirmé avec sérieux l'étonnante hypothèse selon laquelle Pythagore aurait détenu le secret de la 5^e dimension²⁶⁰ : celle où le temps cesse de s'écouler dans le sens que nous lui connaissons, à la manière des fleuves surnaturels présents dans les énigmatiques paysages de l'Au-delà. Le Maître avait-il échafaudé un plan pour aider l'humanité à s'affranchir de sa prison terrestre ? L'Histoire nous le dira peut-être...

*

* *

En guise de conclusion sur le vivant de Pythagore, nous pouvons citer les Vers dorés :

Pythagore, Les Vers dorés, vers 27, 28 et 29

τούτων δὲ κρατήσας γνῶσθαι ἀθανάτων τε θεῶν θνητῶν τάνθρωπων
 σύστασιν , ἢ τε ἑκάστα διέρχεται , ἢ τε κρατεῖται., γνῶσθαι δὲ θέμις
 ἐστὶ, φύσιν περὶ παντός ὁμοίην, στε σε μήτε ἀελπτ' ἐλπίζειν μήτε τι
 λήθειν...

²⁶⁰. C'est là la conclusion de l'ouvrage du mathématicien et chercheur Matila Ghyka, *Philosophie et mystique du nombre*, Paris, Payot, 1952.

« Mais si tu as perdu la constitution des 'morts mais vivants' et des non-vivants, ou si chacun d'eux est divisé, ou si chacun d'eux est perdu, sache, par nature, la nature de toutes choses, que tu ne peux ni espérer ni recevoir²⁶¹. »

**« Vous connaîtrez la composition des dieux immortels et des mortels, et si tout est abandonné, et maintenu.
Tu sauras, si Thémis le veut [si tu y as droit],
que la nature est la même partout,
pour que vous n'espériez pas à l'improviste,
ou que quelque chose vous échappe. »**

- Traduction proposée par un frère de la loge Memphis-Misraïm²⁶²

« Instruit par eux [les dieux], alors rien ne t'abusera
Des êtres différents tu sonderas l'essence
Tu connaîtras de Tout le principe et la fin.
Tu sauras, si le Ciel le veut, que la Nature,
Semblable en toute chose, est la même en tout lieu.
Ton cœur de vains désirs ne se repaîtra plus. »

Les vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français, Fabre d'Olivet²⁶³, 1813, BNF Gallica

« Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'Univers et les Dieux. Il n'y a rien à pratiquer. Connais-toi toi-même, sois toi-même. Pour être toi-même, arrête de t'imaginer d'être ceci ou cela. »
Gnôthi seautón (« Connais-toi toi-même »), en lien direct avec le thème *Memento mori* (« Rappelle-toi que tu es mortel ! »), précepte le plus ancien gravé sur le fronton du temple de Delphes selon Platon (*Charmide*, 164d)

Par cette formule, « *Connais-toi toi-même...* », qui est encore la plus connue et la plus galvaudée de toutes celles transmises par la doctrine pythagoricienne, la somme du savoir du Maître est ainsi résumée : les natures divine et humaine sont inextricablement liées. Les dieux, ceux que l'on associe à des principes ou des concepts furent des êtres véritables et ils côtoyèrent les Hommes. De surcroît, après leur « chute », les âmes des dieux commencèrent progressivement à habiter le corps des mortels. Près de deux mille ans après la mort du Maître, le grand mystère est révélé à nouveau au grand jour sans détours : le mystère de l'évhémérisme n'en est plus un, le thème des anciens astronautes renoue enfin avec ses ra-

261. Traduction libre et littérale de l'auteure.

262. Cette traduction m'a été transmise par un franc-maçon qui a accepté d'apporter ses lumières à propos de celle-ci.

263. Selon Fabre d'Olivet, *Les Vers dorés* sont l'œuvre d'un disciple de Pythagore appelé Lysis.

cines antiques. Les fondements de ces croyances anciennes sont bel et bien de même nature que ce paradigme supposément dévoyé, moderne ou « conspirationniste » ...

Des auteurs spécialistes du grec ancien, et plus particulièrement du dialecte dorien ainsi que de la littérature pythagoricienne et orphique tels qu'Armand Delatte dans « Un discours sacré pythagoricien » (chapitre II page 62) affirment sans ambiguïté que cette sentence professe l'identité de nature des dieux et des Hommes. Le « Vers doré » le plus célèbre lancerait ainsi l'évhémérisme à la face du monde, sans que la plupart des hommes sondent la profondeur de cette révélation – et ce, depuis des siècles ? – ; cela ne fait désormais aucun doute !

Je conclurai cette partie relative au vécu de Pythagore en constatant son incontestable passage à la postérité, alors qu'il rencontra de son vivant de nombreux obstacles en ayant à affronter l'hostilité de ses contemporains. Certaines légendes racontent qu'il rencontra la mort suite à une émeute et fut lui-même assassiné par ceux qu'il dirigeait. Si cela s'avérait, cela confirme amplement sa vision prophétique et explique – s'il en était seulement besoin ! – la codification particulièrement ésotérique de sa doctrine : toutes les vérités ne peuvent être impunément partagées. Cette mort « mythique » près d'un champ fèves a d'autre part conforté sa nature divine et assis sa nature de messie, véritable incarnation du Héros de la Déesse.

V

L'héritage de Pythagore

1. Les secrets des Suivants abrités dans la grotte de Zeus : aux frontières de l'éternité

*« Que le disciple apprenne donc à recevoir avec respect le fruit de l'antique Sagesse.
En un siècle où il est courant de critiquer et bien porté de tout soumettre aux flèches acérées de l'ironie et du scepticisme, l'élève de la Tradition égypto-hellénique doit au contraire réagir contre cette profanation aveugle des choses saintes.
Il doit préserver le pain de la doctrine de toute souillure et de toute amputation. »*
Jean Mallinger, *Secrets ésotériques de pythagoriciens*, 1946

*« Le principe de toutes choses est la Monade ;
de la Monade dérive la Dyade indéfinie,
pour jouer le rôle de matière sous-jacente à la Monade qui est la cause active ;
de la Monade et de la Dyade indéfinie dérivent les nombres, des nombres les points,
de ceux-ci les lignes, de celles-ci les figures planes, des plans les solides,
des solides les corps sensibles [objets des sens],
de qui les Éléments sont au nombre de quatre — feu, eau, terre, air. »*
Diogène Laërce, *Mémoires pythagoriques ou Vie de Pythagore*

*« À Rome, nul n'était considéré comme instruit
s'il n'était pythagoricien. »*
Cicéron, *Tusculanes* (1, I, chapitre XVI)

*« Béni est l'homme qui a acquis le trésor de la divine sagesse ;
malheureux celui qui n'a dans le cœur qu'une opinion confuse sur les dieux. »*
Empédocle, *Fragment 132, De la Nature - Purification*

Comme nous l'avons appris, la caverne fut un lieu d'initiation privilégié pour les pythagoriciens. Plus encore, elle fut un sanctuaire lors des

persécutions pour les adeptes de l'ordre. L'une d'elles connut un destin plus singulier que tout autre « antre des nymphes ».

En l'occurrence, la grotte de Zeus, *Ιδαίο Αντρο*, *Ideon Andron*, celle où le futur chef du panthéon grec aurait été dissimulé pour échapper à l'appétit dévorant de son père, Chronos. Le grand réseau de grottes calcaires de la grotte d'Ida ou d'Idéo, sur l'île de Crète en Grèce, conserva en son sein les preuves d'échanges spirituels intenses de part et d'autre de la Méditerranée. Les premières traces d'occupation de ces lieux remontaient à 4000 ans avant notre ère. La Crète et sa grotte d'Ida se trouvent à mi-chemin entre la Grèce et l'Égypte, à l'abri des ingérences de ces États aux destinées tumultueuses.

Pourtant, un malheur sans nom s'abattit sur ce lieu de souvenir et de célébration : des vols et des profanations y furent commis. Seuls les objets de moindre valeur, semblant inutiles, demeurèrent sur place. Ce pillage est une certitude au regard des éléments mentionnés par les chroniqueurs, tels que le trône d'ivoire dédié à Zeus, demeuré introuvable à ce jour.

L'iconographie des objets restés sur place est sans appel : les origines de ces pièces sont diverses, Irak, Palestine, Liban, Égypte, Syrie..., objets de cultes aux symboles intimement liés aux *credos* pythagoriciens. Le poète et médecin crétois Épiménide ainsi que Pythagore fréquentèrent ces lieux pour y pratiquer des retraites spirituelles. Le lecteur imaginera sans peine les raisons qui auraient pu motiver ce « pèlerinage » : ceux qui se rendaient dans ces lieux étaient manifestement de très hauts initiés au fait de l'interconnexion des cultes méditerranéens, et constituaient vraisemblablement une élite détenant la connaissance du secret de la nature des dieux. Voici quelques objets retrouvés dans la grotte d'Ida :



27. Bouclier exposé au musée d'Héraklion (Crète) daté du VIII^e siècle avant notre ère, interprété comme montrant le dieu Zeus ou le dieu Melkart encadré par deux figures typiques de l'iconographie mésopotamienne (de type « *Keroubim* », ancêtres des Séraphins bibliques). Le symbole de style « oméga renversé » qui surplombe le personnage masculin renvoie à celui exposé dans le dossier « Le meurtre de la Déesse » qui est à la fin du tome 2 des *Chroniques de la Maitresse du Temple*.



28. La déesse Astarté dans un style égyptianisé; sur un bol ou un bouclier de bronze, cette « maîtresse des animaux » daterait de 700 avant notre ère : une maîtresse de la Nature qui pourrait être rapprochée du thème de Déméter avec ses chiens (comprendre : les planètes au sens pythagoricien) à la chasse ou encore de Déméter et les deux portes ou Séjour des Bienheureux (Soleil et Lune, porte de sortie de l'exil des âmes sur Terre).



29. Horus les ailes écartées, un sphinx dont la tête arbore une coiffe égyptienne.

À la vue des objets retrouvés sur place, le doute n'est plus permis quant à la nature de ce centre initiatique cosmopolite; c'est en ces lieux qu'était révélé le secret de la nature des dieux. En témoigne Épiménide de Cnossos, « poète » et « chaman » au sens grec du terme, qui y séjourna lui-même en compagnie de Pythagore²⁶⁴. Imaginez la procession des initiés cheminant de nuit, guidés par les astres, calquant leurs rencontres

264. Diogenes Laertius, *Lives of Eminent Philosophers*, éditions R.D. Hicks (consulté sur : www.perseus.tufts.edu).

sur un calendrier mystique dépendant de la course des étoiles : ce cortège d'initiés discrets venant des quatre coins de la mer devait inquiéter à juste titre les puissants de leur temps...

Empédocle d'Agrigente, qui résida également dans la grotte d'Ida, énonçait sans détour cette extraordinaire révélation liée la doctrine secrète de Pythagore : les dieux vécurent un jour sous une forme corporelle²⁶⁵ et les Hommes peuvent être la réincarnation de dieux, et plus spécifiquement, de dieux exilés sous la forme de mortels chargés d'expier leurs fautes : c'est bien là le sens que dissimulent à peine ses propos mentionnés dans le fragment 21 de son ouvrage, *De la Nature - Purifications* :

« Quand [les éléments] sont en lutte, [ces choses] sont toutes diverses de formes et séparées ; mais elles se réunissent dans l'amour, et se désirent mutuellement. Car de celles-ci sont sorties toutes les choses qui furent, qui sont et qui seront – arbres, hommes et femmes, bêtes et oiseaux, et les poissons qui habitent dans l'eau, oui vraiment, et les dieux qui vivent de longues vies et sont grandement honorés.

Car ces choses sont ce qu'elles sont ; mais passant les unes à travers les autres, elles prennent des formes différentes – tellement le mélange les modifie. »

Non seulement les humains habités par l'esprit des dieux (*theios anêr* dans la culture grecque), qui transmigrent au même titre que toutes les autres créatures de la Création, mais aussi l'ensemble des mortels doivent ainsi s'astreindre à une éducation appropriée, effectuer des actes de purification, reprendre conscience de leur nature véritable en vue de regagner la nature divine originelle. Une fois ces étapes passées, les âmes peuvent retourner parmi les bienheureux dans le divin séjour.

Telles étaient les affirmations de l'enseignement d'Empédocle et vraisemblablement les motifs de son exclusion définitive de l'ordre : il aurait dû conserver ces enseignements secrets et pourtant il choisit de les divulguer. En effet, Empédocle fut chassé de l'ordre pythagoricien, dont les mœurs à ce sujet sont sans équivoque : celui qui est banni est considéré comme « mort » à tel point qu'une stèle funéraire est érigée en son « honneur ». Platon sera également vivement critiqué par l'ordre du fait de ses évocations frôlant dangereusement les limites que l'ordre semble avoir posées quant à ce qu'il était possible de discuter – ou même simplement d'évoquer ! – en présence des profanes. Pourtant c'est à Empédocle que nous devons la survivance de traces écrites attestant des exceptionnels secrets de l'ordre. Tous les êtres vivants, y compris les dieux, sont parents entre eux, car ils partagent la même origine.

265. La croyance en l'incarnation divine se retrouve également en Égypte selon la tradition rapportée par Plutarque (*Œuvres morales*, Livre 5, 54) : « Aussi est-il accusé par Typhon d'illégitimité, parce qu'il n'est point parfaitement pur et exempt de toute corruption, comme son père, dont la substance est par elle-même sans passion et sans mélange ; au lieu que *l'union d'Horus avec la nature corporelle* a mis dans sa naissance une sorte d'illégitimité. » Témoignage plus ancien encore, il est possible de concevoir qu'il s'agisse du sens le plus littéral des premiers vers de l'Épopée d'Atrahasis : « Quand les dieux étaient des hommes... » (vers 1800 avant notre ère).

*
* *

Comme indiqué brièvement au début de cette étude, Épiménide de Cnossos présentait comme ses frères de l'ordre des tatouages spécifiques liés à la condition de *theios anêr* (« Homme-Dieu »). Comme le révèle Pausanias, ils ne furent cependant découverts qu'après sa mort. Épiménide les dissimula de son vivant pour ne pas être assimilé aux esclaves du monde grec. Épiménide fut considéré à titre posthume comme un sage respectable et éminent. Pourtant, il est associé à l'énigmatique « paradoxe d'Épiménide » ou « paradoxe du menteur ». Épiménide traitait régulièrement et notoirement tous les Crétois de menteurs. Tant d'efforts dans cette démarche de dénigrement ne peuvent qu'attirer l'attention, et ce, à dessein. En effet, Épiménide était lui-même Crétois. Épiménide affirmait publiquement la divinité et l'immortalité de Zeus²⁶⁶. Les Crétois étaient réputés professer la « mortalité » de Zeus, ou plus exactement, d'affirmer que Zeus était une véritable personne. Cela nous renvoie au secret de l'évhémérisme détenu par les pythagoriciens, sujet abondamment développé précédemment.

Or, si Épiménide est Crétois et qu'il dit que les Crétois sont des menteurs (à propos de la nature secrète du « dieu » Zeus), alors Épiménide ment, donc Zeus se retrouve comme pouvant simultanément être mortel ou immortel. Dans les deux cas de figure, si nous suivons la faille logique soulevée par le paradoxe : Épiménide dit à la fois la vérité et un mensonge²⁶⁷.

C'est bien là tout le drame soulevé par la perspective évhémériste : comment priver les croyants de leurs certitudes, de leur soutien spirituel, de leur guide ? Comment affirmer que des Idées auraient pu se faire chair ? Si l'on adopte le paradigme selon lequel les dieux sont la personnification de concepts désincarnés, les dieux ne peuvent pas être à la fois absolus (des concepts) et subjectifs (des personnes dotées d'une individualité). Le problème est insoluble ; pour toutes les hypothèses envisagées, l'issue est nécessairement l'instabilité et le chaos.

Cette ultime considération au regard des secrets de la grotte de Zeus et d'Épiménide souligne davantage – s'il en était besoin – l'injonction au silence qui déchire l'initié : doit-il révéler ce qui est caché, et se voir rejeté des rangs de son ordre, ou doit-il conserver le silence, laissant ses frères dans l'ignorance et éloignés de la libération ? Ce questionnement fait sans détour écho à la citation : « *Malheur à moi si je révèle ses Mystères et malheur*

266. Il est vraisemblable qu'il s'est positionné ainsi pour son propre salut, évitant le courroux des Grecs et des Égyptiens qu'il fréquentait assurément.

267. Si Épiménide dit vrai, alors il ment lui-même puisqu'il est crétois ; s'il ment, alors les Crétois ne sont pas des menteurs et ils disent la vérité... ainsi qu'Épiménide étant donné qu'il est crétois.

à moi si je ne les révèle pas ! », *Sepher ha-Zohar*, III, 127b, Rabi Siméon bar Yohai²⁶⁸.

*
* *

Cette grotte achève de nous faire pénétrer dans le paysage mental des membres de l'ordre du Maître de Crotone : ils se devaient d'être retirés des affaires politiques, car eux-mêmes attendaient vraisemblablement le retour de leur « commandant » divin, le Héros de la Déesse. Cette histoire se retrouve dans de nombreuses cultures et son illustration la plus claire en est celle des Suivants de l'Égypte ancienne attendant le retour d'Osiris-Horus. À l'image des Suivants, la loyauté des pythagoriciens fut longtemps impossible à acheter, car les initiés avaient possiblement en partage le secret des origines de la civilisation et de l'humanité.

2. Le baptême pythagoricien, une résurrection mystique où la Vie doit triompher de la Mort

Impossible d'être pythagoricien sans appartenir à une fraternité. Pourtant, les prérequis sont simples et plutôt conformes à l'esprit du temps qui les a vu naître. Trois points sont déterminants : « Honore tes parents », « Honore les dieux par des offrandes de fruits²⁶⁹ », « Abstiens-toi de tuer des animaux ». Ces éléments permettent d'appréhender les principes essentiels qui fondent la base de la discipline ou de « l'art de vivre » des pythagoriciens.

Nous avons rapidement évoqué plus haut les affinités entre l'élection du prêtre supérieur parmi les prêtres d'Apollon, les anciennes cérémonies de théâtre sacré liées à Osiris et Enki-Dumuzi : toutes ses pratiques prennent racine dans le culte préhistorique du Héros de la Déesse. Voici un tableau comparatif succinct qui permet de mettre en évidence les affinités des rituels liés à Apollon et Osiris : plusieurs centaines d'années – sinon un millénaire ! – séparent ces deux cérémonies pourtant si semblables. En les découvrant, nous levons peu à peu le voile sur les épreuves que les aspirants pythagoriciens devaient passer pour pouvoir espérer entrer dans l'ordre.

268. Pour l'anecdote, je rappelle que cette citation, rédigée par Rabi Siméon aux alentours du II^e siècle de notre ère, se trouvait au tout début de mon tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple*.

269. Dans le contexte grec, il faut, sous cette appellation, leur associer les céréales.

Rituel précédant l'élection du nouveau prêtre suprême d'Apollon dans le monde hellène. Résumé du rite des Septeria tel que rapporté par Plutarque et exposé par Robert Graves.	Meurtre du Héros de la Déesse ou version archaïque de la mort d'Osiris (extraits de la traduction par Anton Parks de la tablette BM 100046, datée de - 1900 à - 1600). Il s'agit à l'origine probablement de la retranscription de séquences de théâtre sacré qui se déroulaient autrefois pour reproduire des événements importants mis en scène au moment de festivités.
Au terme de ses 9 années de règne, l'ancien dépositaire du titre de prêtre suprême est emmené dans une cabane aménagée pour l'occasion, sur l'emplacement de l'aire à battre le blé, au milieu de la nuit, une attaque rituelle est menée par le cortège des prêtres. S'affrontent les guerriers loups-garous fidèles au précédent prêtre et ceux qui désirent prendre la relève du pouvoir. Le « héros » qui a mené cette attaque prend la place de son prédécesseur après l'avoir mis à mort rituellement.	(ligne 1) [Il paya, atta]ché! Il paya, attaché! [Pourquoi ta tête et ta face offensée étaient-elles couvertes d'une étoffe?] (ligne 2) [... le berger?...] il paya, [attaché!] [...] (ligne 4) [Tes chèvres ont été saisies, tes agneaux ont été of-ferts]. Il paya, attaché! [...] (ligne 7) Pourquoi [tes] grands enfants [ou géants] sont retenus dans le temple [comme] du petit bétail, à l'embouchure de la terre du devant? (ligne 8) Tes petits enfants pleurent l'onction dans la peine et la révélation du secret du temple du berger : « la plante qui incite à tuer ». (ligne 9) À l'embouchure, près du mur et du tronc d'arbre abattu, tes agneaux sans mère poussent un cri [pour] réduire la douleur. [...] (ligne 11) : Dans l'Eden souillé, tes guerriers Loups diminués poussent un cri pour réduire la douleur. [...] (ligne 13) : [La sainte Dame Anna] du temple « la place d'eau » – en témoignage durable, pleure dans la peine la disparition de l'onction.

[...] (ligne 40 – c'est de le Héros de la Déesse qui parle) Je suis coupé en morceaux de paille, je suis transporté sur le chemin de la place du Monde Inférieur; découpé et « offert au Ciel ». La veuve protège et [élève] l'âme!

[...] (ligne 44- 45; il est question du meurtre du Héros de la Déesse) Le [Grand] démon [...] l'avait encerclé. Manifestant un malaise dans l'eau, il s'était étendu « en offrande au Ciel » [comme] un cadavre.

[...] (ligne 48) Ils lièrent ses mains maculées de lisier, [la poitrine] dans l'eau, [attaché « offert au Ciel »].

(ligne 49) Lui qui siégea sur le trône sublime des rations, [ils l'ont frappé et retenu par le dos].

(ligne 50) Ils brisèrent et mirent en tas sa cruche sainte, [le frappèrent et en firent des parts].

[...] (ligne 58) Le responsable des arts et des puissantes rations fut déposé dans une fosse à poisson du Monde Souterrain, comme dépouillée du sceptre, assassinée et [retenu en « offrande au Ciel »].

[...] (ligne 59) Les lèvres couvrirent (son) frère le forgeron – « comme de l'eau » – dépouillé du sceptre, assassiné et [retenu en « offrande au Ciel »].

[...] (ligne 63 – il est question des sorciers en charge de la résurrection du dieu supplicié) [Eux?] qui étaient dans la butte et qui avaient le pouvoir sur l'arbre Halu'ub (Huluppu); ils parlaient et accomplissaient [beaucoup].

[...] (ligne 75 – « lui » désigne le Héros de la Déesse) Lui, le berger en cendres, coupé en tranches

dans le canal, avait prononcé des charmes dans sa « place d'eau ». [...] (ligne 77) Les essaims d'oiseaux de l'Eden ne parlaient plus à l'humanité alors manipulée en Eden comme de l'onction.



30. Libation avec cruche et offrande sacrificielle du bouc à l'attention d'Enki-Éa géant et inerte dans son temple ou sa tombe aquatique. Un arbre érigé non loin de la sépulture en creux qui reçoit la dépouille divine est bien visible. Le geste rituel de lever la jambe en pliant le genou le pied face à la racine de l'Arbre est présent dans ce sceau mais également dans le suivant, faisant sans ambiguïté écho au chevalier ployant devant l'autorité royale. **Cylindre-sceau sumérien de la Dynastie d'Ur, environs - 2800 à - 2500, BM 122558**



31. L'iconographie de ce sceau révèle un Arbre ou pilier qui pourrait très bien être lié au mythe préhistorique que cet ouvrage tâche de recomposer. Le personnage portant un masque ou un casque figurant une tête d'oiseau pourrait être un ancien membre du clergé associé au Sirènes mésopotamiennes. Ce qui est absolument certain, c'est que les épis de blé germant sur son front et sa tête font de lui un can-

didat idéal à un rituel en lien avec le monde agricole : comme nous l'avons amplement démontré dans cet essai, Apollon est une divinité préhistorique associé au blé et au monde agricole, rien de surprenant à retrouver sur ce sceau l'ensemble des symboles du pythagorisme. La présence de symboles types « oméga inversé » est à mettre en parallèle avec l'iconographie de la Déesse-Vache – aspect de la Déesse Cachée – mise en évidence dans le dossier concluant le tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple*. Ce pilier présente des affinités esthétiques indubitables avec le symbole égyptien du Djed, mais également les piliers types « cariatides grecques », le mât de mai et l'ensemble des axis mundi se retrouvant dans de très nombreuses cultures sur Terre. **Cylindre-sceau assyrien, environs 1200 à 1050 avant notre ère, n° 609 - Morgan Museum, New York**



32. Sceau akkadien sur argile présentant un arbre cosmique aux traits féminins dans lequel se trouve une sorte d'Osiris végétant au cœur de l'Arbre Déesse Cachée. Enki (dieu assimilable à Osiris) est reconnaissable aux flots qui s'écoulent de ses épaules. Autour de la Déesse Cachée se trouvent deux êtres ailés dans une représentation dite « la maîtresse des animaux », telle que la déesse représentée sur le bouclier dans la caverne d'Ida examiné plus haut. De cet arbre à la forme pyramidale s'élèvent

des oiseaux qui montent vers le ciel. L'ensemble de l'iconographie reliée au mythe de la Déesse Cachée et du Héros de la Déesse se retrouve dans cette représentation datant du XII^e siècle avant notre ère. **Sceau provenant de Nippur, époque Nazi-Maruttaš (vers - 1300)**

33. Encadré et protégé par ses deux sœurs Isis (à gauche) et Nephtys (à droite), Osiris est représenté momifié dans sa tombe en forme de butte, à l'ombre de l'Arbre, sous la forme du dieu Sokar (symbolisé par le masque de rapace). Sokar est plus particulièrement la divinité des artisans, forgerons et joailliers. **Bas-relief de Dendérah, tiré d'E. A Wallis Budge, *Osiris & the Egyptian Resurrection*, vol. 1, 1911**



Rappelons que le témoignage rendu par Plutarque au sujet des festivités que furent les Septéries (élection du nouveau prêtre d'Apollon) est critique, c'est ce pour quoi cet essai n'en présente qu'un résumé. Plutarque voit dans ce rite une synthèse de cérémonies extérieures au culte d'Apollon. Pourtant, des chercheurs comme Robert Graves (*Les Mythes grecs, op. cit.*) attestent de la légitime association, si ce n'est de l'existence originelle de telles pratiques : en effet, l'équivalence entre les divinités Apollon (grec) et Horus (égyptien) a été constamment soulignée dans cet ouvrage. Malgré sa critique, lorsque Plutarque évoque la cérémonie des Septéries dans ses *Œuvres morales* (V), il ne peut s'empêcher de considérer que cette cérémonie est une allégorie de la bataille opposant Apollon-Horus à Typhon-Seth. Cette cérémonie présente d'indubitables affinités avec le récit de la mort du dieu Osiris (Égypte) et en plus de cela un lien clairement établi avec des cérémonies beaucoup plus anciennes, telles que celles rapportées par les travaux de traduction inédits d'Anton Parks.

Pour intégrer l'ordre de Pythagore, il est vraisemblable que les adeptes avaient dû se soumettre à ce même type de rituel, se substituant au Héros de la Déesse, endossant sa peine, relevant les mêmes épreuves, substituant son destin de mortel au destin divin, embrassant ainsi plus pleinement encore le principe d'« imitation des dieux » explicité précédemment.

Ainsi le baptême n'est pas seulement compris comme une immersion salvatrice, mais comme l'acte de revivre l'immersion mortelle d'Osiris dans le canal où il fut torturé à mort et attaché à un arbre. Les adeptes de l'ordre de Pythagore imitaient donc leur Dieu jusque dans son ultime sacrifice, se substituant à lui au cours d'un rituel symbolique. Ce n'était pas le cas du grand-prêtre précédent au cours des « Septentrionales », car d'après le témoignage de Plutarque, l'ancien prêtre périssait véritablement. Il est possible d'imaginer que la commémoration de ce meurtre du Héros de la Déesse remonte à la période préhistorique. Ce rite datant de plusieurs millénaires inspira par la suite la religion de chacune des différentes cultures méditerranéennes, expliquant les points convergents des traditions mésopotamiennes, égyptiennes, grecques, etc.

Le canal du mythe préhistorique originel – où fut assassiné le Héros de la Déesse – était symbolisé dans la culture mésopotamienne par les eaux de l'Abzu, par l'eau de l'Osireion d'Abydos en Égypte et par la mer ou l'océan au bord de la falaise chez les pythagoriciens et les adeptes de l'orphisme.

Dans cette « chute » – à l'image des dieux ou des anges tombant sur la Terre dans de nombreuses traditions –, l'initié tombe de la falaise et se retrouve dans les eaux, frontière des mondes. Un reliquat de la figure des Sirènes pourrait être attesté à travers la présence des plumes confiées à

l'initié et dont la fonction est supposément « d'amortir sa chute ». Dans le contexte de ce rituel, l'eau est alors qualifiée de « lait » et l'adepte de « chevreau ». Nous levons ici le voile sur l'une des phrases les plus mystérieuses qu'on retrouve régulièrement dans les contextes orphique et pythagoricien ainsi que dans les mystères liés à Hécate (avatar de la Déesse Cachée) : « *Chevreau tu es tombé dans le lait* ». La traduction peine à rendre compte de la réalité de ce plongeon que l'on déduit pourtant clairement de l'expression originale « *et j'ai trouvé du lait*²⁷⁰ ».

Cette métaphore désigne la « chute » de l'initié en même temps qu'un probable soin de régénérescence apporté par la Déesse, tout comme Hathor (syncrétisme des divinités Isis et Nephtys) pansa Horus de ses plaies à l'aide du lait²⁷¹, Ishtar soignant Marduk par le même procédé²⁷². Il est important de rappeler que l'expression « *tes petits enfants* » (ligne 7 de la tablette BM 100046 exposée plus haut dans le tableau comparatif) peut également être interprétée comme « *tes agneaux* », niveau de lecture qu'avaient adopté les traducteurs Kramer et Bottéro. Ainsi, se plaçant dans une lignée initiatique millénaire, les pythagoriciens ont-ils mis en marche un rituel destiné à faire entrer l'adepte « derrière le voile », au même titre que les rois et princes ayant pratiqué ces rituels des centaines d'années – sinon des millénaires ! – avant eux...

Ce saut est représenté dans la Basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure étudiée extensivement par l'érudit Armand Delatte. C'est Sapho qui est représentée exécutant ce rituel destiné à changer la nature même de l'individu qui s'y soumet et à le doter d'une parole juste ou prophétique²⁷³. C'est aussi une manière de l'assimiler à la Déesse Cachée elle-

270. Avant le christianisme, plusieurs groupements religieux de la période hellénistique ont pratiqué cette forme de baptême-plongeon dans l'eau métaphoriquement désignée comme du lait. Dans tous les cas de figure, ce saut est une renaissance mystique. Les initiés, s'identifiant au Héros de la Déesse, accomplissent un rite reproduisant cette mise en scène.

271. « *Hathor, dame du sycomore méridional, est allée trouver Horus qui pleurait dans le désert. Elle a chassé une gazelle, elle l'a traité et a dit à Horus : ouvre tes yeux pour que je puisse mettre ce lait dedans. Il a ouvert les yeux et elle a mis le lait dedans. D'abord dans le droit, puis dans le gauche, et elle lui a dit : ouvre les yeux. Il a ouvert les yeux, elle les a examinés et les a trouvés intacts.* », Papyrus Chester Beatty n° 1 (BM 10681), Gardiner, 1931, p. 19. La déesse Hathor est réputée agir de même pour le Pharaon (extrait d'une stèle élevée à Dendérah en Égypte par le Pharaon Nebhetepa Montouhotep (environ - 2100 à - 1781), où la déesse s'exprime ainsi : « *Je te rajeunis grâce à [mon] lait [de telle sorte que] tes ennemis [soient] en-dessous de toi.* » Pour davantage de références et de contexte sur le lait et la Déesse Cachée – qui est un symbole relatif au couronnement, à l'intronisation et au caractère divin et hiérogamique –, je vous invite à lire le dossier concluant le tome 2 de mes *Chroniques de la Maîtresse du Temple*.

272. Le parallèle évident entre la passion du Christ du Nouveau Testament et celle de Marduk sont explicités dans l'essai *Corpus Deae* d'Anton Parks (2017), où l'auteur met magistralement en lumière la véritable nature du Baphomet des Templiers. Dans *Corpus Deae*, Anton Parks attire l'attention sur le passage du Papyrus Jumilhac (12:23-26/13:1-10) où Hathor est clairement identifiée à la déesse Nephtys, laquelle soigne et donne du lait à Horus grâce à la coupe-godet et la colonne qu'elle porte sur sa tête. Au sujet du lait d'Ishtar, nourrice de Marduk, on peut lire cet extrait de la tablette BM 13503, ligne 23 et VAT 9555 ligne 33 : « *C'est le lait qu'ils tirent face à Ishtar de Ninive parce qu'elle l'a élevé et a témoigné de la compassion pour lui.* »

273. Ce sont les propos de la chercheuse Claudine Gauthier dans « La décapitation de saint Jean en marge des Évangiles » (*Archives de sciences sociales des religions*, 160, 2012, 179), où

même, car comme la déesse égyptienne Heqet à face de grenouille, elle « chuta » sur Terre impulsant ainsi l'acte de la Création de notre monde-prison...

Le prix à payer, à l'image du jugement *post mortem* de l'âme rendu dans la Duat du *Livre des Morts égyptien*, est un lourd tribut : c'est l'éventuelle annihilation totale. Soit l'aspirant initié réchappe de son saut ou de son immersion, soit il est emporté vers le fond à cause du poids de ses fautes, selon la volonté d'Apollon²⁷⁴. Ce rituel éprouvant rappelle sans détour celui que l'on imagine volontiers dans le folklore égyptien lié à l'au-delà : il est certain qu'il s'agissait de véritables cérémonies pratiquées sur des vivants et non un paysage *post mortem* poétique et à interpréter exclusivement de manière métaphorique.

Nous l'avons vu, l'élection du chef du cortège des prêtres d'Apollon («Septentrionales») présente des similitudes remarquables avec le mythe originel de la mort d'Osiris (appelé dans ce contexte *Dumuzi*, « fils de la Vie »). Ces liens trouvent leur explication dans l'hypothèse du mythe préhistorique du Héros de la Déesse, à l'origine de ces deux traditions distinctes inspirées d'un même motif particulièrement ancien.

Cette transmission d'un mythe préhistorique a notamment dû s'appuyer – à un moment ou un autre – sur des éléments profanes du quotidien des populations locales, leur permettant ainsi de traverser les siècles, sinon les millénaires. Cela explique en partie la disparité des traditions existantes issues d'un même germe, celui du mythe préhistorique de la Déesse Cachée et du Héros de la Déesse. L'un des éléments majeurs qui a servi de support à la survie de ce mythe est son équivalent symbolique avec le cycle de vie du grain et les pratiques agraires en général. Dans les mythes et légendes, le grain est régulièrement la figure archétypale du supplicié, démembré et renaissant – à l'image de l'initié.

Ainsi, après avoir survécu au saut initiatique, l'initié était invité à se « restaurer » en rompant le pain avec ses nouveaux frères et sœurs spirituels. Manger le pain revenait déjà à rentrer en contact avec le divin dès la préhistoire, bien avant le christianisme si l'on suit cette hypothèse : le pain étant le produit de la farine, résultat de la culture, du battage, de la mouture et de la cuisson du grain, véritable ordalie et métamorphose du grain. S'il fallut attendre le XIX^e siècle pour lire « *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es* » (Jean Anthelme Brillat-Savarin), il est certain que les pythagoriciens associèrent le pain à leurs rituels pour la raison qu'il est la

elle met notamment en parallèle les manifestations égyptienne (Osiris), orphique (Orphée) et hellène (Adonis) du thème du saut baptismal : « *Quel qu'en soit l'acteur, de l'héroïne épique au condamné, ce plongeon, comme le baptême, ne poursuit jamais qu'un seul but : procurer la conversion, mieux, la métamorphose du plongeur. De la même façon, il semble que ce soit ce plongeon, proprement baptismal, que subissent les chefs d'Adonis, Orphée, ou encore d'Osiris qui leur offre l'initiation apte à les doter d'une parole à connotation prophétique.* »

274. Voir à ce sujet le passage relatif au saut de Sappho dans J. Carcopino, *La Basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure*, op. cit.

« chair de Dieu ». C'est certainement à l'aide de ce support symbolique que la tradition pythagoricienne acheva de rompre avec les rituels sanglants de consommation des fluides divins tels qu'exposés plus haut et qui avaient encore certainement cours durant une partie de l'Antiquité.

L'idée d'une « épuration » de la pratique de la consommation de la chair divine pourrait être confirmée par une formule anodine, relevée dans l'*Odyssée*, et dont la traduction change énormément d'un traducteur à l'autre (chant II vers 290, traduit par Philippe Jaccottet) : « [...] verse le vin dans les amphores, et dans de bonnes outres la farine, moelle des Hommes²⁷⁵ ». Sans détour, la farine y est mise en parallèle avec la « moelle ». Ainsi, l'absorption de la farine reviendrait à parfaire cette discipline d'*imitatio dei*, celle qui pousse les pythagoriciens à tenter de ressembler aux dieux...

De telles pratiques de déification du grain – posant le grain comme incarnation de Dieu, à savoir, originellement, le Héros de la Déesse – ont survécu sous la forme de superstitions ou de légendes sur le Vieux Continent, jusqu'à une époque très récente. Si leur christianisation les a partiellement rendues incompréhensibles, leur présence demeure révélatrice.

L'un des exemples qui survivent et illustrent le mieux cette hypothèse d'une mystique agraire millénaire est ce qui reste des ultimes pratiques de révérences vouées aux vestiges des chemins de calade. Ces chemins n'étaient pas des routes, mais des places de battage sacrées, là où le grain était détaché, parfois à l'aide de la force de traction d'un cheval.

Ces chemins de calade ou « caladage » ont nécessité un entretien attentif pour conserver leur rôle²⁷⁶. Il est possible que ces chemins semblables à des carrefours aient même été sanctuarisés. Peut-être étaient-ils autrefois aussi liés à la Déesse ? La connexion entre la Déesse Cachée et les carrefours est assurée (comme la déesse Hécate et son homologue mésopotamienne Lamashtu-Ninissinna), et peut-être est-ce là une des raisons qui poussa naturellement la Déesse à être associée à cet endroit si peu hospitalier. Au XIX^e siècle – encore une fois ! –, les chercheurs étaient bien loin du compte : ils ont voulu voir l'association entre les sorcières, les anciennes déesses et les carrefours comme une confirmation d'activités liées à la prostitution « sacrée » : en effet, quel meilleur endroit pour « racoler » qu'un carrefour. En réalité ces initiées et leur Déesse veillaient au battage du grain, activité sacrée sur laquelle reposait l'équilibre de toute une société dépendante de cette ressource pour se nourrir et faire du commerce.

L'axe autour duquel tournent ceux qui foulent le grain, ou des chevaux, invite le spectateur à se figurer un authentique *axis mundi*.

Enfin, le temps de pouvoir battre tout ce grain, il faut « le mettre au tombeau ». À savoir qu'il faut placer celui qui est coupé, mais non moulu, en gerbier. Cette structure évite que le grain ne germe, du fait de la pluie

275. « οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσι καὶ ἄλφιστα, μυελὸν ἀνδρῶν, δέρμασιν ἐν πυκνιοῖσιν ».

276. La surface de la calade est aplanie, tracée au cordeau. Le chemin, carrefour ou cercle de calade doit présenter des sillons (ou encrages – ou plutôt ancrages ?) pour être certain que l'opération soit couronnée de succès avec le moins d'effort possible, car c'est un travail particulièrement physique.

ou de l'humidité. Cette mise « au tombeau », ou en dormance, a pu servir de support privilégié au mythe préhistorique du Héros de la Déesse.

Des éléments similaires se retrouvent sans surprise dans les plus anciens rites de pèlerinages associés à Osiris sur le site d'Abydos. Dans la tradition égyptienne, le mythique chemin qui mène au tombeau d'Osiris (à Abydos) traverse le *We-Pega*. Ce chemin passe par un *Wadi*. Ce territoire particulier, *We-Pega*, est associé à la symbolique du cheval. Bien plus tard, ce cheval sera hellénisé dans le monde grec : il deviendra le mythique Pégase.



Fig. 32. — Rouleaux à menège pour l'égrenage des céréales (S. Villalague).

34. Chemin de calade aux alentours du XIX^e siècle.

Pour conclure, je préciserai qu'une figure importante appartenant au récit de la tablette BM 100046 n'a pas suffisamment bénéficié de notre attention. Ce sont pourtant ses protagonistes qui se trouvent au plus près de l'éminent symbole de la Déesse Cachée, l'*axis mundi*, l'Arbre qui rend possible la résurrection triomphante du dieu renaissant ; ce sont les « sorciers gardiens de l'Arbre ».

Dans ce texte en effet, ces mystérieux mages détiennent à eux seuls le pouvoir de rappeler l'âme divine depuis l'Au-delà. Ce processus implique un usage non spécifié de l'Arbre, métonymie qui désigne vraisemblablement la Déesse, notamment telle que représentée sur le sceau akkadien provenant de Nippur (époque Nazi-Maruttaš, image 32) reproduit plus haut. Nous développerons ce sujet dans la partie concernant plus spécifiquement la Sophia, mais je vous invite à garder ces énigmatiques sorciers en mémoire.

3. Reconstitution de l'office des pythagoriciens

Cette partie n'aurait pas vu le jour sans deux événements concomitants, mais sans lien direct entre eux : le décès d'un chercheur féru de Kab-

bale, proche d'Armand Delatte, et la découverte d'une pierre reproduisant la Grammaire d'Éphèse sous une forme totalement inédite.

L'érudit Armand Delatte légua une partie de sa précieuse bibliothèque à ses héritiers qui proposèrent l'ensemble des ouvrages de son fonds de livres à la vente. L'un d'entre eux, lui-même chercheur, ne pouvait savoir à quel point ces ouvrages précieux, pratiquement en lambeaux, trouveraient chez moi une attention et une lecture plus qu'attentive. Je conserve dans mes bibliothèques bien des ouvrages rares, mais peu ont autant été griffonnés, annotés et surtout dédicacés par d'éminents érudits. Ma reconnaissance éternelle va à ce chercheur anonyme qui m'a transmis cet héritage spirituel pour que ces connaissances échappent – *in extremis* – à la destruction et à l'oubli...

Concernant la pierre où se trouvaient écrites en grec les formules de la Grammaire d'Éphèse, je ne sais qui je dois précisément remercier. À Paris, mon mari Anton et moi-même empruntons souvent un parcours que nous affectionnons particulièrement et à l'occasion duquel nous faisons régulièrement des trouvailles : au moment où je rédige ces lignes, le dernier objet découvert est cette pierre ; la précédente était un livre centenaire dont les feuillets n'avaient pas été découpés, qui présentait des sceaux mésopotamiens totalement inédits. Cet ouvrage s'est trouvé sur notre route le jour de l'anniversaire d'Anton, dont on sait qu'il se passionne pour ce sujet.

C'est alors que je cherchais un banc où trouver un peu de repos qu'un discret scintillement a accroché mon regard. Ce jour-là, le destin a voulu me gratifier d'un bien joli présent à l'occasion de cet anniversaire. Tendant la main, j'ai suspendu mon geste, persuadée d'être observée. Personne autour de nous ne semblait prêter attention à ce que je faisais et j'avais pourtant l'irrépressible impression de commettre un acte sacrilège. Si je m'étais moi-même retrouvée dans le tombeau du roi Numa pour y découvrir ses textes évhéméristes, je n'en aurais pas été plus émue.

Me saisissant de la pierre, j'ai imaginé avoir trouvé par hasard un jalon de *geocaching* (jeu de piste). Mais en le scrutant de plus près, je vis qu'il y était question de Pythagore, du temple de Delphes et enfin, de la formule de la Grammaire d'Éphèse, le tout consigné en grec ancien. Minutieusement écrite, ornée d'une peinture dorée, cette pierre est précieusement stockée dans ma bibliothèque dans l'espoir que je puisse un jour remercier l'anonyme qui me l'a si charitablement transmise.

*

* *

Dans les écoles des pythagoriciens, il existe des parallèles édifiants entre cet ordre initiatique et la Kabbale en ce qui concerne la répartition tripartite de leurs initiés respectifs²⁷⁷. Ces concordances permettent de soutenir les développements qui suivent – révélant un héritage commun aux

277. Tableau réalisé à partir des informations issues de *La Kabbale* de Johann Reuchlin.

pythagoriciens et aux kabbalistes –, mais également de mieux se représenter le fonctionnement de leur ordre :

Pythagore	Kabbale
Silencieux (1 ^{er} degré)	Cabalistae (1 ^{er} degré)
Acousmatiques (2 ^e degré)	Cabalaei (2 ^e degré)
Mathématiciens (3 ^e degré)	Cabalici (3 ^e degré)

Grâce à l'ensemble des éléments présentés dans cet essai, tout en m'appuyant sur les travaux d'éminents chercheurs, je vous propose la reconstitution inédite de ce que fut vraisemblablement un office des adeptes du Maître, cérémonial à l'image des usages préhistoriques dont Pythagore s'inspira assurément.

Les membres de l'ordre choisissent certainement de se réunir le soir venu. Après une journée de travail ordinaire, l'ordre se réunit à la manière d'amis ou de voisins, comme il est de coutume à l'époque.

Une sorte de préambule à ce rituel se tient alors que les frères et sœurs spirituels se rejoignent : ils cheminent ensemble et débattent discrètement, à mots couverts, employant vraisemblablement des *Akousmata* et des termes secrets propres à leur ordre de crainte d'être surpris dans leurs échanges.

Un furtif coup d'œil à droite, un autre à gauche. Un guetteur clôt la marche, le temps que chacun revête ses vêtements blancs, si ce n'est pas déjà fait. Les lumières sont certainement éteintes pour ne pas attirer l'attention : s'ils ne disposent pas d'une grotte naturelle, d'une crypte, d'un réseau de catacombes réaménagées en lieu de culte, les membres de l'ordre emploient certainement une pièce fermée pour tenir leurs assemblées.

Ils pénètrent enfin dans leur temple. À l'entrée, il est possible que l'un des leurs prononce les paroles de la Grammaire d'Éphèse, formule concentrant les principaux éléments de l'ordre : « *Askion, Kataskion, Lix, Tetrax, Damnameneus, Aisia* ». Sont invoqués ici « celle qui n'a pas d'ombre », l'Obscurité ; « la dissipatrice des ombres », la Lumière ; « ce qui bondit », la Terre (sous la forme d'une balle, comme celle tenue par Koré, ou encore les vagues ou même un bouc selon les étymologies²⁷⁸) ; « la quaternaire », la Té-

278. En effet, *Λίξ* signifie « bouc » car c'est un terme qui désigne un « animal bondissant », et il indique parfois même les vagues dans leur acception archaïque. La proximité de ce terme avec celui qui évoque une écuelle ou un récipient prouve que son sens est en réalité peut-être

traktys (qui est la Déesse Cachée ou l'année), le Soleil²⁷⁹ et enfin, « la voix de la Vérité » (sans nul doute la voix tonitruante de la Déesse ou le cri du Loup²⁸⁰).

L'eau lustrale est à disposition et les adeptes procèdent à leur aspersion rituelle, certains employant une feuille de palme pour tirer l'eau de l'amphore. Cette phase de purification incontournable est appelée *loutron*. Par cet acte, chaque initié est appelé à se remémorer son baptême et son lien désormais « corporel » avec le Héros de la Déesse, tel Osiris, dieu noyé dans le Nil renaissant.

La jarre de lustration est peut-être tenue par des femmes ou entourée de Sirènes-automates, comme le suggèrent les poèmes retrouvés dans la tombe de Pétosiris (approximativement de - 380 à - 340) qui font référence aux nymphes du Nil :

« Réellement, ce sont les Nymphes, Isidora, les Nymphes filles des eaux, qui t'ont construit une chambre. L'aînée des filles du Nil, Nilô, a façonné une conque telle que le fleuve en possède une dans ses profondeurs, telle qu'il est possible d'en voir une, merveilleuse, dans le palais de son père. Et Krénaia, qui partage la couche d'Hylas depuis son enlèvement, a construit des colonnes des deux côtés, de façon à faire comme la grotte où elle-même enferme Hylas porteur de jarre qu'elle a pris dans ses bras. Et les Oréades, qui ont choisi l'emplacement, ont fondé un sanctuaire, en sorte que tu ne reçoives d'elles rien de médiocre²⁸¹ ».

Les porteuses d'onctions sont-elles à l'image des Sirènes, semblables aux déesses égyptiennes Isis et Nephtys ? C'est ce que suggère cette hellénisation d'éléments rituels initialement égyptiens. Hylas, ami d'Hercule,

« le monde bulle » conçu par la Déesse. Source : Henry George Liddell & Robert Scott, *An Intermediate Greek-English Lexicon*, Oxford, Clarendon Press, 2019

279. La question de l'identité de ce personnage fait débat car son nom renvoie au nom du Dactyle-Cabire Danaméos, dont l'existence est attestée par le très fragmentaire et archaïque récit appelé *Phoronide*, récit notamment rapporté par Phérécyde, l'oncle de Pythagore. Ce qui est plus étonnant encore, c'est l'homophonie du nom de Danaméos avec celui du personnage mythologique Danaos, frère d'Aegyptos. Les filles de Danaos furent condamnées à verser de l'eau dans un récipient sans fond aux Enfers en raison des crimes qu'elles commirent de leur vivant. Ce dernier élément est essentiel lorsqu'il est comparé à la nature véritable des Sirènes, exposée dans cet essai : pour rappel, les Sirènes étaient originellement des « pleureuses mécaniques » placées sur les tombes en Mésopotamie. D'une certaine manière elles étaient elles aussi liées à l'au-delà (elles étaient censées verser de l'eau pour « désaltérer les morts », comprenez « un puit sans fond »). Ce Danaméos est comparé à Hélios dans le *Papyri Graecae Magicae* (daté au IV^e siècle aux alentours de - 100). « *Damnameneia* » est également une épithète d'Hécate dans le document précité, dans le contexte d'une évocation de la déesse où elle est notamment comparée à l'*Axis Mundi*, etc.

280. Cette interprétation est en partie supportée par le témoignage de Clément d'Alexandrie dans ses *Stromates*, V, 45. Le terme *Aisia* a pu y être remplacé par *Baui* (« aboiement ») dans le contexte d'autres invocations, ce qui atteste de la nature exacte de ce cri lié au chien ou au loup. Le cri du loup associé en tant que prérogative divine ou royale est attesté dans sa plus ancienne forme dans la littérature sumérienne aux alentours de - 3400 à propos de la geste héroïque du roi Lugalbanda. Dans cet extrait, c'est le roi qui parle : « Comme un pélican émergeant de la roselière sacrée, comme des divinités lahama montant de l'Abzu, comme celui qui marche du ciel vers la terre [...] j'ai grondé comme un loup [...] » 220 à 250, texte composite compilé par ETCL.

281. Traduction proposée dans Jean Hani, « Les nymphes du Nil », *L'Antiquité classique*, Tome 43, facsimilé 1, 1974.

fut noyé par les nymphes – le thème mythique du « divin noyé » est légion dans l'ensemble du pourtour méditerranéen²⁸² – il est vraisemblable que ce poème rende compte de ce que les adeptes pouvaient vivre au cours du *loutron* initiatique où l'initié est divinisé par son prime baptême puis par ce geste rituel²⁸³. Cette idée de la figure féminine dotant l'initié d'un potentiel divin se retrouve en Grèce comme en Égypte, comme l'atteste la grotte où se trouve une fontaine ocrée dédiée à Hathor présentée dans le dossier clôturant le Tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple*.

Survient ensuite une étonnante pratique : l'officiant procède aux libations sans fermer les yeux ou en cligner. En effet, selon une croyance antique, seuls les morts vus en rêve sont dans l'incapacité de ciller, tout comme les serpents. Cette pratique aurait sans doute pour but de mettre en connexion l'officiant et l'au-delà à qui sa communauté s'adresse.

La suite diffèrera en fonction du fait que le groupe est attaché à l'enseignement du Maître ou qu'il s'en est éloigné : Pythagore proscrivait les sacrifices sanglants et recommandait d'offrir aux dieux des grains de mil ou de millet, pratique qu'il avait vraisemblablement rapportée d'Égypte²⁸⁴.

Se tient enfin le dîner au cours duquel ne sont normalement pas consommés de viande, de poisson, d'œuf, de coq blanc, de fleur mauve ou de fèves. Ces tabous alimentaires font l'objet de transgressions et semblent dépendre de l'orientation voulue par chaque groupe. La constante aurait seulement pu être que les pythagoriciens n'eussent consommé que des végétaux ou animaux dont ils auraient été certains qu'ils n'étaient habités par aucune âme humaine.

Le repas se conclut alors et des exercices de piété sont ainsi réalisés, visant à commémorer les piliers fondateurs de l'enseignement de Pythagore. Il est possible que ces enseignements aient été donnés par des *Keledones*, les Sirènes-automates, telles que celles dont il a été précédemment question, notamment dans le temple de Delphes.

282. « Osiris le Divin Noyé » (*pa hsy ntr*), expression régulièrement retrouvée dans les textes. Ce culte a des origines partagées avec d'autres sur l'ensemble du pourtour méditerranéen, voir notamment cette remarque de J. Hani : « La légende de Hylas est une variante d'un mythe répandu, sous diverses formes, dans toute la Méditerranée orientale : Hylas en Mysie, Bormios en Bithynie, Linos à Argos, Attis en Lydie et en Phrygie, sont parents de l'Adonis phénicien 25, lequel a plus d'un lien avec l'Osiris égyptien. » in Jean Hani, « Les Nymphes du Nil », *L'antiquité classique*, tome 43, fasc. 1, 1974.

283. À propos de la noyade « immortalisante » voir Foucart, *Le culte des héros en Grèce*, Mémoires de l'institut national de France, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1922.

284. Cette légumineuse est de nos jours appelée en arabe *Qeçob el abiod*, c'est-à-dire le « blanc », évidemment à mettre en parallèle avec la couleur blanche arborée par les disciples du Maître. Cette plante est d'origine nord-africaine et fait sans conteste écho à la culture antique égyptienne : la présence de plantes de type « millet » ou « sorgho » est attestée, même si elle ne représente que 10 % des biens consommés au quotidien par les Égyptiens, ce qui dénote peut-être une absence de consommation des biens en dehors du cadre cérémoniel, ou un bien de consommation réservé à l'élite. Voir Lucie de la Héronnière, « Ce que l'on mangeait dans l'Égypte antique : beaucoup de blé et d'orge (et très peu de viande) », *slate.fr*, 2014.

En effet, les pythagoriciens étaient désireux d'établir une filiation spirituelle qui leur aurait assuré une indéniable légitimité. C'est certainement la principale raison qui les a poussés à conserver leurs enseignements essentiels sous le sceau du plus strict secret afin que les profanes et les contradicteurs ne puissent s'emparer des éléments fondateurs de l'ordre.

En effet, que se serait-il produit s'il avait été porté – trop tôt! – à la connaissance de tout un chacun l'existence de la Déesse Cachée révérée par Pythagore, figure émergeant des limbes de la préhistoire et potentiellement originaire de la mythique Atlantide?

4. « Légitimité ancestrale » : une spiritualité ayant émergé de l'Atlantide ?

La représentation populaire voudrait que la Théosophie soit le premier mouvement mêlant le plus la spiritualité – si ce n'est la superstition – à la politique. Pourtant, l'Histoire démontre que l'ordre des pythagoriciens était le précurseur de cette ambition plusieurs millénaires auparavant. L'usage de la divination était institutionnalisé dans le monde hellène, les disciples de Pythagore l'ont faite « renouer » avec ce qu'ils considéraient être « l'Antique Tradition », c'est-à-dire recourir à la divination pour statuer sur des affaires publiques et politiques. Rapportant des traditions millénaires, il est acquis que Pythagore souhaita autant se positionner comme leader spirituel que comme chef politique, à l'image du dieu dont il revendiquait l'incarnation humaine.

Quel était le secret des automates *Keledones*, les yeux et les oreilles du temple? Dans le but de délivrer leurs oracles, ces statues parlantes disposaient certainement d'un système d'écoute recevant les questions des pèlerins. Il est cependant possible que ces *Keledones* employées au temple de Delphes de même que dans les assemblées pythagoriciennes aient initialement reposé sur des technologies potentiellement anachroniques avant de sombrer dans un état de délabrement qui imposa aux gardiens du temple de recourir à la prestidigitation plutôt que d'avouer aux fidèles que les Sirènes « étaient en panne »...

Et pour cause – ces Sirènes avaient peut-être accompli un fabuleux périple : venaient-elles de la mythique Atlantide, « le pays de l'Ouest où sont morts les dieux » désigné sous le nom d'*Amenti* ou *A'amenptah* dans les textes égyptiens? Si l'Égypte les emprunta à la Mésopotamie, il est possible que leur existence remonte à plus loin encore. En effet, la tradition égyptienne antique affirme l'existence d'un lieu disparu, situé à l'Ouest. Les exilés de ces lieux engloutis auraient vraisemblablement suivi la chaîne de l'Atlas jusqu'à Abydos, qui devint l'Osireion. Ce pèlerinage aurait donc pour origine la commémoration de l'exil d'un peuple réfugié.

Au début de cet ouvrage, lors de notre examen de la figure des Sirènes, nous avons constaté qu'elles étaient des artefacts technologiques

particulièrement anachroniques par rapport à l'idée que nous nous faisons de l'état des sciences il y a de cela quelques millénaires. Nous avons aussi mentionné les occurrences égyptiennes de ces *Keledones* et vraisemblablement l'origine égyptienne des artisanats réalisant de pareilles merveilles qu'on mentionne dans des textes antiques correspondant au monde hellène.

Comme l'atteste l'étonnant travail de recherche d'Anton Parks dans *La Dernière Marche des Dieux* (2017), où il a révélé les origines égyptiennes du mythe de l'Atlantide de Platon, il est évident que l'Égypte antique a entretenu des liens avec une civilisation « perdue » qu'on trouve en allant vers le soleil couchant, c'est-à-dire vers les actuelles îles des Canaries et des Açores. La thèse d'Anton Parks concernant la localisation de la plus célèbre des cités englouties est détaillée dans l'ouvrage que je viens de mentionner.

Les textes figurant sur les murs du Temple d'Edfou présentent des preuves crédibles de cette survivance millénaire d'une antique civilisation située « à l'ouest ». Un exemple en est particulièrement éclairant : il s'agit de la description des ravages causés par « l'Œil du Son » sur l'archipel (E. VI, 181) datés autour de - 10 000 d'après ce qu'en dit Anton Parks. Cette catastrophe naturelle (ou non) aurait achevé cet « essaimage » de la part de l'archipel atlante qui a enduré des destructions successives entre - 40 000 et - 6000. Force est notamment de constater que la date de - 40 000 ans est celle qu'ont retenue des chercheurs travaillant sur la phylogénétique des mythes pour tâcher de situer leur émergence au fil des millénaires : c'est précisément cette datation qui est envisagée en ce qui concerne le Héros de la Déesse²⁸⁵.

Cette hypothèse d'un exil de l'ancienne Amenti par les voies maritimes et terrestres trouve de possibles confirmations dans la génétique, mais également à travers la transmission d'un patrimoine culturel. Les Guanches, autochtones présents sur les îles Canaries lors de leur conquête au XV^e siècle, sont génétiquement liés aux Berbères, les nomades autochtones occupant l'Afrique du Nord. Ce lien témoigne d'échanges effectués, si ce n'est entretenus au fil des millénaires entre le continent et l'archipel disparu. Les Berbères ont tissé des liens indubitables avec l'Égypte et portent encore en eux la vénération d'un dieu dénommé « Asar » ; prononciation phonétique correcte du nom « Osiris » qui est une hellénisation du nom originel du dieu.

Si de tels voyages semblent présenter des défis insurmontables pour nos perceptions modernes, les migrations étaient courantes dans l'Histoire ancienne de l'humanité. En attestent les études sur les femmes présentes dans les colonies d'hominidés préhistoriques qui démontrent que certaines d'entre elles étaient originaires de tribus situées à des centaines de kilomètres du lieu où elles furent retrouvées.

285. Les travaux du chercheur Julien d'Huy dans son ouvrage, *Cosmogonies* (Paris, La Découverte, 2020) démontrent cette origine paléolithique de certains mythes, ou mythèmes, puisqu'on est aux environs de 40 000 ans avant notre ère.

Un exemple supplémentaire permet d'autre part de reconsidérer nos éventuels préjugés quant à la mobilité géographique au cours de l'Histoire humaine. En - 630 un riche commerçant carthaginois réalisa ce que nous nommons aujourd'hui le « périple d'Hannon », durant lequel il découvrit vraisemblablement les îles Canaries. Il rapporte y avoir remarqué « des ruines importantes », mais surtout, un territoire vide et désolé. Dès lors, la sécheresse explique que les habitants aient dû désertier les lieux afin de se déplacer dans le but de pouvoir survivre aux cycles des intempéries.

Au XV^e siècle, à l'arrivée des colons, Les Guanches parlaient un idiome berbère, ce qui confirme l'idée d'échanges avec ce peuple de voyageurs aguerris. Les Guanches pratiquent encore aujourd'hui une langue sifflée (le *sibo gomero*) qu'il serait tentant de qualifier de « langue des oiseaux » tant sa sonorité rappelle celle des sifflements de rapaces. Sans surprise, les actuels habitants de la Turquie pratiquent le même mode de communication (baptisé *kuş dili*) alors même que les premiers habitants de l'Anatolie (actuelle Turquie) ont également des liens génétiques avec les Guanches : il y a donc bien eu des migrations dans un sens ou dans un autre et une transmission culturelle avérée.

La pratique guanche de l'embaumement des corps et les usages de modifications corporelles tels que l'allongement du crâne tendraient à démontrer l'existence d'un lien culturel – non cultuel cependant – entre l'Égypte antique et les Guanches. D'autre part, leurs pratiques rituelles supplicatoires sont à l'image de celles des *Goês*, exposées en détail dans la partie de cet ouvrage traitant du mage Abaris : les Guanches avaient pour coutume de séparer les agneaux de leurs mères et de les placer dans des prairies consacrées, dans le but que leurs bêlements plaintifs attirent l'attention et la compassion des dieux.

L'art rupestre présent sur les îles Canaries atteste de liens iconographiques avec les symboles de l'Atlas. Plus particulièrement, les pétroglyphes des îles de Fer (El Hierro) sont très proches du tfinagh berbère, alphabet sacré dont la transmission se faisait uniquement de mère en fille jusqu'à une époque récente. Comme nous l'avons précédemment évoqué, c'est également sur les îles de Fer qu'est attestée la présence d'un mythe de renaissance d'un dieu solaire placé au tombeau puis ressuscité...

C'est sur cette même île d'El Hierro que se trouvait un symbole qui va confirmer les liens perceptibles de la Déesse Cachée et de son Héros avec les peuples occupant les lieux : il existait là-bas un arbre sacré dénommé *garoé*, « arbre-fontaine ». Aux alentours du site subsistent encore une race de reptile géant endémique (*Gallotia simonyi*) et des chiens-loups (chien-loup herreño) probablement domestiqués par le genre humain à une époque reculée. Se trouvent ici combinés trois symboles majeurs liés au mythe préhistorique que cet ouvrage tâche de faire émerger : le serpent ou dragon, le chien-loup (symbole des Suivants ou divins-forgerons, aussi appelés « ceux qui ont chuté »), et enfin l'Arbre symbolisant la Déesse Ca-

chée. Y avait-il à El Hierro un temple doté d'un arbre sacré similaire à ceux de l'Osireion (Égypte) et du temple d'Enki à Eridu (Mésopotamie)? C'est certainement en ces lieux que l'Arbre originel de la Déesse Cachée a plongé ses racines en des temps préhistoriques, il y a de cela plusieurs dizaines de milliers d'années.



35. Représentation du *garoé* guanche. Pour pouvoir tirer parti de la condensation naturelle liée aux végétaux afin de récolter de l'eau potable à moindre effort, voici une représentation de l'aménagement type qu'il est possible de réaliser tout en permettant à l'Arbre de vivre convenablement. Il fournit ainsi une source d'eau dans un contexte où le climat et l'écosystème n'en garantissent pas la présence. Fruit ingénieux d'une observation scrupuleuse de la Nature et des cycles de métamorphose des éléments, il est difficile de qualifier le génie à la source de ces constructions de « primitif » ou de « rudimentaire ». À la manière des routes de calade précédemment évoquées, de nombreux « trous d'eau » (creux pavés ou crevasses naturellement pierreuses servant à recueillir l'eau ou l'humidité par condensation) sont attestés

en Europe : leur usage, comme celui des *garoé*, dépassait très probablement le seul contexte utilitaire, comme en témoignent les pratiques païennes encore observées au XIX^e à l'égard de ces « citernes » si proches de l'Abzu d'Enki.

Si Pythagore l'ignorait – ou le soupçonnait déjà peut-être eu égard à son érudition et à son désir de prendre part à construction d'une « nouvelle Ileon (Troie) », archétype de la ville divine, mais déchue –, voilà l'origine du mythe de la Déesse enfin éclairci. Pourtant l'endroit où vit le plus assurément un mythe, c'est encore le cœur des Hommes et leur mémoire. Notre enquête s'apprête à nous emporter toujours plus loin dans le temps, révélant la part de cet héritage transmise à la Kabbale ...

5. La Tétraktys et l'Arbre de Vie

Nous nous apprêtons à aborder dans la présente partie des éléments de l'ordre de Pythagore parmi les plus ésotériques et les plus difficiles à recomposer. Pourtant, c'est au prix d'un important travail de recoupement des sources qu'il a été possible de produire cette section, laquelle rend à la fois compte d'une partie de l'expérience des initiés, mais sans nul doute

également du savoir de ceux qui furent, il y a de cela des millénaires, initiés au culte de la Déesse Cachée.

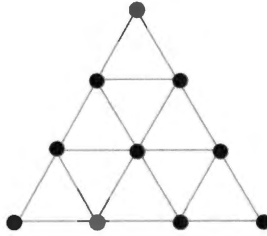
Photius écrit au sujet de la Tétraktys – aussi appelée Tétrade – que : « [les pythagoriciens] *proclamaient que tout est nombre et que le nombre complet est dix. Le nombre dix, la [décade], est un composé des quatre premiers nombres que nous comptons dans leur ordre. C'est pourquoi ils appelaient 'Tétraktys' le tout constitué par ce nombre.* »

Prenons quelques instants pour considérer une synthétique « histoire du nombre » : recomposer l'histoire de l'Arbre de Vie, c'est inmanquablement se pencher sur celle des nombres, du calcul et de l'arithmétique en général. Les nombres sont étroitement liés à la notion pratique du dénombrement propre aux observations du monde matériel (compter les bêtes d'un troupeau, les membres du corps humain, mesurer l'écoulement du temps...), mais ils entretiennent aussi un lien privilégié avec le surnaturel et l'irrationnel, un comble pour ce qui incarne objectivité et pragmatisme dans l'imagerie populaire !

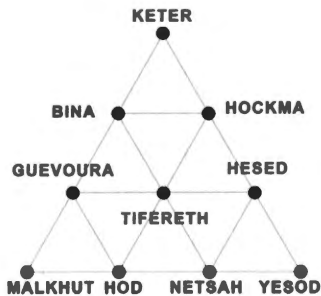
Compter c'est objectiver, identifier et conférer une existence à une chose en dehors du seul regard de son observateur : « *Brebis ou enfants [non] comptés, le loup les mange* » nous prévient l'adage. En contrepoint et de manière anachronique, le *Livre des Morts* égyptien lui répondrait : « [Je suis] *celui dont le nom est mystérieux [et] dont la place est plus sacrée que [celle] des millions [...] je suis celui qui n'a pas été compté, [car] je suis totalement indemne.* » (Papyrus de Nu, chapitre 7, lignes 4-5, BM EA 10477), s'opposant ainsi à la condition humaine où les os doivent quant à eux être scrupuleusement dénombrés comme l'indique le *Livre des Deux Chemins*, 255b : « *Puisses-tu compter tes os !* »

Tout comme la Déesse-Mère évoquée dans le dossier concluant le tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple* – celle qui offre la Vie tout en offrant la Mort –, celui ou celle qui emploie les chiffres se voit doté de pouvoirs dépassant l'immédiateté du monde « réel » : les portes de la spéculation et de l'abstraction lui sont ouvertes. Les nombres posséderaient des forces inconnues du commun des mortels, bénéfiques ou maléfiques²⁸⁶ : ce qui est dénombré existe, mais est également circonscrit et donc à la portée des influences néfastes.

286. Le merveilleux ouvrage (en deux tomes), *Histoire universelle des chiffres : l'intelligence des Hommes racontée par les nombres et le calcul*, écrit par Georges Ifrah (Paris, Bouquins/Robert Laffont, 1981) comblera les lecteurs désireux de se documenter plus avant sur l'histoire des nombres.

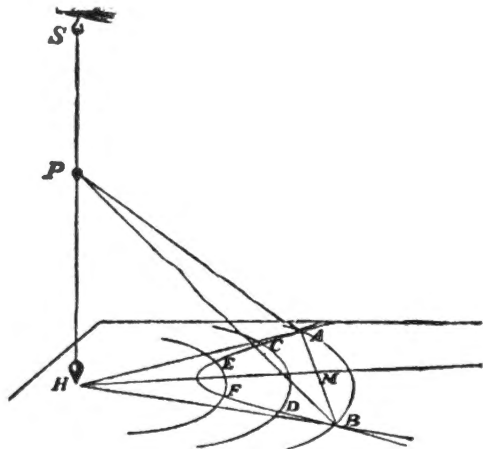


36. La Tétraktys.



37. Parallèles réalisés entre les *Sephiroth* et la Tétraktys. Voyez-vous se dessiner une forme intriquante au sein de cet ensemble de formes ? Peut-être s'agit-il de l'Œil de la Providence, d'un œil divin ? Mystère...

38. Représentation d'un Gnomon : la forme générale du triangle est parfaitement visible ainsi que les trois degrés caractéristiques de la Tétraktys. Cette installation rappelle l'usage divinatoire des pendules modernes, pourtant, il s'agit bien ici d'une installation d'observation pragmatique (pour déterminer le cours du temps).

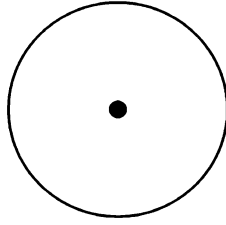




39. Hipparque (astronome du II^e siècle avant notre ère) représenté alors qu'il se sert d'un instrument astronomique appelé « bâton de Jacob », arbalétrille, arbalète ou bâton gradué, ou encore *ballastella balestilha*, un outil permettant de mesurer le déplacement des étoiles.

Si le parallèle esthétique peut sembler hermétique au premier abord, le lien idéologique entre la Tétraktys et l'Arbre de Vie des kabbalistes est évident : 10 nombres, 10 *Sephiroth*, 10 principes et autant de chemins qui les lient.

Au-delà d'un simple parallèle esthétique, ces parties vont nous permettre de prendre connaissance de l'héritage dont les pythagoriciens ont été les plus fervents protecteurs : qu'est-ce que la Tétraktys ? Elle est la Déesse Cachée représentée sous une apparence symbolique. Elle est le pilier de notre réalité, celle qui est dissimulée dans l'Arbre et à la source de la rencontre que vise l'initié(e), le Héros de la Déesse. Ce « pilier » est également représenté d'une manière alternative dans la tradition pythagoricienne :



40. Représentation de la Monade pythagoricienne. Ce qui est intéressant lorsqu'on considère cette représentation au-delà de l'œil, c'est le « trou » qui semble percer l'unité du cercle plein : il fait écho au « subterfuge » employé par les prêtres grecs rapporté par Héron dans son ouvrage, *Les Pneumatiques*, II, 6, où il explique que la vapeur de l'échauffement de l'eau contenue dans un chaudron a été exploitée pour maintenir en l'air une petite sphère légère au-dessus d'une demi-sphère creuse. En effet, grâce à une ouverture étroite au milieu du couvercle fermé du chaudron, la vapeur peut sortir par la demi-sphère en passant par un tube et soulever ainsi la petite sphère. N'est-ce pas ce spectacle, ou « divine apparition », dont on peut contempler ici, vue du dessus, une symbolisation ?

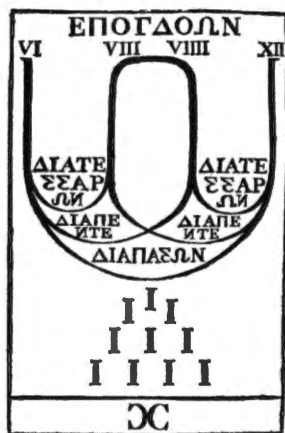
Si elle se dévoile sous une forme apparemment plurielle (le triangle et ses points), la Déesse qui se manifeste dans le concept de Tétraktys pythagoricienne n'en est pas moins Une. Ce concept se retrouve transmis – par le biais des disciples de Pythagore – à celui de la théorie de la Monade, l'Absolu, l'Un, le non mouvant initiateur du moteur de l'Univers (*ὁ οὐ κινούμενον κινεῖ*). Est-ce un hasard si ce symbole reprend le hiéroglyphe égyptien Râ ?

La Déesse Cachée est conçue comme la Cause première, le premier mouvement latin, le *primum movens* d'Aristote, ou la cause sans cause. Elle doit être appréhendée comme la réponse aux questions enfantines du type « Et avant ? Il y avait quoi ? »

Même les théories les plus élaborées dans des civilisations telles que la nôtre ne font au final qu'ébaucher une proposition de réponse face à l'imposant mystère, silencieux, immuable et pourtant si présent de l'impulsion qui donna naissance à notre Univers. Qu'on le dénomme la « cause des causes », le Big-Bang, Dieu, ou la Source importe peu : ce concept a été transmis et il demeure dans nos esprits.

Ce paradigme trouve de nos jours un écho étonnant dans la théorie de la diversité des réels, c'est-à-dire les théories liées aux mondes parallèles, mondes « poches » ou mondes « bulles ». Dès Anaximandre (élève de Thalès, ami de Phérécyde, l'un des oncles et initiateurs de Pythagore), cette possibilité avait été formalisée lorsqu'il mit en œuvre sa recherche « des origines » et tenta la première entreprise « historique » et « archéologique » où il voulut débusquer « *apeiron* » (*ἄπειρον*), l'infini, « la cause des causes » dont l'existence négative se manifeste par les nombres et « l'Harmonie des Sphères ».

Si la Création est bien initiée par le Verbe dans les religions du Livre, ce concept se retrouve dans le pythagorisme comme l'atteste cette représentation kabbalistique piochant dans la symbolique de Pythagore :



41. Diagramme pythagoricien montrant les relations entre *epogdoon*, *diatessaron*, *diapente*, et *diapason*. © Disdero

Sur ce diagramme, la Tétraktys est décelable dans la partie inférieure de l'image. Elle est clairement visible bien que réduite à des symboles en forme de *I* majuscule ! Dans cette représentation, de multiples chemins entrelacés unissent le Haut/Divin et le Bas/Création, célébrant l'harmonie de la divine Création. La prépondérance et le caractère sacré de l'art musical en Égypte antique ne sont plus à démontrer. Cette codification pythagoricienne a vraisemblablement été inspirée par cette influence.

Le *Per Kheru* est la science égyptienne de « la voix qui sort », procédé magique incantatoire reposant sur l'art de formuler des sons et des paroles²⁸⁷. Au-delà de cette seule discipline, l'idée d'une langue secrète divine transmise à l'humanité par les dieux, afin de conceptualiser le réel et d'en percer les rouages secrets, est une hypothèse qui se retrouve dans les travaux d'auteurs qui se sont penchés sur les pratiques rituelles égyptiennes²⁸⁸.

En effet, bien avant la Bible, les dogmes antiques de l'Égypte affirmaient que le « Verbe s'est fait chair », assurant notamment que la Création repose sur la Parole divine. Cette représentation du lien privilégié entretenu par Dieu avec la Parole se retrouve dans la Bible, dans la Création contée par la Genèse, mais aussi plus particulièrement chez Philon d'Alexandrie : « *Tout le peuple voyait le son et ne l'entendait pas. [...] car si la voix des êtres mortels est reçue par l'ouïe, celle de Dieu est reçue par la vue, à la manière d'une lumière*²⁸⁹. »

Le Son est un support symbolique essentiel en ce qu'il permet de concevoir le Temps avec un début et une fin. Cette idée se retrouve dans la Kabbale à travers le concept de *Tsimtsoum*. Issu de l'hébreu *מְצַמְצֵם*, qui

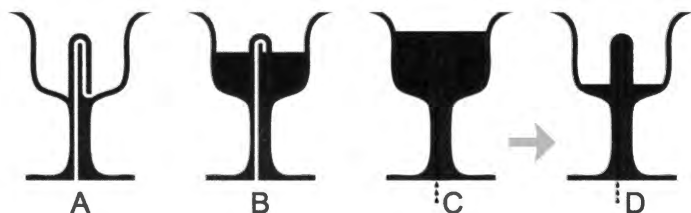
287. Voir à ce sujet Valentin Erigène, *Mystères et pouvoirs des sons au temps des pharaons*, Paris, Guy Trédaniel Éditeur, 1987.

288. Voir l'ouvrage précité de Valentin Erigène ainsi que les recherches relatives à la codification des langues (langage matrice) dans l'ensemble des livres d'Anton Parks.

289. Voir Philon d'Alexandrie, *La théophanie du Sinäi*.

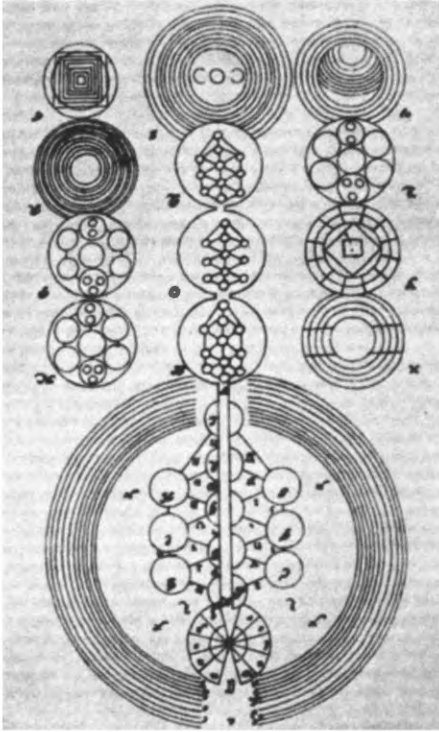
signifie « contraction », c'est un processus qui précède la Création par la « contraction » de Dieu : il aurait ainsi rendu possible l'existence d'une réalité extérieure à Lui-même. Cette idée a tardivement été développée dans la Kabbale, car le *Tsimtsoum* ne recouvrait originellement que l'idée de la contraction de l'Esprit de Dieu dans le Saint des saints (le *naos* du Temple de Jérusalem). Élargi au fil des siècles, ce concept évoque sans détour les cycles cosmiques théoriques correspondant au *Big Bang* et au *Big Crunch*.

À l'origine du mythe préhistorique – ce que la Kabbale appelle *Tsimtsoum* –, cet enfermement est-il délibéré, ou subi par la Déesse ? La réponse est sans appel : la Déesse est contrainte de se mettre en retrait de sa Création. Du point de vue de la Kabbale cependant, la Force Créatrice a trouvé un moyen de laisser à l'Homme un certain espoir de la rejoindre : pour rompre le *Stima Dékol Stimin* (« l'enfermement des enfermements ») (*Zohar*, I,2b) la divinité « *façonna d'abord un Point qui devint la Pensée* ». C'est encore une fois la pensée ou l'intention (comme la flèche de l'archer tenue avec intention et fermeté) qui est la voie conduisant à la Déesse. La Conscience est la bouée de sauvetage lancée par la Déesse miséricordieuse. Elle a de surcroît sacrifié son Héros, l'envoyant s'incarner cycliquement auprès des Hommes, afin qu'il les éveille de leur « mort » ou de leur « sommeil » : ainsi le Héros de la Déesse arrache-t-il les créatures aux ténèbres en les éveillant à elles-mêmes.



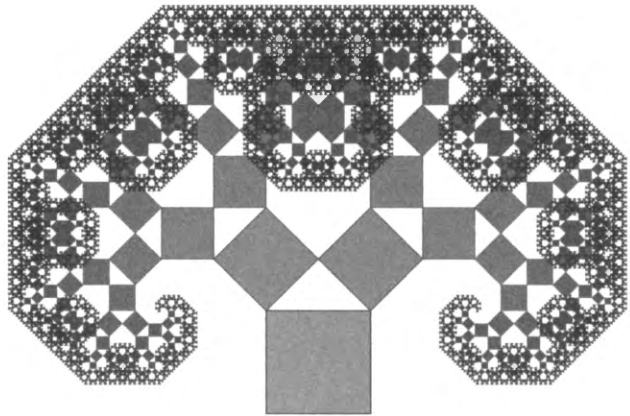
42. Les concepts tels que le *Tsimtsoum*, le Vide opposé au Plein ainsi que l'Infini se retrouvent également dans une invention attribuée à Pythagore appelée la Coupe de Justice : elle se remplit et si le contenu dépasse un certain niveau le verre est siphonné et se vide. Cette invention repose sur le même concept que la Fontaine de Héron, elle trouve son écho dans le Vase de Tantale mais aussi en Chine dans le vase rituel *Qiqi* (欹器), lié au taoïsme. © **Nevit Dilmén**

Pour conclure à propos du Son, l'analogie entre le Verbe créateur et le premier cri poussé par le nouveau-né juste après sa naissance est édifiante : l'un de nature divine et mystérieuse, l'autre profane, les deux augurant une vie nouvelle.

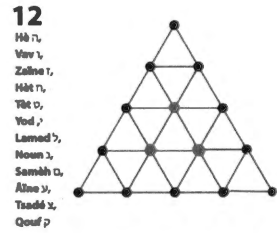
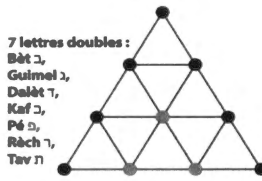
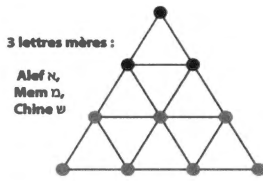


43. Figure kabbalistique. Le caractère polymorphe et les différentes interprétations géométriques de l'Arbre de Vie sont éclatants dans cette représentation : le Vide devient Manifesté et inversement, retranscrivant admirablement l'idée de *Tsimtsoum*, si proche du concept de Big-Bang. Il est également possible de saisir d'éventuels niveaux d'interprétations architecturaux et astronomiques dans cette représentation polymorphe. Ces sujets spécifiques seront abordés par la suite. **Image issue de Christian Knorr von Rosenroth, *Kabbala Denudata***

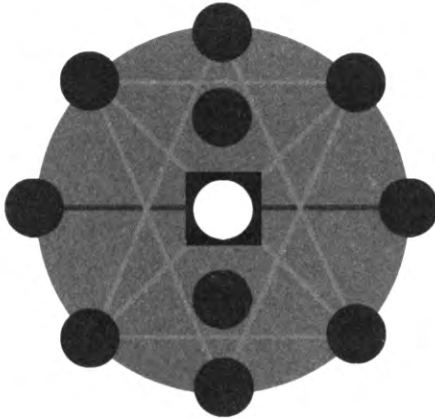
44. Il est intéressant de comparer les précédentes représentations avec celle-ci, qui figure l'Arbre de Pythagore, créée en 1942 par le mathématicien A. E. Bosman. La construction de l'arbre de Pythagore débute avec un simple carré. Sur ce dernier reposent deux autres carrés, dont chaque



côté est plus petit d'un facteur $\frac{1}{2}\sqrt{2}$ par rapport au carré précédent, de telle façon que les sommets des carrés soient en contact. La procédure est appliquée sur chaque carré, jusqu'à l'infini. Il existe ainsi le même rapport de proportion entre l'Arbre des *Sephiroth* et l'Arbre de Pythagore : l'Arbre peut s'inscrire dans sa propre forme en proportion décroissante ou croissante...

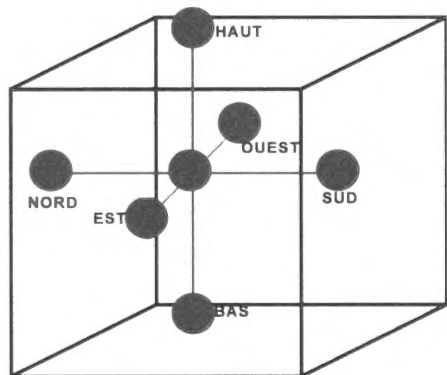


45. Voici un parallèle réalisé entre la Tétraktys et les *Sephar*, *Sippour* et *Sepher* (*Sefarim*, « Numérations ») évoquées dans l'ouvrage *Sefer Yetsirah*, livre essentiel dans le cheminement de la conceptualisation des *Sephiroth*. Le lecteur peut constater que les éléments des *Sefarim* peuvent être inclus dans la Tétraktys.



46. L'Arbre des *Sephiroth* et la Tétraktys peuvent également être symbolisés et compris comme un espace tridimensionnel, un cube à 6 faces, c'est l'hypothèse du cube du *Sepher Yetsirah* par Carlo Suarès.

47. Exemple d'un modèle du Cube de l'Arbre selon les travaux d'un groupe moderne de kabbalistes, « *Work of the Chariot* ».



Comme nous venons de l'observer, l'Arbre de la Kabbale, manifestation symbolique la plus récente de la Déesse, peut se présenter sous bien des formes et faire écho à de nombreuses analogies.

6. La Tétraktys : outil initiatique de conceptualisation de la multidimensionnalité et du Cycle cosmique

Comme nous l'avons vu plus haut et tel que conceptualisé par le mathématicien A. E. Bosman, l'Arbre dit « de Pythagore » évoque parfaitement l'idée de fractalité : la réalité semble se démultiplier selon une géométrie ou un plan, et elle prend racine dans un point initial. Cette conceptualisation cosmogonique se retrouve précisément dans les propos du philosophe grec Empédocle. Ce dernier – trop souvent compris comme un ascète, un poète et un illuminé inconstant – est à la source de la divulgation des secrets les mieux gardés de l'ordre des pythagoriciens, ce qui nous permet aujourd'hui de redécouvrir certaines de leurs doctrines les plus ésotériques.

Empédocle trahit son ordre en mettant par écrit les plus occultes croyances pythagoriciennes. Grâce à lui, nous sommes encore dépositaires de fragments attestant de mythes de la Création liés à la Déesse Cachée vénérée par Pythagore : la Création est sous cloche, elle est initialement représentée sous la forme d'une sphère dénommée *Sphairos*. Ce *Sphairos* connaît des cycles d'activités et des cycles de dormance. Au même titre que le calcul de la Grande Année poursuivi par les pythagoriciens, le calcul de ces cycles a vraisemblablement accaparé l'attention de Pythagore et d'Empédocle.

Certaines spéculations voudraient que ce cycle soit de 10000 ans. D'autres analyses linguistiques évoquent une durée invariable du cycle du *Sphairos* de 40000 ans et des durées de cycles de nature variable dédiés à la Haine et à l'Amour. La symétrie des périodes n'est pas non plus affirmée. Les investigations récentes du chercheur et philologue Marwan Rashed l'ont conduit à déterminer que le Cycle d'Empédocle aurait pu être constitué de 60 temps d'Amour, 40 temps de *Sphairos* (dormance ou équité entre l'Amour et la Haine), 60 temps de Haine ; cet ensemble formant un cercle de 160 rayons.

Ce système, que nous appellerons ici « système d'Empédocle », est représentatif de la pensée des pythagoriciens. Il est très proche de la notion de l'Arbre des *Sephiroth* et de son jumeau dans la Kabbale. L'Arbre des *Sephiroth* sert de support à la compréhension des montées et des descentes (du divin vers le royaume mortel et du mortel vers le royaume divin) qui est rythmée par des cycles conformément aux croyances de la Kabbale pratique. Le rôle de son jumeau caché, souvent passé sous silence, est l'exact opposé : l'Arbre *Qliphoth* a pour fonction d'exposer les qualités opposées

aux qualités divines exposées dans l'Arbre des *Sephirot*. L'Arbre *Qliphoth* correspondrait ainsi à la Haine du système d'Empédocle et l'Arbre des *Sephiroth* à l'Amour.

Revenons au système d'Empédocle et au mystère des cycles temporels qui régissent le *Sphairos*. Son analyse lèvera le voile sur une période oubliée où le décompte du temps était une discipline rigoureuse empreinte d'une mystique trop éloignée de nos concepts contemporains pour que son approche nous soit intuitivement évidente. En phase d'activité du *Sphairos*-Univers, la pluralité et la dissociation s'opèrent sous l'influence d'une force cosmique, pour ne pas dire démiurgique, dénommée la Haine.

C'est durant cette phase que les « quatre racines²⁹⁰ », les éléments, se dissocient les uns des autres. Il est intéressant de remarquer que le vocabulaire du système d'Empédocle est sémantiquement proche de celui de la Kabbale contemporaine qui se formalise au XII^e siècle : la Création où demeure l'humanité est un Arbre composé de racines...

Par opposition, dans la phase suivante de ce grand cycle, c'est la force cosmique de l'Amour qui pousse à l'union et à la fusion de ce qui est séparé. Dans ce contexte, l'Amour et la Haine doivent être distingués de leurs notions habituelles : ils sont la nécessité produite par la succession inextinguible des cycles, ils ne doivent pas être réduits à une compréhension qui en ferait un clivage manichéen. Empédocle précise que chaque phase temporelle est associée avec une zoogonie (étude de l'évolution animale) spécifique. Est-il le premier des paléontologues ? Certains chercheurs évoquent l'hypothèse selon laquelle une partie de son postulat concernant l'alternance des zoogonies soit le résultat de l'étude de fossiles de dinosaures découverts durant l'Antiquité.

La mise en mouvement de l'Univers, en tant que sphère dénommée *Sphairos*, entretient des liens étroits avec le concept kabbalistique de *Qliphoth* : elle ne fait pas que se dissocier, elle est également « brisée²⁹¹ ». C'est exactement ce terme qui se retrouve au centre du concept de *Qliphoth* : il s'agit des brisures des *Sephiroth* de l'Arbre de Vie – c'est son double inversé, son pendant.

En Égypte, cette conceptualisation est marquée par l'usage du symbole du pot brisé qui se retrouve massivement sur le site des premiers rois d'Égypte, à Umm el-Qaab, plus précisément sur le tombeau commémoratif d'Osiris auprès duquel se rendaient annuellement des milliers, sans doute des millions, de fidèles en pèlerinage²⁹². Ce symbole est également lisible

290. *πλάσματα* en grec.

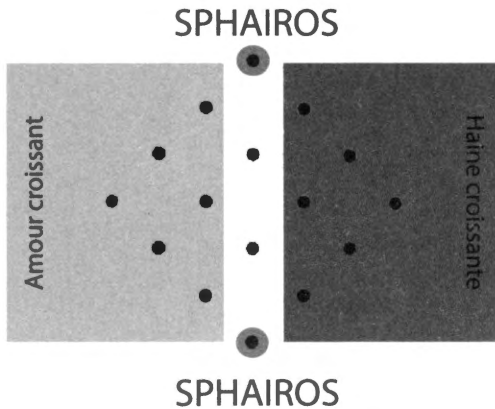
291. « [La première phase de dualité] est celle durant laquelle la Haine commence par briser le *Sphairos* », Marwan Rashed, *La jeune fille et la sphère : études sur Empédocle*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2018.

292. Ce sujet est particulièrement développé dans l'essai d'Anton Parks, *La Dernière Marche des Dieux* (2013).

dans la traduction de la tablette sumérienne BM 100046 (la mort d'Osiris sous la forme de Dumuzi, « le fils de la vie ») mentionnée plus haut, où la cruche brisée du Héros de la Déesse (Osiris) est régulièrement évoquée.

Pour Marwan Rashed, l'historien et spécialiste d'Empédocle, le concept de Tétraktys (représentation symbolique de la Déesse Cachée pour les pythagoriciens) présente un « double » garantissant l'harmonie mathématique et géométrique du Cosmos²⁹³ mais il symbolise également le pacte entre les deux forces motrices (Amour et Haine) de notre monde²⁹⁴ :

Schéma de la double Tétraktys :
mouvement de l'Amour et de la Haine.



48. Je propose aux lecteurs cette représentation du *Sphairos* en tant que partie intégrante du système de la Tétraktys. Comme le carré s'inscrit naturellement dans le Cercle, les cercles symboliques de type « Ouroboros » désignent également le *Sphairos* dans certains contextes.

Empédocle affirme dans sa doctrine que l'Amour a la plus belle part dans la création du *Sphairos* ou l'Univers. La Haine n'y est pas nécessaire, elle provient « du bord » ou de l'extérieur de ce *Sphairos* initial. Pourtant, malgré sa volonté destructrice, la Haine participe à la Création.

Plus que surprenante pour son temps, considérant les moyens d'observations soi-disant rudimentaires dont étaient dotés le philosophe et ses contemporains, il est plus qu'intrigant de voir que la cosmogonie d'Empédocle a pu voir le jour. Il fut même le premier à formuler distinctement le concept de sélection naturelle et l'idée de l'existence de matière noire²⁹⁵. Empédocle fut également contemporain de Leucippe, réputé être le père de l'atomisme. Mais l'atome des Grecs du V^e siècle avant notre ère n'est pas notre atome, il est plus précieux encore : il fait référence aux éléments connus à notre époque sous le nom de « particules subatomiques » ou au « quantum ».

293. « [Les séquences de la Tétraktys] conféraient au Cycle la structure générale de deux Tétraktys imbriquées [...] », Rashed, *La jeune fille et la sphère : études sur Empédocle*, op. cit.

294. La Tétraktys serait ainsi la représentation de l'Amour et de la Haine et de leurs champs d'action cloisonnés respectifs, départagés par le champ d'action du *Sphairos*.

295. Ici, j'assimile audacieusement à la matière noire le concept de « matière paresseuse » évoqué par Empédocle.

Pourtant ce qui semble pouvoir être compris comme une théologie maquillée en codage scientifique (ou l'inverse !) des conceptions novatrices d'un précurseur de la physique contemporaine, est peut-être autre chose encore : Empédocle aurait dissimulé au cœur de sa cosmogonie un secret essentiel, une « figure cachée », celle de la Déesse Cachée.

7. Du chamanisme à la Déesse Cachée des temps modernes : l'enjeu de la conservation des écrits et des bibliothèques

La clandestinité et le silence ont été le lot des pythagoriciens originels et de leurs probables successeurs. Si aujourd'hui certaines factions de la franc-maçonnerie se réclament de cet héritage²⁹⁶, il est nécessaire de concevoir dans leur l'ensemble les étapes qui ont ponctué cette transmission et conditionné la survie de cet idéal à travers les siècles au sein de cercles privilégiés de lettrés et de penseurs.

Si l'on considère possible la transmission des enseignements de Râmosé – Grand vizir et bras droit d'Akhénaton (le Moïse biblique) vers - 1300 – à d'autres initiés, il est possible d'imaginer que les dépositaires de ces savoirs aient pu les transmettre à Pythagore (- 580 / - 495). Malgré le fait que les processus de transmission s'avèrent flous à ces époques reculées, processus amplement mythifiés par les rédacteurs apocryphes, la suite du mode de transmission des savoirs essentiels de la Kabbale originaire d'Égypte – initiant l'élaboration de l'Arbre des *Sephiroth* – se clarifie.

Des pythagoriciens et autres initiés ont très bien pu se rapprocher des bibliothèques d'Alexandrie (bâtie aux environs de - 288) ou de Pergame (vers - 191 / - 159). Par la suite, en raison de l'instabilité politique, la dispersion de ces initiés à nouveau en possession de cette tradition reste plausible. Qu'il s'agisse de guerres civiles, comme celle de - 50 à Alexandrie, de catastrophes naturelles (séismes et raz-de-marée ponctuent la vie de ce même édifice entre 115 et 630), l'hypothèse d'un transfert de sa collection ancienne ou tardive demeure encore envisageable. Rappelons par exemple la thèse de plusieurs historiens selon laquelle certains textes de Qumran (Manuscrits de la mer Morte) proviendraient de la bibliothèque du Temple de Jérusalem²⁹⁷, ou encore que les textes de la collection gnostique de Nag Hammadi (Égypte) auraient appartenu originellement à la Bibliothèque d'Alexandrie avant de se retrouver dissimulés dans des jarres entre Abydos et Dendérah...

Deux théories probables prédominent : l'une des destructions de la bibliothèque d'Alexandrie au III^e siècle (aux environs de 273) ayant conduit à la diffusion des connaissances essentielles aux origines de la Kabbale, et l'autre, la prise de la bibliothèque lors de la « conquête turque » de 868 et

296. Guy Chabas, « Kabbale et symbolisme maçonnique », *Pythagore*, n° 94.

297. Cf. Collectif, *Qumrân - Le secret des manuscrits de la mer Morte*, éditions BNF, 2010.

son pillage final au XI^e siècle alors qu'elle existe en tant que bibliothèque du calife Al-Mustansir Billah.

En effet, en 47 avant notre ère, en vue de compenser la perte engendrée par l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, Marc Antoine offrit à Cléopâtre 200 000 ouvrages de la bibliothèque de Pergame, sans que l'on sache à ce jour s'il s'agissait de l'intégralité de la collection de cette dernière.

Autre hypothèse, bien que contestée : il est imaginable que la bibliothèque d'Alexandrie ne fut pas seulement prise et détruite lors de la « conquête turque » de 868 : la bibliothèque aurait été reconstruite et/ou réunie avec la bibliothèque du calife Al-Mustansir Billah ; cette dernière aurait ensuite été mise à sac au XI^e siècle. Ce qui est particulièrement frappant, c'est qu'au XI^e siècle sont opportunément entreprises les publication et diffusion de la Kabbale. Il est alors possible d'imaginer que les sources de cette démarche de codification ont émergé des décombres de la bibliothèque du calife Al-Mustansir Billah, reliquat des précieuses archives de la mythique bibliothèque d'Alexandrie. Cette hypothèse renforce davantage l'idée selon laquelle ses textes fondateurs et sa spiritualité auraient vraisemblablement pour origine l'Égypte : non seulement l'influence idéologique est palpable, mais les textes auraient très bien pu être retrouvés à point nommé par des exégètes juifs à l'époque du démantèlement de la bibliothèque du calife Al-Mustansir Billah.

Les III^e et le XI^e siècle sont deux époques pivots : persécutions et diasporas marquent la première date tandis que la deuxième est liée aux premières Croisades²⁹⁸. De manière générale, retenons que l'existence de communautés juives « hellénisées » résidant à Alexandrie et à Éléphantine en Égypte est attestée dans l'Antiquité. Par la suite, il est possible que les textes recueillis et préservés aient voyagé grâce à la *pax romana* qui rendit certains trajets possibles, sauf sur de trop longues distances. Alexandre le Grand et l'Empire romain favorisèrent la création d'espaces de partage de connaissances où la philosophie de la Déesse Cachée aura pu se diffuser.

298. Concernant un héritage possible lié à des prises durant les Croisades, la rédaction ou la compilation du *Zohar* (œuvre fondamentale de la Kabbale) pourrait dater de celles-ci, notamment au regard des *corpus* que sont le *Midrash Ha-Néélam* (« Commentaire Caché ») et le *Midrash Yerouchalmi* (« Commentaire de Jérusalem »).

VI

Le II^e siècle : redécouverte du système d'Empédocle et lutte contre l'hérésie

1. Plotin : les origines du philosophe au cœur du pays des Suivants

De nos jours beaucoup moins célèbre que le philosophe Pythagore, Plotin fut pourtant un auteur prolifique qui livra un témoignage important : évolution des ordres initiatiques, émergence du christianisme, évolution de la philosophie en son temps... Difficile d'imaginer que presque 700 ans le séparent de Pythagore. Ses origines demeurent obscures en raison du soin que Plotin avait de les dissimuler tout autant qu'il se refusa à être représenté d'une quelconque manière de son vivant²⁹⁹. Un de ses plus illustres maîtres fut Ammonios Saccas, éminent philosophe de son temps, dont la doctrine ne nous est pas parvenue faute d'écrits, mais qui semble être la source de l'imprégnation pythagorisante de Plotin.

Les élèves d'Ammonios Saccas, Plotin, Hérennius, Origène, prêterent serment de tenir secrète la doctrine de leur enseignant, tout comme c'était l'usage dans l'ordre de Pythagore. Pourtant, ils révélèrent tous – à des moments différents – l'enseignement de leur maître. De nombreux indices conduisent à déceler l'influence du pythagorisme dans l'œuvre de Plotin. L'une des plus remarquables est le soin qu'il apporta à traiter de la doctrine « *Connais-toi toi-même...* » qu'il résuma clairement : « *D'abord, le fondement et la base de la purification, c'est de se connaître soi-même, de savoir qu'on est une âme liée à un être étranger et d'essence différente*³⁰⁰ ». Ironiquement, l'Histoire a voulu que ce fût Ammonios qui transmet des citations

299. « *Aussi ne parlait-il jamais de sa famille ni de sa patrie, et il ne voulut pas souffrir qu'on fit ni son portrait, ni son buste.* », Porphyre, *Vie de Plotin*, I.

300. Principes de la Théorie des intelligibles par Porphyre, distribuées dans l'ordre des Ennéades, *Premières Ennéades*, Livre II, « Des Vertus ».

de livres perdus d'Empédocle attestant d'un symbolisme que l'on pourrait de droit qualifier de kabbalistique³⁰¹.

Le philosophe Plotin est originaire de Lycopolis³⁰² (littéralement « la ville du loup »), actuellement Assiut en Égypte, la ville où un culte du loup gris, « celui qui ouvre les chemins », était rendu à la divinité Upuaut, peut-être originellement dénommée « Sed » aux alentours de 3200 avant notre ère³⁰³. Sed, ou Sedy, est la forme première de la divinité Upuaut (assimilée plus tard à Anubis) et est intimement liée à la figure du Héros de la Déesse : archer et forgeron-divin, c'est un dieu civilisateur à la source de l'institution pharaonique. Cette divinité faisait l'objet d'un culte associé aux Suivants qui a progressivement été syncrétisé et cantonné à l'univers funéraire. La fête annuelle appelée dans les textes égyptiens « fête-Sed » protodynastique servait vraisemblablement à attribuer le commandement à un humain. La royauté et le succès à la chasse (et la symbolique du loup) auraient ainsi des origines extrêmement anciennes et intimement liées : cette chasse était réputée se tenir dans les champs Sekhet, la prairie marécageuse qui n'est autre que le champ d'Ialou.

Comme le lecteur l'aura compris, Plotin venait de la ville où était rendu le culte dédié aux Suivants d'Osiris et d'Horus, lieu sacré où se retrouvent de très anciennes divinités prédynastiques de l'Égypte. Le dieu Upuaut représente alors la notion de légitimité ancestrale de Pharaon en ce qu'il incarne les Suivants de l'Horus prédynastique. Plotin est un autre héritier de la tradition millénaire du Héros de la Déesse. Il porta la responsabilité de faire de nouvelles révélations, et plus encore, il dut se défendre d'accusations répétées d'hérésie et lutter pour sa propre survie dans une époque particulièrement troublée...

301. Notamment dans Ammonius Hermiae, *Ammonius in Aristotelis de interpretatione commentarius*, Éditions Ad. Busse, 1897 : « Car il ne dispose pas sur ses membres d'une tête d'homme, deux branches ne jaillissent pas de son dos, il n'a pas de pied, pas de genoux rapides, pas de sexe poilu, mais il est seulement un phrèn sacré et immense, parcourant promptement tout le cosmos avec des pensées rapides. » Connaissant la volonté des philosophes de dissimuler la nature véritable des dieux, ces propos (surtout rapportés par un féroce défenseur de l'aniconisme et de l'abstraction tel qu'Ammonius) ne doivent pas nous surprendre. La citation est essentiellement importante en ce qu'elle précède de plusieurs siècles la mention la plus ancienne connue à ce jour du concept kabbalistique faisant équivaloir l'Homme et l'Arbre de Vie : c'est pourtant bien ce que désigne le texte (« deux branches ne jaillissent pas de son dos » lorsqu'il est question des bras des humains). Le concept de l'Homme-Arbre est donc particulièrement ancien.

302. Selon les propos du rhéteur grec Eunape de Sardes (dans *Vies des philosophes*) qui fustige Porphyre pour avoir négligé ce « détail » dans sa biographie du Maître.

303. Les textes ougaritiques datant de 1300 avant notre ère permettraient d'établir des perspectives particulièrement intéressantes quant aux parallèles existants entre la figure de Kothar-wa-Khasis et Upuaut. Notamment l'hypothèse évoquée par Mark. S. Smith selon laquelle une de ses épithètes signifierait « L'ouvreur (de la voie) ». Prototype de l'artisan (forgeron-magicien), il est tenu pour être l'hypothétique premier navigateur mythique ougaritique, l'inventeur d'un arc magique convoité par 'Anat et enfin l'inventeur de la musique. Il est à rapprocher d'Héphaïstos et d'Éa-Enki. Le pays d'origine de Kothar serait peut-être la Cappadoce ou l'Égypte selon l'étymologie retenue pour interpréter le mystérieux terme de « *kptr* ».

2. Une incarnation punitive et dégradante : « l'ensemencement dans le devenir », « la descente en vue de la perfection de l'univers », « le jugement et la caverne », « la nécessité et le volontaire »

Plotin est lui aussi un *theios-aneîr*, homme divin, comme Pythagore avant lui³⁰⁴. Il dispose entre autres du don de prescience³⁰⁵, il est capable de recouvrer les objets perdus³⁰⁶ et dispose de la puissance évocatrice de la parole performatrice : il retourne les maléfices contre leur expéditeur et les esprits invoqués pour lui nuire s'en retournent humiliés comme si « l'âme de Plotin était bien puissante », peut-être même plus que celles des esprits eux-mêmes³⁰⁷. Cette même caractéristique fut soulevée par un prêtre égyptien qu'il fréquenta, ce qui confirme les liens de Plotin avec les mystères de Kemet. Ce prêtre en visite à Rome lui fit dire que son âme³⁰⁸ était celle d'un dieu au cours d'une étrange cérémonie impliquant des oiseaux³⁰⁹. Plotin affirma par la suite être effectivement – en termes à peine voilés – un *theios-aneîr*³¹⁰.

Ce n'est peut-être pas fortuit si Plotin vint au monde près de 400 ans après la découverte accidentelle des textes évhéméristes de Numa, documents tenus secrets dont la teneur remettait en cause les fondements mêmes de Rome. Ces événements sont exposés dans la partie, « Le destin funeste des textes évhéméristes », du présent ouvrage. On comprend ainsi davantage le contexte de son initiation transmise par son maître Ammonios : il y avait urgence à faire perdurer et à protéger cet enseignement déjà fort ancien, corrompu par des enjeux politiques...

304. Sans ambiguïté, ce sont les propos que rapporte Porphyre et que l'oracle d'Apollon lui aurait révélé lorsqu'il s'enquit du sort de l'âme de son défunt ami Plotin. Ces propos de l'oracle comparent également Plotin à Pythagore comme résidant auprès du Dieu unique et intelligible auquel Porphyre affirme avoir également eu accès de son vivant, tout comme son maître avant lui. Cf. Porphyre, *Vie de Plotin*, XXIII.

305. Une anecdote intéressante s'il en est à ce sujet est la manière dont il anticipa et interrompit la tentative de suicide de son ami, disciple et biographe Porphyre. Porphyre, *Vie de Plotin*, XI.

306. Porphyre, *Vie de Plotin*, XI.

307. *Ibidem*.

308. « Vous êtes heureux, Plotin, vous avez pour démon un dieu au lieu d'un être d'un ordre inférieur. » Dans ce contexte, il faut comprendre le terme « démon » comme désignant la partie de l'âme non incarnée chargée de veiller sur la partie présentement incarnée sous la forme d'être humain. Porphyre, *Vie de Plotin*, X.

309. *Ibidem*, « On ne put faire aucune question au dieu ni le voir plus longtemps, un ami qui gardait les oiseaux les ayant étouffés soit par jalousie, soit par crainte. »

310. « Plotin, qui avait pour démon un dieu, tenait toujours les yeux de son esprit divin attachés sur ce divin gardien. C'est ce qui lui fit écrire le livre intitulé : Du Démon qui nous est échu en partage [Enn. III, liv. iv]. Il tâche d'y expliquer les différences entre les divers démons qui veillent sur les hommes. Amélius, qui était fort exact à sacrifier et qui célébrait avec soin la fête de la nouvelle lune, pria un jour Plotin de venir avec lui assister à une cérémonie de ce genre. Plotin lui répondit : 'C'est à ces dieux de venir me chercher, et non pas à moi d'aller les trouver.' Nous ne pûmes comprendre pourquoi il tenait un discours dans lequel paraissait tant de fierté, et nous n'osâmes pas lui en demander la raison. » Porphyre, *Vie de Plotin*, X, 13. Dans ce contexte, le terme « démon » renvoie bien évidemment au concept d'âme supérieure guidant la partie de l'âme descendue s'incarner sous forme humaine dans ce monde. Les propos de Plotin sont à peine différents de ceux de Pythagore près de six siècles auparavant.

La représentation commune de l'Antiquité décrit cette période durant laquelle a émergé, progressivement et linéairement, une société qui a inventé la démocratie fondée sur la rationalité scientifique. Toutefois Plotin, une de ses icônes, se révèle comme Pythagore être un personnage à la croisée du chamanisme et du messianisme, héritier d'une longue tradition ésotérique centrée sur une Déesse Cachée, luttant pour survivre aux remous de la vie politique et religieuse.

Dans son enseignement, Plotin employait le récit du retour d'Ulysse à Ithaque comme une métaphore de l'âme devant retrouver l'essence divine à laquelle elle est consubstantielle. Il envisageait de s'affranchir du concept des « intermédiaires » visant à connecter l'âme à la divinité : en effet, il semble qu'il ait renié l'idée de la nécessité d'être de figures telles que les Sirènes et les Moires.

Si des auteurs ont voulu croire qu'il s'accordait exclusivement la capacité à « ascensionner » vers Dieu, il n'en est rien : Plotin envisageait que chacun fût en mesure de se reconnecter à Dieu, contrairement à certains de ses contemporains et à des mystiques qui, de nos jours encore, voudraient réserver cette « capacité » à quelques élus en excluant le reste de l'humanité. C'est une des raisons qui l'obligea à se positionner en marge des mouvements mystiques de son temps, car l'élitisme spirituel était particulièrement flagrant à cette époque. Il s'opposait fermement à la pratique des sacrifices et des célébrations cultuelles d'alors, se positionnant non seulement comme adversaire religieux, mais également comme opposant politique (la religion étant alors encore un monopole étatique).

Régulièrement, Plotin dira que ce sont aux dieux et aux esprits de venir à lui et non l'inverse. Cela peut sembler être un trait d'orgueil ou une étrange plaisanterie, mais en réalité, il s'agit là d'une référence à un *Akousmata* pythagoricien (phrase de reconnaissance) parmi l'un des plus énigmatiques : « *Ne change point ta route pour te rendre au temple.* » Cette formule mystérieuse correspond à l'un des points essentiels de la pensée pythagoricienne et de celle de Plotin. Cet *akousmata* signifie en mots à peine voilés l'inutilité de se rendre dans un lieu de culte. Cette opinion, aux antipodes de la pensée religieuse antique, aurait été taxée d'hérésie si elle avait été énoncée plus clairement. Pourquoi les pythagoriciens entretenaient-ils une pensée si marginale ? Pour eux, le salut est nécessairement acquis pour tous et en tout temps. Car le salut est « déjà fait », puisqu'ainsi en va l'ordre des choses et du Cosmos qui subit des phases cycliques³¹¹.

Du temps de Plotin, la notion en vogue était plutôt que certaines âmes étaient plus saintes ou plus connectées au royaume divin que d'autres. Ces âmes étaient dénommées « âme naturellement pneumatique ». Pour Plotin, l'idée selon laquelle le salut est assuré³¹² en raison du caractère cyclique de

311. Émile Bréhier dira à propos de ce paradigme propre à Plotin, « *Notre salut n'est pas à faire, il est éternellement fait, parce qu'il fait partie de l'ordre des choses.* », Henri-Dominique Saffrey, *Le néoplatonisme après Plotin*, Paris, Vrin, 2001.

312. Certains chercheurs considèrent que les gnostiques avaient une conception élitiste du salut des âmes. Il existe pourtant une littérature abondante expliquant l'inverse. Voir notam-

la Création s'oppose donc directement à la hiérarchie des âmes prônée par ses contemporains.

Mais qui pratiquait donc sans vergogne une telle transposition des injustices sociales dans le monde spirituel ? C'est en effet ce que certaines mouvances initiatiques et gnostiques ont pu devenir du temps de Plotin : à cette époque, des ordres cherchent à hiérarchiser les âmes en leur prêtant des origines plus divines, supérieures par nature et plus légitimes que d'autres. Est-ce donc à cela qu'auront servi près de sept siècles de pythagorisme et de transmission des mystères de la Déesse ? Ont-ils accouché de structure visant à asseoir le pouvoir despotique de mégalomanes condescendants ? C'est certainement contre ces dérives que Plotin eut à lutter, chose qui le poussa à tant s'opposer aux autorités religieuses et politiques de son temps.

Pour Plotin, cette mouvance élitiste est grotesque. Il est le passeur de règles magiques qui ont cours depuis des temps immémoriaux : nul ne peut jamais nuire qu'à soi-même dans une entreprise magique hostile. Toutes les âmes n'en formant en définitive qu'une seule – raison pour laquelle la magie fonctionne ! –, les maléfices et les manigances sont voués à l'échec, même lorsqu'elles fonctionnent. Pour Plotin – comme pour Pythagore avant lui –, les âmes des individus ne sont séparées qu'en apparence, dans un jeu fractal infini de miroirs³¹³. Ce même postulat se retrouve dans l'idéologie de la Kabbale à travers la figure de l'homme primordial, Adam Kadmon...

C'est notamment en raison de leurs intrigues et de leur malveillance que Plotin accusa les gnostiques de profaner les dimensions supérieures³¹⁴. Pour Plotin, contemporain de l'avènement de la chrétienté, le messianisme n'a pas plus de sens que les pompes austères et condescendantes des cultes à mystères qui forment son environnement culturel direct : l'Homme peut renouer avec la divinité par lui-même et en lui-même. C'est là l'un de ses enseignements majeurs issus de la spiritualité de Pythagore. Finalement, nul besoin d'élitisme ou de distinguer les âmes les unes des autres, sachant que l'âme transcende le Temps. Mais ce constat augure d'un terrible danger, et non des moindres : l'âme est donc en contact direct avec le monde divin, qu'elle peut « contaminer ». Comment protéger ainsi le Divin

ment, K. Rudolph, *Gnosis: The Nature and History of Gnosticism*, San Francisco, Harper & Row, 1983.

313. « Si des incantations et de façon générale des procédés magiques nous rapprochent et nous font partager des affections à distance, c'est sans aucun doute le fait d'une âme unique. » Plotin, *Traité*, 7-21, trad. L. Brisson et J.-F. Pradeau, 0 8 (IV 9), 3, 4-7, Paris, Garnier Flammarion, 2003.

314. « Mais surtout, eux-mêmes [les gnostiques] rendent les entités de là-bas non pures d'une autre manière. En effet, lorsqu'ils rédigent des incantations comme en s'adressant aux entités de là-bas, non seulement à l'Âme, mais aussi aux réalités plus hautes, que font-ils si ce n'est faire qu'ils obéissent à ceux qui déclament des formules magiques, des enchantements, des conjurations, à leur discours, et se trouvent entraînés, dès lors que l'un d'entre nous maîtrise assez l'art de prononcer, exactement ce qu'il faut et comme il faut, chants, bruits, aspirations, sifflements de la voix et le reste, tout ce que leurs écrits prétendent avoir là-bas d'effet magique. », Plotin, *Traité*, 33 (II 9), 14, 1-5, traduction J.-M. Narbonne.

Royaume? Faire passer le secret de son existence dans la pieuse attente de l'alternance des cycles. Une fois que la Haine aura cessé d'avoir avantage sur la Création, quand le temps de l'Amour sera revenu, alors il sera possible de recréer l'alliance avec la Déesse Cachée...

Lorsqu'il enseigna à Rome, Plotin fut vraisemblablement en contact direct avec les gnostiques. Si ce ne sont point des gnostiques puristes convaincus de leur démarche mystique, il croisa assurément les populaires auriges (conducteurs de char) dont la notoriété équivalait à l'époque à celles de nos stars du football : ces derniers étaient réputés user de charmes, sortilèges et talismans tant et si bien que des décisions de justice devaient régulièrement rappeler à l'ordre ceux qui avaient recours à de telles pratiques³¹⁵.

Comme il ne répugna pas à rencontrer un prêtre égyptien – lequel lui révéla la nature divine de son âme –, il est possible que Plotin se rendit également aux célébrations gnostiques. Il est vraisemblable que le philosophe craignait de voir la « souillure » de l'incarnation se répandre dans la retraite de la Déesse Cachée. Mais plus encore, il redoutait certainement que des êtres mal intentionnés fassent des passes magiques perverses dans le seul but de servir leurs intérêts.

Un *Akousmata* recommandait aux pythagoriciens de ne pas « porter la figure d'un dieu sur un anneau », ce procédé magique majeur était essentiellement pratiqué dans l'antiquité et largement attesté en Grèce ; il est probable que Plotin était attaché à ce précepte et se fût ainsi offusqué de voir certains gnostiques pratiquer de telles « hérésies³¹⁶ ».

Cette pratique était pourtant commune et représentait un enjeu financier d'importance pour les temples dédiés à Esculape : une grande quantité d'anneaux portant la figure d'Esculape et de l'utérus (associé à Horus, Isis et Anubis dans des représentations hellénistiques) était vendue à des femmes souffrant de ménorragies. Ces amulettes – au-delà de l'hérésie de porter une figure de dieux anthropomorphes – montrent l'un des secrets de l'ordre de Pythagore : sur ces anneaux était inscrite une formule révélatrice de la nature des dieux, « *Tu as soif Tantale, bois de mon sang !* » ; Tantale étant une figure mythologique frappée de l'impossibilité de satisfaire ses besoins. Pour rappel, les *xoanons* étaient aspergés ou nourris de sang censé leur redonner la vie. Il est possible que les porteuses de ces ba-

315. Au IV^e siècle, Apronianus, préfet de Rome, rend ses arrêts contre les *agitatores* coupables de maléfices dans l'arène même où ils couraient ; voir C.-V. Daramberg et E. Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (DAGR), Paris, Hachette, 1877, cf. « Circus ».

316. En effet, les représentations anciennes de types « *Xoanon* » aniconiques ne sont pas a-symboliques pour autant : si un pilier, une bétyle un omphalos ou un arbre pouvait représenter une divinité de sorte à l'incarner, elle ne lui donnait pas pour autant un visage (voir notamment les statues votives de Cyrenaica qui présentent les symboles et la silhouette drapée de la déesse tout en substituant à son visage un axe lisse). Ce type de pratique était vraisemblablement de celles du pythagorisme originel, *a priori* plutôt hostile à l'anthropomorphisation des dieux sans pour autant renier leur historicité dans une forme d'anticipation évhémériste comme l'a révélé la partie consacrée au secret des Suivants.

gues ne souffraient en réalité peut-être pas de pathologies gynécologiques, sauf qu'elles étaient notoirement connues comme pourvoyeuses de sang destiné aux divinités...

Révéler ces pratiques à toute la société aurait-il pu porter atteinte à ce que Plotin appelait alors « la loi de la Nature » ? Cette notion, sans équivoque héritée de l'harmonie des Sphères de Pythagore, désigne pour Plotin le bastion protecteur dans lequel les âmes peuvent s'incarner sous forme humaine (que ces âmes soient divines ou d'une autre nature). Plotin ne désignait pas ici l'équilibre social, car il aurait en effet pu être inquiet de voir l'héritage spirituel dont il était le passeur divulgué aux esclaves, aux profanes et aux étrangers. Il semble plutôt évoquer une sorte de « poche », un univers bulle, le même auquel se réfère régulièrement le système d'Empédocle. Cette hypothèse est notamment confortée par le fait que Plotin ne considère pas la création du Cosmos comme un événement temporel, mais comme « une éternelle nécessité³¹⁷ », c'est-à-dire le fait de la Déesse Cachée.

À sa mort enfin, son disciple et biographe Porphyre³¹⁸ rapporta à son propos qu'il parvint à quatre reprises – ce qui renvoie évidemment à la quaternité de la Tétraktys pythagoricienne – à s'unir de son vivant à la divinité suprême. Cette hiérogamie n'est pas à comprendre au seul sens spirituel : Porphyre indique que cette communion s'est réalisée « *de vive vue* ». En effet, la divinité s'est manifestée à Plotin visuellement, en « *éclairant ses yeux par des rayons éclatants*³¹⁹ ». Son biographe le dit atteint de cécité précoce, il est ainsi possible de déduire que ces « *rayons divins* » en aient été la cause. Cependant, cette affection n'est peut-être que symbolique, car la cécité est notamment l'apanage des rares hommes ayant entretenu des rapports charnels avec les dieux ou qui en ont goûté le fluide-lumière³²⁰. Grâce au témoignage édifiant que fut sa vie, Plotin montra comment un enseignement déjà plurimillénaire traversa encore plusieurs centaines d'années de persécution. Le secret de la nature des dieux n'a jamais réellement été perdu, sa nature a seulement été modifiée au fil du temps dans le but de servir les enjeux politiques de chaque époque...

3. Le secret des gnostiques d'Égypte : les âmes de Sophia et du genre humain enfermées dans ce monde

« L'Évangile de Vérité est joie pour ceux qui ont reçu du Père de Vérité la grâce de le

317. Plotin, *Œuvres complètes*, LXIV, Trad. J.-M. Narbonne.

318. À propos de Porphyre, je me permets de soulever le fait qu'il précise à plusieurs reprises que son Maître est atteint de troubles comparables à de la dyslexie et qu'il voulut en corriger les fautes lorsqu'il entreprit le travail de compilation *post mortem*. N'aurait-il pas malgré lui « effacé » des enseignements cryptés délibérément laissés par son maître ?

319. Porphyre, *Vie de Plotin*, XXIII.

320. Voir notamment Devereux, *Femme et mythes*, op. cit.

connaître, à travers le pouvoir du Mot est venu du Plérôme, celui qui est dans la pensée et dans l'esprit du Père, c'est-à-dire celui qui s'est adressé au Sauveur. »

Évangile de Vérité des Valentiniens, 16,
retrouvé dans la bibliothèque gnostique de Nag Hamadi

C'est au sein des *corpus* de textes gnostiques que la Déesse Cachée et le Héros de la Déesse se retrouvent le plus explicitement retranscrits : une fois encore, ils ont échappé à l'oubli grâce à la transmission d'adeptes zélés, à leur tour victimes de persécutions et d'outrages abominables... Nous l'avons vu à travers le témoignage livré par la vie de Plotin, le mouvement du gnosticisme s'est retrouvé mêlé à la politique et au commerce, comme le pythagorisme avant lui. Constamment sous le feu des critiques, l'opinion publique leur jeta l'opprobre, ce qui acheva certainement de décrédibiliser ces croyances marginales, considérées avec méfiance, car pratiquées dans le secret de l'initiation et en totale opposition aux religions d'État.

Ce sont les textes gnostiques de Nag Hamadi qui permettent de reconstituer les croyances que nous avons percées à jour : il existe certes un courant « gnostique » mais il se divise en d'innombrables sectes et cercles. L'élaboration de la littérature judaïque, la retranscription des textes gnostiques retrouvés à Nag Hammadi donne un aperçu de « l'ébullition » qui agite le milieu intellectuel alexandrin de cette époque. Tout comme les disciples de Pythagore des siècles plus tard, ces groupes se déchirent autour de la question de la salvation humaine et de la nature de l'âme : est-elle la même chez tous les êtres humains ? Sommes-nous tous égaux devant le Salut ? Le Salut est-il parachevable ou une affaire de prédestination ? Existe-t-il seulement un libre arbitre, ou la volonté divine prédomine-t-elle ? Le courant gnostique essaime à Rome, se retrouve en Égypte et également en Perse. Cependant, des points communs les rassemblent indubitablement, ce qui permet de tirer un fil cohérent et de déceler l'héritage de la Déesse Cachée :

1. La notion d'Exilé : l'âme humaine est en exil de sa véritable demeure, souvent caractérisée comme un royaume de lumière, à la manière des croyances pythagoriciennes.
2. La notion de Captivité : l'âme humaine n'est pas seulement en exil, elle est retenue captive par des puissances maléfiques qui ont pris le dessus de la Création, la Terre y comprise.
3. La notion d'Ignorance : l'âme humaine s'attache à l'existence matérielle et ignore sa véritable situation (exil, captivité, servitude et aliénation dans la soumission aux forces du Mal).
4. La notion de Dualisme : le Cosmos est divisé entre les puissances bénéfiques et maléfiques, également caractérisées par la Lumière et les Ténèbres, ou la vérité et le mensonge. Dans le dualisme gnostique le plus radical, il y a une notion d'opposition proprement manichéenne. Dans le dualisme mitigé, la domination du Mal est

considérée comme temporaire et finalement subordonnée au Bien, comme dans le système pythagoricien d'Empédocle.

5. La notion d'Aliénation : le monde matériel est considéré comme la création d'êtres malfaisants. Le sexe et la procréation peuvent être considérés comme perpétuant l'esclavage et le célibat peut être encouragé. Les pouvoirs séculiers et spirituels peuvent également être considérés comme des agents du Mal, conduisant à la notion suivante...
6. La notion d'Antinomisme : Les structures – civiles et religieuses – présentes dans la société peuvent être considérées comme mauvaises. Il peut y avoir des actes de défi ritualisés, souvent une violation des tabous sexuels ou alimentaires.
7. La notion de catastrophe (plus ou moins imminente) : la domination du Mal est le résultat d'une catastrophe cosmologique au sein du divin. Ceci est souvent associé à un pouvoir féminin (sagesse divine, la Sophia, dénommée *Barbelô* qui signifie « Dieu en quatre » – c'est-à-dire la Déesse Cachée) agissant indépendamment de son époux. Cet acte de trahison aurait compromis la Création.
8. La notion de Rachat : il est possible pour l'âme humaine de prendre conscience de sa véritable situation et de rechercher la rédemption et la libération, un retour au monde de la Lumière. Cela peut être le résultat de la notion suivante...
9. La notion d'Émissaire (équivalent gnostique du Héros de la Déesse) : le monde de la Lumière peut envoyer des émissaires dans le monde de la captivité, dans le but d'éveiller les âmes des élus. De nombreuses sectes gnostiques considéraient explicitement Jésus comme un de ces émissaires. L'émissaire pourrait communiquer la notion suivante...
10. La notion de Connaissance secrète : la connaissance secrète consistait généralement en des noms de pouvoir, des diagrammes talismaniques et des formules rituelles pour lier les pouvoirs du Mal, permettant ainsi à l'âme d'échapper à leur esclavage et de s'élever vers le monde de la Lumière. Cette dimension rituelle et magique renvoie indubitablement à des pratiques égyptiennes analogues.

Selon les gnostiques, il existerait trois types d'humanité engendrés à partir de l'Adam originel, identique à l'Adam Kahdmon de la Kabbale : la première, l'« irrationnelle » à laquelle appartient Caïn ; la deuxième, la nature « raisonnable » et « juste », dont fait partie Abel ; la troisième, la « pneumatique », à laquelle appartient Seth, l'ancêtre de Noé³²¹. Ce sont ces

321. Pour rappel, Seth est dans la Bible le fils d'Adam et Eve ; conçu après le meurtre d'Abel par Caïn, il serait l'ancêtre de Noé. Pour le Rachi Rabbi Chlomo ben Itzhak HaTzarfati ou Salomon de Troyes, né vers 1040, Seth est le père de tous les *Tsadik* (צדיק), « les justes ». Aussi appelés les *Tsadikim Nistarim* (צדיקים נסתרים) ou encore *Lamed Vav Tsadikim* (ל"ג צדיקים), ils seraient réputés « cachés » parce qu'ils ignorent eux-mêmes leur appartenance à cette catégorie d'Homme. Chaque époque compterait 36 *tsadik* dont l'existence garantirait l'existence de la réalité elle-même.

derniers qui appartiendraient selon les gnostiques à la catégorie de ceux qui sont naturellement « sauvés » en connexion avec la Lumière des Origines. Chaque « *enfant de Seth* » est à l'image de Dieu et « *il n'est ni pasteur ni cultivateur, mais il fructifie en un 'enfant' comme tout ce qui est pneumatique. Et cet enfant qui 'eut la confiance d'invoquer de Nom du Seigneur', lui dont le regard se porte en haut et dont la vie se passe dans le Ciel, celui-là, le 'monde' ne le contient pas*³²² ».

Dans la cosmogonie gnostique, la Mère Barbélô (la Déesse-Cachée) possède trois aspects essentiels dans sa nature divine : elle est cachée (*Kalyptos*), elle est la première du cycle des émissaires (*Protophanès*, « première révélée ») et elle fut auto-engendrée (*Autogène*). Comme nous l'avons compris dans cet essai, ce sont des caractéristiques propres à l'archétype de la Déesse Cachée issue des temps préhistoriques. La descendance dite « de Seth » est dans la lignée de Barbélô. Elle est persécutée par le Démoniaque.

À ce stade de notre enquête, Esculape et son culte lié à Apollon (et à la possible pratique de la consommation du sang des dieux) font référence au chapitre « Le destin funeste des textes évhéméristes ». Les gnostiques ophites (classe dans laquelle s'inscrivent notamment les Séthiens) sont vraisemblablement des pratiquants d'un culte synchrétique comprenant le culte d'Esculape et les croyances des premiers chrétiens³²³. Cette hypothèse d'une volonté de réconcilier paganisme (Esculape) et chrétienté (Jésus-Christ) expliquerait notamment la présence du serpent dans les rituels gnostiques. Ce sont certainement des érudits pythagorisant qui ont transmis les éléments du culte d'Esculape-Apollon aux gnostiques, dans le but de voir perdurer leurs traditions millénaires.

Pourquoi un tel amalgame fut-il qualifié d'hérésie et combattu ? Tout cela aurait très bien pu être placé sous le sceau de la fantaisie et ainsi négligé, comme tant d'autres évolutions de cultes antiques. La persécution des gnostiques est notamment due au fait que leur ordre disposait d'une dimension politique non négligeable. En effet, l'Empire et la religion d'État qu'il entretenait avaient choisi d'appuyer la prééminence d'Esculape au II^e siècle : il capitalisait notamment plus de 500 temples et était parfois même synchrétisé avec Apollon ou avec Zeus (rappelons qu'Apollon est, comme le Christ, compris dans de nombreux mystères antiques comme une manifestation de son propre père – Zeus).

Le dieu Esculape présentait des analogies explicites³²⁴ avec le Christ

322. Clément d'Alexandrie, *Extraits de Théodote*, texte grec, introduction, traduction et notes du R. P. F. Sagnard, Paris, Le Cerf (coll. « Sources Chrétiennes », 23), 1948, p. 54, 1-3.

323. C'est notamment la théorie soutenue par Annarita Magri dans « Le serpent guérisseur et l'origine de la gnose ophite », *Revue des Religions*, 2007.

324. Esculape et le Christ sont des dieux guérisseurs, fils d'une divinité suprême envoyés sur Terre pour accomplir une mission, engendrés par une femme mortelle, ils aident par philanthropie l'ensemble de l'humanité, sont capables de guérir le corps et l'âme, accomplissent la résurrection des morts, s'occupent des délaissés, ont un sens élevé de la moralité, sont tués à cause de leur mission, après leur mort ils réapparaissent devant leurs disciples, ils sont ensuite enlevés aux cieux, ils sont déifiés après leur vie, leurs disciples ont pour tâche de

des chrétiens. Les États ont vraisemblablement tenté de contrôler l'expansion de cette « secte dissidente » en la syncrétisant avec ses cultes préexistants, comme cela fut souvent le cas auparavant. Mais ce projet de contrôle et de réduction au silence ne put vraisemblablement pas être mené à bien et la décision fut prise de faire taire ce mouvement. Placé sous le sceau de l'anathème, l'image du gnosticisme fut compromise et victime de propagande afin d'éviter que sa popularité ne s'accroisse. Ce type de procédé s'applique encore aujourd'hui : un mouvement qui ne peut être contrôlé sera harcelé, compromis et finalement détruit...

Il faudrait un ouvrage entier pour décrypter l'ensemble de la vaste littérature gnostique, et certaines analyses seront proposées dans mon prochain essai actuellement en cours de rédaction. Je ne citerai que trois extraits essentiels dans lesquels des éléments symboliques fondamentaux de l'Arbre de Vie et de la Kabbale sont clairement perceptibles. Ainsi, le gnosticisme porte en son sein l'héritage vibrant de la Déesse Cachée, spiritualité arrachée du fond des âges par le sacrifice héroïque de nombreux adeptes engagés dans la préservation de ce savoir :

« Les enfants du Père sont son parfum³²⁵, car ils existent par la grâce de son regard³²⁶. »

« Telle est la connaissance du Livre vivant qu'il a divulguée aux 23 éons³²⁷ porte à confusion, jusqu'à la dernière de sels lletltres.

Celui-ci ne se présente pas comme s'il s'agissait d'éléments vocaliques pas plus que ce ne sont des consonnes muettes, pour que quelqu'un les lise et se perde en réflexions stériles. Mais, bien plutôt, ce sont des lettres de Vérité³²⁸ ne proclamant et ne connaissant qu'elles-mêmes. Et chaque lettre représente un savoir complet, à la manière d'un livre complet, car ce sont des lettres qui furent écrites dans l'unité, le Père les ayant écrites pour les éons afin, qu'à l'aide des lettres qui le composent, ils connaissent le Père. Alors que sa Sagesse médite la Parole, que son enseignement la proclame, sa connaissance s'est révélée.

Sa longanimité étant une couronne sur sa tête, la joie s'harmonisant à lui, sa gloire l'a exalté.

Sa forme l'a révélé.

poursuivre leur mission initiale et ces derniers sont dépositaires de pouvoirs identiques à ceux de leur maître.

325. Le parfum divin ou souffle divin sont des notions aux racines égyptiennes qui ont été exposées en détail dans la partie concernant l'héritage scientifique égyptien transmis par Pythagore.

326. Le regard ou *phrên* dont il a été régulièrement question dans la liturgie d'Apollon (le Héros de la Déesse) est décelable dans cet extrait.

327. Ce texte traite vraisemblablement du caractère ésotérique et sacré du Livre ou d'un *corpus* littéraire gnostique compris comme tel. L'alphabet hébreu compte 22 lettres, ici possiblement assimilé aux éons, et dont le +1 représenterait la Déesse Cachée.

328. Les « Lettres de Vérité » semblent désigner le concept de lecture à plusieurs niveaux des textes sacrés et renvoyer dans une certaine mesure aux mêmes jeux polysémiques et symboliques auxquels avaient non seulement recours les textes hiéroglyphiques, mais aussi les différentes langues cunéiformes.

Son **repos** l'a absorbé.

Son **amour** l'a revêtu d'un corps.

Sa **fidélité** l'a lié³²⁹. »

« Lorsque apparut au grand jour **la Parole** qui est dans le cœur de ceux qui la profèrent, – **ce n'est pas uniquement un son, mais elle prit corps** – il se produisit parmi **les vases** un bouleversement extrême : certains furent vidés, d'autres, remplis, et voici que d'autres furent pourvus en abondance, que d'autres se répandirent, certains furent nettoyés, d'autres encore, brisés en morceaux.³³⁰ »

Évangiles de la Vérité, NH I, 3 – XII, 2, traduction d'Anna Pasquier

Bien que l'hétérogénéité du *corpus* littéraire à la source de ce résumé fasse débat, il est clair que « *le gnosticisme tel qu'attesté par la littérature de Nag Hamadi est sinon séthien ou ophite, clairement qualifiable de 'platoniste pythagorisant'*³³¹ » selon les propos de l'exégète et historien Michel Tardieu. Cette précédente remarque ainsi que les affirmations selon lesquelles les ophites auraient possiblement pu être d'origine juive³³² permettent d'accréditer un peu plus notre raisonnement et l'hypothèse d'une transmission des symboles du Héros de la Déesse et de la Déesse Cachée à la Kabbale après sa transmission durant l'Antiquité.

À propos du gnosticisme et de la Sophia, Anton Parks précise dans la partie gnostique de son ouvrage, *Le Chaos des Origines* : « *Les écritures gnostiques forment un contenu mythique hétéroclite rapportant, bien souvent, des faits très éloignés dans le temps. Ces documents recouvrent des conceptions cosmologiques inédites et totalement absentes des textes bibliques. Nous pouvons considérer la Genèse gnostique comme la seule doctrine capable d'expliquer l'antique sagesse de l'Égypte ancienne et du clan d'Osiris. [...] Les manuscrits gnostiques assimilent Sophia (en grec la Sagesse) à la Déesse-Mère qui donna lieu au processus de la création originelle. Cette 'Sagesse' se retrouve dans de nombreux écrits anciens comme la Bible et incarne d'une façon astucieusement détournée la Déesse-Mère. [...] Pistis-Sophia, 'Foi et Sagesse', femme issue d'une femelle appartenant à la Parole de Sophia et à 'ceux du souvenir' (NH I,5 – Traité Tripartite, 85:16-21 et 93:14-20) – possède un œil apte à la vision de 'la lumière du passé',*

329. Les derniers qualificatifs sont des éléments essentiels caractérisant la dimension initiatique de l'Arbre de Vie. Ces éléments seront rappelés par la suite dans la partie concernant la Déesse Cachée.

330. Dans cet extrait, les vases renvoient non seulement à la métaphore de la différente qualité des âmes (les vases brisés sont supposément les mauvaises âmes tandis que les vases fonctionnels – qui peuvent être remplis – sont, eux, les bonnes âmes). À ce sujets deux remarques d'importance sont nécessaires : la « Mère des pots », à Umm el-Qaab (Égypte), présente de très nombreux pots en terre cuite délibérément brisés, il s'agit d'un sanctuaire dédié à Osiris notamment étudié dans *La Dernière Marche des Dieux* d'Anton Parks (2017). On retrouve également des mentions de bris similaires dans la tablette 10046 analysée plus tôt et présentant des affinités non négligeables avec le culte du Héros de la Déesse. Enfin, le pendant de l'Arbre de Vie, l'Arbre *Qlipoth*, est bien appelé « celui des vases brisés ».

331. Michel Tardieu, *Écrits gnostiques - Codex de Berlin*, Paris, Le Cerf, 1984, p. 66.

332. C'est ce que propose Gershom Scholem, l'auteur de *La Kabbale*, Paris, Le Cerf, 1996.

donc de l'espace lointain (NH I,5 – *Traité Tripartite*, 77:11-25). Elle détient les modèles et formes des véritables existants ainsi que l'Auto-engendrement, c'est-à-dire l'autofécondation ou parthénogenèse, à la manière d'une image au service de Dieu. Dernier des Éons produit à travers un concours mutuel, forcément le plus jeune en âge de toutes les Sophia, Pistis-Sophia ose une entreprise bien au-delà de son pouvoir en voulant produire quelque chose de parfait sans passer par une union... Coupée de son conjoint, retiré dans les Hauteurs, elle cherche à s'unir à quelqu'un d'autre sans y parvenir. Pistis-Sophia étend sa vue aux régions inférieures dans l'espoir d'y trouver son amant, mais ne le voit jamais. Désespérée, elle quitte alors son Plérôme (plénitude) et bondit dans la Lumière sans l'agrément de Dieu. On peut comprendre ici qu'elle effectue un voyage cosmique en vue de retrouver son époux céleste. [...] Le 'saut' dans l'espace de Pistis-Sophia lui inflige l'oubli à l'instar des êtres d'Adamas. Son voyage dans le temps et l'espace l'éloigne de toute réalité. À la fois mâle et femelle (disposant de la parthénogenèse), elle veut créer sans son conjoint à l'aide de son côté Gauche. Il s'agit du fameux côté Gauche des textes rabbiniques. Celui des Elohim, du Serpent, de Lilith, des Anges Veilleurs... Dans sa chute et sa volonté de créer seule, Pistis-Sophia devient alors imparfaite et incarne une Sophia inférieure, malgré sa volonté de revenir vers sa Mère originelle, à savoir le royaume d'où elle provient... Abandonnée au cœur de l'Ombre, elle auto-engendre un fils, un serpent à face de lion qu'elle prénomme Yaldabaôth [et contre lequel elle va devoir livrer combat] [...] Dans la conception gnostique, Sophia, également dénommée Barbêlô, incarne l'image archétypale de l'Âme du Monde, grand réceptacle de la Lumière Pure. [Du point de vue d'Anton Parks], Barbêlô tire son origine du sumérien BAR-BÉ-LÚ, 'l'Esprit qui communique avec le mâle'. Ce nom peut également se traduire par 'l'Étrangère qui communique avec l'humanité', le rôle de cette Sophia étant justement de préserver la première humanité adamique.»

En conclusion, évoquons l'étude des pratiques incubatoires³³³ dans les temples d'Esculape, identique à celle des pythagoriciens, qui est elle aussi pratiquée par les gnostiques. Cette discipline oraculaire est assurément d'origine préhistorique selon certains chercheurs³³⁴. Des hypothèses suggèrent qu'elle serait une relique d'une forme d'hibernation pratiquée il y a plusieurs dizaines de milliers d'années par les premières humanités. Cette hibernation humaine a été mise en évidence par l'analyse de la croissance des os, cycliquement ralentie, chez des individus néandertaliens³³⁵.

333. À toutes fins utiles, je précise que les tabous et lignes directrices de l'ascèse précédant la pratique divinatoire du rêve par incubation présentent des traits communs avec les règles des pythagoriciens comme notamment l'abstinence par rapport aux fèves. Voir notamment à ce sujet, André Taffin, « Comment on rêvait dans les temples d'Esculape », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 3, octobre 1960, p. 325-366.

334. Notamment le très controversé Hans Weinert (*L'ascension intellectuelle de l'humanité*, 1946) ou Louis Lewin (*Les paradis artificiels*, 1928).

335. Il y a près de 430 000 ans, dans l'actuelle Espagne, un groupe de Néandertaliens s'est trouvé enfoui sur le site de La Sima de los Huesos. Sur les os de ces derniers, les lésions présentent des similitudes avec celles retrouvées sur des mammifères pratiquant également l'hibernation. Voir Antonis Bartsikasa et Juan-Luis Arsuagabc, « Hibernation in hominins from Atapuerca, Spain half a million years ago », (<https://doi.org/10.1016/j.anthro.2020.102797>).

Ainsi, placé parfois en dormance ou « au tombeau », le culte de la Déesse Cachée finit toujours par retrouver son chemin vers la surface, telle la Vérité sortant du puits...

4. Le « Livre de la Splendeur » (*Zohar*)

Du II^e au V^e siècle de notre ère – véritable période de revirement –, le christianisme intègre un volume non négligeable de patrimoine païen. Force est de constater que malgré son expansion, le nouveau culte doit composer avec ceux qui l'ont précédé et s'approprier les anciens symboles plutôt que de les supplanter : en témoignent les églises bâties sur des lieux bien souvent occupés depuis la préhistoire. Les églises sont bâties avec les mêmes pierres qui servaient aux temples païens. Un exemple de cette pratique hautement symbolique se trouve dans les souterrains de l'Abbaye de Cluny à Paris : un Cernunnos assis en tailleur – dieu celte avatar du Héros de la Déesse – trône fièrement dans les ténèbres, narguant depuis sa retraite le « Dieu unique » qui a osé croire qu'il pourrait si facilement le mettre au tombeau.

Le concile de Nicée (en 325) est l'assemblée durant laquelle est « formalisée » la chrétienté, où sont posées les bases de ce qui est canonique et écarté ce qui doit être taxé d'hérésie. Pourtant, ce que ce concile introduit n'est pas dénué de lien avec les racines païennes, tant s'en faut. Un exemple parmi tant d'autres permet d'éclairer d'un jour nouveau les assises du « nouveau » culte : le Christ est désormais officiellement appelé « Lumière née de la Lumière », cette formulation n'est pas innocente, elle atteste véritablement d'un « tournant de civilisation³³⁶ ».

Cette analogie nicéenne de la « Lumière [issue] de la Lumière » (alors que la Bible hébraïque n'applique jamais à Yahvé le nom de « Lumière ») montre à quel point les religions solaires du bassin méditerranéen n'ont cessé d'influencer le christianisme. D'autres épithètes encore sont qualifiées de « tout à fait chrétien » par l'Église alors même que leurs racines sont éminemment païennes : *Pantocrator*, *Dies* (transcription latine de Zeus), *Sol invictus*...

Si la population accepte de voir les anciennes croyances en apparences supplantées – mais en réalité amalgamées! –, elle demeure fidèle à certains symboles essentiels. Si l'Église ne s'était pas abandonnée à ce petit jeu de chantage – en acceptant de lui concéder ce type de « détail » –, plus de la moitié de la population aurait de fait dû être excommuniée et taxée d'hérétique. Des érudits, figures de proue de la chrétienté, auraient été excommuniés par Rome si de tels arrangements n'avaient été acceptés³³⁷.

336. Joseph Moingt, *L'Homme qui venait de Dieu*, Paris, Éditions du Cerf, 1993; voir l'introduction.

337. Bien qu'elle n'intervienne que plusieurs siècles après le concile de Nicée, je pense ici à la célébrissime sainte Hildegarde, dont les secrets sont empreints d'un puissant paganisme que je tâche d'explicitier et de restituer sous sa forme la plus pratique dans un ouvrage actuelle-

C'est aussi à cette époque que les quatre Évangiles canoniques sont retenus tandis que les textes désormais désignés comme « apocryphes », à savoir hors du canon de l'Église, sont détruits ou cachés : « *Comme le pape Léon 1^{er} fit ensuite livrer aux flammes les écritures apocryphes [...] il n'y a qu'un petit nombre qui sont parvenus jusqu'à nous, et l'on ne connaît plus des autres que les noms et quelques fragments épars dans les écrivains ecclésiastiques.* », (Voltaire, Œuvres complètes, Philosophie, « Dialogues », vol. 6, Paris, Furne, 1837).

Les reliques de ces autodafés referont surface au XIX^e siècle, mais leurs concepts essentiels survivront à travers les destinées tortueuses des différents porteurs de la spiritualité de la Kabbale. C'est certainement en raison de ce drame que les copies qui nous sont parvenues du fameux « Évangile de Marie-Madeleine » sont datées du II^e siècle : il s'agit certainement de copies exécutées peu avant les autodafés en vue de préserver ce qui avait été promis aux flammes. Ainsi, il est facile d'imaginer les détenteurs de tels textes destiner « de bonne foi » leurs originaux aux bûchers pour mieux dissimuler leurs copies. Par cette substitution, ils ont permis d'y faire échapper – une fois encore ! – l'héritage de la Déesse Cachée. Alors que les exécutants de cette folle entreprise commanditée par l'Église se délectaient du spectacle des flammes dévorant livres et papyrus, l'héritage était sauf, placé une fois de plus en dormance, au tombeau...

Ce n'est certainement pas dû au hasard si durant cette même période, aux premiers siècles de notre ère, l'un des principaux courants majeurs jalonnant l'Histoire de la Kabbale fait son apparition : la période talmudique, spécifiquement centrée autour de thèmes mystiques tel que le fameux « Char Divin », la *Merkaba*.

Le terme *Merkaba* (מְרֻכָּבָה, *merkavah*) signifie « char », de la racine *rkb* signifiant « être assis, être porté, monter sur un cheval ou un char³³⁸ ». Ce concept serait originaire du premier chapitre du Livre d'Ézéchiel qui développe la mystique *Maassé Merkavah*, c'est-à-dire l'Œuvre du Char. Le parallèle de ce symbole avec celui de la barque des initiés, ou encore du cheval symbolisé par Pégase dans le monde hellène, semble inévitable bien que la *Merkaba* présente une dimension abstraite se résumant à sa simple fonction plus qu'à un objet. Ceux qui pratiquent cette discipline sont appelés « Ceux qui descendent vers la *Merkaba* » (*yordei Merkavah*).

À l'origine, le sujet de la *Merkaba* est extrêmement tabou et son évocation réservée à des cercles d'érudits : « *L'histoire de la création ne doit pas être exposée devant deux personnes ni le chapitre du char devant une personne à moins que celle-ci soit un sage, qu'il a déjà une connaissance personnelle du sujet*³³⁹. »

Un autre détail issu de la littérature permet de mieux comprendre le danger que pouvait représenter l'ébrulement d'une telle connaissance liée à la *Merkaba* : selon les textes ésotériques, la *Merkaba* est invisible aux

ment en cours de rédaction.

338. Nathaniel-Philippe Sander et Isaac Trenel, *Dictionnaire hébreu-français*, entrée « *rkb* ».

339. Mishnah et Talmud, Hag. 2,1 et Gemara, tel que cité par Gershom Scholem dans *La Kabbale*, Paris, Éditions du Cerf, 1996.

Anges eux-mêmes, raison pour laquelle ils ne sont pas en mesure d'être en contact – au plus près – de la « divine splendeur » que cherche à atteindre le mystique adepte de la voie de la Merkaba³⁴⁰. En cela, à nouveau, l'empreinte du pythagorisme est palpable : la nature humaine est le moyen idéal pour rejoindre la patrie divine ou l'origine, même les *daïmon* et les Anges se retrouvent consignés aux « portes » de la dimension du divin.

Le passage par la réincarnation en être humain pour les pythagoriciens – quand bien même ils se considéraient comme hébergeant l'âme d'un dieu – était dès lors considéré comme essentiel : pour quitter ce monde d'exil, seul l'accomplissement d'une certaine spiritualité (ici appelée « Merkaba » dans le contexte kabbalistique) permet de quitter le monde des illusions (voir et franchir le *pargōd* de la mystique kabbalistique de la Merkaba), quitter l'exil par l'exil (quitter le monde « bulle » où l'humanité est conscrée), celle-là même engendrée par la Déesse Cachée...

Un élément spécifique accrédite davantage l'idée d'un legs de pratiques remontant au moins au temps de Pythagore : ce sont les formules liées au calcul de la stature de Dieu présentes dans la littérature dite de la *Shiūr Kōma*. Les corps des dieux – sinon des reliques ou leurs substituts tels que les *Xoanons* – étaient l'objet d'une vénération toute particulière et la connaissance de leur dimension un secret. Avant la Grèce, l'Égypte antique présentait elle aussi une liturgie et des rites centrés sur la mesure du dieu Osiris et le dénombrement de ses membres³⁴¹.

Discipline requérant une pratique codifiée et des épreuves corporelles et spirituelles éprouvantes, ce « vaisseau » n'est peut-être rien que spirituel et immatériel ou peut-être un véritable artefact technologique. Ses disciplines et ses traités rappellent intensément les *corpus* de textes traitant des voyages chtoniens du Soleil dans les mythologies égyptienne et grecque.

Le mystère de la Merkaba ne sera pas davantage approfondi dans cet essai. Nous concluons en rappelant les intéressantes similitudes existant entre le char d'Apollon (monde hellénique), la Barque de Râ (Égypte antique), le motif de la Merkaba, tous reliés au « pèlerinage » menant au Héros de la Déesse dont la silhouette se perd dans les limbes de la préhistoire.

De la Merkaba à la *Shiūr Kōma*, les idées liées à la corporalité divine sont palpables et la représentation abstraite divine a renoué avec

340. C'est en tous cas le message porté par la révélation de Rabbi Avila (aussi appelé Rabbi Aquiba) dans le *Ma'aseh Merkavah* (*Heykhalot Zurati*), le mystique peut voir et comprendre ce mystère de la Merkavah, contrairement aux anges. La nature humaine est donc essentielle dans la démarche spirituelle et ne doit pas être considérée comme une perversion, une souillure ou une dégradation gratuite.

341. Pour rappel, le dieu Osiris a traîtreusement été enfermé par Seth dans un sarcophage qui avait les exactes mesures du dieu avant que son cadavre ne se retrouve démembré. Par deux aspects, la taille et les nombres ou noms du corps du dieu sont essentiels dans la religion égyptienne antique. Osiris est un dieu régulièrement qualifié de « géant » : un texte du temple de Dendérah rapporte qu'il mesure près de 4,60 m. Voir notamment à ce sujet : Dendera II, 100,13 - 101,2. – 101,3 et également J. Yoyotte, « Une notice biographique du roi Osiris », *BIFAO*, 77, 1977, p. 145-149.

les pratiques les plus antiques que cet essai est parvenu à rassembler : la Déesse Cachée fait encore parvenir l'indice de son existence au sein de sa Création, malgré son repli et sa discrétion. L'existence de lois et de rythmes naturels fait partie des « indices » laissés dans son sillage par la Déesse partie dans sa retraite. La compréhension, l'analyse, le respect et même la révérence de l'humanité face à ces lois – à la fois divines et naturelles – sont les piliers essentiels de cette spiritualité remontant à la préhistoire.

Le corps de dieu ou sa lumière sont portés par une liturgie qui fait particulièrement écho à la littérature cunéiforme en lien avec la « splendeur divine » (*MELAM* en sumérien / *melamum* en akkadien) ou « voile divin » dissimulant le corps des dieux aux mortels. Près de 2500 ans séparent la littérature kabbalistique de ces textes mésopotamiens. Les disciples de la Kabbale à la source de l'établissement de ces deux dogmes ont très bien pu alimenter leurs littératures de ces éléments culturels que le peuple juif a rencontrés au cours de ses différents périple.

Cette idée de radiance divine est perpétuée dans la littérature biblique traditionnelle à tel point qu'elle donna lieu à des controverses du fait de ses manifestes origines égyptiennes : en effet, le terme hébreu *qāran* (קָרַן) signifie autant « brillant » que « cornu³⁴² », alors que *GAR-AN* veut dire « restaurer le Ciel » ou « établir le Ciel » en sumérien. Cet habile jeu de mots renvoie à l'iconographie égyptienne antique où les figures divines étaient représentées dotées de cornes, tout comme en Mésopotamie où les cornes ou la coiffe cornue représentent un dieu ou un dignitaire porteur de la royauté céleste. La perpétuation de cette métaphore – reprise dans le célèbre passage décrivant Moïse redescendant de la montagne où il s'est entretenu avec Dieu et où il réalise par le regard hagard de ses pairs que son visage est « transformé » – démontre l'imprégnation iconographique sinon idéologique des penseurs hébraïques et des kabbalistes.



49. 1) Représentation de Moïse cornu (détail), gravure de Pieter van Lisebetten XVII^e siècle ; 2) Représentation d'une déesse égyptienne, probablement Isis ou Hathor (détail d'une représentation de 1888) ; 3) Tête de la déesse mésopotamienne Inanna-Ishtar portant une coiffe cornue ; impression d'un sceau-cylindre (vers 2350 avant notre ère).

342. Voir à ce sujet l'examen détaillé de cette question in Thomas Römer, *Les Cornes de Moïse, faire entrer la Bible dans l'histoire*, Paris, Collège de France, Fayard, 2009.

Une étape possible de la transmission de la Kabbale implique vraisemblablement Siméon bar Yohaï au II^e siècle. Siméon bar Yohaï aurait été le fils d'un notable lié au pouvoir romain et aurait pu vivre sa foi bien que victime de persécutions antisémites. Ce dernier aurait rédigé le *Zohar*, « Livre des Splendeurs » dans la grotte de Peki'in (Idra Rabba), d'où il aurait émergé en possession de pouvoirs surnaturels après une retraite.

Le motif de la grotte, la démarche de l'ermitage et la pratique de l'exil plus ou moins volontaire des penseurs hébraïques répondent à une exigence de sécurité (échapper aux persécutions antisémites) et sont des éléments symboliques. Dans la culture hébraïque, lorsqu'un penseur est en exil, il est perçu comme digne compagnon de la *Shekhina* (Chékina), terme féminin désignant la « présence divine », l'immanence de Dieu, notion proche de l'Esprit saint chrétien et de l'*agapè*³⁴³ (ἀγάπη) grecque employée du temps de Platon. Cette notion est on ne peut plus proche de la démarche du pèlerin incarnant le Héros de la Déesse qui s'en va à la rencontre de la Déesse Cachée.

Comme les textes apocryphes, il est vraisemblable que le *Zohar* nous soit parvenu grâce à des copies. Ce qui est certain, c'est que la piste de cet ouvrage se fait plus sûre aux alentours de l'An Mille. La paternité de l'œuvre du *Zohar* est contestée et pourrait être attribuée à Moïse de Léon (1240-1305), un rabbin espagnol. Dans ce cas de figure, la diffusion aurait pu être assurée par l'intermédiaire de différentes communautés juives à travers l'Espagne, le Languedoc et la Catalogne. D'autre part, la lecture du *Zohar* peut amener à suggérer une origine « adamique » (originelle) à cet ouvrage qui tirerait sa source du Livre d'Adam³⁴⁴.

Selon la légende, Siméon bar Yohaï aurait rédigé le *Zohar* qui fut dissimulé dans une grotte puis récupéré par des marchands en vue d'en faire des sacs d'épices. C'est Moïse de Léon qui découvrit ces fragments réduits à l'état de sac sur un marché et entreprit de les compiler. À la mort de ce dernier, sa veuve vendit ses biens ainsi que ce travail de compilation afin de le révéler au monde³⁴⁵.

Dans ces deux cas de figure, il s'agit vraisemblablement d'une volonté de compiler des traditions orales dans le but de réaliser une nouvelle exégèse ésotérique de la Torah. Une fois de plus la mythification du ré-

343. Amour universel, inconditionnel et divin, opposé au concept d'amour personnel.

344. Selon les propos de Rabbi' Abba : « Il est certain, le Livre [suprême] est descendu pour Adam, le premier homme, à partir duquel il connaissait la Sagesse suprême. Ensuite le Livre arriva aux enfants d'Élô-him [les sages de la génération]. Quiconque méritait de l'étudier connaissait la Sagesse suprême [...] c'est le Maître des secrets accompagné de trois anges qui remit le livre à Adam. Lorsqu'Adam quitta le jardin d'Eden, le Livre qu'il tenait fermement s'envola. Il pria et pleura devant [le Maître] du monde, c'est alors qu'il lui rendit Le livre afin que la Sagesse ne soit pas oubliée par les hommes et qu'ils puissent l'étudier afin de connaître leur Maître. »

345. La thèse de la rédaction médiévale du *Zohar* a été notamment défendue par Jean Morin en 1633 dans *Exercitationes Biblicae*. Cette hypothèse repose essentiellement sur le contexte de diffusion de cette œuvre.

cit des origines est particulièrement présente. À cette époque, l'enjeu de cette entreprise d'exégèse est à la fois spirituel et politique comme nous le constaterons par la suite en nous intéressant à d'autres « passeurs » de la Kabbale, Moïse Maïmonide et Algazel. La Kabbale est devenue un phénomène social³⁴⁶. Non seulement ésotérique et spirituel, c'est désormais un sujet presque public.

Dans le *Zohar* le *Parades* prend tout son sens : *Peshat* (lecture littérale), *Remez* (allégorie), *Drash* (lecture homélitique) et *Sod* (signification cachée) forment à elles quatre le PRDS, le PaRDeS, ou, en hébreu, סדרס, c'est-à-dire « verger », lieu de l'Arbre par excellence. La tradition renoue ici avec le verger originel d'Eden évoqué dans la littérature mésopotamienne.

S'il est important de comprendre que la Kabbale – spécifiquement durant l'étape du *Zohar* – est la perpétuation d'une longue tradition pré-historique liée à la spiritualité de la Déesse Cachée, il est également important de valoriser cette étape que représente le *Zohar*. Il atteste d'une transmission, mais surtout d'une volonté de transformer cette spiritualité pour qu'elle puisse se diffuser à cette époque : la doctrine secrète devient une volonté de ne plus perpétuer des symboles tels quels, et ce qui prime désormais, c'est l'idée que ces symboles transforment de l'intérieur la personne qui les étudie. C'est une interprétation notamment défendue par des auteurs comme Mopsik. Le secret et la codification sont des moyens pour parvenir à évoluer et non une fin en soi³⁴⁷. Ainsi, la Kabbale renoue pleinement avec l'héritage de Pythagore.

En effet, la liturgie renouvelée de la Kabbale semble à cette époque rompre progressivement ses liens avec le passé et transposer ses connaissances, ses symboles et ses rites dans une dimension symbolique plus que pratique. Si le kabbaliste est souvent perçu comme un magicien, un alchimiste et un ermite, il semble qu'en réalité la Kabbale se vive en Yeshiva (école rabbinique) ou en cercle d'initiés et qu'elle consiste essentiellement à faire vivre les textes commémorant un passé où la divinité était pratiquement corporelle et palpable pour les Hommes. De tels cercles existent encore aujourd'hui. Leur fréquentation permet de constater à quel point la tradition est présente – humble, dissimulée mais toujours vivante.

346. Charles Mopsik, *Cabale et Cabalistes*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 57.

347. « [Il s'agit] de voir les choses les plus courantes, les plus habituelles, comme si on les regardait pour la première fois », *ibid*.

2^e PARTIE

SOPHIA, LA CACHÉE & L'ORIGINE DE L'ARBRE DES *SEPHIROTH* : DE RICHES MÉTAPHORES POUR DES LEÇONS ESSENTIELLES

I

Les secrets de l'Arbre de Vie

1. Première rencontre avec l'Arbre de Vie

« Mais les dieux ne peuvent mourir ainsi [...] ils existent d'une vie continue; ils se transforment et changent de nom, jusqu'au moment où, sous les masques nouveaux, l'homme reconnaît les antiques images qu'il avait cru renier. »

Préface de Pierre Quillard
dans sa traduction de *De mysteriis Ægyptiorum*

« Nous (les Égyptiens) n'usons pas de simples mots, mais de sons tout remplis d'efficacité³⁴⁸. »
Corpus Hermétique, traité XVI, 2

« Ulmus amat vitem, vitis non deserit ulmum. »
[« L'orme aime la vigne, qui n'abandonne pas l'orme³⁴⁹. »]
Ovide

348. Le lecteur sera peut-être surpris de cette formulation, précisons donc que la traduction de cet extrait du *Corpus Hermétique* énonce bien « efficace » et non « efficients » ou « efficacité ».

349. L'orme est un arbre dont l'usage pour la culture de la vigne en hautain est au moins attesté en Gaule (selon le témoignage de Columelle au 1^{er} siècle). Il est peut-être à l'origine des influences qui auraient permis d'élaborer la version contemporaine de l'Arbre de Vie. La culture en hautain de la vigne qui épouse un arbre (lui servant de tuteur) aurait très bien pu avoir été à l'origine de la symbolique ayant trait au mariage sacré. Cette culture qui rend semblable à de hauts escaliers (ou même à un trône) la vigne unie à l'arbre qui s'élance vers les cieux pouvait atteindre des dizaines de mètres des hauteurs. Ces hautains auraient très bien pu figurer une échelle menant aux cieux ou le trône de la Déesse invitant ses fidèles à s'asseoir « sur ses genoux ». À titre d'anecdote, je rappellerai au curieux que si le type de vigne le plus connu est celle en arbuste, c'est celle sous forme de liane s'élevant haut vers le Soleil qui est employée dans la culture en hautain : ces vignes existaient déjà en Géorgie, voilà près de 8000 ans (voir l'article de Brice Louvet, « Des traces de vin vieilles de 8000 ans découvertes », *sciencepost.fr*, 2017, consulté en janvier 2022).

« Ne nourris pas des êtres à griffes³⁵⁰. »

Akoumata 16

Gérard de NERVAL (1808 - 1855)

Vers dorés

« Homme ! libre penseur - te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose :
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

« Respecte dans la bête un esprit agissant : ...
Chaque fleur est une âme à la Nature éclore ;
Un mystère d'amour dans le métal repose :
'Tout est sensible !' - Et tout sur ton être est puissant !

« Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie
À la matière même un verbe est attaché ...
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !

« Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres ! »



50. Image particulièrement époustouflante d'un torrent jaillissant du tronc d'un arbre abattu. Film complet disponible sur le site *Futura-Science*.

350. Le sens métaphorique de cette sentence est à comprendre ainsi : n'admettez pas parmi vos intimes des êtres amers, envieux, agressifs et destructeurs. **Ne collaborez pas aux œuvres de haine !**

La Kabbale, tradition spirituelle, est désormais pleinement dissociée de la religion hébraïque à laquelle elle a longtemps été amalgamée. L'Arbre y est un symbole essentiel, patrimoine commun à l'ensemble des religions basées sur la Bible ; on pense plus particulièrement aux passages de la Genèse de l'Ancien Testament rapportant l'existence de l'Arbre.

Après des siècles de débats et de schismes, il semble que l'Histoire tente de reléguer aux oubliettes ce qu'elle ne peut concilier avec les valeurs du temps présent. Plutôt que de résoudre les problèmes complexes soulevés par des années de joutes rhétoriques, et notamment par l'évolution de dogmes péniblement transmis à travers les millénaires, l'esprit du siècle semble nous confiner dans l'oubli : j'invite ardemment tous ceux désirant se voir réunis à la Lumière des Origines à s'initier aux grands mystères de la Kabbale. Dans un monde artificiellement coupé de ses origines, retrouver les racines de nos représentations et de nos croyances est une saine aspiration.

Tout comme l'arbre profane, l'Arbre des *Sephiroth* plonge ses racines dans la densité sombre et compacte de l'humus de l'Histoire. Impossible de concevoir l'Arbre du Dessus sans ses Racines du Dessous. L'Arbre du Dessous retiendra particulièrement l'attention des symbolistes : comme me l'ont enseigné mes longues journées passées à arpenter des carrières, notamment dans les catacombes parisiennes et romaines, la seconde vie des arbres sous la surface est des plus étonnantes. Certains plongent si profondément dans le sol que leurs racines forment une seconde couche de racines horizontales, parallèles à celles que l'on trouve déjà à quelques centimètres sous la surface³⁵¹. Il serait dommage de confondre les arbres et les épiphytes³⁵² : les racines ne sont pas seulement des supports ou un moyen pour stabiliser la surface visible de cette majestueuse plante. Invisibles, ces racines souterraines sont toujours sous-estimées !

Le Tout est formé par l'Arbre et ses Racines, arbre sur lequel s'écoule la Rosée. C'est une eau distillée : elle a quitté le giron terrestre, elle a jailli des entrailles de la Terre pour être dissipée sous forme de vapeur avant de se condenser et de descendre à nouveau sur Terre par l'entremise des nuages, afin de perler sur la surface des feuilles de l'Arbre.

Celui ou celle qui est assis sous l'arbre, à l'endroit où le tronc rejoint les racines en formant un angle droit³⁵³, est bien souvent l'initiateur

351. Le record d'enracinement relevé en France est de 150 m de profondeur (chênes), 140 m (merrisiers), 110 m (ormes). Ces résultats ont été relevés par des spéléologues explorant des grottes (Ernst Zürcher, *Les arbres, entre visible et invisible*, Paris, [Actes Sud] Nature, 2016, p. 193).

352. Les plantes épiphytes disposent d'une adaptation morphologique leur permettant de survivre en étant privées de racines. Elles captent l'eau et leurs nutriments par leurs autres organes. « Sur l'épaule des géants » est vraisemblablement leur devise, car elles se répandent grâce à des supports extérieurs, sans néanmoins se comporter comme des saprophytes (c.-à-d. des plantes s'opposant aux épiphytes en ce qu'elles cannibalisent une partie des ressources de leur plante-hôte).

353. C'est un secret bien gardé des artisans de gabare : la ressource en bois idéale comportant naturellement un angle en équerre est la jonction entre le tronc et les racines.

ou l'initiatrice. Il est le témoin privilégié des métamorphose immuable et alchimie de la Création.

Dans le domaine de l'exploitation de l'arbre par le genre humain, le bois « tors » est notamment employé dans l'art de la construction navale en vue d'opposer une résistance à l'eau. Les manières de l'obtenir et de le polir ont dû faire l'objet d'une codification scrupuleuse ou ont peut-être même donné le jour à une liturgie : les cultes des barques sacrées en sont le témoignage le plus éclatant, comme l'est la figure de Joseph, le « charpentier-initié » de l'Ancien Testament. Celui qui sait produire et exploiter les secrets du bois – dont on ne voit que la surface, mais dont les caractéristiques intérieures, « le fil du bois » et ses « nœuds », sont déterminantes au même titre que ses parties souterraines – est celui ou celle qui se rapproche le plus de la figure du magicien. L'Arbre c'est le Dessus, le Dessous, le Dedans (dans le tronc) et le Dehors (l'écorce) :

« Liez ensemble les cimes de deux jeunes chênes, elles se souderont, continueront à végéter et formeront après quelques années une ogive qui pourra être employée comme varangue ; infléchissez un arbre, il fournira des courbans ; dirigez chez un autre les branches dans tel ou tel sens, vous aurez des pièces coudées de toutes les formes ; espacez les arbres au lieu de les laisser en massif serré, et vous leur donnez la force et l'élasticité de ceux qui ont végété en plein air.

En un mot, donnez à vos forêts une culture déterminée, et vous en obtiendrez des produits que ne fournissent qu'accidentellement celles qui sont laissées à elles-mêmes. »

J. Clavé, *Études d'économie forestière*, tome 33, Paris, Guillaumin, 1861

Ce simple témoignage montre l'étendue du désastre : à quel point avons-nous perdu les connaissances millénaires qui ont garanti la survie de notre espèce et l'exercice du génie humain ? Les savoir-faire et les « secrets de fabrique » sont les plus précieux de nos héritages, c'est certainement là une des plus inestimables leçons livrées par les mégalithes encore présents dans nos paysages et dont témoignent toutes les grandes constructions à travers le monde. Nous nous sommes retrouvés coupés de la magie des origines, celle qui a rendu possibles les fondements mêmes de notre humanité. Cet ouvrage et cette enquête inédite se veulent une porte d'accès à ce désir de reconnexion à ce qui existe de plus essentiel dans l'expérience humaine : notre lien privilégié avec notre environnement, notre potentiel de connexion à la Nature elle-même à travers la figure de la Déesse Cachée.

*

* *

Rentrons davantage au cœur du mystère. La Kabbale, « la réception (de la tradition) », fut codifiée et transmise oralement avec ténacité de génération en génération. Son héritage est palpable dans les différentes

pensées initiatiques de l'Occident. La Kabbale synthétise d'anciennes traditions, aujourd'hui profondément ancrées dans la vie sociale et religieuse du peuple hébraïque. La Kabbale représente également une partie de la Loi orale et secrète exposée d'après la croyance à Moïse sur le mont Sinaï par YHWH.

Le présent essai a révélé des convergences importantes de notions égyptiennes décelables au cœur d'un élément essentiel de la Kabbale : l'Arbre des *Sephiroth* est doté de racines idéologiques communes au monde grec antique, à l'Égypte antique et à la Mésopotamie. Cet héritage est issu de la préhistoire. Son adaptation est un facteur de transmission d'anciens concepts mystiques majeurs.

Plus spécifiquement, concernant le mystère de l'Arbre de Vie (*Sephiroth*) et son imprégnation égyptienne, les anciens Hébreux avaient vraisemblablement une connaissance de la force prodigieuse des sons et des noms des dieux égyptiens. Ces principes ont conditionné l'élaboration du concept essentiel d'Arbre de Vie.

Dans l'ombre des temples de l'Égypte antique, à l'abri des profanes, se transmettaient des doctrines secrètes intimement liées aux anciens dieux, dont la nature véritable a été décrite dans le présent ouvrage. Cette communauté, supérieure en dignité au peuple, aux militaires et aux autres fonctionnaires, était celle des prêtres. Leur savoir se transmettait au sein d'un cercle fermé. Cependant des élus extérieurs aux fonctions ecclésiastiques pouvaient, en de rares occasions, être initiés à certains secrets.

Comme l'indique Valentin Erigène dans son traité des *Mystères et pouvoirs des sons au temps des pharaons*³⁵⁴, les sons et les mots sont imprégnés d'une énergie considérable. Tel est l'un des postulats de base qui s'impose à partir de la doctrine du Verbe. L'ensemble des mots et des sons qu'utilise l'humanité constitue une parcelle de la Grande Parole qu'énonça le Créateur, du Premier Mot qu'il souffla, du Son Originel qu'il produisit. Le Verbe se propagea en déployant l'Univers. En d'autres termes, le Verbe est constitué de l'ensemble de toutes les vibrations du Cosmos. Ainsi, tout comme une note est en relation avec une octave, chaque mot reste uni à sa source universelle et renferme par conséquent une partie de la puissance cosmique.

Désormais, ces textes mystiques et ces spéculations ésotériques trouvent un écho dans les champs d'analyse de la bioacoustique³⁵⁵, mais

354. Valentin Erigène, *Mystères et pouvoirs des sons au temps des pharaons*, op. cit.

355. La bioacoustique est un domaine scientifique interdisciplinaire qui combine la biologie et l'acoustique : la convergence de ces disciplines souligne les interactions au sein d'une même espèce ou au sein d'espèces différentes. L'étude de la pollution sonore est notamment son objet, tout comme l'est la dimension sonore des écosystèmes. La communication vibrationnelle traversant l'air de même que l'eau sont des phénomènes complexes qui réunissent les plus grands animaux (les éléphants notamment) et les plus petits (les cigales, par exemple). Les parallèles découverts entre les « coassements » des cicadelles épineuses et des crapauds buffles attestent étrangement de leurs signaux vibratoires identiques, en dépit de leurs tailles

également dans le domaine de recherche des origines des langues parlées. En effet, les langages de l'humanité n'ont pas nécessairement eu la forme que nous leur connaissons aujourd'hui. Le vaste champ d'étude spéculatif visant à la reconstitution du « prototype de langage originel de l'humanité » souligne à quel point ses manifestations furent vraisemblablement variées et marquées par le contexte de leur émergence. À titre d'exemples significatifs, signalons notamment les langages sifflés attestés tels que le *Silbo* chez les peuples guanches des Canaries, le *Sfyrva* grec, *kuş dili* en Turquie, la langue sifflée de la cordillère des Andes, ainsi que l'émblématique *Click Language* des Bushmen.

La vision pythagoricienne de la musique des sphères³⁵⁶ et la magie des mots de la Kabbale partagent clairement une origine commune. Cette même idée trouve son écho jusque dans la littérature bouddhiste : « Le moine, avec cette claire, céleste oreille surpassant l'oreille des hommes, entend à la fois les sons humains et les sons célestes, fussent-ils loin ou près » (*Tripitaka, Sutta-pitaka, I : Dīgha-nikāya, 2 : Sāmañña-phala-sutta, 87*). De Pythagore et la Tétraktys (aux dix points³⁵⁷) à Stephen M. Philips comparant l'Arbre composé de ses dix *Sephiroth* à une codification élaborée de la théorie des supercordes³⁵⁸, il pourrait n'y avoir qu'un pas.

*
* *

Les mots ne sont pas à prendre à la légère, mais plutôt avec prudence ainsi qu'avec le plus grand respect. En effet, la Kabbale, *qbl*, « recevoir » en hébreu, rend compte de nombreuses « révélations » à différents

très disparates. Ce champ d'étude est-il en train de révéler les sympathies remarquables qui unissent les formes d'expression de toutes les échelles du vivant ? La musique des sphères pythagoricienne aurait-elle possiblement une base scientifique mesurable à notre échelle ?

356. Il est intéressant de noter les affinités existant entre la théorie de la musique des sphères et le Veda : le Veda (वेद = « vision et savoir ») est considéré par les sages anciens (ऋषि, *ṛṣi*) comme le produit de l'écoute (ऋति, *ṛuti*) du son original émis grâce au mouvement, à la course (रिति, *riti*) des mouvements cosmiques. La tradition védique est jusqu'à aujourd'hui orale et transmet de maître à disciple une parole (ऋग्वेद, *Rgveda*) modulée par un chant (सामवेद; *Sāmaveda*, « science de la mélodie »); cette parole est dotée d'une force incantatoire (यजुर्वेद, *Yajur-Veda*), fondée sur des *mantras* (मन्त्र, « texte sacré ou discours »), séries de sons répétés selon certains rythmes et employés comme outils cognitifs, canalisant ainsi le mental discursif, la sonorité devant ainsi aboutir à la visualisation. Ces thèmes se retrouvent également dans les textes fondateurs cosmogoniques qui établissent l'origine du monde par le Son, le Verbe ou le fait de nommer.

357. La Tétraktys est une notion mathématique qui associe la croissance du nombre entier naturel à la croissance d'une figure géométrique (le triangle équilatéral) tandis que les nombres sont représentés par des points. Cette figure « contient l'illimité » en ce qu'elle permet de « compter » jusqu'à 10, il contient donc en puissance tous les autres. Pour les pythagoriciens, c'est un élément fondateur.

358. Ses explications réservées aux lecteurs les plus patients dotés d'une solide culture mathématique étaient auparavant disponibles sur : <http://www.smphillips.8m.com> L'audacieux parallèle réalisé par l'auteur entre le Shri Yantra et l'Arbre des *Sephiroth* mérite également d'être mentionné. Les concepts liés au Temps et à la Tétraktys seront exposés plus loin dans le présent ouvrage.

degrés d'interprétation. Les principaux textes de la Kabbale tels que le *Séfer Yetsirah* (« Livre de la Création »), le *Zohar* (« Livre de la Splendeur ») et le *Séfer ha-Bahir* (« Livre de la Clarté »), sont le fruit de compilateurs zélés ayant notamment œuvré à l'époque médiévale.

Impossible de réduire ces œuvres à une interprétation unique dans la mesure où ces ouvrages de traditions réunissent en leur sein au moins quatre niveaux « sacrés » de lecture :

1. *pchat* (la compréhension littérale),
2. *rémez* (la compréhension par une allusion ou une métaphore),
3. *drach* (la connaissance explicite et les notions au fondement de la Kabbale),
4. *sod* (le « secret » en hébreu, soit le niveau d'interprétation lié au schéma).

Ces clefs de lecture précitées sont à mettre en perspective avec les clefs d'interprétations « opératives » (alchimiques, des textes à déchiffrer pour en extraire des « recettes » chimiques) ainsi que les techniques d'exégèse plus connues que sont *Gematria*³⁵⁹ (אריסמג), *Temura*³⁶⁰ (הרומת) et *Notarikon*³⁶¹ (de *notarius*, « écrivain »).

Ce système de niveaux d'interprétation peut dans une certaine mesure être comparé à celui présent en Égypte antique. À la manière des classes de lettres dans l'alphabet hébraïque, il existait trois classes de hiéroglyphes : les unilitères, les bilitères et les trilitères ; ceux-ci ont nécessairement joué un rôle dans les interprétations symboliques des textes.

Ces clefs de lecture ne manquent pas de dérouter les profanes et de laisser le lecteur non averti se perdre en spéculations. Respecter la « puissance du Verbe », c'est aussi admettre humblement qu'une partie du sens de certains propos kabbalistiques demeurera toujours inaccessible...

Enfin, au-delà de la discipline que requièrent ces différents outils de codages ayant pour objet de susciter l'éveil spirituel des initiés, il est aisé d'imaginer l'enjeu politique que pouvait représenter l'existence de telle caste de lettrés dépositaires d'un certain nombre d'enseignements : un cryptographe peut s'avérer être un allié de taille tout comme un espion bénéficiant d'une couverture idéale...

La prononciation des mots, la « parole performative », entraîne immédiatement une réaction, une conséquence. Au cœur du bassin méditer-

359. Technique reposant sur l'équivalence de certaines lettres avec certains chiffres visant à susciter la révélation de la concordance à celui qui la met en pratique.

360. Technique de codage herméneutique employant la combinaison des lettres. Il existe plusieurs procédés de système combinatoire. Un exemple connu de ce type de méthode est le code de César aussi appelé chiffrement par décalage.

361. Technique de codage permettant de transmettre des messages cachés à l'aide de signes conventionnels. Il n'est pourtant pas possible de la comparer à de simples jeux de mots dans la mesure où ce cryptage de l'information doit conduire à des interprétations « sacrées » des textes, comme cité plus haut, à concurrence de quatre degrés de lecture ou interprétations différentes : sens littéral, sens allégorique ou philosophique, sens herméneutique et enfin sens mystique.

ranéen, zone d'échanges et de syncrétismes, il est possible de retrouver la trace de magiciens et de sorciers pratiquant des rituels impliquant de réciter des paroles « exotiques » supposément issues d'un vocable originel, donc chargé de la magie originelle transmise par la rigoureuse conservation des formes sonores initiales. Les anciens Égyptiens employaient un terme spécifique se référant à cette science de la parole, cette expression s'énonçait *Per Kheru*, c'est-à-dire « la voix qui sort ».

2. L'arbre des *Sephiroth*

« La vie est un cycle : [même] les arbres tombent ! »
Dialogue d'un homme avec son Ba³⁶²

Les termes généralement utilisés pour nommer l'Assemblée divine égyptienne sont *Pesedjet*, « groupe de neuf », et *Ennéade*, « assemblée divine ». Cette assemblée représente le parlement divin qui gère les affaires de la terre d'Égypte et du monde. Dans l'Assemblée égyptienne, il y avait 8 ou 9 dieux selon les versions d'Abydos et d'Héliopolis. L'Arbre de la Kabbale comporte quant à lui 10 *Sephiroth* officielles.

Le mot hébreu *Sephiroth* est composé de la racine *sfr* qui veut dire « compter » et que l'on retrouve dans l'arabe *cifr* d'où découle le mot « chiffre » en français. L'Arbre de Vie de la Kabbale hébraïque est composé de 10 *Sephira* (+ une cachée) ; il se dit *Etz haHa'yim* (עץ החיים en hébreu). Il représenterait symboliquement les lois de l'Univers et les émanations divines. Cet élément majeur de la mystique kabbalistique est réputé pour sa dimension cosmogonique, car il rendrait compte des fondements mêmes de la Création.

L'Arbre de Vie kabbalistique correspond au symbole extrêmement ancien de l'*axis mundi*³⁶³, ou encore, au mythe de l'Arbre-monde, motif amplement attesté à travers le globe. Le recours à l'arbre comme support symbolique semble aller de soi dans la mesure où les arbres se retrouvent un peu partout sur Terre et sont au fondement des civilisations humaines. Néanmoins, comme nous l'avons vu, certaines constantes à propos de l'Arbre témoignent de l'ancienneté de cet héritage transmis depuis des temps préhistoriques.

362. Traduction du parchemin funéraire, « Dialogue d'un homme avec son Ba », Bernard Mathieu, CNRS, UMR 5140, avril 2014.

363. Le thème de l'*axis mundi*, aussi appelé *columna cerului*, « centre du monde », « axe du monde », « axe cosmique », etc., se retrouve dans de nombreuses cultures. Si son parallèle évident et étroit avec la symbolique du cordon ombilical ou de l'axe servant à mesurer la cinétique stellaire (deux éléments nécessaires à l'établissement et au maintien de la vie humaine) pourrait justifier sa dimension universelle, nous sommes néanmoins libres de nous interroger sur d'autres pistes quant à des origines envisageables.

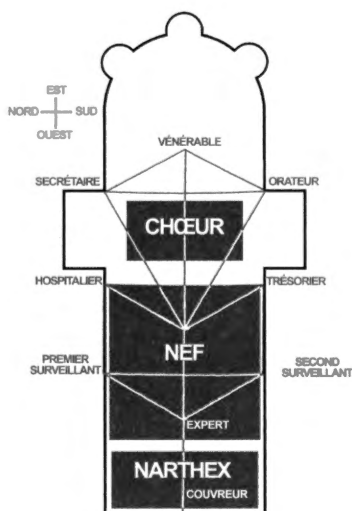
Mais pourquoi un Arbre, et pourquoi symboliserait-il une déesse ? Parce que cet Arbre est un outil permettant d'établir un calendrier et parce que cette Déesse représente l'Année. La nécessité du recours à un axe pour mesurer la cinétique stellaire et concevoir des calendriers pourrait ainsi expliquer la récurrence de l'arbre dans les mythologies de par le monde. Mesurer le mouvement des étoiles permet de calculer l'alternance des saisons.

Cet élément de mesure (l'arbre ou axe) est donc garant de l'établissement de la mesure du temps et de la conception d'un calendrier. Sans calendrier pas d'organisation de la cueillette, de la chasse ou de l'agriculture sédentaire. Ce sont pourtant les bases essentielles sur lesquelles se fondent les sociétés humaines. Par métonymie, l'axe ou arbre symbolique peut donc être tenu comme représentant de l'ordre cosmique et du temps. Cela ne doit pas écarter une compréhension plus ésotérique de ce symbole. Néanmoins, réduire l'arbre à sa seule fonction d'outil destiné à l'étude des étoiles élude sa dimension ésotérique, l'une ne pouvant exister sans l'autre...

Un exemple contemporain de recours à la symbolique de l'Arbre de Vie est celui de la franc-maçonnerie tel que l'expose Jean Ferré (*Dictionnaire des symboles maçonniques*), Jules Boucher (*La symbolique maçonnique*) et Daniel Beresniak (*Les offices et les officiers de la Loge*). Il est intéressant de noter les parallèles entre la franc-maçonnerie contemporaine et la Kabbale telle qu'exposées par ces auteurs³⁶⁴, car, comme nous le verrons par la suite, ils font écho aux liens entre l'Arbre des *Sephiroth* (Arbre de Vie) et l'ésotérisme antique (mésopotamien, égyptien et hellène). C'est sur ce modèle que devraient être conçus les espaces cherchant à canaliser ces énergies (*page suivante*) :

³⁶⁴. Si le recours à des parallèles entre l'Arbre de Vie et les principaux participants à une Loge peut ne pas paraître entièrement satisfaisant (leur affinité ne relevant que du placement de ces derniers dans l'espace de la Loge où ils se trouvent), il en va de même pour une tentative de rapprochement avec le Système Solaire : cela est possible dans la mesure où la Loge peut fonctionner avec 7 participants fondamentaux au lieu de 10.

Arbre des Sephiroth	Correspondances avec les fonctions en Loge	Attributions comparatives réalisées par Anton Parks (2010)
Keter - La Couronne	Le Vénérable	Atum-Râ
Hochmah - La Sagesse	L'Orateur	Osiris
Binah - L'Intelligence	Le Secrétaire	Isis-Hathor
Hesed - La Grâce	L'Hospitalier	Serkit
Gevourah - La Rigueur ou la Force	Le Trésorier	Seth
Tiphereth - La Beauté	Maître de Cérémonie	Râ
Netzach - La Victoire	1 ^{er} ou 2 ^e surveillant (suivant le rite)	Nephtys
Hod - La Gloire	1 ^{er} ou 2 ^e surveillant (suivant le rite)	Thot
Yesod - Le Fondement	L'Expert	Neith
Malkouth - Le Royaume	Le Couvreur	Nut



51. Schéma explicatif montrant le placement des membres d'une loge correspondant aux points centraux de l'agencement d'une église.

Si l'on retrouve dans l'Église et le Temple de la Loge franc-maçonne le même agencement, il est dans les deux cas également possible d'y déceler la géométrie de l'Arbre des *Sephiroth*. Ces deux agencements sont similaires à celui de l'architecture de l'Osireion (temple aquatique d'Aby-

dos en Égypte). Cependant, en raison de son absence d'alignement avec les points cardinaux, il est impossible de superposer directement les trois. Cette absence d'alignement peut notamment s'expliquer par deux hypothèses : certains temples anciens sont alignés non pas sur les points cardinaux, mais sur des constellations, ou bien en raison de leur ancienneté éventuellement sous-estimée, ils étaient à l'époque de leurs constructions bel et bien alignés sur des points cardinaux qui ont évolué au fil du temps.

Impossible de faire l'impasse sur les défis imposés par la transmission et l'assimilation du placement en Loge dans le Temple et l'agencement architectural d'une église : les francs-maçons s'inspirent-ils de l'Église ou leur ordre a-t-il assimilé les enseignements ésotériques portés par cette dernière durant des siècles, notamment grâce aux bâtisseurs de génie qui ont prêté leur concours à sa gloire ? Nous nous apprêtons à plonger au cœur de l'un de ces mystères étourdissants qui nous emportent au fil des âges dans une quête haletante...

3. Anatomie de l'Arbre

Comme nous l'avons évoqué précédemment, l'arbre des *Sephiroth* est formé de 10 nombres primordiaux, de 10 *Sephira* (+ 1 dissimulée, représentant la Déesse Cachée, c'est-à-dire le 0) avec lesquels Dieu aurait créé le monde : « *Dix et non neuf, dix et non onze. Discerne avec Sagesse et pénètre avec Intelligence. Exerce ton esprit sur elle, cherche, note, pense, imagine, rétablis les choses en place et fait asseoir le créateur sur son trône* », déclare la section 3 du *Sepher Yetsirah*.

Ces *Sephiroth* sont comparées à des « pierres précieuses », et plus précisément au saphir³⁶⁵. Leur dénomination pourrait provenir du Livre I des Chroniques (29:11, traduction issue de la Bible Darby³⁶⁶) : « À toi, Éternel, est la grandeur, et la force, et la gloire, et la splendeur, et la majesté; car tout, dans les cieux et sur la terre, est à toi. A toi, Éternel, est le royaume et l'élévation, comme Chef sur toutes choses ».

Officiellement, la conception du pendant inverse de l'Arbre de Vie

365. 41b commentaire d'Exode 24:10 livrant une interprétation du terme *Sephira* : « *Le secret des secrets, le souffle Sephira est comme la pierre précieuse, le saphir qui étincelle dans les deux directions* ». Cet énoncé concerne tant les canaux qui relient le Haut et le Bas de la Création représentée dans l'Arbre, mais fait également référence au spectaculaire astérisme étoile visible sur les saphirs qui n'a certainement pas manqué de fasciner les artistes lapidaires kabbalistes. À titre d'exemple, l'un des plus beaux phénomènes d'optique de ce genre est visible sur le saphir « Étoile de l'Inde » : il est possible d'admirer une étoile à 6 branches qui pour ainsi dire « brille dans les deux directions ». Enfin, le motif des pierres occultes porteuses de secrets se retrouve également dans le *Sefer Yetsirah* : « *Les pierres occultes enfouies dans l'abîme, il posa le froid dessus, et elles devinrent poussière* ».

366. Pour rappel, la Bible est un texte fondateur pour les trois grands monothéismes. La traduction dite « Bible Darby » est la traduction française réalisée par John Nelson Darby au XIX^e siècle à partir des textes originaux hébreux et grecs.

(l'Arbre des *Sephiroth*), l'Arbre des Brisures (L'Arbre *Qlipoth*), n'intervient qu'à l'époque du kabbaliste Isaac Louria. En réalité, comme nous l'avons compris, cette notion était déjà fort ancienne et existait dans la géométrie sacrée pythagoricienne du *Sphaïros*. L'Arbre *Qlipoth*, est aussi appelé le *Chevirat ha-Kelim* (les « brisures » des *Sephira* respectives). Il est consubstantiel à la Création et son existence ne prendra fin que lorsque la Création elle-même sera « corrigée », c'est-à-dire, à l'étape que les kabbalistes appellent « la réconciliation », *Tikkoun Olam* (« réparation du monde »).

Cette idée de brisure se retrouve dans les études modernes relatives au concept même de la nature de l'Espace-Temps, mais elle éveille aussi un écho au cœur de la préhistoire, comme l'a démontré le pèlerinage fort ancien qui conduisait les dévots à la tombe d'Osiris située à l'Osireion d'Abydos.

Les *Sephiroth* de l'Arbre de Vie et son pendant, l'Arbre *Qlipoth*, doivent ainsi être rassemblés par le *Tikkoun Olam* (« réparation du monde³⁶⁷ »). Comme l'a révélé cette enquête, cette « réparation » est celle de la réunion avec la Créatrice (la Déesse Cachée) qui vit en retrait de sa propre Création, notre monde. Cette « réunion » tant attendue est celle de l'humanité, fille de la Déesse, lorsque « la » démiurge pourra sortir de sa prison.

L'Arbre de Vie est divisé en 4 mondes, distingués par 3 voiles³⁶⁸ d'existence non manifestée, 3 piliers (*gimel kavim*³⁶⁹) et de 22 chemins

367. Une notion connexe, « *συμβάλλω* », se retrouve – sans surprise – dans le contexte des mystères pythagoriciens. Ce terme désigne la réunion de deux parts éparses : elle doit être comprise comme désignant les signes occultes de reconnaissance des initiés. Ce terme revêt un sens pratique (la maîtrise des codes et symboles des initiés afin de se reconnaître entre eux). Des parents pouvaient par exemple faire porter à leur enfant un médaillon en deux parties et disposer de la part complémentaire afin d'identifier leur progéniture en toute circonstance. Mais ce terme présente également un sens thaumaturgique : ces symboles et ces signes sont initiatiques (le seul fait de les entendre et de les connaître est la rédemption elle-même). Ils sont la garantie pour l'initié d'accéder à l'autre monde avec les égards dus à son rang auprès des « dieux ». Cet aspect concernant le recouvrement d'un certain statut (dans ce monde et dans l'autre) chez les pythagoriciens est développé dans la partie du présent ouvrage intitulée, « Pythagore et le *credo* de la 'ressemblance aux dieux' ».

368. Ces trois voiles symbolisent dans un sens pratique les stades d'initiation ou des degrés d'abstraction (paradigmes) : l'initié est d'abord introduit au monde de l'école des mystères et franchit la frontière entre le monde matériel et celui du spirituel, puis l'initié franchit le voile séparant le monde psychique de celui de la dimension simplement individuelle, ensuite il passera par-delà le monde mystique pour rejoindre celui de la métaphysique (atteinte de l'extase mystique dans la compréhension de la nature divine de l'Homme). Enfin, à sa mort, un dernier voile (*Ain Soph Aur*, *אין סוף אור*) est franchi : celui qui le franchit « atteint Dieu », mais perd par là même son existence individuelle. C'est l'état de *Tsimtsoum* : état de retrait du divin pour permettre à la Création elle-même de se former.

369. Miséricorde (*kav yamin*), à droite dominé par *Chokmah* (suivi de *Hesed* et *Netzach*) aussi dénommé « Yakhin la Blanche ». Rigueur (*kav smol*), à gauche, dominé par *Binah* (suivi de *Geburah* et *Hod*) aussi appelé « Boaz le Noir ». Conscience, pilier central, dominé par *Kether* (suivi de *Tipheret*, *Yesod* et *Malkuth*). Souvent interprétés comme les trois voies possiblement empruntées par l'initié avant d'atteindre l'état de conscience équilibré, respectivement : la voie de droite est dite active et de l'émotion, la voie de gauche est dite passive ou celle du ma-

liants les *Sephiroth* entre elles. Cet ensemble regroupe 32 voies³⁷⁰. Cette approche « multidimensionnelle » de la Création se retrouve encore de nos jours dans les traditions chamaniques et dans l'ensemble des spiritualités influencées par le pythagorisme. Cette perspective d'un « monde sous cloche » ou d'un monde « prison temporelle » est incroyablement proche des conceptions modernes. Les découvertes actuelles suggèrent l'existence de mondes parallèles, peut-être aux portes de notre propre réalité dont l'issue résiderait dans les trous noirs...

Dans la tradition kabbalistique, l'arbre des *Sephiroth* représenterait le processus d'émanation et de création de la vie. Dans son identité, la primordialité de l'interdépendance est omniprésente, ce qui renvoie à son pendant et antithèse le *Qliphoth*³⁷¹, tout comme le Plérôme (monde céleste) gnostique a pour pendant le Kénôme. Le concept de Kénose gnostique est lié au vide ou au retrait du divin, à la manière du *Tsimtsoum* hébraïque. Cette absence est telle un creux formé dans la Terre, afin de pouvoir y placer une graine. Ce symbolisme trouve son écho jusque dans l'Égypte antique : Osiris y incarne le grain, placé au tombeau et renaissant, c'est l'Osiris végétant³⁷². Osiris est aussi appelé « Celui qui est (dans) l'Arbre³⁷³ ».

gicien. L'initié doit s'efforcer d'opérer une réconciliation de ces voies et d'atteindre l'équilibre ou état de contemplation.

370. Au-delà des 32 voies, je m'arrête un instant sur un triptyque de concepts hébraïques fondamentaux décelables dans la dimension initiatique de l'Arbre de Vie : présience / canalisation du divin Saint-Esprit (*Rouah HaKodesh*), rédemption (*Pidyone Nefesh*) et colère / vent de folie opposé au Saint-Esprit (*Rouah Shtout*). Ce triple aspect est notamment retrouvé dans des figures messianiques inspirées par le divin, dépositaires d'un pouvoir de rédemption (concernant essentiellement le destin de l'Homme) et souvent animées d'un divin courroux : sans hésiter, le personnage le plus évident est ici le Christ du Nouveau Testament dont les parallèles avec des mythes antiques tels que celui d'Horus ne sont plus à démontrer. Néanmoins, dans ce contexte, la comparaison entre le Christ et Horus ne saurait nous aider à pénétrer la mystique kabbalistique, il faudrait davantage rapprocher ce triptyque de caractéristiques messianiques et initiatiques de personnages bibliques tels que Moïse. D'une certaine manière, outre la représentation d'aptitudes ou de caractéristiques propres au parfait initié ou inspiré divin, l'Arbre des *Sephiroth* peut aussi présenter des affinités avec la Roue du Héros (aussi appelée Voyage du Héros, *Hero's Journey*), un monomythe conceptualisé par J. Campbell.

371. Il est par opposition l'Arbre de Mort, appelé *qelippot*, littéralement « pelures, coquilles, enveloppes » ou encore *Sitra Ahra*, c'est-à-dire l'« Autre Côté ». Les noms des *Sephiroth* maléfiques sont : Taumiel, Satariel, Gamjikot, Golajab, Tagirion, A'arab Zaraq, Adramelej, Gamaliel, Nehemot. Nous verrons plus loin les étonnants parallèles que les « obscurs chemins » de l'Arbre de Mort entretiennent avec l'Arbre de Vie, permettant d'évoquer avec plus d'assurance encore une possible filiation spirituelle égyptienne. Dans son ensemble, ce pendant peut être compris comme la pelure qui englobe le fruit, l'ombre rattaché à la silhouette qui se projette grâce à la lumière... Nécessaires mais maléfiques, ce sont des obstacles, tout comme l'idolâtrie peut en devenir un dans le cadre de la quête spirituelle. Cette vision des obstacles se comprend dans la perspective de la poursuite des états de transe aussi appelé *devekut* qui visent à atteindre la proximité avec Dieu : les écueils principaux qui devaient être évités par le kabbaliste étaient alors l'anthropomorphisation de Dieu et de ses textes.

372. La cuve à germination ou cuve à Osiris végétant, aussi appelée cuve-jardin, est une cuve en argile prenant la forme du dieu Osiris momifié, dans laquelle des grains d'orge sont placés pour germer à l'occasion des cérémonies du mois de Khoiak.

373. Pierre Koemoth, *Osiris et les arbres*, Liège, Presses universitaires de Liège, coll. « Aegypt-

De la préhistoire en passant par le paganisme, les cultes à mystères et enfin les monothéismes, ces mêmes symboles nous ont été transmis jusque dans les Évangiles³⁷⁴.

Dans la perspective kabbaliste traditionnelle, chaque *Sephira* de l'Arbre de Vie peut être interprétée comme une émanation ou une partie de Dieu conçue comme un tout. Chaque *Sephira* pourrait être alors perçue comme un puissant archétype qui engloberait des attributs divins, des qualités, des niveaux de conscience des perceptions. De même, dans l'Assemblée égyptienne, il y aurait 8 ou 9 dieux, alors que dans l'arbre de la Kabbale se manifestent 10 archétypes³⁷⁵ ou aspects (auxquels s'ajoute un aspect caché).

Les *Sephiroth* sont les reliques de l'ancien pèlerinage qui exista jadis et devait conduire l'initié auprès de la tombe du dieu Osiris, dans l'Osireion d'Abydos. Ce chemin initiatique est devenu dans la Kabbale un support symbolique racontant au fidèle comment il peut parvenir à l'acquisition de *midot* («qualités successives»), semblables aux *ME* mésopotamiennes détenues par la Déesse.

Pour résumer l'idéal kabbaliste, l'Arbre séphirotique désigne simultanément les niveaux de perception du divin par l'Homme selon les degrés de révélation du divin dans la matière. Il peut être ainsi lu de bas en haut ou de haut en bas, et désigner aussi bien l'élévation de l'Homme vers le divin que la révélation du divin dans la matière.

*
* *

Variant au fil du temps, l'Arbre de Vie de la Kabbale a ainsi connu plusieurs interprétations et représentations. Il connaît plusieurs versions

tiaca Leodiensia», 1994.

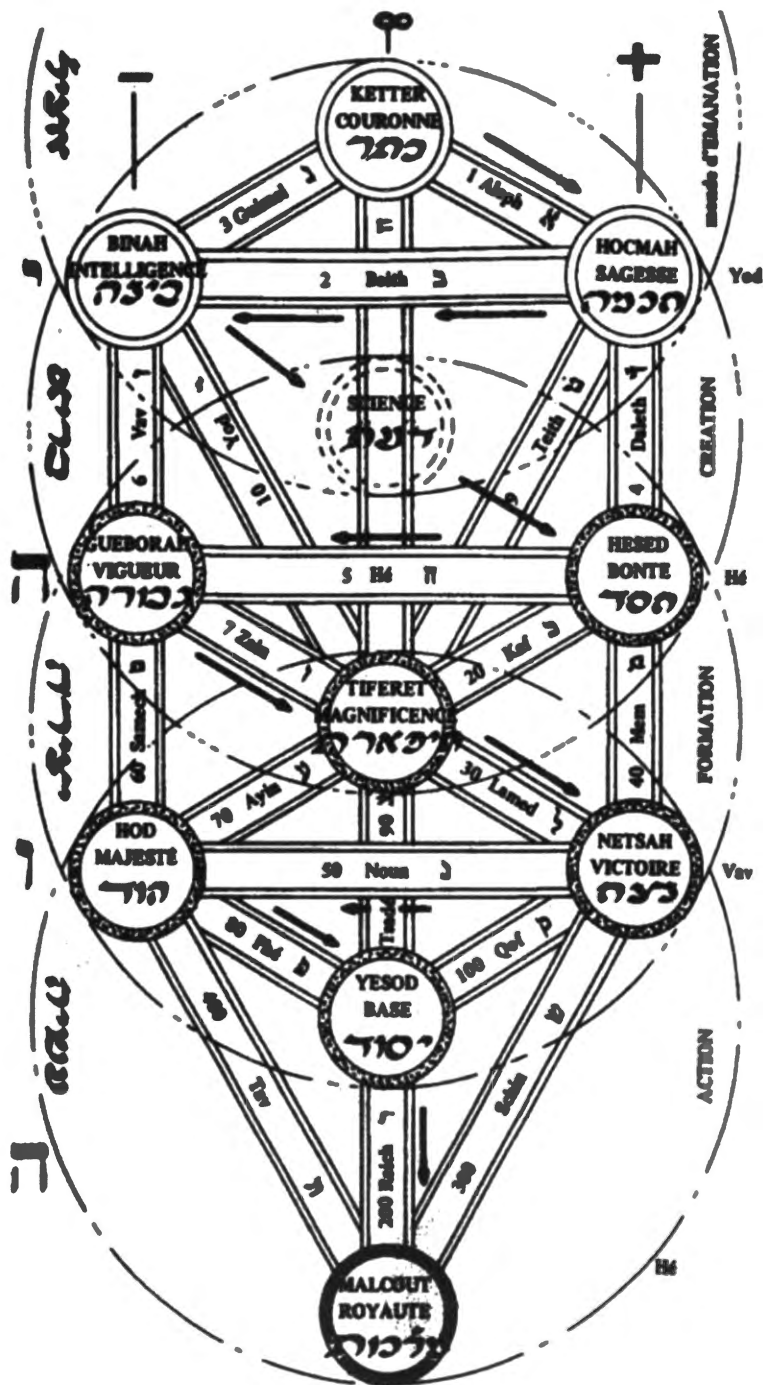
374. «Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul; mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruits.» Jean, 12:24.

375. À propos du «10», impossible de ne pas évoquer son importance dans l'Ancien Testament : les 10 commandements de Moïse, les 10 épreuves d'Abraham, les 10 plaies d'Égypte, 10 tribus perdues... Le «10» est composé du début (1, début du système décimal) et de la fin (0, qui marque l'absence ou la nullité), il peut donc être compris comme l'*alpha* et l'*omega*, soit le 1 et le 0. À titre de remarque, le corps humain compte normalement 10 doigts sur l'ensemble des deux mains («Selon le nombre des dix doigts : cinq en face de cinq et l'alliance de l'Unique dirigée au milieu, par le mot de la langue et par le mot de la nudité», *Sefer Yetsirah*) et les analogies avec le corps sont nombreuses au sein de la Kabbale. Les *Sephiroth* sont généralement comprises comme les dix dimensions de l'univers dans lequel Dieu s'est déployé : le Haut, le Bas, le Sud, le Nord, l'Est, l'Ouest, le Début, la Fin, le Bien, le Mal. Comme nous le verrons par la suite, dans le pythagorisme le «10» avait également son importance : Pythagore, qui concevait le $10 = 1 + 2 + 3 + 4$ comme la valeur ultime et nécessaire de la limite et de la forme, opposées à la non limite et au chaos. Les chiffres précédents de la décade étaient identifiés aux dieux, le «dix» signifiait la somme des pouvoirs divins maintenant la cohésion du Cosmos. Enfin, «10» serait le nombre de dimensions de l'espace-temps dans la théorie des supercordes.

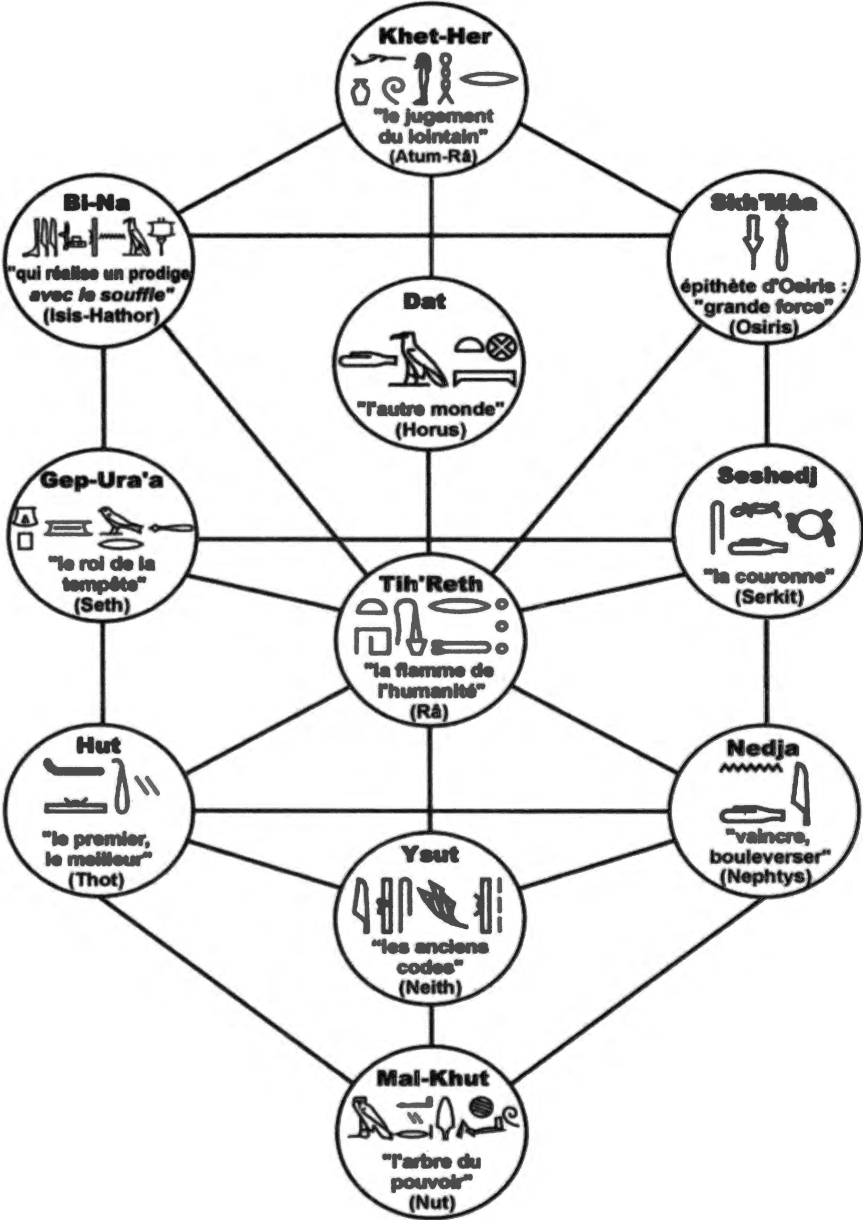
déclinées ou amplifiées. Les analogies réalisables à l'aide de l'Arbre des *Sephiroth* sont si nombreuses que certains y voient un plan détaillé des dimensions ou l'agencement des dimensions invisibles aux Hommes. Notre étude nous permettra de démontrer que ces considérations sont loin d'être des rêveries dépourvues de fondement.

La présente enquête a ainsi attesté des origines fort anciennes du symbole kabbalistique de l'Arbre, et ses racines égyptiennes sont encore palpables dans la consonance des noms respectifs de ses *Sephirot*. Il est certain que les anciens Hébreux ont cherché à conserver la prodigieuse puissance magique contenue dans les sons et les noms secrets des dieux égyptiens. De surcroît, il est dans chaque *Sephira* possible, en plus des noms originellement égyptiens, de distinguer les attributs des divinités majeures de l'Égypte. Comme vous le verrez, chacune des *Sephira* correspond à un dieu qui trouve naturellement sa juste place au sein de l'Assemblée ainsi reconstituée.

Comme référence, deux représentations sont proposées aux lecteurs sur les deux pages suivantes : la première montre un arbre des *Sephiroth* classique provenant de la Kabbale juive ; la seconde présente l'arbre des *Sephiroth* égyptien en rapport avec l'Assemblée divine des dieux de l'ancienne Égypte, telle que l'a décodée Anton Parks en 2010.



52. L'arbre des *Sephiroth* classique provenant de la Kabbale juive.



53. L'arbre des *Sephiroth* égyptien d'Anton Parks en rapport avec l'Assemblée divine des dieux.

II

La Vierge noire, celle dissimulée sous le Voile d'Isis

Prière à la Tétraktys :

« Bénis-nous, nombre divin, toi qui as engendré des dieux et des hommes !
Ô saint et saint Tetractys, toi qui contiens la racine
et la source de la création qui coule éternellement!
Car le nombre divin commence par l'unité profonde et pure
jusqu'à ce qu'il arrive aux quatre saints; alors il engendre
la mère de tout, le tout-en-un, le tout-en-un,
le premier-né, le sans-dérapage,
le dix sacré qui ne se fatigue jamais,
le détenteur de la clé de tout. »

Tobias Dantzig, *Le Nombre langage de la science*, 1930

1. La reconstitution du mythe de la Sophia

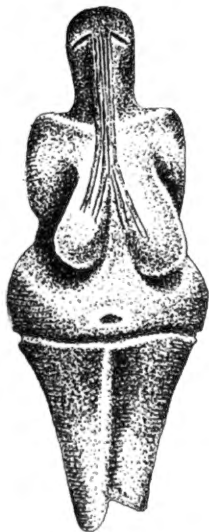
« Que ton fils, en suçant le lait de sa mère,
ne s'abreuve pas en même temps de ses larmes »
Empédocle, *De la Nature - Purifications*, Fragment 120

« [Alors que l'Archonte] n'avait pas encore [créé d'êtres],
il imagina et il œuvra sur ce qu'il [res]tait,
car, en tout temps l'image de Pistis-Sop[hia] était [perdue] et brouillée.
Mais l'Ar[chonte] produisait des ressemblances
et façonnait en s'inspirant de [l'image brouillée]. »

NH VIII,1 – Zostrien, 10:12-18

Qui refuserait de s'unir avec la Déesse pour être purifié et connaître

la rédemption? Quelles étaient donc les modalités de cet antique rituel perdu dans les limbes de l'Histoire? Qui est donc cette mystérieuse divinité retranchée derrière son voile? À travers la comparaison des mythes de Nêstis, d'Ananké, de la Sophia gnostique et de la Sagesse de la Kabbale, nous nous apprêtons à révéler les contours de ce qui est vraisemblablement l'un des plus anciens cultes à mystères de l'humanité, dont les origines remontent possiblement à au moins 40 000 ans avant notre ère...



54. Représentation du paléolithique (vers - 24 000) modelée dans de l'argile et de la poudre d'os, figurant des yeux en fentes d'où s'écoule une onde (fleuve ou larmes) jusque sur des seins pesants et massifs. Ici en effet, les larmes et le lait semblent se mêler. Représentation d'une statuette trouvée à Dolní, Vestonice (Moravie), telle que présentée dans la figure 86 de la page 81 de l'essai de Marija Gimbutas, *Le langage de la Déesse*, op. cit.

Attardons-nous déjà quelques instants sur le nom grec de la déesse Nêstis. L'homophonie entre Nêstis et Nephtys – appellation grecque de la déesse égyptienne, jumelle « obscure » d'Isis – ne nous aura pas échappé. Nêstis, énigmatique et insaisissable déesse grecque, a donné bien du fil à retordre aux exégètes. Et pour cause, dans son nom même, il est peut-être possible de déceler son incroyable origine : Nêstis n'est-elle pas la déformation de l'appellation grecque de la déesse égyptienne Nebt-Hut, grécisée à travers le nom de « Nephtys »? C'est bien là ce que suggèrent de nombreux éléments. En cela, il n'y aurait pas eu de rupture avec la tradition ésotérique égyptienne qui voulait voir en Isis et Nephtys les émanations d'une icône féminine originelle et essentielle à l'harmonie cosmique, Hathor, le Saint-Esprit égyptien, plus précisément sous la forme de la déesse Bat.



Hiéroglyphes pour nommer la déesse Bat dont le nom veut dire « Esprit féminin ». Il s'agit du Saint-Esprit des anciens Égyptiens.

La Cachée, L'Obscure, la Noire, la Sophia, l'Axis, la Nécessité, la Lueur Noire : une pluralité d'appellations recouvrant une réalité oubliée. Une déesse à l'origine d'un monde-bulle, veillant au salut de l'humanité selon un antique décret visant à protéger cette dernière des agissements d'un demiurge malfaisant et tyrannique.

Nous savons que l'Arbre de Vie, symbole du corps de la Déesse et de sa création cosmique, comptait 32 voies symboliques³⁷⁶. Elle en est partie intégrante et est pourtant dissimulée au cœur de nombreux cultes à mystères et dans la Kabbale elle-même. Le portrait de la Déesse nous est parvenu fragmenté – tel l'éclat blanc de la lumière démembrée par le prisme aux couleurs de l'arc-en-ciel – et pourtant toujours « Une ». La seule connaissance de son existence ou sa seule vue est selon les croyances antiques source de salut, de purification et de rédemption. Elle est aussi appelée Monade par Pythagore, mais également Chaos, la matière première³⁷⁷, l'Hadès, l'oracle³⁷⁸...

Lumière des origines aveugle et inéluctable, tisseuse de réalité, « cause errante », la Déesse Cachée tient un fuseau entre ses mains. Elle est responsable de l'impulsion de la mécanique céleste. Porteuse de la Lumière des origines, mais fautive, car ayant engendré le Mal, elle a conçu un monde « prison » pour protéger le reste de la Création des agissements d'un divin-tyran, comptant sur le long et lent processus de rédemption – ou de « solutionnement scénaristique » – dans un huis clos cosmique. Mais le temps a-t-il seulement un sens pour une Déesse qui calcule à une échelle qui défie notre raison ?

Désormais, la voie est ouverte pour que nous puissions reconstituer avec assurance les contours du mythe de la Déesse Cachée : l'image de la Déesse de lumière à la source du mouvement cosmique n'a, depuis des siècles, sinon des millénaires, jamais été aussi proche de nous.

*
* *

L'un des symboles de cette alliance pourrait avoir été la circoncision, à rapprocher des supposés rites de castration évoquant la fuite de l'amant

376. Nicolas Séd, « Le Mēmar samaritain, le Séfer Yesirā et les trente-deux sentiers de la Sagesse », *Revue de l'histoire des religions*, tome 170, n° 2, 1966, p. 159-184 : « Il y a un demi-siècle, étudiant la version grecque de l'Hymne sur la Sagesse incorporé dans les Actes de Thomas, E. Preuschen rencontra le symbole du nombre trente-deux dans un contexte qui dépeint la beauté 'corporelle' de la Sagesse, fille de la Lumière. [...] Le nombre est lié très étroitement à la notion de la Sagesse et de la Lumière primordiale et renferme symboliquement la clé de la science ; des nombres et des lettres. »

377. Certains atomistes hellènes employèrent le terme « Isis » pour parler de l'élément constitutif initial du monde sensible. Impossible de ne pas y voir une correspondance ou un héritage de l'influence égyptienne et de sa conception de la Déesse Cachée.

378. Parfois la Monade est masculine et appelée Apollon ou Prométhée, tous deux porteurs de lumière, parèdres correspondant parfaitement au mythe de la Déesse Cachée (voir Armand Delatte, *Études sur la littérature pythagoricienne*, « Nicomaque, surnoms des nombres selon l'arithmologie », 1915).

convoité par la Déesse qui préfère se donner la mort plutôt que de céder aux avances de cette dernière. Ainsi, le fait de se consacrer à la Déesse est sans retour pour les hommes qui sont marqués au plus profond de leur chair. Dès lors, ils ne peuvent plus renier leur appartenance à son culte...

La *Brit* (alliance sacrée entre Dieu et son peuple) se manifeste à travers le *Tikkoun Haklali* et chaque homme est tenu de se conformer à la *Mitsva* de la *Brit Mila* : « Voici le pacte que vous observerez, qui est entre moi et vous, jusqu'à ta dernière postérité : circoncire tout mâle d'entre vous. Vous retrancherez la chair de votre excroissance, et ce sera un symbole d'alliance entre moi et vous³⁷⁹. »

Cette modification corporelle met en exergue l'essence divine contenue dans le sexe et, comme nous l'avons vu en Égypte antique, c'était bien l'homme qui portait en lui la source divine (sperme issu des os) permettant de perpétuer l'héritage divin dans la lignée des Pharaons. La place de l'héritage du « mariage sacré » païen est encore palpable dans la Bible.

Cette influence est d'autant plus décelable à travers la pratique des chants de louanges, car le *Tikkoun Haklali* (rectification des péchés d'abus, notamment sexuel) se réalise grâce à la puissance des *Tehilim* – les chants de louange à la gloire de Dieu dont la gematria est « Lilit » – si semblables aux pratiques des sorciers grecs appelés *Goês*.

L'union avec la Déesse Cachée – donc avec la prêtresse incarnant la Déesse – n'est aujourd'hui plus charnelle, car dans le monde hébraïque et de la Kabbale, cette union ne passe plus que par l'intermédiaire du chant. *Tehilim*, en plus de signifier « Lilit », a également la même valeur en gematria que les deux noms de Dieu « El » et « Elohim », lesquels sont réputés avoir le pouvoir de libérer la semence injustement répandue de sa soumission à la souillure de ce monde : la puissance des sécrétions sexuelles – et de la sexualité en général – ne devant pas être employée en vain est un motif que nous explorerons dans un prochain ouvrage.

*

* *

Nous allons maintenant reconstruire le récit du mythe de Sophia basé sur l'ensemble des éléments apportés par cet ouvrage :

Il y eut jadis une guerre, ailleurs que sur cette Terre. De celle-ci, fuit en exil une créature féminine qui cherche asile. Elle s'installe ici-bas, dans l'impossibilité de retourner « d'où » et de « quand » elle provient.

Après sa chute, ou sa faute, la Déesse a conçu un monde « bulle » ou « prison ». Le fait-elle pour protéger ses intérêts ou dans le but d'empêcher le Mal de contaminer le reste du cosmos ? Le mystère demeure.

379. Genèse, 17: 21, 1-7.

Cette engeance maléfique, le Mal, est un enfant de la Déesse. C'est un démiurge aux pouvoirs concurrents de la Déesse qui défie régulièrement sa créatrice. S'en suivent des combats et affrontements entre la Déesse Cachée (l'Amour) et ce démiurge tyran (la Haine).

Enfin, un pacte est formé : la Déesse vivra retirée de sa création (le monde « bulle », notre Terre) et pourra par alternance bénéficier de la prévalence de ses influences sur le monde. En contrepartie, le démiurge tyrannique pourra à son tour exercer la même influence. Lorsque leurs forces seront toutes les deux en repos, le monde sera dans un état d'équilibre temporaire.

Si la Déesse désire intervenir, elle doit fatalement « chuter », c'est-à-dire, s'incarner et ainsi perdre son statut divin. Elle sera dès lors en mesure d'envoyer en ce monde son émissaire, le fils de la Lumière, le Héros de la Déesse. Régulièrement, presque à chaque fois qu'il réapparaît, ce Héros est mis à mort par les serviteurs de la Haine.

Alors le miracle de la Déesse peut opérer, le Mal ayant agi au-delà des limites permises selon le pacte initial, le crime doit être compensé : la résurrection de la contrepartie assassinée est opérée par la Déesse à travers l'acte d'enfantement, c'est l'avènement du Fils de la Lumière.

Dans le royaume des mortels, le Fils de la Lumière est soutenu dans son combat contre les forces du Chaos par une fraternité de guerriers et de guerrières, les Loups-garous. Cette fraternité fait vivre le don de la Déesse à l'humanité, à savoir la connaissance liée à l'agriculture ; le don des graines et le savoir lié au décompte du Temps.

Le rôle de la fraternité est de commémorer le combat démiurgique, en rappeler ses règles pour préserver l'équilibre. Le clergé « baptise » ses membres : l'initié traverse un lac ou une cuve d'eau et en ressort couvert d'une peau de loup symbolisant sa métamorphose. Le nouveau membre de l'ordre doit le servir 9 années avec un total dévouement – période pendant laquelle il est considéré comme métamorphosé en loup, dépouillé de son humanité. Cet intervalle de temps est consacré à l'échange de semences agricoles avec les communautés pratiquant le même type de spiritualité : l'initié va donc « pèleriner » durant un assolement, laissant la terre se reposer et il devra revenir dans les délais prescrits pour donner les semences « vivifiées ». L'assolement triennal correspond à un repos de la terre qui est tantôt exploitée, puis nourrie, puis au repos avec des plantations spécifiques. Ce temps devait suffire à l'initié pour partir en quête de semences étrangères – qui évitent le développement d'épidémies récidivantes sur les récoltes et la surve-

nue d'invasion de nuisibles – pour finalement les rapporter à sa communauté d'origine. Il est impossible de quitter la fraternité et il n'existe pas de « départ à la retraite » non plus, sauf à trouver un suppléant.

Les femmes-oiseaux du monde-souterrain sont les garantes de la bonne conservation des graines en dormance. Ce monde-souterrain est représenté par la caverne initiatique ou la grotte. Ceux qui pénètrent dans la grotte sont les initiés de la confrérie du Loup mais leur quête se fait au péril de leur vie : à l'image des graines qu'ils viennent quérir, ils doivent se « sacrifier » pour mourir et renaître à l'image du grain et du Héros de la Déesse.

L'affrontement entre la Déesse et le tyran est perpétuel, en respectant le pacte initial, c'est-à-dire un combat consistant en une défaite qui peut s'interpréter de plusieurs manières, en alternance, un camp après l'autre, jusqu'à ce que l'infinitésimal processus de rédemption du monde puisse ainsi s'opérer. Pour survivre à cette longue attente, la Déesse a fait présent à l'humanité de l'agriculture, de la médecine et du calendrier pour pallier sa très longue absence...

2. L'influence de la Déesse et de sa révélation

*« Quand on arrive au sommet de la montagne,
en haut, la base est le sommet, le haut est le bas. »*

Pierre A. Riffard, philosophe et spécialiste de l'ésotérisme

Victor Hugo révèle en 1866 que ses trois plus grands romans (*Notre-Dame de Paris*, *Les misérables*, *Les travailleurs de la mer*) ont un élément commun d'importance : l'Ananké. C'est un terme recouvrant à la fois une divinité et un concept philosophique antique : l'Ananké est la personnalisation de la fatalité, elle « est ce qu'elle est », chercher à la condamner n'est que pure perte de temps et d'énergie. Elle est un *axis mundi*, la cause des causes, le fuseau cosmique ou encore celle qui dispose de ce dernier, souvent représenté entre ses mains ou posé sur ses genoux lorsque la Déesse trône – Elle est la Déesse Cachée.

Victor Hugo aurait lui-même vu le nom de la déesse *ANANKH* gravé sur les pierres de la mondialement connue cathédrale de Paris, Notre-Dame, ce qui le conduisit à imaginer le personnage de Claude Frollo, totalement obsédé par l'Ananké. Si la cathédrale de Notre-Dame doit être comprise comme une des représentations d'Ananké (la Nécessité elle-même), son incendie le 15 avril 2019 prend une tout autre dimension... En effet, Notre-Dame se situe sur « le point zéro », borne géodésique qui sert de

repères dans les mesures effectuées sur le territoire français. Ce même endroit servit par le passé d'« échelle de Justice » – le lieu où les condamnés faisaient pénitence –, de potence et de pilori. Symboliquement les condamnés étaient donc renvoyés dans l'autre monde à travers un lieu qui servait de « porte » à bien des égards.

À rebours d'une représentation manichéenne du personnage de Frollo, Victor Hugo nous fait rencontrer un individu profondément ignorant de ses propres perversions, envahi par le désir, celui de connaître Dieu et l'ensemble des secrets de l'Univers, fondamentalement philanthrope, mais manipulé par ses pulsions et ses fantasmes, un homme de science pourtant naïf qui se consume dans sa passion pour Esmeralda, dont le nom signifie « Émeraude » – pierre luciférienne et horusienne par excellence –, aussi appelée « l'Égyptienne ». Frollo représente ce que devient un chercheur de vérité lorsqu'il s'engouffre dans une croisade sans issue...

L'évocation la plus connue de l'Ananké – avatar de la Déesse Cachée par excellence – est celle présentée dans le mythe d'Er, rapporté par Platon dans *La République*, concernant le jugement des âmes. L'emprunt de Platon aux enseignements pythagoriciens et orphiques est indiscutable, confirmant les liens millénaires entretenus par cette Déesse avec l'humanité³⁸⁰.

a) Le secret des divins-forgerons : une caste dont l'activité a permis de faire survivre un mythe

Dans le présent ouvrage, il a régulièrement été question des mystérieux divins forgerons – assimilés aux Suivants ou Shemsu d'Osiris puis d'Horus et aux Nephilim bibliques – qui auraient dans des temps reculés transmis certaines connaissances technologiques à l'humanité. Le lecteur curieux est en droit de se questionner sur les mécanismes qui ont probablement permis de faire perdurer si longtemps un mythe si complexe. De mon point de vue, c'est essentiellement en raison du fait que cette cosmogonie de la Déesse Cachée et du Héros de la Déesse a été transmise à l'aide du support symbolique de l'art de la forge.

Les divins forgerons avaient vraisemblablement pour activité principale et donc pour support symbolique les instruments et les différentes étapes de la forge des métaux. Cette activité liant spiritualité, pouvoirs chamaniques, arts de la forge et droit héréditaire reposant sur la filiation est toujours attestée dans la communauté mongole où cette qualité héréditaire est appelée *udkha* : ceux qui en disposent sont réputés descendre en ligne directe du dieu céleste Tengri. Dieu suprême du panthéon mongol, son nom signifie « Ciel » et il possède des épithètes variées suivant les localités. Tengri est parfois appelé « le loup bleu » ou « le loup du ciel », bien

380. Platon, *Œuvres complètes*, tome VII, *La République*, traduit par Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1967, note 4 p. 113, note 1 p. 114, et notes 1 et 3 p. 115.

qu'il soit régulièrement représenté sous la forme d'une oie blanche. L'un de ses avatars est Sülde Tngri, un guerrier chevauchant un cheval, motif clairement lié au Héros de la Déesse.

Je m'apprête ici à retranscrire pour la première fois ce qui fut certainement une technique de forge « sacrée » perpétuée sur plusieurs dizaines de millénaires. Elle a certainement été apportée à l'humanité par « ceux qui ont chuté » – les divins-forgerons –, et sa puissance dépasse de loin son utilité pratique.

Dans la reconstitution que je propose donc d'une technique des plus « primitives » de la forge, je souligne la « simplicité » de ce processus : même avec des moyens rudimentaires, il est possible d'extraire des métaux, de les fondre en éclats et de créer des outils sommaires.

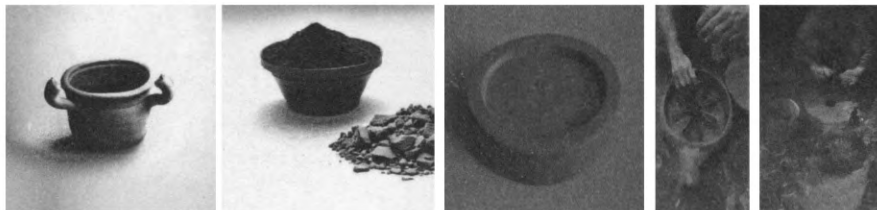
Dans un premier temps, il est essentiel de s'assurer d'avoir à sa portée des ressources associées aux éléments qualifiés de « racines de la création » dans le pythagorisme : l'eau (d'où sera extrait le métal), la terre (pour réaliser des ouvrages idéalement en argile), du bois (pour obtenir du charbon) et du feu (pour réaliser les différentes cuissons) et enfin l'air (pour alimenter la forge).

Procédure d'extraction et de forge rudimentaire reconstituée sur la base d'expériences d'archéologie expérimentale	Mythèmes assimilables aux différentes étapes de ce processus
Dans un pot de terre en argile poreuse recueillir de l'eau minérale naturelle d'une source, dont le dépôt au ruisseau est rougeâtre, attestant d'une certaine concentration en métaux.	Le dieu ou son représentant est sauvé des eaux, ou bien il sort d'un péril ayant trait à l'élément liquide.
Attendre que l'évaporation se produise (par chaleur ou idéalement par exsudation par les bords poreux du bac). Au fond se trouve une sorte de boue ou poussière rougeâtre : c'est de l'oxyde ferreux. Il est nécessaire de recueillir scrupuleusement ce dernier et de le conserver à l'abri. En possession d'une dizaine de poignée de cet ingrédient, il est possible de poursuivre.	Le dieu ou le héros subit une épreuve liée à l'enfermement ou à la mort physique sinon symbolique (spoliation des droits ou négation de sa nature divine).

Il faut ensuite préparer une réserve suffisante de charbon : un tas de 2 à 3 mètres cubes devrait suffire.	Sacrifice ou lutte de ses fidèles ou disciples pour faire libérer leur leader.
Pour la suite de l'opération, il faut procéder en créant un nouveau foyer distinct de celui employé pour la création du charbon qui peut être, lui, rudimentaire. Un foyer pour cet usage est séparé en deux parties et idéalement à 15 ou 20 cm de profondeur sous la surface du sol. Un artefact idéal permet la ventilation : son usage exposé ci-après en dessin permet de comprendre une analogie idéale entre cet outil et la Déesse Cachée, axe rotateur de l'Univers et maîtresse de la motion de la création. Cet activateur du «souffle» de la forge est abouché à la tour de la forge rudimentaire qui est chargée d'une part de charbon et progressivement de parts d'oxyde métallique.	Action de la divinité ou de la Déesse Cachée, mais mort (symbolique ou physique) inéluctable. Première mort du Héros de la Déesse.
Le résultat de cette première fournée est une série de «<i>chips</i>» qu'il faut scrupuleusement dégager des restes de charbon.	Recueil du corps du Héros de la Déesse qui sera soigné par la Déesse Cachée.
Il faut ensuite créer un moule d'argile dans lequel sont déposés tels quels les «<i>chips</i>» métalliques. À nouveau un foyer est dressé et activé par l'artefact mentionné précédemment. De cet ouvrage est produite une lame brute non aiguisée.	Le Héros, dieu ressuscité, se relève d'entre les morts par une ultime action de la divinité.
Ainsi le martyr des chamans, des dieux suppliciés et des <i>Messi(s)</i> trouve ici une interprétation renouvelée : ils incarnent le cycle de transformation des éléments de la Nature. Quoi de plus logique du point de vue pratique pour une personne acceptant effectivement de croire que l'âme d'un dieu – moteur de la Force qui meut l'Univers –	

puisse se loger dans un corps d'Homme – et qu'il soit possible de renvoyer cette énergie à son point originel en sacrifiant « l'élû » ? Dans ce contexte de croyance, l'énergie de cet élu est relâchée et cycliquement recapturée dans un corps mortel, parfois même contre son gré.

Illustration du processus :



55. De gauche à droite : 1) l'eau est récupérée dans un récipient ; 2) suite au processus d'évaporation, la poudre est récupérée et placée dans un tas de charbons incandescents ; 3) les éclats ferreux qui en résultent sont placés dans un moule ; 4) a et b - le moule est introduit dans le four qui est activé à l'aide d'un système de soufflet ou d'aspiration.

b) Tétraktys : incarnation de la Sophia et bulle temporelle

À l'intérieur du *Sphairos*, Amour (la Déesse Cachée) et Haine (le tyran) auraient conclu un pacte scellé par la forme de la Tétraktys³⁸¹. Ainsi, les temps se succèdent en cadence, et à chaque cycle l'un supplante l'autre sans jamais le détruire complètement³⁸². C'est ainsi qu'Empédocle nous a livré le témoignage des croyances de l'ordre de Pythagore, trahissant son ordre, mais permettant à la connaissance d'être sauve...

Pour se représenter ce symbole dans toute sa splendeur, j'invite le lecteur curieux à se rendre dans la galerie du musée du Louvre à Paris. Du sous-sol, l'observateur peut scruter la pointe intérieure de la pyramide souterraine qui orne le musée tandis qu'à la surface s'élance la « grande pyramide³⁸³ ». Il semblerait qu'il s'agisse là de la représentation la plus

381. Voir à ce sujet Oliver Primavesi, « *Empedocles' Cosmic Cycle and the Pythagorean Tétraktys* ».

382. « Mais quand la Haine fut devenue grande dans les membres du dieu et se déchaîna pour réclamer ses prérogatives dans l'accomplissement du temps alterné, qui leur était assigné par le puissant serment... car tous les membres du dieu furent ébranlés les uns après les autres. » Empédocle, *De la Nature - Purifications*, Fragment 31.

383. À titre de remarque, je rappellerai les propos du Président François Mitterrand en 1993 à propos de la « transformation » du Louvre : « [...] C'est le cœur de la Cité, le cœur de notre histoire. J'ai souhaité une architecture de pureté et de rigueur qui sût allier l'audace et le respect. » L'architecte à l'origine de cette œuvre monumentale, manifestation du pacte, ou de la Tétraktys dans son ensemble, tiendra à son sujet des propos révélateurs : « Le plus important est en dessous, la pyramide toute seule n'existe pas », déclare Pei en 1983. C'est bien dans son ensemble, comprise comme représentation du Pacte entre l'Amour et la Haine, que cette représentation doit être appréhendée. Cette interprétation est soutenue par le fait que les pyramides (en surface et

moderne du *Sphairos*, représentant l'Amour et la Haine enchaînés dans notre monde-prison. Il est amusant d'imaginer que ce symbole fut choisi en toute connaissance de cause, en guise de « préambule » aux œuvres du Louvre, véritable voyage dans le temps.

Pourtant ces cycles alternants ne sont pas à appréhender comme une comptabilité humaine faite de nombres, il s'agit probablement de jalons dont la nature n'a à ce jour pas encore été totalement élucidée. Les cycles temporels des dieux et du monde des mortels semblent de nature différente, ou peut-être sont-ils désynchronisés³⁸⁴.

Est-ce à dire que l'humanité ne procède pas d'une conséquence « normale » de la Nature, contrairement à tout ce qui se trouve sur Terre ? En effet ; les fragments transmis par Empédocle attestent de la croyance selon laquelle l'humanité et sa forme de conscience particulière sont les témoignages laissés sur Terre de l'exil d'une Déesse venue des étoiles. Pythagore et ses adeptes passèrent ce secret issu du fond des âges : l'humanité est le fruit d'une création divine, intentée par la Déesse Cachée, aidée par ses auxiliaires, les Loups-garous. De l'union de ces « Loups » avec l'humanité préexistante à l'arrivée de « ceux qui ont chuté » naquit une nouvelle frange de l'humanité, qu'Énoch baptisera « les Sirènes ».

Ce secret sur les origines de notre monde est à la fois une heureuse révélation – porteuse d'espoir en ce qu'elle atteste de l'existence d'êtres divins et supérieurs –, mais elle est également source de tristesse. Nêstis pleure à la fois la brièveté de la vie humaine et sait en son for intérieur la salutaire consolation de la renaissance³⁸⁵.

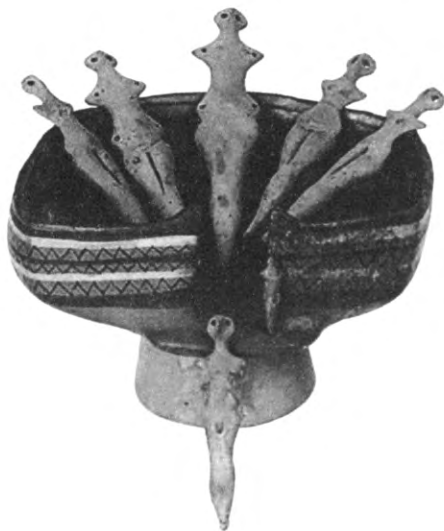
en sous-sol) reposent sur des losanges agencés entre eux grâce à un système en acier : l'acier (l'art de la forge), le verre (filtrant et diffractant la Lumière), la Tétraktys – tous les éléments essentiels de la symbolique des initiés pythagoriciens se retrouvent ici.

384. « Si jamais l'un des [dieux], qui ont obtenu du sort de longs jours, a souillé criminellement ses mains de sang, ou a suivi la Haine et s'est parjuré, il doit errer [...] naissant dans le cours du temps sous toutes sortes de formes mortelles, et changeant un pénible sentier de vie contre un autre. [...] Je suis maintenant l'un [des mortels], un banni et un homme errant loin des dieux, car je mettais ma confiance dans la Haine insensée. » J'ai pris le parti de changer ici le terme grec *daïmon* en « dieux » afin de faciliter la compréhension du lecteur, car dans le contexte grec, ce terme ne désigne pas les démons au sens contemporain du terme, mais bel et bien des formes d'êtres divins. Voici l'extrait dans son intégralité sans la modification que j'ai pu lui apporter : « Il y a un oracle de la Nécessité, une antique ordonnance des dieux, éternelle et fortement scellée par de larges serments : si jamais l'un des démons, qui ont obtenu du sort de longs jours, a souillé criminellement ses mains de sang, ou a suivi la Haine et s'est parjuré, il doit errer trois fois dix mille ans loin des demeures des bienheureux, naissant dans le cours du temps sous toutes sortes de formes mortelles, et changeant un pénible sentier de vie contre un autre. Car l'Air puissant le pousse dans la Mer, et la Mer le vomit sur la Terre aride ; la Terre le projette dans les rayons du brillant Soleil, et celui-ci le renvoie dans les tourbillons de l'Air. L'un le reçoit de l'autre, et tous le rejettent. Je suis maintenant l'un de ceux-ci, un banni et un homme errant loin des dieux, car je mettais ma confiance dans la Haine insensée. », Empédocle, *De la Nature - Purifications*, Fragment 115.

385. Cette analyse est également celle de la chercheuse Sylvie Perceau, notamment dans Sylvie Perceau, « Phono-rythmie dans l'hymne des racines », Empédocle, F. 6, *Revue de métaphysique et de morale*, 2019, n° 103 : « On comprend en quoi consiste la tromperie qui enveloppe Nêstis : ses larmes contiennent sans doute la source des mortels, l'ensemble des semences élémentaires qui sont à l'origine des vivants mortels. Mais ces mortels se trompent en croyant que leur vie est vouée à la mort au lieu de comprendre que le véritable enjeu de la vie, à savoir le mélange des racines, les dépasse, et que la mort n'est qu'illusion. D'où l'ambiguïté des larmes de Nêstis qui pleure sur les mortels et leur

Symbole de la gravité et du temps qui passe, les larmes de la Déesse ont été le sujet de nombreuses représentations au fil des millénaires. Bien souvent la masse des larmes de la déesse fut comprise comme l'ensemble de l'eau sur Terre. En effet, quel meilleur symbole que celui d'une étendue d'eau pour représenter la force « négative », à l'image de celle de la Déesse Cachée : ce que nous appelons aujourd'hui « principe de la poussée d'Archimède » fut certainement révééré comme le pouvoir en retrait de la Déesse.

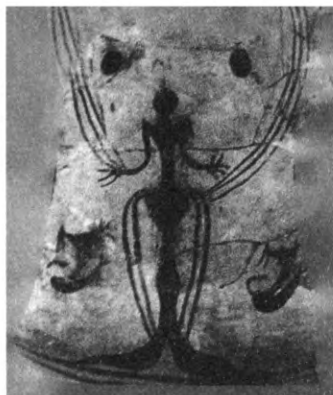
Cet arbre-déesse ruisselant, entouré de Sirènes, se retrouve dans des éléments archéologiques tels que les déesses cachées dans des pots à double ou triple strates comme les œuvres de la culture Cucuteni (vers 3700 avant notre ère). Cette culture révère des serpents qui, selon le chercheur Daniel E. Gershenson, sont des avatars du « loup du vent³⁸⁶ », des personnages perçus comme des « déesses de la fertilité », autant de thèmes connexes à notre enquête qui tendent à attester de la pérennité des sujets que nous examinons ici. Voici un exemple issu des fouilles menées à Ghelăiești en Roumanie :



56. Présentation des « déesses » et d'un pot à l'occasion d'une exposition.

condition de souffrance et qui sait en même temps le secret d'une consolation salutaire. »

386. Entre autres indices, Daniel E. Gershenson s'appuie notamment sur l'homophonie, en serbe, entre les termes « loup » et « serpent volant » encore attestée au XV^e siècle. Voir à ce sujet, Daniel E. Gershenson, *Apollo the Wolf-God*, Washington, Institute for the Study of Man, 1992, p. 26 et s.



57. Vase de la culture de Cucuteni-Trypillia (V^e au IV^e millénaire avant notre ère), actuelle Roumanie.

Sur le vase ci-dessus il est possible de déceler un personnage angui-pède (pieds en forme de nageoire), un buste de femme qui semble ruisseler telle une fontaine, des bras dont les mains ressemblent à des épis mûrs et des sortes d'ailes ou de branches émergeant du haut de la figure. La figure est encadrée par ce qui semble être deux dauphins : les dauphins et les loups sont régulièrement comparés dans leurs symboles et épithètes à *Apóllôn Lykeios*.

Si les dauphins sont liés au loup dans l'iconographie et la spiritualité, c'est en raison de leurs caractéristiques de chasseurs ; ils se joignent parfois à l'Homme, ce qui est encore aujourd'hui confirmé par des pêcheurs pratiquant des pêches artisanales. Leurs comportements typiques font également d'eux des messagers capables de prévenir de changements météorologiques ; notamment en sautant de l'eau à l'approche d'une tempête, par exemple. Sous leurs nageoires, le squelette atteste d'une ancienne vie sur terre, car il présente des doigts très similaires aux nôtres : c'est peut-être là une des raisons pour laquelle les Grecs les appelaient « avorton » au même titre que le fœtus humain. L'ensemble de ces liens a peut-être conduit à la première formalisation de la théorie du primate aquatique, théorie selon laquelle l'humanité aurait partiellement vécu une phase impliquant un mode de vie semi-aquatique. Enfin, le symbole cruciforme entouré de plusieurs cercles rappelle clairement l'idée des cycles, sinon la cosmogonie décrite par Empédocle et celle des pythagoriciens.

c) Une Déesse « de l'autre côté du miroir »

Selon les propos de l'historien et spécialiste d'Empédocle, Marwan Rashed, le secret le mieux gardé de la cosmogonie qui servit vraisemblablement de base au pythagorisme a pu être fondé sur le grand mystère d'une figure dissimulée et insaisissable : Perséphone, avatar de la Déesse Cachée. Tantôt jeune fille (*Koré*), enfant joueuse (*Païs*) ou cachée et non

nommée, elle incarne un mystérieux ordre du monde, un univers fractal, déchiré entre les forces de la Haine et de l'Amour³⁸⁷...

La Déesse est aveugle en ce qu'elle est équivalente au *Tsitsoum*, ou derrière un voile, telle Isis; durant la préhistoire, elle a été certainement figurée comme un pilier, une stalagmite ou stalactite, ou encore un arbre ou mât à l'intérieur d'une grotte³⁸⁸. Elle est la source qui ne peut en tant que telle prendre part à la Création de son monde « bulle ». La notion de limite ou de monde « bulle » est particulièrement soulignée dans les textes : « [...] [L]a robuste *Anankè* tient [la réalité] dans les liens d'une limite qui de toutes parts l'enclot. » (Parménide, VS 28 B 8, 30–31 (I, 237)) et elle est « immobile dans les limites des grands liens. » (Parménide, VS B 8, 26 (I, 237)). *Ananké*, « la nécessité », est à l'origine non seulement du pacte imposant l'alternance des cycles d'Amour, de *Sphaïros* et de Haine, elle est également tenue pour responsable du décret fixant les réincarnations des âmes³⁸⁹.

Le Héros de la Déesse engendré par la Déesse Cachée est feu ardent, lumière, tandis que la Déesse est « la flamme noire », le « regard aveugle », « la lumière sombre », épithètes antinomiques attestant de sa nature en retrait. Cet individu engendré par la Déesse est immanquablement la victime des exactions de l'adversaire de la Déesse, la Haine. Son meurtre rituel – à l'image du grain et du métal extrait de l'eau – est un événement inéluctable selon les termes du *Sphaïros*, pacte initial de la Création.

Concernant le meurtre du Héros de la Déesse, en dehors de la métaphore du métal et du grain, l'un des plus anciens symboles qui nous soient parvenus du fond des âges est le miroir. Ce miroir se retrouve dans les mythologies grecque et égyptienne. Il indique notamment que le monde des dieux se situe initialement dans un « au-delà » inaccessible à la condition humaine.

Le récit du meurtre de Dyonisos (avatar grec du Héros de la Déesse) est intimement calqué sur le drame égyptien de la mort d'Osiris : Dyonisos-enfant est tué alors qu'il contemple un miroir avant d'être ensuite démembré par les Titans. Dans ce mythe, le démembrement de Dyonisos correspond bien à celui d'Osiris³⁹⁰. Ce mystérieux miroir dans le reflet du-

387. Pour rappel, ces concepts d'Empédocle ne sauraient être réduits à un clivage manichéen.

388. Cette hypothèse est étayée à travers les travaux de Marija Gimbutas dans son ouvrage, *Le langage de la déesse*, op. cit., p. 250 et s. : « [...] les sanctuaires à piliers comme l'utilisation cérémonielle des grottes à stalactites et stalagmites remontent au VII^e millénaire av. J.-C. ; on les rencontre jusqu'au V^e millénaire et au-delà, mais le symbolisme de la colonne de vie a du apparaître bien plus tôt [...] ». Pour cette éminente chercheuse et auteure, le motif du pilier-axe a pu évoluer au cours du temps et se confondre avec les symboles des cornes (symboles utérin), du serpent et du phallus.

389. Empédocle, VS 31 B 115 (I, 357, 15–358, 8) : « ἔστιν Ἀνάγκης χρῆμα, θεῶν ψήφισμα παλαιόν, αἰδίων, πλατέεσσι κατεσφρηγισμένον ὄρκοις· εὐτέ τις ἀμπλακίῃσι φόνῳ φίλα γνῖα μῆνη, (νείκεϊ θ') ὅς κ(ε) ἐπίορκον ἀμαρτήσας ἐπομόσθη, δαίμονες οἷτε μακράϊωνος λελάχασι βίῳ, τρίς μιν μυρίας ὥρας ἀπὸ μακάρων ἀλλάσθαι, φνομένους παντοῖα διὰ χρόνον εἶδεα θνητῶν ἀργαλέας βιώτοιο μεταλλάσσοντα κελεύθους ».

390. Pour cette analyse, je m'appuie essentiellement sur les travaux d'interprétation du mythe du démembrement de Dyonisos par Luca Torrente, « Que voit Dionysos dans le miroir ? La nouvelle interprétation 'néoplatonicienne' de Giorgio Colli », *Revue de philosophie ancienne*, 2021 / 1 (Tome XXXIX), p. 3–24.

quel il est littéralement absorbé est une métaphore du monde-prison. On retrouve le même symbole employé dans le contexte des mystères égyptiens liés à Hathor.

Le miroir soutenu par la déesse Hathor (déesse qui réunit les déesses Isis et Nephtys, celles-là mêmes qui président à la résurrection du dieu Osiris) possède un manche en forme de papyrus. Ce miroir symbolise la conscience humaine, associée au disque solaire. Mais au-delà du « miroir de l'âme » (la Réalité qui se cache derrière les trompeuses apparences), ce miroir symbolise également « le miroir terrestre », c'est-à-dire, le lac sacré qui est présent dans les temples dédiés au dieu Osiris. Le miroir n'est pas un accessoire glorifiant le narcissisme ou exaltant l'orgueil comme pourrait le suggérer une lecture superficielle. Si son usage profane n'est pas exempt de sa fonction symbolique, son rôle essentiel se retrouve dans la désignation même de Kemet (le territoire égyptien antique) appelé en certaines occasions « Miroir du Ciel³⁹¹ ».

Confirmant l'ancienneté préhistorique des croyances liées au miroir, le chamanisme bouriate (Mongolie) révèle que le miroir du chaman, dénommé *neker-toli*, est aussi appelé « le cheval blanc ». Non seulement le miroir est-il le véhicule qui conduit « à l'envers du miroir », l'autre monde, telle la Merkaba kabbalistique, mais il incarne également le Héros de la Déesse lui-même.

La leçon essentielle de cet aspect de cette spiritualité ancienne est la suivante : les choses dans leur essence ne se bornent pas à leur apparence (subjectivité et partialité sont les propres de l'expérience individuelle), les apparences sont superficielles et trompeuses, les sens humains sont limités et nous trompent sur la véritable nature de l'expérience à laquelle nous sommes confrontés avant d'être inéluctablement emportés par le trépas.

58. Miroir reposant sur une tête d'Hathor, vers 1400 avant notre ère. Ce type de miroir pourrait représenter l'une des premières formalisations symboliques du *memento mori* au-delà de sa fonction profane : il rappelait à son porteur que ce monde n'est qu'apparences, illusions et que les « principes » et l'essentiel se trouvent au-delà des apparences. Les premiers miroirs de l'humanité sont probablement des plans d'eau calmes au fond sombre et des morceaux d'obsidienne polis ; les plus anciens découverts de nos jours datent de 6000 ans avant notre ère.



391. Robert-Jacques Thibaud, *Dictionnaire de mythologie et de symbolique égyptienne*, Paris, Éditions Dervy, 1996.



59. Miroir dit «de l'Antiquarium Communal» (vers 500 avant notre ère), d'après le relevé présenté in Françoise-Hélène Massa-Pairault, «Romulus et Rémus : réexamen du miroir de l'Antiquarium Communal», *Mélanges de l'École française de Rome* (MÉFRA), 2011. La scène représentée sur ce miroir est proprement symbolique et a pour vocation d'être initiatique. Elle pourrait se dérouler dans une grotte où deux jumeaux (possiblement Rémus et Romulus, les fondateurs de Rome, ou Autolykos et Philammon, ou encore Miletos et Kydon) sont allaités par une Louve, tandis qu'un autre loup monte la garde devant la grotte. En haut, à droite, se trouve une déesse avatar de la Déesse Cachée (Dea Tacita, déesse du silence et du secret ou bien Feronia, déesse de Liberté) tandis qu'au fond de l'ancre se trouve un Apollon (ava-

tar du Héros de la Déesse) allongé sous un arbre ou un mât sur lequel on a des oiseaux symbolisant la réunion des opposés : un oiseau de la nuit et un oiseau du jour. Le personnage au premier plan à gauche figure peut-être Pan. Son vis-à-vis est très certainement Apollon Soranus, dont les adeptes étaient réputés se transformer en loups. S'il s'agit bien d'Apollon Soranus et de Feronia dans cette composition, il est possible que l'objet ait appartenu à un ancien esclave affranchi et qu'il commémore son accès au statut d'homme libre : la déesse de la Liberté, Feronia, et par extension son époux, ambassadeur idéal de l'art de vivre et de la civilisation hellénique, présidaient à l'affranchissement des esclaves invités à s'asseoir sur la pierre-trône consacrée à Feronia avant de se relever en hommes libres. Ce thème est particulièrement connexe avec celui du Héros de la Déesse dans la littérature mésopotamienne, le Serpent qui affranchit le genre humain de la servitude dans le jardin nommé Eden³⁹². Nous sommes en présence d'une incroyable division en trois du dieu Apollon incarnant ses aspects essentiels : messianique, héroïque et prophétique. Tous ces symboles semblent imprégnés de pythagorisme.

Une des dernières dissimulations de la Déesse sous une forme ésotérique accessible à un large public pourrait avoir été la Vierge noire. C'est en tous cas ce que semblent indiquer les recherches de certains spécialistes³⁹³. L'Église aurait synchrétisé plusieurs déesses païennes en la personne de sainte Anne, et plus particulièrement des déesses en lien direct avec la Déesse Cachée. Sainte Anne serait ainsi devenue la porteuse d'un héritage ésotérique capital et cette importance se ressent particulièrement dans la place qui lui est offerte au sein de la chrétienté : elle est la mère de la mère de Dieu ; sans elle, point d'incarnation divine, elle est à nou-

392. Le développement complet de l'analyse de ce mythe et les traductions inédites d'Anton Parks au sujet des origines mésopotamiennes du mythique jardin biblique se trouvent dans l'essai, *Eden* (2011).

393. Jacques Bonvin, *Virgines noires - La réponse vient de la Terre*, Paris, Dervy-Livres, 1988 ; Jacques Huynen, *L'énigme des Virgines noires*, Agnières, JMG Éditions, 1991.

veau « la Mère des dieux ». Ces dames de bois austères et à l'esthétique profondément orientales³⁹⁴ auraient longtemps été liées à la liberté³⁹⁵, à la justice et au rétablissement de la paix. À ce titre, elle fut également appelée « Notre Dame de la Bonne Mort » en référence à sa miséricorde et son aptitude à la clairvoyance. La Vierge noire est l'icône d'un monde où la justice fait défaut et où les pratiques initiatiques et les confréries ont aussi pour but de rétablir les injustices du monde profane...

L'expérience de la rencontre mystique que fit Bernard de Clairvaux (1090-1153) achève de convaincre des sources antiques et orientales des mystérieuses Vierges noires : en s'endormant dans une crypte – comme plusieurs centaines d'années avant lui Pythagore et ses fidèles pratiquant l'art du sommeil incubatoire dans l'abaton – Bernard de Clairvaux rêva de la Vierge lumineuse qui l'enjoignait de répandre son message et le baptisa de quelques gouttes de lait sur ses lèvres. Il est possible que ces symboles aient directement été empruntés à la littérature antique, ou qu'ils soient alors issus de l'iconographie alchimique. L'alchimie était aussi un ordre initiatique dans les replis duquel furent dissimulées certaines découvertes pour les soustraire aux puissants et aux États. Il serait ainsi possible de comprendre ce « lait de Vierge » comme désignant une fontaine de magnésie, aussi appelée *Liberthra*, nom identique à celui de l'ancienne ville de Macédoine où était censée se trouver la tombe d'Orphée.

L'influence déterminante de l'extension des routes de pèlerinages, l'essor des ordres bénédictins et templiers auraient permis la « redécouverte » médiévale de traditions païennes et de textes antiques. La question du procédé permettant le noircissement de ces statues est ouverte, mais la reconstitution d'un protocole de traitement de ces icônes de bois retiendra particulièrement notre attention. En effet, un bois coupé en phase descendante de la Lune entre les mois d'octobre et de mars, puis plongé plusieurs années dans l'eau sera certes noirci, mais deviendra pratiquement imputrescible et se verra ignifugé³⁹⁶.

Ces statues de bois imputrescibles auraient été utilisées comme reliquaires, et si certaines sont étrangement vides d'autres livrent des secrets insoupçonnés : l'une de ces Vierges noires abritait une petite statue de la déesse païenne Tanit tandis qu'une autre dissimulait une « tablette isiaque³⁹⁷ ». Les Vierges noires sont assurément la relève de divinités

394. Outre leur aspect, il faut évoquer certaines traditions les faisant accompagner, lors de leurs sorties, du son de sistres ou de cornes tonitrueuses. Il leur était fait des offrandes de pains « navettes » en forme de bateaux et de petites roues de cires, parfois pratiquement condamnées comme hérétiques.

395. Des *ex-voto* faits en chaînes présents dans certains cas suggèrent une possible vénération des Vierges noires pour invoquer la libération de détenus injustement condamnés. Ce type de miracle est parfois attribué à ces statues qui sont elles-mêmes réputées s'échapper de lieux où elles sont abusivement enfermées.

396. Ce processus est détaillé à la p. 35 de *Vierges noires - La réponse vient de la Terre* de Jacques Bonvin (*op. cit.*) ; il pourrait avoir duré jusqu'à 25 années.

397. Mentionnée à la p. 78 de l'ouvrage mentionné dans la note précédente ; cette trouvaille a été faite après que cette inestimable relique eut été jetée au bûcher.

païennes en ce que leur emplacement (de culte ou de découverte) correspondait régulièrement au lieu de pratiques liées à Apollon (gréco-romain) ou Bélénos (gaulois).

d) Le pacte au fondement de l'équilibre du Cosmos

La Déesse Cachée aurait conçu le *Sphairos* initial, répandu l'éclat de la Lumière originelle dans l'œil des Hommes, offert la « magie » de la respiration³⁹⁸ et serait la déesse dont les os sont les fondements de notre monde. Aux racines de la Création se trouve également la Haine, qui tente de venir à bout du *Sphairos*. Dans cette sphère spatiale et temporelle, le mouvement giratoire invite les éléments à se concentrer (à former de la matière solide), tout comme le mouvement de pression de l'eau aspirée par la fontaine de Héron. C'est bien ainsi que les pythagoriciens concevaient le monde. C'est à eux que revenait la lourde charge héritée de croyances ancestrales : ils se devaient de décomposer scrupuleusement l'écoulement du temps selon le calendrier de la Grande Année (véritable cycle du *Sphairos*). Ainsi les pythagoriciens entendaient-ils prédire l'arrivée du Héros de la Déesse et prévenir l'irruption de périodes favorables à la Haine. De courtes périodes peuvent également servir à extirper certaines âmes de la prison du *Sphairos*, mais il semble que peu de pythagoriciens aient choisi cette voie : la fraternité aurait ordonné à ces âmes héroïques de demeurer dans la prison terrestre afin de partager avec le reste de l'humanité la révélation de leur secret, pour que chaque âme puisse être libérée des réincarnations. Car selon leur doctrine, les cycles se répètent inlassablement et toute la Création est appelée à se répéter inlassablement comme une espèce de disque rayé : « *Après que la Haine a atteint l'ultime profondeur du tourbillon et que l'Amour s'est trouvé au centre du tournoiement, là, donc, toutes ces choses commencent à se rassembler pour être une seule chose.* » (extrait des *Fragments* d'Empédocle).

e) La déesse-arbre-axis

Ananké est « l'âme du monde », force motrice et *prima causa*, elle incarne aussi la force des serments et donc l'autorité. Ses primes représentations la montraient vraisemblablement en train de filer et de chanter, durant la création de son univers « bulle » : Ananké est liée à la magie de la voix – la parole performative et magique, le *Per Kheru* égyptien (parole performative) –, elle est représentée telle une fileuse tenant sa quenouille, spectacle quotidien des temps antiques où des femmes filaient la laine en chantant. Ainsi Ananké créatrice du monde est en quelque sorte la « première » Sirène, à laquelle font écho celles évoquées par Empédocle et Homère, car elles en sont les oracles-témoins.

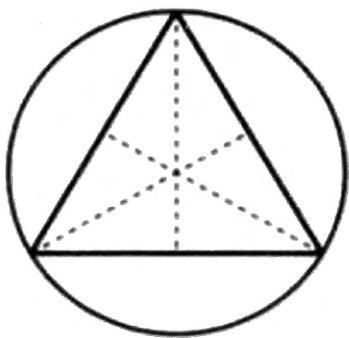
Ananké est le point fixe, elle est tantôt comparée à un axe (*axis mu-*

398. Ce présent de la respiration et du rythme cyclique serait notamment commémoré dans l'Égypte antique par l'alternance sacrée de sons et de silence, à l'image de la pulsation du sang telle qu'incarnée dans l'instrument lié à la déesse Hathor qu'est le cistre.

ndi), ou il est encore dit d'elle qu'elle siège sur son trône : elle représente l'Arbre de Vie, le *Xoanon* (le signe ou la divinité manifestée dans le monde des Hommes), l'épieu sacré³⁹⁹ qui confère l'autorité royale. Dans *La République* de Platon (livre X, 617 b-c), un passage permet de reconstruire la Tétrakty et la place d'Ananké dans l'organisation géométrique de la Tétrakty : Ananké est au centre, les trois Moires sont au sommet des angles du triangle⁴⁰⁰, exactement comme le pivot du rouet servant à tisser la fibre.

Voilà enfin révélé après des siècles d'oubli, sinon des millénaires, le véritable symbole évocateur de la Déesse, l'un de ceux connus et pratiqués par les pythagoriciens et qui a plus tard été amalgamé au pentagramme ; ce symbole représentait la main de la déesse dans le contexte pythagorisant.

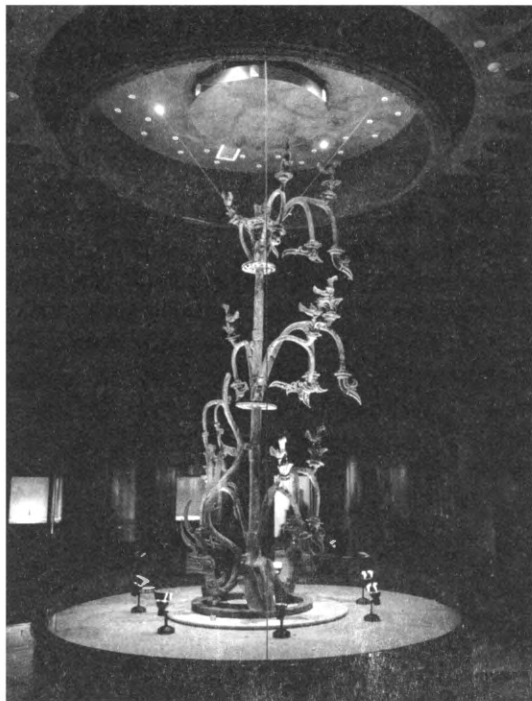
Le point fixe, Ananké, rappelle la nécessité de mesures fiables lors des calculs inhérents à l'établissement des calendriers ou même des mesures de la cinétique stellaire lors des déplacements lointains. Nous verrons par la suite comment une partie de la symbolique liée à la Déesse s'est cristallisée autour de la notion calendaire, incarnée par la dimension d'instrument de mesure stellaire et calendaire de l'Arbre de Vie.



60. Symbole représentant la place d'Ananké, « la nécessité » : elle est environnée par le monde circulaire, et ses trois filles, les Moires, forment autour d'Elle un triangle. Ananké siège à la croisée des points de convergences. Voilà pourquoi Pythagore aurait pu symboliser l'ensemble de la base de la Création au moyen d'un triangle : l'ensemble des symboles désignant les éléments principaux de la cosmogonie de son enseignement pouvait être figuré à partir de ce triangle.

399. Concernant la symbolique de l'épieu sacré et son lien avec les déesses Hathor et Inanna-Ishtar, j'invite les lecteurs à consulter la partie qui y est dédiée dans mon dossier de fin d'ouvrage du tome 2 des *Chroniques de la Maîtresse du Temple*.

400. *La République* de Platon (livre X, 617 b-c) : « Le fuseau lui-même tournait sur les genoux de Nécessité. Sur la partie supérieure de chaque cercle se tenait une Sirène, qui était emportée par le mouvement circulaire avec chacun et émettait une voix unique, une tonalité unique ; de l'ensemble de ces huit voix résonnait une harmonie unique. Il y avait aussi d'autres femmes qui siégeaient, au nombre de trois, placées en cercle à égale distance, chacune sur un trône : elles étaient les filles de Nécessité, les Moires, vêtues de blanc, la tête couronnée de bandelettes, Lachésis, Clotho et Atropos. Elles chantaient en accord avec les Sirènes, Lachésis le passé, Clotho le présent, Atropos l'avenir. De plus, Clotho, la main droite posée sur le fuseau, aidait, en s'interrompant de temps à autre, à la révolution du cercle extérieur, alors qu'Atropos faisait tourner de la même manière de la main gauche les cercles intérieurs. Lachésis, elle, posait tour à tour l'une et l'autre main sur l'un et les autres cercles. »



61. Arbre en bronze haut de 4 m découvert lors d'une campagne de fouille en 1990 à Sanxingdui, site chinois majeur de l'Âge de Bronze (vers - 3300). À sa base se trouve un dragon portant l'arbre au sommet duquel trône un oiseau de type « Phénix ». Il s'agit peut-être d'une représentation de l'arbre de vie oriental, le Fusang. Selon les sources, le Fusang est un Arbre de Vie et/ou une île, ce qui rappelle les arbres sacrés guanches et le mythe de l'Amenti. Assurément les parallèles avec les symboles préhistoriques évoqués dans cet essai sont présents dans cette œuvre d'une éclatante modernité. Il est possible que le rôle de cet arbre ait été – en plus de permettre l'observation du ciel – celui d'une plateforme d'initiation, au même titre que l'Arbre de Vie népalais associé à l'initiation chamannique : en

effet, la tradition chamannique népalaise est imprégnée des éléments du mythe de la Déesse Cachée. Recevoir un rameau qui a chuté de l'Arbre de Vie est également un geste initiatique chez les chamans sibériens dyukhade et magar du Népal⁴⁰¹.

L'axe ordonnateur du monde dont est garante la Déesse a possiblement été symbolisé par un arbre, celui-ci étant censé représenter le corps de la Déesse Cachée. Mais qu'est-ce qu'un arbre ? Dans le dossier concluant *Le Secret des Étoiles Sombres* (2005), Anton Parks propose cette analyse : « C'est encore grâce à la langue sumérienne que nous pourrions démystifier le sens mystique et sexuel des arbres [...] : la décomposition du mot GIS en GI_6 - IS , nous donne : GI_6 ('sombre', 'nuit', 'être sombre') et IS ('montagne', 'montagne' dans le sens d'étoile, 'brûlant', 'ardent'). Étant informé que les fameux arbres du jardin sont un certain nombre, nous mettrons ce terme au pluriel et le traduirons par 'Étoiles Sombres' ou encore 'Sombres et Ardentes'. Grâce au jeu de l'homophonie, une autre possibilité intéressante s'offre à nous : GI_6 - IS , litt. 'Anciennes Sombres'... » En prenant un instant pour déchiffrer les subtilités d'antiques textes mésopotamiens – peut-être les plus anciens témoignages de ce que fut jadis le culte de la Déesse Cachée –, nous découvrons derechef une convergence d'indices et de symboles qui se ressemblent.

En Égypte, le symbole de la déesse-arbre est notamment associé à

401. Voir à ce sujet Piers Vitebsky, *Les chamanes*, Éditions Evergreen, 1995, p. 81.

l'iconographie funéraire qui fut – comme l'a montré notre examen des pratiques pythagoriciennes – un contexte de commémorations des symboles clefs des cultes à mystères rendus en Égypte. En effet, l'art des tombes égyptiennes évoque non seulement les « paysages » de l'Au-delà, mais célèbre également sous forme symbolique de véritables initiations reçues au cours de l'existence des défunts. Le symbole de la déesse-arbre dans l'autre monde est pour le défunt une garantie de subvenir à ses besoins essentiels comme respirer et se désaltérer, certaines représentations montrant justement une déesse sortant de l'arbre et offrant le sein au défunt⁴⁰². Les occurrences d'arbres les plus courantes sont le figuier sycomore et le palmier dattier, ce dernier étant assurément lié à des cultes à mystères en lien avec la tenue de calendriers.



62. La déesse du sycomore. Tombeau de l'artisan Sennedjem.
© Soutekh67

f) La Déesse et ses oracles

La Déesse n'est jamais seule dans sa retraite alors qu'elle se dissimule de sa propre création. Plusieurs sortes d'êtres gravitent à ses côtés. Si aujourd'hui les Anges sont compris comme les messagers bienveillants de la divinité, il n'en a pas toujours été ainsi : tantôt diabolisés, tantôt idolâtrés, ces serviteurs transpirent de concert avec Elle les connaissances essentielles de la civilisation. Dans le monde hellène, ce présent ambivalent (à la fois porteur de confort, mais également de responsabilités) se traduisait par le proverbe, « *Celui qui a blessé [devra] guérir*⁴⁰³ ». Celui qui possède un pouvoir ou une connaissance doit l'exercer avec maîtrise et discernement. La connaissance exige des sacrifices et des responsabilités, elle ne peut exister sans cela. Depuis le retrait de la Déesse, ce sont aux auxiliaires

402. Nathalie Baum, *Arbres et arbustes de l'Égypte ancienne - La liste de la tombe thébaine d'Inéni* (n° 81), Louvain, Peeters, 1988.

403. Traduction française basée sur la traduction anglaise proposée en p. 2 d'*Apollo the Wolf-god* (op. cit.) de Daniel E. Gershenson.

(Loups-garous et Sirènes) d'assurer le respect des règles qui régissent l'équilibre de notre monde.

g) Les non-humains au service de la Déesse

Les servantes les plus proches de la Déesse sont sa progéniture : trois enfants chargés de tisser le destin des mortels. Ananké est réputée être la mère de trois Moires incarnant les vertus du courage, de la modération et de la sagesse, trois aspects à développer pour rejoindre l'âme universelle. Ce sont les qualités essentielles pour prétendre appartenir à l'ordre de Pythagore.

Celles qui contemplent la Déesse sur le pourtour du monde circulaire contenant l'asile de la Déesse se nomment les Sirènes. Comme nous l'avons vu précédemment, ces oracles dont la perception ambivalente a nourri bien des fantasmes présentent des similitudes importantes avec les déesses égyptiennes Isis et Nephtys. D'après le témoignage d'Énoch, il est clair que les Sirènes ont par la suite été assimilées à des mortelles qui se sont unies avec les *Nephilim*, « ceux qui ont chuté ».

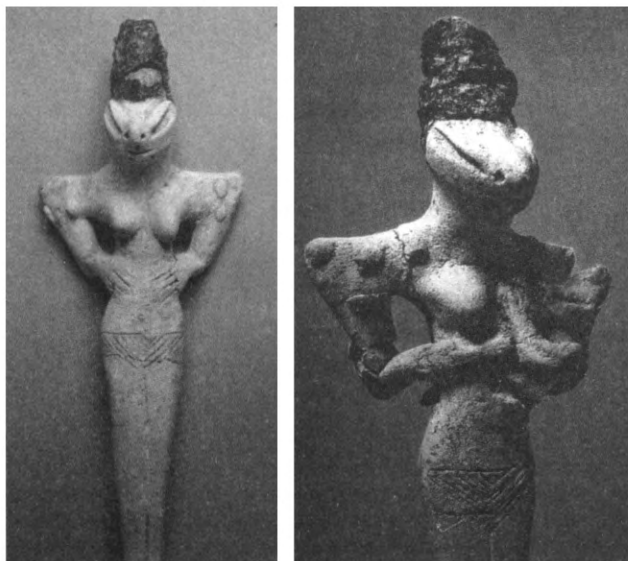
Si cette enquête suggère l'ancienneté de ce motif, l'heure est venue d'en apporter des preuves formelles. Nous avons découvert que les Sirènes n'étaient pas conformes à la représentation moderne qui est faite de ces créatures jaillies des limbes de la préhistoire. Nous avons également remarqué que les Sirènes-automates du temple de Delphes (Grèce) étaient certainement originaires de Mésopotamie et originellement liées à des rites funéraires. Existe-t-il des témoignages plus anciens encore que ceux remontant à la Mésopotamie ? Oui : les Sirènes en tant que femmes-oiseaux ou femmes-serpents se retrouvent dans l'art préhistorique. Remonter jusqu'à cette époque permet de comprendre comment ce motif symbolique a été progressivement déconnecté de ses origines. Découvrir les plus anciennes sources permet de cerner l'instrumentalisation qui a été faite de ce symbole éminemment lié au féminin sacré et au culte de la Déesse Cachée.

L'énigmatique présence de femmes-oiseaux dans des motifs préhistoriques remonte au moins, d'après les travaux de Marija Giumbutas, à 18000 ans avant notre ère⁴⁰⁴. Selon cette chercheuse, ces femmes-oi-

404. D'après les travaux exposés dans la réédition de l'essai de Marija Giumbutas, *Le langage de la Déesse* (op. cit.), les figures à chevrons, les méandres et le V seraient des symboles des déesses femmes-oiseaux préhistoriques et leurs plus anciennes traces remontent à - 18000 et - 15000. À cet égard, il est intéressant de noter une évolution des supports attestant de ce symbole à partir du magdalénien (approximativement de - 17000 à - 14000) puisqu'ils passent des os à la poterie aux environs de - 6000. Il semble que le passage de la représentation de ce symbole lié à la Déesse Cachée ait évolué au gré des progrès techniques et des nouveaux supports disponibles. En conséquence, s'il ne s'agit pas d'une mouvance spirituelle – ce qui est certain –, le culte lié à la Déesse-Mère aura ainsi connu des évolutions dans sa représentation, passant de supports en os représentant des oiseaux assortis de chevrons à des poteries en forme d'oiseaux ou simplement marquées de chevrons. À noter que la qualité de l'argile ou du mélange de terre ou de cendre peut rendre difficile, voire impossible la réalisation de figures complexes comme celles d'un oiseau stylisé. En tous cas c'est ce que semblent

seaux détenaient une puissance magique contenue dans leur regard. Ces prêtresses incarnaient l'énergie de la Déesse et étaient parfois assimilées à des serpents. Pour Marija Gimbutas, ces prêtresses vouaient un culte à un avatar de la Déesse Cachée. Cette déesse préhistorique devait assurer la transmission de la connaissance, notamment celle de l'art du tissage.

Sous la plume du poète grec Aristophane (V^e siècle avant notre ère), ces femmes-oiseaux se mêlent à la symbolique du loup en devenant *Empousa* (le pluriel d'*empuses*) : elles sont capables de changer de forme et sont des buveuses de sang ainsi que des séductrices, gardant jalousement les portes du royaume des morts. Puis, pour Apollonius de Tyane au premier siècle, ce ne sont plus que des *lamia*, des anguipèdes ou des reptiles humanoïdes, chanteuses et séductrices d'hommes qu'elles possèdent sexuellement et engraisent copieusement avant de les dévorer. Certains avertissements dans la littérature antique révèlent la nature exacte des « pieds » ou « sandales dorées » de la Déesse et de ses prêtresses : ce sont des écailles, ou de la peau de serpent et peut-être même un prolongement dorsal (une queue) étincelant et serti d'écailles⁴⁰⁵. Sans surprise, cette iconographie se retrouve dans les représentations dites ophiennes (à l'allure de serpent) retrouvées dans de nombreuses cultures.

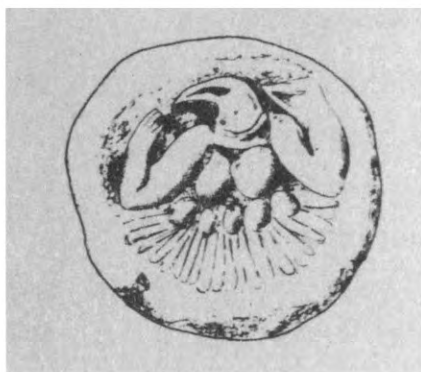


63. Représentations mésopotamiennes dites « ophiennes », à tête de serpent ou d'oiseau.

suggérer les objets découverts en son temps par Marija Gimbutas.

405. Des auteurs tels que Hésychios d'Alexandrie (V^e au VI^e siècle de notre ère) attestent du lien entre Hécate, *Empousa* et le thème des *lamias* qui sont très certainement une transposition dans le monde hellène de la *Lamashtu* mésopotamienne. *Lamashtu* est vraisemblablement liée à Inanna-Ishtar, équivalent mésopotamien de la déesse égyptienne Nephtys et correspondant possiblement à la Lilith hébraïque.

Les représentations de femmes-oiseaux ou serpents dans des rituels païens européens subsistèrent jusqu'au XVII^e siècle au nez et à la barbe de l'Église. Leur présence en divers endroits et époques atteste des racines anciennes de telles croyances. Mais pourquoi ces initiées auraient-elles choisi comme symbole celui des ailes et de la tête d'un oiseau ? Nous avons levé le voile sur la nature des divins-forgerons, « ceux qui ont chuté », qui se représentaient généralement avec des symboles liés au Loup. Ces individus sont appelés les *Shemsu* (« Suivants ») dans la culture égyptienne antique. Le clan *Shemsu* était composé de différentes factions, dont deux principales : l'une rattachée au symbole du Loup... et l'autre au symbole du faucon. C'est certainement ce symbole-là qu'employaient les prêtresses de la Déesse. L'oiseau, symbole solaire et de la migration par excellence, est un auxiliaire de la Déesse, car il répond à « l'appel » de la déesse magnétique au cours des migrations saisonnières.



64. Figures de femmes à tête d'oiseau et aux seins opulents; empreintes de sceaux minoens, Zakros, Crète, vers - 1500. D'après la figure 60 extraite de l'ouvrage de Marija Gimbutas, *Le langage de la déesse*, op. cit.

Dans le contexte du mythe d'Er de Platon (évoqué dans *La République*), le rôle de ces prêtresses se clarifie plus encore : elles sont l'équivalent des *Lamed Vav*, les « justes cachés » de la Kabbale. La vie parfaite du juste, ou du philosophe, consiste à percevoir l'harmonie céleste et les mécanismes d'Ananké. Pour cela, il est nécessaire de « guider sa barque » en se fiant aux « errantes » (les étoiles) ou au contraire aux points fixes, à savoir les planètes⁴⁰⁶.

Les Sirènes imitent la Déesse, sa Lumière les atteint directement et leurs discours sont inspirés par Elle ; les Sirènes sont le modèle du philosophe. Dans les temps préhistoriques et pendant des milliers d'années, la Sagesse archétypale était clairement incarnée par un principe féminin idéalisé.

406. Voir à ce sujet Irini-Fotini Viltanioti, *L'harmonie des Sirènes du pythagorisme ancien à Platon*, op. cit.

Encore une fois, comme le précise la Kabbale, les Sirènes ne sont pas le reflet de la Lumière directe, mais d'un troisième reflet : la Déesse éclaire les Sirènes qui éclairent ensuite les initiés. Cette tripartition des voies menant vers la Lumière divine rappelle sans détour les trois paliers *Ein Sof Ohr* menant vers le divin dans l'univers de la Kabbale. Ce jeu de miroirs ramène inmanquablement aux miroirs des initiés égyptiens précédemment évoqués. Le symbole du miroir permet d'insister sur la subjectivité et la partialité de toute expérience, y compris celle de la connaissance et de sa transmission.

Un concept similaire se retrouve dans la Bible, comme l'atteste l'iconographie illustrant la vision de Jacob (Genèse 28: 12) : l'échelle entre la Terre et les Cieux y représente le parcours de l'âme, et les Anges sont ses différents niveaux de connexion à la Lumière originelle (*Ohr*), ces anges « *qui vont et viennent* », rappelle Ezéchiel (1: 4-26). Il est clair que des Sirènes préhistoriques ne restent plus que la figure distordue des Anges bibliques et des allusions étranges à une embarcation (que ce soit le chariot kabbalistique, la Merkavah, le chariot divin d'Apollon ou la barque solaire).

h) Les Loups-garous ou Suivants à tête de loup

« *Vous ne devriez pas manger la chair d'un loup.* »

Proverbe sumérien, collection de proverbes de l'ETCSL, 5 (5.X3, l. 38)

À mi-chemin entre l'humanité et le règne divin se trouvent les Loups-garous ou Suivants mentionnés à plusieurs reprises dans cet ouvrage. Cette figure est l'une des plus anciennes reliques préhistoriques d'une pratique spirituelle et mystique. La persistance de cet ordre est attestée au fil des millénaires, au moins assurément jusqu'au XVII^e siècle, bien que son expression profondément ésotérique, en marge de la société et des religions, ait certainement apporté des évolutions au sein de cet ordre. Les détails historiques concernant cet ordre seront exposés dans le prochain essai d'Anton Parks, *La Chute d'Eden*.

L'origine de tels groupuscules remonterait très probablement au paléolithique ou à des temps plus reculés encore, si l'on en croit les propos du chercheur Daniel E. Gershenson (*Apollo the God-Wolf*, p. 130).

Les initiés à ce culte buvaient à coup sûr « le lait de la Déesse » et consommaient vraisemblablement des substances de types *soma* (hindou) ou ambrosie (gréco-romain) dont les propriétés assuraient longue vie et augmentation des performances physiques et psychiques. Cette boisson était peut-être composée d'éphédra, tout comme l'*haoma* iranien et dans une certaine mesure peut-être, également l'énigmatique « lait de jaguar noir » des *vegetalista* péruviens. De nombreuses connexions entre les sorciers grecs, *Goês* – initiés de type « loup-garou » – et les *vegetalista* péruviens abondent et suggéreraient, par leur éloignement dans l'espace et dans le

temps, une origine préhistorique vraisemblablement commune de telles pratiques⁴⁰⁷. Certaines hypothèses font également penser à la consommation d'ergot⁴⁰⁸, mais les dégâts irréversibles causés par sa surconsommation contredisent les bénéfices avérés de l'ingestion de plantes de type «éphédra».

Celle-ci est présente partout sur Terre ; elle a la particularité d'être un neurostimulant et augmente les performances sportives grâce à son taux d'alcaloïde⁴⁰⁹. Son autre principe actif majeur est la spermidine ; ses effets sont encore à l'étude⁴¹⁰. Elle a la particularité de passer dans le sperme, ce qui tendrait à l'associer à des rites liés à la sexualité sacrée, sujet étudié de manière exhaustive dans mon prochain ouvrage.

Le rôle de la spermidine est de contrôler la croissance cellulaire. Ce dernier point est important, car un fort taux de spermidine est confirmé chez les individus présentant des affections de type «eczéma» ou «psoriasis» : cela pourrait peut-être permettre d'identifier l'une des causes des mystérieuses affections cutanées dont ont été victimes certains personnages antiques en lien avec Pythagore notamment. Selon l'*Encyclopædia Universalis*, l'éphédra n'est qu'un substitut d'une plante aujourd'hui disparue⁴¹¹, au même type que la plante contraceptive, le *silphium*, surexploitée par les Grecs et les Romains, ce qui a entraîné sa disparition.

Ce qui est certain, c'est que les alchimistes eux-mêmes entreprirent certainement de retrouver cette plante miraculeuse : c'est dans la Tour ou le Chêne creux (deux symboles fort de la Déesse) que se prépare la célèbre Pierre philosophale dont le suintement donne l'élixir de longue vie.

Les différents ordres initiatiques affiliés aux Loups-garous n'ont pas toujours été exclusivement réservés aux hommes, comme en témoigne la figure de la Louve-garou ou des Femmes-renards régulièrement présentes dans différents folklores. Le lien que ces dernières figures entretiennent avec la liberté sexuelle ou une sensualité exacerbée tend à confirmer les rapports entretenus par ces ordres initiatiques avec d'anciens rites agraires liés à la fertilité, plus tard diabolisés par les religions qui n'y verront qu'une débauche de sauvagerie, une excuse pour s'adonner à la luxure, un rituel prouvant l'immoralité des peuples barbares.

407. À titre d'exemple, je citerai un chant de protection d'un *vegetalista* : « D'où viens-tu, progéniture du jaguar noir ? Tu nourris la terre avec le lait de tes mamelles, c'est ainsi que tu apparais. Derrière, il arrive, le jaguar l'appelle [...] ». Dans le contexte de ce chant, le chaman-*vegetalista* est pareil à la mystérieuse figure qui charme de son lait le puissant jaguar noir en lequel les chamanes sont à même de se métamorphoser. Citation extraite des p. 46-47 de Piers Vitebsky, *Les chamanes*, op. cit.

408. C'est ce que suggère Daniel E. Gershenson à la p. 35 d'*Apollo the Wolf-God*, op. cit.

409. Ce qui permet d'obtenir l'actuelle éphédrine connue du grand public.

410. « *Effects of Spermidine Supplementation on Cognition and Biomarkers in Older Adults With Subjective Cognitive Decline A Randomized Clinical Trial* », mai 2022, *JAMA Netw Open*, 2022, 5 (5) : e2213875, doi : 10.1001/jamanetworkopen.2022.13875 ; et une autre étude datant de 2014 : « *Molecular Basis of the 'Anti-Aging' Effect of Spermidine and Other Natural Polyamines - A Mini-Review* », consultée sur Karger en 2022 (<https://doi.org/10.1159/000356748>).

411. « L'éphédra n'est qu'un substitut récent d'un végétal [...] ».

Les Loups-garous étaient initiés près d'un temple souterrain aquatique tel que l'Osireion d'Abydos (Égypte). Bien avant la littérature hellène, en Mésopotamie, aux environs de - 2100, le thème de l'apparition magique et rituelle du loup sorti du torrent ou du trou d'eau est confirmé. Il valide une forme de hiérarchie entre les ordres des Sirènes et des Loups-garous : ce sont elles qui invoquent le pouvoir du Loup. C'est ce que fait clairement ressortir un fragment d'une performance rituelle dans *Enmerkar et En-suhgir-ana*⁴¹² : la sage-sorcière Saĝburu fait sortir des eaux un loup, asseyant par cet acte magique sa supériorité sur son homologue sorcier masculin.

La prêtresse Saĝburu appartient à une confrérie de prêtresses-scribes de la cité de Nissaba. Elle est également reconnue pour pratiquer l'interprétation des rêves, discipline éminemment liée aux adeptes du culte de la Déesse Cachée. Selon l'interprétation proposée par le chercheur Gernhard J. Selz⁴¹³, il est possible que cette sage ait appartenu à l'une des premières « Maisons de sagesse de Nissaba », c'est-à-dire, l'une des premières écoles de scribes. Il est plus que probable que ce corps de métier ait été à la fois préposé à l'entretien du temple en tant qu'école, où il était possible de s'abreuver, mais également en tant que lieu où étaient rendus les oracles.

En effet, le temple aquatique *E-ENGURA* ou *Abzu* est également connu pour fournir des oracles : si l'on accepte l'interprétation selon laquelle ce temple était en métal⁴¹⁴, il est vraisemblable qu'il ait pu s'agir d'une machine semblable aux *Keledones* (Sirènes) dont le cri ressemblait au mugissement d'un bovin ou au hurlement du loup. C'est dans ce temple disparu que se trouvaient les oracles (humains ou machines) servant le dieu Enki aussi appelé « le pélican marin⁴¹⁵ », symbole indéniablement connexe avec le Phénix, avatar du Héros de la Déesse.

Cet Abzu primordial s'est progressivement vu substituer un gouffre, une étendue d'eau, un creux ou un marais : dans tous les cas de figure, l'endroit est un carrefour entre les différents éléments et donc compris comme une frontière entre les mondes des vivants et des morts.

L'exemple type d'un gouffre rituel est celui appelé « *katabothron* » qui se trouvait dans certains temples dédiés à *Apóllôn Lykeios* (« Apollon le Loup ») dans lequel le dieu est réputé affronter le taureau-dragon, tels Horus combattant Seth sous la forme d'un hippopotame dans la mythologie

412. « A second time they threw fish spawn (?) into the river. The sorcerer made a ewe and its lamb { come out } { (1 ms. has instead:) arise } from the water. Wise Woman Saĝburu, however, made a wolf { come out } { (1 ms. has instead:) arise } from the water. The wolf seized the ewe and its lamb and dragged them to the wide desert. » traduction proposée par le ETCSL, *Enmerkar and En-suhgir-ana* (c.1.8.2.4), line c1824.A.234.

413. Stéphanie Anthonioz et Sebastian Fink (ss. la direct° de), *Representing the Wise. A Gendered Approach*, Munster, Zaphon, 2019, (206 p.), *Proceedings of the 1st Melammu Workshop*, Lille, 4-5 avril 2016.

414. Cette hypothèse est soutenue par l'interprétation selon laquelle les termes désignant l'*E-ENGURA* comme un monument de lapis-lazuli et d'argent renvoient en réalité à un métal bleuté d'origine encore indéterminée. Je rappelle que chaque grande cité de Mésopotamie associée de près ou de loin au dieu serpent, Enki-Éa (Osiris chez les Égyptiens), possédait un temple aquatique, *E-ENGURA* ou *Abzu*.

415. « *Enki and the World Order* », ETCSL 1.1.3, 285-290.

égyptienne. Les épithètes pastorales liées à cette divinité la rapprochent non seulement de l'Horus égyptien, mais également d'Osiris en ce que le loup est considéré comme le protecteur du troupeau et non son adversaire⁴¹⁶. Ce sont dans ces temples pourvus de « creux » rituels, à l'image du prototype du temple aquatique originel, que les prêtresses Sirènes initiaient les Loups-garous et rendaient leur oracle, tout en assurant la surveillance d'une flamme qui ne devait jamais s'éteindre⁴¹⁷...

i) Les humains au service de la Déesse

Les Sirènes et les Loups-garous ne sont pas les seuls à bénéficier du privilège de côtoyer la Déesse Cachée de près. Comme les systèmes initiatiques pythagoricien et kabbalistique qui comportent trois degrés d'initiation, il semble que le système originel en possédait également trois. Les Sirènes gouvernaient les Loups-garous tandis que ceux-ci enseignaient l'humanité, plus exactement les sages. Mais qui sont ces sages ?

Dans le *Cratyle* (412 C7 - 413 D2), Platon cherche l'étymologie du mot *δίκαιον*, « juste ». Pour cela, il fait appel à quelque chose de rapide et subtil (*τάχιστον, λεπτότατον*), qui donne la vie, qui parcourt le tout à l'image du *phrèn* d'Apollon (terme désignant la rétroconscience, sorte de *cogito ergo sum* avant l'heure). L'identification du Bien au Juste viendrait d'un jeu de mot intraduisible dans notre langue, mais qui permet par une astuce d'identifier l'un à l'autre⁴¹⁸.

La Déesse Cachée et ses différents auxiliaires doivent être source « d'inspiration » sinon les moteurs de l'aspirant au statut de « juste ». Ce sont les équivalents des *Lamed vav* (« justes cachés ») dans la Kabbale. Selon le système d'Empédocle, pour devenir un « juste » ou un « justifié », il est nécessaire de s'intégrer au mouvement de la Vie. Pour cela, il faut œuvrer pour les forces constructrices, bienfaitrices et favorable à l'humanité. À l'image du Soleil, il faut s'inclure dans l'acte de création et participer aux cycles vitaux terrestres, garants de la paix parmi les Hommes. Ainsi, on ne peut être « bon » par soi-même, pour soi-même et son propre parti : il faut s'inclure au sein de l'humanité.

Selon ce système de pensée, nul n'est bon par nature, surtout s'il se cantonne à vivre en marge sans rien apporter à la Création. Et pour cause : le processus d'ascension ou d'unification avec la Déesse est compris comme réversible. Rien n'est acquis si l'on cesse d'œuvrer pour le Bien et le triomphe de la Lumière : même la condition d'un saint peut se dégrader. Cette idée de processus fluctuant se retrouve dans la Kabbale sous le

416. Voir notamment à ce sujet Daniel E. Gershenson, *Apollo the God-Wolf*, op. cit., p. 10 et suivantes.

417. *Ibidem*, p. 9.

418. « Pour cette raison, elle a pris le nom de 'juste', *δίκαιον*, plus facile à prononcer avec le κ. Zeus est sous-entendu ; le préverbe δι- du verbe de mouvement *διδέμι* suggère Δία, Zeus, celui par qui tous les êtres vivants obtiennent la vie (396 B 1-2). Ce que dit Platon à propos de *δίκαιον* présente certains points de convergence frappants avec notre lecture du fr. 134.4-5. », Jean-Claude Picot, « Apollon et la φρὴν ἰερὴ καὶ ἀθέσφατος », *Annales de Filosofia Clássica* (AFC), volume 6, n° 11, 2012.

terme de *ratzu-run*, opposé au *shuv*-retour au sein de la Création, opéré par les *Lamed vav*, « justes cachés ». Ainsi, ce postulat explique comment il est possible de concilier révélation divine et humaine. La capacité humaine à voyager dans le Chaos et dans le royaume divin est un véritable déchirement de l'ordre la Création. Ce que l'humanité prend pour sa plus grande faute (la faillibilité de l'âme humaine) est en réalité sa plus grande force : elle lui permet de prendre part aux cycles de la Nature et de participer consciemment à la divine bataille opposant Amour et Haine.

La Kabbale transmet cet enseignement en évoquant la Lumière (*Ohr*) qui descend, mais qui reste motivée par le désir de retour (*Shuv*⁴¹⁹). La Déesse Cachée est déchirée entre la nécessité de retourner à son origine et le désir de s'incarner en *Kli*. Le terme *Kli* signifie « moyen de locomotion » ou « matérialisation », il est le « vaisseau » de la Déesse, c'est-à-dire, notre monde-bulle. Ce type de conceptualisation peut retrouver un écho tant dans l'iconographie des bateaux funéraires de l'Égypte antique que dans les pétroglyphes scandinaves où apparaissent les symboles ou images de l'Arbre de Vie, le serpent, le Soleil, le navire et des symboles utérins.



65. Arbre de vie sur un navire issu d'un pétroglyphe scandinave de l'Âge de Bronze (vers - 3300) issu d'une reproduction de Marija Gimbutas dans *Le langage de la Déesse*, op. cit., page 277.

L'union du juste avec la Déesse Cachée n'est cependant plus charnelle, mais spirituelle dans le système de la Kabbale : sa vision, son enseignement seul ou sa présence sont supposés délivrer de l'enfermement. Cette idée de « contamination salvatrice » rejoint le symbole des Sirènes regardant et chantant l'harmonie des Sphères dans le système d'Empédocle et l'ordre de Pythagore.

419. Des rabbins contemporains interprètent sinon aujourd'hui cette notion de manière ésotérique comme un cadre de vie exhortant l'adepte à l'Amour et à la Générosité. La recherche de la « sortie » hors de la « bulle temporelle et spatiale » que représente le Cosmos agencé par la Nécessité n'est plus. Le monde matériel est substitué à l'impérieux « désir de la Nécessité » et il est compris comme le désir « égoïste ». L'objectif poursuivi par l'adepte est donc de nourrir non plus ce désir mais le désir de donner sans réserve, qui est compris comme étant « le monde spirituel » qu'il est nécessaire d'atteindre pour parachèvement son illumination. En cela la notion de *Kether* (*Sephira* de l'Arbre de Vie) nous aide dans notre interprétation : si les dons – en tant que manifestation dans notre monde matériel – peuvent se ressembler en apparence, l'intention qui les motive fait toute la différence sur le plan du salut et de l'illumination. Cette exégèse s'appuie sur les propos « Pensées brèves sur Shamanti : Que signifie que la *Sitra Akhra* soit appelée 'Malkhout sans couronne' ? », billet de blog du 20 octobre 2011 venant du site du rabbin Michaël Laitman dont voici un court extrait : « La seule différence [dans ce don] est le résultat. Par conséquent, la force impure (*Sitra Akhra*) est appelée 'Malkhout sans couronne (*Kether*)', quand je suis dans le désir de recevoir, mais la Lumière de *Kether* ne me touche pas. »

La mission d'un juste ne prend pas fin à sa mort. Sa puissance spirituelle irradie de sa tombe même par-delà le trépas. Cette croyance est confirmée par la pratique de la veille de l'ombre du *Tzadik* («juste⁴²⁰»). Lorsqu'il s'apprête à quitter cette vie, le corps du juste est quitté par son âme, mais ses «mérites», sa «puissance magique» acquise dans cette vie demeurent près de sa dépouille. Être sur la tombe même d'un *Lamed vav* («juste caché») suffit à l'obtention de la rédemption. Ce culte du pèlerinage sur la tombe des *Tzadik* est largement prouvé⁴²¹ dans la culture hébraïque et rappelle sans détour les pratiques magiques supplicatoires des morts réalisées par les *Goês* grecs et les divines pleureuses égyptiennes Isis et Nephtys. Ainsi, il faut comprendre que l'œuvre de rédemption (la *nefesh*⁴²²) du *Lamed Vav* est distincte de celui qui l'a accomplie et son bénéfice reste à cet «étage» de la Création.

420. «The second rationale relates to the mystic secret of burying a corpse and the laws of mourning as revealed in Likkutei Torah by the AriZal. To summarize the fundamental points of his statements: There are two dimensions to a person's soul, those which are internalized and those which are of an encompassing nature. This relates to the צל ('image') of za'er anpin. The ז reflects the soul powers which are internalized, while the ל and the ו relate to the soul's encompassing powers. The ל relates to three encompassing powers and the ו, four. While a person is alive, he is vitalized by all these seven powers. Thirty days before his death, however, these encompassing powers, 'the image above his head,' depart from him. This is alluded to by the Zohar's interpretation of the verse, 'Before the day cools, and the shadows depart. [...] As is well known, each of the five levels of nefesh, ruach, neshamah, chayah, and yechidah, have their own צל, [i.e., their own array of internal and encompassing powers]. At the time of a person's death, the neshamah and the ruach with their encompassing powers depart to the place which is fit for them. [This does not apply with regard to] the nefesh, and its seven encompassing powers, the shadow (צל) of the צל.' (The 'shadows' [refer to these encompassing powers].) » source : www.chabad.org, «Kuntres HaHishtachus», consulté en janvier 2022.

421. «This [pilgrimage to a tzaddik's tomb] serves as a stimulus, as their souls ascend in this mystic process, generating an arousal from below... More precisely, the Aramaic term used is mayin nukvin, literally, 'female waters,' employing an analogy from our sexual potential. This enables the soul [of the tzaddik] to descend to the bodies [of those who seek to cling to him] and speak to them, thus bringing about an actual clinging of the spirit to the spirit. And this enables [a person visiting the grave of a tzaddik] to comprehend lofty concepts with regard to the secrets of the Torah, and to become encompassed in yichuda ilaah, the sublime unity, as mentioned in the text 'Emek HaMelech.' » source : www.chabad.org, «Kuntres HaHishtachus», consultée en janvier 2022. En d'autres termes, s'est bien le dépouillement ultime, la négation de l'ego et de l'orgueil, le déchirement total de l'être qui lui permet cette connexion théogamique et donc la réunion avec la Lumière (c'est la *teshuvah*, l'illumination), selon les principes d'Isaac Luria (*AriZal*). Impossible de ne pas envisager de parallèle avec la pratique de vénération de la tombe d'Osiris à Abydos : les pèlerins venaient probablement y chercher cette connexion spéciale avec le dieu, pont jeté entre notre monde et l'ultime réalité. Ce processus «d'épaulage» mystique rappelle la formulation énigmatique des *Éon* gnostiques qui s'appuient sur leurs épaules respectives en vue «d'ascensionner» vers la Lumière des origines.

422. Ici le terme ne recouvre pas les édifices funéraires en pyramide sous lesquels est enterré le sage, mais bien son «œuvre spirituelle» : «For the life of a tzaddik is spiritual, [consisting of] faith, love, and fear [of G d]... While the tzaddik was alive on earth, these three attributes were contained in their vessel and garment..., i.e., the nefesh which is attached to the body. And all of [the tzaddik's] students would receive merely a glimmer of these attributes and a ray which shined beyond this vessel, [the tzaddik's nefesh that is en clothed in his body] by means of his holy words and thoughts... After his passing, as the nefesh which remains in the grave becomes separate from the ruach, [which ascends to] Gan Eden, [and which is expressed] in these three attributes, [faith, love and fear of God]. » source : www.chabad.org, «What is a Soul (Neshamah)», consultée en janvier 2022.

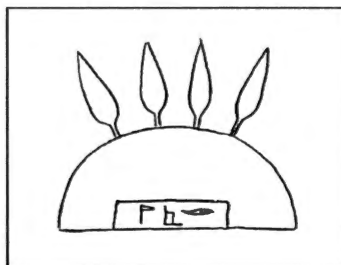
C'est certainement ainsi qu'était autrefois vécu le pèlerinage vers la tombe du Héros de la Déesse : c'est moins sa dépouille – témoignage du passage du dieu sur Terre – que son legs spirituel que l'initié venait voir dans son temple. Il y a peu à gagner à constater le miracle de l'évhémérisme en comprenant que les dieux étaient faits de chair et de sang si l'on croit que le véritable salut s'obtient par l'inclusion et la compréhension des cycles de la Nature. Même privée de dépouille, la tombe du Héros de la Déesse témoignait d'un éclatant miracle de résurrection : on peut tuer un messager, mais pas son message...

Ainsi en va-t-il de la mission des justes : ils doivent porter, protéger et si possible diffuser le message de la Déesse. Mais cela s'accomplit à leurs risques et périls.

j) La Déesse est la mère du Fils de Lumière (le roi légitime) : le miracle de la résurrection

Nous avons étudié dans cet essai la grotte qui fut le lieu d'initiation des adeptes des mystères vraisemblablement en lien avec les Suivants. Mais le prototype initial de celle-ci est comme nous l'avons compris l'Osireion d'Osiris, le temple aquatique d'Abydos, l'Abzu initial. C'est en ces lieux que reposa vraisemblablement la dépouille du dieu Osiris – avatar du Héros de la Déesse – comme l'expose Anton Parks dans son essai, *La Dernière Marche des Dieux* (2013). En plus de témoigner de leur passage parmi les vivants, les corps des dieux et des justes étaient vraisemblablement momifiés dans le but de conserver leurs « mérites » ou « puissance magique rédemptrice » à notre niveau d'existence. La pratique de la momification est couramment associée à l'Égypte antique alors qu'elle fut pratiquée ailleurs, ce qui démontre son ancienneté préhistorique.

66. Extrémité du sarcophage n° 67 du musée de Marseille. Dans cet extrait du bas-relief présent sur ce sarcophage, les arbres de la butte d'Abdju (Abydos) recouvrent le temple aquatique, l'Osireion. Les hiéroglyphes au bas de la butte signifient : *Neter Asar*, « le dieu Osiris ».



En 2016, une découverte décisive a été réalisée dans le golfe du Mexique : plusieurs corps « naturellement préservés » – c'est-à-dire intentionnellement momifiés à travers des processus naturels – dans des marais⁴²³. Le phénomène des « *bog men* » (« hommes des tourbières ») ou

423. Brigit Katz, « 7,000-Year-Old Native American 'Bog Burial' Found Off the Coast of Florida », 8 mars 2018, consulté en janvier 2022 sur le site www.smithsonianmag.com

«*bog burials*» n'est pas encore largement connu du grand public, mais ne tardera pas à le devenir. Bien que traditionnellement associé aux Celtes, sa présence il y a 7000 ans en Amérique nous montre que cette pratique semble fort ancienne, correspondant à des croyances antérieures à la théorie actuelle de la dispersion des Amérindiens. Pourtant cette découverte n'était pas la première : en 1980 déjà, sans que cela soit relayé par la grande presse, 168 «*bog bodies*» datant d'environ 6280 avant notre ère avaient déjà été découverts en Amérique⁴²⁴.



67. Reconstitution d'une sépulture de type «*bog man*» : le défunt est enveloppé dans des tissus; peut-être emporte-t-il des offrandes périssables dans son tombeau qui est maintenu au fond de l'eau grâce à des épieux et un dôme / couche de matériels lestant et chapeautant l'ensemble? Des sépultures dédiées aux chamans népalais sont encore en usage de nos jours, la plupart sont enterrés dans des struc-

tures de type «cairn» surmontées d'un «arbre de vie» où pendent leurs outils⁴²⁵. Ce type de monument ressemble à ceux exposés dans la partie intitulée «l'Arbre des *Sephiroth* : un système calendaire?»

L'hypothèse de la momification pratiquée depuis la préhistoire et prédatant l'épisode de «la dispersion des peuples» est corroborée par une découverte récente : dans les années 1960 une campagne de fouilles a été menée au Portugal et des photographies étaient depuis restées à l'état de négatif... Développées en 2022, elles ont révélé la présence de momies dans l'actuel Portugal il y a de cela - 8000 ans⁴²⁶. Selon l'équipe de l'archéologue Michael Parker Pearson qui a permis l'identification des momies portugaises, il est envisageable que de telles pratiques de momifications intentionnelles soient dans la culture «Homo» depuis au moins 30 000 ans⁴²⁷.

424. Peter Tyson, «*America's bog people*», 7 février 2006, article consulté en janvier 2022 sur le site www.pbs.org L'étude des dépouilles révèle la présence d'hommes et de femmes en parité, les plus jeunes ayant 20 ans et les plus âgés 70 ans! Il est important de noter que les plus jeunes défunts ont été soigneusement «entourés» de tissus, cette démarche rappelant clairement celle de «l'embaumement» des momies égyptiennes. La durée de vie de ces individus, l'absence de blessures graves, la préservation dans l'estomac de remèdes médicaux consommés par certains, la présence d'outils variés et ouvragés avec soin attestent de la qualité de vie et du raffinement de la communauté à laquelle ces personnes ont appartenu. Contrairement au titre du précédent article concernant la découverte de 2016 des derniers «*bog burials*», il a clairement été établi que ces défunts n'avaient pas de liens directs de filiation avec les communautés amérindiennes contemporaines de Floride.

425. Un exemple de ce type de sépulture se trouve en photographie page 93 de l'ouvrage, *Les chamanes*, de Piers Vitebsky, *op. cit.*

426. Tom Metcalfe, «*World's oldest mummy found in Portugal*», 14 mars 2022

427. En effet, des découvertes réalisées en Biélorussie (à Kostenie) révéleraient selon cet archéologue la présence de pratiques funéraires de momification semblables à celles étudiées au Portugal par son équipe. La datation de ce site révélerait des dépouilles datant de - 10 000

Cette datation est corroborée par une occurrence culturelle similaire, de l'autre côté de l'océan Atlantique. La tradition méso-américaine pratique également la momification et présente des symboles éminemment semblables⁴²⁸. Pour rappel, en l'état des connaissances actuelles, le peuplement du continent américain est évalué à 30 000 ans avant notre ère environ.

Pourquoi traiter ainsi les morts ? Est-ce uniquement pour les garder près de leurs proches en deuil ? Il est certain que la pratique de la momification cherchait dans les temps préhistoriques à conserver ici-bas la puissance « magique » des défunts, mais leur permettait également de connaître une ultime initiation dans cette incarnation. Afin de garantir les meilleures chances possibles pour la prochaine incarnation d'une âme, le défunt était traité tel le dieu renaissant, le Héros de la Déesse, si souvent associé au grain ou au métal dans les différentes cultures à travers le globe.

A été précédemment évoquée dans cet essai la présence dans le folklore du motif de la déesse opérant le mystère de la résurrection. Ce thème mythique est appelé « *Rugen's Pine* », la « punition du seigle ». Dans la plupart des contes et légendes occidentaux reprenant ce motif, un invité sollicite l'hospitalité et il lui est répondu qu'il devra subir cette « punition ». Tout comme le seigle, il devra être enterré, lutter pour parvenir à la lumière du jour, affronter la pluie et l'ardeur du Soleil avant d'être arraché, battu et tordu... pour faire de la plante une fibre textile ou un aliment !

Nous l'avons lu et compris, le Héros de la Déesse est lié au symbole de la graine, au même titre que les Osiris végétants. Il existe un équivalent

environ : « *Suggestions of 10,000-year-old mummifications had been found at El Wad and Ain Mal-laha in Israel, and there were signs of mummifications 30,000 years ago at Kosteni in Belarus.* », extrait d'une déclaration de l'archéologue Michael Parker Pearson, publiée dans *Live Science*, <https://www.livescience.com/oldest-human-mummy-found-portugal> (consulté en 2022).

428. En quelques mots, puisque le propos de cet essai n'est pas de sonder la profondeur des mythes et de la spiritualité des différentes cultures méso-américaine, je propose ici aux lecteurs un résumé succinct des occurrences qui convergent avec les symboles de la Déesse Cachée et du Héros de la Déesse évoqués dans cet ouvrage. Xiuhtecuhtli (« Mère des Dieux - Père des Dieux » aussi appelé Teteu Inan Teteu Inta), aussi appelé Huehuetotl, est le prince Créateur hermaphrodite ou asexué du panthéon précolombien. Cette divinité est liée au Temps et au Feu (il porte notamment un brasseur sur sa tête). Xiuhtecuhtli est clairement assimilable à l'*axis mundi* en ce qu'il est clairement représenté au centre des points cardinaux dans la planche 1 du Codex Fejérváry-Mayer : dans cette représentation, le dieu reçoit les jets de sang des couples humains sacrifiés en son honneur lors du rituel de la fête d'Izcalli. La tradition précolombienne démontre l'usage de plusieurs types de calendriers concomitants et non exclusifs : calendrier vénusien servant au décompte du temps, calendrier de l'année solaire et « le compte des destins » (*tonalpohualli*). Le décompte du temps était intimement lié à la symbolique du Feu : tous les 52 ans (cycle de « grande année »), le feu sacré devait être rallumé à l'image du feu primordial allumé par le dieu lors de la création de l'univers après avoir (entre autres exploits) dressé un arbre. Un parallèle édifiant entre ce rituel et celui des chamans sibériens avait été établi par le chercheur Patrick Saurin dans « Le Chant d'Ixcozauhqui, hymne sacré des anciens Mexicains », *Revue de l'Histoire des Religions*, tome 214, n° 4, 1997, p. 415-429.

au Moyen-Orient du « *Rugen's Pine*⁴²⁹ ». Cet exemple montre l'ancienneté de ce thème et donne un aperçu de ce que devait être la cérémonie d'enterrement d'un « juste » : « Elle ['Anat] saisit le divin Môt [la Mort qui retient Ba'al captif], avec le fer elle le fend, avec le van elle le vanne, avec le feu elle le brûle, à la meule elle le broie, dans le champ elle le disperse, pour que les oiseaux dévorent sa chair [...] ». Ce récit, date des environs de 1300 avant notre ère. Il est tiré de la tablette de Ras Shamra (ville phénicienne d'Ougarit⁴³⁰), où la déesse 'Anat tue Môt, le dieu de la mort dont la destruction évoque une cérémonie liée aux grains. Un examen de ces textes lacunaires révèle la convergence des thèmes suivants :

- Des vases ; les vases magiques dans lesquels Môt réalise le mélange dicté par la Déesse.
- Le concept de la terre comme cimetière divin⁴³¹,
- Le royaume des morts se situant dans les « *champs riverains [...]* aux limites des eaux⁴³² »,
- La présence d'une Déesse de Lumière en deuil et se lamentant, cette même déesse conjuguant les attributs de la lumière et de la source⁴³³.
- Une lampe divine ou magique⁴³⁴.
- L'occurrence du rire annonciateur de la résurrection du dieu supplicié/retour du printemps après un nouveau combat contre la figure du Mal, à savoir Môt dans ce contexte. Des parallèles édifiants existent entre la légende de ce combat et les métamorphoses de Ba'al et Môt avec le même combat opposant Horus et à Seth.

Ces symboles ont par la suite été adaptés au christianisme, où le Christ en croix est supplicié. Les tourments du fils de dieu et son support en bois attestent de la persistance de certaines traditions amalgamées au christianisme⁴³⁵. Le culte du supplice, de la mise à mort et de la résurrection d'un dieu est particulièrement présent à Abydos, célébrant la mort et la résurrection du dieu égyptien agraire et civilisateur, Osiris. Abydos était considéré comme la porte d'entrée du Soleil dans le monde souterrain de la *Duat* des anciens Égyptiens.

L'intérêt de reproduire ce récit au travers de rituels annuels, de

429. « Ba'al et la Mort II, 1AB (31 - 35) », *Textes ougaritiques*, tome 1, *Mythes et Légendes, Littératures anciennes du Proche-Orient*, Paris, Éditions du cerf, 1974.

430. *Ibidem*, régulièrement, l'exégète en charge de cet éminent travail de compilation et d'analyse évoque la piste d'étymologies égyptiennes pour certains termes : le lien entre cette littérature – très proche des initiations et cultes à mystères que nous avons précédemment évoqués – et l'Égypte ne fait aucun doute.

431. *Ibidem*, ligne 15.

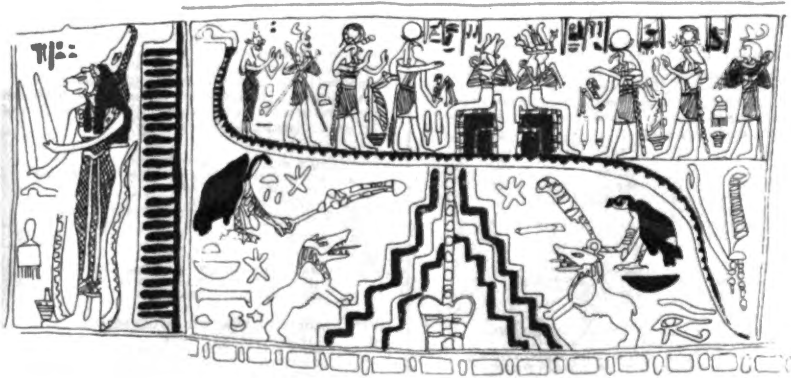
432. *Ibidem*, ligne 20.

433. L'une des étymologies du nom « 'Anat » est « les sources ».

434. *Shapash* est cette « lampe » divine ou « magique » régulièrement invoquée tout au long du texte, elle est la déesse solaire messagère des dieux ; dans ce contexte, il s'agit vraisemblablement d'une métaphore désignant le Soleil.

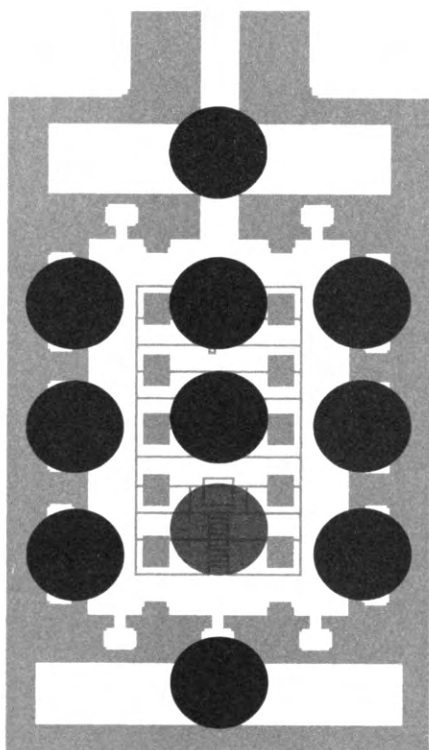
435. C'est notamment l'opinion soutenue par Marija Giumbutas dans *Le langage de la Déesse*, *op. cit.*

mises en scène de théâtre sacrées ou de représentations illustrées plus ou moins cryptées pourrait avoir, outre un objectif commémoratif, un but de magie de réversion : si chaque adepte devient le Fils de Lumière et traverse victorieusement des épreuves similaires, il est assimilé, voire substitué par un acte de magie sympathique, et l'équilibre du monde est alors préservé. Si l'on en croit les recherches d'Anton Parks, c'est bel et bien ce que cherchait à faire le clergé égyptien : il fallait commémorer les événements pour instruire le peuple, mais surtout trouver un dénouement positif au traumatisme que représentait le meurtre du dieu vivant Osiris.



68. Scène du Monticule W1982. L'accès au royaume de l'au-delà est situé sous Osiris et sa similitude esthétique avec les motifs connexes à l'Abzu est particulièrement saisissante.

L'Arbre de Vie kabbalistique a-t-il été calqué sur le plan du plus ancien temple commémorant la mort du Héros de la Déesse ? C'est vraisemblable. Voici sur la page qui suit le plan de l'Osireion d'Abydos auquel a été superposé ce même Arbre de Vie : les *Sephiroth* y conservent leurs proportions telles qu'elles sont dans l'Arbre que nous employons comme référence dans cet essai. Il existe d'autres représentations où les proportions des distances entre les *Sephiroth* ont été légèrement modifiées afin de couvrir chacune une paire d'absidioles présentes sur les côtés du temple de l'Osireion. Quoi qu'il en soit, on constate aisément l'harmonie de ces superpositions. Des éléments essentiels de ce temple se trouvent « recouverts » par les *Sephiroth*. Cette correspondance n'a pu être le fruit du hasard : a été encodée dans la Kabbale la somme de connaissances plurimillénaires dérobées au Chaos, lesquelles se sont échappées des limbes de la préhistoire.



69. Parallèle architectural entre l'Arbre de Vie de la Kabbale et la structure de l'Osireion, haut lieu de pèlerinage osiriaque où était transmise la légende d'Isis ramenant Osiris à la vie.

3^e PARTIE

LE PRÉSENT DE LA DÉESSE : LA RÉDEMPTION

I

Reliques de pratiques secrètes liées à la Déesse Cachée

1. Dévoilement : rédemption par la contemplation

Afin de poser les yeux sur la Déesse et la connaître au sens biblique du terme, encore faut-il qu'Elle consente à se dévêtir. La déesse égyptienne Isis est la déesse qui demeure dans notre actuel imaginaire comme symbolisée par son voile et le rituel du dévoilement. Nous avons pu constater que ce type de pratique trouve un écho dans le symbole du *Shi'ur Koma* kabbalistique. Dans une certaine mesure, il est possible que la Mésopotamie ait aussi réalisé ce type de rituel, en témoigne la notion de « splendeur divine » typique de la littérature mésopotamienne.

La Déesse Cachée a semble-t-il arboré cet attribut spécifique qu'est un « vêtement de Lumière », manifestation physique dans le monde matériel de sa divinité immatérielle. Si l'on considère cette hypothèse comme valide, les rituels d'habillage et déshabillage des icônes divines s'éclairent : dans sa descente au sein de la Création, la Déesse porte dans sa manifestation profane un attribut qui peut sembler superficiel, mais qui parachève de la lier à sa divine essence. Son habit, son éclat, sont des symboles désignant ses divines connaissances. Son enseignement est le signe de reconnaissance qui la distingue de toutes les autres créatures. Rupture entre le monde profane et les origines divines, le « vêtement de la Déesse » est un symbole qui a voyagé dans le temps et les cultures.

Dans le monde hébraïque, le vêtement a un équivalent symbolique particulièrement percutant : la notion du vêtement hébreu, *malbouch*, ne se retrouve ni dans la Grèce antique ni dans la société romaine. En effet, la nudité n'était pas dotée de la même signification. Si le vêtement fut soumis à la morale, c'est essentiellement en raison des idéaux judaïques : le rap-

port au vêtement marqua une scission avec les pratiques égyptiennes, où la nudité du corps ne posait aucun problème.

Selon Marc-Alain Descamps, la nudité était associée à la honte dans le judaïsme. Le Talmud (TB Chabbat 119a) souligne que «les habits d'un homme sont son honneur», c'est-à-dire que le rôle premier du vêtement est de masquer la nudité, le mot «habit» signifiant littéralement «cache-honte». La femme rabbin Delphine Horvilleur corrobore cette idée et fait remarquer que le terme «vêtement» se traduit par *begeg* dans la langue hébraïque, un mot très équivoque qui signifie bien «vêtement», mais aussi «traîtrise, perfidie, tromperie». Le vêtement serait donc ce qui cache la vérité, il serait un mensonge porté. Pourtant, en dépit de ce double sens, le vêtement est un cadeau de Dieu.

Si les détails du rituel du dévoilement de la Déesse Cachée nous échappent faute de témoignages directs, il est possible que l'une de ses ultimes manifestations avant de sombrer dans les limbes de l'oubli ait été consignée *in extremis* sur un parchemin appelé *Livre des Incantations du nome d'Oxyrinque*. Ce texte a été retrouvé au XIX^e siècle lors d'une campagne de fouille dans la région d'Antinoë / Antinoopolis en Égypte.

Le texte présente des éléments d'exception : celle qui est entermée avec le papyrus est appelée la prophétesse Antinoë. Elle rendait des oracles au nom du dieu Osiris-Antinoüs. Néanmoins, cette fonction est difficilement envisageable dans la mesure où la défunte est supposée avoir vécu aux environs du VI^e siècle de notre ère, alors même que l'Égypte est majoritairement chrétienne : vivait-elle en marge ? Refusait-elle la conversion ? Ou assurait-elle des fonctions oraculaires en tant que Sirène dans un ordre de Loups-garous (Shemsu) subsistant encore en ces lieux à cette époque ?

Le texte évoque un rituel unique qui se déroule retranché dans une grotte. L'oracle y est décrit comme étant à la recherche des dieux et employant un enfant pour tenter de les pousser à se manifester. Pourtant, ce qui demeure de l'antique dévoilement divin s'apparente aujourd'hui davantage à de la démonologie invocatoire. En découvrant le contenu de ce papyrus, on comprend davantage les réticences de Plotin quant aux mouvements gnostiques et aux sorciers de son temps.

Dans le contexte de la découverte de ce papyrus figurait également une lampe à huile. Probablement celle employée lors du rituel mentionné dans les instructions. Cette lampe à huile à 7 branches représente l'Arbre, les 7 bouches mythiques du Nil se déversant dans la mer méditerranée, les 7 couleurs de l'arc-en-ciel, manifestation fragmentée de la Lumière des origines, et les 7 divins-forgerons. Impossible de ne pas songer à une menorah en observant cette lampe égyptienne antique.

Tu diras à l'enfant :

«Ouvre l'œil!»

Il ouvre l'œil et voit la lumière.

Tu lui feras crier :

«Grandis, grandis, lumière! Élève-toi, élève-toi, lumière! Surgis, surgis, lumière! Sors, sors lumière! Toi qui es en dehors, viens en-dans!»

S'il ouvre l'œil, et ne voit pas la lumière, tu lui feras fermer l'œil; et tu crieras sur lui, à plusieurs reprises :

«Ténèbres, enlevez-vous, devant la lumière du grand Saï!»

Tu lui feras ouvrir l'œil, afin que la belle lumière vienne;
et tu lui feras dire ces paroles :

«Oh! Anubis! Viens, toi, l'élévé, toi, le fort, toi, le Her Shéta du Duaut, (le maître des secrets de l'étoile polaire) le roi des mystères de l'Occident, l'ensevelisseur d'Osiris, le puissant, dont la face brille parmi les dieux. Tu resplendis dans l'abîme du Duaut. Tu protèges les âmes, qui viennent à toi de Toser (la tombe). Viens sur terre! Apparais, que je fasse mon incantation. Dis-moi des paroles vraies, pour les choses sur lesquelles je t'interroge; car c'est moi, Isis, qui parle de ma propre bouche!»

Tu diras ces paroles sept fois.

Tu diras à l'enfant :

«Viens amener les dieux à l'intérieur.»

Il ira les chercher pour les amener à l'intérieur.

Tu interrogeras l'enfant, en disant :

«Les dieux viennent-ils à l'intérieur?»

Il dira :

«Oui, ils sortent. Vois-les!»

Tu diras alors ces paroles :

«Réveille-toi, dieu Shaï! Entre au cœur!»

Mais, ces dieux, où l'enfant allait-il les chercher?
Dans la clarté des lampes.

Formule pour la conjuration de la lampe :

Tu prends une lampe : tu la frottes avec de l'eau de gomme, la mèche est de lin fin. Remplis-la d'une mesure d'huile, et dispose-la au levant. Place, juste en face d'elle, un enfant pur. Tu couvres son œil avec ta main ; tu allumes la lampe, et tu prononces l'évocation sur sa tête. Tu répètes cette invocation sept fois. Tu lui fais ouvrir l'œil, et tu l'adjures, en disant :

« Ah ! Vois-tu les dieux ? »

Il répond :

« Je vois les dieux dans la clarté de la lampe. »

Si les dieux lui disent de cesser, tu énonces ton souhait, étant entièrement seul. Tu frottes ton œil avec l'onguent ci-dessous. Tu te tiens devant la lampe allumée. Prononce l'évocation sur elle, l'œil fermé. Tu l'arrêtes, tu ouvres l'œil, et quand tu vois les dieux derrière toi, parle-leur au sujet de ce que tu désires. Tu feras cela dans un lieu ténébreux. »



La lampe à sept mèches de Myrtilis.

70. La lampe à 7 branches retrouvée dans la tombe de l'oracle.

2. Rédemption par le sang

Sans qu'il en soit fait mention dans le papyrus précédent, intitulé *Livre des Incantations du nome d'Oxyrinque*, nous savons pourtant que le sang est partie intégrante de la mystique en lien avec la Déesse. Il avait sa place dans ce rituel et notre entreprise de décryptage s'apprête à nous en faire comprendre les motivations exactes.

Le sang se retrouve notamment dans les rituels liés aux *Xoanon* qui sont réputés se repaître ou s'animer au contact du sang et des reliquats des pratiques sacrificatoires de « dieux » dans les temples apolliniens comme celui d'Esculape que nous avons vu précédemment.

La mise en scène rituelle dans la grotte et l'usage de la lampe me permettent par déduction de proposer aux lecteurs un élément novateur

qui sera peut-être un jour démontré par l'archéologie : l'usage d'un réactif de type « luminol » dans ce type de contexte. Le luminol possède un principe actif réagissant à la présence de sang en dégageant un discret halo lumineux bleu, mais perceptible par l'œil humain.

Les réactions chimiques « lumineuses » du sang ont certainement fasciné si elles ont été découvertes dans les temps préhistoriques. Cette « lumière du sang » serait certainement à l'origine de l'idée selon laquelle le sang des dieux est « lumière ». À moins que le sang des dieux faits de chairs – les divins-forgerons – au contact de l'humanité ne fût véritablement brillant ? L'usage de sang rituel est d'autant plus probable que les « larmes » de la Déesse régulièrement évoquées ne sont vraisemblablement qu'une périphrase désignant son sang.

Qui mieux que les forgerons aurait pu se retrouver dépositaire de symboles idéaux pour faire survivre ce mythe surgi des limbes de la préhistoire ? Nous avons vu que la technique reconstituée d'extraction de résidus ferreux présente des analogies exceptionnelles avec le mythe de la Déesse Cachée. Le résidu oxydé est couleur rouille, ocre ou sang.

Des éléments soutiennent cette hypothèse. La culture de Cucutneti-Trypilla (approximativement V^e millénaire avant notre ère dans l'actuelle Roumanie) réunit dans ses représentations cultuelles des instruments faits de cuivre, des déesses semblables et des symboles qualifiés de « loup du vent ».

L'idée du ruissellement et du sang se retrouve chez la déesse grecque Nêstis d'Empédocle, en ce que cette dernière est associée à l'eau de pluie, l'eau « noire » ou « sombre », qui évoque métaphoriquement le concept du sang⁴³⁶. Pour Empédocle et les pythagoriciens, les larmes sont la partie distillée du sang⁴³⁷. Le terme *τέγγειν*, employé pour désigner le « ruissellement » des larmes métaphoriques de la Déesse est un indicateur solide. Il évoque tant l'imprégnation que le suintement. Trahissant le secret d'usage chez les pythagoriciens, Empédocle révèle la véritable nature de la Déesse Cachée, sorte de *Mater Dolorosa* (Vierge pleurant le Christ supplicié et mort) précédant le christianisme de plusieurs millénaires. Tout comme les lamentations rituelles de son *alter ego* égyptien, Nephtys, la mystérieuse déesse grecque Nêstis réalise la rédemption de l'initié par des « larmes » qui symbolisent tant le drame de la Vie (la mort inéluctable) que l'espoir (celui de la renaissance).

Empédocle, par ses révélations mystiques au sujet de Nêstis, livre au monde hellène des éléments issus de croyances égyptiennes et mésopotamiennes vieilles de près de 2500 déjà à sa propre époque. Le sang divin et le *Sphairos*⁴³⁸ contiennent tous les deux les 4 éléments fondateurs de

436. Empédocle, *Fragments*, 21, 5 ; 111, 6.

437. « *τηκομένο* », le sang est l'éther, la convergence des 4 racines ou éléments, supports de l'univers, Empédocle considère que l'eau contient les quatre genres de saveurs insensibles en raison de leur petitesse (voir ses *Fragments*, 98 ; Théophraste, *De Sensu*, 10-11, et Aristote, *Parva Naturalia*, 4).

438. Le *Sphairos* est comparable au sang, mélange supposé parfaitement égal (*ισος*) d'eau, de terre, de feu et d'air (Théophraste, *De Sensu*, 10-11 ; Philoppon, *Génération et Corruption*, 19,

la Création. Tous deux sont également soumis au mouvement perpétuel (le pouls) et à l'alternance des cycles cosmiques. L'un est pure conscience (*Sphaîros*) et l'autre subjectivité (le sang).

Dès lors, on devine qu'au-delà des pouvoirs régénérateurs prêtés aux rites de consommation du sang des dieux, ce fluide représentait un point d'accès en ce bas monde au monde « au-delà ». L'initié le buvait dans le but de s'affranchir du cycle des réincarnations. L'initié buvait le sang des « dieux » qui avaient déjà vécu ailleurs que sur cette Terre. Par cet acte de magie d'imitation, eux aussi espéraient gagner des hauteurs (spirituelles et géographiques) auxquelles aucun autre mortel n'osait même rêver !

Boire le sang des dieux, permettait de quitter le cycle infamant des réincarnations punitives, mais surtout de toucher du doigt le mystère des dieux qui connaissaient le monde au-delà du monde « bulle » conçu par la Déesse. La question se pose : les dieux prisonniers, contraints de livrer leur sang aux fidèles, étaient-ils considérés comme des portails d'affranchissement du divin enfermement ?

Aujourd'hui encore, boire le lait (être frère ou sœur de lait) ou le sang sont des pratiques considérées comme permettant de créer des liens de filiation spirituels. Aujourd'hui encore, dans de nombreuses cultures, ces fluides sont utilisés dans le but de nouer des liens symboliques, spirituels et politiques.

3. Conséquence de la rédemption

Une fois en contact avec Elle, l'initié devient porteur et gardien des mystères de la Déesse en lieu et place du Héros. Selon les témoignages antiques⁴³⁹, il existe 183 mondes disposés en triangles, en raison de 60 par côtés, selon Pythagore. Cette connaissance ainsi que celle d'une géographie détaillée permettent à l'initié de s'extirper des mailles du démiurge-tyran qui tente par tous les moyens de conserver les âmes captives du cycle des réincarnations au sein du monde « bulle ».

Au terme de la Grande Année, d'un cycle de 10 000 ans, il est permis aux âmes des justes et des initiés de s'affranchir des cycles infamants de ce monde. Les justes et les initiés sont les gardiens du calcul de la Grande Année, sacro-saint secret de l'ordre pythagoricien. Cette croyance singulière relayée par le pythagorisme est attestée par un fragment d'Eudème, disciple d'Aristote (*Fragments*, n° 51). Ce dernier rapporte l'idée d'une boucle temporelle⁴⁴⁰. Pour se libérer de notre monde, il est nécessaire de se situer dans le temps pour calculer les « portes de sorties célestes » qui sont comprises par les adeptes de Pythagore comme étant les deux Tropiques.

3 Vitelli, A41 Diels).

439. Voir notamment à ce sujet Pétron d'Himeria.

440. Cette interprétation est notamment le fruit des travaux érudits de Théodore Gomperz, *Penseurs de la Grèce - Histoire de la Philosophie antique*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1908, tome I, p. 176.

Une partie de cette liturgie mystérieuse est peut-être simplement le vestige d'une très vieille tradition liée au nécessaire réajustement calendaire. Autrefois les calendriers étaient tenus en faisant le décompte des lunaisons. Mais ces dernières présentent un défaut majeur, l'année se « décale » si on ne se fie qu'à la Lune. Pour remédier à cela, de nombreux bouleversements au sein des clergés et des sociétés ont dû intervenir avant que n'advienne notre calendrier solaire actuel. Il est certain qu'avant « l'innovation » du calendrier solaire officiel, mondial et harmonisé, le calcul du temps et son juste décompte devaient représenter un défi de taille. Les savants devaient composer avec de nombreuses incertitudes, les exigences des clergés dominants, la nécessité de garantir un calendrier agricole fiable et le bon plaisir des politiques. Quelle lourde charge fut celle des initiés au culte de la Déesse Cachée !

4. L'arbre des *Sephiroth* : un système calendaire

« Divine déesse, mère de la Nature, toi qui engendres toute chose et produis de nouveau le soleil que tu as donné aux nations ; gardienne du ciel et de la mer, de tous les dieux et de tous les pouvoirs ; sous ton influence, toute la Nature est apaisée et s'enfonce dans le sommeil... De nouveau, quand il te plaira, fais surgir la belle lumière du jour et sois l'éternelle garante de la Vie ; et quand l'esprit d'un homme disparaît, il retourne à toi. Aussi es-tu à juste titre appelée Grande Mère des dieux⁴⁴¹. »

Herbier anglais du XII^e siècle, (British Museum, Harley 1585),
tel que cité par Marija Gimbutas dans *Le langage de la Déesse*, op. cit., page 239

« Nous sommes une plante, non point terrestre, mais céleste. »

Platon, *Timée*, 90a

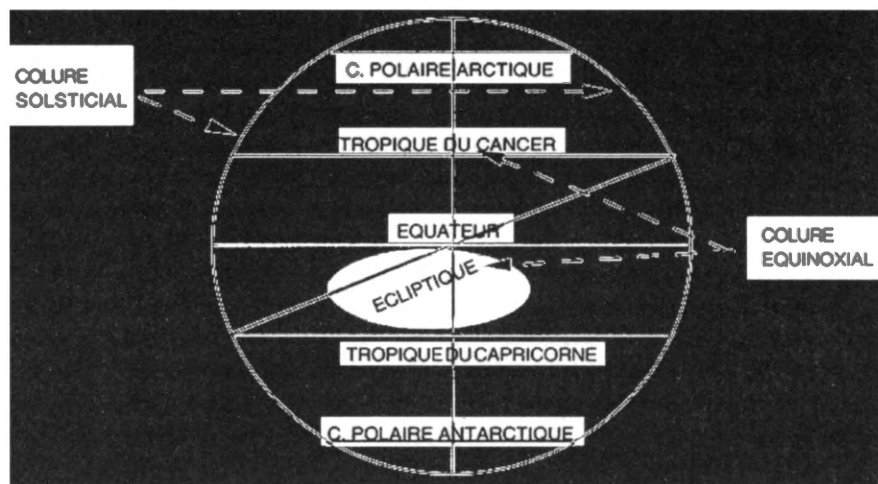
Il est particulièrement enrichissant de sonder les origines du calendrier. Une conception simplifiée de l'Histoire tend à induire l'idée que la science de l'astronomie est originaire du monde grec antique : *ex nihilo*, sortie tout droit d'une invention fulgurante et géniale, des esprits auraient cerné la mécanique céleste...

En réalité, l'astronomie se retrouve dans de nombreuses civilisations dispersées à travers le monde. Son usage divinatoire, politique et parfois les deux concurremment, a varié au fil des siècles selon les lieux et les cultures. Prédire le mouvement des astres était une nécessité afin d'assurer l'établissement d'un calendrier garant de l'organisation des récoltes, fondement même de la stabilité des sociétés.

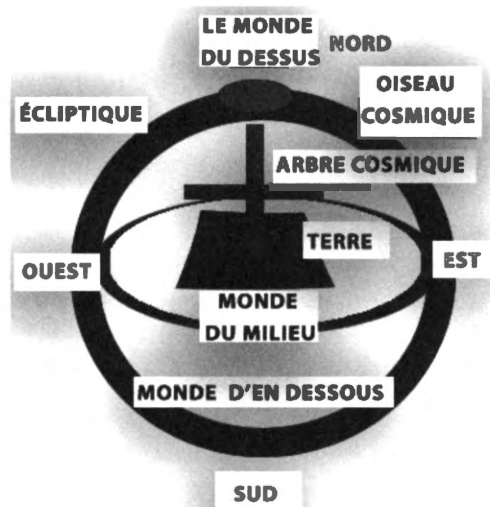
Ceux qui scrutent les astres ont tantôt été perçus comme des magiciens, des personnes dotées de la clef d'interprétation de la volonté des dieux qui s'exprimaient par l'intermédiaire des étoiles, des sorciers mal

441. Selon l'interprétation de Marija Gimbutas, cette déesse est la divinité pré-indo-européenne qu'elle nomme « Ana » ou « Holle ».

faisants tenant secrètement les rênes du pouvoir en influençant les rois par leurs sinistres oracles, ou encore, des mathématiciens au service de l'État, tout comme nos astronomes actuels. De la Mésopotamie à l'Égypte antique, des écoles de savoirs ont précédé celles supposées « originelles » de la Grèce antique.



71. Représentation des « sphères » dans le contexte antique, qu'on peut notamment s'imaginer à partir des travaux d'Aratos de Soles (III^e siècle avant notre ère) et telle que reconstituée dans « Limites et quadrillages du ciel 'de la sphère au globe' (à l'époque impériale) », in Béatrice Bakhouch, *Frontières Terrestres, Frontières Célestes dans l'Antiquité*, Perpignan, Presse universitaire de Perpignan, 2018. Le système est particulièrement pratique et tourné vers la nécessité de mesure et non simplement la description d'une cosmogonie symbolique à la seule dimension spirituelle. Il n'y a aucun doute permis quant à l'héritage pythagoricien reçu par Aratos de Soles : l'apôtre chrétien Paul cita le discours d'Aratos aux Athéniens où il dit explicitement « [...] nous sommes aussi de sa [Dieu] race ». Rien de surprenant aussi à relever qu'Aratos vint mourir à Soli Pompeiopolis (actuelle Turquie), un site occupé depuis près de 10 000 ans : des édifices de type pyramidaux, des rues, des pavements et des structures architecturales complexes ont été trouvés sur le site de Yumuktepe, jouxtant la dernière demeure d'Aratos.



72. Représentation synthétique du Cosmos selon les croyances Mayas.

À titre d'exemple, voici ci-dessus une représentation du Cosmos selon les traditions mayas qui nous sont parvenues à ce jour. Pour les Mayas, le Cosmos se compose de neuf niveaux, soutenus par quatre dieux incarnant vraisemblablement les saisons. Au-dessous se profile une terre symbolisée comme plate, de forme carrée, surplombant les 13 niveaux du monde souterrain. Au centre de tout cela se dresse l'arbre sacré, le Ceiba. Les points cardinaux ont une place centrale sur une terre plate et carrée encerclée par les mondes supérieurs et inférieurs.

Impossible d'ignorer les formes carrées et circulaires communes à la représentation maya du Cosmos et l'Arbre des *Séphirot*. De surcroît, sous l'apparence d'un oiseau chez les Mayas, Itzamna surplombe la Création du sommet de l'arbre cosmique Ceiba. Tout comme le Benu chez les Égyptiens qui est supposé se consumer en haut d'un arbre sacré, donc mourir pour ressusciter, tel le Phénix grec.

La représentation du monde dans les systèmes chamaniques affiche régulièrement ce point commun d'un monde gravitant autour d'un axe, arbre ou colonne vertébrale, le long de laquelle se hisse le chaman. Eu égard à la diffusion de ce motif dans l'espace géographique, ce symbole partagé étaye l'idée d'une origine commune et ancienne⁴⁴².

442. C'est également l'opinion exprimée par Piers Vitebsky à la p. 46 de *Les chamanes*, op. cit.



73. À gauche : vue d'artiste de la cinétique stellaire mesurée à l'aide du point fixe représenté par un arbre ; à droite : vue d'artiste d'un pieux sacré ou profane (tuteur agricole) qui aurait également pu être le support de telles observations. Ici, les pierres qui entourent le jeune arbre sont là pour le protéger des prédateurs (comme les cervidés ou les cochons sauvages) qui ont tendance à dévorer les jeunes pousses. Ainsi, faisant écho à la symbolique du Héros de la Déesse, l'arbre semble jaillir d'un tombeau de pierre.

Pour certains mythologues, cet arbre récurrent dans les mythes symbolisant le système calendaire serait la Voie lactée. Pour ma part, il est clair que cet essai aura largement démontré qu'il s'agit en réalité d'un *axis mundi* représentant la Déesse Cachée, personnification de l'Année, image distante d'une ancienne divinité qui rendit jadis visite aux Hommes.

Il est également possible de supposer que cet arbre serait la Grande Ourse, indicateur privilégié de la succession des saisons. Sa forme de casserole est reconnaissable entre toutes les autres constellations. Un simple carré formé par quatre étoiles (Dubhe, Megrez, Merak et Phecda) auxquelles s'ajoute un long manche formé de l'alignement d'Alioth, de Mizar⁴⁴³, d'Alcore et d'Alkaïd. Les Petite et Grande Ourses sont respectivement composées de 7 étoiles⁴⁴⁴ visibles à l'œil nu qui ne se couchent

443. Mizar est l'étoile de la Grande Ourse qui appartient au couple des Indestructibles, deux étoiles vénérées dans l'Égypte antiques et conçues comme la destination éternelle de l'après-vie. Ce tandem est formé de deux étoiles circumpolaires, c'est-à-dire qu'elles ne passent jamais sous l'horizon. Grâce à la Grande Ourse, il est possible de repérer l'étoile polaire (Alpha Ursea Minoris) et donc le pôle nord céleste toute l'année.

444. Des compositions de 7 étoiles et autres astérismes (observations subjectives, mais néanmoins particulièrement faciles à constater dans le ciel nocturne) offrent des légions de paral-

jamais. Ces 7 étoiles auraient très bien pu servir de support symbolique aux 7 « divins-forgerons » au cours de leur évolution symbolique au fil du temps. Véritable table de repérage stellaire, l'emploi de la Grande Ourse comme repère permet d'explorer le ciel avec précision. Cette hypothèse est notamment sous-tendue par la phylogénétique mythologique qui suggère effectivement que la constellation de la Grande Ourse était vénérée depuis les temps préhistoriques comme symbole de renaissance⁴⁴⁵. Une photographie en pose longue (ci-après) semble particulièrement édifiante pour ce qui est de mieux mesurer l'importance de la notion d'axe et de cercle pour les observateurs de la cinétique stellaire.



74. Exposition longue durée du Ciel nocturne du Nord de l'Arizona, tourné vers Polaris et révélant les filés d'étoiles.
Photographie réalisée par LCGS Russ

Qu'en est-il de l'influence égyptienne antique sur le système calendaire que représente l'Arbre des *Sephiroth*? L'Égypte antique concevait un système composé de 8 éléments essentiels : la Terre, la Lune, le Soleil, Mars (parfois appelée « Horus le Rouge »), Saturne (« Horus le Taureau »), Jupiter (« Horus qui illumine le pays »), Mercure (*sbq*, associé à Seth) et Vénus (représentée par le héron). Plusieurs variantes se succédèrent au fil du temps pour ce qui était des appellations des planètes, mais l'identification avec Horus, le faucon ou l'oiseau interpelle nécessairement.

Le principal héritage culturel égyptien est la journée de 24 heures et le calendrier composé de 365 jours de notre calendrier⁴⁴⁶. L'année y est divisée en trois étapes dictant l'agriculture, à savoir *Akhet* : inondations, tra-

lèles à travers le temps et les civilisations...

445. Julien d'Huy, « Un ours dans les étoiles : recherche phylogénétique sur un mythe préhistorique », *Préhistoire du sud-ouest*, 20 (1) : 91-106, 2012.

446. Plus exactement, un calendrier a 12 lunaisons de 29 ou 30 jours, soit 354 jours auxquels s'ajoutaient un 13^e mois lorsque le lever héliaque de Sirius avait lieu dans la dernière décade du quatrième mois de la troisième saison. Une année pouvait compter 12 ou 13 mois sans que ce ne fût prévisible à l'avance ! Un calendrier standardisé fut par la suite développé afin d'unifier le pays et simplifier l'exécution des tâches de l'organisation administrative : ce calendrier comptait 3 semaines de 10 jours et 12 mois au total. Les 5 derniers jours de l'année correspondaient alors à la célébration de la naissance des cinq divinités Osiris, Isis, Horus, Seth et Nephthys.

vail au projet de Pharaon ; *Peret* : émergence et plantations ; *Shemu* : récolte, sécheresse ; il s'agit de la période que l'on veut la plus courte possible. Le terme de la période de *Shemu* est attendu après le cycle de disparition de Sirius-Sothys, aussi appelée *Sepedet*. Elle compte 70 jours d'invisibilité avant de revenir. Cet objet céleste disparaissant, mais pourtant nécessaire, rappelle Dat, la *Sephira* qui brille par son absence au sein de l'Arbre des *Sephiroth*.

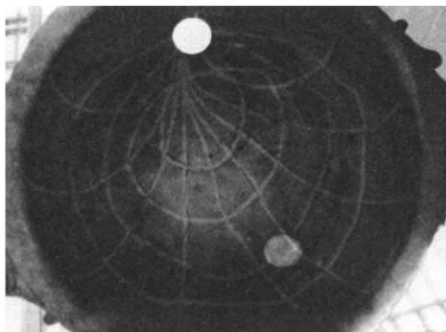
Il est possible que les *Sephiroth* aient pu symboliquement représenter les 7 planètes du système solaire et la Terre auxquelles s'ajouteraient la Grande Ourse et Sirius. Ensemble, ces éléments déterminants pour les calculs des cycles nécessaires à la survie des civilisations formeraient les 10 principes essentiels de l'Arbre. Sans être certaine, cette hypothèse semble particulièrement séduisante.

D'autre part, si ce système de codification puise son essence dans une connaissance particulièrement ancienne issue des « dieux », il est également possible de considérer que la planète manquante du Système Solaire⁴⁴⁷ ait pu y figurer sous la forme de Dat.

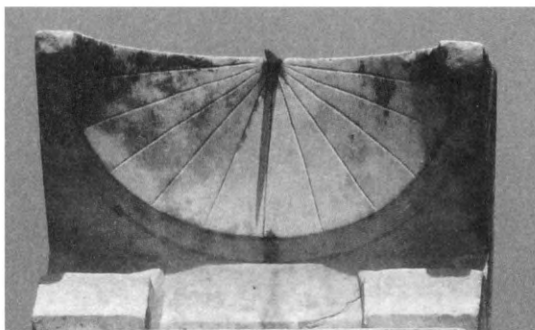
Ainsi l'utilité des étendues d'eau surmontées d'un arbre ou pilier prend clairement son sens pour l'ensemble des temples cités dans cet ouvrage : ces étendues d'eau sacrée sont des scaphés (sorte de coupe ou de chaudron) ou des gnomons. Sur l'écran de l'eau se mesure la longueur de l'ombre servant de repère (arbre ou pilier) : sa longueur indique la saison et sa position, l'heure du jour. Effectivement, le savoir légué à l'humanité par la Grande Déesse est une « ombre » qui n'existe que « négativement »...

Avec le scaphé, l'ombre (« lumière sombre » de la Déesse) entoure la lumière qui perce à travers l'œil, dans le creux de la demi-sphère – symbole du tombeau ou du temple souterrain. Sa position donne l'heure et la date approximative pour qui connaît les mesures exactes de la taille de l'ombre en fonction des saisons et des hémisphères. Dans cet outil se rejoignent tous les symboles essentiels du mythe de la Déesse Cachée : l'Arbre ou Lumière descendant du Ciel (c'est le Soleil) dont les racines (le gnomon et son ombre) descendent sur Terre (le creux du scaphé), offrant à l'humanité sa Connaissance (celle du décompte du Temps).

447. Je renvoie le lecteur aux développements détaillés d'Anton Parks relatifs à sa thèse sur la planète Mulge, notamment présentée dans son ouvrage, *La Dernières Marche des Dieux*, et le dossier « Neberu l'Étoile du Matin » clôturant la dernière partie du tome 4 des *Chroniques du Ġirkù*.



75. Scaphé - vers le 3^e siècle avant notre ère. **Musée du Louvre**



76. Gnomon horizontal
du temple d'Apollon de
Pompéi, entre les IV^e et
II^e siècles avant notre ère.

Les Égyptiens sont réputés avoir employé des gnomons, nom tiré du latin *gnomon*, dérivé du grec ancien *γνώμων*, «indicateur, instrument de connaissance». Il s'agit d'un instrument astronomique dont l'ombre rend visibles les déplacements du Soleil sur la voûte céleste. Sa forme la plus simple est un bâton planté verticalement dans le sol ou une baguette rudimentaire. Se fondant sur l'observation de l'écoulement du temps un autre usage du gnomon pourrait être celui d'une unité pour la création (augmentation ou miniaturisation) de proportions géométriques. Cette idée est notamment défendue par Alexey Stakhiv⁴⁴⁸.

Ainsi, pour construire un bâtiment (réaliser son architecture) ou mesurer l'écoulement du temps (l'astronomie), les bâtisseurs pouvaient-ils projeter sur Terre leurs observations stellaires à un moment donné – sachant qu'observer les Cosmos, c'est observer le passé – voire un moment prévu dans le futur ?

L'auteur, Alexey Stakhiv, défend également la thèse audacieuse selon laquelle le dieu Osiris lui-même aurait été associé au gnomon ou à

448. «The ancient Egyptians found out, that the regular polygons can be increased at the constancy of the side ratio by means of addition of strictly marked area named gnomon», Alexey Stakhov, «The golden section, secrets of the Egyptian civilization and harmony mathematics», International Club of the Golden Section, Validé le 9 novembre 2005.

l'équerre, car il juge que l'iconographie du divin roi assis sur son trône en forme de « L » se rapproche de l'instrument de mesure de la cinétique stellaire par excellence⁴⁴⁹.

Il n'est pas vain de poursuivre la trace des premiers édifices et outils démontrant l'existence d'une conscience humaine mesurant le mouvement des étoiles. Les recherches actuelles tendent à démontrer que cette émergence de la conscience « astronomique » de l'Homme s'est produite quelque part entre - 160 000 et - 90 000⁴⁵⁰.

Cet essai aura également permis de souligner l'importance sur le plan pratique et spirituel de la science de l'observation de la cinétique stellaire. Deux prérequis sont nécessaires : la maîtrise du décompte et celle de la compréhension de la géométrie. Sans ces deux prérequis, impossible de se diriger dans le temps et dans l'espace à l'aide des étoiles. Le chercheur Olivier Keller évalue l'émergence de la géométrie chez l'être humain à environ 2,5 millions d'années en arrière⁴⁵¹. Cette aptitude à exercer son esprit dans l'abstraction géométrique – qui se traduira plus tard par le biais de la formalisation des « formes d'Euclide » – pourrait selon les travaux de ce chercheur être l'une des caractéristiques spécifiques de l'espèce « Homo ».

En effet, le concept du cercle, sinon du globe, est essentiel afin de pouvoir placer un repère (ou axe) qui servira de jalon dans les mesures de la cinétique stellaire. Pour mémoriser les différentes positions des constellations, il est nécessaire de concevoir de nouvelles figures géométriques afin de fixer leurs ballets incessants...

Tenir une comptabilité des biens et des troupeaux était essentiel, mais plus important encore, il fallait par-dessus tout compter et mesurer les mouvements des étoiles. C'est certainement l'astronomie initiale qui a impulsé la nécessité de créer des systèmes de codages mathématiques et des formes géométriques standardisées. L'observation de la rotation autour d'un axe, le jeu des symétries et les cycles furent certainement trois notions essentielles à l'observation des ciels, lesquelles ont très probablement été introduites voilà des millénaires dans la spiritualité humaine.

Nous avons compris dans le passage relatif à la vie de Pythagore qu'il avait longuement été en captivité aux côtés de mages orientaux : ces derniers avaient essentiellement pour charge l'établissement « d'horos-

449. « *The Egyptians connected the gnomon concept for a 92 square with the god Osiris who is represented at the Egyptian frescos sedentary on the square throne (a square = to reign). In the basis of the throne the square with the L-shaped gnomon is clearly visible.* », Ibidem.

450. C'est ce que suggèrent les études archéoastronomiques d'édifices préhistoriques tels que Stonehenge. Voir à ce sujet Raúl Perez-Enriquez, « *Light, Gnomon and Archeoastronomy : On the Search of a Gnomonic Paradigm for Ancient Cultures* », Anadrasis, Memory of International Forum of Philosophy, 2007

451. Olivier Keller, « *Space, structuring, figure: A prehistoric legacy* », History and Pedagogy of Mathematics, hal-01349248, Montpellier, France, Juillet 2016.

copes» qui révèlent une maîtrise de l'astronomie dans la mesure où cette activité rémunératrice n'était qu'un travail alimentaire pour une caste dont la charge essentielle était de tenir un calendrier basé sur des observations astronomiques les plus précises possibles. Pythagore pourrait ainsi être compris comme un passeur de l'«harmonie des sphères» en ce sens qu'il transmet au monde hellène des instruments de mesure, des formules, des outils, des relevés des siècles passés tous en lien avec la cinétique stellaire ! L'un des principaux secrets de l'ordre fut la science de l'établissement du calendrier, un enjeu stratégique essentiel.

Mais si le Soleil refusait de briller, comment les anciens s'y prenaient-ils ? Si le soleil est absent ou l'observation des cieux hasardeuse, un autre outil essentiel et révérend par les pythagoriciens est nécessaire, il s'agit de l'aimant. Nous avons vu plus tôt que cette « pierre d'Hercule » à travers laquelle la divinité se manifeste était révérend au cœur des cultes méditerranéens, et ce, possiblement dès la préhistoire. Cette attention s'appuierait notamment sur la nécessité de pouvoir déterminer le nord afin de réaliser des mesures pour s'orienter dans l'espace puis dans le temps.

Afin de magnétiser un aimant potentiel, si l'on ne dispose pas soi-même d'un aimant, il est possible de le brancher à une protopile⁴⁵², de frapper de l'acier en direction du Nord – ce qui aura pour effet de réorganiser la magnétisation originelle de l'acier qui existe déjà dans le métal au niveau macroscopique – ou de frotter une aiguille dans de la soie. L'objet ainsi magnétisé doit être déposé sur de l'eau ou sur une embarcation garantissant le fait qu'il flotte afin de s'orienter correctement vers le nord.

Des éléments de cette tradition calendaire codifiée dans la spiritualité semblent encore transparaître dans la Kabbale : la création du monde en 7 jours tend à mettre en parallèle ces 7 jours avec les 7 *Sephiroth* essentielles de l'Arbre de Vie ; les « 36 justes cachés », *Lamed Vav* ou *Tsadik*, servent également de repères calendaires au même titre que les 36 décans égyptiens⁴⁵³...

Le symbole originel du scaphé-gnomon est clairement présent dans la spiritualité de la Déesse Cachée. Il est symbolisé par deux motifs : les épieux sacrés (notamment avec les momies adossées à un pieu, comme examiné plus haut) et les arbres-piliers comme celui des Guanches et celui des *Xoanon* grecs antiques. Au fil des siècles, la science du calendrier s'affinant, les outils évoluèrent de concert et se transformèrent : sphère armillaire, bétille, mégalithe, bay (feuille de palmier entaillée) et fil à plomb succédèrent aux premiers symboles.

452. Comme la pile de Bagdad ou une bouteille de Leyde, par exemple.

453. Cette convention fut adoptée d'après le calendrier égyptien qui comptait 36 décades (douze mois, chaque mois découpé en trois décades) plus cinq jours épagomènes, soit 365 jours. Ayant choisi d'adapter les heures de nuit à leur calendrier, les Égyptiens choisirent donc dix étoiles par décade. Un système de 36 décans correspondait ainsi à 36 décades, soit 360 jours.

Le corps de la Déesse Cachée, matérialisée par l'Arbre ou l'*axis mundi*, prit de nouvelles apparences. Rien de surprenant dans cette « mue » symbolique lorsque l'on se remémore que les mouvements ophidiens imprégnés par la Cachée se manifestaient pour les pythagoriciens dans un serpent...

Pourquoi ces symboles et ces mythes porteurs d'espoirs ont-ils disparu ? Ils affirmaient l'existence de cycles dans ce monde instable et dangereux. Ils proposaient des cadres conceptuels dans un univers truffé de mystères insondables. Pire : ils racontaient l'histoire de créatures magico-divines menées par une grande Déesse, venues civiliser les Hommes dans leur exil terrestre... Et pourtant, en dépit de leur présence durant des millénaires, ils ont presque totalement disparu des esprits.

Les traces encore palpables d'une propagande soviétique anti-chamans constituent les reliques de pratiques étatiques et religieuses qui ont encouragé à renier, diaboliser et condamner ce patrimoine à une seconde mort, celle de l'oubli. Chercher à qualifier de pathologie psychiatrique les pratiques chamaniques (reliques de la religion de la Déesse) et l'irrationnel en général – après que fut déjà passée par là la pression religieuse – achève de confiner cette spiritualité dans ce même oubli...

Contre-pouvoir avéré vis-à-vis de l'État dans de nombreuses sociétés, les croyances sont un support cathartique et symbolique qui a permis à l'humanité de subvenir à ses besoins au cours des millénaires. Porteuse d'un art de vivre et d'enseignements liés à l'agriculture et à l'établissement des premiers calendriers, la spiritualité de la Déesse a certainement été déterminante pour la survie des premiers peuples.

Vous trouverez par la suite des éléments vous permettant de vous réapproprier les symboles liés à ce culte qui a grandement évolué au fil de sa transmission. Ceux qui le souhaitent peuvent en prendre connaissance et même l'employer dans leurs pratiques rituelles personnelles.

II

Les *Sephiroth* de la Kabbale à la lumière des enseignements issus de la spiritualité égyptienne antique liée à la Déesse Cachée

Cette partie cherche à souligner les fascinantes affinités entre les termes composant l'Arbre de la Kabbale juive et leurs équivalents issus des traditions de l'Égypte ancienne. Cette interprétation implique que les anciens Hébreux aient pu avoir connaissance de la puissance prodigieuse des sons et des noms secrets des dieux des rives du Nil. Comme le démontrent les travaux d'Anton Parks dans son essai, *La Dernière Marche des Dieux* (2013), Râmosé, le vizir d'Akhénaton, était très probablement le futur Moïse biblique. Il quitta précipitamment l'Égypte, accompagné par d'autres intellectuels en s'enfuyant avec de très nombreux textes. C'est certainement au cours de cet événement que cette partie de la culture égyptienne s'intégra à la culture hébraïque avant d'être transmise à la Kabbale.

Les termes généralement employés pour nommer l'Assemblée divine égyptienne sont *Pesedjet*, « groupe de neuf », et *Ennéade*, « assemblée divine ». Cette assemblée manifeste le parlement divin qui gère les affaires de la terre égyptienne et du monde. Dans l'Assemblée égyptienne, il y aurait 8 ou 9 dieux, alors que dans l'arbre de la Kabbale, se manifestent 10 archétypes⁴⁵⁴ ou aspects (auquel s'ajoute un aspect caché, le 0, la Déesse Cachée).

454. À propos du « 10 », impossible de ne pas évoquer son importance au sein de l'Ancien Testament : les 10 commandements de Moïse, les 10 actes des épreuves d'Abraham, les 10 plaies d'Égypte, 10 tribus perdues... Le « 10 » est composé du début (1, début du système décimal) et de la fin (0, qui marque l'absence ou la nullité), il peut donc être compris comme l'*Alpha* et l'*Omega*, soit le 1 et le 0. À titre de remarque, le corps humain compte normalement 10 doigts sur l'ensemble des deux mains (« Selon le nombre des dix doigts : cinq en face de cinq et l'alliance

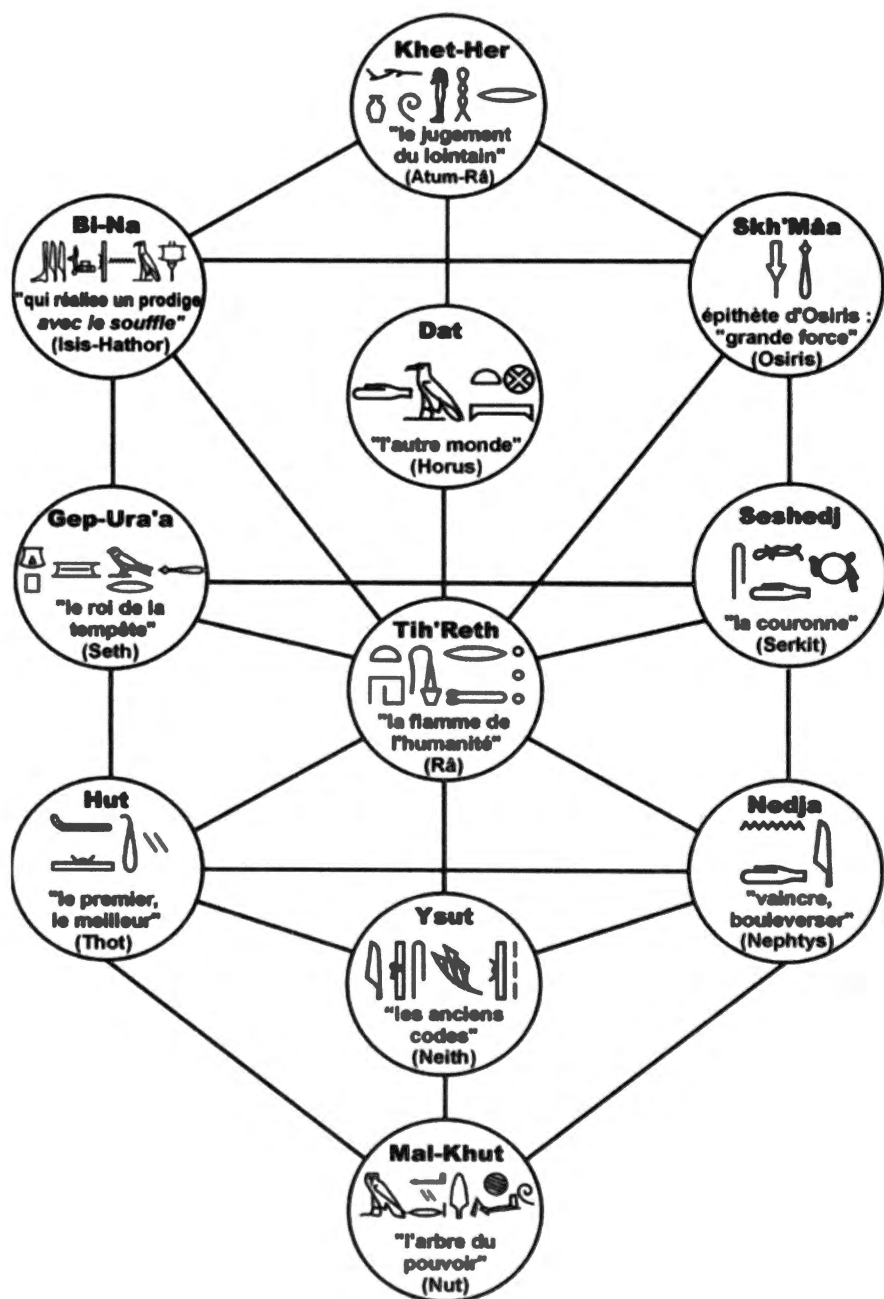
Dans la perspective kabbaliste traditionnelle, chaque *Sephira* peut être interprétée comme une émanation ou une partie de Dieu conçue comme un tout. Toute *Sephira* pourrait alors être perçue comme un puissant archétype qui engloberait des attributs divins, des qualités, des défauts, des niveaux de conscience, des perceptions, etc.

En ce qui concerne l'Arbre des *Séphiroth* égyptien qui s'étale sur la page suivante, il ne sera pas uniquement question de présenter des noms originellement égyptiens, mais de constater que dans chaque *Sephira*, on peut distinguer les attributs des divinités majeures de l'Égypte pharaonique. Comme vous le verrez, chacune d'entre elles se trouve à sa place dans la hiérarchie des dieux...

À travers cet arbre des *Séphiroth* égyptien, la démonstration présentée ici semble établir que tous les termes seraient à l'origine égyptiens et qu'ils furent sans doute déclinés en hébreu par la suite. L'arbre des *Séphiroth* représente assurément l'Assemblée primitive des dieux de l'Égypte ancienne.

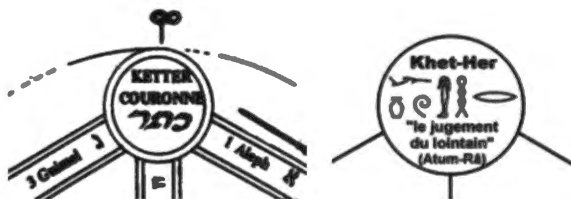
Afin d'en faciliter la lisibilité, nous recommandons aux lecteurs de se reporter à la représentation qui suit. Celle-ci présente l'arbre des *Séphiroth* égyptien en rapport avec l'Assemblée divine des dieux de l'ancienne Égypte telle que décodée par Anton Parks en 2010.

de l'Unique dirigée au milieu, par le mot de la langue et par le mot de la nudité», *Sefer Yetsirah*) et les analogies avec le corps sont nombreuses dans la Kabbale. Les *Séphiroth* sont généralement comprises comme les dix dimensions de l'univers par lequel Dieu s'est déployé : le Haut, le Bas, le Sud, le Nord, l'Est, l'Ouest, le Début, la Fin, le Bien, le Mal. Dans le pythagorisme, le «10» avait également son importance : Pythagore concevait le $10 = 1 + 2 + 3 + 4$ comme la valeur ultime et nécessaire de la limite et de la forme, opposée à la non limite et au chaos. Les chiffres précédents de la décade étaient identifiés aux dieux, le «dix» signifiait la somme des pouvoirs divins maintenant la cohésion du Cosmos. Enfin, «10» serait le nombre de dimensions de l'espace-temps dans la théorie des supercordes.



77. L'arbre des *Sephiroth* égyptien d'Anton Parks en rapport avec l'Assemblée divine des dieux.

1. *Kether* (ou *Ketter*)



Lors de la formalisation de l'Arbre, le défi relevé par les exégètes était de taille : comment conjurer le polythéismes et l'idolâtrie latente qui résulte de cette représentation ? Dieu – réputé unique et jaloux – semble totalement démultiplié sinon divisé. Néanmoins, employant une astuce sémantique, les *Sephiroth* furent conçues comme des émanations, des lumières investies dans des récipients, semblables à de l'eau versée dans un verre, car en prenant la forme du verre, l'eau demeure essentiellement inchangée ; tout comme la Flamme originelle d'une bougie ne se trouve pas diminuée d'avoir transmis son Feu à une autre chandelle.

Kether est le premier des quatre mondes, composé d'une unique *Sephira* surplombant les autres, « la Couronne ». Au sens archétypal, elle peut être comprise comme le Logos, concepteur originel et ordonnateur de la Création.

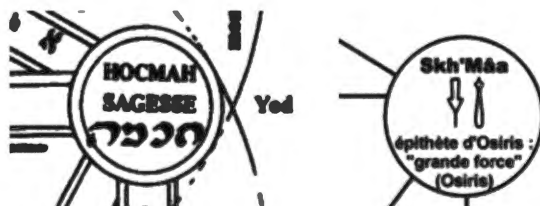
Aussi appelé « *Ehyeh Asher Ehyeh* », c'est la réponse allusive de Dieu qui est questionné par Moïse dans le désert, qui peut non seulement être traduit par « je suis celui qui est », mais aussi par d'autres déclinaisons en multipliant ses interprétations. D'après les hypothèses soulevées dans cet essai, *Kether* peut être comparée au Phénix en haut de l'arbre palmier sacré égyptien ou même à la tête de la Déesse Cachée. Cette « couronne » ou étincelle représentée par *Kether* est peut-être en lien avec la notion mésopotamienne de « splendeur divine », parfois imaginée comme un masque, mais qui aurait très bien pu être une couronne.

Attributs de *Kether* dans la Kabbale : *Kether*, première *Sephira*, dont la signification est « la Couronne », est ordinairement identifiée à « l'étincelle divine » dans la pensée kabbalistique. Ses symboles et attributs sont : **l'émanation ; le commencement ; l'union ; la conscience ; Dieu ; le père ; l'unité androgyne ; un homme brillant comme le soleil assis sur un trône ; la volonté suprême ; l'Ancien des jours...** *Kether* est la racine des racines, tout en étant un principe caché, et représente habituellement **le dieu suprême**.

Attributs de Khet-Her / Atum-Râ dans l'Assemblée égyptienne (en gras) : Conformément à l'enseignement kabbalistique, le dieu égyptien Atum-Râ est identifié à l'**étincelle divine**. Atum-Râ symbolise l'émanation première. Il est la conscience, donc le sens moral de l'Assemblée divine égyptienne; grâce à lui, l'union de l'Assemblée reste possible. Il est aussi le **dieu suprême** et le **père** de tous les dieux. Atum-Râ est l'unité androgyne, parce qu'il est généralement considéré comme s'étant créé de lui-même. Cette idée le rapproche du grand Archonte des gnostiques, l'auto-engendré. Comme son nom l'indique, Atum-Râ est **un être brillant comme le soleil (Râ) assis sur le trône de l'Assemblée**. Il est effectivement représenté de cette façon en Égypte sur plusieurs bas-reliefs. Sa **volonté est suprême** et il est bien le dieu inaccessible appelé **L'Ancien des jours**, ce qui est clairement exprimé dans sa correspondance égyptienne, $\overline{\text{ⲕⲉⲧⲏⲣ}}$, *Khet-Her*, « le jugement du lointain ». Aucun doute n'est donc possible, *Kether*, « la couronne » répond parfaitement au portrait d'Atum-Râ, premier des dieux égyptiens.

Dans la pensée égyptienne, Atum-Râ figure à la fois l'Univers et celui qui l'a créé. Il matérialise le tout et forme le début comme la fin. Le **Commencement** de tout semble être à sa source. Son nom égyptien est *Itemu*, tiré du verbe *Tem*, « être complet ». Il est le créateur de l'Assemblée dite d'Héliopolis, qu'il préside tout comme cet arbre royal que l'on retrouve dans la mystique juive.

2. Chokma



Les deux *Sephiroth* suivantes, *Hokhmah* (« Sagesse ») et *Binah* (« Intelligence »), s'éveillent aux forces archétypales originaires de la polarité masculin-féminin, telles que la Déesse Cachée et le Héros de la Déesse, respectivement Volonté (Nécessité) et Puissance (Manifestation). Dans le contexte égyptien antique, il est comparable au « *lah* » ou « *Aah* » (de l'égyptien « *j^h* » et du copte « *ⲁⲁ* »), déité lunaire et aspect assimilé à Osiris. De par sa consonance, ce concept est proche de l'acronyme sacré désignant Dieu dans le Livre, en hébreu *יה*, « *Yah* », diminutif de *יהוה*, « *YHWH* »). Cette *Se-phira* concerne les énergies vivifiantes et de régénérescence.

Attributs de Chokma dans la Kabbale : *Chokma* ou *Hokma*, «la sagesse». *Chokma* est un **principe masculin actif**, elle est l'élan premier, le concept-père dans lequel se trouvent toutes les matières. Ses symboles et attributs sont : **le côté gauche du visage**; **le bâton de pouvoir**; **l'arbitraire**; **le phallus**; **la force de vie**; **l'énergie créatrice et l'imagination**; **la révolution**; sa vertu est **le bien** et son vice est **le mal**. *Chokma* est généralement dite issue de *Kether* et contient l'énergie de toutes les autres *Sephiroth*. Elle met en action la volonté de *Kether* et envoie sa lumière vers son double féminin, *Bina*.

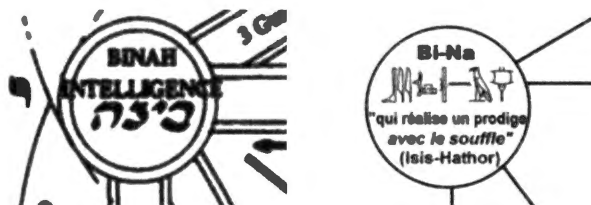
Attributs de Sekh'Mâa / Osiris dans l'Assemblée égyptienne (en gras) : Conformément à l'enseignement de la Kabbale, *Chokma* est comme Osiris, un **principe masculin actif**, il est l'élan premier. *Sekh'Mâa*-Osiris est le **concept-père** en qualité de premier souverain divin en relation avec l'humanité en pays d'Égypte. Comme le démontre la Kabbale, ses symboles et attributs sont : **le côté gauche du visage**, en tant que moitié d'un principe actif ou d'une énergie qu'il forme avec son double féminin, Isis. **Le bâton de pouvoir**, qu'il porte comme premier Pharaon du monde des hommes.

Chez les Sumériens, il est assimilé à la divinité Enki, le seigneur de la Terre, responsable de la transmission du **bien** et du **mal**. Son bâton de pouvoir peut justement représenter l'outil civilisateur qu'il va transmettre au genre humain sous ses formes d'Osiris ou d'Enki. À cet effet, *Sekh'Mâa*-Osiris est le Serpent de la Sagesse, responsable de **la révolution** de l'humanité et d'une partie des dieux.

L'appréciation **arbitraire** est aussi une désignation qui peut lui être attribuée, vu qu'Osiris est qualifié de grand juge dans le royaume des morts. Vivant, Osiris symbolisait la force créatrice des dieux. Ainsi : **phallus**, **force de vie** et **énergie créatrice** sont tout à fait appropriés en sa qualité de principe masculin actif. N'oublions pas qu'Osiris est aussi le symbole du renouveau de la vie et de la nature en Égypte, ♀ ♂, *Skh'Mâa*, «grande force» est donc conforme à ses attributs.

Finalement, **l'imagination** est également une propriété importante étant donné qu'on attribue généralement à Osiris la conceptualisation de l'unification des terres d'Égypte. Osiris est effectivement issu du roi Atum-Râ et il contenait effectivement, de son vivant, la volonté de tous les autres dieux et toutes les matières divines et archétypales. Comme *Chokma*, «la sagesse», Osiris met en action la volonté d'Atum-Râ et envoie sa lumière vers son double féminin Isis, c'est-à-dire *Bina* à gauche de l'arbre égyptien.

3. Bina



Attributs de Bina dans la Kabbale : *Bina*, «l'intelligence». Ses symboles et attributs sont : **le côté droit du visage**; **la compréhension**; **la réflexion**; **la mère divine**; **la mère sombre et lumineuse**; **le trône**; **le réservoir**; **la vulve**; **la mère des formes**; **la fertilité**; **la fatalité**; **la peine**; **le noir**; **l'incarnation**; **la mort**. *Bina* symbolise la **féminité qui déploie la semence et enfante**, elle **intellectualise et personnalise le concept** ou la **lumière de Chokma**. Elle renferme toute la force de l'intellect humain.

Attributs de Bi-Na / Isis dans l'Assemblée égyptienne (en gras) :

Les symboles et attributs kabbalistiques de *Bi-na-Isis* sont : **le côté droit du visage** en tant que moitié d'un principe actif ou d'une énergie qu'elle forme avec son double masculin Osiris, qui figure le côté gauche du visage. **La compréhension** et **la réflexion** sont bien des caractéristiques de *Bina* et d'*Isis* en qualité de maîtresse des Mystères et grande magicienne. *Isis* est **la mère divine**, **la mère sombre et lumineuse** dans sa fonction de mère du jeune soleil Horus et mère protectrice des défunts. Son rôle est de veiller aussi bien sur le nouveau-né que sur le mort. **Le trône** est sans conteste le symbole d'*Isis* par excellence, son nom véritable égyptien d'«Aset» étant composé de la particule *Set*, c'est-à-dire «trône». **Le réservoir** et **la vulve** figurent très bien *Isis* en tant que Hut-Heru (Hathor), c'est-à-dire l'utérus ou la matrice d'Horus, titre généralement traduit sous la forme «demeure ou temple d'Horus». Elle partage aussi ce titre avec sa sœur «sombre», *Nephtys*.

Isis est regardée comme étant la mère **des formes** et de **la fertilité** en Égypte. **L'incarnation** et **les cycles de la métempsychose** sont sous sa responsabilité comme déesse des naissances et des cycles de la vie. Étant mythiquement la première à avoir embaumé un mort (Osiris), *Bina-Isis* est naturellement associée à **la mort** et aux trépassés, d'où son association avec **la fatalité** et la vision de **la peine**. Veuve d'Osiris, elle porte **le noir**, symbole du deuil et du Mystère. À l'instar de la *Bina* hébraïque, *Isis* **symbolise la féminité qui déploie la semence** d'Osiris et **enfante** le fils. Elle **intellectualise et personnalise le concept** ou encore **la lumière** de son défunt mari Osiris. La correspondance égyptienne et originelle, , *Bi-Na*, «qui réalise un prodige avec le souffle», définit extrêmement bien *Isis-Hathor*, la magicienne, dont l'entendement très développé lui a permis de créer le prodige de la résurrection d'Osiris en son fils Horus.

Sous sa forme hathorienne, Isis-Bina représente un danger pour la communauté divine et son Assemblée : elle contient en elle l'ensemble des secrets de la Mère des Origines Barbelù (Barbelô), la Sophia gnostique, ce qui fait d'elle une exception extraordinaire et dérangeante au sein de la famille divine des dieux et de cet Arbre de Vie.

*Da'ath



Attributs de Da'ath dans la Kabbale : Da'ath est « la connaissance ou la science ». Da'ath représente une sphère invisible dans l'arbre des Sephiroth. Officiellement, cette Sephira ne peut être directement invoquée. Elle est le « zéro », l'originelle, la base négative qui se définit par son absence. Da'ath est généralement issue de l'union entre les deux Sephiroth père et mère Chokma et Bina. Da'ath est le **savoir caché**, le **voile des abysses**, ou encore le **voix de l'invisible** comme aiment la nommer les kabbalistes. Da'ath est généralement identifiée à **Lucifer** dans l'ésotérisme. C'est la mort de l'initié qui perd son ego. Elle est le **Soleil noir** des initiés, le vortex ou trou noir dissimulé derrière le Soleil. L'enseignement ésotérique identifie Da'ath au **Messie** qui englobe la science et le savoir. La partie lumineuse de Da'ath pousse l'initié à élargir son âme, à ouvrir son cœur et à prendre **des décisions** ici et maintenant **pour le bien de tous**. La partie sombre de Da'ath pousse à faire l'expérience de la **domination** et de l'**orgueil**.

Attributs de Dat / Horus dans l'Assemblée égyptienne (en gras) : Ici se place Horus en tant que , Dat, « l'autre monde », et Da'ath, « la connaissance » dans la Kabbale. Da'ath étant **une sphère invisible** dans l'Arbre des Sephiroth, Horus n'occupe à son tour aucun siège dans l'Assemblée égyptienne. Il devait normalement prendre la place de Râ (Horus l'aîné), mais cela ne se fera jamais. Horus est bien issu de l'union entre Osiris, « la sagesse », et Isis, « l'intelligence », il contient la **science** et le **savoir** de ses parents, il figure l'équilibre entre la sagesse et l'intelligence.

À l'image de Dat / Da'ath, Horus est aussi **identifié à Lucifer** dans l'ésotérisme. Horus, comme **Lucifer**, portera une arme en forme de cristal vert, dénommée **Uatch**. Horus possède le **savoir caché** parental qui se trouve dans **Uatch** identifié comme étant à la fois « le sceptre d'Isis »



1. « Arbre de Porphyre » sur une fresque pieuse du XVIII^e siècle. Le parallèle avec l'esthétique et le fond de la pensée kabbalistique est évident. Cet arbre est proche de la symbolique et de l'enseignement de l'Arbre des *Sephiroth*. La volonté de l'artiste est de mettre en avant les causes et les conséquences qui conduisent le destin des Hommes : de l'immatériel au corporel, de l'irrationnel au rationnel...



2. Vue d'artiste d'un temple végétalisé : une île au centre d'un lac supporte un arbre émergeant d'une structure de type « tumulus » ou « grotte ». Un gué dissimulé au cœur du marécage environnant permet l'accès des pèlerins initiés au secret de ce discret refuge célébrant le retrait de la Déesse Cachée.

© Hanael Parks



3. À gauche : vue d'artiste de l'intérieur d'un temple végétalisé : s'y retrouvent des plantes vivantes, des offrandes végétales et des objets de type « *ex-voto* » plongés dans le lac intérieur de la grotte.

© Hanael Parks.

4. À droite : vue d'artiste de l'intérieur d'un temple végétalisé : au cœur de la grotte se trouvent des petites absidioles et des autels où peuvent se recueillir les pèlerins. © Hanael Parks



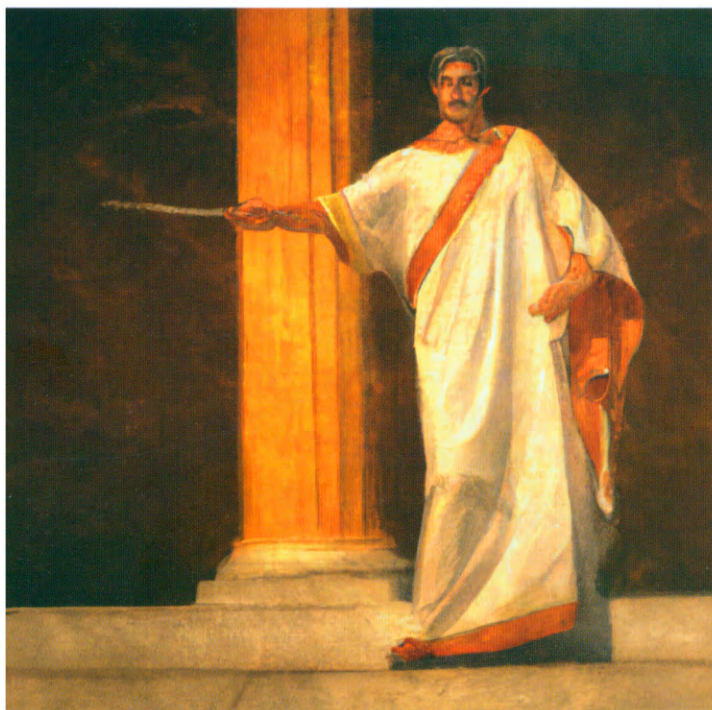
5. / 6. / 7. Ci-contre et ci-dessous de gauche à droite : autres vues d'artiste cherchant à représenter ce à quoi ressemblaient les temples végétalisés évoqués dans le présent ouvrage.
© Hanael Parks



8. Ci-contre : Pythagore (vue d'artiste) à côté d'une bête, d'un loup, d'un arbre et d'un petit temple comme il en existait dans chaque maison du temps de l'Antiquité.
© Hanael Parks



9. Pythagore pratiquant l'incubation : art divinatoire onirique qui consiste à s'adonner à différentes méthodes de purification avant de dormir dans l'*abatou* (ou *adyton*). Le sommeil dans cet espace sacro-saint doit susciter des rêves apportant la guérison et/ou la réponse à des questions spécifiques du pèlerin.



10. Pythagore enseignant l'art de l'astronomie à l'aide d'un « protobâton » de Jacob.



11. Épée de type « Khépeshe » trouvée à Shechem, en Israël. Sa lame est ornée de décorations en électrum. Environ 1750 avant notre ère. Museum Ägyptischer Kunst, München © D. Bachmann



12. Vue d'artiste de ce que pouvaient être les casques ou masques utilisés lors des cérémonies au cours desquelles les ordres des Loups-garous et des Sirènes (femmes-oiseaux) ont pu se rencontrer pour célébrer le mystère de la Déesse Cachée © Hanael Parks



13. Vue d'artiste d'un guerrier appartenant à l'ordre du Loup. © Hanael Parks

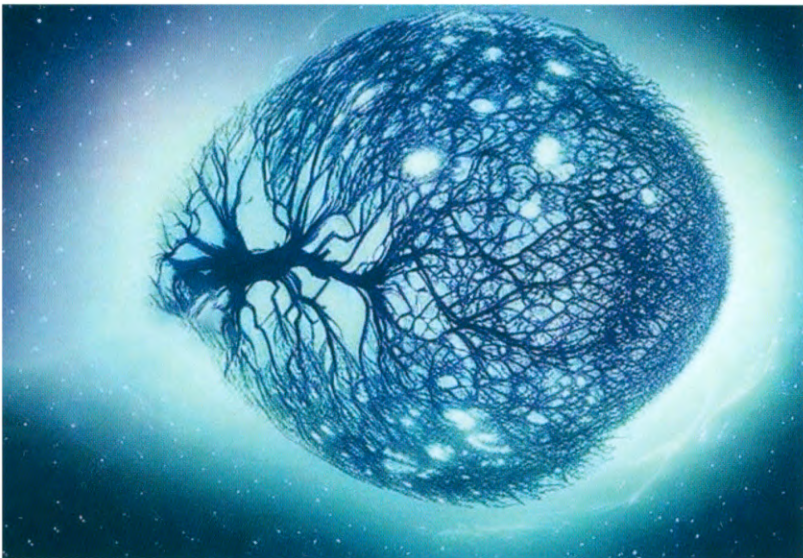


14. Vues d'artiste des rues de l'Antiquité telles qu'elles étaient du temps de Pythagore. © Hanael Parks

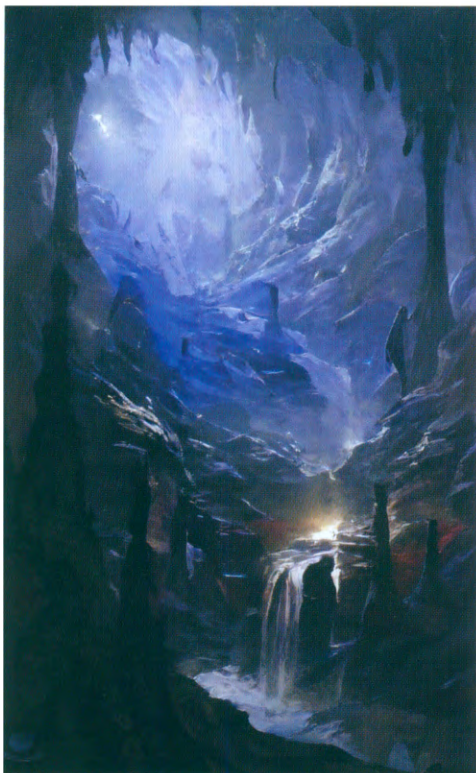


15. Scène d'adoration d'un *Xoanon* voilé. Pythagore enseignait lui aussi caché derrière un voile. © Hanael Parks

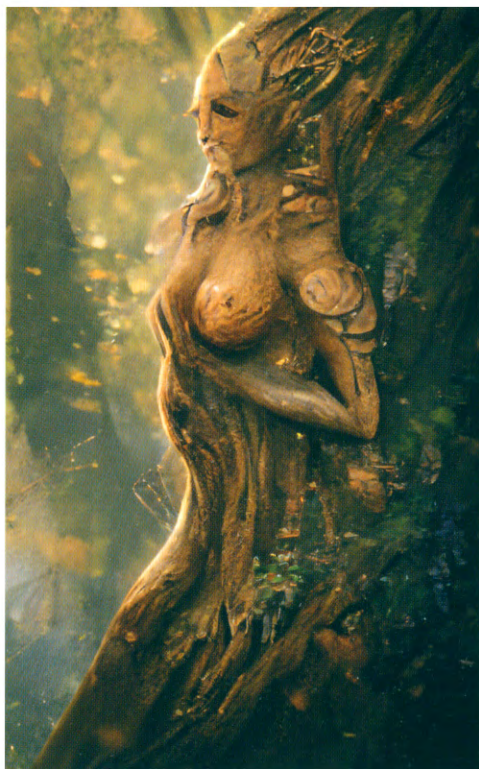
16. Vue d'artiste évoquant le rituel du «repas du serpent» : sur la table, le reptile représente le mouvement céleste, celui de la Voie lactée. Diabolisé au fils des siècles, le serpent n'était pas obligatoirement associé au Mal.
© Hanael Parks



17. Vue d'artiste de l'arbre des multivers dans le cosmos, semblable à un placenta englobant l'ensemble des univers parallèles. © Hanael Parks



18. Vue d'artiste d'une grotte où auraient pu se tenir des cérémonies liées à la Déesse Cachée : c'est dans les grottes que l'acoustique permet de faire résonner le mieux les instruments de type « lithopone » (vrombissement d'une pierre qui produit un son particulièrement surprenant et plutôt moderne pour les oreilles accoutumées à la musique électronique). L'hypothèse selon laquelle les grottes auraient non seulement pu servir de caisses de résonance, mais également d'instruments est à considérer : en frappant des stalagmites et des stalactites, il est possible de tirer des sons très surprenants de l'acoustique naturelle d'une grotte.
© Hanael Parks



19. Vues d'artiste d'un tronc d'arbre vivant taillé, représentant la Déesse Cachée renaissant cycliquement au fil des saisons. © Hanael Parks



20. À mi-hauteur du côté droit de l'illustration et à la gauche de la tête du Christ se trouve un orant cherchant à obtenir un oracle en vénérant deux arbres (Arbre Sec et Arbre Sol). Dédié à saint Maurice, le couvent des bénédictines d'Ebsterf se trouve en Allemagne. Cette mappemonde aurait été retrouvée en 1830 dans un rebus du couvent puis détruite lors d'un bombardement de la Seconde Guerre mondiale. Fort heureusement, durant sa restauration au cours du XIX^e siècle, deux copies furent réalisées, sauvant ainsi ce précieux artefact de l'oubli. La datation de la mappemonde demeure incertaine et serait située entre 1213 et 1373. L'Arbre du Soleil et de la Lune auquel fait peut-être référence cette représentation aurait été la borne séparant l'Occident de l'Orient. Il est tenu pour être un platane en raison du fait que l'Arbre (aussi appelé « Arbre Sec », « Arbre Sol », « Arbre du Soleil et de la Lune », « Kurrutherek », « Sirpe », « Arbor Balsami », « Arbor Sicca ») présente des feuilles blanches d'un côté et vertes de l'autre. Un arbre similaire de la carte d'Ebsterf se trouve sur la carte d'Hereford (XIII^e siècle). Il est possible qu'il s'agisse du Cyprés d'Abarqu (actuel Iran) qui associe cet arbre à Zoroastre.

et « l'arme qu'Horus utilisera contre les ennemis d'Osiris⁴⁵⁵ ». Son homophone *Uatch* désigne également « une pierre verte » ou « une émeraude », donc clairement la pierre de **Lucifer** ! Horus est à cet égard le Porteur de Lumière, à savoir la Lumière de la connaissance de ses parents.

Horus est la flamme incandescente et la voix de l'autre monde. Il est également **le voile des abysses** ou encore **la voix de l'invisible** en la qualité de *Heru-Duat* (« Horus de la Duat »), le seigneur du monde souterrain de la *Duat* assimilé aux « régions infernales » par le commun des mortels. En effet, Horus porte en lui la **connaissance** de sa mère (**le voile des Abysses**) et il est **la voix de son père défunt (la voix de l'invisible)**. Son père défunt, Osiris, règne symboliquement dans la *Duat* ou , *Dat*, « l'autre monde », alors que sa mère Isis-Hathor y règne physiquement. Cette *Duat* correspondait aux souterrains situés sous le plateau de Giza.

La littérature de l'Égypte antique, dans laquelle se retrouve l'histoire d'Horus, nous raconte que le Porteur de Lumière se lance dans un combat sans merci contre l'assassin de son père Osiris, le dénommé Seth, le Satan égyptien. En s'engageant dans cette lutte vengeresse et de conquête du Trône d'Osiris, Horus fait face à lui-même et doit conjuguer avec le pire de lui-même. Une mauvaise utilisation du pouvoir de sa force vitale associé à sa colère produit de ce fait une force destructrice dénommée « Œil intérieur ». Lucifer-Horus prend **des décisions pour le bien de tous**, mais il le fait aussi pour venger sa famille grâce à l'expérience de **la domination** et de **l'orgueil**. Le combat que mène Horus contre Seth, ainsi que l'évolution de son personnage figurent bien la mort de **l'initié qui perd son ego**. L'enseignement ésotérique assimile clairement Horus au **Messie**. Il s'agit du *Mesi* égyptien, , le fils « engendré à la ressemblance [d'Osiris] ».

4. Chesed ou Hesed



Dans le troisième monde ou troisième étage de l'Arbre, celui de la « formation », les *Sephiroth* de Charité, Loi, Beauté, Victoire et Splendeur s'unissent à la Fondation pour créer une vie vibrante à l'aide de la sexualité.

455. Rappel : E. A. Wallis Budge, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, New York, Dover Publications, 1978 [first edition: 1920], p. 150.

Attributs de Chesed dans la Kabbale : *Chesed* ou *Hesed*. Cette *Sephira* placée sous *Chokma* (« la sagesse ») renferme la doctrine secrète et elle est le réceptacle de tous les pouvoirs. Elle signifie « miséricorde » ou « bonté ». Les pouvoirs de *Bina* (« l'intelligence ») sont soutenus par *Chesed*. Ses symboles et attributs sont : **le sceptre ; le bras gauche ; la bienveillance ; le pouvoir ancestral ; la majesté ; l'amour ; l'autorité ; l'excès ; l'hypocrisie ; la naissance et la créativité.** *Chesed* figure également la **cohésion, la synthèse et l'ordre** dans la Kabbale.

Attributs de Seshedj / Serkit dans l'Assemblée égyptienne (en gras) : La déesse Serkit se trouve à droite de l'Arbre de Vie, juste au-dessous d'Osiris, sous l'appellation  , *Seshedj*, « la couronne », transformée en *Chesed*, « la miséricorde » ou « la bonté » dans la Kabbale.

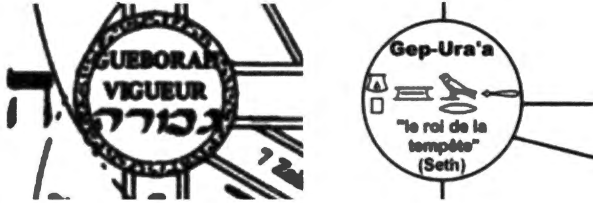
Elle est équivalente à la déesse de la vie sumérienne Ninmah-Ninhursag qui est responsable de nombreuses créations humaines si l'on en croit les tablettes sur argile de Mésopotamie. Ninmah-Ninhursag – dite « Dame de la montagne » et « Dame de la Vie » – est la reine des dieux Anunnaki d'après les textes de Kharsag traduits par Anton Parks dans l'ouvrage *Eden* (2011).

Grâce à ses innombrables connaissances, Serkit **renferme la doctrine secrète et elle est le réceptacle de tous les pouvoirs.** Elle est une déesse protectrice. Comme dans la Kabbale, Serkit soutient **les forces de Bina (d'Isis)**. Elle est l'une des quatre pleureuses et accoucheuses avec Isis, Nephtys et Neith. Un de ses symboles clés est **le sceptre** lequel confirme sa royauté et son titre  , *Seshedj*, « la couronne ».

Elle est **le bras gauche**, symbole lunaire et féminin par excellence. Le bras ou la main gauche reçoit et canalise. Le côté gauche est celui de la compréhension, ce qui nous confirme cet aspect de Serkit en qualité de réceptacle de tous **les pouvoirs** et comme soutien d'Isis. Serkit est **bienveillante**, ce qualificatif découle de sa connaissance et de la maîtrise du **pouvoir ancestral** qu'elle contient à elle seule. Elle est l'une des plus anciennes déesses de la mythologie égyptienne, comme l'est Ninmah-Ninhursag chez les Sumériens.

La majesté, l'amour, l'autorité et l'excès sont aussi ses attributs, car elle possède le droit de vie et de mort sur les mortels. Le symbole principal de Serkit est le scorpion d'eau (ou la nèpe) qui apporte les guérisons magiques ou la mort subite. En tant que Dame de la Vie, Serkit préside **aux naissances et à la créativité**, ce qui confirme sa fonction de déesse des naissances des dieux. Serkit figure également **la cohésion, la synthèse et l'ordre** grâce à ses qualités précitées.

5. Gebura



Attributs de Gebura dans la Kabbale : *Gebura* incarne le principe du mal et est associée à Satan. Nous l'identifions à , *Gep-Ura'a*, « le roi de la tempête », qui n'est autre que Seth-Typhon en Égypte, et Enlil, « le seigneur du souffle » en Mésopotamie. *Gebura* est **contraire au processus de cohésion** de *Chesed* qui est son antithèse. *Gebura* induit la guerre et le chaos. Les symboles et attributs de *Gebura* dans la Kabbale sont : **la force ; le pouvoir ; la cruauté ; l'oppression ; un guerrier sur son char ; la domination ; la force émotionnelle ; l'épée ; la lance et le fouet ; la loi dans son exécution**. *Gebura* est l'instrument de la justice divine associée au dieu suprême.

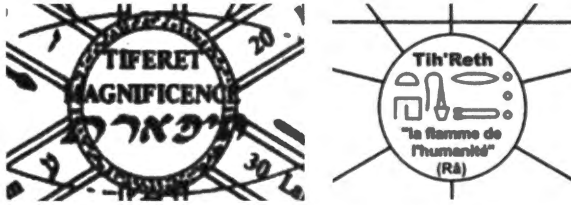
Attributs de Gep-Ura'a / Seth dans l'Assemblée égyptienne (en gras) : En face de Serkit se place Seth, alias , *Gep-Ura'a*, « le roi de la tempête » ou *Gebura*, « puissance », « vigueur » et « sévérité » en hébreu. Seth est **contraire au processus de cohésion** de Serkit, il est son **antithèse**.

Dans la mythologie sumérienne, Enlil (Seth) et Ninmah-Ninhursag (Serkit) formaient un couple divin et royal qui s'est désuni et déchiré. Meurtrier d'Osiris, Seth induit **la guerre et le chaos**. Les symboles et attributs de Seth sont conformes à la *Gebura* de la Kabbale : **la force ; le pouvoir ; la cruauté ; l'oppression ; un guerrier sur son char ; la domination ; la force émotionnelle ; l'épée ; la lance et le fouet**.

De même, Seth incarne bien **le principe du mal qui est associé à Satan**, c'est-à-dire au *Šatam* sumérien, « l'administrateur territorial », lui-même en quête de territoires qui appartiennent à Osiris et Isis et qui reviennent de droit à Horus. En qualité de *Šatam*, il est bien **la loi dans son exécution**. Seth est **l'instrument de la justice divine associée au dieu Atum-Râ**, le Yahvé biblique.

Seth possède un caractère violent et ambigu. Au temps des Pharaons, il sera regardé comme le maître d'armes des rois égyptiens et le protecteur d'un corps d'armée, placé sur un pied d'égalité avec les autres grands dieux : une énergie destructrice mais vigoureuse, nécessaire pour tenir en respect le mal absolu, représenté par le serpent Apep. Les aspects négatifs de Seth seront, surtout à la basse époque égyptienne, invoqués dans certaines pratiques, car il était regardé comme « grand de magie » et de nombreux papyrus attestent l'appel fait à ses capacités de nuire.

6. Tiphereth



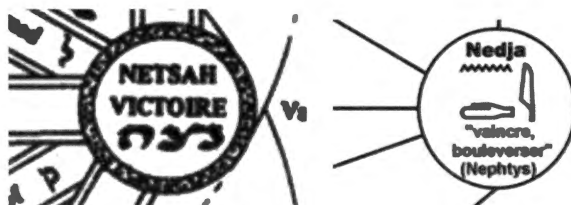
Attributs de Tipheret dans la Kabbale : *Tiphereth* est le point central autour duquel la totalité de l'Arbre des *Sephiroth* s'organise. Il interagit sur l'ensemble. Ses éléments et attributs sont : **le soleil ; le feu ; le roi ; le fils ; le cœur ; l'équilibre ; la fierté ; le moi qui surveille tout ; le Grand Monarque ; le Grand Œuvre et la pyramide tronquée**. Malgré ses liens avec l'ensemble de l'arbre, *Tiphereth* est clairement reliée à *Kether* (« la couronne ») en passant par la *Sephira* invisible *Da'ath* (« la connaissance »). En tant que Grand Monarque, *Tiphereth* est supposé consacrer le Messie au sommet d'une montagne...

Attributs de Tih'Reth / Râ dans l'Assemblée égyptienne (en gras) : Au centre du diagramme de l'Arbre de Vie se trouve donc le soleil Râ (Horus dit « l'aîné ou l'ancien » en Égypte), autrement dit, , *Tih'Reth*, « la flamme de l'humanité », convertie en *Tiphereth*, « la beauté » ou « la magnificence » dans la Kabbale. Râ est **le point central autour duquel s'organise la totalité de l'Assemblée divine**. Râ **interagit sur l'ensemble** des dieux de l'Égypte. Conformément à l'exégèse juive, les éléments et attributs de Râ sont bien : **le soleil ; le feu ; le roi ; le fils ; le cœur ; l'équilibre ; la fierté ; le moi qui surveille tout ; le Grand Monarque ; le Grand Œuvre et la pyramide tronquée**.

Une pyramide tronquée, car le morceau manquant est la pierre angulaire de la Grande Pyramide de Giza ou encore le Benben retiré et aujourd'hui disparu. Horus l'aîné (Her-Râ) est le prédécesseur d'Horus, le fils d'Isis et Osiris – le fameux *Mesi*, , qui doit recouvrir l'ensemble des territoires perdus de ses parents et réunifier le pays d'Égypte pour lui rendre l'état qu'il avait à l'époque d'Osiris. Malgré ses liens avec l'ensemble des membres du conseil divin, Râ est clairement relié à Atum-Râ en passant par le fameux morceau manquant de l'Assemblée, la sphère invisible (Horus) qui possède « la connaissance », soit : la sagesse d'Osiris et l'entendement d'Isis. À l'instar de la *Tiphereth* hébraïque, **Râ, en qualité de Grand Monarque, est supposé consacrer au sommet d'une montagne (la Grande Pyramide) le fils solaire, le Mesi, héritier du trône d'Égypte**.

Au temps d'Osiris, il brillait et incarnait le guerrier protecteur absolu. La venue d'Horus, fils d'Isis, perturbe l'équilibre de l'Assemblée divine, *in extenso* l'Arbre de Vie, symbole de la divine Assemblée.

7. Netza ou Netsah



Attributs de Netza dans la Kabbale : *Netza* est la sphère des émotions et de l'intelligence occulte; elle incarne la « victoire » dans la Kabbale. *Netza* reçoit l'énergie de Chesed-Serkit en vue de la rendre concrète. Ses symboles et attributs sont : **la puissance; la fermeté; les reins; les hanches; les jambes; une femme nue; la planète Vénus; la rose; la passion; la luxure; le désir; la beauté sensuelle; l'amour; la dépression; la haine; la joie; la rage; l'excitation et la magie mystique.** *Netza* est en proie aux coups de foudre et aux élans débordants, et elle est aussi en quête perpétuelle de compréhension.

Attributs de Nedja / Nephtys dans l'Assemblée égyptienne (en gras) : Elle est Inanna-Ištar en Mésopotamie et Nephtys en Égypte ancienne. Conformément aux attributs de la *Netza* kabbalistique, Nephtys-Inanna est **la sphère des émotions et de l'intelligence occulte**, en continuelle recherche de sensations et de magie.

Étant la nièce de Serkit, **elle reçoit l'énergie de Serkit en vue de la manifester.** Elle fait partie des pleureuses et magiciennes qui ont secondé Isis lors de la mise au monde d'Horus. Maîtresse d'Osiris et ensuite d'Horus, elle est sœur jumelle d'Isis, dite sa « sœur noire ».

Les symboles et attributs de Nephtys-Inanna réunissent bien **la puissance et la fermeté**, ce qui la connecte à la victoire. En qualité de déesse de l'amour, ses symboles et attributs sont : **les reins; les hanches; les jambes; une femme nue; la planète Vénus; la rose; la passion; la luxure; le désir; la beauté sensuelle et l'amour.**

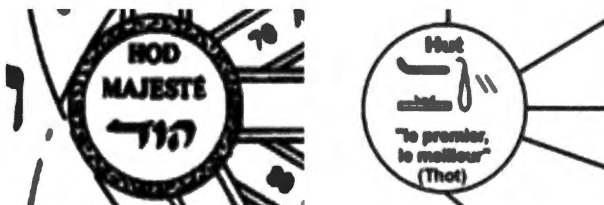
Déesse des contrastes, Nephtys-Inanna se manifeste à travers les humeurs changeantes, **la dépression, la haine, la joie, la rage et l'excitation.**

Nephtys-Inanna est une divinité indépendante et terriblement incomprise, à mi-chemin entre l'état de mère de l'humanité et celui de sainte joyeuse, mais aussi emplie d'animalité. Selon les travaux d'Anton Parks dans son ouvrage, *Corpus Deae*, Nephtys est la « Bien-Aimée de la Tour », à savoir *Meri-Miktal*, , « Marie de la Tour » (Marie-Madeleine). L'attribut de la tour présent comme signe distinctif sur sa tête n'est donc pas fortuit. En symbolisme, la tour figure un élément ascensionnel permettant de conquérir les cieux. En hermétisme, elle traduit également une énergie solaire régénératrice et un canal par lequel les ondes

célestes descendent sur Terre. La tour symbolise aussi l'orgueil ainsi qu'un symbole phallique de **puissance**. Le véritable nom égyptien de Nephtys se prononce *Nebet-Hut*, littéralement la «Maîtresse du Temple». Faire de Nephtys la Maîtresse du Temple, revient à lui attribuer le rôle fondateur du creuset où se mélangent les énergies du Haut et du Bas, où l'alchimie s'opère dans sa matrice. Le signe sur la tête de Nephtys se compose du Temple et de la coupe. L'ensemble forme une tour schématisée ou encore un autel où brûle le Feu sacré. Nephtys détient la coupe du «Baptême de l'Esprit et du Feu», elle seule peut transformer l'élú et l'élever vers le divin pour lui rapporter la royauté perdue de l'Étoile du Matin (**Vénus**).

À ce titre, Nephtys est la véritable Porteuse du Graal archaïque. Dans la version suméro-akkadienne du rite de l'Akitu, c'est à Inanna-Ištar qu'incombe le rôle de résurrection et de transmission de la puissance royale au roi Marduk, double d'Horus. Le Papyrus égyptien Jumilhac explique très clairement l'utilité de la coiffe mystérieuse placée sur la tête de Nephtys. Cette dernière possède une **magie mystique** et le don de soigner les maux. Comme son double, Inanna, Nephtys est responsable de la résurrection d'Horus et garante de sa guérison grâce à son **Amour**.

8. Hod



Attributs de Hod dans la Kabbale : Hod est la « gloire » et la « majesté » dans la Kabbale. Antithèse de Netza (Nephtys-Inanna), Hod contrôle les élans de Netza, il les analyse et les filtre. Sans Hod, les actions de Netza seraient chaotiques. Les symboles et attributs de Hod sont : **les sciences**; **les mathématiques**; **la médecine**; **les noms**; **le langage**; **la conceptualisation**; **la communication**; **le tablier**; **la réverbération**; **la splendeur**; **la vision de la splendeur**; **la confiance**; **l'honnêteté**; **les lois, les droits et la magie rituelle**.

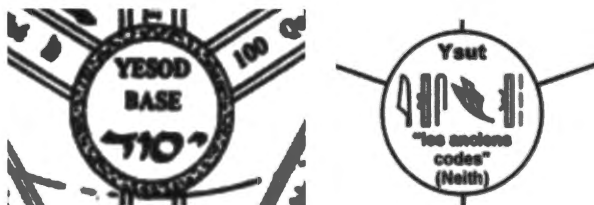
Attributs de Hut / Thot dans l'Assemblée égyptienne (en gras) : Face à Nephtys, se place Thot ou Hod/Hut. Thot est l'antithèse de Nephtys-Inanna. Thot contrôle les élans de Nephtys-Inanna, il les considère et les clarifie. Sans Thot, les actions de cette déesse seraient désordonnées. Nephtys ayant une filiation sethienne, Thot assume le rôle de

protéger Isis et de conseiller Horus en vue de les préserver des foudres et élans de Nephtys.

Les symboles et attributs de Thot sont : **les sciences, les mathématiques et la médecine**. Thot est effectivement le scientifique du clan osirien, il est le grand calculateur et le maître du temps. Il soigne les maux créés par Seth. **Les noms, le langage, la conceptualisation et la communication** sont des attributs de Thot en qualité de concepteur et gardien de la parole sacrée d'Osiris. Le tablier illustre bien chez Thot les définitions qui en découlent. **Le tablier** est l'emblème du travail et du salut. Il est celui des médecins. Dans la franc-maçonnerie, le tablier est signe d'humilité et d'appartenance à l'Ordre. Celui qui porte le tablier est au service de la Lumière et du Grand Architecte.

La réverbération, la splendeur et la vision de la splendeur sont des propriétés qui se rapportent clairement à Thot puisqu'il est au service des fils solaires Râ et Horus. Être de confiance et ancien bras droit d'Osiris, Thot est **honnête** et intègre, il est le fier défenseur de la mémoire d'Osiris. Finalement, **les lois, les droits et la magie rituelle** personnifient aussi très bien le personnage mystagogue de Thot. Son nom sumérien de **ZE-HU-TI**, «le souffle (ou l'esprit) de l'oiseau de vie» (décliné en «*Djehuti*» en égyptien) fait de lui l'ingénieur et contremaître du plan d'Isis qui était de réincarner Osiris en Horus selon une horloge du temps précise. Son génie fait de lui le premier des Suivants d'Osiris (Enki) et de la Lumière. Par sa noblesse, sa grandeur et sa **majesté**, Thot est assurément, , *Hut*, «le premier, le meilleur.»

9. Yesod



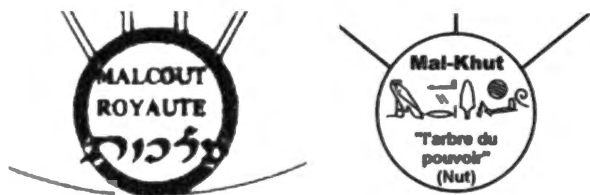
Attributs de Yesod dans la Kabbale : *Yesod* est le fondement de toute chose qui s'incarne. *Yesod* symbolise les **fondations du monde** créé sur lesquelles repose l'ensemble des *Sephirot*, donc des dieux. Elle est la **gardiennne du moule des formes**. Ses symboles et attributs sont : **la Lune**; **les menstrues**; **les organes génitaux**; **le sexe**; **la fondation**; **les parfums**; **l'indépendance**; **l'ego**; **l'obéissance aveugle**; **la vision du mécanisme de l'Univers**; **l'instinct**; **la perception**; **la divination**; **l'inconscient**; **les illusions**; **le palais des images et les portes secrètes**.

Attributs de Ysut / Neith dans l'Assemblée égyptienne (en gras) :

Au milieu de l'arbre, juste sous Râ, se place la déesse Neith qui correspond à la divinité mésopotamienne Dim'mege ou Lilitu, baptisée Lilith dans la littérature hébraïque. Le nom grec de Neith est tiré de l'égyptien *Net* (Neith), lui-même provenant de *Neret* ou *Nerit* qui évoque à la fois le « vautour » (emblème de royauté) et « le gouvernement ». Neith est regardée comme la plus ancienne divinité de la Terre, après la déesse primordiale Nut (Nammu en Mésopotamie).

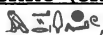
Neith symbolise les fondations du monde créé sur lesquelles repose l'ensemble des dieux. Son nom magique, , *Ysut*, « les anciens codes », prend donc tout son sens. **Elle est la gardienne du moule des formes. Neith est le fondement de toute chose qui s'incarne.** En tant que Dim'mege, elle est effectivement la dépositaire des matrices artificielles *Siensišár* ou *Uzumúa* (« où la chair pousse ») dont se servirent, conformément aux textes sur argile de Mésopotamie, Enki et Ninmah pour cloner l'humanité adamique. Ses symboles et attributs sont : **la Lune, les organes génitaux et le sexe.** Ces attributs sont confortés par sa forme babylonienne de *Lilitu* (Lilith), qui l'assimile à un démon de la luxure. L'exégèse juive en fait l'épouse lunaire du premier Adam avec qui elle **engendra** des démons de la Terre. Neith est une divinité en rapport avec les abysses du monde, **la fondation** de la Terre, c'est-à-dire l'*Abzu* souterrain des Sumériens puisqu'elle y réside. À l'image de Lilith, elle porte **des parfums** suaves qui attirent les hommes et qui travaillent sur l'inconscient. Sous ses formes égyptienne, mésopotamienne ou hébraïque, elle est une divinité seule et **indépendante**, pleine d'**ego**. Elle a un regard et une **obéissance aveugle** vis-à-vis de la Terre et de ses principes, c'est-à-dire le royaume des formes qu'incarne la divinité du bas de l'arbre, regardée comme sa mère. À cet égard, Neith connaît parfaitement **la vision du mécanisme de l'Univers**. Elle renferme tous les mystères, c'est pourquoi **l'instinct, la perception, la divination et l'inconscient** lui sont aussi attribués. Neith est à ce titre la souveraine **des illusions, celle du palais des images et des portes secrètes**. C'est de son domaine abyssal que proviennent les eaux de la Terre assimilées à celles du Nil en Égypte. Neith, fondement même de la matérialité terrestre, est dépositaire de la doctrine de la Sophia gnostique, Barbélù (Barbélô), la Mère des Origines.

10. Malkuth



Ensemble, les neuf *Sephiroth* produisent le quatrième monde, celui de la « manifestation », représenté de nouveau – ce qui est en haut est comme ce qui est en bas – par une seule *Sephira*, *Malkuth* (« le Royaume »). C'est le monde prodigieux des quatre éléments et des minéraux, des plantes, des animaux et des humains. Là, où la matière subtile de l'esprit devient l'esprit dense de la matière, l'esprit tout-pénétrant du premier monde est reflété dans l'esprit cristallisé du quatrième monde. La cause primordiale a achevé son objectif final dans la vie, la nature, l'humanité.

Attributs de Malkuth dans la Kabbale : *Malkuth* est le royaume des formes et incarne à la fois notre Univers, la planète Terre et toutes les formes animées. *Malkuth* exprime la présence de la Source de toute chose dans la Création. *Malkuth* est l'aspect féminin de Dieu. Elle est la Mère Suprême et la *Shekhina* (« la présence ») de l'en bas. Ses symboles et attributs sont : **une femme couronnée assise sur son trône; le diadème; la mère inférieure; la Terre; le monde réel; la porte qui éjecte l'âme; le seuil du jardin d'Eden; la vierge; la fiancée; la promesse; les pieds; la matière physique; la stabilité; la mort et l'incarnation.**

Attributs de Mal-Khut / Nut dans l'Assemblée égyptienne (en gras) : Nut est la déesse du Ciel et de la Terre, sous la forme de , *Mal-Khut* ou *Mar-Khut*, « l'arbre du pouvoir », transformé en *Malkuth*, « le royaume » et « la royauté » dans la Kabbale. **Elle est le royaume des formes et incarne à la fois notre univers, la planète Terre et toutes les formes animées.** Avant d'être regardée comme la déesse du Ciel, Nut était la déesse abyssale par excellence. Son rapport avec la terre et ses eaux est confirmé puisqu'elle incarne la déesse de l'arbre sycomore qui rafraîchit les morts. L'épithète , *Mal-Khut*, « l'arbre du pouvoir » est donc pleinement appropriée. C'est le clergé héliopolitain et son nouveau système cosmologique qui a retiré à Nut sa fonction terrestre en lui imaginant un partenaire masculin terrestre du nom de Geb (dieu de la Terre). Partenaire facile à reconnaître dans le dieu sumérien Enki « le seigneur de la Terre », ce dernier ayant, si l'on se réfère aux documents de Sumer, collaboré avec Nammu (Nut) pour créer plusieurs branches adamiques.

Nut incarne bien en Égypte, la déesse des origines du monde, elle

est la **présence de la Source de toute chose dans la création**. Elle est donc sans conteste l'**aspect féminin de Dieu**. Elle est la **mère suprême et la présence de l'en bas**, pour finalement représenter l'en haut plus tardivement. Ses symboles et attributs sont : **une femme couronnée assise sur son trône**, elle est effectivement représentée ainsi en Égypte sur plusieurs bas-reliefs. En qualité de reine de la Terre et du Ciel, Nut porte le **diadème** de la souveraine. Nut représente bien la **mère inférieure, la Terre et le monde réel**, celui des formes. Dans le monde souterrain égyptien et le ciel, elle figure l'élément liquide et l'élément aérien des deux *Duat* inférieure et supérieure sur lesquelles les barques des morts naviguent pour que leurs occupants soient régénérés et renaissent le lendemain, ce qui explique pourquoi elle est aussi regardée comme la **porte qui éjecte l'âme vers le jardin d'Eden**, sous sa forme de séjour des bienheureux où vivent les âmes justes.

Nut est la **Vierge du Monde, la fiancée et la promesse**. Sous sa forme de *Malkuth* dans la Kabbale, son hypothétique réconciliation avec *Kether* (Atum-Râ/An) ne sera possible que lorsque tous les humains auront ré-intégré leur propre Lumière. Dans cette perspective, toute action altruiste menée par chaque être humain est un acte d'amour envers l'humanité qui ne fait que rapprocher les deux opposés. Nut incarnant la racine première du monde terrestre, il est logique que des attributs comme **les pieds, la matière physique et la stabilité** lui soient décernés. En qualité de Déesse-Mère qui figure les entrailles de la Terre d'où s'opèrent les métamorphoses des défunts prêts à se réincarner, et aussi de *Duat* céleste à travers laquelle le roi-soleil renaît chaque jour, la **mort et l'incarnation** sont aussi des thèmes préposés à Nut.

Comme *Yesod*/Neith, elle est dépositaire de la doctrine fondatrice de la Mère-Matrice, Barbélù (Barbélô), la Sophia et Mère des Origines des gnostiques d'Égypte. Selon notre compréhension, Nut-Nammu est également Nuréa, l'instructrice, l'archétype de la figure spirituelle qui porte le pouvoir non corrompu de la Mère des Origines.

CONCLUSION

« Il te manque la sagesse ?

Qu'as-tu acquis ?

Tu possèdes la sagesse ?

Que te manque-t-il ? »

Midrach Rabba sur le Lévitique I

« L'enseignement du sage est un arbre de vie. »

Proverbes 13:14

Au commencement du temps se trouve une exilée, une Déesse d'Amour et de Ténèbres, une Déesse Cachée. Elle est venue des étoiles pour offrir au genre humain la conscience et les arts. Dans ses présents, elle confia également à l'humanité le décompte du temps, outil précieux qui permet de triompher du Chaos.

Si la Déesse s'est retirée de sa propre Création, c'est en faisant serment d'y revenir un jour au terme d'un long processus. Pour que son souvenir ne puisse se perdre, la Déesse a prévu d'envoyer cycliquement un émissaire pour réveiller le souvenir de son existence dans l'esprit des Hommes. Ce livre est de ceux qui désirent ardemment commémorer ce qui fut jadis la plus ancienne spiritualité humaine afin de lui épargner la seconde mort, celle de l'oubli. Pourtant, comme l'enseigne la tumultueuse trajectoire de la Déesse, sans ténèbres, impossible de cerner les contours de la lumière : c'est en effet dans le noir que les tons les plus vibrants et les reflets se font les plus nets, les Ténèbres étant consubstantielles et nécessaires à la Création.

L'Arbre – égérie du siècle où l'imprimerie fut reine et où la Kabbale se diffusa – a fourni le papier au Texte. Le livre devient l'Arbre du Jardin, celui-là même auprès duquel sont construits les puits de Savoir. Là, la Reine des Cieux, la Mère négative et noire qui brille par son absence attend paisiblement que l'on daigne tourner les yeux vers son Trône, l'Arbre sculpté en échelle qui conduit Au-dessus. Le Texte du Livre lui-même

– à savoir la Bible – est transfiguré en Arbre dont les racines viennent du Ciel.

Véritable prisme de l'astérisme, l'Arbre de Vie est un moyen d'approcher le Mystère par de multiples chemins ou canaux. Instrument étalon des symboles, agrégateurs de références, produit et vecteur de syncrétismes tout à la fois, il ne cesse de susciter la fascination.

Les sources kabbalistique ne sont plus à démontrer : égyptiennes, mésopotamiennes, résolument antédiluviennes. Tout était pourtant dit dans son propre nom de « Kabbale » qui est l'homophone quasi parfait de « Qubalas », terme désignant ce qui appartient à la déesse Kubaba-Cybèle, c'est-à-dire « la connaissance ». Elle fut hellénisée sous le nom de « Cybèle », aussi appelée « Déméter », avatar évident de la Déesse Cachée.



78. Reproduction d'un tesson portant l'inscription « [Je suis] *Cybèle* » (littéralement « [TA]S QUBALAS »), excavé à proximité des murs de la cité de Centocamere, daté des VII^e ou VI^e siècles avant notre ère ; détail de l'inscription « QUBALAS ». Musée archéologique de Locri Epizephyrîi

C'est avec l'Arbre que sont forgés les outils des mages, des sorcières, des druides. Notre enquête aura levé le voile sur la nature de la baguette, ou gnomon, qui sert à mesurer la position des astres. Cet outil est parfois remplacé par le fil à plomb ou pendule, ou bien la corde d'arpenteur. Le chaudron permet quant à lui d'élaborer des potions ou de créer un scaphé, horloge solaire précise et fiable, bien que son aspect mystérieux dérouté.

Nous avons véritablement compris que les Loups-garous sont au service de la Lune, car Elle fut la maîtresse de la Nature, le pôle magnétique, la représentante de l'Année et du Temps lui-même. Elle fut comprise comme la maîtresse des métamorphoses, soumettant le grain et les Hommes à ses ordres. Tels les vampires des contes, elle est « tuée » ou « disparaît » à la Lumière, car cette déesse nocturne est faite d'ombre, elle est l'autre versant de la lumière de la torche que brandit l'initié. Cette radiance noire est effacée par la Lumière et pourtant elle ne cesse de revivre dans les contes, dans l'esprit et dans le cœur des Hommes.

Nous avons appris que les Sirènes, loin d'être de licencieuses séductrices tiraillées par des pulsions meurtrières, sont en réalité des reliques d'un temps révolu. « Conduits » mécaniques et oracles, androïdes anachroniques, les Sirènes peuplent encore l'esprit du genre humain, tentant de se faire comprendre par-delà les millénaires qui ont obscurci leur véritable mission.

Secret jalousement gardé par quelques initiés, le mystère des « dieux », divins, mais mortels, séquestrés par leur propre clergé a enfin été porté à la connaissance du grand public. Irrémédiablement, mes travaux me conduisent à approfondir ce pan oublié de l'Histoire. Mes prochains ouvrages ne manqueront pas d'éclairer d'un jour nouveau cette étrange coutume.

Le mérite de l'Arbre des *Sephiroth* relève moins d'un modèle originel que d'un vecteur de cohésion traversant la multitude des croyances dont les peuples se sont imprégnés au cours des 6000 dernières années. L'Arbre de Vie représente la volonté de réintégrer en son sein les différents schismes ; il traduit le désir de « réunir ce qui était épars », donnant à la fois une dimension scientifique à la spiritualité et une dimension spirituelle aux sciences calendaires et astronomiques. Il est certainement le dernier témoin d'une époque où les domaines de la science et de la conscience étaient résolument indissociables.

Si le résumé de ces révélations vous laisse un goût amer de monde désenchanté, j'espère que ces dernières considérations parviendront à vous convaincre qu'il n'en est rien : les informations livrées par les missions « *Voyager* » aux confins de notre Système Solaire révèlent qu'une immense « bulle » d'énergie ceinture bel et bien notre environnement. Chaque jour, les informations que nous recevons lèvent progressivement le voile sur les merveilles de notre monde, ultime héritage offert par une Déesse en exil...

Grâce au présent essai, le secret de l'ordre de Pythagore n'en est plus un : près de deux mille ans après la mort du Maître, plus de 6000 ans après l'oubli de la grande cité d'Eridu...

Désormais, l'existence de l'ordre du Loup et de son prophète, le Héros de la Déesse, n'est plus un secret jalousement gardé.

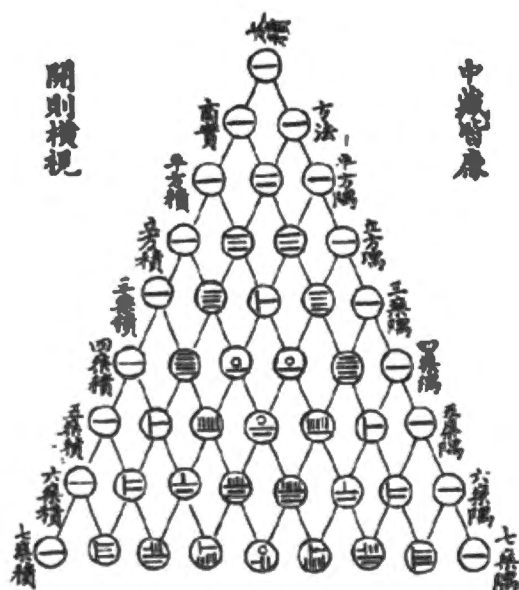
Désormais, la nature même des Sirènes, oracles instrumentalisés au fil des millénaires, vous a été révélée.

Désormais, enfin, le cruel rituel qui consistait à assujettir des divinités aux caprices des Hommes en les séquestrant dans leurs propres temples n'est plus qu'un vague cauchemar. Mais comme indiqué plus haut, ce sujet sera approfondi lors de prochains travaux. Pour finir, la nature de la première divinité révérée par l'humanité est éclaircie : c'est une Déesse, une

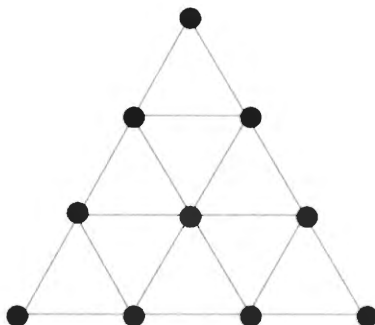
Déesse Cachée qui, au cours de son terrible exil, vint un jour séjourner parmi les Humains. Celle qui est Cachée offrit aux Hommes la civilisation et l'art du calendrier – il n'était que temps de révéler son histoire!

ANNEXE

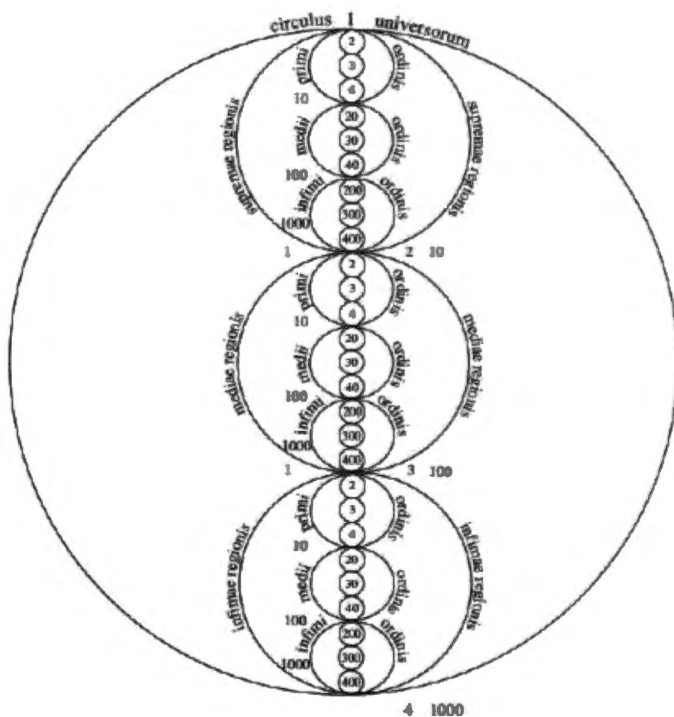
Illustrations en complément de l'ouvrage



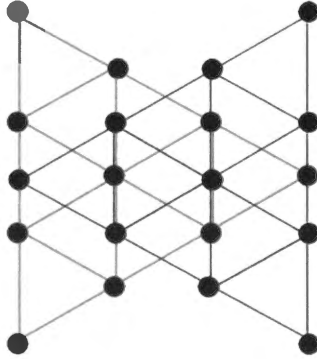
A. Triangle de Jia Xian présenté dans *Le miroir de jade des quatre inconnues*, Chine, 1303 – tout comme le théorème de Pythagore, pensiez-vous tout savoir à propos de la fameuse machine miraculeuse à calculer « inventée » par Blaise Pascal (la pascaline)? Il est intéressant de constater que sa trace se retrouve au moins 300 ans avant la venue au monde du célèbre philosophe. C'est un manuscrit chinois intitulé *Le miroir de jade des quatre inconnues* qui en expose le concept. Ce manuel d'arithmétique démontre comment résoudre des problèmes à plusieurs inconnues en transformant un problème et en le convertissant avec « quatre inconnues » qui sont le Ciel, la Terre, l'Homme et la Matière. Ces spéculations mathématiques sont particulièrement complexes et attestent du raffinement des systèmes de calculs légués par les ordres de type pythagoricien. Indubitablement, l'approche présentée dans *Le miroir de jade des quatre inconnues* présente des origines communes avec la philosophie de Pythagore.



B. Application moderne et synthétique des concepts essentiels au système de la Tétraktys. Cet outil servira à ceux qui souhaitent intégrer la Tétraktys dans leurs pratiques spirituelles et magiques. Si l'on en croit les enseignements de Pythagore, le monde est accessible par « trois voies » ou « trois yeux » : par l'expérience sensorielle, par l'expérience rationnelle (la connaissance des sciences), et enfin par l'expérience mystique (par l'usage des symboles). Ainsi, si l'on en croit l'ordre pythagoriciens, commémorer cette nomenclature du réel suffit à unir l'âme à la Déesse cachée, Lumière des Origines.



C. Si la méthode exacte de représentation de la fameuse Grande Année de Pythagore demeure incertaine, le système de Nicolas de Cues (XV^e siècle) en semble assez proche et permet de se représenter la nature cyclique du temps au centre des préoccupations des pythagoriciens.



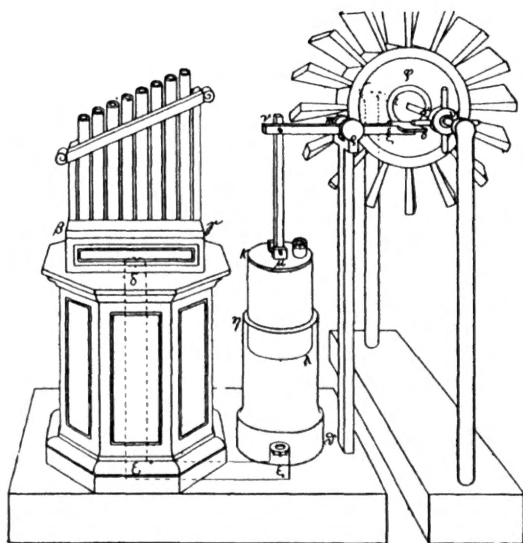
D. Autre modèle « cuesien » (de Nicolas de Cues) de la réalité : on constate l'idée selon laquelle « les opposés se rejoignent » et procèdent à un équilibre des mondes.



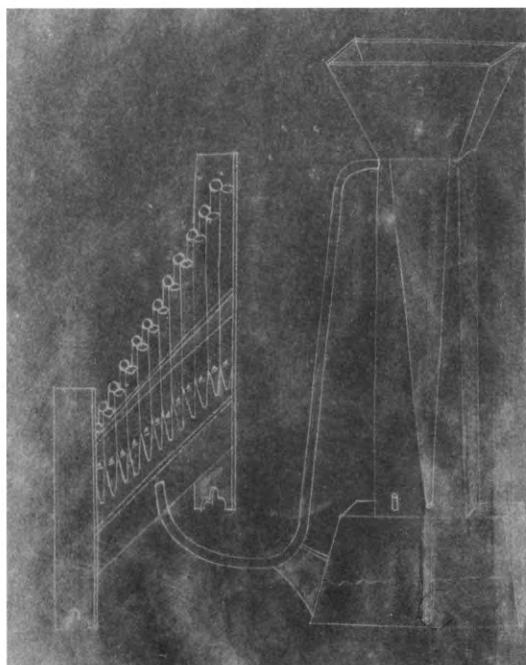
E. Graine de Silphium déposée par un Loup représenté sur une pièce du Cyrénaïque. Les Doriens (ethnie grecque à laquelle appartenait Pythagore) ont établi une colonie dans le nord de l'Afrique actuelle. Cette colonie doriennne du Cyrénaïque fit fortune en faisant commerce d'une « plante miracle », le Silphium : cette plante avait été protégée et cultivée par une caste de prêtresses bien avant l'arrivée des colons. Elles partagèrent leurs connaissances avec les Doriens et cet événement fut consacré dans les mythes. La nature de la Déesse symbolisée par le Silphium est clairement identique à celle de la Déesse cachée exposée dans cet ouvrage. Dans l'histoire du Silphium se retrouvent liés l'histoire du Loup mythique et le savoir perdu de la Déesse cachée : cette épopée est exposée en détail dans un livret synthétique intitulé « Silphium : le miracle d'une plante médicinale ancienne ressuscitée ». Reproduction d'une pièce présentée au British Museum (BM, Greek, *Catalogue of the Greek coins of Cyrenaica*, 2, p. 91, numéro de registre 1921, 0331.1).



F. À gauche, berceau ou scaphé présenté au musée du Louvre à Paris. Dans la même vitrine se côtoient des Sirènes et des représentations de Koré et de Déméter. Tout proche est également exposé un « berceau » où se trouve un Harpocrate. Le choix de la scénographie est particulièrement éclairant : ce qui a ça et là été pris pour des jouets ou des objets « votifs » ou « oraculaires » figure parfois des technologies mal comprises. Il s'agit *a priori* ici d'une horloge solaire (scaphé) où se trouve représentée la déesse Athéna (sœur d'Apollon) sous la forme symbolique de la chouette. À droite, Athéna au masque de Loup avec une chouette dans la main sous la forme d'une statuette où apparaît son sein, ce qui la rend clairement identifiable. Pourtant, cette représentation a été mégenrée, hellénisée et cataloguée comme « Anubis » défenseur d'Osiris (MET Museum, « *Anubis as defender of Osiris or Dionysus* », approx. II^e ou III^e siècle, œuvre originaire d'Égypte).



G. En haut, reconstitution d'un orgue automate. Un exemplaire de ce type datant du 1^{er} siècle de notre ère a été retrouvé à Dion (Grèce). Un ingénieur italien appelé Jacomo de Fontana tenta vraisemblablement d'en reproduire le mécanisme au XIV^e siècle, comme le montre le schéma d'un de ses ouvrages. En bas, extrait du *Bellicorum instrumentorum liber*, 1420. Cet essai aura suffisamment démontré à quel point la transmission de certaines pratiques antédiluviennes a été assurée par les pythagoriciens. Parmi les plus iconiques se trouvent assurément la tradition de l'orgue : nous l'avons compris, les premiers « instruments » de type « orgue » étaient des orgues automates originaire de Mésopotamie. Ces Sirènes mésopotamiennes trônaient sur les tombes des défunts et étaient chargées de délivrer leurs paroles aux vivants. Puis elles sont devenues des automates dans le temple grec de Delphes avant de devenir les orgues des églises chrétiennes. Voici un schéma expliquant le fonctionnement d'un orgue à vent et de la roue à vent d'Héron d'Alexandrie. Ce mécanisme est semblable à celui des orgues à eaux. Ceux qui ont eu le plaisir de vivre en province il y a encore vingt ans pouvaient en admirer les jours de fête ou de marché...



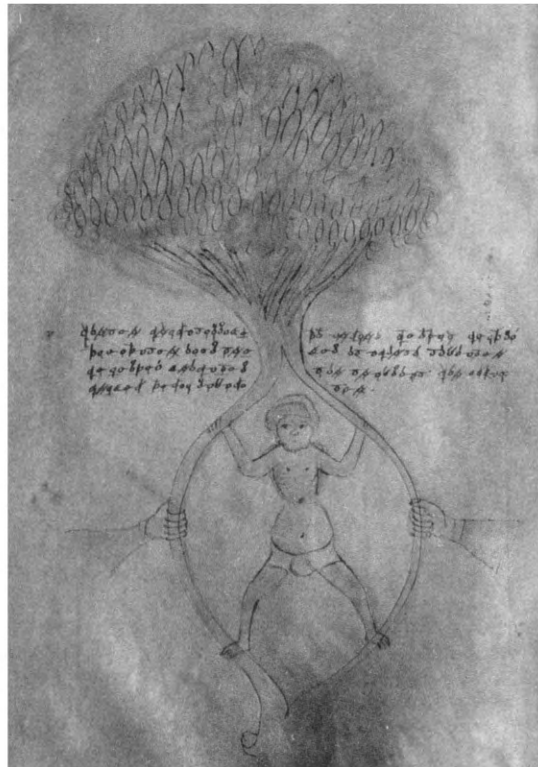
H. Jacomo de Fontana, *Bellicorum instrumentorum liber* (1420). Avant de devenir des orgues (des figures non anthropomorphes) les Sirènes-automates ont traversé le temps et connu d'autres métamorphoses. Sans jamais totalement se perdre, elles se sont adaptées. Voici deux exemples intéressants extraits des travaux du précurseur de Léonard de Vinci que fut Jacomo de Fontana. On voit sur le croquis du haut une figure d'automate semblable à un Baphomet. Rien de surprenant quand on sait que les travaux d'Anton Parks dans *Corpus Deae* (2017) ont démontré que le Baphomet révéralé par les Templiers était la déesse égyptienne appelée Bat (littéralement « esprit féminin », c'est-à-dire le Saint-Esprit de la religion égyptienne antique). La déesse Bat est un aspect de la Déesse égyptienne Hathor, liée aux chants et aux rites du feu immortel (pratique notamment attestée à Dendérah). Ainsi, encore au XVI^e siècle, des inventions perpétuant l'idéal de prêtresses-sirènes chantantes s'est perpétué dans la plus grande discrétion. Ces deux figures extraites des travaux cryptés de Jacomo de Fontana illustrent l'une un Baphomet (ou déesse triple de type « Hécate » ou « Bat-Hathor ») tandis que l'autre représente clairement une Mélusine mécanique, elle-même avatar moderne de la Déesse cachée.

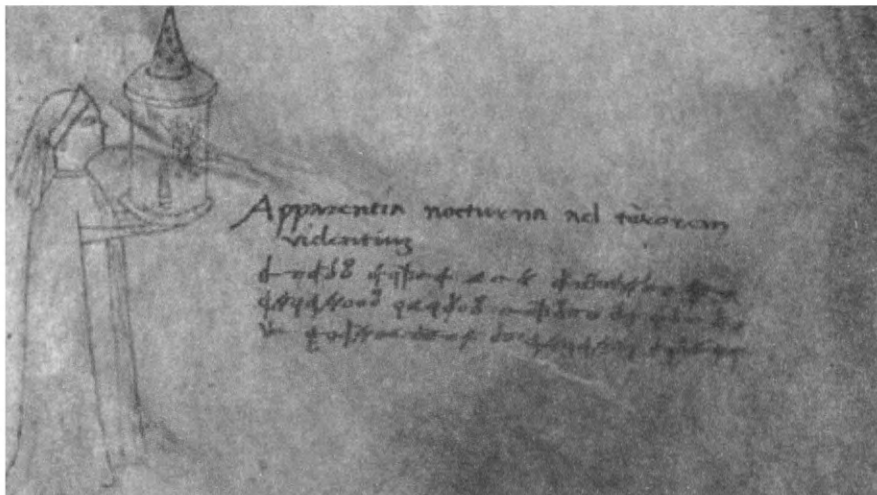




I. Détails des mécanismes permettant de faire parler ou chanter la figure du « Baphomet » de Jacomo de Fontana. Les schémas révèlent que les ailes aussi étaient destinées à être mobiles et peut-être à se transformer en bras humain selon une technique d'escamotage dont seul le magicien-ingénieur de Fontana avait le secret...

J. Un énigmatique « arbre de Vie » présenté dans un manuscrit de Jacomo de Fontana. Il est clair que la présence de ce symbole confirme que cet ingénieur-magicien avait été initié aux mystères de la Déesse cachée.





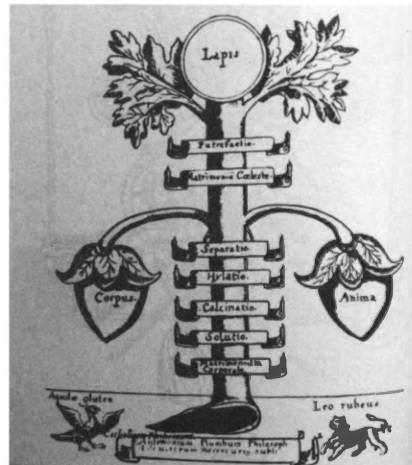
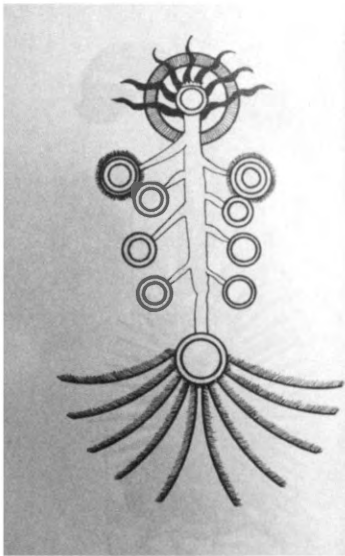
K. Détail décelé dans un recoin de l'ouvrage *Bellicorum instrumentorum liber* (1420) de Jacomo de Fontana. On peut y découvrir un « mage » qui semble regarder dans une sorte de « lanterne magique » un étrange spectacle. Il s'agit très certainement de l'évolution de la « lampe magique » évoquée dans cet ouvrage. L'érudition de Jacomo et ses références symboliques ne laissent aucun doute : il était au fait de nombreux secrets exposés dans cet ouvrage. On y lit dans la partie lisible (non cryptée) : « apparition nocturne à la terreur des voyants » (« *apparentia nocturna ad terrorem videntium* »).



L. Reproduction d'un ancien automate grec lors de l'exposition « *Ancient Greece - The origins of technologies* » du musée de Kotsana. Cet automate devait « miraculeusement » servir du vin.



M. Ce personnage féminin portant le *pêplos* est l'équivalent symbolique de la sirène qui se trouve à sa gauche. Ce sont des moulages en argile produits à la chaîne dans des ateliers et personnalisés à la demande. Le « chapeau » que les deux figures portent est un *pôlos* à pointe. Cette coiffure rappelle la tour ou coupe (couronne *modius* stylisée) portée par leur équivalent égyptien, la déesse Nephtys. Le *pôlos* représente l'*axis mundi*. La présence régulière de ce type de représentation dans les tombeaux atteste de la grande diffusion de l'idéal de la Déesse cachée, « *axis mundi* ». Péplophore et sirène béotiennes coiffées d'un *pôlos* à trois pointes. Thèbes et provenance inconnue, environ 450 avant notre ère, Musée du Louvre à Paris.



N. L'arbre kabbalistique est un arbre renversé, traduisant effectivement l'idée selon laquelle le monde où nous nous trouvons procède de la divinité (les racines) faisant de la Création une branche de cet Arbre qui se déploie. À droite : reproduction de l'Arbre des *Séphiroth* selon le kabbaliste R. Fludd (XVII^e siècle). À gauche : reproduction de la représentation du processus alchimique de transmutation telle que figurée dans le *Catholicon physycorum*, Norton (XVII^e siècle).



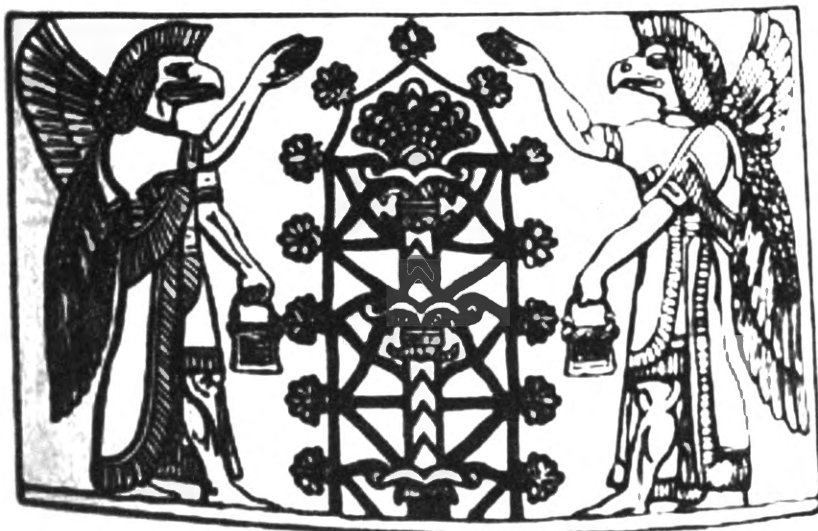
O. Arbre à 7 sept branches, symbole récurrent de l'héraldisme. Cette représentation hermétique montre un arbre correspondant aux 7 planètes et étudié par deux figures masculines : progressivement les femmes sont éloignées et dépossédées d'un enseignement initiatique qui les impliquait autrefois activement et exaltait la puissance créatrice de la Femme archétypale, la Déesse cachée. Cette représentation serait le fruit d'un moine alchimiste du XV^e siècle. Voici un extrait de l'ouvrage dont cette représentation est tirée. Ces quelques mots ne manqueront pas d'interpeler les partisans de l'hypothèse «Gaïa» (Terre consciente et vivante au même titre que n'importe quelle entité biologique). Au surcroît, ces considérations trahissent une conscience aiguë de la vie «en vase clos» dans une création sous cloche, ou «monde bulle», œuvre de la Déesse cachée : «*La vie qui est cachée dans la terre produit choses qui prennent naissance d'icelle, quiconque donc dit que la terre n'est point animée, est menteur, car ce qui est mort ne peut rien donner à un vivant, et n'est susceptible d'aucune chose, parce que l'esprit de vie s'en est envolé et dissipé. C'est pourquoi l'esprit est la vie et l'âme de la terre, où il demeure et acquiert ses vertus empruntées à la nature terrestre par l'être céleste et propriétés des Astres [...]. Et comme la mère nourrit elle même l'enfant qu'elle porte dans son ventre, de même la terre produit et nourrit de l'esprit dissolu du Ciel les minéraux qu'elle porte dans ses entrailles [...]*». (Les Douze Clefs de Philosophie - Von dem grossen Stein der Uralten, Practica, una cum duodecim clavis ex germanico, Basile Valentin).



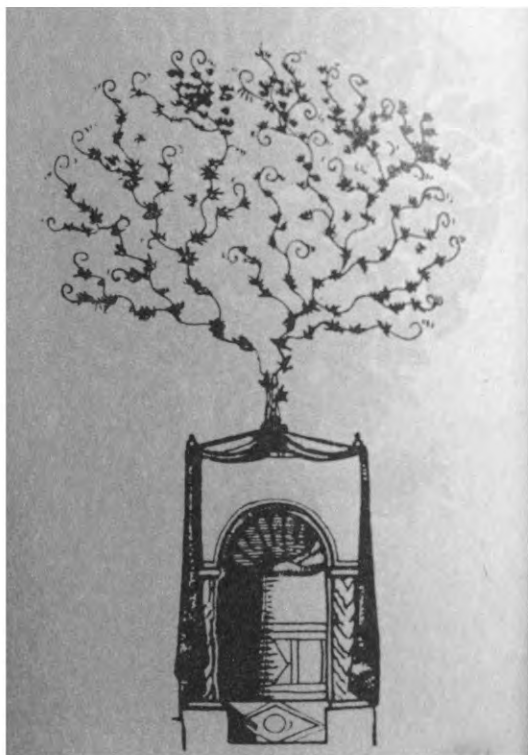
P. Détail d'un miroir de la dynastie Tang (Chine, 618 - 906) dont le centre est occupé par une grenouille qui crache un arbre semblant émerger d'une chaîne de montagnes. De part et d'autre de cet arbre se joue une scène alchimique où un sage observe un lièvre œuvrer dans ce qui semble être un chaudron ou un athanor (four alchimique pouvant servir aux forgerons ou aux artisans bijoutier).



Q. Arbre symbolique chinois décrivant la structure de l'univers. Dans cette représentation, chaque branche double est une figuration du Yin et Yang produisant une « fleur » (un principe unique). L'équivalence entre ce système et celui de l'Arbre des *Séphiroth* de la Kabbale est patent.

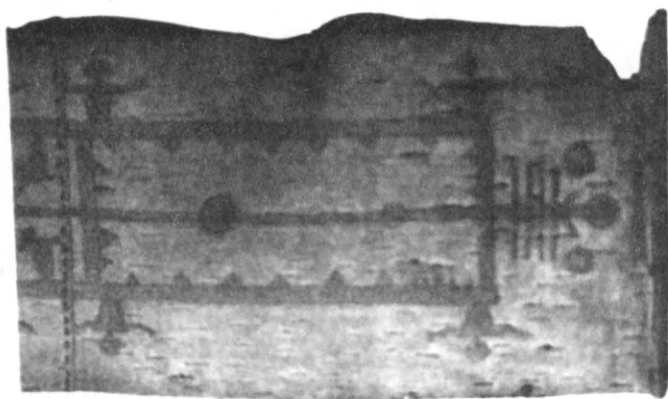


R. Arbre encadré par deux personnages portant un masque d'oiseau. Ils aspergent l'arbre à l'aide d'une pomme de pin. En Mésopotamie, ce type de libation est destiné aux femmes enceintes.



S. Reproduction d'un arbre sortant du tabernacle d'une synagogue (époque gréco-romaine) tel que reproduit dans *Symboles, Signes et Marques*, de George Nataf aux éditions Berg International (1981).

T. Chaco Canyon :
L'épée solaire (« *Sun
Dagger* ») du Chaco
Canyon, territoire
amérindien Anasazi,
réserve naturelle
de Fajada Butte. On
trouve près du som-
met de la butte, dans
un lieu difficile d'ac-
cès, un site amérin-
dien sacré permettant
de calculer le chan-
gement de saison :
une « lame » de soleil
« navigue » sur une
représentation laby-
rinthique permettant
par son observation
d'en connaître la date
approximative.



U. Dans le cadre de la cérémonie « Midewiwin » des Ojibwas (aussi appelés « Chippewas ») cette représentation peut être réalisée sur une écorce d'arbre : sous la forme d'une grande maison qui personnifie l'univers sont figurés les 4 directions ; une pierre placée devant l'entrée symbolise l'Esprit du manitou et un poteau incarne l'Arbre cosmique. Lors d'une transe où l'initié est allongé sur ce type de symboles, les autres chamanes qui l'entourent tirent des flèches tout autour de lui en direction du sol sur des coquillages préalablement déposés sur le sol (représentation et analyse tirées de Piers Vitebsky, *Les Chamanes*, Éditions Evergreen, 1995). La cérémonie « Midewiwin » est la plus importante de ce groupe et aussi l'occasion de commémorer la « grande société médecine », organisation religieuse secrète incluant des membres masculins et féminins.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- **Atorène**, *Le Laboratoire alchimique*, Éditions Guy Tredaniel, 1981
- **Aristote**, *Traité de l'âme*, Livre I (traduit par J. Barthélemy-Saint-Hilaire), 1846
- **Aristote**, *Histoire des animaux* (traduit par J. Barthélemy-Saint-Hilaire), 1883
Métaphysique (traduit par J. Tricot), 1953
- **Ausone**, *La Moselle*, traduit par H. de la Ville de Mirmont, Bordeaux, Imprimerie G. Gounouilhou, 1889
- **Baum Nathalie**, *Arbres et arbustes de l'Égypte ancienne*, Louvain, Peeters, 1988.
- **Bernal Martin**, *Black Athena - Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique*, Paris, PUF, 1991
- **Blondel Jean-François**, *Mystique des tailleurs de pierre*, Monaco, Le Rocher, 1998
- **Bottéro, Jean**, et **Kramer, Samuel Noah**, « Enki et l'ordre du monde », dans *Lorsque les Dieux faisaient l'Homme*, Paris, Gallimard, 1989
- **Bouché-Leclercq, Auguste**, *Histoire de la divination dans l'Antiquité*, Grenoble, Jérôme Millon, 2003
- **Bruit-Zaidman, Louise**, *Le commerce des dieux*, Paris, La découverte, 2001
- **Bonvin, Jacques**, *Vierges noires, la réponse vient de la Terre*, Paris, Dervy-Livres, 1988
- **Burkert, Walter**, *Les cultes à mystères dans l'antiquité*, Paris, Les Belles Lettres, 2003
- **Carcopino, Jérôme**, *La Basilique Pythagoricienne de la Porte majeure*, Paris, L'Artisan du Livre, 1927
- **Carratelli, Giovanni Pugliese**, *Les lamelles d'or orphiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2003
- **Chabas, Guy**, *Pythagore, Kabbale et symbolisme maçonnique*, Paris, MdV Éditeur, 2020
- **Clément d'Alexandrie**, *Stromanta* (Mélanges), I, 21 (traduit par M. de Genoude, 1839)
Le Protreptique, Paris, Le Cerf, 1941
- Collectif, *Le quartette d'Alexandrie*, Paris, Robert Laffont / Bouquins, 2021
- **Defrasne, Jean**, *Récits tirés de l'histoire de Rome*, Paris, Fernand Nathan, 1957
- **Delatte, Armand**, *Études sur la littérature pythagoricienne*, Paris,

Slatkine, 1915

Un discours sacré pythagoricien, Paris, É. Champion, 1917

- **Delorme**, Jean, *La Grèce primitive et archaïque*, Paris, Armand Colin, 1969
- **Détienne**, Marcel, *Dionysos mis à mort*, Paris, Gallimard, 1977
- **Devereux**, Georges, *Femme et mythe*, Paris, Flammarion, 1988
- **Dumézil**, Georges, *Apollon sonore*, Paris, Gallimard, 1982
- **Étienne**, Roland, *Archéologie historique de la Grèce antique*, Paris, Éllipses, 2006
- **Ermioni**, Vincent, *La religion de l'Égypte ancienne*, Paris, P. Lethielleux, 1909
- **Gimbutas**, Marija, *Le langage de la Déesse*, Paris, Édit° des Femmes / A. Fouque, 2005
- **Gomperz**, Theodor, *Penseurs de la Grèce*, tome I, Paris, Payot, 1908
- **D'Huy**, Julien, *Cosmogonies*, préfacé par Jean-Loïc Le Quellec, Paris, La Découverte, coll. « Sciences sociales du vivant », 2020
- **Huynen**, Jacques, *L'énigme des Vierges noires*, Agnières, JMG Édit°, 1991
- **Diogène Laërce**, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité*, Livre VIII (traduit par Charles-Marie Zevort, 1847)
- **Dodds**, Eric Robertson, *Les Grecs et l'Irrationnel*, Paris, Flammarion, 1951
- **Empédocle**, *De la nature - Purifications, Fragments*, traduits par John Burnet, 1919
- **Espak**, Peeter, *Ancient near Eastern gods Enki and Ea: diachronical analysis of texts and images from the earliest sources to the neo-sumerian period*, thèse, Université de Tartu (Estonie), 2006
- **Erigène**, Valentin, *Mystères et pouvoirs des sons au temps des pharaons*, Paris, Guy Trédaniel, 1987
- **Foucart**, Paul, *Le culte des héros chez les Grecs*, Paris, Extrait des mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. 42, 1922
- **Gabelmann**, Hans, *Antiken aus dem Akademischen Kunstmuseum Bonn*, Düsseldorf, Rheinland-Verlag, 1969
- **Gauthier**, Claudine, *La décapitation de Saint Jean en marge des Évangiles*, Paris, Édit° de La Sorbonne, coll. « Homme et Société », 2012
- **Gershenson**, Daniel E., *Apollo the Wolf-God - Journal of Indo-European Studies*, Maclean (Virginie, É.-U.), Institute for the Study of Man, 1991
- **Ghyka**, Matila Costiescu, *Philosophie et mystique du nombre*, Paris, Payot, 1952
- **Graves**, Robert, *Les mythes grecs*, Paris, Fayard, 1979
- **Grimal**, Pierre, *La civilisation romaine*, Paris, Flammarion, 1981
- **Guilmot**, Max, *Les rites initiatiques en Égypte antique*, Paris, Robert Laffont, coll. « Rites et traditions mystérieuses », 1977
- **Ovide**, *Fastorum libri sex* (ss. la direct° & traduct° de James George Frazer), Londres, MacMillan, 1929
- **Halford**, Mathieu, *Druides celtiques et brahmanes indiens - Aux sources d'un héritage indo-européen*, Paris, Almora, 2021
- **Hamayon**, Roberte N., « Âme, force vitale, esprit - L'animisme dans le

chamanisme des peuples chasseurs de la forêt sibérienne», in *L'animisme parmi nous*, Paris, PUF, 2009

- **D'Halicarnasse**, Denys, *Les origines de Rome* (livre II, 71), Paris, Les Belles Lettres, 1990

- **Hésiode**, *Les travaux et les jours* (traduit par Anne Bignan), Paris, 1841

- **Hericher**, Laurent, **Langlois**, Michaël, et **Villeneuve**, Estelle, *Qumrân - Le secret des manuscrits de la mer Morte*, Paris, Édit° BNF, 2010

- **Hérodote**, *Histoire*, I (traduit par Pierre-Henri Larcher), 1850

- **HieroSolis**, *Les Enfants de Seth - Regards sur les anciens gnostiques*, Éditions Hermèsia, 2018

- **Homère**, *L'Iliade* (traduit par Richmond Lattimore), 1951

L'Odyssée (traduit par Eugène Baret), 1842

- **Hopfner**, Theodor, *Fontes historiae religionis Aegyptiacae, In aedibus A. Marci et E. Weberi*, 1923

- **Ifrah**, Georges, *Histoire universelle des chiffres : l'intelligence des Hommes racontée par les nombres et le calcul*, Paris, Bouquins/Robert Laffont, 1981

- **Jamblique**, *Vie de Pythagore*, Paris, Les Belles Lettres, 2011

- **Le Fur**, Daniel, *Les pigments dans la peinture égyptienne*, Paris, Édit° du CNRS, 2002

- **Lévêque**, Pierre, *L'aventure grecque*, Paris, Armand Colin, 1993

- **Mayor**, Adrienne, *Gods and Robots: Myths, Machines, and Ancient Dreams of Technology*, Princeton, Princeton University Press, 2018

- **Mallinger**, Jean, *Pythagore et les mystères*, Paris, Niclaus, 1944

- **Mattéi**, Jean-François, *Pythagore et les pythagoriciens*, Paris, Que Sais-Je, 1993

- **Midant-Reynes**, Béatrix, *Aux origines de l'Égypte - Du Néolithique à l'émergence de l'État*, Paris, Fayard, 2003

- **Mopsik**, Charles, *Grands textes de la cabale : les rites qui font Dieu*, Lagrasse (Aude), Verdier, 2002

Cabale et Cabalistes, Paris, Albin Michel, 2003

- **Moreau**, Alain, et **Turpin**, Jean-Claude, *La magie (t. 1) - Du monde babylonien au monde hellénistique*, Montpellier, Université Montpellier III, 2000

- **Moingt**, Joseph, *L'homme qui venait de Dieu*, Paris, Le Cerf, 1993

- **Mouterde**, René, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph - Le glaive de Dardanos, objets et inscriptions magiques de Syrie*, tome XV, fasc. 3, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1930

- **Oll**, Moonika, *Greek « cultural translation » of the chaldean learning*, Thèse de doctorat de philosophie, Université de Birmingham, 2014

- **Outin**, Edmond, *Commentaires initiatiques sur la Kabbale*, Paris, Dervy, 2001

- **Parks**, Anton, *La Dernière Marche des Dieux*, Pantin, Pahana Books, 2016

Corpus Deae, Lopérec, Nouvelle Terre, 2020

Le Chaos des Origines, Lopérec, Nouvelle Terre, 2020

Eden - La version sumérienne de la Genèse, Lopérec, Nouvelle Terre, 2021

Le Testament de la Vierge, Lopérec, Nouvelle Terre, 2009

- **Pillard**, Guy-Édouard, *Mythologie des Deux-Sèvres : les Survivances et l'environnement mythologiques dans le département des Deux-Sèvres*, Poitiers, Librairie Brissaud, « Le Bouquiniste », 1980
- **Platon**, *La République* (traduit par Victor Cousin), 1833
- **Pline l'Ancien**, *Histoire naturelle* (traduit par Émile Littré), 1848
- **Plutarque**, *De la création de l'âme, d'après le Timée de Platon* (traduit par Ricard), Paris, Lefèvre Éditeur, 1844
- **Philostratus**, *Life of Apollonius of Tyana*, traduit par Graham Anderson, 1986
- **Polychronopoulou**, Olga, *Archéologues sur les pas d'Homère - La naissance de la protohistoire égéenne*, Paris, Agnès Viénot Éditions, 1999
- **Potts**, Daniel T., *Mesopotamian Civilization - The Material Foundations*, Athlone Publications in Egyptology and Ancient Near Eastern Studies, 1997
- **Rashed**, Marwan, *La jeune fille et la sphère - Études sur Empédocle*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2017
- **Reuchlin**, Johann, *La Kabbale*, Milan, Archè Milano, 1995
- **Rosenroth, von**, Christian Knorr, *Kabbala Denudata*, 1667
- **Römer**, Thomas, *Les Cornes de Moïse - Faire entrer la Bible dans l'histoire*, Paris, Collège de France, Fayard, 2009
- **Rossi**, Corinna, *Architecture and Mathematics in Ancient Egypt*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007
- **Rudolph**, Kurt, *Gnosis: The Nature and History of Gnosticism*, San Francisco, Harper & Row, 1983
- **Saffrey**, Henri-Dominique, *Le néoplatonisme après Plotin*, Paris, Vrin, 2001
- **Schlesier**, Karl H., *Les loups du ciel - Mythologie et religion des Cheyennes*, Monaco, Le Rocher, 1997
- **Slosman**, Albert, *La vie extraordinaire de Pythagore*, Paris, Robert Laffont, coll. « Les Portes de l'Étrange », 1979
- **Soden, von**, Wolfram, *Akkadisches Handwörterbuch* (AHw), entrée « Lemmu », Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1965
- **Stede, van der**, Véronique, *Mourir au pays des deux fleuves, l'au-delà mésopotamien d'après les sources sumériennes et akkadiennes*, Lettres orientales, 12, Louvain, Éditions Peeters, 2007
- **Pausanias**, *Description of Greece* (5 vol.), The Loeb Classical Library, Londres, MacMillan, 1918
- **Tardieu**, Michel, *Écrits gnostiques - Codex de Berlin*, Paris, Le Cerf, 1984
- **Varron**, *De lingua latina*, av. la traduct° fr., Paris, Firmin-Didot et fr., 1875
- **Viltanioti**, Irini-Fotini, *L'harmonie des sirènes du pythagorisme ancien à Platon*, Boston/Berlin, De Gruyter, 2015
- **Vitebsky**, Piers, *Les chamanes*, Édit° Evergreen, 1995
- **Weicker**, Georg, *Der Seelenvogel in der alten Literatur und Kunst: eine mythologisch-archaeologische Untersuchung*, Leipzig, B. G. Teubner, 1902
- **Zürcher**, Ernst, *Les arbres, entre visible et invisible*, Paris, [Actes Sud] Nature, 2016

Articles

- **Amélineau**, Émile, «Rôle des serpents dans les croyances religieuses», *Revue de l'Histoire des Religions*, Annales du Musée Guimet, 26^e année, tome 51, Paris, Ernest Leroux, 1905
- **Anthonioz**, Stéphanie, et **Fink**, Sebastien, ss. la direct^o de, «*Representing the Wise - A gendered approach*», *Proceeding of the 1st Melamu Workshop*, Lille 4-5 avril 2016, vol. 1
- **Bonfante**, G. , «*A Note on the Samothracian Language*», *Hesperia*, n° 24, 1955
- **Bousquet**, Marie-Pierre, «Les Algonquins ont-ils toujours besoin des animaux indiens ? : Réflexions sur le bestiaire contemporain », *Théologiques, Les animaux dans la conscience humaine*, vol. 10, numéro 1, printemps 2002
- **Bayliss**, D.K. Miranda, «*Ancestry and descent in Mesopotamia from the Old-Babylonian to the Old-Assyrian period*», Ann Arbor (Michigan, É.-U.), ProQuest LLC, 2018)
- **Beckerath von**, Jürgen, «*We-pegasos is identified as the tomb of Osiris in Umm el-Kab*», *LÄ I*, 1975, col. 27-42, s. v. «*Abydos*»
- **Bonnet**, Corinne, «Le dieu solaire Shamash dans le monde phénico-punique», *Studi epigrafici e linguistici sul Vicino Oriente antico*, 1989, p. 97-115
- **Chapon**, Linda, «Une possible représentation de l'arbre *jšd* dans le temple de Millions d'Années de Thoutmosis III à Thèbes-Ouest», *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* (BIFAO), 2017
- **Charvet**, Pascal, «Éros et Psyché», consulté sur le site www.eduscol.education.fr/odysee
- **Emmelianov**, Vladimir, «*What could be an opposition to the sumerian self-designation 'the black-headed'* », Université de Saint-Petersbourg, 2022
- **Emrys**, Wendilyn, «*The Transformations of a Goddess: Lillake, Lamashtu, and Lilith*», Pacifica Graduate Institute, 2018
- **Englund**, Robert K., «*An examination of the 'textual' witnesses to Late Uruk systems*», UCLA, 2006
- **Hand**, Eric, «*Maverick scientist thinks he has discovered a magnetic sixth sense in humans*», Site Science.org, 23 juin 2016
- **Hani**, Jean, «Les nymphes du Nil», *L'antiquité classique*, Tome 43, facsimilé 1, 1974
- **Héronnière**, de la, Lucie, «Ce que l'on mangeait dans l'Égypte antique : beaucoup de blé et d'orge (et très peu de viande)», Site Slate.fr, 2014
- **D'Huy**, Julien «Un ours dans les étoiles - Recherche phylogénétique sur un mythe préhistorique », *Préhistoire du Sud-Ouest*, vol. 20, n° 1, p. 91-106
«Pourquoi certains mythes sont communs à l'humanité entière», lemonde.fr, 21 juin 2020
- **Dhorme**, Édouard, *La Souveraine des Dieux*, mentionné dans la *Revue d'Assyriologie et d'archéologie orientale*, vol. 7, n° 1, 1909
- **Idel**, Moshe, et **Aslanoff**, Cyril, «La kabbale juive et le platonisme au Moyen Âge et à la Renaissance», *Revue des Sciences religieuses*, tome 67,

fascicule 4, 1993

- **Joshi**, Ricky S., *et al.*, « Look-alike humans identified by facial recognition algorithms show genetic similarities », *Site Cell Reports*, 2022
- **Katz**, Brigit, « 7,000-Year-Old Native American 'Bog Burial' Found Off the Coast of Florida », *Site Simthsonianmag.com*, 8 mars 2018
- **Keller**, Olivier, « Space, structuring, figure: A prehistoric legacy », *HAL open science*, 27 juil. 2016, <https://hal.science/hal-01349248>
- **Kirschvink**, Joseph, L'organisme humain produit de la magnétite / « Magnetite biomineralization in the human brain », *Proceedings of the National Academy of Sciences (PNAS, É.-U.)*, 89 (16), 1992
- **Magri**, Annarita, « Le serpent guérisseur et l'origine de la gnose ophite », dans *Revue de l'Histoire des Religions*, 2007
- **Mathieu**, Bernard, « Et tout cela exactement selon sa volonté. La conception du corps humain à Esna (Esna n° 250, 6-12) », *Cahiers « Égypte nilotique et méditerranéenne » (CENIM) 5*, Et in *Ægypto et ad Ægyptum*, Montpellier, vol. 3, 2012
- **Metcalf**, Tom, « World's oldest mummy found in Portugal », *Live Science Magazine*, *livescience.com*, 14 mars 2022
- **Papadimitriou**, Jean, « Le sanctuaire d'Apollon Maléatas à Épidaure », *Bulletin de Correspondance hellénique*, vol. 73, 1949
- **Parks**, Anton, interview tirée du magazine *Les Grands Mystères de l'Histoire*, Hors-Série, n° 10, décembre 2009
- **Perceau**, Sylvie, « Phono-rythmie dans l'hymne des racines (Empédocle, F. 6) », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 2019, n° 103
- **Perez-Enriquez**, Raúl, « Light, gnomon and archaeoastronomy: on the search of a gnomonic paradigm for ancient cultures », *Anadrsis, Memory of International Forum of Philosophy*, 2007
- **Primavesi**, Oliver, « Empedocles' Cosmic Cycle and the Pythagorean Tetractys », *Rhizomata*, 4 (1) : 5-29, 2016
- **Schamps**, Jacques, « Apollon prophète par la pierre », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 59, fasc. 1, 1981
- **Skutsch**, O. « Notes on Metempsychosis », *Classical Philology*, 54, 2 : 114-115, 1959
- **Séd**, Nicolas, « Le Mēmar samaritain, le Sēfer Yesīrā et les trente-deux sentiers de la Sagesse », *Revue de l'Histoire des Religions*, tome 170, n° 2, 1966
- **Terrier**, Mathieu, « La figure de Pythagore comme maître d'ésotérisme et de théologie monothéiste dans la philosophie islamique du XI^e/XVII^e siècle », *Revue de l'Histoire des Religions*, tome 236, n° 4, 2019
- **Torrente**, Luca, « Que voit Dionysos dans le miroir ? La nouvelle interprétation 'néoplatonicienne' de Giorgio Colli », *Revue de Philosophie Ancienne*, 2021
- **Vernet**, Yannick, « Aphrodite et Apollon - Essai sur une relation divine privilégiée à Chypre », *Cahiers du Centre d'Études Chypriotes*, vol. 45, « Hommage à Jacqueline Karageorghis », 2015
- **Vesperini**, Pierre, « De Thalès à Anaxagore : les Ioniens à l'école des

dieux, *Kernos, Revue internationales et pluridisciplinaire de Religion grecques antique*, 2017

- **Watrous**, Vance, «*Lasithi: A History of Settlement on a Highland Plain in Crete*», *Hesperia, Hesperia Supplements*, vol. 18, 1982
- **Wortmann**, Dierk, «*Der weisse Wolf: Ein christliches Fieberamulett der Kölner Papyrussammlung*», *Philologus*, 108, 1963
- J. Yoyotte, Une notice biographique du roi Osiris, *BIFAO* 77, 1977
- **Zaffagni**, Marc, «Des nanoparticules magnétisées pour aider la régénération osseuse ?», *Site Futura Sciences*, 26 novembre 2014

Dictionnaires

- **Biggs**, Robert D., **Brinkman**, John A., **Civil**, Miguel, **Farber**, Walter, *et al.*, *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago*, Chicago, Oriental Institute, 2010
- **Daramberg**, Charles-Victor, et **Saglio**, Edmond, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (DAGR), Paris, Hachette, 1877
- *Dictionnaire Arabe français/Français Arabe*, Paris, Larousse, 1998
- **Gauthier**, Henri, *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques*, T. 1, Le Caire, Société royale de Géographie d'Égypte, 1925
- **Grimal**, Pierre, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Grands dictionnaires», 1951
- **Joannès**, Francis, ss. la direct^e de, *Dictionnaire de la Civilisation mésopotamienne*, Paris, Robert Laffont, 2001
- **Le Quellec**, Jean-Loïc, et **Sergent**, Bernard, *Dictionnaire critique de la mythologie*, Paris, CNRS éditions, 2017
- **Liddell**, Henry George, **Scott**, Robert, *An Intermediate Greek-English Lexicon*, Oxford, Clarendon Press, 2019
- **Sander**, Nathaniel-Philippe, et **Trenel**, Isaac, *Dictionnaire hébreu-français*, Paris, Au Bureau des Archives israélites, 1859
- **Thibaud**, Robert-Jacques, *Dictionnaire de mythologie et de symbolique égyptienne*, Paris, Dervy, 2019
- **Wallis Budge**, E.A., *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary* (2 vol.), New York, Dover publications, 1978

Sites internet consultés

www.kabbale.eu
www.chabad.org
www.universalis.fr

Déjà parus aux Éditions Nouvelle Terre :

Une formule universelle de l'immortalité (essai)

- L'unité de la science et de la religion à travers les nombres -
par Michael Stelzner

Révélations (tome 1 & tome 2)

- Les témoignages de militaires et de fonctionnaires américains
sur les secrets les mieux gardés de notre histoire -
par Steven M. Greer M.D.

Agartha, monde perdu

- Le mystère de l'énergie « Vril » -
par Alec McLellan

Franchir le Rubicon (tome 1 & tome 2)

- Le déclin de l'empire américain à la fin de l'âge du pétrole -
par Michael C. Ruppert

Les Chroniques du Ġirku (t. 1) : « Le Secret des Étoiles Sombres »

- Version intégrale, revue et complétée par l'auteur -
par Anton Parks

Vérités cachées - Connaissances interdites

par Steven M. Greer M.D.

La véritable histoire des Bilderbergers

par Daniel Estulin

Le Testament de la Vierge (essai)

par Anton Parks

Le complot de la Réserve fédérale

par Antony Sutton

La spiritualité de Jean-Jacques Rousseau (essai)

par Béatrice Arboux

Gaïa Point Zéro (roman)

par Patrick IarnHowen

Éden - La vérité sur nos origines (essai)

par Anton Parks

L'Amérique en pleine transformation

par Cathy O'Brien & Mark Phillips

Médicaments psychotropes :

Confessions d'une visiteuse médicale

par Gwen L. Olsen

(suite au verso)

Le dieu de la Bible vient des étoiles

- De la traduction littérale des codex hébraïques initiaux -
par Mauro Biglino

Les gardiens du silence

- OVNIS et extraterrestres censurés
par les Américains : les preuves ! -
par Marc Saint-Germain

Pour cause de Sécurité nationale

- Du statut d'esclave robotisée de la CIA à celui
de lanceuse d'alerte reconnue de la nation américaine -
par Cathy O'Brien & Mark Phillips

Le cosmos est conscience (essai)

- La stupéfiante relation entre l'être humain et le cosmos -
par Patrick Jarnoüen

L'Élixir (roman)

par Sem

Le cosmos est langage (essai)

- Le cosmos nous parle -
par Patrick Jarnoüen

L'Histoire occultée :

Les origines secrètes de la Première Guerre mondiale

par Gerry Docherty et Jim Macgregor

Les chroniques du Ġirku (t. 0) : « Le Livre de Nuréa »

par Anton Parks

1914-1918 : Prolonger l'agonie (tome 1) (essai)

- Comment l'oligarchie anglo-américaine a délibérément
prolongé la Première Guerre mondiale de trois ans et demi -
par Jim Macgregor et Gerry Docherty

Du plérôme à la matière (autobiographie)

par Anton Parks et Hanael Parks

Archives du mondialisme (essai)

- De la guerre contre l'Ancien et le Nouveau Testament -
par Pierre Hillard

Les chroniques de la Maîtresse du Temple (t. 1) :

« L'Ombre de la Mère du Trône »

par Hanael Parks

Haute Sensibilité - La Voie des Éclaireurs (essai)
par Marie-Reine Péron et Joëlle Étienne

1914-1918 : Prolonger l'agonie (tome 2) (essai)
- Comment l'oligarchie anglo-américaine a délibérément
prolongé la Première Guerre mondiale de trois ans et demi -
par Jim Macgregor et Gerry Docherty

Les chroniques de la Maîtresse du Temple (t. 2) :
« Disgrâce & Rédemption »
par Hanael Parks

Les chroniques du Ğirku (t. 2) : **« Ádam Genisiš »**
- Version intégrale, revue et complétée par l'auteur -
par Anton Parks

Le Chaos des Origines (essai)
par Anton Parks

De tragédies en espérances
- Carroll Quigley dans le texte :
nos illusions de Justice, de Liberté et de Démocratie -
par Joseph Plummer

Sionisme et mondialisme (essai)
- Le sionisme, de ses origines au III^e Reich, 1895-1941 -
par Pierre Hillard

Les chroniques du Ğirku (t. 3) : **« Le Réveil du Phénix »**
- Version intégrale, revue et complétée par l'auteur -
par Anton Parks

Corpus Deae (essai)
par Anton Parks

Les chroniques du Ğirku (t. 3) : **« L'Oracle de l'Oiseau
Tonnerre »**
par Anton Parks

Le cosmos est amour (essai)
- Notre seule chance de survie -
par Patrick Jarnoüen

Les chroniques de la Maîtresse du Temple (t. 3) :
« Trahison Royale »
par Hanael Parks

***Qu'est-ce qui nous rend
réellement malades ? (tome 1) (essai)***

- Pourquoi tout ce que nous croyions savoir
sur la maladie est faux -
par Dawn Lester et David Parker

Les Agents de l'Apocalypse (essai)

- Project Rising Nibiru -
par Anton Parks

***Qu'est-ce qui nous rend
réellement malades ? (tome 2) (essai)***

- Pourquoi tout ce que nous croyions savoir
sur la maladie est faux -
par Dawn Lester et David Parker

Ne leur pardonnez pas !

Ils savent très bien ce qu'ils font (enquête)
par Jean-Michel Jacquemin-Raffestin

La Déesse Cachée et l'Arbre de Vie

- La Sagesse aux Origines de l'Humanité -
par Hanaël Parks

« Les Bretons, c'est la mafia française » (essai)

- La réalité cachée -
par Matthias Sinoperer

La Dernière Marche des Dieux (essai)

- De l'Atlantide à Abydos -
par Anton Parks

Ne leur pardonnez pas ! 2

Ils savent très bien ce qu'ils font...

Depuis très longtemps ! (enquête)
par Jean-Michel Jacquemin-Raffestin

Satanisme et violence ritualisée

Une survivante parle ! (témoignage)
- Vivre l'impensable et le transcender -
par Chantal Frei

À paraître :

33 clés pour s'émerveiller (essai)

- Comment certaines Clés scientifiques peuvent transformer
avec joie notre Vision du Monde et notre potentiel de guérison -
par Christine Giriat

Le retour de l'Étoile (essai)

- Marie-Madeleine, la face cachée
de l'enseignement de Jésus-Christ -
par Anne-Marie Esteban

La révolte du Temps (essai)

- Fin d'un monde,
une nouvelle humanité -
par Patrick Jarnoüen

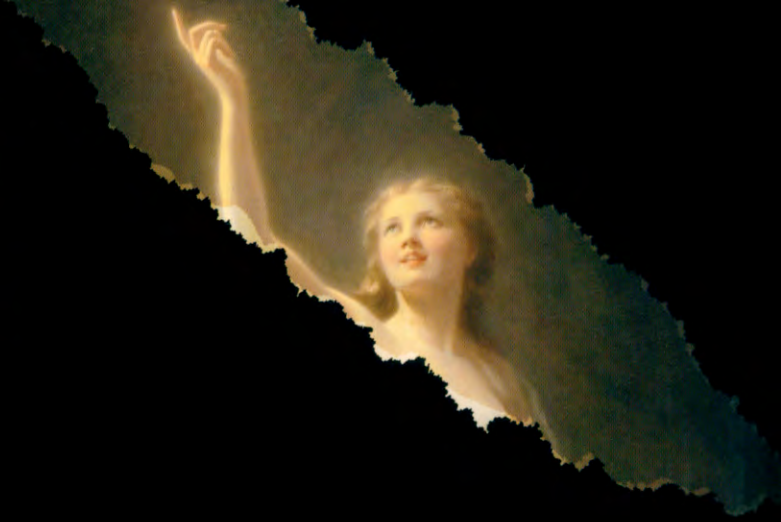
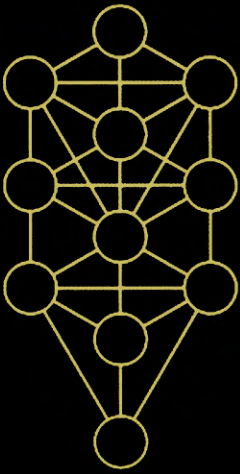


01 60 34 37 50

📞 Whatsapp (message uniquement) :

+33 (0)7 69 90 13 32

print@sofiadis.fr



Au commencement de toute chose, se trouve une Déesse d'Amour, une Déesse Cachée, exilée dans l'abysse du Temps. Venue des étoiles, elle quitta sa demeure céleste pour réorganiser le monde de la matière. Elle offrit au genre humain la Conscience et les Arts. Si la Déesse s'est finalement retirée de sa propre Création, c'est en faisant le serment d'y revenir un jour, au terme d'un long processus de rédemption. Cette enquête à la croisée de l'Histoire, de l'archéologie et de la mythologie révèle et sauve de l'oubli ce qui fut jadis la plus ancienne spiritualité de l'humanité.

Anton Parks

*Écrivaine, chercheuse indépendante, essayiste, avec un cursus hors du commun dans les domaines de la mythologie et de l'Histoire, **Hanael Parks** est certifiée en Littérature religieuse, Histoire de la Divination et Histoire de la Navigation auprès de l'université HarvardX.*

ISBN : 978-2-918470-52-6



Prix France :
24,00 € (TTC)

www.antonparks.net

www.editionsnouvelleterre.com